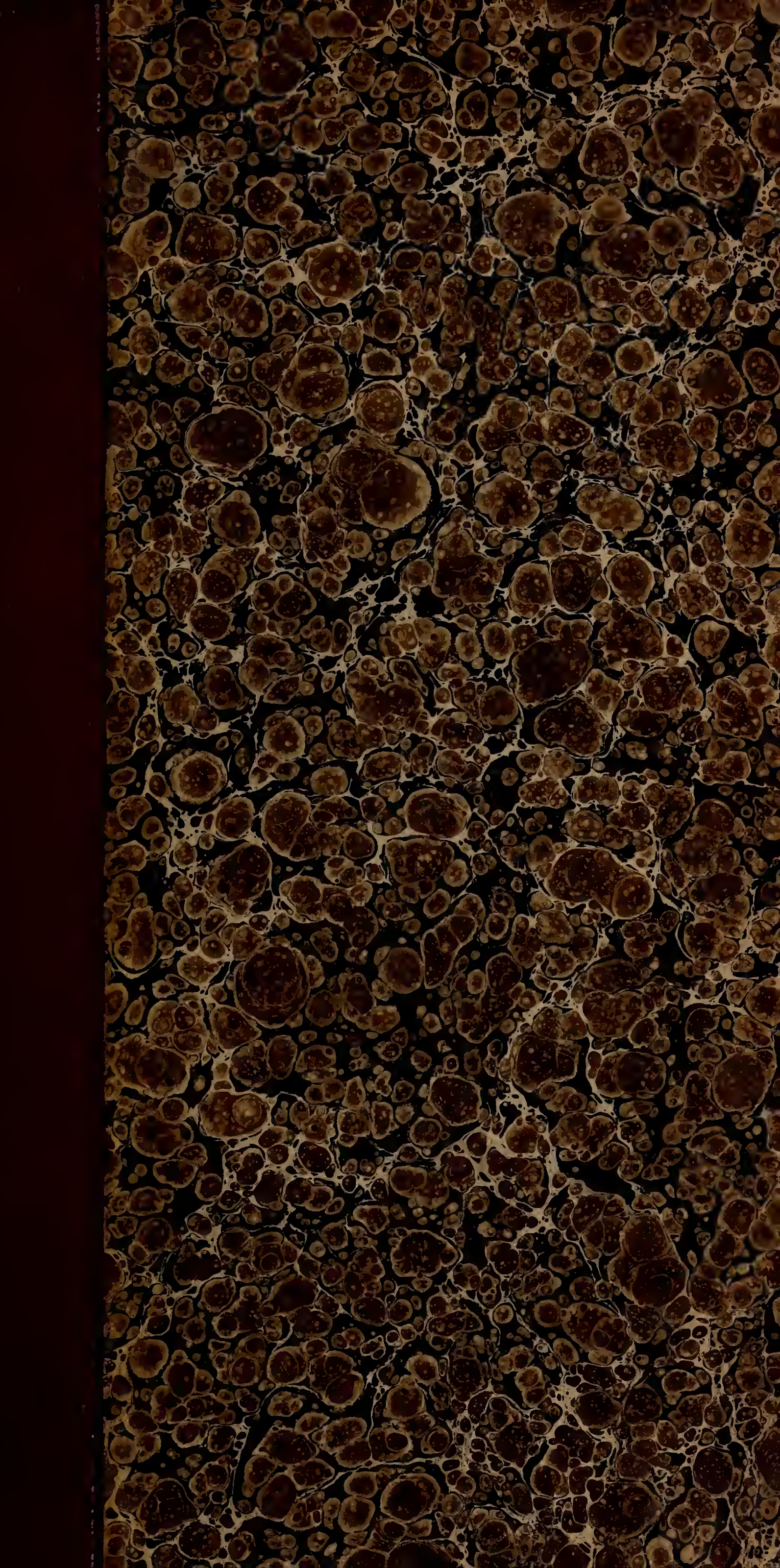
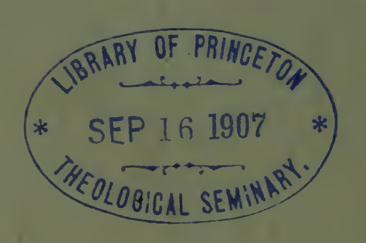



LIBRARY OF PRINCETON
SEP 16 1907
THEOLOGICAL SEMINARY.

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

PARIS. IMPRIMERIE DE CHARLES NOBLET

13, RUE CUJAS. — 1896

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

TROISIÈME SÉRIE — VINGT ET UNIÈME ANNÉE

SOIXANTE ET ONZIÈME ANNÉE



PARIS

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

A LA MAISON DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

102, BOULEVARD ARAGO, 102

1896





HERMANN JACOT

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS A L'ENTRÉE DE 1896

Paris, le 26 décembre 1895.

Jamais, semble-t-il, la Société des Missions n'a terminé une année dans des circonstances aussi sérieuses que celles que nous traversons aujourd'hui.

La question de Madagascar, qui depuis longtemps pesait sur nos esprits, s'est brusquement posée devant nous. Cette question est si grave, si complexe, les solutions qu'elle comporte impliquent des conséquences si sérieuses, qu'il nous a paru indispensable d'aller l'étudier sur les lieux. Nos délégués sont choisis; ils vont partir. Le 5 janvier, l'Église de Paris entendra leurs adieux. Le 6, ils prendront congé du Comité. Le 10, ils lèveront l'ancre à Marseille. D'ici là, les préparatifs de leur départ et de leur mission tiendront la première place dans nos pensées et dans nos instants.

Est-ce à dire que cette préoccupation diminue notre sollicitude pour nos missions elles-mêmes? A Dieu ne plaise! Et

c'est précisément pour rappeler à nos amis, au début de l'année nouvelle, ces missions et leurs besoins que nous écrivons ces lignes.

I

Pour la seconde fois depuis sa création, notre mission du *Congo* est dans le deuil. Les détails que nous donnons plus loin sur M. Jacot leur montreront la grandeur de notre perte et la situation vraiment grave où se trouve la mission elle-même.

La question des renforts qui, nos lecteurs l'ont vu, nous préoccupait il y a un mois, a dû être réglée d'urgence. Un jeune ingénieur agronome, M. *F. Faure*, qui avait offert, l'automne dernier, ses services à notre Société en qualité d'auxiliaire, a insisté pour être envoyé au Congo. Cette demande a été prise en considération. Nous aurions voulu pouvoir adjoindre à M. Faure un missionnaire consacré. Le seul de nos élèves actuellement prêt à partir s'était offert, mais il a dû être écarté à la suite de l'examen médical auquel nous soumettons nos futurs ouvriers avant de leur assigner un poste. M. Faure partira donc seul le 25 janvier, de Marseille. C'est le cas de dire : Qu'est-ce qu'un seul homme pour tant de besoins?

A peu près en même temps que ce départ, nous en verrons s'effectuer deux autres : celui de M. *Albert Bolle*, jeune ministre neuchâtelois, qui s'est offert pour l'*intérim* rendu nécessaire par le prochain congé de M. Escande au *Sénégal*, et celui de M. *Mercier*, artisan missionnaire, pour le *Zambèze*.

Si, d'autre part, nous tenons compte du récent envoi de M. et madame Huguenin à *Raiatéa*, nous pouvons constater avec une profonde reconnaissance que ce n'est pas en vain que nous avons demandé des hommes à Dieu et aux Églises. Mais est-ce à dire que notre appel d'il y a quelques mois ait perdu sa raison d'être, et que le mot de Jésus : « Il y a peu

d'ouvriers » cesse d'être vrai de notre champ? On en jugera par ce rapide exposé (1) :

Maré n'a pas de missionnaire depuis le départ de M. Lengereau.

Au *Congo*, il faudrait, vu le climat, nous écrivait M. Jacot peu avant sa mort, trois missionnaires par station, sans compter un quatrième en congé; or, actuellement, il n'y a que deux hommes à Talagouga et un seul à Lambaréné.

Du *Zambèze* nous arrive la nouvelle que M. Coillard est gravement malade, et cette nouvelle donne une force particulière à son appel bien connu : « Envoyez dix hommes, dix hommes du type d'Étienne, et la journée est à nous! »

Nos frères du *Lessouto*, affaiblis par la mort et par les départs, se sentent découragés et fléchissent sous le poids de leur œuvre.

La mission du *Sénégal* ne peut prendre un essor vigoureux si elle reste aussi maigrement pourvue en hommes qu'elle l'est aujourd'hui.

Taïti, enfin, quoique renforcé par l'envoi de M. Huguenin, nous demande les moyens de pourvoir aux besoins spirituels des nombreuses îles et archipels formant les établissements français de l'Océanie.

Sans que nous y insistions, nos amis sentiront qu'en présence de tels besoins il est plus nécessaire que jamais de demander au Maître de la moisson ces ouvriers nombreux que la moisson réclame.

II

Mais d'autres devoirs s'imposent. Nos lecteurs nous rendront cette justice que, depuis bien des mois, nous leur avons épargné les appels financiers. A vrai dire, nous ne croyons

---

(1) Cet exposé, de même que quelques passages de la suite de cet article, est emprunté à notre 18e circulaire à nos Comités auxiliaires, qui vient d'être expédiée.

pas leur en avoir adressé souvent. Nous leur avons parlé, à cœur ouvert, de la situation de notre œuvre, qui est leur œuvre; nous les avons mis au courant des affaires de cette Société des Missions qu'ils forment eux-mêmes, donc, de leurs affaires. Nous ne ferons pas autre chose aujourd'hui.

Par la dernière note de notre trésorier, nos lecteurs ont pu voir qu'il y a un mois nos recettes étaient de 35,000 francs en retard sur l'époque correspondante de l'année dernière, déficit non compris. Cette situation s'est légèrement améliorée. Aujourd'hui, l'écart est de 26,393 fr. 75. Pour que les recettes atteignent le chiffre prévu des dépenses, *il faut donc que nous recevions, d'ici au 31 mars, la somme de 230,400 fr.*

Quant aux dons reçus pour le Zambèze, ils sont, en ce moment, de 14,500 francs inférieurs à ce qu'ils étaient il y a un an.

III

Cette situation a de quoi nous préoccuper. Ce n'est pas, hâtons-nous de le dire, que nous soyons inquiets pour l'avenir. Nous croyons fermement que, depuis quelque temps, la cause des Missions fait de sérieux progrès parmi nous. Il y a, dans nos Églises, un nombre croissant de jeunes pasteurs qui sont remplis de l'amour des Missions et qui travaillent à répandre cet amour dans leurs paroisses. Leur zèle a déjà porté un fruit précieux : c'est la formation, dans le cours de l'année qui s'achève, de quatre nouveaux Comités auxiliaires : ceux de la Seine-Inférieure, de la Dordogne, des Cévennes et de la Basse-Ardèche, auxquels on peut ajouter celui de la Drôme, qui vient de se reconstituer sous la présidence de M. le pasteur Fallot, membre honoraire du Comité directeur.

Et ce n'est pas là une organisation purement théorique : nous assistons au groupement de forces fraîches, de bonnes volontés en grande partie nouvelles. Il y a là, pour l'avenir de notre Société, de belles promesses pour lesquelles nous

bénissons Dieu. Mais si l'avenir est rassurant, le présent immédiat n'en exige pas moins de nous de sérieuses résolutions.

IV

Ces résolutions, un mot les résume : il faut que, cette fois encore, nous terminions l'année sans déficit. Le déficit, en reparaissant, rouvrirait toutes les questions, compromettrait la prospérité et peut-être l'unité de notre belle œuvre.

Au contraire, en triomphant une seconde fois de ce vieil ennemi, nous affirmerons, une seconde fois, notre ferme intention de faire, dans toute son étendue, l'œuvre que Dieu nous confie. Nous montrerons aussi que nous sommes prêts pour la tâche qu'il nous réserve à Madagascar et dont nos délégués vont étudier la nature et l'étendue. Cette tâche, comment l'entreprendre si l'argent manque pour les anciennes?

Donc, *pas de déficit*, que tel soit notre mot d'ordre, et que telle soit la réalité des faits au 31 mars prochain. Pour qu'il en soit ainsi, le devoir est tracé : il faut que chacun fasse lui-même et obtienne des autres la somme de travaux et de sacrifices qui nous a permis de terminer si bien l'année dernière. Nous ne parlons pas ici de la souscription spéciale pour le déficit, mais bien de ce qui a été fait pour l'œuvre générale. Chacun de nous sait dans quelle mesure il a contribué, par son effort, au résultat obtenu. Cet effort, il s'agit de le renouveler. Et, comme il est des diminutions de recettes qu'il n'est pas en notre pouvoir d'empêcher, il faut nous proposer comme but d'obtenir chacun, dans le réseau de son influence, ce *quelque chose en plus* sans lequel le niveau atteint il y a un an ne saurait être ni dépassé, ni même maintenu.

Est-il besoin de dire que, dans l'effort dont nous parlons, la prière se place en première ligne? « L'or et l'argent sont à Dieu. » Avant de collecter auprès des hommes, adressons-nous donc à Lui. Attendons de Lui, demandons-Lui ces

« choses plus grandes » qu'un ami nous promettait en son nom après notre délivrance de mars dernier.

V

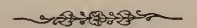
Qu'on nous permette, avant de finir, un mot en faveur du *Journal des Misssions* et de son frère cadet : le *Petit Messager des Missions*. D'habitude, nous recommandons ces publications à nos lecteurs dans la dernière livraison de l'année. Nous avons négligé de le faire cette fois : en serons-nous punis en voyant s'arrêter la marche ascendante qu'a suivie jusqu'à ce jour le nombre de nos abonnés? Nous voulons espérer que non, et nous comptons que les amis de notre journal lui donneront une nouvelle preuve de leur attachement en faisant de la propagande en sa faveur.

Le moment est d'autant mieux choisi pour cette campagne, qu'à partir du présent numéro notre journal se présente légèrement agrandi et modifié dans sa partie relative à l'œuvre des Missions dans son ensemble. Comme l'indique son titre, notre feuille a été fondée avant tout pour faire connaître cette œuvre. Au début, les travaux de notre Société n'y tenaient qu'une place restreinte. Tout en cédant à la nécessité et en faisant cette place plus grande que par le passé, nous n'avons jamais perdu de vue notre but primordial, qui est d'intéresser nos Églises à la cause du règne de Dieu dans toute son ampleur. De là nos *Chroniques mensuelles* où l'œuvre des Missions a été, depuis dix ans, suivie de près dans toutes ses parties. Pour donner à cette partie de notre *Journal* toute l'importance qui lui revient, et pour la rendre plus accessible à tous, nous avons résolu de la dédoubler et d'en répartir le contenu entre des *Nouvelles* détachées, aussi complètes et aussi suivies que possible, et des *Études* développées. Nous espérons que, sous cette nouvelle forme, notre journal verra s'agrandir encore et son action et son cercle de lecteurs.

VI

Est-il nécessaire qu'en terminant nous recommandions notre œuvre aux intercessions de ses amis? Jamais notre Société n'a eu un plus grand besoin de la ferme direction du Divin Chef de l'Église. Placée entre Madagascar où elle envoie ses éclaireurs, et les champs de travail dont elle est responsable et qui tous réclament son appui, elle ne peut que se recommander à Celui qui est puissant pour la préserver de toute erreur et lui fournir tout ce dont elle a besoin.

C'est pourquoi, au début de l'année, promettons-nous de prier pour les Missions avec plus de fidélité et de ferveur que jusqu'à ce jour. Et que chacun de nous se fasse un devoir de participer à la réunion du 9 janvier, que les chrétiens du monde entier consacrent aux Missions. Recommandons à Dieu nos délégués, qui, le lendemain, s'embarqueront à Marseille. Recommandons-lui notre œuvre tout entière, et surtout demandons-lui son Esprit, qui seul mettra nos Églises et nous mettra nous-mêmes en mesure d'accomplir, dans toute son étendue, la tâche qu'il nous impose!



MADAGASCAR

Nous sommes en mesure de compléter les détails que nous donnions, il y a un mois, sur les mesures prises par notre Société à propos de Madagascar.

Le pasteur auquel le Comité s'est adressé et qui a répondu favorablement à son appel, est M. Henri Lauga, de Reims. Par ses origines missionnaires (1), par son caractère, par ses attaches avec les diverses branches de la famille protestante, par sa connaissance de l'anglais, enfin et surtout par l'esprit qui l'anime, M. Lauga semble désigné pour la tâche qui va lui être confiée. Nos Églises lui sauront gré de l'avoir acceptée

(1) Le père de M. Lauga a travaillé pendant de longues années comme auxiliaire de nos missionnaires de l'Afrique du Sud.

et s'uniront à nous pour remercier les membres de sa famille et son Église qui veulent bien le laisser partir au prix d'un sacrifice dont nous sentons l'étendue.

Le collègue qui sera adjoint à M. Lauga n'est autre que M. F. H. Krüger, professeur de la Maison des Missions, trop connu de nos lecteurs par ses *Chroniques* pour que nous ayons à expliquer les titres qui justifient le choix du Comité. Rappelons seulement que M. Krüger connaît les missions non seulement par ses études de cabinet, mais aussi par le séjour de deux années qu'il a fait au Lessouto comme premier directeur de l'École de théologie. Ajoutons que MM. Lauga et Krüger sont d'anciens amis, et que si leurs différences de caractère et l'indépendance de leurs vues nous garantissent une enquête (1) aussi impartiale et aussi sérieuse que possible, l'union de leurs cœurs et l'intimité spirituelle qui règnera entre eux nous donnent aussi, quant à leur mission, un précieux gage de succès.

A d'autres égards encore, la pensée que notre députation se composera de deux hommes, nous soulage et nous tranquillise. L'époque où nos frères se mettent en route n'est pas favorable. Si le moment présent n'était pas si important, si décisif, dirions-nous, il est certain qu'une autre saison eût été préférable. Mais nos délégués eux-mêmes ont insisté pour partir tout de suite, et le Comité n'a pu que se rendre à leurs raisons. C'est l'heure où, à Madagascar, les questions s'étudient, les positions se prennent, les impressions peut-être définitives se gravent dans les esprits. C'est le moment où les administrateurs se mettent en route, où la mission catholique, qui n'a jamais caché son espoir d'exploiter à son profit la situation nouvelle, va faire de grands efforts pour arriver à ses fins. Est-ce dans un tel moment que les représentants

(1) Est-il besoin de dire qu'un des premiers soins de nos délégués, en arrivant à Tananarive, sera d'y ouvrir un culte français ? Ils ne feront en cela qu'imiter l'exemple de nos missionnaires du Sénégal et de Taïti, qui, à côté de leurs travaux parmi les indigènes, donnent leurs soins pastoraux à nos compatriotes.

de nos Églises doivent se tenir à l'écart et attendre la saison favorable? Le Comité et nos délégués ne l'ont pas pensé, et la Maison des Missions elle-même n'a pas reculé devant le lourd sacrifice que lui impose le départ de son professeur. Nos amis voudront bien s'en souvenir et demander à Dieu qu'il puisse être pourvu sans trop de difficultés à son remplacement.

Constatons, en terminant, que jusqu'à ce jour, nous n'avons que des actions de grâces à rendre à Dieu pour la manière dont la situation se présente à Madagascar au point de vue des missions. Le témoignage rendu par la presse de tous les pays à l'excellente attitude de nos soldats; les soins qu'un bon nombre de ceux-ci ont reçus dans l'hôpital protestant de Tananarive, la démarche faite par les représentants des missions évangéliques auprès du général Duchesne, la bienveillance avec laquelle celui-ci les a encouragés à persévérer dans leurs travaux; le récent départ d'un résident général animé d'un grand esprit de sagesse et d'équité : tout cela est d'un excellent augure et nous remplit de reconnaissance. Nos délégués ne manqueront pas de témoigner aux autorités notre gratitude pour ces procédés, qui sont d'un bon augure pour l'avenir. Car que pouvons-nous souhaiter, comme chrétiens et comme Français, si ce n'est que les missions et les Églises protestantes de Madagascar, en harmonisant leur action avec les circonstances nouvelles où elle est appelée à s'exercer, puissent s'épanouir librement pour le plus grand bien des indigènes et de notre pays lui-même? Les missions, en effet, tout en s'adonnant à leur tâche avant tout spirituelle, sont les auxiliaires nées de la bonne civilisation et des gouvernements qui travaillent à la répandre.

Quand l'expédition de Madagascar fut décidée, la chrétienté évangélique, témoin des prétentions romaines, et se souvenant des expériences du passé, ne put se défendre d'une grande anxiété au sujet de l'avenir des missions protestantes. Un chrétien de Bâle recommanda ces missions aux prières de l'Église. « Que demanderons-nous à Dieu? disait-il en termi-

nant sa brochure. Tel ou tel résultat militaire? Telle ou telle combinaison politique? Nullement! Nous dirons seulement à Dieu: «Seigneur, entoure toi-même ton Église de Madagascar d'un mur de flammes, afin que, quoi qu'il arrive, Ta cause prospère et Ton règne avance!»

Cette prière n'a-t-elle pas été, jusqu'ici, exaucée sous nos yeux? Elle le sera encore si, dans l'enquête qui se prépare, dans les décisions qui seront prises, dans tout ce qui sera dit et fait à propos de Madagascar, nous restons invariablement fidèles au mot d'ordre du Maître: *Premièrement le royaume de Dieu*, et tout le reste viendra par-dessus.



HERMAN JACOT

Aucun détail ne nous est encore parvenu sur la mort prématurée de ce missionnaire, annoncée en dernière heure, il y a un mois, et qui nous a fait éprouver à tous une si douloureuse émotion. Le télégramme chiffré qui nous en apportait la nouvelle était daté de Libreville, le 25 novembre, et ne renfermait, outre le fait même, que cette simple mention: « Prévenez famille, envoyez renfort; madame Jacot ne se propose pas de quitter immédiatement le Congo ».

De nombreuses lettres de sympathie nous ont été adressées à l'occasion de ce nouveau deuil; les journaux religieux aussi ont tenu à signaler la grande perte que subit notre mission du Congo français, sitôt après la mort de M. Bonzon. Nous exprimons aux uns et aux autres notre vive gratitude, tout en recommandant à leurs prières la famille de notre frère et tout particulièrement sa jeune femme, demeurée veuve avec deux petits enfants. Il est juste que, dans l'isolement et l'affliction, notre sœur se sente soutenue par la certitude que beaucoup d'amis élèvent chaque jour en sa faveur leurs pensées et leurs cœurs à Dieu. Il faut aussi que notre jeune mission du Congo, passée au crible en ce moment, soit l'objet des intercessions

constantes de tous ceux qui veulent voir le règne de Dieu s'établir dans cette contrée païenne. Qu'ils reprennent courage en se souvenant de la Parole du divin Chef de l'Église : « Si le grain mis en terre ne meurt point, il ne porte pas de fruit; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits. »

Nous espérons que les prochains courriers nous apporteront le récit des derniers moments de M. Jacot. Voici, en attendant, quelques détails biographiques sur l'ouvrier excellent que nous venons de perdre (1).

Herman Jacot est né à Genève le 21 novembre 1864. Son père, qui vit encore, est Suisse, d'origine huguenote; sa mère était Française, du département de Saône-et-Loire : née dans le catholicisme, elle fut amenée à la foi évangélique par la parole d'un colporteur biblique. Au moment où le jeune Herman allait avoir cinq ans, sa famille émigra en Amérique. Laissons notre frère nous dire lui-même comment il fut amené à la foi et à la carrière missionnaire. Voici ce qu'il écrivait en mai 1890 au Comité des Missions étrangères de l'Église presbytérienne d'Amérique, sous la direction duquel il débuta dans l'œuvre de la mission :

« J'ai senti l'influence chrétienne de ma famille s'exercer fortement sur mes jeunes années, et lorsque, à l'âge de treize ans, j'assistai à des réunions religieuses tenues à Saint-Louis par deux évangélistes, je fus amené à donner mon cœur sans réserve au Sauveur. Comme le moment approchait où je devais faire choix d'une carrière, je sentis que ma vie ne pourrait être mieux employée que dans le pastorat, et je résolus de poursuivre les études nécessaires pour y arriver.

« A vrai dire, je ne pensais pas alors aux missions étrangères; j'éprouvais même quelque terreur à l'idée que c'était peut-être cette carrière-là qui m'était réservée. Je savais cependant qu'en me donnant au service de Dieu je devais être

(1) Nos lecteurs trouveront, en tête de cette livraison, un portrait d'Herman Jacot, exécuté d'après sa dernière photographie.

prêt à aller n'importe où il m'enverrait. C'est dans cet espoir que je me préparai au ministère.

« En 1883, ma famille vint s'établir à New-York et, dès lors, je fus mis en rapport avec l'Église évangélique française. Je fis mes classes au collège de *Columbia* et devins bachelier ès-lettres en 1887. La même année, en automne, j'entrai au séminaire théologique de l'Union. C'est alors que la question de la direction à donner à ma vie s'imposa avec force à mon esprit et devint pendant longtemps l'objet de mes prières. J'arrivai peu à peu à la conviction que je devais aller là où les besoins étaient les plus pressants, c'est-à-dire parmi les païens. Je fus confirmé dans cette persuasion par le fait qu'aucun lien particulier ne me forçait à rester dans mon pays, et aussi par mon excellente santé.

« L'été dernier, j'eus l'occasion de faire un voyage en France et la joie de faire la connaissance de M. Boegner, directeur de la Maison des missions à Paris. A la suite de cette visite, mes pensées se tournèrent avec plus de force encore du côté du monde païen. J'entrai alors en relations avec diverses Sociétés de missions, car mon désir était de trouver le champ de travail où je pourrais faire le meilleur usage de mes forces, et où il serait évident que le Seigneur m'appellerait.

« Un matin, je vins parler au Dr Gillespie de cette grave question et, aussitôt, il me proposa le Gabon, comme étant le champ d'activité qui me convenait exactement. Encore indécis, cependant, je m'accordai dix jours de réflexion et de prières, lorsqu'au soir du dixième jour je reçus une lettre de M. Boegner m'encourageant beaucoup à entrer dans ce champ d'activité.

« Aujourd'hui donc, désirant suivre ce que je considère comme les indications de la Providence, et dans un sentiment d'humble soumission à la volonté de Dieu, je viens formellement vous demander de travailler au Congo, sous votre direction. Que rendrai-je à Dieu en retour de toutes les bénédictions qu'il a répandues sur moi dès mon enfance, si ce

n'est une consécration de tout mon être à son service, par le moyen qui pourra le mieux l'honorer et le glorifier ! »

C'est dans ces sentiments que Herman Jacot se préparait à partir. Le 7 août 1890, il épousait mademoiselle Hélène Lador, de Sainte-Croix, en Suisse, et le 10 septembre, le jeune couple s'embarquait à Liverpool pour le Gabon. La conférence les plaça à Lambaréné où, pendant trois ans, ils jouirent d'une bonne santé et virent la bénédiction de Dieu reposer sur leurs travaux.

Comme nos lecteurs s'en souviennent, la Société fut amenée, en 1893, à reprendre la station de Lambaréné, fondée par la Mission presbytérienne d'Amérique. Très attaché à son œuvre, M. Jacot exprima le désir de n'en être point séparé, et, d'accord avec le Comité dont il dépendait, il demanda son admission dans nos rangs, par une lettre datée de Lambaréné, le 29 juin 1893. Cette lettre était ainsi conçue :

« ...Ayant appris par le *Journal des Missions* et par MM. Allégret et Teisserès, la nouvelle de votre décision au sujet de la reprise de Lambaréné, je viens vous demander le privilège de rester dans mon champ de travail et d'être reçu au nombre des missionnaires de votre Société.

« Les motifs qui me poussent à cette démarche sont mon attachement à mon champ de travail et la sympathie que j'éprouve pour votre Société et l'esprit qui l'anime.

« Notre pauvre station a déjà eu tant de changements dans son personnel, qu'après être entré en plein dans le travail, avoir appris la langue, gagné la confiance et, j'espère, l'affection des indigènes, je ne puis m'empêcher de penser qu'un nouveau changement ne pourrait que nuire à l'œuvre. D'ailleurs, ma présence ici, et l'attachement que j'ai pour les deux Sociétés, serviraient de trait d'union pendant le changement d'administration.

« D'autre part, l'intérêt que j'ai toujours porté à l'œuvre de votre Société, les liens qui m'unissent aux pays de langue française, et enfin les relations agréables que j'ai eues déjà avec plusieurs d'entre vous et avec vos représentants au

Congo français, me portent à croire que je pourrai travailler harmonieusement et sans arrière-pensée sous votre direction et soutenu de vos prières... J'espère que rien de grave ne viendra s'opposer à ce désir. »

Rien, en effet, ne pouvait s'y opposer, et, au mois d'octobre 1893, l'adjonction de M. Herman Jacot au nombre de nos missionnaires du Congo était décidée par le Comité qui n'eut, dans la suite, qu'à se féliciter de l'appoint de forces vives et de dévouement que devait apporter à notre œuvre ce nouvel ouvrier. Par la fermeté et la douceur de son caractère, par sa solide piété, par l'expérience acquise dans sa collaboration avec les missionnaires américains, par son esprit méthodique et son entente de l'administration, il prit d'emblée une place très importante dans notre jeune mission.

Peu après avoir demandé son entrée dans nos rangs, M. Jacot était saisi d'un violent accès de fièvre, et la Conférence décida d'urgence son rapatriement en Europe. Il quitta en effet le Congo, débarqua à Bordeaux le 9 octobre et se rendit d'abord à Sainte-Croix, chez les parents de sa femme, puis à New-York, chez son père. Il ne tarda pas à retrouver toutes ses forces et la belle santé qui lui était naturelle, si bien qu'au mois de mai 1894, il pouvait s'embarquer de nouveau pour l'Afrique, plein d'entrain et de confiance dans l'avenir. Il était loin alors, et nous aussi, certes, de penser que la terrible fièvre viendrait si promptement faucher cette vie pleine de promesses. « Tes voies, ô Éternel, ne sont pas nos voies, » et nous nous inclinons, comme ton jeune serviteur, « dans un sentiment d'humble soumission à ta volonté ».

Qu'on nous permette, en finissant, de citer la réponse que faisait récemment notre regretté missionnaire à l'objection si souvent élevée contre les missions, auxquelles on reproche de coûter trop d'argent et trop d'hommes. Ce sont quelques lignes adressées le 1er mars 1895 à M. Jacot père, qui veut bien nous les communiquer.

« ...Pour ceux qui se demandent si les missions valent ce

qu'elles coûtent, je leur demanderai de considérer ceci par exemple : Notre budget de Lambaréné est d'environ 30,000 fr. par an (1), y compris les voyages, etc. Ce sont les dépenses de quatre Églises dont chacune a plus de cent membres et cent catéchumènes, soit 200 chrétiens. Il faut comprendre aussi dans cette somme les frais de deux écoles internes où cent élèves sont instruits. Je puis dire que nos Églises coûtent moins qu'à New-York et que les résultats sont bien plus évidents. Et dire que nous ne sommes qu'à l'époque des semailles, où tout est plus coûteux et difficile. Plus tard, ces Églises se suffiront à elles-mêmes et pourront évangéliser les tribus environnantes. Encore une fois, oui, les missions valent ce qu'elles coûtent, même en envisageant la question au point de vue des hommes d'affaires.

« Quant à la perte de vies, des milliers et des milliers de chrétiens ont déjà donné la leur pour leur foi. Faut-il en ménager encore quelques dizaines quand il s'agit de répandre cette foi dans le monde entier et par obéissance à l'ordre de notre Maître ? Lui qui n'a pas ménagé la sienne et qui, du reste, nous promet la victoire ?... »

NOTES DU MOIS

La *réunion d'adieux*, annoncée dans notre dernier numéro, a eu lieu le jeudi 12 décembre, à quatre heures, à la Maison des missions. De nombreux amis de notre œuvre s'y trouvaient réunis. M. *F. Puaux*, qui présidait, a adressé des paroles d'encouragement et de sympathie à M. et à madame *Huguenin*, qui, le lendemain, allaient nous quitter pour se rendre à Raiatéa, le poste qui leur a été assigné. En termes empreints de simplicité et de sérieux, M. Huguenin a raconté comment

(1) En fait, ce chiffre, qui représentait les *desiderata* de la mission, a été réduit à une somme moindre (*Réd.*).

il fut amené à la foi, d'abord, et, ensuite, au désir de se consacrer au serivce de Dieu. Ses paroles ont produit une vive impression sur l'assistance. Puis M. *Ch. Viénot* a grandement intéressé l'auditoire par le récit de quelques-uns des épisodes de la vie missionnaire dans ces lointains parages. Un service de sainte Cène a terminé cette bonne et bienfaisante réunion.

A l'occasion du départ de MM. *Lauga* et *Krüger* pour Madagascar, une réunion d'adieux aura lieu le dimanche 5 janvier, à 8 h. 1/4 du soir, à l'Oratoire. Quant aux réunions de prières pour les missions du *jeudi 9 janvier* à 8 h. 1/4 du soir, elles auront lieu, comme d'habitude, dans les locaux suivants : *Chapelle Taitbout*, 42, rue de Provence; *Église des Billettes*, 24, rue des Archives; Maison des missions, 102, boulevard Arago.

Une autre *réunion d'adieux* aura lieu probablement le 21 janvier, pour prendre congé de trois nouveaux missionnaires. M. *A. Bolle*, de Neuchâtel, ira au Sénégal remplacer M. Escande, pendant le congé que celui-ci doit prendre l'année prochaine. M. *F. Faure*, ingénieur agronome, partira pour renforcer la station de Lambaréné, au Congo français. Enfin, M. et madame *Mercier*, dont le départ pour le Zambèze est décidé depuis longtemps, nous quitteront pour ce lointain champ de travail. Nous recommandons tous ces ouvriers à la sollicitude et aux prières de l'Église.

LESSOUTO

LETTRE DE M. PAUL GERMOND

Au Comité de la Société des Missions évangéliques de Paris (1).

Thabana-Morèna, 25 octobre 1895.

Messieurs et honorés frères,

Je reviens de Mafube, mon nouveau poste, où j'ai passé l'hiver. Ma femme étant malade, nous avons dû nous séparer. Elle est restée à Thabana-Morèna avec les enfants, et je me suis rendu où le devoir m'appelait, en compagnie de mon fils Maurice. Là, j'ai mis ordre à quelques affaires pressantes, j'ai visité les annexes, je me suis surtout orienté. Après trois mois, je suis revenu à Thabana-Morèna pour présider à mon déménagement. J'ai eu la joie de trouver ma chère femme un peu mieux et les enfants très bien. Nous faisons nos paquets, et si la pluie voulait bien tomber et faire pousser l'herbe, nous serions en route. Il nous sera pénible de dire adieu à Thabana-Morèna, à cette chère église, à cette jolie station, avec ses beaux ombrages, sa claire fontaine, et tant de souvenirs. Mais pourquoi s'attarder à en faire le compte? L'Ecclésiaste dirait que cela aussi est une vanité.

Une grande consolation m'est accordée, celle de laisser mon œuvre dans un état prospère. Un travail s'est fait dans les cœurs ces dernières années. Il a été lent, mais soutenu. Quand, du haut de la falaise, on regarde la mer, c'est en voyant le flot recouvrir peu à peu les écueils et les sables qu'on s'aperçoit que la marée monte. Nos travaux se sont succédé sans incidents, comme une vague suit l'autre. Le niveau général s'est élevé cependant, c'est incontestable. Les bas-fonds, les écueils ont disparu. J'ai craint le reflux, mais

(1) Le manque de place nous oblige à remettre à plus tard la publication d'une intéressante étude de M. Dieterlen sur le Haut-Lessouto.

par la bonté de Dieu il n'est pas venu. Notre Église est animée d'un bon esprit, son témoignage au milieu du monde est devenu une réalité. Quelle meilleure consolation pouvait m'être accordée au moment de la quitter !

Aujourd'hui j'ai mis la main à un ouvrage que je renvoyais toujours à une meilleure occasion : j'ai renouvelé les étiquettes de mes flacons de médecine avant de les emballer. L'état des choses était devenu dangereux. Ma pharmacie, il est vrai, contient surtout des remèdes de bonne femme, mais il y en a aussi d'autres. Eugénie de Guérin nous dit dans son journal que, cousant des draps, elle avait su y coudre mainte bonne pensée. J'en ai collé plus d'une avec mes étiquettes. Qu'elles sont donc posées de travers dans notre pauvre monde, voire même dans notre monde religieux, et qu'elles sont exagérées là même où elles sont à leur place! A l'époque des martyrs, il suffisait d'avoir été trouvé fidèle. Les inscriptions des catacombes de Rome le prouvent. Aujourd'hui, un serviteur de Christ, même avant que sa tombe soit creusée, sera proclamé admirable, étonnant, héroïque, et les œuvres qu'il lui a été donné de faire seront puissantes, inouïes, j'ai même lu gigantesques. Ce sont surtout les missionnaires qui sont héroïques. Leur vie n'est-elle pas la vie chrétienne idéale ! Ah ! prenons garde à ces exagérations, à ces fausses étiquettes appliquées par des mains amies, sans doute, mais bien imprudentes. Je connais des réveils qui ont été brusquement arrêtés pour avoir été trop prônés à leur début. J'ai vu des humiliations amères descendre sur des têtes innocentes, et j'ai pensé avec tristesse aux coups d'encensoir qui les avaient précédées. Des héros, des martyrs, il y en a eu dans le monde missionnaire, il y en a et il y en aura encore, cela est sûr, mais n'y en a-t-il pas ailleurs? Dans les hôpitaux, dans les refuges, dans les humbles presbytères et parmi les déshérités, les méconnus d'ici-bas, qui, courbés sous le faix, vont leur chemin sans murmurer. D'eux on ne parle pas. Ne les plaignons pas! Ils sont à l'abri. Ce n'est pas d'eux qu'il sera dit : « Voici, ils ont leur récompense ». Notre dix-neu-

vième siècle aura été un grand siècle, même dans le domaine religieux. Il est toutefois un champ de ce domaine qu'il a bien négligé et que les siècles antérieurs cultivaient avec plus de soin, celui de l'humilité.

Me voici au bout de mes étiquettes et de ma morale!

J'ai lu dernièrement les regrets d'un missionnaire qui, ayant fait, comme on dit, sa théologie, aurait voulu recommencer et faire davantage. Quant à moi, je donnerais la moitié de la mienne (il est vrai qu'elle ne pèse pas lourd) pour une somme égale de connaissances médicales. C'est une si grande chose que de pouvoir secourir, et d'une manière efficace, les pauvres malades qui nous entourent. On aura bien des déconvenues, c'est certain. Les indigènes avaleront tout ce qu'on voudra, mais l'effet d'un remède doit être immédiat. Parlez-leur de régime, de traitement, de mesures hygiéniques, ils ne vous écoutent pas. Par le fait de leur ignorance ou de leurs préventions, les soins qu'on leur donne n'auront souvent aucun résultat, mais un acte de charité n'est jamais perdu et fera davantage pour gagner les cœurs que mainte prédication.

A deux pas de la station habite une famille bien éprouvée. Quand je passe devant la maison, je ne puis me défendre d'un sentiment de tristesse; il me semble que si j'avais été plus capable, disons moins ignorant, j'aurais pu lui apporter un secours efficace. Voici quelques années déjà que le brave Ezékiel nous a quittés, et je sens encore combien il me manque. Il ne possédait aucun don exceptionnel, mais il avait deux qualités bien rares chez un Mossouto, la droiture de cœur et le désintéressement. Dans ces discussions parfois désagréables qui ont lieu dans nos conseils d'Église, où le plaisir de ferrailler est plus évident que le désir d'arriver à la vérité, c'était une jouissance pour moi que d'entendre Ezékiel mettre fin aux arguties par quelques mots frappés au coin du bon sens et du sérieux chrétien. Il a rempli bien des fonctions à Thabana-Morèna, successivement ancien d'Église, maître d'école, évangéliste, il était prêt à rendre tous les services

qu'on lui demandait, et la question de salaire n'en était pas une pour lui. Qu'il montât, qu'il descendît, selon que les temps étaient plus ou moins durs, jamais je ne l'ai entendu récriminer. Il n'en est plus de même aujourd'hui, la nouvelle génération est plus forte en arithmétique. A cette occasion, je ne puis résister à l'envie de vous citer un petit détail qui me revient à l'esprit.

Nous nous étions arrangés, quelques gens de Thabana-Morèna et moi, pour envoyer au moulin. Chacun devait prendre sa part des frais et apporter son sac. Les meuniers ont leur réputation faite depuis longtemps, et elle n'est pas bonne. On leur en prête sans doute, et maintenant que notre école industrielle de Leloaleng possède un moulin, nous serions malvenus de nous attaquer à la corporation. Bref, au retour, il fut évident que le meunier avait eu la main longue, et que ses prélèvements avaient porté sur le dernier sac qui se trouvait être celui d'Ezékiel. Ce fut une scène intéressante pour l'observateur. « Voici mon sac, je le reconnais, il est plein, c'est bien. » — « Voici le mien, c'est là ma marque, il n'y a rien à dire. » — « Mais le mien n'est qu'à moitié plein, répartit Ezékiel. » — « C'est fâcheux, pauvre ami, ce meunier est un grand vaurien. Il te faudra aller lui parler. » C'était la nature humaine prise sur le vif. « Que penses-tu de cela? demandai-je à Ezékiel. — Rien, me dit-il, ce meunier est un voleur, mais il vaut mieux que la perte soit tombée sur moi que sur un autre, il n'y aura du moins pas de querelles. »

Ce détail, me dira-t-on, ne valait pas la peine d'être relevé. Sans doute, il ne s'agit que d'un peu de farine, et en Europe on est moins à cheval sur son bon droit; mais nous sommes en Afrique. J'exigeai que le déficit fût partagé et réparti entre tous, à commencer par le missionnaire. Décision qui ne fut pas du goût de chacun, car je surpris telle mère en Israël qui s'en allait hochant la tête et grommelant.

La santé d'Ezékiel, qui toujours avait été bonne, commença à décliner. Cela avait commencé par une pleurésie dont il ne

s'était pas complètement rétabli. Pendant des semaines, il ne fit que traîner. Nous épuisâmes toutes nos connaissances médicales et sans succès. Il passait ses journées assis au pied d'un mur, au soleil, sa Bible près de lui. Toujours calme, souriant aux amis qui venaient le voir, reconnaissant de ce qu'on faisait pour lui, fidèle jusqu'à la fin et par sa patience et par les sérieuses exhortations qu'il adressa à plus d'un. Le dernier jour, il dit à sa femme : « Ne me donne plus de remèdes, ne me parle même plus, je désire être seul avec Dieu ! » Un long silence se fit. La figure du mourant était parfaitement calme ; ses yeux, dirigés en haut, avaient une telle intensité d'expression, que ma femme qui venait d'entrer, s'écria, toute saisie : « Oh ! mais il voit Dieu ! » Le regard s'éteignit, ce fut la fin, si paisible, que son beau-père qui l'avait soigné dit naïvement : « Il est parti sans mourir. » Le chef Lerothodi, en apprenant sa mort, lui rendit ce témoignage : « En voilà un qui était un vrai chrétien ! »

La pauvre veuve était restée seule avec une nombreuse famille. De ses trois fils, l'aîné est un vaurien, le plus jeune pouvait tourner ou assez bien ou très mal. Le second ressemblait au père et de figure et par la piété. Il se proposait de devenir évangéliste et il travaillait avec zèle dans ce but. Revenu chez lui pour les vacances, il tombe malade et meurt. Toutes les espérances de la mère se reportèrent sur le cadet, qui, reçu à l'école manuelle de M. Preen, avait appris à travailler et s'y était converti. Son apprentissage terminé, il revient à la maison, promettant à sa mère d'être son soutien et de l'aider à élever ses petites sœurs. Il tient parole, se met au travail avec tant d'ardeur qu'il y gagne une fluxion de poitrine. Le cœur serré, nous eûmes à l'ensevelir à côté de son père et de son frère.

Qu'il est parfois difficile à remplir le ministère de consolation dont nous sommes chargés de la part de Christ ! Quand je revis la pauvre mère, je ne pus que lui dire : « Oh ! que ta foi ne défaille point, et ne te laisse pas aller à murmurer contre Dieu ! » D'un ton très calme, elle me répondit : « Non, mon

missionnaire, ma foi n'est pas ébranlée. Bien qu'étant écrasée par toutes ces épreuves, je vois clairement que mes appuis terrestres devaient m'être ôtés. Je vivais trop de la foi de mon mari. J'avais confiance en mon fils pour l'avenir. Jésus doit me suffire désormais. Il m'aidera à accomplir ma tâche, mais il me tarde de l'avoir achevée. »

C'est lorsque la maladie ou le deuil viennent visiter les Bassoutos qu'on peut le mieux se rendre compte de la profondeur de leurs sentiments religieux. La douleur est une pierre de touche, l'alliage est y vite séparé de l'or pur.

La fièvre typhoïde a sévi, ces dernières semaines, dans un village près de la station. Une des premières victimes a été une excellente chrétienne que le travail et la peine avaient usée avant le temps. La dernière fois que je la vis, elle ne pouvait plus entendre ni parler, mais son sourire témoigna qu'elle m'avait reconnu. J'adressai quelques paroles d'encouragement à son mari, qui me répondit en essuyant ses larmes : « Je ne cesse de prier Dieu pour elle, mais quand j'ajoute : Que ta volonté se fasse et non la mienne, alors mon cœur s'affaisse et j'ai peur ! » Deux jours après, il lui fallut se charger de cette croix qu'il redoutait. Il est seul maintenant avec neuf enfants ! La mère était partie en pleine paix : « Te souviens-tu, dit-elle à une amie, du mariage de ma fille ? Nous avions trouvé la fête si belle ! J'en verrai bientôt une autre, et une glorieuse, celle des noces de l'Agneau ! » Elle était en exemple à toutes les femmes chrétiennes. Tranquille, travailleuse, courageuse en face du mal, je n'avais jamais eu à lui reprocher le moindre écart de conduite. C'est une cruelle perte pour l'Église que son départ.

Sa sœur, la pauvre Justina Mafrede, a eu une vie bien dure. Mariée à un instituteur qui a fort mal tourné, elle a eu la douleur de se voir chassée de chez elle par une rivale et séparée de ses enfants. Réfugiée auprès de son père, un chrétien fidèle, mais de caractère timide et qui aurait dû prendre plus énergiquement sa défense, elle tomba malade, surtout de tristesse. « Je suis fatiguée, que me sert de vivre ? — A prier

pour ton mari, répondit le père, afin que Dieu le ramène et lui fasse trouver grâce! » Cet hiver, elle fut de nouveau très mal. Un jour que j'étais allé la voir, et que, chose excessivement rare au Lessouto, elle entassait remerciements sur remerciements, je lui dis : « Ne me remercie donc pas tant, mon enfant, je suis content d'avoir pu t'être utile. — Non, dit-elle, je dois remercier, car ce sont tes prédications qui ont fait que j'ai pu regarder la mort sans trembler lorsqu'elle était devant moi. »

Oui, en s'occupant des malheureux on reçoit plus qu'on ne donne, et c'est pourquoi je regrette de faire si mal le peu que je fais.

Comment les Bassoutos se comportent-ils envers leurs malades? Y a-t-il contraste à cet égard entre les chrétiens et les païens? Ce serait une question intéressante à étudier. Peut-être le ferai-je dans ma prochaine lettre. Celle-ci est déjà assez longue.

Recevez, Messieurs et honorés frères, l'assurance de mes sentiments affectueux et dévoués. P. Germond.



ZAMBÈZE

DERNIÈRES NOUVELLES. — MALADIE DE M. COILLARD

Des nouvelles du Zambèze, allant jusqu'au 22 octobre, pour les stations du Bas, jusqu'au 24 septembre pour celles de la Vallée, viennent de nous arriver. Ce courrier, très important, contenait, outre des lettres particulières, un compte rendu officiel des travaux de la cinquième conférence du Zambèze et un rapport sur la marche de l'œuvre missionnaire de juillet 1894 à septembre 1895. Ce dernier document sera publié aussitôt que possible.

La cinquième conférence, ouverte à Léaluyi le 13 septembre, sous la présidence de M. F. Coillard, comptait tous

les missionnaires du Zambèze, à l'exception de M. Boiteux, commis à la garde de la station de Kazungula, en l'absence de son chef, M. L. Jalla.

C'est le 14 août que les missionnaires du Bas, à savoir MM. L. Jalla, Goy et Davit, se mettaient en route pour Léaluyi, avec l'évangéliste Théodore et sa femme. Le 6 septembre, après un voyage agrémenté d'incidents parfois émouvants, ils sont parvenus sains et sauf à Léaluyi. Mais leur arrivée a été attristée par l'état de santé inquiétant de M. Coillard.

« Le cher M. Coillard, écrit L. Jalla, à la date du 22 octobre, nous a inquiétés tout le mois; quelquefois nous craignions qu'il ne s'éteignît dans la nuit. Il n'a pu que de temps à autre s'asseoir à table avec nous, et ses gémissements, jour et nuit, nous faisaient mal à tous ».

Dès lors, la Conférence n'avait plus qu'une pensée relativement à M. Coillard : le conserver, si c'était encore possible. « Aussi, continue M. Jalla, la seule possibilité de l'avoir pour quelque temps en vie est qu'il parte le plus tôt possible, s'il le peut. Avec des soins entendus, et sous un meilleur climat, la santé pourra peut-être lui être rendue. C'est pourquoi mes collègues et moi l'avons pressé de quitter le Zambèze. Il y a consenti, si je hâtais moi-même mon départ. Nos collègues nous en ont fait un devoir. Aussi, quoique ce soit très précipité pour nous, voici quels sont nos plans : M. Coillard nous arriverait ici, à Kazungula, fin novembre, et au commencement de décembre nous nous mettrions en route en passant par Buluwayo, Palapye et Maféking. J'arriverai, s'il plaît à Dieu, en Europe vers la fin de février, ou même avant. Quant à M. Coillard, il s'arrêtera quelques mois au Lessouto, s'il est assez bien, ce dont je doute beaucoup. Si ces plans réussissent, nous prendrons nos mesures pour rencontrer les renforts à Maféking et les en réexpédier. »

On le voit, si les projets de nos frères ont pu s'exécuter, il y aura, quand paraîtront ces lignes, un mois environ qu'ils se sont mis en route vers le sud.

Un mot seulement de la cinquième conférence. Elle a siégé du 13 au 24 septembre et n'a duré si longtemps que par suite de la maladie de M. Coillard. En effet, ses collègues tenaient à ce qu'il parût à chacune de leurs séances, qu'à grand'peine il présidait de son lit de souffrances. Quand les forces lui faisaient défaut, c'est M. Louis Jalla qui prenait la présidence.

Nos missionnaires avaient à leur ordre du jour nombre de questions d'une grande importance, entre autres la discipline ecclésiastique, les règles d'admission dans l'Église, etc.; puis la création d'une école d'évangélistes; le placement provisoire des missionnaires Davit et Boiteux, le premier à Séfula, le second à Kazungula; et plusieurs questions d'ordre intérieur.

Le manque de place nous empêche de publier quelques fragments du récit que M. le capitaine Bertrand, de Genève, a fait de son séjour dans nos stations du Zambèze. Il parle de nos ouvriers et de leur travail avec une sympathie et une admiration très réelles. Nous espérons bien pouvoir faire profiter nos lecteurs, au moins en partie, de ce qu'a écrit ce voyageur qui, d'emblée, s'est considéré comme l'ami et l'hôte de nos missionnaires.

QUELQUES LIGNES DE M. COILLARD (1)

Léaluyi, 26 août 1895.

Mon bien cher frère Boegner,

Vous n'aurez pas une longue lettre de moi, cette fois-ci. Je relève, une fois encore, de maladie. Affection des reins, inflammation de la vessie, que sais-je? Une légion de maux qui m'ont cloué sur mon lit pendant quinze jours, après m'avoir fait souffrir à peu près toute l'année. Et, encore, si nous

(1) Cette lettre est antérieure au dernier courrier; nous croyons cependant devoir la publier.

en connaissions la vraie cause? J'ai bien, par correspondance, consulté un docteur de mes amis (le fils d'un ami), à Kimberley; mais sa réponse, que peut-elle être et quand me parviendra-t-elle? Aussi, je crois qu'il me faut me rendre, quoi qu'il m'en coûte. Et si les Béguin peuvent me prêter leur wagon, il faudra que j'aille à Kimberley pour consultation médicale. De là au Lessouto, il n'y a qu'un pas. Ce qui m'effraie, c'est ce voyage en wagon; pourrai-je le supporter? Voilà dix mois que je suis souffrant et bon à rien. En tout cas, je ne partirai pas avant avril ou mai prochain.

C'est au commencement de ces jours de réclusion et de souffrance que j'ai reçu vos deux lettres du 10 et 17 mai. Cette dernière surtout, que j'ai lue à plusieurs, m'a fait immensément de bien. J'y ai, en quelque sorte, entendu votre cœur comme par un microphone. Et je vous ai bien compris, malgré la distance. Je m'associe bien à toutes vos préoccupations, relativement à la question de Madagascar. « La lumière est semée pour le juste et la joie pour ceux qui sont droits de cœur. » Dieu tirera sa gloire de tout cela...

Votre rapport est palpitant d'intérêt; mais il est triste. Tous nos champs de travail réclament du renfort, et vous n'en avez pas à envoyer. Les vocations missionnaires sont rares. Il y a bien deux notes joyeuses, celle du déficit comblé et défunt — elle est pure celle-là — et celle du réveil au Zambèze. Hélas! là, je crains; nous aurions bien des déboires et des tristesses à enregistrer. Louis Jalla ne le verra peut-être pas sur sa station, car il va en Europe; mais, préparons-nous-y, il y aura un jour de triage..... Et ce temps de crise a déjà commencé ici où le paganisme lève haut la tête. C'est la question du mariage qui a été la pierre de touche, à Séfula d'abord, ici ensuite. — Le mariage chrétien les effraie par ses engagements. Le mariage païen est plus commode : on se marie et se démarie à volonté, pour se remarier et se démarier, sans que personne ait quoi que ce soit à y voir. C'est plus commode. Ce serait une bien bonne chose si vous pouviez nous envoyer le jeune homme dont

vous parlez (1) et l'artisan dès cette année. Vous pourriez sauver notre outillage, prévenir de grandes pertes, quant aux wagons, et donner une grande impulsion aux travaux matériels en fournissant bois et planches, etc. *Au plus tôt*, si les fonds le permettent, AU PLUS TÔT.

2 septembre.

Depuis que je vous ai écrit, j'ai eu une rechute, et me voici de nouveau un peu mieux. Espérons que ce sera durable. J'ai donné de l'anxiété à mes amis; et, sans un de mes garçons qui m'a soigné avec une assiduité, une affection que je ne pensais plus trouver au Zambèze, je ne sais ce que j'aurais fait de nuit comme de jour. Les Adolphe ont bien fait leur possible; eux-mêmes, avec leurs préparatifs pour la Conférence, étaient écrasés. Je crois vraiment que je dois à la mission, à mes amis, de ne plus hésiter à envisager cette triste perspective de lever l'ancre en avril et nous laisser aborder là où Dieu nous conduira, là où il sait, où il veut, *Lui*.

Mes yeux tombent sur ce que je dis de M. Mercier et de l'autre... Je vous en prie, *n'hésitez pas* à l'envoyer l'an prochain. C'est urgent, si vous voulez sauver la situation, et surtout aussi nos intérêts à Séfula. Les ateliers *tombent*, la scierie et notre outillage se ruinent, nos wagons se détériorent et sont hors d'usage. Un charron aurait pu encore mettre ma wagonnette sur pied, et me permettre de voyager lestement et avec confort. Dans dix-huit mois elle sera déjà irréparable, et ainsi du reste. Que de pertes!

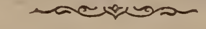
Je ne puis pas en dire davantage. Je vous écrirai plus tard, si Dieu me rétablit. *N'hésitez pas*.

---

(1) Un jeune laïque, sans faire d'offres positives et à titre confidentiel, avait exprimé la pensée de se vouer un jour à la mission du Zambèze. Le directeur, sans prononcer aucun nom, avait signalé ce fait encourageant à M. Coillard.

Adieu, mon bien cher frère ; mes salutations affectueuses à M. Appia. J'ai son texte au pied de mon lit : *L'Éternel est celui que te guérit.*

Adieu, chers amis. F. Coillard.



UNE EXPLORATION MISSIONNAIRE (1)

(Suite et fin).

III

A la capitale de Kakengé. — Un accueil peu amical. — En danger. — Protection de Dieu. — L'Évangile est annoncé. — Conversion des bateliers. — Le fatal « demain ».

Heureusement qu'un bon esprit règne parmi notre monde. La perspective d'arriver bientôt chez Kakengé ranime leur courage. « C'est un grand chef; chez lui, nous sommes sûrs d'être bien reçus et d'oublier la faim ». Hélas! combien peu ils se doutaient de ce qui nous attendait !

Nous forçons donc les étapes; nous passons sur la rive droite de la *Ruéna*, une petite rivière qui vient en serpentant de l'ouest : c'est quelque part par ici que se trouvait autrefois la capitale du grand chef des ba-Lubale, Kakenge. Aujourd'hui, l'héritier de ce nom a déménagé; mais ce n'est pas bien loin, car les hameaux se parsèment, s'agglomèrent sur la rive ; on voit des piétons se croiser, des canots minuscules descendre ou remonter le courant; il y a du mouvement et de la vie. Tout nous dit que nous approchons.

Nous arrivons en effet le 30 mai, au milieu du jour, par une chaleur suffocante. On nous avait dit : « Vous verrez de loin une grande, grande maison, très haute; il n'y en a pas de pareille dans le pays. C'est la capitale de Kakenge. De la berge, nous vîmes, en effet, un toit de chaume pointu qui dominait

(1) Voir année 1895, pages 466 et 495.

de haut de petites huttes qui perçaient à peine au milieu des buissons. C'est donc bien là.

Nous amarrons les canots au milieu d'un concours de curieux, d'enfants surtout. Après nous être annoncés, nous attendons longtemps la réponse du chef. Cela ne nous inquiète pas, nous la connaissons, cette gent-là. Enfin la voici, et ce sont des hommes d'âge mûr qui nous l'apportent. « On fait les affaires comme il faut chez Kakenge, pensais-je... » Sans même nous saluer, au mépris de la courtoisie la plus élémentaire, et sur un ton bourru et hautain, ces hommes, au nom de Kakenge, nous signifiaient l'ordre de passer le fleuve et d'aller camper sur l'autre rive! Quelle tuile! Pour l'ombrage et le bois à brûler, c'eût été mieux pour nous, mais il m'en coûtait de mettre le fleuve entre nous et les gens que nous étions venus visiter, et c'est ce que je répondis. Liomba, lui, et nos Barotsis, prirent la chose comme une insulte. Kakenge est un vassal que Léwanika vient d'investir de son autorité. Il y eut de l'aigre-doux dans cette première entrevue, et elle nous laissa sous une pénible impression.

Une demi-heure après les mêmes messagers revenaient, cette fois avec une cohue de jeunes gens tous armés de fusils! « Le chef Kakenge dit que puisque vous le voulez, vous, vous pouvez camper ici. » — « Fort bien, mais quelle est cette manière de nous recevoir avec des fusils? » Après une altercation un peu vive, que je pus heureusement modérer, nous obtînmes que tous les fusils qui allaient s'augmentant avec de nouveaux arrivants, retournassent au village.

Ce premier danger écarté, il m'était impossible d'accepter cette situation, sans raison déjà si tendue. J'envoie donc un de ces hommes dire au chef que je demande instamment à le voir sans délai. Il me répond que « la dignité d'un grand chef comme lui ne lui permet pas de recevoir un étranger ainsi, qu'il verrait et me manderait dans quelques jours s'il le jugeait bon ». C'était crâne, et pendant ce temps arrivaient de çà et de là des bandes d'hommes armés. La nuit survenue, les tambours se mirent à battre, on tirait du fusil coup sur coup,

on criait, on hurlait, c'était un vacarme épouvantable ; les danses avaient commencé, des danses sur le caractère desquelles nous ne nous méprenions pas. Personne ne dormit cette nuit-là. Nous ne fûmes pourtant pas attaqués.

Le lendemain matin, je renouvelai mon message à Kakenge, accentuant qu'il était de toute importance que je le visse. Il répondit qu'il voulait savoir, lui, ce que j'étais venu faire dans son pays avec une bande de Barotsis, sans sa permission, et sans même l'avertir ; qu'avant même de voir son visage, il s'agissait tout d'abord, tant pour Liomba que pour moi, de lui payer le *mosapo*, c'est-à-dire l'hommage, l'impôt plutôt qu'il exige des marchands noirs portugais qui viennent dans son pays.

J'en appelai aux messagers que je lui avais envoyés, à la lettre que je lui avais demandé d'expédier, avec mon message, à Makatoro, sa mère. Je lui dis que je n'étais pas un marchand, ni même un voyageur, mais un *moruti*, et que je n'étais venu dans son pays que pour enseigner les choses de Dieu. J'ajoutai que je ne refusais pas de lui faire un cadeau quand j'aurais vu la manière dont il me recevrait, mais que je ne consentirais jamais à lui payer le *mosapo* des mambaris, et qu'il devait se le tenir pour dit. Toute la matinée se passa en pourparlers. Kakenge finit apparemment par céder, et sans plus exiger le fameux mosapo, il nous manda au lekhotla. Il était là trônant sur un escabeau, drapé dans une grosse couverture de laine de couleur, à l'ombre d'un énorme parapluie de coton bleu que tenait un esclave. La place était remplie d'hommes chamarrés de leurs ornements de guerre et, entourée des faisceaux de leurs fusils. Le cercle s'ouvre devant nous pour se refermer après, et on nous fait asseoir au grand soleil, en face, mais à distance du chef. Je le saluai, et mes gens aussi ; il ne répondit qu'à moi seul, et, pendant quelques minutes, nous nous étudiâmes mutuellement.

J'essayai de bien expliquer le but de mon voyage, insistant sur le fait des messagers que je lui avais envoyés. Malheureusement, mes interprètes ma-mboë étaient paralysés de

frayeur, et mes paroles devaient passer par six bouches, six éditions nouvelles avant de lui parvenir. Kakenge n'était pas d'humeur à écouter mes explications, qu'il traitait de mensonges.

Il m'interrompit brusquement et se lança lui-même dans un discours passionné que personne ne pouvait m'interpréter. « Que dit-il? demandai-je à Liomba ». — « Oh! il est très en colère, il nous insulte et nous menace ». Sa figure et ses gestes, aussi bien que l'attitude fort peu rassurante de ses gens le disaient assez, et je m'en rendais parfaitement compte.

Il nous tint là plus d'une heure à rôtir au soleil, et, quand il eut épuisé son effervescence, il se leva subitement et disparut précipitamment dans la cour de son harem. Ainsi se termina cette entrevue sur laquelle j'avais tant compté.

Mes gens qui, pour la plupart, comprennent la langue, étaient terrifiés. Tous mornes et silencieux, chacun était tout entier à ses pensées. Des rumeurs sinistres couraient aussi de bouche en bouche. Deux d'entre eux avaient contracté avec des ba-Lubale l'alliance du sang (1), et ces nouveaux frères, fidèles à des obligations inviolables, leur avaient confié que Kakenge, par pure haine pour les Barotsis, avait juré notre perte, et que si nous échappions de ses mains, il avait donné des ordres en amont pour nous arrêter et nous massacrer. Il se trouve par là un certain chef du nom de Kalipa que Léwanika a destitué en faveur du Kakenge actuel, qui s'était chargé de l'affaire. Liomba était le seul qui eût gardé son calme. Tauira, lui, essayait de consoler ses amis d'infortune en leur répétant platoniquement qu' « après tout on ne meurt qu'une fois ». D'autres, je l'appris plus tard, avaient clandestinement chargé leurs canots et se proposaient de se sauver de nuit. J'en avais bien surpris qui chargeaient leurs fusils. Aussi, en voyant les jeunes gens du village — les hommes ne se mon-

(1) Les parties contractantes avaient mêlé à un peu de nourriture, et en présence de témoins, quelques gouttes de sang extraites l'une de l'autre. F. C.

traient pas, eux — aller et venir dans notre campement, s'asseoir sur nos nattes, toucher à tout, se comporter avec impudence, ma crainte, à moi, c'était que nos jeunes gens ne cédassent à ces provocations et ne missent ainsi le feu aux poudres.

Notre réunion du soir fut ce qu'elle pouvait être dans ces circonstances. Personne n'y manquait. J'exhortai mes pauvres gens à mettre leur confiance en Dieu. Je leur racontai nos aventures avec Masonda chez les ba-Nyaï, et leur montrai la délivrance merveilleuse que le Seigneur nous avait accordée. « Eh bien, mes amis, leur dis-je, remarquez mes paroles, il en sera de même ici. Dieu dit dans sa Parole que les cœurs des rois sont dans sa main, et que comme des ruisseaux d'eau il les incline comme il lui plaît. J'ai toujours fait l'expérience que c'est vrai, même en venant dans votre propre pays, où nous avons trouvé plus de difficultés que vous ne vous l'imaginez. Le cœur de Kakenge est dans la main de Dieu comme celui de Léwanika, comme celui de Masonda. Demain, vous le verrez, Kakenge, non seulement nous enverra de la nourriture, mais il nous donnera aussi des paroles de paix, et pas un de nos cheveux ne tombera par terre. » Mes paroles peuvent paraître audacieuses et téméraires; c'étaient des paroles *convaincues*. Ces hommes les écoutaient avec étonnement. Après cela, personne ne songea à se sauver. On ne dormit pas, cela va sans dire, tous criaient à Dieu, et les païens plus que les autres. Pour moi, j'étais calme et confiant, parce que je sentais que la gloire de mon Dieu était en jeu. Le matin parut; nous n'avions pas été attaqués, mais où était la délivrance promise?

J'envoyai dire à Kakenge que j'allais le voir moi tout seul. « Attends, me répondit-il, je ne peux pas causer avec quelqu'un qui a faim. » Était-ce la première lueur de l'exaucement? Pas pour mes gens, en tous cas, au contraire. Toute la matinée se passa ainsi dans l'attente. *Rien!* L'après-midi s'avançait, *rien!* Enfin, vers les 3 heures, une procession que je vis sortir du village s'avança lentement vers le campe-

ment. *C'était la nourriture promise de Kakenge!* Des corbeilles de manioc, du millet, des patates, des poules, et que sais-je? Tout le monde se réunit. « *Moruti*, dit un vieux, voici les *liyoumbou* de Kakenge. Maintenant, fais-lui un présent digne de toi et digne de lui... Tu lui as donné l'autre jour de l'étoffe, elle était ensanglantée (à fond rouge), et il l'a passée à ses esclaves; tu as ajouté de la blanche, il l'a offerte aux dieux; de la verroterie aussi, et il l'a distribuée à ses femmes. Lui n'a encore rien de toi; tu as de belles choses, donne! » Ce furent des transactions délicates que celles-là, et qui prirent du temps. Je n'étais pas très traitable, moi, et pour cause; je ne m'étais pas pouvu pour pareille éventualité. Enfin je mis la main sur une pièce d'étoffe qui prit les yeux de mes ba-Lubale et, pour ne pas embrouiller de nouveau les affaires : « Allons, dis-je à mes gens, je la porte moi-même à Kakenge; venez le remercier pour sa nourriture. » Déjoués, les messagers du chef, me voyant déterminé, se mirent à la tête de la file.

En nous voyant déboucher au *lekhọthla* sans plus de cérémonie, Kakenge se sauva dans sa cour. Je lui envoyai l'étoffe et dis à mes gens : « La salutation royale, maintenant? » Ils se mirent instantanément en position, et leurs puissants *Yo shô!* et leurs battements des mains produisirent un tel effet, que pendant que le messager envoyé pour me remercier de l'étoffe parlait encore, Kakenge lui-même, au mépris de sa dignité, accourait, prenait son escabeau et venait se planter devant moi. Sa figure rayonnait : « Maintenant, dit-il, je crois à vos bonnes intentions, oubliez ma mauvaise humeur des jours passés. J'avais envoyé des ordres en amont pour qu'on vous arrêtât; je vais les contremander et vous annoncer à Nakatoro. Ce sont mes gens qui vous conduiront. Seulement, ajouta-t-il, ne prenez pas les ba-Lubale pour des femmes »... Puis, tout à coup, il se jette à la renverse, se raidit, gigotte, s'égratigne, fait d'affreuses contorsions, il roule les yeux, grince des dents et pousse des cris horribles. Puis soudain, se calmant, il se lève et se sauve dans sa cour. Nous restons ébahis. J'avais cru d'abord que l'homme avait une crise et

voulais faire chercher de l'eau; mais tout son monde s'était levé et, pour l'applaudir, poussaient des cris sauvages. Je compris alors que Kakenge vantait son courage en imitant une bête féroce luttant avec sa proie et la dévorant. Que n'avais-je ma camera!

Cette dernière scène tragi-comique eût un peu terni les bonnes impressions de mes compagnons, si Kakenge ne s'était hâté de nous envoyer, avec un peu de nourriture, un aimable messager, nous invitant à aller le lendemain « chanter chez lui. » C'était le jour de la Pentecôte. Dieu s'était glorifié. Je me sentais ému, le soir, en voyant mes gens à leurs feux cuire leur nourriture. Les uns causaient, commentant avec animation les événements; les plus jeunes, eux, reproduisaient la scène sauvage dont ils venaient d'être témoins; d'autres étaient pensifs et ne disaient rien.

La prudence me fit renoncer à poursuivre mon voyage jusque chez Nyakotoro, et on peut le comprendre sans plus d'explication.

Le lendemain, le jour de Pentecôte, nous allâmes au *lekhothla*, non plus comme des disgraciés, cette fois. Les fusils avaient disparu; Kakenge et ses hommes se groupèrent autour de nous; nos chants attirèrent les femmes et les enfants du village et, là aussi, nous publiâmes la bonne nouvelle du salut. Liomba étonna grandement Kakenge quand il lui dit qu'il était un croyant, lui, le gendre du roi, Liomba. Il pensait sans doute — et il n'est pas le seul — que l'Évangile est pour les pauvres et les petits de ce monde... et non pour les grands que Dieu honorera d'une manière spéciale ou qui, peut-être, honoreront Dieu en entrant dans son ciel.

Je le surpris à mon tour en lui annonçant ma décision de rebrousser chemin. « On dira que c'est Kakenge qui t'a arrêté, » dit-il. Mais voyant que j'étais bien décidé et qu'aucune de ses promesses ne pourrait m'ébranler, il voulut absolument que nous ne prissions congé de lui que le lendemain matin. « Mais nous voulons partir de bonne heure! — N'importe, on me réveillera. » En effet, le lundi de grand matin, pendant

qu'on abattait la tente et chargeait les canots, nous courûmes chez lui et le trouvâmes nous attendant. Je pus même, malgré sa répugnance, prendre une mauvaise photographie de lui. Il nous donna encore une corbeille de farine : « Reviens l'année prochaine, me dit-il, tu ne trouveras plus d'obstacles sur ton chemin, et tu prendras deux de mes enfants pour les instruire. Je te les donnerais aujourd'hui ; mais le chemin de Léaluyi n'est pas encore assez battu. » J'étais tout à fait de son avis. Une fois en bateaux, je vous laisse à penser si nos bateliers ramèrent ! Le point noir maintenant, c'était la disette.

En descendant, nous apprîmes qu'un chef du nom de Kenya, dans l'espoir que nous passerions chez lui, avait effectivement intercepté nos messagers et même la lettre qu'il devait expédier à Kakenge. Son village était trop loin du fleuve, et nous ajournâmes notre visite jusqu'au retour. De dépit, lui ne voulut rien expédier. Cela explique *en partie* l'attitude de Kakenge, et l'exonère à mes yeux. Je le confesse, quand il protestait n'avoir rien reçu de nous, je ne croyais pas à sa véracité. Quoi qu'il en soit, je crois que cet incident ne contribuera pas peu à amortir les animosités intertribales et à affermir la paix. Une chose bien certaine, c'est que si plus tard je pouvais refaire le même voyage, même avec une bande de Barotsis, nous n'aurions plus les mêmes dangers à courir.

L'infortuné Kenya, apprenant nos aventures, était hors de lui-même, et courait après nous. Nous ne pouvions pas l'attendre, la faim nous chassait. Tout en le condamnant, nous fîmes tout ce que nous pûmes, par le moyen de son frère Mosoandungu, pour le calmer et le rassurer. Cela nous empêcha de prendre son enfant chez Mosongo pour l'emmener à l'école, comme cela avait été convenu. Au retour, notre brave ami Sindé nous reçut avec la même chaleur de cœur qu'en allant. Malheureusement, une ophtalmie purulente, qui le retenait dans sa maison, nous empêcha de le voir. Ce fut aussi la cause pour laquelle son propre fils et deux de ses neveux ne purent non plus partir avec nous pour venir à l'école.

Dès le commencement du voyage, j'avais senti pour nos ba-

teliers une vive sollicitude; leur conversion était le sujet de mes prières; des exhortations individuelles et de pressants appels leur avaient été souvent adressés. Nos cultes du matin et ceux du soir surtout avaient toujours été sérieux. Après nos aventures chez Kakenge, ce sérieux devint encore plus intense.

Un soir, c'était chez Sindé et c'était le 9 juin, nous étions campés dans un bois touffu qu'éclairaient mal les pâles rayons de la lune. Vous m'auriez vu, avec tous mes gens accroupis autour du feu central de notre bivouac. Un sentiment de grande solennité nous avait saisis. J'avais une fois encore adressé de sérieuses paroles à ces hommes qui, pendant six semaines, avaient partagé ma vie dans ce voyage aventureux. Je m'étais tu. Le silence avait succédé à mes paroles... Un garçon le rompit enfin : « Je suis Mosesanyane, de Lépakae, dit-il d'une voix tremblottante. L'an passé, j'ai travaillé chez notre père le *moruti;* mon temps fini, je me suis sauvé avec un dard au cœur. Je me disais : « Bah, ça passera, ce n'est qu'une impression », et je croyais ma blessure guérie. Mais à Sapuma un nouveau dard m'a transpercé. En pensant au grand jour où, même les rois, les grands, les riches, diront aux rochers et aux montagnes de tomber sur eux, je me suis demandé comment moi, pauvre et petit que je suis, je pourrais échapper. Je n'ai depuis lors cessé de crier au Seigneur Jésus pour qu'il ait pitié de moi. Je crois qu'il m'a entendu, et je suis à lui... »

Un autre, un homme fait, déclare que ce sont nos aventures chez Kakenge qui lui ont ouvert les yeux et l'ont décidé. « Quand notre père affirmait que le cœur de Kakenge lui aussi est dans la main de Dieu, je me disais, moi : « Nous verrons! le *moruti* est-il un devin? Cela nous semblait aussi étrange que la parole de Jésus à ses disciples : « *il dort*, et je m'en vais l'éveiller », et pourtant il était bien mort. Eh bien, oui, Dieu a fait un miracle. Quand nous nous attendions à être massacrés, il a changé le cœur de Kakenge envers nous. Dieu entend les prières; c'est bien vrai. Après avoir été poussé

par la frayeur à prier, j'ai commencé à prier pour le pardon de mes péchés. »

Un troisième, un terrible caractère celui-là, et bien connu, le dernier dont nous aurions attendu un tel langage : « Quand j'ai vu à Sapuma mon frère de servitude, Molonda, se déclarer pour le Seigneur, cela m'a fait un tel effet que je me suis sauvé dans la forêt, et là j'ai pleuré et crié comme un enfant. Matengenya est bien mauvais, me disais-je, c'est vrai ; c'est un adultère, un voleur, un menteur, tout le monde le méprise. Est-il donc trop mauvais pour que Jésus le sauve? Non, il est venu chercher et sauver ce qui était perdu. On me le disait, j'en riais ; maintenant, je le crois ».

Puis ce fut un autre, puis un autre encore, dix en tout; disons onze en comptant un de nos guides ma-mboë, un homme qui grisonne. Ce grand chasseur d'hippopotames nous étonnait dès l'abord par l'avidité avec laquelle il écoutait ce que nous disions du Seigneur Jésus, et le feu avec lequel il transmettait aux autres ce qu'il en avait saisi. Impossible, pensions-nous, qu'il ne soit qu'un porte-voix qui donne tout et ne garde rien. Quel puissant évangéliste la grâce de Dieu pourrait en faire dans ces quartiers ténébreux!... Lui aussi se déclara pour le Seigneur. Dans la nuit, le courant emporta son canot; il nous quitta pour le chercher, et nous ne l'avons pas revu. Mais s'il tient bon, nous le verrons souvent à Léaluyi, malgré la distance (1).

Enfin il y en avait bien un douzième. Ah ! oui, un cher et intéressant jeune homme pour qui nous avons lutté avec angoisse. Il était là, près de moi, tremblant de tous ses membres, la tête cachée dans ses mains et contenant mal son émotion. Je l'attendais, mais il ne dit rien. Après la réunion, il me fit dire qu' « il n'y tenait plus » et qu'il fallait qu'il se déclarât *demain*. Il ne le fit pas, le courage lui manqua ; le lendemain

---

(1) La distance de Léaluyi au village *actuel* de Kakenge est, en suivant les méandres du fleuve, de près de 600 kilomètres.

fut encore *demain*. Il ne l'a pas fait, hélas! et aujourd'hui, pour lui, c'est encore *demain!*

C'est le samedi, 15 juin, que nous sommes rentrés à Léaluyi joyeux, heureux de nous retrouver avec les chers Adolphe, de revoir Léwanika, nos jeunes gens, tout le monde, et pénétrés de reconnaissance envers Dieu, dont la bonne main avait été si visiblement sur nous dans tout ce voyage de six semaines.

Le lendemain, au service du matin, l'église était pleine. Mokuaé de Nalolo était en visite. Ceux qui professent d'avoir trouvé le Seigneur Jésus dans ce voyage, se levèrent, et, une fois encore, déclarèrent individuellement vouloir le suivre et le servir. Mais de ces dix, *deux* n'étaient pas là; ils avaient reculé, et l'un, je le crains, pour tout de bon. Puissent les autres persévérer!

Je n'ajoute rien à ma lettre, déjà trop longue malheureusement!

« Celui qui est sage prendra garde à ces choses et considérera les bontés de l'Éternel » Ps. 107.

Votre affectionné dans le Seigneur. F. COILLARD.

SÉNÉGAL

DERNIÈRES NOUVELLES

Par lettre du 29 novembre, écrite à bord des *Andes*, M. E. Pétrequin donne d'intéressants détails sur son voyage de retour à Saint-Louis. Ce voyage s'est effectué dans de bonnes conditions pour lui et pour les deux dames qui étaient à bord avec lui, madame Pétrequin et mademoiselle Buttner. Arrivés à Saint-Louis le 2 décembre, nos missionnaires se sont aussitôt mis à l'œuvre, M. E. Pétrequin à l'école des garçons, et mademoiselle Buttner à celle des filles. Nous apprenons, d'autre part, que notre jeune institutrice a

commencé son travail avec joie et entrain, et que tout fait bien augurer de sa carrière. Qu'il plaise à Dieu de leur conserver à tous force et santé pour l'accomplissement de l'œuvre à la fois humble et grande qui leur est confiée !

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

COMMENT L'ÉVANGILE FUT INTRODUIT DANS L'ARCHIPEL DE COOK

UN JEUNE MISSIONNAIRE MÉCONTENT. — MERVEILLEUSE HISTOIRE D'AOU-OURA. — PAPÉIHA, LE PREMIER CATÉCHISTE POLYNÉSIEN A AITOUTAKI. — LES IDOLES RENVERSÉES. — DANGERS A MANGAÏA. — A LA RECHERCHE DE RAROTONGA. — LA VICTOIRE.

Le 7 juillet 1820, un jeune missionnaire — il était âgé de vingt-quatre ans et habitait Raïatéa (1) depuis deux ans environ — écrivit à ses directeurs, à Londres, qu'il estimait son champ de travail trop restreint et qu'il se préparait à le quitter : « Je n'ai d'autre désir en mon cœur que de vivre et de mourir en travaillant pour mon Sauveur, disait-il dans son épître (2); mais je regrette d'être jamais venu ici ». Et il énumérait, parmi d'autres raisons, le petit nombre d'habitants des îles Sous le Vent. Vers la fin de sa lettre, il disait : « Si quelque navire faisant voile pour l'Angleterre touchait ici, je m'embarquerais. Que diriez-vous de me voir apparaître inopinément à la Maison des Missions? » Il faut espérer qu'on n'aurait pas hésité, dans ce cas, à réprimander sévèrement ce soldat indiscipliné et à le remercier ensuite.

(1) La station actuelle de notre missionnaire M. G. Brunel, que vont rejoindre M. et madame Huguenin. Voyez, du reste, la *Carte de la Polynésie française*, publiée dans le *Journal des Missions*, 1892, p. 329.

(2) E. Prout, *Memoirs of the life of the Rev. J. Williams*, Londres, 1843, p. 119.

Cependant cet homme avait en lui l'étoffe d'un héros. Dieu le savait. il eut pitié de lui et lui fournit du travail.

Huit mois après la rédaction de son étrange lettre, John Williams — car c'est de cet apôtre de la Polynésie qu'il est question — aperçut, au large de Raïatéa, une voilure de forme inaccoutumée. L'embarcation, pilotée par des pêcheurs raïatéans sortis à sa rencontre, réussit à entrer dans la rade. Son histoire est l'un des incidents les plus dramatiques et les plus merveilleux dans les annales si riches en miracles de l'Église polynésienne.

En 1820, un navire européen avait apporté les germes d'une épidémie mortelle à Rouroutou (1). Neuf dixièmes de la population périrent. Un jeune chef, Aou-oura, attribuant cette peste au courroux de quelque divinité et pensant échapper à « l'esprit qui dévore », s'embarqua avec un de ses amis, quelques compagnons et leurs femmes pour se réfugier sur une terre voisine. Ils demeurèrent pendant quelque temps à Toubouaï. Puis, espérant que la colère des dieux contre Rouroutou avait eu le temps de s'épuiser, ils appareillèrent pour retourner chez eux, au commencement de 1821. Une tempête les surprit. Pendant une semaine, ils furent jetés çà et là par la fureur des flots. L'une des pirogues périt. Dans l'autre, Aou-oura, avec une vingtaine de compagnons, finit par atterrir à Maoupiti, la plus occidentale des îles Sous le Vent; ils étaient à moitié morts de faim et de soif. On les ranima, et dans la suite, ils entendirent parler des hommes blancs établis à Raïatéa. Aou-oura voulut voir ces étrangers dont on lui disait tant de bien, et il y réussit, comme on l'a vu; car la barque aperçue par J. Williams, en mars 1821, n'était autre que celle des compagnons d'Aou-oura.

Le missionnaire de Raïatéa évangélisa et instruisit les étrangers. En moins de quatre mois, Aou-oura apprit à lire et à écrire tolérablement la langue des îles de la Société, peu différente de celle de Rouroutou; et, mieux que cela, il com-

(1) Voir la carte citée ci-dessus et le *Journal des Missions*, 1892, p. 483.

prit que le Dieu vivant et vrai l'avait jeté dans une tempête au pied de la croix du Christ.

Ni Aou-oura ni ses compagnons n'oubliaient Rouroutou. Quand le brick « Hope » jeta l'ancre devant Raïatéa, le 3 juillet 1821, son capitaine, mis au fait, promit de transporter Aou-oura et sa suite dans leur île. Mais alors Aou-oura refusa de partir sans instructeurs pour ses compatriotes. « Comment retourner dans mon pays ténébreux, disait-il, sans y porter la lumière? » Williams réunit la communauté chrétienne de Raïatéa et l'informa du désir d'Aou-oura. Deux diacres, les meilleurs, entendirent cet appel comme venant de Dieu. Dans les termes mêmes du prophète, ils dirent : « Nous voici, envoie-nous! » L'Église, dans une réunion solennelle, les mit à part pour l'évangélisation de Rouroutou, comme l'avait fait jadis la communauté d'Antioche pour Saul et Barnabas. Ils partirent avec Aou-oura dès le 5 juillet.

Le 8 août suivant, une barque à voile entra dans la rade de Raïatéa; elle apportait comme chargement toutes les idoles de Rouroutou, avec une lettre des deux diacres Mahaména et Pouna annonçant la victoire du Christ dans cette île lointaine (1).

Les entretiens de J. Williams avec le chef Aou-oura avaient fait entrevoir au missionnaire des horizons nouveaux; l'offre spontanée des deux diacres d'aller servir de catéchistes dans une île éloignée, avait fait naître dans l'esprit de Williams la pensée d'évangéliser les innombrables îles du Pacifique par des insulaires chrétiens. Ces deux impressions reçues alors, en 1821, se reflètent clairement dans les mémoires rédigés par Williams et dans sa correspondance. L'aventure mira-

(1) Les documents authentiques de cette histoire, résumée ci-dessus, sont une lettre des missionnaires Threlkeld et Williams, dans J. Montgomery, *Journal of voyages and travels by the Rev. D. Tyerman and G. Bennet Esq.*, etc., Londres, 1831, t. I, pp. 419 et suiv.; comp. J. Williams, *A narrative of Missionary Entreprises in the South Sea Islands*, Londres, 1837, pp. 38 et suiv. et W. Ellis, *Polynesian Researches*, Londres, 1831, t. III, pp. 395 et suiv.

culeuse d'Aou-oura de Rouroutou fit ainsi de J. Williams l'apôtre du Pacifique.

Aou-oura avait beaucoup parlé d'un groupe d'îles situées à environ 375 milles vers le nord-ouest de Rouroutou. Le capitaine Cook avait, le premier, relevé deux îlots au centre de ce groupe, en 1773, et leur avait donné le nom d'îles Hervey,



ARCHIPEL DES ILES DE COOK

qu'on donne encore parfois à l'archipel entier. En France, un autre nom, celui d'archipel de Cook, a prévalu. On compte neuf îles dans le groupe, mais il n'y en a guère que quatre qui soient de quelque importance. comme on peut le voir sur la carte ci-dessus. Ce sont Aïtoutaki, Atiou, Rarotonga et Mangaïa. Sauf les deux dernières, ce sont des îles basses, entourées de récifs coralliens. L'île de Rarotonga seule forme

une masse imposante avec son volcan éteint qui se dresse à près de 1,500 mètres d'altitude (1).

L'attention de J. Williams se porta d'abord sur ces îles. Obligé d'aller à Sydney en Australie, à cause d'une grave maladie de sa femme, il emmena deux catéchistes, Papéïha et Vahapata, et obtint que le capitaine relâcherait en route, à Aïtoutaki. On s'y arrêta le 26 octobre 1821. Immédiatement le navire fut environné d'une nuée de pirogues pleines de sauvages, cannibales, comme on le sut plus tard, tatoués des pieds à la tête, badigeonnés de couleurs bariolées, gesticulant, s'agitant, criant comme des possédés. Le chef, nommé Tamatoa, fut invité à monter à bord. La langue que parlaient ces naturels ressemblait assez à celle des îles Sous le Vent pour que Williams pût aisément comprendre et se faire entendre (2). Il offrit les deux catéchistes au chef, à condition qu'il les protégerait. Tamatoa se jeta sur eux et frotta vigoureusement son nez contre le leur, suivant la salutation en usage alors dans ces pays (3).

En s'enquérant ensuite des autres îles du groupe, Williams apprit que Rarotonga, dont Aou-oura lui avait déjà parlé, et dont le nom revenait fréquemment dans toutes les légendes de Taïti, de Raïatéa et d'ailleurs, était la plus

---

(1) Les chiffres actuellement connus de la population de ces îles, sont : Aïtoutaki, 2,000 habitants, superficie 50 kmq. ; Atiou, 1,218 habitants et 70 kmq. ; Rarotonga, 3,000 habitants et 81 kmq. ; Mangaïa, 2,000 habitants et 67 kmq. La surface totale des îles du groupe est de 368 kmq. et la population totale de 8,900 habitants, d'après Wagner et Supan, *Die Bevœlkerung der Erde*, Gotha, 1891, p. 246.

(2) Voici le commencement du Psaume CIII en tahitien (éd. de la Bible de 1863) : *E haamaitai ia Iehova, e tau varua, e to roto ia 'u nei, i to 'na ra i'oa mo'a.* Ce qui équivaut, en rarotongan (éd. de la Bible de 1888) à : *E akameitaki ia Iehova, e taku vaerua, e to roto katoa iaku nei, i tona ra ingoa tapu.* Sauf d'assez rares termes différents, il n'y a que des permutations régulières de consonnes; en tahitien, « homme » se dit *ta'ata;* dans l'archipel de Cook et de Samoa, *tangata;* les deux correspondent au hawaïien *kanaka.*

(3) J. Williams, *ouvr. cité*, p. 52.

grande et la plus populeuse, bien qu'à cette époque elle ne fût encore marquée sur aucune carte du Pacifique. Tel fut le premier pas de la mission chrétienne dans l'archipel de Cook.

La suite est non moins merveilleuse. A Sydney, dès le mois d'avril 1822, Williams reçut des nouvelles d'Aïtoutaki. L'Évangile rencontrait encore de l'opposition, mais il y avait trouvé aussi des cœurs ouverts et prêts à recevoir la bonne nouvelle de pardon. Quelques hommes avaient dit au messager : « Quand tu verras Viriamou — ils prononçaient ainsi le nom de Williams — dis-lui que lorsqu'il reviendra, nous brûlerons nos dieux et nous détruirons nos *maraé* (1) pour accepter la parole du Dieu véritable ».

Mais Williams, de retour à Raïatéa depuis le commencement de juillet 1822, ne put, malgré le désir de son cœur, se rendre aux îles Cook qu'en juillet 1823. Un de ses collègues et six catéchistes l'accompagnèrent alors. Le 9 juillet, ils jetèrent l'ancre devant Aïtoutaki. « Nous pensions les trouver prêts à tenir leur promesse et à abandonner l'idolâtrie, écrit Williams ; et voici, à notre grand étonnement, cela était fait déjà ». « La parole de Dieu est bonne ! » criaient de loin les rameurs des pirogues qui s'avançaient à la rencontre du bateau ; « tout va bien aujourd'hui à Aïtoutaki ! La bonne parole a pris racine à Aïtoutaki ! » (2) En effet, une chapelle de 70 mètres de long avait été construite, et les missionnaires arrivaient à point pour l'inaugurer. Ils se demandaient s'il était bien vrai que, dix-huit mois auparavant, les plus noires ténèbres du paganisme recouvraient cette île.

Williams se mit alors à la recherche de Rarotonga. Plusieurs Rarotongans, qui avaient accepté le christianisme à Aïtoutaki, désiraient d'ailleurs rentrer chez eux. Mais on na-

(1) Nom donné aux sanctuaires. Voir du reste J. Williams, *ouvr. cité*, p. 56.

(2) E. Prout, *ouvr. cité*, p. 178, et J. Williams, *ouvr. cité*, p. 59.

vigua vainement dans la direction indiquée; Rarotonga ne se montra pas.

Le cap fut donc mis sur Mangaïa. Là, les insulaires prirent une attitude défiante. Papéïha, l'excellent diacre de Raïatéa et catéchiste d'Aïtoutaki, offrit de s'aventurer jusque sur le récif de corail, de parlementer et de nager ensuite seul jusqu'au rivage. Il persuada de la sorte à l'un des chefs de recevoir des instructeurs. A cette nouvelle, deux catéchistes, Taoua et Haavi, avec leurs femmes, consentirent à accompagner Papéïha à terre. A peine la chaloupe eut-elle atterri, que les sauvages se jetèrent sur les trois hommes et commencèrent à les ligotter, d'autres pillèrent le contenu du canot, et les deux femmes furent enlevées et emportées sous bois. Un coup de canon tiré à bord du navire inspira une terreur salutaire à ces forcenés; les deux femmes purent se sauver vers le rivage, où les catéchistes relevés sautèrent avec elles dans la barque et retournèrent à bord, n'ayant plus pour se couvrir que quelques lambeaux d'étoffe et les marques des violences subies (1). Il fallut renoncer à laisser des catéchistes à Mangaïa après cet échec.

Par contre, les habitants d'Atiou, de Mitiaro et de Maouké, inconnus encore des Européens, saluèrent avec joie les catéchistes qui leur proposèrent de rester avec eux. Il en fut comme l'exprime le psalmiste :

> Dès qu'ils entendent parler de moi, ils se soumettent.
> Les fils de l'étranger viennent me flatter (Ps. XVIII, 45).

Williams ne pouvait se résoudre à abandonner Rarotonga. De nouvelles informations furent prises sur sa situation; mais les vents étaient contraires. Le capitaine, craignant de voir manquer les vivres, exigea, un matin, le retour à Raïatéa. Williams demanda que l'on attendît jusqu'à huit heures, que

(1) W.-W. Gill, *Life in the Southern Isles*, Londres, s. d., pp. 90 et suiv.

la brume eût eu le temps de se lever. Quatre fois il fit monter un matelot indigène au haut du mât sans résultat. Enfin, peu de minutes avant l'heure fixée par le capitaine, la vigie s'écria : « *Teie, teie, taua fenua nei!* Voici, voici la terre que nous cherchons! »

Les Rarotongans descendirent à terre avec Papéïha, et furent fort bien reçus. Quelques catéchistes avec leurs femmes allèrent tout de suite passer la nuit dans l'île. Mais le lendemain matin, ils revinrent tous dans un état plus pitoyable encore qu'après l'aventure de Mangaïa; ils avaient souffert ce que la plume se refuse à décrire. Le chef qui les avait engagés à rester s'excusa en attribuant la perfidie à l'un de ses rivaux. Il persistait à demander un catéchiste pour lui-même. L'indomptable Papéïha résolut de rester seul à Rarotonga. Il savait que Dieu est plus fort que les hommes, et il ne pouvait se décider à laisser sans berger les quelques Rarotongans chrétiens, convertis par son ministère à Aïtoutaki.

Aux premiers jours du mois d'août 1823, cinq semaines après avoir quitté la rade de Raïatéa, J. Williams y rentra. Son bateau était vide de catéchistes et rempli d'idoles. Le missionnaire rentrait, joyeux « comme celui qui a fait un grand butin (1). »

Environ dix mois plus tard, le navire qui portait de Tahiti en Nouvelle-Zélande deux inspecteurs délégués de la mission de Londres, s'arrêta devant Atiou, le 16 juin 1824. Toute l'île était christianisée, toutes les idoles étaient brûlées. Le 18, ils touchèrent à Rarotonga; les insulaires, peu de mois auparavant si grossiers, si féroces, si perfides, maintenant subjugués par la grâce salutaire de Dieu, construisaient une immense église. Quelques jours avant cela, le même navire avait laissé à Mangaïa deux catéchistes non mariés, Davida et Tiéré. Ils y furent salués avec joie. Car, peu après la scène de juillet 1823, une épidémie s'était abattue sur l'île.

---

(1) Psaumes CXIX, 162.

Les insulaires y avaient vu un châtiment que leur infligeait la divinité dont ils avaient maltraité les messagers. Par l'arrivée de nouveaux catéchistes, ils se crurent rentrés en faveur, et, quinze mois plus tard, le missionnaire R. Bourne, faisant une tournée dans ces parages, trouva cent vingt convertis (1).

Ainsi se réalisa, dans l'archipel de Cook la promesse de ce texte de Noël :

> Le peuple qui marche dans les tènèbres
> Voit une grande lumière;
> Sur ceux qui habitaient le pays de l'ombre de la mort
> La lumière resplendit (Esaïe IX, 1).



BULLETIN MENSUEL DES MISSIONS

AFRIQUE — Expédition anglaise contre Coumassi. — Le roi des Achantis, enhardi sans doute par les demi-mesures prises contre lui en 1894, a peut-être rêvé de restaurer l'empire achanti avec ses onze royaumes vassaux, auquel l'expédition du général Wolseley mit fin en 1874. Il se pourrait fort bien, du reste, que l'alcool, qui inonde de plus en plus le pays, fût pour quelque chose dans l'excitation des esprits. L'importation de l' « eau-de-mort » par les ports de la Côte de l'Or s'est élevée de 2,198,561 litres en 1883, à 6,553,315 litres en 1893 (2). Quoi qu'il en soit, le roi Prempé de Coumassi a refusé de recevoir un résident anglais qu'on veut lui imposer; il a laissé passer, sans répondre, le 31 octobre dernier, date de l'ultimatum britannique. Une expédition a donc été préparée contre lui. Depuis lors, il prétend se soumettre; mais on ne se fie guère à sa bonne foi.

(1) J. Montgomery, *ouvr. cité*, t. II, p. 116 et suiv.

(2) D'après le *Times*, dans le *Bulletin du Comité de l'Afrique française*, 1895, p. 312.

Mort triomphante d'un ancien féticheur. — Même si la guerre avec les Achantis est évitée, l'Évangile aura souffert de ces troubles. Il y a un an déjà, l'un des missionnaires d'Abétifi (1), le frère E. Perregaux, constatait une irritation grandissante contre les chrétiens dans les annexes de sa station; mais les encouragements ne faisaient pas non plus défaut au jeune ouvrier. A Bompata, dans la plaine dominée par l'Okwawou, on raconta à M. Perregaux comment mourut un ancien féticheur, devenu l'un des piliers de la jeune communauté, organisée dans ce village vers 1891 seulement. La vieille mère du défunt, que le missionnaire a pu, durant ce même voyage, recevoir par le baptême dans l'Église, disait : « Nous souffrions, mais nous ne pouvions pas pleurer. Il était si heureux! » Et elle ajoutait : « J'ai perdu plusieurs de mes enfants par la mort. Aucun n'a pu me dire où il allait; mais lui le savait. C'est pourquoi je crois, et je suis moi-même heureuse (2)! »

L'œuvre survit aux ouvriers. — La fièvre continue à faucher les ouvriers de Dieu dans le climat meurtrier de la côte occidentale de l'Afrique. Le 22 octobre dernier, le frère G. Rœss est mort à la Côte de l'Or, où il travaillait depuis six ans. C'est le septième décès dans les rangs des missionnaires de Bâle sur la côte occidentale de l'Afrique, depuis le mois de mai dernier.

Mais l'œuvre progresse. Jamais il n'y avait eu autant de baptêmes de païens que pendant le dernier exercice. Dans le pays d'Akem surtout, parmi les peuplades tchi (3), les néophytes sont très nombreux. La forteresse du paganisme ne s'écroule pas encore par grands pans de mur, ce ne sont que des pierres isolées qui se détachent; mais la fréquence du fait est remarquable et commence à désagréger la masse païenne. Pour le faire voir, il suffira de rappeler qu'en 1864, après

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1893, p. 456.
(2) *Der Evangelische Heidenbote* (Bâle), 1895, p. 46.
(3) Voir le *Journal des Missions*, 1893, p. 452.

37 années de travail, la mission de Bâle comptait à la Côte de l'Or 961 chrétiens. Au cours du dernier exercice, on a enregistré 962 baptêmes d'adultes, et le nombre des chrétiens se montait à 13,036, dont 5,442 communiants; de plus, il y avait 479 catéchumènes (1).

Une carrière longue et bénie. — L'Église presbytérienne unie d'Écosse pleure également un de ses missionnaires, mort dans l'estuaire du Vieux-Calabar; mais cette mort termine une longue carrière. C'est l'exemple d'une rare longévité sur la côte occidentale de l'Afrique. Hugh G. Goldie, né à Kilwinning (Écosse) en 1815, partit en 1841 pour la Jamaïque; six ans après, il fut envoyé au Vieux-Calabar, où il arriva en juin 1847. Il y a travaillé pendant quarante-huit ans. Les dates principales de sa vie comptent parmi les faits saillants de l'histoire de la mission du Vieux-Calabar. En 1853, le 16 octobre, il baptisa à Creektown le premier converti de cette mission, Esien Esien Ukpabio. Dix-neuf ans plus tard, il put consacrer au saint ministère ce même premier converti, comme premier pasteur de son peuple. Dès 1862, H. Goldie avait publié le Nouveau Testament, traduit par lui en éfik, une langue qu'il a été le premier à étudier et à écrire. Son activité tranquille et persévérante, silencieuse et profonde, si différente de la réclame tapageuse qui envahit même le champ des missions, laisse le souvenir d'un homme de Dieu qui s'efface pour remettre tout l'honneur comme l'action réelle à son Maître. L'une de ses dernières paroles, écho du dialogue de son âme avec Dieu, fut : « Je suis fatigué d'attendre (2). »

---

(1) *Der Evangelische Heidenbote* (Bâle), 1895, p. 91; *LXXXer Jahresbericht der Evangelischen Missionsgesellschaft zu Basel* (Bâle, 1895), p. 16 et suiv.; comp. *Monats-Blatt der Norddeutschen Missionsgesellschaft* (Brême) 1895, p. 92.

(2) *The Missionary Record of the UP. Church*, 1895, pp. 310 et suiv.; et pp. 354 et suiv. Comp. le *Journal des Missions*, 1895, p. 364, et 1892, p. 221.

L'espérance du missionnaire. — Des rives du lac Moëro, où il s'est établi (1), le missionnaire D. Crawford, écrit le 30 mai dernier : « Des centaines de gens se diraient chrétiens si nous osions les y autoriser; mais Dieu a jeté un solide fondement; personne n'en peut poser un autre. Nous annonçons donc une « personne », Jésus, « la pierre de scandale ». Ces pauvres adorateurs de fétiches, aux yeux desquels la lumière d'en haut n'a jamais brillé, ne voient pas la beauté du Crucifié et ne peuvent l'aimer. On parle d'aller en Afrique; c'est descendre en Afrique qu'il faudrait dire. Car l'ennemi a creusé une fosse profonde où ces pauvres gens que nous aimons sont tombés. Ils ne savent pas dans quelle nuit ils s'agitent, ces hommes pour qui cependant la croix a été dressée en Judée. Mais nous, l'espérance envahit notre cœur comme un joyeux carillon de Noël, sonnant là-haut aux quatre coins des cieux, et une vision lumineuse nous enseigne que les desseins de Dieu se réaliseront dans le monde païen (2) »

Troubles à Madagascar. — Le 30 novembre dernier, le secrétaire de l'Association des Amis (dits quakers) pour les missions étrangères, reçut de Madagascar le télégramme suivant : « Les Johnson assassinés dans une bagarre; mademoiselle Clark sauvée. » Depuis lors, l'agence Reuter a publié une dépêche datée de Tananarive, le 23 novembre : « Hier, une cohue d'environ deux mille naturels a envahi la station d'Arivonimamo. M. Johnson, sa femme et leur enfant ont été massacrés et mutilés. La populace est excitée contre les étrangers; d'autres désordres sont à prévoir. » En effet, peu de jours après, le télégraphe annonçait la destruction de la station de Ramaïnandro, à quelque 30 kilomètres au sud-est de Tananarive, dans la haute vallée de l'Ikopa. Le missionnaire E.-O. Mac-Mahon, qui occupe ce poste depuis 1883, au service de la Société ritualiste anglicane, a pu se soustraire à la fureur des assaillants.

---

(1) Voir le *Journal des missions,* 1895, pp. 447 et suiv.
(2) *Echoes of Service* (Bath), 1895, p. 265.

Arivonimamo est situé à près de 50 kilomètres à l'ouest de Tananarive. William Johnson, missionnaire à Madagascar depuis 1871, occupait cette station depuis 1894 seulement.

Il ne faut pas trop s'étonner de ces excès. Madame Johnson écrivait dans sa dernière lettre : « Les gens autour de nous disent : « La loi est morte, il n'y a plus de loi. » « Il n'est pas douteux, ajoute le journal *The Friend* (1), qui cite avec sympathie le premier article sur Madagascar dans la livraison de décembre de notre *Journal des Missions*, que l'occupation française a exaspéré les sentiments des Malgaches. La conduite des troupes a été excellente, sans contredit; nul désordre ne s'est produit ; on ne peut que féliciter la France de la modération de ses exigences et de la considération témoignée à la reine; mais il demeure que le changement de régime a déchaîné dans tout le pays les pires passions. »

ASIE. — Un confesseur mandchou. — A Liao-Yagn, en Mandchourie, où le missionnaire écossais J.-A. Wylie a été assassiné au début de la guerre sino-japonaise (2), un catéchumène du nom de Tang fut saisi, en mai dernier, par une bande de soldats tartares, dépouillé de tous ses vêtements et ligotté. Puis, on lui mit la pointe d'une épée sur la gorge, en lui demandant s'il était de ceux qui croient en Jésus. — « Oui, répondit-il, je suis un chrétien! » Sur cela, il fut traîné devant un officier pour être condamné. Mais l'officier, se rappelant sans doute les conséquences du meurtre de Wylie, déclara qu'il ne s'occuperait pas de ce cas. On rendit donc la liberté au prisonnier. Le dimanche suivant, le catéchiste Li-Youen-Dien demanda au martyr ce qui lui avait inspiré le courage de confesser Christ. — « Je venais de lire l'histoire du reniement de Pierre, raconta Tang, et combien amèrement il pleura après cela. Comment pouvais-je, moi, renier mon Seigneur ? » M. Li ajoute que la vie de ce chrétien non baptisé confirme sa profession chrétienne (3).

(1) Londres, 1895, n° 49, p. 797.
(2) Voir le *Journal des Missions*, 1894, p. 436.
(3) *The Missionary Record of the U.P. Church*, 1895, p. 262.

BIBLIOGRAPHIE

—

Judson, ou **Vœux de nouvel an et leur accomplissement,** par G. Appia, pasteur. Société des Écoles du Dimanche, 33, rue des Saints-Pères, Paris. 0 fr. 20 cent.

La vie de Judson appartient à ce qu'il y a de plus grand dans l'histoire du règne de Dieu. En attendant le livre qu'un auteur encore inconnu nous donnera sur ce beau sujet, il faut savoir gré à M. Appia d'en avoir extrait, par avance, quelques-unes des pages les plus émouvantes et les plus instructives. C'est ici un traité de Noël d'un genre particulier : on y trouve des faits, des citations, des chiffres, en un mot une nourriture substantielle et forte. Nous le recommandons vivement à nos lecteurs.



DERNIÈRE HEURE

Arrivée d'un courrier du Congo français.

Ce courrier, daté du 29 octobre et du 7 novembre, nous apprend que la mort de M. Jacot remonte déjà au 24 octobre, et nous donne sur cette mort des détails, que, à notre grand regret, nous devons ajourner au mois prochain.

Le Gérant : A. Boegner.

Paris. — Imprimerie de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 20041.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

ADIEUX ET DÉPART DE MM. LAUGA ET KRUGER POUR MADAGASCAR

Nos journaux religieux ont parlé au long de la belle et émouvante séance où MM. Lauga et Krüger ont fait leurs adieux et ont été recommandés par nos prières à la grâce de Dieu. Nous comptons publier le compte rendu développé de cette séance, aussi n'en parlerons-nous ici que brièvement.

C'était le 5 janvier au soir, à l'Oratoire; l'assistance était celle des grands jours. Après la lecture de la Parole de Dieu et une prière de M. le pasteur Dumas, M. Jules de Seynes, président de la Société a, dans une brève allocution, expliqué les motifs qui ont décidé la Société des missions à agir. Le moment, a-t-il dit, est venu, pour les protestants français, de passer de la période de l'attente à celle de l'action. Puis, caractérisant les deux délégués choisis, M. de Seynes a pu conclure, — et nous croyons qu'en cela il a exprimé le sentiment général, — que nous avions lieu de remercier Dieu de nous avoir fait trouver, pour une tâche difficile, deux

hommes bien qualifiés, et possédant, à des titres divers, la confiance de nos Églises.

Les deux délégués ont ensuite pris la parole. M. Lauga a exprimé ce qu'ils comptent faire à Madagascar. Avant tout, donner, par les faits, un démenti au mensonge courant et si souvent exploité contre nous, à savoir : que bon Français est synonyme de catholique; protestant synonyme d'adversaire de la France. Les 500,000 chrétiens évangéliques qui habitent Madagascar, et nos compatriotes eux-mêmes, verront de leurs yeux le contraire; ils apprendront, s'ils ne le savent déjà, que le drapeau de la France est assez large pour abriter tous les enfants de la France, quelle que soit leur religion; la première liberté inscrite dans nos lois est et restera la liberté de conscience. Voilà le premier devoir. Mais qu'y a-t-il à faire encore? Pouvons-nous songer à remplacer les nombreuses et florissantes missions qui travaillent pour le bien de Madagascar? Non; car, outre que nous n'aurions aucun droit à le faire, notre protestantisme n'est assez riche ni en hommes, ni en argent, pour pratiquer cette substitution. Que nos frères d'Angleterre et de Norvège continuent à travailler, comme par le passé, sans autre préoccupation que l'intérêt spirituel des tribus qu'ils évangélisent! A nous de rechercher comment nous pourrons les aider à s'accommoder à la situation nouvelle créée par la conquête. Peut-être l'œuvre qui s'imposera sera-t-elle plus spécialement l'œuvre scolaire, la création d'institutions supérieures d'éducation; c'est précisément ce qu'il convient d'étudier sur place.

M. Krüger, lui, a cherché à dégager la pensée qui, en présence des questions graves et délicates qui se dressent devant nos envoyés, leur fournira l'orientation dont ils ont besoin. A première vue, leur tâche complexe lui apparaît comme apparaît au voyageur, en cette saison mauvaise, la côte de Madagascar; une brume malsaine en voile les contours, en rend dangereux et pénibles les abords. Mais, à mesure qu'on s'élève vers le plateau central, on retrouve le bon air, le ciel brillant. Nous aussi, dans l'angoissant problème qui nous

occupe, redisons le *sursum corda* des anciens; élevons-nous au-dessus des préoccupations, des passions humaines, vers ces régions sereines où l'on marche avec Dieu par la foi; à cette hauteur une pensée domine tout, éclaire tout : celle du *Royaume de Dieu* qu'il faut rechercher avant tout et à laquelle il faut tout subordonner.

Après un chant, trois orateurs, MM. B. Couve, Appia et Hollard ont pris la parole, représentant chacun, non pas seulement notre Comité où ils occupent des charges importantes, mais aussi, quoique d'une manière toute officieuse, les diverses Églises dont les membres collaborent à l'œuvre de notre Société.

Nous ne pouvons résumer ici ces discours, qui seront publiés; ils ont, chacun à sa manière, contribué à l'impression profonde laissée par la séance, qui s'est terminée après une prière du directeur de la Maison des missions (1).

Les jours qui avaient précédé et qui ont suivi cette séance ont été remplis de manière à laisser bien peu de temps à nos délégués pour leurs derniers préparatifs, que la soudaineté de leur départ les avait forcés à hâter beaucoup. Le 3 janvier, ils avaient été présentés au ministre des Colonies par les membres du bureau de la Société. Le lundi, 6 janvier, ils ont reçu les instructions du Comité. Le soir de ce jour, M. Lauga retournait à Reims pour prendre congé des siens. Le mercredi, 8 janvier, il était de retour à Paris pour le service de sainte Cène qui précède le départ de tous nos missionnaires. Le soir de ce même jour, ils prenaient le train de Marseille. Le 9, ils participaient, dans cette ville, à la réunion de prières pour les missions, et, le 10, ils s'embarquaient à bord de l'*Iraouaddy*, entourés, jusqu'au dernier moment, de nombreux amis, dont plusieurs ont tenu à les accompagner jusque sur le pont du paquebot.

(1) Une collecte, faite dans les rangs de l'assemblée, a produit la somme de 682 fr. 25 centimes.

P. S. Le 22 janvier. — Nous venons de recevoir des lettres de nos délégués ; ils ont atteint Port-Saïd en bonne santé ; à part la première nuit, ils ont eu une bonne traversée.



ADIEUX DE M. ET MADAME IVAN MERCIER ET DE MM. ALBERT BOLLE ET FÉLIX FAURE

Cette réunion s'est tenue dans le temple du Saint-Esprit, le 22 janvier, à 8 h. 1/4 du soir. Un très nombreux auditoire témoignait de l'intérêt que ce triple départ a éveillé parmi les amis des missions.

Après l'envoi de M. et madame Huguenin à Raïatéa, de MM. Lauga et Krüger à Madagascar, c'était le tour du Congo, du Sénégal et du Zambèze de recevoir un renfort très nécessaire et depuis longtemps désiré.

M. le pasteur *Goguel* a ouvert la séance par la lecture d'une portion de l'Écriture sainte et la prière. Puis, dans une allocution chaleureuse et bien appropriée, M. *Hollard*, qui présidait, a présenté les trois missionnaires à l'assemblée : M. Albert Bolle, qui part pour le Sénégal afin d'y remplacer M. Escande, pendant que celui-ci viendra prendre en Europe un temps de repos bien mérité ; M. F. Faure, désigné pour aller renforcer la station de Lambaréné, si cruellement éprouvée par deux deuils successifs et rapprochés ; enfin, M. et madame Mercier, qui vont rejoindre la mission du Zambèze, où M. Mercier, pour répondre au désir si souvent exprimé par M. Coillard, cherchera à fonder une école industrielle.

L'un de ces missionnaires, M. Faure, est un enfant de nos Églises ; les deux autres nous sont donnés par les Églises de la Suisse française : M. Bolle, par celle de Neuchâtel, et M. Mercier par celle de Genève. Il fut un temps où c'était la France qui donnait des missionnaires à la Suisse : les Farel,

les Calvin et d'autres. Aujourd'hui c'est la Suisse qui en envoie à la France. Ils peuvent être assurés qu'ils sont accueillis avec joie et reconnaissance.

De ces trois missionnaires, remarque encore M. Hollard, un seul est consacré : M. Bolle; les deux autres sont des laïques. Mais de quel précieux secours les laïques chrétiens n'ont-ils pas été à l'Église de tous les temps, témoin Aquilas et Priscille, ce couple de tisserands que ne dédaignait pas d'écouter le savant Apollos, et qui s'acquirent des titres impérissables à l'affection et à la reconnaissance du grand apôtre des Gentils. Vivre de la vie de Jésus-Christ, travailler à relever la dignité humaine en relevant la dignité du travail, préparer par là un terrain favorable à la mission, telle est la grande tâche de nos missionnaires laïques.

Deux de nos amis iront travailler dans les pays soumis à l'influence française : le Sénégal et le Congo. Nous nous en réjouissons. Il faut que la France, en agrandissant son domaine colonial, songe aux responsabilités morales qui lui incombent à l'égard des peuplades désormais placées à l'abri de son drapeau. Au bienfait de la civilisation, il faut joindre le bienfait qui les renferme tous, celui de l'Evangile. C'est là pour les chrétiens protestants de France un devoir étroit auquel nous ne voulons point faillir. Mais ce ne sera point un motif de nous désintéresser des missions établies en d'autres pays, et pour le seul bien de ceux qui les habitent. Telle est la mission du Zambèze où se rendent M. et madame Mercier. Ce n'est pas seulement le support que nous réclamons pour ces œuvres, entreprises et accomplies dans le plus pur esprit missionnaire, c'est l'amour et le dévouement. Ces missions ont besoin de nous... et nous avons encore plus besoin d'elles. Nul ne peut dire ce que nous leur devons. Et notre pays, bien loin d'y perdre quelque chose, y gagnera. Il enrichira son capital moral, le meilleur et le plus durable de tous. On pourra dire de quelques-uns de ses enfants : « Voilà des hommes qui parlent le français et qui, avec un désintéressement absolu, sont venus dans ce lointain pays dans le seul

but d'y travailler au relèvement de l'indigène. » Ce sera là pour notre patrie un grand gain et un grand honneur.

Puis, après avoir dit aux partants tous les vœux de l'assemblée, le président leur laisse comme mot d'ordre de leur activité cette parole de Jésus : « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes les autres choses vous seront données par dessus. »

Le manque d'espace nous empêche de reproduire dans leur entier les paroles que chacun de nos amis a ensuite adressées à l'assemblée. Nous essaierons, du moins, d'en donner la substance et de faire faire ainsi à nos lecteurs la connaissance de nos trois nouveaux missionnaires.

M. *Albert Bolle*, qui est âgé de vingt-trois ans et demi, est né aux Bayards, dans le Jura neuchâtelois. Dès l'âge de quatorze à quinze ans, il dut s'éloigner du toit paternel pour faire ses classes à Neuchâtel. L'affection d'une famille amie qu'il rencontra dans cette ville lui fut un préservatif contre beaucoup de dangers.

Le culte domestique, la prière qui s'y faisait, ainsi que son instruction religieuse reçue de M. le pasteur Descoeudres, exercèrent une action décisive sur son développement spirituel, et lui permirent de « connaître les saintes exigences de l'amour de Dieu et la joie du pardon ».

Au moment d'entreprendre ses études théologiques, M. Bolle ignorait encore qu'il serait missionnaire ; cette pensée lui faisait même éprouver une certaine répugnance. Mais Dieu se réservait de l'amener à la soumission à sa volonté par le moyen de l'épreuve : « Fais de moi ce que tu veux, dit-il au Seigneur ; s'il le faut, je partirai. »

Pendant deux ans, il attendit un signe des desseins de Dieu envers lui, quand, un jour, M. Godet lui demanda s'il voulait aller au Sénégal. « Pourquoi pas? répondit-il, si j'y suis appelé ». Après quelque temps de réflexion, et non sans crainte, il offrit ses services à M. Boegner, et eut la joie de les voir agréer.

C'est dans le sentiment d'une grande faiblesse que M. Bolle va rejoindre son travail. « Il n'ignore pas, dit-il, les dangers auxquels il s'expose, l'insalubrité du climat, les difficultés inhérentes à toute œuvre missionnaire, celles très spéciales de l'œuvre du Sénégal, la grandeur de la responsabilité qui ne tardera pas à lui incomber : tout cela, il s'en est rendu compte. Et en disant adieu aux Églises, il est heureux de penser qu'à la Maison des missions et ailleurs, en France et en Suisse, il y aura des chrétiens pour intercéder en sa faveur, comme en faveur des autres missionnaires. »

C'est par des récits et par des séances de missions que, en 1888, M. *Mercier* a été amené à s'offrir pour l'œuvre de Dieu parmi les païens. Mais à ce moment-là des circonstances de famille l'empêchèrent de donner suite à son dessein.

Au printemps dernier, à la lecture des appels répétés de M. Coillard, demandant un aide-missionnaire pour le Zambèze, M. Mercier sentit cette vocation se réveiller en lui. Libre désormais, il résolut, d'accord avec sa femme, de faire ses offres de service à la Société des missions de Paris, qui les accepta.

Il espère que son activité ne s'exercera pas seulement auprès des jeunes noirs de l'école professionnelle, mais qu'il pourra aussi aider les missionnaires dans leurs travaux manuels. « S'il m'était donné, dit-il, de pouvoir assainir, embellir quelque peu leur demeure, j'en bénirais mon Dieu. »

M. Mercier passe ensuite en revue quelques-unes des objections que l'on fait à l'œuvre de la mission : « Avez-vous bien réfléchi que vous quittez parents, amis, patrie, confort de la vie civilisée, pour aller au devant de difficultés de toute nature : fièvre, maladie, mort prématurée peut-être ?... D'autres, mieux que moi, ont déjà répondu à cette objection. Un mot seulement : quand Dieu dit à Abraham : « Sors de ton « pays et de ta parenté et va au pays que je te montrerai », Abraham ne s'est pas inquiété de ce qui l'attendait hors de son pays. La voix de Dieu parla, il obéit.

« ... Dans une séance semblable à celle-ci, qui eut lieu le 8 décembre à Genève, j'ai eu l'occasion d'adresser mes chauds remerciements à de nombreux amis. J'éprouve un besoin non moins pressant de remercier ici publiquement le Comité des missions de Paris qui a bien voulu agréer mes offres de service...

« Lors de la construction du temple, continue M. Mercier, l'Éternel dit à Moïse : «Sache que j'ai choisi *Bethsaléel*. Je l'ai « rempli de l'Esprit de Dieu, de sagesse, d'intelligence et de « savoir pour toutes sortes d'ouvrages... » Vous demanderez au Seigneur de faire de moi un Bethsaléel, dont le travail soit pénétré de la puissance du Saint-Esprit et éclairé de sa lumière. Vous demanderez que tous les jeunes nègres de l'école professionnelle de Séfula, non seulement se tournent plus ou moins vers l'Évangile, mais prennent rang dans l'armée conquérante de Jésus-Christ et deviennent à leur tour des Bethsaléel remplis de l'Esprit de Dieu. »

C'est à la parabole des ouvriers (Matth. 20, 1-8) que M. *F. Faure* rattache les paroles qu'il prononce. Lui aussi a entendu l'appel du Maître : Va travailler à ma vigne. Tel est l'ordre qu'il entendit en lisant un vieux Rapport de la Société qui fut, entre les mains de Dieu, l'instrument de sa conversion, comme ce fut par un Rapport de la Société que Dieu leva, il y a six mois, les derniers obstacles qui s'opposaient au départ de M. Faure.

« Travailler dans sa vigne ! » C'est ce qu'il cherchait à faire comme élève de l'Institut agronomique ou lorsque, soldat, il parcourait les sentiers glacés des Alpes, et c'est encore ce qu'il cherche à l'aurore d'une vie inconnue. Mais il peut dire, lui aussi : « Je sais en qui j'ai cru », et a l'assurance que le Seigneur fera servir ses connaissances agricoles à l'avancement de son règne.

Sa grande préoccupation sera d'anoncer l'amour de Dieu pour l'homme pécheur. Mis en contact avec l'Évangile, le païen aussi sent s'éveiller en lui des notions de progrès mo-

ral et matériel. Quelle forme pratique donner à cette vie nouvelle? Ne sera-ce pas, à côté de beaucoup d'autres, l'industrie agricole? Aussi M. Faure espère-t-il que, le moment venu, il pourra fonder un établissement agricole qui comblera une lacune dans la mission. De jeunes chrétiens, devenus des agriculteurs expérimentés, rentreraient dans leurs villages, évangéliseraient autour d'eux tout en faisant de la culture pour leur propre compte.

« Comme pour les ouvriers de la parabole, la onzième heure est venue pour moi, dit M. Faure. Que Dieu me donne de bien employer le peu de temps que j'aurai à le servir... »

Le *directeur* de la Maison des missions tient à prononcer une parole de reconnaissance. Aucun de ces trois jeunes hommes n'a été préparé à la Maison des missions. Nous nous trouvions, il y a quelques mois, dans une grande pénurie d'ouvriers. Beaucoup de prières sont montées à Dieu pour qu'il suscite des vocations, et ces trois missionnaires nous ont été donnés. A Dieu seul soit toute la gloire!

M. le pasteur *E. Sautter*, dans une vibrante allocution, fait voir combien sont dignes d'envie ceux qui vont partir et quel exemple ils nous donnent de liberté pour le service du Maître, de consécration à sa cause et, par là même, de dévouement chrétien. L'Église ne sera-t-elle pas reconnaissante de telles preuves de la vitalité de l'Évangile et n'en sera-t-elle pas émue à jalousie?

Une prière de M. le pasteur *A. Bonzon* termine cette belle et bienfaisante réunion, où la pensée de nos deux missionnaires morts au Congo, Charles Bonzon et Herman Jacot, a été présente dans bien des cœurs (1).

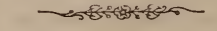
Le lendemain, 22 janvier, à 3 heures, le Comité, réuni en séance extraordinaire, remettait leurs instructions à nos missionnaires et prenait officiellement congé d'eux. A 4 h. 1/2,

---

(1) La collecte faite dans les rangs de l'assemblée a produit 348 fr.

avait lieu à la Maison des missions un service de sainte Cène.

Ce même jour, à 10 heures du soir, M. F. Faure prenait le train de Marseille, où il doit s'embarquer, le 25 janvier, à bord du *Thibet*, à destination de Libreville. Il était accompagné jusqu'à Dijon par M. A. Bolle, qui se rendait pour quelques jours chez ses parents, en Suisse, et qui partira, le 5 février, de Bordeaux pour Saint-Louis, son champ de travail. Quant à M. et madame Mercier, ils ont quitté Paris le 23 janvier pour se rendre à Londres. Là ils devaient avoir une entrevue avec M. Waddell, l'aide dévoué de M. Coillard. Ils s'embarqueront le 25, à Southampton, à bord du *Hawarden Castle*, à destination de la ville du Cap.



A CEUX QUI PARTENT (1)

Partez pour le combat, soldats de l'Évangile !
Affrontez sans frayeur des dangers glorieux!
Le Dieu fort est pour vous contre les dieux d'argile,
Encor debout sous tous les cieux.

Vos armes sont la foi, qui n'est jamais trompée,
L'ardente charité, qui console et guérit,
L'indomptable espérance, et l'invincible épée
Qui doit sa trempe au Saint-Esprit.

Le mensonge et l'erreur, l'infamie et les crimes,
Voilà les ennemis qu'il vous faudra braver ;
Et le prix immortel de vos combats sublimes,
Ce sont des âmes à sauver.

Partez donc ! le désert attend sa délivrance :
Allez, au lieu des pleurs, faire éclater des chants !
Allez dire au païen qui meurt sans espérance :
« Jésus est mort pour les méchants ! »

(1) Ce cantique, pour la consécration ou le départ des missionnaires, se chante sur l'air : « *Je chanterai, Seigneur, tes œuvres magnifiques...* »

Des captifs de Satan brisant les lourdes chaînes,
Courbez-les sous le joug léger du Roi des rois;
Allez faire flotter sur les rives lointaines
L'étendard sanglant de la Croix!

...Seigneur! étends, par eux, tes conquêtes divines :
Que, partout proclamant l'Évangile éternel,
Et portant, s'il le faut, ta couronne d'épines,
Aux pécheurs ils ouvrent ton ciel!

Toi qui conduis leurs pas, donne-leur la victoire!
Et qu'après les périls, les larmes, les labeurs,
Au terme de leur course, ils partagent ta gloire,
Comme ils partagent tes douleurs!

ÉDOUARD MONOD.



IN MEMORIAM

M. Alfred André. — M. le pasteur Guillaume Monod. — M. le pasteur Louitz. — Madame veuve Adèle Jalla.

Avec toutes nos Eglises et nos Sociétés religieuses, nous entourons la famille de M. *Alfred André* de notre profonde sympathie, dans l'épreuve si soudaine qui l'atteint dans la personne de son chef. Fils d'une des amies les plus dévouées et les plus énergiques de notre œuvre, madame André-Walther, frère de la présidente actuelle du Comité auxiliaire des Dames, M. Alfred André tenait de trop près à notre œuvre pour ne pas s'y intéresser d'une manière suivie et active; et bien qu'il eût réservé à d'autres causes son intérêt principal, il a eu plus d'une fois l'occasion de venir en aide d'une manière spéciale à notre Société, outre l'appui régulier qu'il lui donnait. Nous nous rappelons la reconnaissance du fondateur de notre Maison, le Dr G. Monod, mentionnant le don supplémentaire que M. Alfred André lui avait fait parvenir la veille même de la dédicace de l'édifice, et qui per-

mettait d'inaugurer celui-ci libre de toute dette. Il y a peu de jours encore, M. André s'inscrivait en tête d'une liste de dons spéciaux pour nos frais d'enquête à Madagascar. Enfin nous aimons à mentionner que, l'avant-veille de sa mort, « se sentant déjà tout mal en train et grippé », comme il nous l'écrivait, il nous avait procuré, par son intervention, une réduction importante sur les frais de voyage de M. F. Faure de Paris à Marseille. Que Dieu console sa veuve et tous les siens, et qu'il suscite dans nos Églises beaucoup d'hommes qui se consacrent, « corps et biens », à son service !

M. le pasteur *Guillaume Monod*, que nous venons de conduire à sa dernière demeure, a été, pendant près de vingt années, membre de notre Comité. Il y était entré en 1856, en remplacement de son frère Adolphe. Il y siégea jusqu'en 1863, à côté de son frère Frédéric, l'un des fondateurs de notre Société, et y vit entrer, en 1866, son frère plus jeune, le Dr G. Monod, à l'initiative duquel notre Société doit sa Maison. Il se retira en 1876, mais, plus d'une fois encore, il eut l'occasion de mettre sa parole enflammée au service de notre œuvre qu'il aimait et soutenait de ses prières. Sa figure vénérable nous manquera dans nos Assemblées, où il représentait la forte génération du Réveil, aujourd'hui disparue, comme son affectueuse et paternelle bienveillance manquera à ceux qu'elle a souvent réchauffés et encouragés.

Nous ne pouvons que mentionner ici la mort de M. le pasteur *Louitz*, de Bordeaux, repris, lui aussi, à l'affection des siens, et qui, membre du Comité auxiliaire de sa région, était un bon et fidèle ami de notre œuvre. Ceux d'entre nous qui allaient à Bordeaux plaider la cause de notre Société, se rappellent avec reconnaissance son accueil sympathique et les prières puissantes et pleines de sève biblique où il recommandait à Dieu notre œuvre et ses représentants.

Madame veuve *Adèle Jalla*, née Biolley, que Dieu a reprise

à lui à Florence, le 22 décembre dernier, n'avait à sa disposition, pour servir nos missions, ni une grande fortune, ni l'influence réservée au pastorat; et cependant notre Société fait en elle une grande perte et lui doit une profonde reconnaissance. Madame Jalla avait fait à notre cause le plus beau de tous les dons : elle lui avait donné deux hommes. Veuve elle-même d'un fidèle pasteur des Vallées Vaudoises, elle a vu quatre de ses cinq fils se vouer au ministère : l'aîné et le quatrième servent l'Église vaudoise à La Tour et à Florence; les deux autres sont missionnaires au Zambèze. Honneur à la mémoire de cette noble femme, de cette vaillante et humble chrétienne qui sut élever des hommes et former des soldats pour le service actif de Jésus-Christ ! Dieu veuille multiplier dans nos Églises les foyers où l'œuvre de Dieu est en honneur et où la pensée de s'y vouer sans réserve paraît aussi naturelle aux parents qu'aux enfants !



NOTRE SITUATION FINANCIÈRE

Cette situation s'est améliorée depuis un mois; l'écart entre les recettes de l'an dernier et celles de cette année a diminué; il était, le 23 janvier, de 2,000 francs environ. Il ne faudrait pas, cependant, que ce progrès nous fît illusion. Pour terminer l'exercice sans déficit, il est nécessaire *que nous recevions, d'ici au 31 mars, 165,000 francs*. L'an dernier, cette somme n'a été obtenue que par un grand effort de tous nos amis, pasteurs et laïques, collecteurs et souscripteurs, et par des dons extraordinaires; il faut que ces efforts et ces dons se renouvellent, d'autant plus que nous sommes toujours exposés à voir nos dépenses dépasser le chiffre prévu.

Nous attirons, d'une manière spéciale, l'attention des amis des Missions sur la situation de la caisse du *Zambèze*. *Les recettes pour cette mission ne sont*, à cette heure, *que de*

16,840 fr. 20, tandis qu'il y a un an elles étaient de 35,570 francs. Nous espérons qu'il n'y a là qu'un simple retard, mais ce retard appelle l'action énergique de tous ceux qui aiment l'œuvre du Zambèze et bénissent Dieu pour le bien qu'elle fait non seulement en Afrique, mais aussi dans nos Églises.

Dieu nous a accordé la joie de renforcer le personnel de cette mission. Ce serait nous montrer ingrats envers le Maître qui nous a donné ces nouveaux ouvriers, que de ne pas subvenir à leur envoi et à leur entretien. Nos amis ne voudront pas qu'à son arrivée parmi nous (si Dieu nous le ramène) M. Coillard soit accueilli par la nouvelle que l'œuvre fondée par lui est affligée d'un déficit.

Nous avons dit nos préoccupations; mentionnons encore quelques encouragements accordés, ces jours derniers, à notre foi. Une amie, qui veut demeurer inconnue, nous a fait un don anonyme de 1,000 francs. Un ami des Missions a envoyé d'Alsace 100 francs pour les frais d'enquête à Madagascar et 100 francs *pour éviter le déficit*. Une amie du Midi a donné, à partager entre ces deux mêmes objets, une somme de 4,000 francs. Un pasteur de l'étranger nous a fait parvenir 1,000 francs pour notre œuvre générale. Ces faits, d'autres encore que nous pourrions citer, montrent la constante fidélité de Dieu envers notre œuvre. Remercions-le de ces encouragements, persévérons à lui demander le pain quotidien pour nos missions et, tout en faisant, chacun à son poste, ce qui dépend de nous, attendons de lui de grandes choses; il fera par nous de grandes choses!

COMMENT IL FAUT LIRE LE « JOURNAL DES MISSIONS »

Les lignes qu'on va lire n'étaient pas destinées à la publicité. Elles sont empruntées à une lettre adressée par une de nos lectrices à son amie, qui nous les a communiquées, pensant avec raison que nous y trouverions un encouragement.

« ... Le *Journal des missions* se lirait comparativement vite; mais moi, — c'est sans doute parce que je suis de la vieille école, — je relis deux ou plusieurs fois certains passages; puis, après la lecture d'un certain nombre de ces passages, je lève mes yeux vers les montagnes d'où nous viendra le secours. Oui, souvent, après la lecture de telle ou telle page, je me sens comme forcée de faire une halte, et, dans une fervente prière, je remets entre les mains de mon Dieu les missionnaires..., demandant pour eux les clartés d'En-Haut, le courage et l'amour nécessaire pour triompher de tous les obstacles. »

LESSOUTO

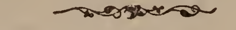
HEUREUSE ARRIVÉE DE M. ET MADAME MARZOLFF

M. et madame Marzolff se sont embarqués, comme on sait, le 9 novembre à bord du *Norman*. Le voyage, jusqu'à Madère, a été pénible, et n'est guère devenu plus agréable dans la suite, le soleil s'étant peu montré durant la traversée. La société avec laquelle voyageaient nos missionnaires n'était pas faite pour diminuer cette impression profonde d'isolement que le chrétien, le missionnaire en particulier, est appelé à porter si souvent. « La moitié des passagers, écrit M. Marzolff le 22 novembre, est de nationalité allemande, et une bonne partie se dirige vers les mines d'or. *Johannisburg*, tel est le nom qu'on lit avec monotonie sur presque toutes les chaises. La richesse est là, peut-être aussi la misère; mais, sur le navire et de loin, c'est la fortune qu'on entrevoit; elle sourit, et on croit déjà la saisir. Si les hommes couraient avec la même ardeur vers les richesses durables! Mais, à part deux familles, personne ici ne laisse entrevoir de la piété.

« Un Hollandais, me parlant de l'Amérique du Sud, y voit les blancs et les noirs en lutte. Il faudra, tôt ou tard, que

l'une des races cède la place à l'autre et soit jetée à la mer. Or, nous sommes en ce moment les plus forts, l'intérêt ne commande-t-il pas que les noirs soient éliminés comme les Indiens de l'Amérique du Nord ? La mission, dans un tel milieu, ne peut apparaître que comme un non-sens, un mal. Heureusement l'homme propose, mais Dieu règne; et, tant qu'il règnera, nous pourrons continuer tranquillement notre œuvre. Les projets des méchants ne subsisteront point. »

M. et madame Marzolff ont débarqué au Cap le 26 novembre. De là ils se sont rendus au Lessouto en passant par Aliwal-North. Les premiers jours de décembre, ils arrivaient à Bétesda, leur station. C'est là que les nombreux amis que M. Marzolff a intéressés et édifiés pendant ses tournées dans nos Églises, devront le rejoindre et l'entourer, ainsi que madame Marzolff, de leurs prières. En pensant à nos missionnaires reprenant courageusement leur travail, ils n'oublieront pas leurs deux fillettes, restées en Europe pour leur éducation, et dont la place doit paraître bien vide aux parents rentrés seuls au foyer.



DANS LE HAUT-LESSOUTO

Étude de M. H. Dieterlen.

[On se souvient que M. Dieterlen a été appelé à prendre la direction de l'œuvre de Léribé, tout en continuant son enseignement aux élèves de l'Ecole de théologie. Trop fatigué pour continuer à mener de front ces deux grandes tâches, M. Dieterlen a dû se décharger de la seconde, et c'est sous la direction du missionnaire de Thaba-Bossiou, M. Ed. Jacottet, que se forment actuellement nos futurs pasteurs indigènes. On sait que Thaba-Bossiou est déjà le siège de l'École supérieure de jeunes filles, et le centre d'une œuvre importante d'évangélisation : M. Jacottet n'a pas hésité néanmoins à se charger des

élèves de M. Dieterlen et à assurer ainsi le recrutement du corps pastoral indigène.

Tout entier à son œuvre d'évangélisation, M. Dieterlen a tenu à se rendre compte des dimensions et des besoins de l'œuvre qui lui était échue. C'est le résultat de ses observations qu'il a désiré mettre sous nos yeux dans l'étude qu'on va lire.]

I

Quitter le centre du Lessouto pour s'établir dans sa partie septentrionale, ce n'est, au point de vue matériel, que changer de station et de voisins. Au point de vue de l'œuvre missionnaire, c'est partir des grandes Eglises et des régions où le christianisme a fait le plus de progrès pour s'établir au milieu de populations où le paganisme a gardé pour ainsi dire tout son pouvoir et où l'Église est numériquement petite et faible. Dans le centre et le sud du Lessouto, on est surtout frappé par les progrès visibles de l'Évangile, encore qu'il ne faille pas les exagérer. Dans le nord, c'est-à-dire depuis Cana jusqu'à Kalo, en passant par Léribé, on remarque avant tout, et d'une manière douloureuse, la grandeur, la puissance et la vitalité du vrai paganisme des Bassoutos, et la ténacité avec laquelle il veille à sa conservation.

Le Haut-Lessouto, par quoi nous désignons les districts où se trouvent les stations de Cana, Léribé et Kalo, est encore sous la domination exclusive du paganisme traditionnel qui est loin, bien loin d'être vaincu. Et l'Église poursuit lentement et péniblement une tâche des plus difficiles, dont seule sa confiance en les promesses de Dieu lui permet d'espérer un jour l'accomplissement.

Les trois stations susmentionnées possédent à la vérité un assez grand nombre d'annexes établies dans les principaux centres de population, et, en général, de fondation récente. Les missionnaires du Lessouto ont compris qu'il ne s'agissait pas pour eux de n'entreprendre la fondation d'une annexe nouvelle que quand sa sœur aînée serait pourvue de tout

ce qui est nécessaire à son existence et à son fonctionnement normal. Procéder ainsi, c'eût été former quelques petits noyaux de chrétiens choyés et cultivés en serre chaude, et laisser la masse des païens croupir pendant de longues années encore dans les ténèbres et la corruption.

Ils estimèrent avec raison qu'il fallait, le plus vite possible, jeter des évangélistes partout où il semblerait nécessaire d'en établir, quitte à consolider plus tard un travail exécuté rapidement et d'une manière incomplète. Ils décidèrent donc la prise de possession immédiate des postes d'évangélisation les plus importants. Et ceux d'entre eux que retenait le manque de ressources ou la prudence humaine finirent par subir l'impulsion de leurs collègues plus aventureux et suivirent le mouvement.

Mais entendons-nous, et comprenons ce qu'au Lessouto nous voulons exprimer par ces mots : fonder une annexe.

Fonder une annexe, c'est tout simplement prendre un évangéliste à sa famille et l'établir au centre d'un certain nombre de villages païens. On lui fournit un abri quelconque, une hutte de roseau où il trouve à peine de quoi se blottir pendant la nuit. On le présente à quelques centaines de païens qu'il doit évangéliser et au chef qui est censé devoir être son protecteur. L'annexe est fondée en ce sens qu'un chrétien est là, chargé d'annoncer le règne de Dieu aux païens, et l'annonçant tant qu'il peut. C'était la chose à faire, le devoir clair, immédiat, l'essence même de la mission. L'Évangile est prêché là où il ne l'était pas, cette assurance est pour le missionnaire une joie, un soulagement et une espérance. Plût à Dieu que nous pussions, aujourd'hui même, lancer une nouvelle escouade d'éclaireurs dans les coins sombres du Lessouto et nous dire enfin que toutes les annexes qui devraient être fondées le sont.

Une fois l'annexe ainsi fondée, il reste encore... à la fonder. Il faut y construire une chapelle qui servira en même temps de maison d'école, et une demeure définitive et convenable pour l'évangéliste qui remplira aussi les fonctions d'instituteur.

Sous ce rapport, que nous sommes donc loin d'avoir des annexes réellement fondées! Pour ne citer qu'un exemple, voyez le district de Léribé.

Quand j'arrivai ici à la fin de janvier 1895, je trouvai dans ma paroisse neuf annexes fondées par mes prédécesseurs, et je les bénis de les avoir fondées. Seulement, je trouvai aussi que, pour que ces annexes fussent réellement installées et convenablement outillées, il fallait y faire construire ni plus ni moins que *quatre* chapelles et *huit* maisonnettes d'évangélistes ou d'instituteurs!

Si je voulais un peu dire ce que ces constructions impliquent pour un missionnaires de tracas, de déboires, de courses, de dépenses et de soucis, j'aurais de quoi écrire ici un chapitre assez lamentable. Mais mon intention n'est pas de pousser nos amis à s'apitoyer sur notre compte. Mon seul but était de hautement affirmer que dans le Haut-Lessouto, et, en général, dans le Lessouto entier, toutes les annexes qui devraient exister ne sont pas encore établies, et que plusieurs de celles qui sont déjà fondées ne le sont que par le fait de l'installation d'un évangéliste parmi les païens. Les statistiques ne donnent que des chiffres secs. Il était bon que, à ces chiffres si beaux sur le papier, et pourquoi pas dans la réalité? vinssent s'ajouter des explications destinées à remettre les choses au point et à couper court à des félicitations que nous ne méritons ni de nous décerner à nous-mêmes ni de recevoir des amis de notre mission. Moins d'éloges et plus d'argent, s'il vous plaît, voilà ce que je voudrais dire aux chrétiens de France, qui si souvent et trop souvent se représentent l'œuvre du Lessouto comme tellement prospère qu'elle n'est presque plus une œuvre missionnaire!

Il y a donc, dans le Haut-Lessouto, des annexes à fonder et des annexes complètes, et d'autres qui n'en sont encore qu'aux plus modestes débuts de leur existence et de leur activité.

Il s'y trouve aussi des chrétiens. Comptons-les d'après notre statistique de mars 1895.

A cette époque, la paroisse de Kalo comptait 49 chrétiens et 29 catéchumènes contre... 10, 12 ou 15,000 païens.

Dans celle de Léribé, nous trouvons 347 chrétiens et 235 catéchumènes contre 20,000 païens.

Dans celle de Caná, 406 chrétiens et 252 catéchumènes également contre 20,000 païens.

(Le nombre des païens, je l'indique approximativement, en m'aidant des résultats du dernier recensement de la population du Lessouto; et je crois donner, pour Léribé et Cana, des chiffres plutôt inférieurs que supérieurs à la réalité.)

Ainsi cinquante chrétiens contre dix mille païens, six cents contre vingt mille. Ou — ce qui n'est pas la même chose — vingt mille païens contre six cents chrétiens, et dix mille contre cinquante! Voilà des chiffres qui ont leur éloquence et qui n'ont pas besoin d'être commentés. Les chrétiens du Haut-Lessouto sont donc, en gros, quinze cents, disséminés parmi plus de cinquante mille païens. C'est tout dire.

Ajoutez que les conversions sont rares et que nos troupeaux n'augmentent que très lentement. Dans les parties du Lessouto où le christianisme a acquis son droit de bourgeoisie et est fortement enraciné, le recrutement et les progrès de l'Église sont plus naturels et plus faciles. De nos côtés, il n'en est pas encore ainsi. Le christianisme est encore considéré comme un corps étranger, gênant et menaçant l'organisme social, et devant être tenu en échec ou combattu. Dans de pareilles conditions, la conversion devient singulièrement difficile et exige de celui qui s'y décide un courage moral et une conviction très fermes.

Pour être complet et juste, je devrais signaler les sacrifices qu'ont à faire les Bassoutos qui entrent dans l'Église : leurs pertes matérielles, la considération à laquelle ils renoncent, le blâme et le mépris qu'ils encourent, les persécutions de détail auxquelles ils s'exposent. Et je devrais admirer et louer leur courage, leur persévérance et leur foi.

Mais ce serait m'écarter de mon sujet, qui est surtout de montrer les faits qui impressionnent tout d'abord l'homme

qui s'établit dans le Haut-Lessouto, les traits saillants de la situation actuelle, les grandes lignes du tableau.

Il faut, à cet égard, remarquer l'extrême dissémination de nos chrétiens et leur isolement parmi les païens. On parle en France des protestants disséminés et des inconvénients qui résultent de leur dispersion parmi les catholiques. Au Lessouto, ces inconvénients sont de même nature, mais combien plus graves, étant données les mœurs et coutumes des païens! Une famille chrétienne toute seule dans un village païen, c'est encore beau. Mais figurez-vous une femme seule chrétienne dans sa propre famille et dans son village, un jeune homme seul chrétien à des lieues à la ronde! Voilà qui est difficile et dangereux, d'autant plus que le paganisme reste à l'affût de ceux qui l'ont abandonné et cherche sans cesse à les ressaisir. Il a pour auxiliaires les coutumes mêmes des Bassoutos qui en sont tout imprégnés et qui forment autour des individus un réseau presque impossible à traverser. Toute circonstance de la vie du Mossouto, depuis la naissance jusqu'au mariage et à la mort, le sollicite à accomplir un rite ou à pratiquer une coutume incompatible avec la foi et la morale chrétiennes. On y est englobé sans le vouloir, presque sans le savoir; et cela d'autant plus facilement que ce Mossouto devenu chrétien pense encore comme un Mossouto, voit comme lui, sent comme lui. Il ne comprend pas toujours pourquoi il doit renoncer à telle coutume de ses ancêtres, à laquelle il croit encore et que son cœur naturel, stimulé par les sollicitations de sa famille, de ses amis et de ses chefs, désire qu'il garde et pratique.

De là des compromis avec le paganisme, qui sont d'autant plus nuisibles à la vie religieuse de ce chrétien qu'il les fait en cachette. De là des faiblesses spirituelles, une piété un peu terne et parfois contredite par les œuvres. De là, aussi, — pas souvent, heureusement, — des retours complets au paganisme, comme celui que je voudrais citer ici.

J'ai dans une de mes annexes un chrétien nommé Paul qui, jusqu'à présent, avait toujours bravement accompli ses de-

voirs et gardé sa foi. Mais voilà! toute sa famille est païenne. Son père, sa mère, sa femme, ses enfants, sa parenté, ils sont tous païens, et païens convaincus. Sa fille est arrivée à l'âge où les jeunes Bassoutoses sont initiées aux mystères du paganisme. Le chef du district la demande pour tenir compagnie à sa propre fille qui doit subir (très joyeusement) ces rites nationaux. Paul, on l'ignore; parce qu'il est chrétien, on ne tiendra aucun compte de lui. On s'adresse à ses parents, à sa femme, à la jeune fille, qui tous donnent leur consentement. Paul proteste ; il nous demande conseil. Nous l'exhortons à affirmer ses droits de père et de chrétien et à disposer de sa fille selon ses convictions. Mais tout le monde est contre lui ; une pression énorme pèse sur lui. Il se trouble, il faiblit, sa résistance devient molle ; sa piété est ébranlée. De fil en aiguille, il arrive à consentir. Voilà un homme à la mer, un chrétien qui va renier sa foi. Le paganisme a vaincu. Est-ce très étonnant?... Et c'était le seul homme chrétien de l'annexe de Makokoané !...

Il faut louer Dieu de ce que de pareilles défections ne soient pas plus fréquentes. Mais il faut aussi reconnaître les tentations qui entourent nos chrétiens dans leur isolement et comprendre que la faiblesse numérique d'une Eglise l'empêche, à certains égards, d'être un levain irrésistible et une lumière qui attire les regards de celui qui observe la situation religieuse et morale du Haut-Lessouto.

II

Ainsi donc, ce qui frappe le missionnaire dans le Haut-Lessouto, ce n'est ni la prospérité des annexes et des écoles, ni le nombre et la qualité des chrétiens. Ce qui l'impressionne et le remue, c'est la puissance et la vitalité du paganisme.

Ce qui importe maintenant, c'est de caractériser ce paganisme dont je viens d'établir l'immense supériorité numérique. Car s'il y a chrétiens et chrétiens, il y a aussi païens et païens; et l'on n'ignore pas que certains Bassoutos qui

s'appellent païens parce qu'ils ne sont pas membres de l'Église, n'ont cependant conservé que très peu de coutumes païennes et ont, par contre, adopté une grande partie du *Credo* et des coutumes des chrétiens.

Tel n'est pas le cas des païens du Haut-Lessouto. Dans leur ensemble, mais non sans exception, ils sont restés et tiennent à honneur de rester des païens de la vieille époque et à conserver avec un soin jaloux les us et coutumes des temps anciens. Ce sont des païens paganisants, authentiques, satisfaits, convaincus et endurcis. Ils veulent être païens, ils ne veulent pas devenir chrétiens, et ils blâment ou plaignent ceux qui le deviennent.

Au risque de me contredire absolument, j'affirmerai d'abord que les païens du Haut-Lessouto, comme ceux de tout le pays, ont en général accepté l'idée de l'existence de Dieu, je veux dire du Dieu de la Bible. Son nom revient très fréquemment dans leurs paroles et dans leurs discours. Ils en abusent même, et les phrases pieuses sont monnaie courante parmi eux quand ils parlent à des chrétiens ou surtout à des Européens.

Mais quelle idée se font-ils de Dieu ?

Voici, à cet égard, deux faits que je viens de noter au cours d'un petit voyage.

Près de Cana, à l'issue d'une de ces séances d'ivrognerie qui sont en ce moment si fréquentes, une querelle s'est engagée (c'est presque de rigueur en pareille occasion) entre un païen chétif et malingre et quelques camarades. Il s'est armé de son couteau de poche, s'est jeté sur ses assaillants, en a tué un sur place et en a blessé quatre autres. On s'étonnait de ce qu'un homme si faible ait pu en frapper cinq et de plus forts que lui.

Quelqu'un répondit : « C'est en effet extraordinaire. Il n'a pu le faire qu'avec l'aide de Dieu. »

Plus loin, je causais avec un homme rencontré sur la route et je lui disais : « Il est pourtant fâcheux que les Bassoutos ne puissent pas vivre sans se chamailler.

— Ne dis pas que ce sont les Bassoutos qui en sont cause.

— Pourquoi?

— Parce que ce ne sont pas eux. C'est Dieu.

— Comment Dieu?

— Mais oui! Dieu n'est-il pas appelé le Dieu des guerres (c'est-à-dire des armées)? Toutes ces querelles, c'est Dieu qui les suscite.

Ces deux traits cadrent parfaitement avec ce que me disent à chaque instant des païens du cru, des gens qui sont hostiles à l'Évangile et à l'Église, et qui vivent dans la corruption et le vice : « Dieu? Mais nous aussi nous sommes ses enfants. Il nous donne la pluie et le sorgho, des bestiaux et des enfants. Quand nous sommes dans la peine nous le prions. Personne ne peut nier l'existence de Dieu. »

Et de fait, il y a de vrais païens qui, en cas de maladie ou de danger, s'adressent à Dieu pour être secourus. Ils le disent du moins.

Alors, quelle idée ont-ils de Dieu? Une bien commode, en vérité. C'est un être supérieur aux hommes, puissant, généreux, dont le rôle consiste à bénir et à secourir les hommes, auquel on peut recourir en cas de grand besoin et qui, en somme, est responsable de tout ce qui arrive à l'homme, en particulier de sa mort.

Jusqu'ici, tout va bien. Mais après? C'est un Dieu qui ne fait nulle différence entre le mal et le bien, qui doit tout donner et ne veut rien recevoir; qui n'a ni lois ni commandements à prescrire aux hommes, et qui ne s'occupe ni de leur conduite ni des dispositions de leur cœur. C'est un Dieu *amoral*, neutre, sans principes, sans sainteté. « Il fait luire son soleil sur les bons et les méchants, il fait pleuvoir sur les justes et les injustes. » Oh! la parole que les Bassoutos aiment et approuvent! Indifférence morale et fatalisme, voilà ce qu'ils abritent sous le nom de Dieu, dont ils font un si grand usage, ou un si grand abus.

(A suivre.) H. DIETERLEN.

ZAMBÈZE

DERNIÈRES NOUVELLES

Les nouvelles publiées ici même, il y a un mois, nous ont été confirmées par une lettre de madame Adolphe Jalla, datée du 8 octobre, de Léaluyi, et par une carte postale de M. Louis Jalla, datée du 15 novembre, de Kazungula.

Madame Jalla parle ainsi du prochain départ de M. Coillard :

« Nous avons, plus que jamais, besoin de votre intérêt et de votre amour, maintenant que M. Coillard va nous quitter, maintenant que nous allons avoir de plus grandes responsabilités, une tâche plus étendue, une œuvre complexe à poursuivre à la fois dans le village, à la station et dans l'Ecole d'évangélistes que la conférence a placée sous la direction temporaire de mon mari. Vous redoublerez de prières pour nous, n'est-ce pas? Oh! comme nous sentons le besoin d'être soutenus, dirigés par Dieu, au commencement de cette nouvelle période de notre vie missionnaire. M. Coillard a écrit à M. Boegner les motifs de son départ : je n'y puis rien ajouter. Si, d'un côté, nous sommes tristes à la pensée de le perdre, de vivre sans lui à côté de ce monarque léger et tyran, nous ne pouvons, d'un autre côté, que nous réjouir à la pensée qu'un retour dans les pays civilisés peut procurer à notre cher doyen, si ce n'est une guérison complète, du moins une existence supportable. Ses souffrances ont été continuelles depuis deux mois, et sa vie nous fait penser au martyre. »

Parlant de la conférence, madame Jalla ajoute : « Nous avons eu un beau mois de septembre... Je voudrais pouvoir le faire revivre pour vous..... Nous avons tant joui de nos amis et frères du Bas... Quelles bonnes causeries, quelles charmantes soirées !.. M. Coillard ne pouvait pas toujours être avec nous, et souvent ses souffrances l'ont retenu seul dans sa chambre ou sur son lit. Nous avons réalisé une fois

de plus combien il est doux pour des frères de se retrouver ensemble, et nous nous sommes séparés le cœur gros. »

M. L. Jalla écrit de son côté : « Nous sommes en pleins emballages. Nous attendons M. Coillard la semaine prochaine, et comme la pluie semble devoir tomber, nous pourrons peut-être partir aux premiers jours de décembre pour Buluwayo. Je ne quitterai pas notre cher doyen en route ; il est trop peu bien. Il ne va pas mieux qu'en septembre. Si les Mercier sont encore à Paris à l'arrivée de ces lignes, je vous prie de les faire partir immédiatement pour Maféking tout droit. Nous sommes tous bien; nous avons eu de grandes anxiétés pour notre dernier enfant, et l'enfant de John. Dieu nous les a rendus, dans sa bonté. Est-il donc possible que dans environ trois mois d'ici je puisse être auprès de vous? »

Nos lecteurs savent quel deuil assombrira le retour de M. Jalla en Europe : il trouvera vide, au foyer paternel, la place de cette mère qu'il se réjouit tant de retrouver... Nos amis l'entoureront de leur sympathie dans cette grande épreuve. Quant à l'époque de son retour, nous ne croyons pas qu'elle puisse précéder de beaucoup le milieu du mois de mars. D'après les instructions qu'il trouvera à son arrivée à Maféking, terme actuel du chemin de fer, M. Jalla devra y attendre nos amis Mercier et ne se séparer d'eux qu'après avoir dûment organisé leur voyage.

RÉCIT DU VOYAGE DE MM. DAVIT ET BOITEUX (1)

Extraits de lettres.

« Il y a dix jours, écrivait M. Boiteux à la date du 4 août, que nous sommes arrivés au terme de notre long et pénible voyage. »

(1) Voir le *Jounal des Missions*, année 1895, pages 477 et 506.

Puis il continue en expliquant comment lui et son compagnon, M. Davit, ont dû se séparer à Mangwato, celui-ci étant obligé d'attendre des caisses en retard, tandis que lui-même était pressé d'arriver au but avec les évangélistes Théodore et Alitha sa femme, Aarone et Alina sa femme et leur enfant. Mais il a subi, en chemin, mille contretemps : d'une part, la mauvaise volonté du *driver* (1) qui, de plus, ne connaissait pas la route et finit par les abandonner seuls, un beau matin; de l'autre, la maladie grave du *leader*, qui nous est racontée dans les lignes suivantes :

« ... Nous étions à peine en route depuis huit jours, lorsque notre *leader* se plaignit de douleurs dans tout le corps. Le surlendemain, son corps se couvrait de milliers de boutons, et je voyais un varioleux pour la première fois. Vous devinez quelle perplexité fut la nôtre! On nous conseillait d'abandonner le pauvre garçon dans quelque endroit où il y aurait de l'eau, en lui laissant un peu de nourriture; mais nous ne pûmes nous y résoudre. Nous l'installâmes de notre mieux sur la caisse du wagon, le séparant un peu de l'intérieur par une toile tendue. Sa maladie dura un bon mois. Il en réchappa, les yeux même intacts, grâce, je pense, à de fréquents lavages au sublimé, grâce surtout à Dieu qui le garda...

« ... C'était le 2 juillet, nous allions nous remettre en route (sans *driver !*) après deux ou trois jours de repos, et franchir un immense espace sans eau, lorsque arrivèrent trois voyageurs, dont un me remit un billet envoyé par Davit et daté ainsi :

« 29 juin, dans le désert et la désolation. »

Son *driver* et son *leader*, me disait-il, étaient également incapbles, et il me suppliait de lui envoyer du secours. Vous dire mon embarras serait difficile! Mes bœufs étaient fatigués

(1) On appelle *driver* et *leader* les deux hommes qui sont indispensables pour conduire un attelage de bœufs. Le premier tient le fouet et excite l'attelage; le second se tient à la tête du convoi et le conduit. (Réd.)

et avaient déjà mille peines à traîner mon lourd wagon ; je ne pouvais songer à leur faire rebrousser chemin... D'autre part, pouvais-je laisser Davit sans réponse?... Je demandai donc à ma femme de me laisser aller le rejoindre tandis qu'elle continuerait la route en avant avec le reste de l'expédition. Elle y consentit courageusement, mais non sans émotion. Je pris du pain, un peu de viande et de lait, et, la carabine sur l'épaule, je partis, accompagné d'un de nos garçons.

« Les messagers ayant mis deux jours et demi à nous rejoindre, je pensais qu'en deux jours au plus nous aurions retrouvé Davit qui, pendant ce temps, avait dû avancer un peu à notre rencontre. Le soir du premier jour, après avoir marché cinq heures, nous nous arrêtâmes pour préparer notre lit. Ce fut vite fait : la terre nue à côté d'un grand feu devait me tenir lieu de matelas. Je le trouvai dur et surtout froid, car nous étions en hiver et la glace s'était montrée.

« Le lendemain nous croisâmes deux voyageurs venant de Baluwayo, auprès de qui nous nous informâmes des wagons cherchés; mais ils n'en savaient rien. Cette nouvelle m'émut beaucoup, car notre provision de pain touchait à sa fin! Aussi ce jour-là ne mangeai-je rien du tout. Mon garçon en fut tout troublé, et il le témoignait par un de ces claquements de palais qui expriment chez le noir de la contrariété ou de la peine. Vers le soir, un nuage de poussière signala l'arrivée d'un wagon. C'étaient des Anglais à qui, dans mon mauvais langage, je demandai quelque nourriture. J'étais un peu honteux de mendier ainsi, mais j'avais faim, et mon garçon aussi. Ils me donnèrent la moitié d'un gros pain tout frais, dont nous dévorâmes aussitôt un morceau énorme. Il était 5 heures, nous ne pouvions songer à aller plus loin ce jour-là.

« Nous avions tant espéré que la nuit ne tomberait pas avant que nous eussions rencontré Davit! Mais le lendemain il fallut encore reprendre notre marche. Je commençais à me demander avec une vraie angoisse si nous suivions la bonne

route et si nous rencontrerions jamais mon camarade. Et il ne nous restait, de nouveau, plus de pain!... Sur le soir, cependant, nous atteignîmes un village de Masaroas (Bushmen) situé près de l'eau, et, à force de faire des questions, nous comprîmes que le wagon de Davit n'était pas loin. Je me hâtai de décharger ma carabine pour avertir mon ami de notre voisinage. Ces détonations successives se produisant sans que j'eusse à recharger mon arme, étonnèrent ces pauvres gens. « Voyez, leur dis-je, je pourrais tirer sur vous tous successivement; mais je suis un missionnaire et je viens vous dire que Dieu vous aime, et je vous tends la main comme à des frères. » A ces mots, le plus considéré d'entre eux prit la mienne avec confiance, et j'en vis un autre qui s'éloignait. — Celui-là, pensai-je, en a assez de mon pauvre discours... car il faut vous dire que je sais à peine quelques mots de leur langue... Mais non, au bout d'un moment, il revenait avec un gros morceau d'antilope fraîchement tuée, qu'il me donna... Je l'aurais bien embrassé! Ce brave Masaroa, d'une tribu universellement méprisée, il se montrait donc le plus généreux de tous!...

« J'attendis jusqu'à 11 heures du soir, mais Davit n'arrivait toujours pas. Cette attente dura encore jusqu'au milieu du lendemain. Oh! que les heures me parurent longues durant cette nuit et cette demi-journée!... L'antilope grillée me parut délicieuse; mais mon estomac détraqué par le jeûne n'en put supporter beaucoup. Davit, heureusement, finit par arriver, et son pain me rendit un peu de force.

« Malgré la fatigue, nous causâmes tard dans la nuit, auprès du feu. Nous avions tant à nous raconter! Nous restâmes ensemble deux jours et, après nous être reposés et avoir donné à Davit toutes les indications nécessaires au voyage qu'il poursuivait derrière nous, nous repartîmes. C'était le dimanche soir, et le lendemain, après avoir marché tout le jour et une bonne partie de la nuit, nous nous retrouvâmes au point d'où nous étions partis huit jours auparavant. Ah! qu'il me parut triste de ne plus y retrouver ma chère femme!

Où était-elle? Comment son voyage se poursuivait-il? Avait-elle trouvé de l'eau?... La fatigue nous retint, le lendemain matin, un peu plus longtemps que je n'en avais eu le projet, et, à peine avions-nous marché une heure que mon *boy* me montra avec épouvante des traces toutes fraîches sur le sol... Ainsi donc, si j'étais parti plus tôt, comme je le voulais, nous nous serions trouvés en face du terrible roi du désert! Ainsi Dieu veillait sur nous! Malgré ce sentiment réconfortant, je ne pus m'empêcher d'avoir un frisson; d'autant plus que la route était bordée de hautes herbes touffues... Qui sait si le lion n'était pas encore caché par là? Nous avançâmes avec précaution, le soleil était de feu. Pour étancher la soif qui nous dévorait, nous buvions de temps à autre une goutte d'eau de nos gourdes. A midi, tout était vide, et lorsque, après trois heures de marche, nous arrivâmes à un étang, il était à sec! Et nous étions à dix heures de marche de la prochaine eau!...

« Nous essayâmes de réparer un peu nos forces épuisées en avalant quelques bouchées de pain, mais elles s'arrêtaient à notre gosier desséché, et nous passâmes une nuit terrible. Oh! mon Dieu, m'écriai-je, en reprenant notre marche le lendemain matin, toi qui nous as donné du pain alors que nous mourrions de faim, ne nous donneras-tu pas de l'eau alors que nous périssons de soif?... A peine avais-je prié ainsi, que nous vîmes apparaître, à un contour du chemin, les mêmes hommes qui, huit jours auparavant, nous avaient déjà sauvé la vie. Ils nous versèrent de l'eau en abondance, et nous bûmes avec délices... Mais ce nouveau témoignage de la bonté de Dieu me rendait confus, et je pleurai de gratitude! Je venais, d'ailleurs, de recevoir un billet de ma femme, qui me racontait les péripéties de leur voyage, le manque d'eau, le rugissement du lion, etc., etc... Bref, le lendemain nous étions réunis, et, le 26, nous arrivions à Kazungula: nous avions mis dix semaines à faire un trajet que les trains de France accomplissent en dix-sept heures! Mais quel bonheur ce fut de recevoir le bon accueil du missionnaire

M. L. Jalla, bien triste, pourtant, du départ de son cher petit Edouard. Vous savez que nous restons à Kazungula, tandis que Davit va à Séfula. Nous devons, avant tout, nous occuper d'apprendre la langue. « E. B. »



CONGO FRANÇAIS

LA MORT DE M. JACOT

Sa dernière lettre et son dernier appel. — Sa fin. — Son œuvre. — Les besoins de la mission du Congo.

Les derniers courriers du Congo nous ont enfin apporté les détails si longtemps attendus sur la mort de l'excellent missionnaire que nous avons perdu. Ils nous ont apporté aussi une lettre de lui, lettre que la mort l'a empêché d'achever, et qui constitue par là même le plus émouvant et le plus sérieux des appels. Nous publions cette lettre sans y rien changer et en la complétant par celles que madame Jacot et M. Haug nous ont adressées les jours suivants.

La dernière lettre de M. Jacot.

Lambaréné, le 24 octobre 1895.

Cher monsieur Boegner,

Depuis la dernière fois que je vous ai écrit, au commencement d'août, je crois, je n'ai rien de brillant à vous annoncer. Vers la fin de ce mois, comme nous étions sur le point de nous embarquer en famille pour Talagouga, tant pour nous reposer nous-mêmes que pour donner un coup de main d'encouragement à nos amis Forget et Gacon, ma femme fut prise d'un fort accès de fièvre qui nous contraignit de renvoyer notre voyage. Le deuxième jour je fus pris à mon tour et, pendant une semaine, nous avons été malades ensemble, de sorte que M. Haug fut contraint de venir s'installer deux jours chez nous pour nous soigner. Le 11 octobre nous avons pu enfin

monter à Talagouga, mais à peine arrivés, le troisième jour, je fus pris de violents frissons. Bientôt les symptômes de la bilieuse hématurique parurent, mais heureusement ne durèrent pas longtemps. Le docteur Pélissier, de N'Djolé, vint et prescrivit les remèdes usuels, en somme le traitement qu'on m'avait fait suivre sur la *Minerve,* lors de mon premier départ. La fièvre baissa peu à peu, et lorsque l'*Éclaireur* remonta de nouveau, le 27, je pouvais rester assis un moment. J'aurais bien voulu rester encore une ou deux semaines afin de me remettre davantage, mais au reçu de la lettre de Haug, qui ne savait plus où donner de la tête avec tout le travail et surtout les soucis de la station, il n'y avait pas à hésiter. On me transporta en hamac sur le vapeur, et nous sommes arrivés sains et saufs à Lambaréné le samedi soir. Heureusement que nous étions descendus, car le mercredi suivant, avant que je pusse encore sortir, Haug fut pris d'une violente fièvre, qui ne voulait pas céder à la quinine. Enfin, comme je ne pouvais descendre assez souvent pour le soigner, nous l'avons engagé à se faire transporter chez nous. Une dose d'antifébrine accomplit ce que la quinine n'avait pu faire, et au bout de deux ou trois jours il put retourner chez lui.

L'époque des communions approchait, de nouveau renvoyées d'un mois afin de permettre notre petite visite à Talagouga. J'étais encore faible, mais au lieu de faire une grande tournée de douze jours, en prêchant une quarantaine de fois, comme je fais d'habitude, je pensais aller tout tranquillement à Igenja faire les baptêmes et les services strictement nécessaires. Même ce simple plan, je n'ai pu l'exécuter. A peine arrivé à Wombolia, où j'ai fait halte pour midi, j'ai senti venir la fièvre, et, bien à contre-cœur je vous assure, j'ai donné l'ordre à mes pagayeurs de rebrousser chemin. Nous sommes arrivés à la maison à 8 heures du soir, et je n'ai eu qu'à me féliciter de n'avoir pas continué mon voyage. De nouveau je devenais jaune jusqu'au blanc des yeux, et, craignant une rechute de ma bilieuse hématurique, ce qui n'eût pas manqué d'être grave, nous décidâmes qu'il valait mieux

partir par la première occasion pour le cap Lopez ou Libreville, espérant qu'un changement d'air ferait du bien. Mais la *Moëve*, sur laquelle nous comptions et qui était attendue chaque jour, ne vint pas, n'est pas encore venue; il ne se présenta pas d'autre occasion, et nous avons considéré cela comme un indice de la volonté du Maître. Nous restons; et autant il m'en avait coûté de laisser Haug tout à fait seul, autant suis-je content de pouvoir rester et de le seconder, si je ne puis faire davantage.

Ces derniers jours ont été bien semblables aux autres. Haug a de nouveau eu la fièvre en même temps que ma femme. Hier ils étaient remis, mais c'était à mon tour à me mettre au lit. Edmond a aussi eu plusieurs accès, le dernier étant d'hier. Vous le voyez, depuis un ou deux mois, nous vivons comme dans un hôpital, et notre pauvre œuvre en souffre. Haug a renvoyé bon nombre de ses élèves, afin de simplifier son travail et de pouvoir faire une partie du mien. Grâce à Dieu, les fièvres se sont en quelque sorte alternées, et nous avons pu l'un ou l'autre faire le strict nécessaire.

Je ne sais à quoi attribuer ce mauvais état de santé général. Les Forget, surtout M. Forget, sont très souvent malades. Les Gacon sont au Cap depuis six semaines. Il est vrai que c'est le mauvais moment de l'année, le commencement des pluies; mais, à part cela, la saison doit être particulièrement mauvaise.

Si j'entre dans tous ces détails, cher monsieur, ce n'est pas, croyez-moi, pour me plaindre, et encore moins pour rendre notre situation intéressante (elle l'est assez peu), mais c'est pour souligner une fois de plus nos demandes pour du renfort. Trois missionnaires desservant la station de Lambaréné équivalent à un effectif de deux missionnaires seulement, puisqu'il y en a presque toujours un en congé ou en voyage de santé. Or, deux missionnaires *ne peuvent pas* suffire à la tâche actuelle; ils s'y épuisent quand ils ne succombent pas. Il n'est pas question ici, notez-le bien, d'un agrandissement de notre activité, mais simplement de la conser-

vation de la santé et des forces des missionnaires qui travaillent à ce qui a déjà été commencé.

Si, il y a une quinzaine de jours, j'avais eu une rechute grave de ma fièvre bilieuse hématurique, malgré tout mon regret de laisser mon œuvre en plan, et encore plus celui de laisser Haug seul sur la station, j'estimerais une folie que de prolonger plus longtemps mon séjour ici, et vous auriez reçu un télégramme annonçant mon départ et demandant du renfort. Le Seigneur n'a pas permis que notre foi fût ainsi mise à l'épreuve, mais je cite ce cas pour vous montrer ce qui peut arriver d'un moment à l'autre lorsqu'on n'est que deux sur notre station. Ailleurs, cela n'aurait pas les mêmes inconvénients, et l'on pourrait à la rigueur simplement fermer la station. Ici ce serait un grand pas en arrière. Pour le Congo, on est obligé de compter avec un climat traître, et il faudrait que, au moment où cela devient nécessaire, un missionnaire malade ou convalescent pût quitter son poste sans arrière-pensée et aller prendre du repos soit à la côte, soit en faisant un petit voyage sur mer. Dans notre situation actuelle ce serait bien difficile et bien pénible pour celui qui reste, surtout si, comme Haug, il n'a pas même une femme pour le soigner.

Une autre considération qui ne doit pas être sans poids au point de vue de l'économie, c'est que le nouveau missionnaire arrivant ici, par le fait que le travail matériel nécessaire se fait déjà par ses collègues, aurait les coudées tout à fait franches pour se livrer au vrai travail de la mission, et par cela même il augmenterait notre force effective, non pas du quart, mais bien du tiers ou davantage. De plus, étant donnés les frais courants élevés de la station pour personnel, écoles, etc., son traitement n'augmenterait pas de beaucoup le chiffre total de notre budget, tandis que sa présence et son travail augmenteraient très sensiblement le rendement de notre activité.

Je sais que les membres du Comité ne s'arrêteront pas trop à la question des frais du moment qu'il s'agit d'entrer dans une voie que Dieu nous indique. La plus grande difficulté, c'est

de trouver l'ouvrier; mais je vous prie, cher monsieur, tout en envoyant des renforts à d'autres champs, qui en ont besoin pour *s'étendre,* de ne pas oublier notre pauvre Lambaréné, qui est moins connu, mais qui en a encore plus besoin pour poursuivre la tâche qui lui est échue (1).

Lettre de madame Jacot.

Lambaréné, 29 octobre.

Cher monsieur Boegner,

Oui, « notre pauvre Lambaréné! » C'est plus que jamais le cas de le dire, maintenant qu'elle est glacée par la mort, la main de celui qui traçait ces lignes. Il nous laisse pleins de tristesse, moi-même anéantie, la station entière sous un voile de deuil. Il était d'une si forte constitution que nous étions loin de nous douter, lui le premier, que l'issue de cette fièvre serait fatale. Hier encore il me disait que tout son désir serait de vivre encore; il lui tardait de partir pour aller se remettre à Libreville, sur la *Minerve* (bateau hôpital). Mais le Seigneur avait en vue quelque chose de meilleur pour son

(1) Nous trouvons parfaitement justifiée la demande de M. Jacot, si douloureusement soulignée par sa mort. Nous tenons à faire remarquer à nos amis qu'il n'a pas dépendu de nous de renforcer la mission du Congo plus qu'elle ne l'a été ces derniers temps. La mort a repris deux des ouvriers qui y travaillaient. Des raisons de santé ont, d'autre part, retenu en Europe deux candidats sérieux : un missionnaire médecin et un aide-missionnaire, tous deux mariés et qui, l'un et l'autre, aspiraient depuis longtemps à travailler au Congo. Enfin, comme nous le disions il y a un mois, un élève missionnaire qui s'était présenté pour ce champ de travail, a été écarté après examen médical. On voit que, s'il n'avait tenu qu'à nous et aux hommes de bonne volonté partis pour le Congo ou prêts à s'y rendre, cette mission compterait plus du double de son personnel d'aujourd'hui. Ajoutons qu'à l'heure présente, nous portons les conséquences du chiffre tout à fait insuffisant des vocations missionnaires et surtout des vocations missionnaires françaises. Cette disette d'hommes tend à diminuer, on le sait; mais il s'en faut que nos Églises et nos familles chrétiennes, dans leur généralité, comprennent et accomplissent ce don entier d'elles-mêmes à Dieu qui implique, s'Il le demande, le don de ce qui nous est plus cher que nous-mêmes, — de nos enfants.

serviteur fatigué, une place dans les lieux célestes au lieu d'un lit d'hôpital. Il me dit hier : « Je suis paisible ». Nous priâmes encore ensemble au milieu de la nuit, et, comme M. Haug vous l'a sans doute écrit, mon cher mari s'éteignit doucement à 8 h. 1/2 ce matin (1). L'expression de son visage est plus que paisible, elle est *joyeuse*, il voyait certainement déjà la gloire du ciel au moment suprême.

Quoique ma douleur soit profonde, mon deuil immense, je suis heureuse de sentir mon bien-aimé à l'abri désormais auprès de Jésus, ce Jésus qu'il a tant aimé et si bien servi. Son ambition, sa préoccupation constante était de lui gagner des âmes. Il se repose maintenant de ses travaux dans un pays *salubre*, où la malaria est inconnue. L'Éternel l'avait donné, l'Éternel l'a ôté, que le nom de l'Éternel soit béni !

MM. Allégret et Teisserès vous diront tout ce qu'il était : un *vaillant* homme, un homme de foi et de prière, une âme transparente dans sa droiture. Que Dieu suscite à notre mission si éprouvée encore bien des ouvriers tels que lui ! Il m'a été bien précieux d'avoir l'appui de M. Haug dans ces journées difficiles. Les indigènes nous ont également beaucoup entourés, et leur sympathie m'est particulièrement précieuse.

Je ne suis pas encore fixée sur le moment du départ, craignant de rentrer en Suisse au cœur de l'hiver avec mes petits garçons, dont le second n'a que dix mois. Que Dieu soit lui-même mon conseiller !

Croyez-moi, cher monsieur et frère, votre dévouée dans le Seigneur,

HÉLÈNE JACOT.

Lettre de M. Haug.

Lambaréné, 29 octobre.

Oui, cela est bien vrai, Jacot aussi est mort ! Lui qui représentait ici la tradition d'ordre, de méthode et de piété aussi ; lui que nous pouvions croire complètement indis-

(1) M. Jacot est donc mort le 29 octobre et non le 24, comme nous l'avons dit, il y a un mois, à la dernière heure.

pensable à notre œuvre, il ne nous soutiendra plus par son expérience et par sa foi! Seuls, chacun dans sa station, avec le poids écrasant des églises, de la comptabilité, des magasins, de l'œuvre scolaire, des constructions, etc. Seuls, sans l'espoir d'avoir du secours avant trois mois ou plus! Et madame Jacot, veuve d'un mari qui pour elle symbolisait la force, sur le point de faire seule, avec ses petits enfants, un long voyage en mer pour arriver en Europe par les plus grands froids!

Il y a six heures seulement qu'il est mort; le courrier part demain matin, et il n'y en aura plus probablement avant un mois, il faut donc que je vous écrive maintenant les détails du malheur qui nous frappe. Mais la tête me tourne encore, je suis exténué par deux nuits de veille venant après deux mois d'un travail excessif. Il m'est impossible de rassembler mes idées, et je ne pourrai que vous raconter d'une façon incohérente les derniers événements. La lettre commencée par M. Jacot, que nous vous envoyons, vous donne des nouvelles jusqu'au 20 octobre environ. Ce qu'elle contient de demande de renforts, je le signe absolument. Il est indispensable que nous soyons quatre missionnaires attachés à la station de Lambaréné, car l'un d'eux sera toujours en congé de maladie, et deux missionnaires sur la station sont, l'événement le montre et je le souligne trois fois, trop peu même pour maintenir l'œuvre dans ses limites actuelles. Quant aux hommes à envoyer, ils se trouveront, j'en ai la conviction. Et qu'ils viennent sans crainte, car, je le répète, on peut vivre ici, à la condition de pouvoir se ménager.

Jacot avait donc décidé, pour l'œuvre et pour moi, de rester ici et de renoncer à son projet de voyage. Quand la fièvre qui l'a emporté s'est déclarée, nous ne nous sommes pas inquiétés outre mesure, et ce n'est que sur le conseil du docteur Pélissier, qui voyait plus clair que nous, que les projets de départ ont été repris. Lors de cette visite du docteur, jeudi dernier, Jacot a encore pu se lever pour le recevoir, mais déjà la fièvre prenait le caractère pernicieux d'une bilieuse.

Dimanche, il n'a pas pu garder la quinine qu'on lui avait donnée, et nous avons dû songer aux injections. Mais avant de passer à ce moyen toujours dangereux, nous avons encore recouru aux conseils du docteur, encore en séjour ici. Il a prescrit des lavements nutritifs additionnés de quinine, et, quoiqu'il prononçât un diagnostic assez sérieux, l'espoir de pouvoir faire gagner Libreville et l'hôpital de la *Minerve* à notre cher malade nous soutenait. Cet espoir est devenu une quasi-certitude dimanche soir, quand l'*Éclaireur* a passé à Lambaréné montant à N'Djolé (ramenant les Gacon). Le capitaine nous annonçait qu'il passerait par notre bras de l'Ogôoué pour prendre M. et madame Jacot à la station même, et qu'il correspondrait au cap Lopez avec un paquebot partant le jour même pour Libreville. C'était le salut, pensions-nous. Mais, dans la nuit du dimanche à lundi, les symptômes se sont subitement aggravés : la faiblesse est devenue extrême, le pouls dur et fréquent ; le malade est tombé dans un état de somnolence presque continu. M. Manas, le chef de poste, nous a recommandé de pousser la dose quotidienne de quinine au maximum, et m'a dit, en confidence, « de prendre garde ». Pendant la journée, un mieux sensible a eu l'air de se produire, la fièvre a baissé et la torpeur a diminué. C'est ce matin, à 4 heures, que j'ai commencé à me rendre compte que la fin approchait. La langue s'est embarrassée, la stupeur a augmenté et la fièvre a repris. A 8 heures, Jacot a essayé en vain de rendre la bile dont son estomac regorgeait, un terrible frisson l'a agité et, une demi-heure après, il s'éteignait presque sans agonie.

L'enterrement aura lieu demain, devant tous les blancs de Lambaréné et une foule de chrétiens et de païens, Galoas et Pahouins. Comment aurai-je la force de montrer à tous ces gens quel sens cette mort doit avoir pour eux, moi dont la foi est si faible !

Seigneur, aie pitié de moi, soutiens le courage de ceux que tu éprouves et soutiens-nous dans la lourde tâche que tu mets devant nous !

Il m'est impossible de vous dire dès maintenant ce que nous perdons en Jacot; je ne le sentirai que peu à peu et tous les jours davantage quand, dans les difficultés qui ne manqueront pas de se produire, je n'aurai plus, pour me conseiller, cette haute intelligence dirigée par cette piété ardente, cette expérience profonde et ce tact admirable qui caractérisaient celui que nous avons perdu.

Priez tous pour nous, et n'oubliez pas votre dévoué

E. Haug.

Encore quelques lignes de madame Jacot.

Lambaréné, 7 novembre 1895.

Cher monsieur Boegner,

Il y a maintenant huit jours que mon mari bien aimé nous a quittés pour la patrie céleste. Le vide qu'il fait dans notre cercle de famille est immense, et l'affliction est générale et bien réelle chez les indigènes. Nous ne pouvons comprendre pourquoi Dieu a repris à Lui ce noble ouvrier dont l'unique ambition était de gagner des âmes au Sauveur. Il prêchait « en temps et hors de temps », soit dans ses courses d'évangélisation, soit à la station même, dans ses rapports journaliers avec grands et petits. Il possédait bien le mpongoué, et travaillait avec acharnement à l'acquisition du pahouin, dans lequel il conversait déjà librement sans interprète.

A part l'œuvre centrale qu'il poursuivait comme pasteur et missionnaire, il n'est pas resté inactif dans le domaine littéraire. La traduction en mpongoué du « Voyage du chrétien », celle d'une douzaine de cantiques (entre autres : « Oh! que ton joug est facile! » — « J'ai un bon Père... » — « Reste avec nous, Seigneur... » — « Plus que vainqueurs »); la rédaction d'un premier livre de lecture mpongoué, voilà encore des « œuvres qui le suivent » et qui seront, j'en suis sûre, en bénédiction pour plusieurs. Il avait également commencé un vocabulaire pahouin qui contenait déjà plus de 600 mots.

Et maintenant, Dieu l'a appelé à un service meilleur et plus

élevé, mais nous croyons fermement que la bonne semence répandue par lui dans les cœurs ne sera pas perdue; elle germera certainement à la gloire de Dieu.

M. Haug m'a été d'un grand secours pendant ces jours difficiles; sans lui, je me serais sentie bien isolée.

M. et madame Forget nous sont arrivés samedi dernier; leur sympathie m'a également été bien précieuse. M. Forget est reparti hier pour Talagouga, en pirogue; Madame restera encore quelque temps avec moi, je suis si heureuse de l'avoir!

Si ce n'étaient mes enfants, auxquels je me dois en premier lieu, je resterais volontiers au service de la Société en me consacrant à l'école des filles. Plus tard, peut-être, Dieu m'accordera-t-il la joie d'y revenir moi-même ou d'y envoyer un de mes fils, c'est là mon vœu le plus cher!...

HÉLÈNE JACOT.



DERNIÈRES NOUVELLES

Des lettres du Congo nous sont arrivées, allant du 8 au 26 novembre. Elles sont remplies de l'émotion et des regrets que cause à nos amis la mort de M. Jacot, que tous considéraient comme un missionnaire excellent, d'une grande activité et plein du désir de sauver les âmes.

A Lambaréné, où un si grand vide vient de se faire, l'œuvre se poursuivra dans des proportions modestes, jusqu'à l'arrivée des premiers renforts. M. Haug étant actuellement le seul missionnaire de la station, l'œuvre scolaire a aussi dû être forcément réduite. A la nouvelle de la mort de M. Jacot, M. et madame Forget se sont aussitôt rendus à Lambaréné. Madame Forget y a prolongé son séjour, tandis que M. Forget rentrait à Talagouga, où les soins de la station réclamaient sa présence. Il nous informe que madame Jacot, qui s'est ensuite rendue à Talagouga avec madame Forget, songe

à rentrer en Europe, mais n'a pu encore fixer la date de son départ.

La santé de tous nos ouvriers était meilleure aux dernières nouvelles. Il y a là, pour tous ceux qui aiment cette mission, un grand sujet de reconnaissance.



TAÏTI

NOUVELLES DE M. ET MADAME HUGUENIN

Comme nous l'avons annoncé il y a un mois, M. et madame Huguenin ont quitté Paris, dans la nuit du 13 au 14 décembre, et se sont embarqués, quelques heures après, à bord du paquebot transatlantique *la Bourgogne*. Ils sont arrivés à New-York le 22 décembre, et ont dû en repartir dès le lendemain. Le 27 décembre, ils arrivaient à San-Francisco, d'où ils devaient repartir, le 3 janvier, à bord du *Tropic bird*, pour Taïti.

La traversée de l'Atlantique a été, nous disent nos voyageurs, très pénible, surtout au début. A New-York, le temps a été si court que nos amis n'ont guère pu profiter des lettres de recommandation que nous leur avions remises. A San-Francisco, par contre, ils ont été fort bien accueillis par M. le pasteur Dupuy, qui leur a prêté toute l'assistance possible. Espérons que sur l'Océan Pacifique ils auront un voyage facile et reposant.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

—

HUDSON TAYLOR

et la mission de la Chine intérieure (1).

La guerre qui, l'an dernier, a mis aux prises la Chine et le Japon, nous a remplis de surprise et d'étonnement. Pour ceux d'entre nous — et c'est la grande majorité — qui ne sont pas exactement familiarisés avec les choses de la mission et de la politique, la puissance militaire du Japon, le jeu souple et fort de son administration, ses allures de nation civilisée constituent un problème des plus intéressants. Qu'est-ce que cette sorte de Prusse qui surgit tout armée des brumes dorées de l'extrême Orient? Quelles ont été les causes de cette soudaine élévation? Et surtout, quelle part revient à l'Évangile, aux missions chrétiennes de cette transformation? Question bien digne d'occuper notre esprit et qui mériterait à elle seule une ample étude.

Mais si le Japon excite notre admiration, la Chine — n'est-il pas vrai? — nous inspire de la pitié et même de la sympathie. Elle n'est pas, nous le savons, sans mériter le sort qui l'atteint, elle qui s'est enfermée obstinément, depuis des siècles, dans le culte orgueilleux de son passé, et qui a mis à

(1) L'étude qu'on va lire est une conférence donnée en 1895 à l'église du Saint-Esprit. La rapidité avec laquelle s'est effectué le départ de M. Krüger pour Madagascar, et d'autres circonstances, ne nous ont pas permis, jusqu'à ce jour, de combler le vide laissé dans la rédaction de ce journal par son absence; mais nous ferons ce qui dépend de nous pour que, dès le mois prochain, le programme que nous nous sommes tracé soit rempli dans la mesure du possible. (*Réd.*)

résister aux influences étrangères autant de soin que le Japon en a pris à les rechercher. Et néanmoins, nous ne saurions envisager ses malheurs actuels sans compassion. Notre pensée s'arrête émue devant cet empire de 380 millions d'habitants formant, à lui seul, un quart du genre humain, et nous nous demandons quel avenir lui est réservé.

Parmi ceux qui préparent cet avenir, peu d'hommes actuellement vivants auront exercé une aussi grande influence que celui dont nous allons nous entretenir : *Hudson Taylor* (1). Lui-même serait peut-être étonné de ce jugement, tant la pensée de jouer un rôle dans l'histoire, d'exercer une action sociale, lui est étrangère. Sa préoccupation, c'est le salut des âmes par l'Évangile. Apporter aux Chinois, le plus vite possible, le pain de vie, tel est l'unique but de ses efforts. Mais ce n'est pas une raison pour que son action, comme celle des missions chrétiennes en général, n'ait pas des conséquences incalculables pour l'avenir de la Chine. Saint Paul ne pensait guère, en portant l'Évangile de Jérusalem à Rome, que les nations les plus fortes et les plus libres du monde naîtraient, des siècles après lui, de sa parole. En cela, comme dans tous les ordres, s'accomplit la grande loi formulée par le Maître : « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par dessus. » Oui, tout le reste ; les missionnaires, qui travaillent à sauver les âmes, préparent le salut des nations.

Un mot encore avant d'entrer en matière. Pour être complète, notre étude devrait débuter par un exposé des travaux des diverses missions à l'œuvre en Chine, lorsque Hudson

(1) Voir, sur Hudson Taylor et sa mission, le *Journal des Missions*, 1894, p. 90 et suivantes; sur les Missions en Chine, les Chroniques suivantes : année 1886, p. 34 et suiv.; année 1888, p. 208; année 1890, p. 390; année 1891, p. 282, 389 et 430; année 1895, p. 399 et suiv.

Voir surtout, sur notre sujet : *Story of the China Inland-Mission ;* par Geraldine Guinness, 2 vol., chez Morgan and Scott, Londres, et *Allgemeine Missions zeitschrift, Die China Inland-Mission*, par P. F. Hartmann.

Taylor est entré en activité. Le temps nous manque pour cet exposé. Rappelons seulement, pour n'être pas trop incomplet, les faits suivants : en 1865, année où fut fondée la mission de la Chine intérieure, l'Évangile était représenté, dans l'Empire du Milieu, par plusieurs Sociétés, notamment la Société de Londres, qui y avait envoyé dès 1803 l'un de ses pionniers, Robert Morrison; la Société des missions américaines, dite *American board;* la Société des missions de Bâle; la Société des missions anglicanes; d'autres Sociétés encore. De grands travaux avaient été accomplis; des Eglises, recrutées par le travail patient de la conversion individuelle, avaient été formées. Mais ces efforts s'étaient concentrés sur les provinces du littoral et voisines des ports ouverts aux Européens par les divers traités passés avec la Chine après les guerres qui l'avaient forcée à renoncer à son isolement. L'intérieur du pays restait inoccupé et, à vues humaines, impénétrable. Sur les 18 provinces de l'empire, 11 restaient fermées à l'Évangile.

I

James-Hudson Taylor naquit le 31 mai 1832 à Barnsley, dans le Yorkshire, en Angleterre. Son père, James Taylor, sans être lui-même missionnaire, avait consacré une partie de sa vie à l'évangélisation, et prenait un grand intérêt aux missions. Deux années avant la naissance de son fils, il avait eu entre les mains les récits de voyage du capitaine Basil Hall, qui avaient excité dans son esprit un vif intérêt pour la Chine. Sa femme, madame Taylor, était une chrétienne sérieuse et distinguée. L'un et l'autre se faisaient du service de Dieu une idée très élevée et conséquente. Ils avaient coutume de répéter que, du moment qu'un Être tel que Dieu existe, le seul emploi raisonnable et bon que l'on puisse faire de la vie était de se confier à Lui complètement et de se vouer tout entier à son service.

Malgré l'influence que de tels parents ne pouvaient manquer d'exercer, le jeune Hudson Taylor n'était pas croyant. Sous l'influence d'amis incrédules, il s'était peu à peu éloigné de la foi; sa vie, sans être immorale, était mondaine et remplissait ses parents d'inquiétude. Ils redoublèrent de prières à son sujet, suppliant Dieu de ne pas permettre que leur fils unique fût définitivement gagné par le monde.

Un jour que madame Taylor était en visite chez des amis, elle se sentit invinciblement poussée à prier pour son fils. Elle se retira dans sa chambre, ferma sa porte et se mit à genoux, résolue à ne pas se relever qu'elle ne se sentît assurée de l'exaucement. Elle passa ainsi plusieurs heures, plaidant pour son fils jusqu'à ce qu'enfin il lui fût impossible de prier davantage et qu'elle se sentît forcée de louer Dieu de ce que, elle en avait la certitude par le Saint-Esprit, son vœu était accompli.

Pendant ce temps, que faisait le jeune Hudson Taylor? C'était un jour de congé; il était entré dans la bibliothèque de son père, feuilletant des livres et cherchant ainsi à occuper ses loisirs. En fin de compte, il trouva un traité religieux qui lui parut intéressant. Il le prit en se disant : « Il y a sans doute là une histoire précédant la morale de la fin. Je lirai l'histoire, mais je me dispenserai de la morale. » Il se mit donc à lire, presque avec distraction, lorsque ses yeux tombèrent sur ces mots : « L'œuvre *accomplie* de Christ. » Ces mots le frappèrent. « Qu'est-ce que l'auteur veut dire par là? » Immédiatement, la parole de Jésus mourant sur la croix lui revint à l'esprit : « Tout est accompli. » Et qu'est-ce qui est accompli? se demanda-t-il encore. Il répondit sans hésiter : Ce qui est accompli, c'est la rédemption pleine et parfaite, la satisfaction fournie pour nos fautes, la dette payée, Christ mort pour nos péchés et pour ceux de tout le monde. — Mais, poursuivit-il, si l'œuvre est accomplie et la dette payée, que me reste-t-il à faire?... Et en même temps, sous l'action du Saint-Esprit, montait dans son cœur, comme une aube grandissante, la joyeuse conviction qu'il ne lui res-

tait qu'une chose à faire : tomber à genoux et accepter ce Sauveur et son salut et lui en rendre des actions de grâces éternelles...

Ce que fut le revoir de la mère et du fils, il est plus facile de l'imaginer que de le décrire. « Je sens encore, disait plus tard Hudson Taylor, les bras de cette mère bien-aimée m'entourant avec tendresse lorsque, quinze jours plus tard, elle revint et que je lui dis le grand miracle. « Je sais tout, mon « garçon, me dit-elle; voilà quinze jours que je bénis Dieu « de ce qui s'est passé. » Et elle lui raconta tout : sa prière, l'assurance qu'elle avait eue d'être exaucée. « Vous conviendrez avec moi, dit plus tard Hudson Taylor, qu'il serait bien étrange que je ne crusse pas de tout mon cœur au pouvoir de la prière. »

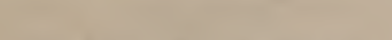
Voilà comment Hudson Taylor fut converti. Il ne tarda pas à sentir l'appel de Dieu et à se vouer à son service. Ici encore, il faut l'entendre. « Peu après ma conversion, dit-il, par une autre après-midi de congé, je me retirai dans ma chambre pour me recueillir en la présence de mon Dieu, lui parler à loisir de mes projets et recevoir ses directions... Je me rappelle encore avec quelle ardeur, dans la joie de me sentir un enfant de Dieu, je lui répétais mon amour pour Lui, qui m'avait sauvé.. Je le suppliai de me donner quelque chose à faire pour lui, quelque travail par lequel je pusse lui prouver ma reconnaissance. M'étant ainsi consacré à lui sans réserve, ayant, pour ainsi dire, offert ma vie, mon être tout entier, sur l'autel des sacrifices, j'eus un sentiment solennel de la présence de Dieu, en même temps que la certitude que mon offrande avait été agréée.

« Pour quel service Dieu m'avait-il accepté ? Je l'ignorais; mais la pensée que je ne m'appartenais plus à moi-même me remplissait, tout enfant que j'étais encore, d'une joie indicible, et ce sentiment, qui ne m'a jamais quitté depuis, m'a été, à travers toute ma carrière, un soutien et une force inappréciables.

« Quelque temps après, cependant, la pensée que j'étais

appelé à donner ma vie *à la Chine* s'empara de mon esprit... »

(*A suivre.*)



BIBLIOGRAPHIE

—

Contes populaires des Bassoutos, *recueillis et traduits* par E. Jacottet.

1 vol. in-18, xxiii-292 pages. — Paris, E. Leroux. Prix : 5 francs.

Voici un livre dont il faut remercier l'auteur. Grâce à lui, les savants qui s'occupent d'ethnographie ou de psychologie comparée pourront faire la connaissance presque directe d'un peuple qu'ils ne connaissent guère et que nos chers missionnaires travaillent à transformer; ils seront reconnaissants à l'homme qui a su, avec patience et critique, réunir ces précieux documents.

C'est sans nul doute par des triomphes spirituels que la mission doit se recommander; elle ne doit pas cependant négliger de rendre service, *quand elle le peut*, à la science européenne. Le cas si remarquable de M. Jacottet montre comment cette pensée peut aller de pair avec le zèle le plus ardent pour la conquête des âmes. C'est d'ailleurs pour se mettre mieux en état de remplir ses devoirs de messager de la Bonne Nouvelle qu'il s'est attelé à ce travail. Désirant apprendre à fond la langue du pays, la pénétrer complètement, en explorer tous les détails, il s'est dit que le meilleur moyen était de se faire raconter par des Bassoutos des contes en sessouto. « Au point de vue linguistique, nous raconte-t-il, je n'ai eu qu'à m'en féliciter; j'avais là, en effet, la langue telle qu'on l'a toujours parlée, sans aucun mélange d'éléments étrangers ou d'idées venues du dehors. » Petit à petit,

il s'est laissé prendre au charme de ces naïfs récits; il s'est mis à les recueillir avec amour. Les amis des Missions les liront aussi avec un vif plaisir. Ils trouveront dans ce volume un moyen de connaître ce que pensaient et racontaient les Bassoutos bien avant l'introduction de l'Evangile chez eux; et il n'était que temps de fixer cette littérature parlée. Pour recueillir ces récits populaires, M. Jacottet a dû s'adresser aux vieillards; les jeunes gens ne les savent plus. Encore quelques années, et il aurait été impossible de noter ces échos mourants d'autrefois.

Plaçons à côté de ce volume la brochure dans laquelle M. Jacottet a rassemblé des contes et des légendes du pays des Ba-Rotsi (1). Il les a recueillis de deux jeunes Zambéziens qui ont été envoyés au Lessouto pour suivre les écoles de notre mission. Les amateurs de littérature populaire y découvriront de vraies perles. Et pour nous, tout ce qui nous révèle mieux l'âme des Ba-Rotsi a un intérêt tragique.

RAOUL ALLIER.

(1) *Contes et traditions du Haut-Zambèze,* recueillis et traduits par E. Jacottet. — Une brochure in-8, 45 pages. — Paris, E. Leroux (extrait de la *Revue des traditions populaires*).

Dernière heure. — Le départ de M. et madame Mercier et de M. Félix Faure s'est effectué dans les meilleures conditions possibles. A Marseille, l'Union chrétienne a tenu à témoigner tout son intérêt à M. Faure par une réunion des plus bienfaisantes.

Vente annuelle. — La vente en faveur des missions aura lieu les mercredi 18 et jeudi 19 mars prochain, à la Salle de la Société d'horticulture, 84, rue de Grenelle. Les dons peuvent être adressés à madame Boegner, Maison des Missions, 102, boulevard Arago, Paris.

Le Gérant : A. BOEGNER.

Paris. — Imprimerie de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 20093.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

UN DANGER

La cause des missions fait, dans nos Églises, d'indéniables progrès; l'accroissement, si lent soit-il, de nos ressources, le chiffre, moins insignifiant qu'autrefois, des vocations, le prouvent. Et cependant cette cause est menacée actuellement d'un danger que nous croyons devoir signaler à ses amis.

Ce danger, c'est que l'intérêt pour les missions perde quelque chose de son sérieux et de sa profondeur en se portant moins sur ce qui, dans cette œuvre, est essentiel, et davantage sur ce qui est secondaire ou accessoire.

L'utilité sociale du travail des missionnaires, ses conséquences pour la vie matérielle, pour l'industrie, pour le commerce, ses rapports avec l'exploration géographique, avec l'expansion coloniale, avec la politique, voilà les aspects de notre œuvre qui attirent et qui retiennent aujourd'hui l'attention de beaucoup d'esprits.

Est-ce à tort? Non, aussi longtemps que toutes ces considérations restent subordonnées à la grande question centrale du salut des âmes et du règne de Dieu. Car la vie humaine est une; il n'y a pas opposition entre les divers domaines où

elle se déploie; l'Évangile est un principe de guérison, non seulement pour l'âme, mais aussi pour la vie extérieure des individus et des nations.

Où le danger commence, c'est quand l'extérieur arrive à nous voiler l'intérieur; quand les considérations d'ordre matériel, social, national, viennent à primer dans les esprits la grande préoccupation centrale du monde perdu qu'il faut appeler, par l'Évangile, à la connaissance du Dieu sauveur.

Mais ce danger possible est-il un danger réel? Nous le craignons, et nous manquerions à notre devoir si nous ne le disions pas.

Prenons un exemple, celui du rapport qui existe entre l'œuvre des missions et l'expansion coloniale. Que cette question préoccupe les esprits, rien de plus légitime. La Société des missions a prouvé, non pas seulement ces derniers temps, mais dès son origine, qu'elle avait conscience de ses devoirs envers les indigènes habitant les possessions lointaines de la France. Il n'est question ni de contester ces devoirs ni de marchander à ceux qui les remplissent notre vive sympathie. Ils y ont tous les droits, et, ajoutons-le, ils en ont le plus grand besoin, car aux difficultés de l'œuvre missionnaire viennent trop souvent s'ajouter pour eux des difficultés et des amertumes spéciales, naissant de ceux-là mêmes qui devraient les protéger et les soutenir.

Mais voici le péril : c'est de subordonner l'essentiel à l'accessoire; c'est de voir dans l'intérêt colonial le but, dans la mission un simple moyen d'arriver au but. N'est-ce pas ainsi que, pour quelques esprits, tout au moins, les choses se présentent aujourd'hui?

Que Dieu nous garde de cet esprit! Car s'il venait à prévaloir, ce qui serait compromis, ce ne serait pas seulement celles de nos missions qui se poursuivent en dehors de tout lien avec notre pays, ce seraient nos œuvres coloniales elles-mêmes. Une entreprise religieuse qui consent à ne plus être que l'instrument d'un intérêt terrestre, si respectable soit-il, cette entreprise se suicide elle-même : le sel a perdu sa sa-

veur ; il n'est plus bon qu'à être jeté dehors et foulé aux pieds par les hommes.

C'est pourquoi, plus que jamais, tout en acceptant résolument tous les devoirs, anciens et nouveaux que Dieu nous impose, inscrivons sur notre drapeau : « Premièrement, le Règne de Dieu ! »

Mais proclamer une devise, si juste soit-elle, ne suffit pas; il faut que cette devise soit une vérité, qu'elle reste la règle de nos actes, qu'elle soit l'inspiration non seulement des amis anciens qui n'en ont jamais dévié, mais aussi de ces amis nouveaux et nombreux que Dieu suscite à notre œuvre.

Il nous faut élever nos cœurs à la hauteur où les place Jésus dans la prière qu'il nous a enseignée : « *Ton règne vienne, ta volonté soit faite sur la terre* — sur *toute* la terre — comme au ciel. » Plus, ici-bas, dans le domaine des affaires terrestres, les horizons se rétrécissent et les barrières s'élèvent, plus il nous faut élargir nos horizons et ouvrir nos âmes aux intérêts généraux de l'humanité. Jésus-Christ est notre Roi, la terre est son héritage ; c'est cet héritage qu'il faut lui conquérir : voilà notre tâche. Ne la rapetissons pas !

Nous appelons dans nos prières un temps où, aux discussions et aux agitations actuelles, si souvent stériles, succédera dans les âmes le réveil du zèle apostolique, l'esprit de la sainte croisade, non pas de celle qui va conquérir un sépulcre vide, mais de celle qui, portant l'Évangile aux extrémités de la terre, prépare le retour glorieux du Roi que la terre désire et que l'Église sert dans l'opprobre en attendant de partager son triomphe.

Ce réveil, le verrons-nous ? Ne le voyons-nous pas déjà s'annoncer à l'horizon ? Cet intérêt croissant manifesté par nos Églises ; ces jeunes pasteurs s'associant pour travailler à notre œuvre ; cet appel à notre jeunesse qui franchit les mers et va peut-être amener à la mission des volontaires en grand nombre, n'en seraient-ce pas les signes précurseurs ?

Dieu le veuille ! — *Dieu le veut.*



LES HOMMES QU'IL FAUDRA POUR MADAGASCAR

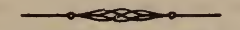
Plus nous avançons, plus nous nous rendons compte que la tâche qui s'imposera au protestantisme français à Madagascar sera avant tout une tâche scolaire. Quelle forme revêtira-t-elle? Sera-ce l'introduction d'éléments français dans les grandes écoles protestantes existantes? Sera-ce la création d'un collège dépendant directement de notre Société? Quoi qu'il en soit, nous pouvons prévoir dès aujourd'hui que, d'ici peu de temps, nous nous trouverons appelés à fournir un certain nombre de professeurs français aux grandes écoles missionnaires malgaches. C'est à dessein que nous employons ce mot de professeur; il ne s'agit pas, en effet, d'envoyer à Madagascar de simples maîtres d'école; les treize cents écoles de la mission norvégienne, les cent et quelques mille écoliers des diverses missions anglaises sont dirigés par des maîtres d'école indigènes, et, sans parler de l'impossibilité où nous serions de fournir même la dixième partie du personnel nécessaire, ce serait suivre une marche rétrograde que de vouloir confier à des Européens un travail que les forces indigènes suffisent parfaitement à accomplir.

Ce qu'il faudra à Madagascar, ce sont des hommes capables d'instruire, en particulier dans la langue française, les futurs maîtres d'école et les futurs pasteurs indigènes. Ces hommes, il les faut naturellement protestants, et bons protestants; mais il les faut aussi animés d'un véritable esprit missionnaire, faute de quoi leur coopération avec l'œuvre de la mission sera impossible; enfin, il les faut très capables, l'expérience ayant montré que l'emploi, en missions, d'hommes insuffisants, intellectuellement et surtout moralement et spirituellement, peut faire un très grand mal.

Or, les hommes tels que ceux que nous venons de caractériser sont rares dans nos Églises, et plus rares encore ceux qui, ayant les qualités et les aptitudes requises, ont le désir de se consacrer à l'œuvre de Dieu en pays lointain.

Il importe donc que, dès à présent, ceux qui ont à cœur l'avenir des Églises et des missions malgaches se préoccupent de recruter avec nous le personnel qui nous sera demandé, et nous adressent, aussitôt qu'ils le pourront, les candidats qui, dans leur pensée, possèdent les aptitudes nécessaires pour l'œuvre à faire dans la grande île. Il faut que ces candidats se mettent en rapport avec nous, nous fassent leurs offres de service et nous indiquent leurs références. Il faut, en un mot, autant que possible, que nous soyons prêts à agir quand le moment sera venu.

Il va sans dire que cette action elle-même reste subordonnée, dans sa forme et dans son étendue, aux indications que nous fournira l'enquête actuellement ouverte; mais l'importance même que nous attachons à cette enquête nous oblige à ne rien négliger pour que l'action puisse suivre d'aussi près que possible l'information (1).



LE DERNIER MOIS DE L'EXERCICE

De l'emploi que nous ferons de ce mois dépend la question de savoir si, oui ou non, nous aurons, comme l'an dernier, la joie de clore nos comptes, le 31 mars, sans aucun déficit.

La situation générale reste ce qu'elle était il y a un mois. Les recettes ont même un peu dépassé le niveau de l'an dernier (abstraction faite de la collecte pour le déficit). Cependant, pour faire face à toutes les dépenses prévues, *il faut que nous recevions encore, d'ici à la fin de mars,* **132,400** *francs.*

Quant aux recettes de la caisse du *Zambèze*, elles continuent à présenter un retard considérable sur l'an dernier.

---

(1) Outre les forces enseignantes dont nous venons de parler, il y aura place aussi à Madagascar, sans aucun doute, pour un ou deux missionnaires-médecins et pour des gardes-malades ou, peut-être, pour des diaconesses françaises.

Le 19 février, *la différence en moins, entre cette année et la précédente était de* 18.100 *francs.*

Ces chiffres se passent de commentaires; ils nous dispensent de tout appel. Nous n'avons qu'un mot à dire : que chacun de nous fasse son possible.

Et puis, quand nous aurons donné et fait donner dans la mesure de nos forces, rappelons-nous qu'il reste un moyen d'action, c'est de crier à Dieu, de lui dire nos besoins et de lui demander de se glorifier une fois encore dans notre infirmité.



ARRIVÉE DE MADAME JACOT

Partie du cap Lopez le 5 janvier, madame Jacot est arrivée le 29 à Bordeaux, où elle a été reçue par M. Th. Escande. Le 1er février, elle débarquait à Paris, accompagnée de ses deux petits enfants, Edmond, âgé de quatre ans et demi, et Roger, qui vient d'atteindre son treizième mois. C'est seulement à son arrivée à Bordeaux, que notre sœur a reçu les témoignages de notre sympathie, car les lettres qui lui ont été écrites à Lambaréné ne sont pas arrivées à temps pour lui être remises. Cela ne l'a pas empêchée de supporter vaillamment son épreuve, comme le montrent les lignes suivantes écrites près de Dakar, à bord de la *Ville de Macéio :*

... « Diverses raisons m'ont poussée à ne pas différer mon départ de Lambaréné. Mais qu'il m'a été dur de le quitter et de m'arracher à la tombe de mon mari ! Et il semble que la distance ne fasse qu'intensifier la douleur; c'est parfois terrible, et sans la prière, je ne sais ce que je deviendrais. Mais Dieu est fidèle, son secours ne m'a pas encore fait défaut dans les heures où la souffrance est aiguë, et je puis encore le bénir à travers les larmes... »

Après avoir passé quelques jours à Paris, madame Jacot s'est rendue à Sainte-Croix, dans sa famille. Elle y restera

quelque temps et sera heureuse d'accepter ensuite l'offre qu'un généreux ami lui a faite d'aller séjourner dans le Midi pendant les derniers mois d'hiver. Ses enfants, subitement transplantés d'un climat chaud dans un pays froid et en plein hiver, en ont déjà subi les atteintes, et c'est une vraie bonne fortune que de pouvoir ainsi leur ménager la transition entre les tropiques et notre atmospère septentrionale.



NOTES DU MOIS

Nous apprenons avec une vive émotion que le gouvernement portugais a décidé l'*expulsion des missionnaires de la Suisse Romande*, travaillant à la baie de Delagoa et dans les environs. Nous exprimons notre profonde sympathie à nos frères et aux Églises qui les soutiennent.

A la dernière heure on nous dit que l'arrêté d'expulsion ne vise qu'un seul missionnaire. MM. Paul de Coulon et P. Berthoud sont allés à Lisbonne pour demander le retrait de cette mesure.

M. le pasteur *Munthe-Kaas, de Norvège*, a été délégué par la Société norvégienne des missions pour entretenir les chrétiens de France des grands intérêts que cette Société possède à Madagascar, où elle dirige, comme nos amis le savent, une œuvre prospère. Il a indiqué les formes que pourrait prendre, dans sa pensée, la coopération des Églises de France à l'œuvre de Madagascar ; ses vues concordent avec ce que nous disons plus haut à ce sujet.

M. Munthe-Kaas a profité de sa visite à Paris pour voir le président de la République et le ministre des Colonies et les assurer de la pleine collaboration que cette Société accordera à l'autorité française dans l'œuvre de pacification et de civilisation qu'elle poursuit à Madagascar.

Nous rappelons que la *Vente annuelle* en faveur des missions aura lieu les mercredi 18 et jeudi 19 mars prochain, à la salle de la Société d'horticulture, 84, rue de Grenelle. Les objets peuvent être adressés à madame Boegner, 102, boulevard Arago. Les spécialités alimentaires sont toujours très appréciées. Nous espérons que les amis des missions feront un effort spécial pour faire réussir cette vente, à laquelle concourent tant de bonnes volontés et qui impose un si grand travail aux dames organisatrices. Celles-ci ont vu leurs rangs éclaircis par la mort, les deuils et la maladie; raison de plus pour les aider de tout notre pouvoir au succès de la vente.

Il y a moins d'un an, nous recommandions à nos lecteurs l'excellent volume consacré à la mémoire de M. *Ernest Dhombres*. La première édition a été enlevée en peu de temps; nous avons le plaisir d'annoncer que la deuxième édition va paraître un de ces jours.

Cette deuxième édition ne diffère que peu de la première; cependant l'auteur a pu y ajouter divers faits intéressant l'œuvre des missions. On trouvera à la couverture les conditions de la vente qui se fait, comme pour la première édition, au profit des missions.

Le départ de M. Krüger nous a obligés, à notre grand regret, à différer la publication de l'*album du Zambèze*, que nous annoncions il y a quelques mois. L'album paraîtra, si rien ne s'y oppose, avant la fin de l'année.

Aux *tournées* que nous annoncions en décembre sont venues s'en ajouter d'autres. M. Teisserès est en ce moment dans le Gard; de là, il se rendra à Montauban, puis dans le pays de Montbéliard. M. Allégret a visité la Normandie et il a donné récemment une conférence à Saint-Quentin et un grand nombre de séances à Paris. Mentionnons enfin le voyage que M. le pasteur L. Monod a bien voulu faire en Angleterre et en Ecosse, au lieu et place de M. Krüger, pour

plaider dans ces deux pays la cause des pasteurs et des évangélistes indigènes du Lessouto. M. Appia, qui devait se charger de quelques réunions à Londres, ayant été retenu par la maladie, a été remplacé par le directeur. Celui-ci avait eu l'occasion, quelques semaines auparavant, de représenter notre Société à Nantes.

Pendant le cours du mois de février, M. Donald Fraser, candidat en théologie de *Glasgow*, a visité Paris, Montauban, Lyon, et divers centres universitaires de la Suisse française. S'adressant spécialement aux étudiants, il a cherché à les gagner à la cause du *mouvement des volontaires de la mission*, qui s'est produit et qui se continue en ce moment dans les collèges d'Amérique et d'Angleterre. L'avenir montrera, nous l'espérons, que la visite de notre jeune frère n'a pas été inutile.

Bien que près de deux mois nous séparent encore de nos *réunions annuelles*, rappelons-en la date, quand ce ne serait que pour engager nos lecteurs à les préparer d'avance par la prière. Sauf avis contraire, notre assemblée générale aura lieu le soir du jeudi 23 avril, à l'Église de la Rédemption. La *réunion familière* d'usage se tiendra le dimanche suivant, dans l'après-midi, à la Maison des Missions. Demandons à Dieu que d'abondantes bénédictions accompagnent ces séances.



ENTRE ADEN ET MADAGASCAR

Lettre de M. F. H. Krüger.

Entre Ajibouti et Aden, 21 janvier 1896.

Mon cher ami,

La mer Rouge ne nous a pas été clémente. Contrairement à toutes les traditions, le ciel est resté couvert et la mer

secouée; restait la chaleur humide dont nous ressentions doublement le poids.

Il s'ensuit que je dispose de quelques heures seulement pour liquider la correspondance de près d'une semaine. C'est demain matin qu'on remet les lettres à Aden. Le bureau suivant est Zanzibar, sept jours après Aden.

Malgré pas mal d'ennuis résultant de nos préparatifs précipités, malgréla rapidité de notre départ, qui fait qu'il nous semble souvent encore rêver, — et le rêve ressemble presque à un cauchemar, — nous sommes de plus en plus persuadés que nous avons bien fait de partir par ce courrier.

L'arrivée à Madagascar de nos compagnons de voyage décidera probablement de l'avenir de cette nouvelle colonie. L'administration est représentée par une fournée de résidents, auxquels le secrétaire général de la résidence de Tananarive donne le mot d'ordre, un mot d'ordre excellent, autant que nous pouvons en juger. Un inspecteur des douanes, embarqué au dernier moment, pose les jalons du nouveau régime douanier. Un directeur du Comptoir national d'escompte va juger de la nouvelle situation faite à sa banque. Des ingénieurs des mines, de petits capitalistes, des colons pleins d'initiative veulent voir ce qu'est Madagascar. L'évêque anglican se propose de faire une dernière tournée pastorale dans l'île, et de remettre ensuite la houlette à des mains plus jeunes.

Ne sommes-nous pas à notre place, au milieu de ce monde qui s'agite et que tant d'intérêts divers mettent en mouvement ?

A notre place? Pas nous ; personne ne le sent mieux que nous, et, ensemble, nous le confessons à Dieu tous les jours. Mais la cause de l'Évangile, ou encore, la grande communauté des enfants de Dieu de langue française, dont nous avons l'honneur d'être les délégués, devait avoir des représentants au milieu de la troupe de tous ceux qui tiennent entre leurs mains les destinées françaises de Madagascar. Cela était indispensable.

Que ferons-nous? Dieu le sait. Cela seul nous soutient. Si,

comme je viens de le dire, le développement ultérieur de notre nouvelle possession dépend en partie de nos compagnons de voyage, — avec lesquels il était bon que nous pussions nous entretenir librement, comme on cause sur le pont d'un paquebot entre les parois duquel on est emprisonné ensemble pendant tout près d'un mois, — nous savons pourtant que, du haut des cieux, notre Dieu, le Seigneur des Seigneurs et le Roi des Rois, lui qui a conduit le passé de l'histoire du christianisme à Madagascar, tient les fils du présent et du futur. Ne cessez pas de lui demander, avec nous, que nous soyons ses instruments, que notre amour pour lui domine tout, et qu'au milieu des scènes étranges qui, pendant des mois, vont se dérouler sous nos yeux, au milieu des conflits de volontés contraires, nous demeurions *sine captivitate rerum*, pour parler le langage de l' « Imitation », uniquement liés par sa volonté.

Avec l'expression de notre double et vieille affection commune,

Ton

F. H. K.

P. S. — Nous avons eu le privilège et la joie, dimanche dernier, de célébrer un très court culte avec sept ou huit auditeurs. On nous a accordé le fumoir pour cela. C'est la première fois que le fait s'est présenté à bord d'un vapeur des Messageries maritimes, m'a dit le commissaire du bord.

F. H. K.



LESSOUTO

DANS LE HAUT-LESSOUTO

Étude de M. H. Dieterlen.

Suite et fin (1).

Cette conception de Dieu ne laisse évidemment aucune place au christianisme. Pas de morale, pas de péché. Alors, pourquoi un Sauveur? Pourquoi Jésus? Pourquoi la repentance, la lutte contre la chair, le renoncement, la crainte du mal, la peur d'un jugement, le combat pour la vie éternelle? A quoi bon l'Évangile? A quoi bon l'Église, et ses cultes, et sa discipline? Ne sommes-nous pas enfants de Dieu sans tout cela?

Et voilà comment il se fait que le païen, tout en prétendant croire en Dieu, continue à vivre dans l'impiété, dans les péchés de la chair : adultère, ivrogne, matérialiste jusqu'aux moelles; et avec cela content de son sort et sans inquiétude pour son avenir éternel.

Chose plus curieuse et plus triste encore! Il croit en un certain Dieu qu'il a fait à sa convenance et que l'on pourrait justement comparer à de la fausse monnaie, et pourtant il a gardé ses dieux nationaux, qui sont ses ancêtres. Il est rare qu'il nous en parle, probablement parce que c'est le fond même de sa pensée.

Je chevauchais, il y a quelques semaines, à côté d'un jeune homme, et je lui demandais où il allait. A mes questions, voilà ce qu'il répondit :

« Je vais à Tsikoané, chez notre grand chef Jonathan Molapo. Il nous a invités à faire beaucoup de bière. Nous la boirons. Ce sera une grande fête. Il y aura une prophétesse qui

(1) Voir page 68.

priera pour la pluie. Elle la demandera à nos dieux, à Molapo, à Moshesh, à Mokhachané, nos anciens rois. Ils sont là, dans la terre. Nous crierons : La pluie! la pluie! Vous avez vos dieux et nous avons les nôtres, comme vous avez vos médecins et nous les nôtres... »

C'était avouer sans la moindre fausse honte ce culte des ancêtres qui, dans le Haut-Lessouto, me semble être plus généralement pratiqué qu'ailleurs.

Tout récemment encore, un homme, rendu loquace et communicatif par de trop copieuses libations, et par cela même plus franc et plus courageux, m'exposait sa théologie en m'affirmant que les défunts devenaient des dieux, et que lui-même ne comprendrait pas qu'après sa mort il ne soit pas le dieu de ses enfants.

Il ne s'agit pas ici de bravades. Ces gens ne posaient pas pour des esprits forts. Ils disaient ce qui est. La fête dont me parlait le premier a eu lieu. Sous le patronage du grand chef, des « prophètes » — car on a emprunté le mot au christianisme — ont rendu grâces aux ancêtres pour la splendide récolte de sorgho qu'on venait de faire et, par la même occasion ont demandé à ces dieux d'accorder à leur peuple une nouvelle et abondante moisson. C'est poussés par ces dieux mêmes, disaient-ils, qu'ils leur adressaient ces louanges et ces prières, à grand renfort de chants bizarres, de contorsions grotesques et de costumes empruntés aux temps anciens. On but beaucoup de bière, on se grisa, on échangea force coups de langue et de bâton. Et le culte des ancêtres reçut une fois de plus la sanction des chefs et mérita d'être appelé la religion nationale des Bassoutos du Haut-Lessouto.

Le Dieu des chrétiens, on en parle donc beaucoup, et, en certaines circonstances, en cas de guerre par exemple, on invoque sérieusement ses délivrances. Au Centre on l'eût officiellement prié ces derniers mois pour qu'il fasse cesser la terrible sécheresse que nous venons de traverser. Ici, personne n'a proposé qu'on ait une de ces réunions de prières

pour la pluie qui ailleurs ont passé dans les mœurs des Bassoutos païens et de leurs chefs. On a recouru aux ancêtres ; cela suffisait, paraît-il. S'abaisser jusqu'à demander les prières de l'Église, s'humilier, s'avouer vaincu, c'eût été trop pénible pour Jonathan et ses frères.

S'il nous semble impossible de concilier le culte des ancêtres avec celui du vrai Dieu, et s'il nous semble même odieux de songer à ce rapprochement sacrilège, nos païens, moins scrupuleux et plus faciles à contenter, ont trouvé un biais satisfaisant leur raison. Et ce biais, ils ont été le chercher... dans la religion catholique.

« J'aime la religion catholique, disait notre grand chef. Au moins, chez elle, on ne s'adresse pas directement à Dieu. On s'adresse à des intermédiaires, aux saints. Nous aussi, nous nous servons d'intermédiaires, qui sont nos ancêtres. »

— Mais, lui fut-il répondu, les saints du catholicisme étaient des saints, des hommes qui vivaient dans la crainte et au service de Dieu. Vos ancêtres, eux, n'étaient que de simples hommes et des pécheurs.

— Des pécheurs ! Est-ce que quelqu'un prétendrait que mon père Molapo a jamais volé ?

Nos vieux chefs bassoutos canonisés par leurs descendants, et servant d'intermédiaires entre les hommes et Dieu, c'est un comble. Et, pour dire vrai, je ne crois pas que Jonathan, quoique l'auteur de cette singulière théorie, y croie lui-même. Se tromper volontairement, essayer de se séduire par de faux raisonnements, c'est encore un trait caractéristique du païen qui, tout au fond de sa conscience, se sent dévoyé et coupable, mais qui refuse, coûte que coûte, de démordre de ses erreurs, parce qu'elles lui plaisent et lui donnent toute latitude pour suivre les mauvais instincts de sa nature.

Au fond de cette conscience, il règne un malaise plus ou moins sensible ou senti. Et s'il y a beaucoup, beaucoup de païens qui croient que l'on peut offenser les hommes et être puni par eux, mais qu'on ne peut irriter Dieu, il en est aussi

un certain nombre que les remords tourmentent et qui ne sont pas heureux d'être païens et pécheurs.

Je connais un chef important de mon district qui, parfois, appelle son évangéliste, fût-ce même au milieu de la nuit, et qui lui demande de lui parler de Dieu et de prier avec lui, parce que, dit-il, « ma conscience me tourmente ». Cela ne l'empêche pas de continuer à vivre comme un pur païen. Mais l'aiguillon est là, au fond de son cœur. Celui-là sent ce que c'est que le péché.

(Me sera-t-il permis, à ce propos, de corriger ou d'expliquer une parole d'un missionnaire du Lessouto qu'a reproduite un numéro du *Journal des Missions* de l'année 1895? Ce collègue disait que le sentiment du péché jouait un très petit rôle dans la conversion des Bassoutos, et que c'était en général des rêves qui produisaient cette dernière. Oui, dirais-je, ce sont très souvent des rêves qui sont l'occasion de ces conversions; mais ces rêves, ils sont précisément le produit d'une conscience troublée par le sentiment du péché; ils roulent en général sur ces sujets : La vue des péchés qu'on a commis; la porte du ciel défendue à l'homme parce qu'il est coupable; les reproches de Dieu au pécheur impénitent ou non pardonné; le jugement dernier et la condamnation du méchant. C'est assez indiquer qu'un certain sentiment du péché a précédé et produit ces rêves et est la cause de la conversion dont le rêve n'est que l'occasion accidentelle. A vrai dire, sans sentiment de péché, y a-t-il possibilité d'une conversion réelle, de repentance, de désir de pardon et d'acceptation du salut en Jésus-Christ?)

Pour revenir à notre sujet : Si le Dieu des chrétiens n'est, pour nos païens, qu'un être sans morale, et si le culte des ancêtres est resté au fond de leurs cœurs, il n'est pas étonnant que le paganisme national et traditionnel des Bassoutos ait conservé ici tout son prestige et toute son autorité. Le Dieu de la Bible attire les hommes en haut et en avant; c'est un Dieu de progrès, de perfection et de sainteté. C'est celui qu'on ne veut pas. Les dieux des Bassoutos, immobiles et

immuables dans leurs tombes, représentants d'un passé peu glorieux en somme, mais qu'embellissent les récits des guerres d'autrefois et la crainte des blancs, retiennent leurs descendants sur la voie du progrès et tournent leurs regards vers le passé et vers la terre. Un peuple qui vénère ses ancêtres comme des dieux peut-il réellement progresser? Pour progresser, il faut se transformer, abandonner les idées et les coutumes du passé, adopter celles du présent, de l'avenir et de l'étranger. Faire cela, ne serait-ce pas offenser les pères, se séparer d'eux, les critiquer?

Nos Bassoutos, sans s'en douter, sont les victimes du respect qu'ils portent à leurs ancêtres. Leur attachement aux coutumes nationales, même aux plus ineptes, en provient dans une large mesure.

Mais il y a plus, et autre chose.

Je remarque ces temps-ci une grande abondance de fêtes de circoncision des jeunes garçons et d'initiation des filles. Ils y passent *tous*, elles y passent *toutes;* on nous enlève même des enfants dont la mère est chrétienne et qui, jusqu'à présent, fréquentaient nos temples et nos écoles.

La polygamie est aussi florissante que jamais, et, du reste, les païens la justifient en puisant des arguments en sa faveur dans l'Ancien Testament, où ils abondent.

« Vous me reprochez d'avoir plusieurs femmes, disait un chef. Dieu n'est pas si dur que vous. N'a-t-il pas désigné comme successeur de David, et béni Salomon, le fils de Bath-Scébah, une concubine? Et Abraham? Et Jacob? Et tant d'autres, hommes aimés de Dieu et pourtant polygames, qu'en faites-vous? »

On n'épouse une femme qu'en donnant à ses parents trente têtes de bétail et dix moutons. Ce n'est pas exactement un marché, et ce n'est pas la femme que l'on achète; ce dont on s'assure la propriété, ce sont les enfants que cette femme mettra au monde et qui doivent être nombreux. Que son mari meure, peu importe. Elle passera à l'un de ses frères qui suscitera une descendance au défunt, tout en ayant sa propre

femme à lui. Et si cet arrangement ne se réalise pas ou échoue, peu importe encore. Cette pauvre veuve est condamnée à un veuvage perpétuel, mais non à la stérilité. La continence est une vertu qui dépasse ses forces morales...

Elle aura donc des enfants. Peu importe leur provenance : ce sont des enfants, ils vont augmenter la famille du défunt, dont les parents, en bons spéculateurs, veulent en avoir pour leur bétail. Quelles tristes choses je pourrais citer à ce sujet, rien qu'en racontant la vie de deux jeunes veuves qui vivent en ce moment même dans ma station !

Mais passons. Il importait de rappeler que les coutumes du paganisme traditionnel des Bassoutos sont, ici, bien loin d'avoir disparu ou d'avoir perdu leur popularité.

Pourquoi?

Tout d'abord parce qu'elles correspondent aux mauvaises passions du cœur humain, aux convoitises de la chair, à la paresse, et à la grossièreté de la nature de nos païens.

— Qu'est-ce qui t'empêche donc de t'occuper de Dieu et de ton âme?

— Moi? Je veux boire de la bière.

Traduisez : Je veux pouvoir m'enivrer et m'abrutir à ma guise.

Mais il y a plus, et, disons-le avec soulagement, il y a mieux. Tout n'est pas matérialisme et animalité dans l'attachement de nos Bassoutos aux traditions et aux coutumes de leurs pères. C'est aussi une affaire de patriotisme et le produit de l'instinct de la conservation.

Nous vivons dans des temps où les races noires du sud de l'Afrique sont, l'une après l'autre, dépouillées de leur indépendance et de leurs rois légitimes, et exposées à perdre, rapidement peut-être, leur individualité et leur existence en tant que nations. La peur d'être dispersés hante, à juste titre, les noirs de nos pays, comme autrefois les hommes qui bâtirent la tour de Babel. La tour de Babel, sur laquelle nos Bassoutos fondent l'espoir de rester forts, unis, eux-mêmes,

ce sont leurs coutumes nationales, auxquelles ils se cramponnent avec une persistance digne d'une meilleure cause. Ils font une mauvaise spéculation, et, s'ils avaient la moindre connaissance de l'histoire du monde, ils comprendraient que le seul moyen, pour un peuple non civilisé, de ne pas être englouti et détruit par le courant de la civilisation, c'est de s'y jeter résolument et d'être porté par lui. Mais ils ignorent l'histoire du passé, et ils comprennent peu l'histoire contemporaine du Sud de l'Afrique qui, pourtant, devrait être pour eux une leçon de choses des plus instructives et des plus menaçantes.

Fiers de leur passé et de leur nom, de leurs coutumes et de leurs plaisirs, ils cherchent encore leur salut dans le maintien des choses du passé. Si d'autres se perdent pour avoir été trop entreprenants, ils périront pour avoir été trop conservateurs.

La principale responsabilité de cette erreur repose sur nos chefs. C'est eux qui se sont constitués les grands-prêtres du paganisme et des traditions nationales. C'est eux qui prêchent l'attachement aux coutumes des pères, et qui favorisent les superstitions, les fêtes païennes, les orgies, la polygamie, la circoncision et le reste. Ce sont eux aussi qui sont les plus redoutables adversaires du christianisme et de l'Église de Jésus. En pareille matière, leur autorité est incontestable et incontestée, leur exemple et leurs paroles font force de loi parmi leurs sujets. Ils ne sont pas indifférents ou neutres en matière de religion; ils sont nettement hostiles à l'Évangile, et leurs gens, pris dans leur ensemble et toute part faite pour d'assez nombreuses exceptions, le sont aussi.

En présence du christianisme, — c'est le fait qui m'a le plus frappé dans le Haut-Lessouto, — les païens observent une attitude évidemment défensive. Ils ne l'aiment pas, ils n'en veulent pas; ils s'en défient comme d'une puissance de désintégration et comme un trouble-fête, comme un intrus auquel il faut soigneusement fermer la porte des cœurs, des familles et de la tribu. Le paganisme est la religion d'État.

Toute concurrence est un ennui, une complication et un danger, la menace d'un établissement d'un État dans l'État, avec toutes les conséquences que ce fait comporte.

Les progrès du christianisme inquiètent les chefs et suscitent leur jalousie, qui est très grande. Ils voient dans l'Évangile un pouvoir rival du leur. Quand un de leurs hommes manifeste des velléités de se convertir, ils cherchent à l'en dissuader et recourent à beaucoup de moyens indirects pour l'en empêcher, ou, s'il devient chrétien, pour le faire apostasier. Leurs sujets, par complaisance pour eux ou par conviction, en agissent de même.

Un des hommes les plus compétents et les plus respectables du district de Léribé me disait un jour ces paroles qui valent la peine d'être reproduites et méditées : « Je suis convaincu que si nous n'avions pas au Lessouto des résidents européens, les chrétiens bassoutos de ce district auraient à rendre témoignage de leur foi en versant leur sang pour elle. »

La présence des missionnaires, il est vrai, est, aux yeux des Bassoutos, une chose de grand prix. Ils ne voudraient pas nous voir partir. Ils ont conscience des bienfaits temporels que leur ont apportés nos prédécesseurs, et ils répètent volontiers que « la tribu des Bassoutos doit son salut et son existence aux missionnaires français ». A leurs yeux, nous sommes, comme disait un chef du district de Kalo, une corne, c'est-à-dire un talisman ayant la faculté de les protéger contre les maléfices et les malheurs qui pourraient les menacer.

Mais, s'ils voulaient ou pouvaient comprendre leurs propres sentiments et ensuite les exprimer franchement, ils nous diraient volontiers : « Nous tenons à vous. Demeurez avec nous..., pourvu que vous n'obteniez pas de résultats de vos travaux ».

La tâche de l'Église est singulièrement compliquée et difficile quand elle a affaire à un adversaire si habile, si puissant, et qui a pour lui les traditions séculaires d'un peuple, ses préjugés, ses habitudes, ses chefs, et l'immense majorité de

ses gens. Nos efforts sont contrecarrés, nos erreurs de tactique sont immédiatement relevées et tournées contre nous. Les inconséquences et les péchés des chrétiens sont guettés avec vigilance, et on nous les jette à la tête en disant : « Les chrétiens aussi commettent adultère », comme on me l'a dit plus d'une fois ici. A nos prédications chrétiennes on oppose des prédications païennes; à nos fêtes d'Église, des fêtes de sensualité et de dissipation.

Annoncer l'Évangile ici, ce n'est pas offrir aux païens un remède désiré par le malade qui a conscience de la gravité de son état et qui veut être guéri. Ce n'est pas lui ouvrir la porte d'une salle de festin dans laquelle il souhaite d'être admis. Loin de là! C'est importuner des gens qui sont contents de leur sort et d'eux-mêmes; c'est déclarer à un adversaire très puissant une guerre de longue haleine, et lutter pour remporter la victoire après une longue campagne et de grands combats. Nous y allons de tout cœur, pour Dieu et pour l'humanité. Et j'espère que ceux qui liront ce qui précède ne me croiront ni pessimiste, ni découragé.

J'ai cru devoir donner aux amis de notre mission une idée de la situation du Haut-Lessouto, dans ses lignes générales, avec ses traits les plus caractéristiques, telle que je l'ai vue et étudiée pendant le cours des neuf mois que j'y ai passés.

Quand un voyageur se trouve pour la première fois en face des hautes montagnes des Alpes, il ne peut se défendre d'un sentiment de malaise, de tristesse et d'effroi. Il ne voit, de loin, que pentes abruptes, précipices et torrents, murailles de roches et de glace, désert, froid et mort. C'est là sa première impression, celle qui s'impose à son esprit et s'empare de son cœur. Il ne tarde cependant pas à découvrir que dans ce désert et parmi ces rochers poussent des touffes de gazon verdoyant et s'épanouissent de superbes fleurs. Il y voit le sentier du chévrier et les traces du voyageur, et il y entend le chant des oiseaux. C'est la vie que les chauds

rayons du soleil font surgir au sein de ce chaos sauvage et de cette désolation.

Il en est de même du paganisme qui nous entoure. Les grandes lignes, l'ensemble, la masse, tout cela vous remplit de tristesse et de frayeur, et vous paralyse. Peu à peu on y découvre des fleurs, des âmes simples que l'Évangile a arrachées des griffes du monstre et dont il fait l'éducation en vue du royaume de Dieu. Il voit les premiers indices de la vie surgissant du milieu de la mort, sous l'influence de la grâce divine. Il se réjouit, il prend courage, il espère, il lutte, il rend grâces, voyant dans chaque grain de semence jeté en terre la promesse des glorieuses moissons de l'avenir.

Voilà où nous en sommes! Puissent nos amis partager nos travaux et nos épreuves, pour pouvoir un jour, avec nous, fouler aux pieds le paganisme si orgueilleux qui, aujourd'hui encore, nous défie et fait échec à nos efforts les plus persévérants (1).

H. DIETERLEN.

(1) Rappelons que l'évangélisation du Lessouto est défrayée par une *caisse centrale* qu'alimentent avant tout et pour la plus large part les contributions des Églises indigènes. Cette caisse reçoit aussi l'appui d'un certain nombre de chrétiens d'Angleterre et d'Écosse, auxquels nous avons fait appel pour cette branche de notre œuvre, ainsi que les dons faits « pour les évangélistes du Lessouto » par quelques amis de nos Églises.

On a pu juger par le commencement de l'article de M. Dieterlen à quel point nos missionnaires ont besoin des ressources que nous pouvons mettre à leur disposition.



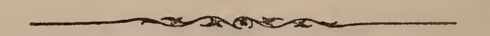
ZAMBÈZE

NOUVELLES DE M. ET MADAME MERCIER

Comme nous l'annoncions il y a un mois, M. et madame Mercier se sont embarqués à Southampton, le 25 janvier, à bord du *Hawarden Castle*. L'entrevue projetée avec M. Waddell, à Londres, a pu avoir lieu. M. Mercier a reçu de l'ancien aide de M. Coillard toutes sortes de renseignements pratiques de la plus grande utilité. Nous avons le regret d'apprendre que l'état de santé de M. Waddell est loin d'être réjouissant et qu'il lui faudra bien du temps pour qu'il retrouve les forces et l'entrain qu'il a si largement dépensés au service de la mission du Zambèze.

A Londres, M. le pasteur Roehrich s'est obligeamment mis à la disposition de M. Mercier pour l'aider à régler les diverses affaires auxquelles il faut toujours mettre ordre avant de s'embarquer. Madame Hart, une amie de nos missions, a bien voulu offrir sa cordiale hospitalité à nos voyageurs.

De Madère, M. et madame Mercier nous écrivent qu'ils ont jusque-là fait bon voyage, sur une mer relativement calme. Ils étaient pleins de confiance, sachant qu'ils marchaient vers le Zambèze, et ils s'avançaient « les cœurs en haut ».



LA MISSION DU ZAMBÈZE
de juillet 1894 à septembre 1895.

Au Comité de la Société des Missions de Paris.

Messieurs et chers frères,

La cinquième Conférence de la mission du Zambèze vient d'avoir lieu à Léaluyi, du 13 au 25 septembre. Elle réunissait les missionnaires de Kazungula, Seshéké, Nalolo et Léaluyi,

sous la présidence de notre vénéré doyen M. Coillard; elle souhaitait aussi la bienvenue à M. Davit, le futur missionnaire de Séfula; quant à ses compagnons de voyage, M. et madame Boiteux, ils étaient restés à Kazungula, de sorte que nous n'avions pas le plaisir de les avoir au milieu de nous. Nous avons si rarement la joie d'être tous réunis, que c'est toujours une fête quand cela arrive; cependant, un gros nuage assombrissait notre réunion : notre président, très peu bien depuis deux mois, ne pouvait se joindre à nous qu'au prix d'efforts extraordinaires.

Chaque missionnaire a présenté à la Conférence un rapport sur la marche de sa station pendant l'exercice écoulé. C'est de ces rapports particuliers qu'est extrait le compte rendu général que nous vous envoyons; comme la plupart des faits relatés vous sont déjà connus par les lettres qui vous ont été envoyées dans le courant de l'année, nous nous bornerons à rappeler maintenant les principaux événements de cette période.

Remontons ensemble le fleuve, et voyons successivement les stations qui s'y trouvent. Voici tout d'abord *Kazungula*. Vous comprendrez sans peine que le missionnaire de cette station, *M. Louis Jalla*, commence son rapport par des actions de grâces, car, pendant cette dernière année, Dieu lui a accordé de nombreux sujets de joie dans son travail. Alors que pendant les premières années de l'existence de cette station, c'est avec grand'peine que le missionnaire réussissait à avoir une trentaine d'auditeurs seulement, aujourd'hui le nombre a presque décuplé. Le fait est dû, en grande partie, à l'installation, à Kazungula, de Litia, le fils aîné de Léwanika, ce qui a amené un grand développement de ce village, autrefois assez insignifiant. Mais ce n'est pas seulement à cause de la fréquentation des cultes que M. Louis Jalla a lieu de se réjouir; c'est surtout à cause des nombreuses personnes qui ont publiquement déclaré vouloir servir Dieu. Aujourd'hui, il y a à Kazungula 130 professants qui sont surtout des hommes dans

la force de l'âge. A leur tête se trouve *Litia*, qui, dès son arrivée à Kazungula, s'est montré des mieux disposés : il a fait implorer la bénédiction de Dieu sur l'emplacement où il allait construire son village; peu après, il renvoyait sa deuxième femme et faisait une profession publique de sa foi.

Son influence s'est aussi fait sentir dans l'école, en ce qu'il a pressé les gens à y envoyer leurs enfants; cette école a eu un maximum de 70 enfants, avec une moyenne de 51 élèves réguliers. Leurs progrès sont réjouissants et sont dus en grande partie à l'activité de *mademoiselle Kiener*, à laquelle incombe spécialement le soin de cette école. A Noël, les enfants eurent une fête, avec jeux, collation, arbre de Noël et séance de lanterne magique.

Le missionnaire et mademoiselle Kiener ont été secondés dans leur travail par l'évangéliste John. Celui-ci a aussi fait une tournée d'évangélisation de quinze jours dans le Botoka, dans les environs des chutes Victoria. Partout, il a rencontré un excellent accueil, et il serait bon de pouvoir placer un missionnaire dans cette région.

Au mois de juin, la station de Kazungula était mise en émoi par l'arrivée d'une dizaine de chercheurs d'or; cependant, grâce à Dieu, aucun événement grave n'a troublé la paix.

A peu près à la même époque mourait *Mokumba*, l'ancien chef de Kazungula; cette mort faillit être l'occasion d'une recrudescence de paganisme, mais *Litia* réussit à réprimer ce mouvement.

Si la station de Kazungula a connu beaucoup de beaux jours pendant cette dernière année, soit à cause des progrès réjouissants de l'œuvre, soit dans la vie de famille du missionnaire et de l'évangéliste qui, tous les deux, ont été réjouis par la naissance d'enfants, d'autre part, ils ont aussi connu des jours sombres : la maladie les a souvent visités, surtout l'évangéliste et sa femme, et, par-dessus tout, le deuil a frappé nos amis : pour la troisième fois, Dieu leur a repris un

enfant; après Marguerite et Annita, ce fut *Édouard*, qui mourait le 8 juillet, après quinze jours de maladie, alors qu'il allait avoir deux ans.

Pour terminer ce qui concerne la station de Kazungula, nous ne pouvons mieux faire que de citer M. Jalla lui-même : « En jetant un regard rétrospectif sur ces douze mois, à travers les joies et les épreuves qui nous ont été dispensées, nous bénissons le Seigneur de sa bonté paternelle, nous adorons ses voies, nous le louons d'avoir transformé la petite station de Kazungula de 1894 en un des principaux centres du pays, par l'arrivée de Litia, et d'avoir changé en allégresse les craintes que nous avait inspirées sa venue, par le développement si encourageant qu'a pris dès lors le réveil de Kazungula. A Lui seul en soit la gloire ! »

Continuant notre marche, à deux jours de distance seulement, nous arrivons à *Seshéké.* Ici aussi, nous trouvons la joie; comme M. Jalla, M. Goy a vu un réveil se produire parmi ses auditeurs, si bien qu'il y a aujourd'hui, à Seshéké, de nombreux professants, parmi lesquels la princesse *Akunughisa*, fille de la reine Mokuaé, et chef suprême de Seshéké. Il se tient chez elle, chaque semaine, sous la direction de madame Goy, une réunion pour les femmes.

M. Goy exprime des craintes sur le sérieux de quelques-unes de ces conversions; cependant, beaucoup de ces convertis l'ont édifié par les témoignages de leur sincérité, et il ne doute pas que, si Dieu a laissé germer de l'ivraie dans le champ, il s'y trouve pourtant aussi beaucoup de bons grains.

Les *cultes* du dimanche matin ont été suivis par une moyenne de 110 auditeurs.

L'*école*, jusqu'à présent complètement à la charge de M. et madame Goy, puisque mademoiselle Keck, qui en avait été chargée, a dû quitter le pays pour cause de santé, a aussi donné de la satisfaction au missionnaire de Seshéké.

A côté de cette activité réjouissante qui se poursuit par les divers cultes et l'école, Satan n'a pas manqué d'agir aussi ; il

se manifeste tout un parti d'opposition, avec la plupart des chefs à sa tête, qui proteste contre les progrès de l'Évangile, au nom des anciennes traditions.

La maladie a aussi visité la station de Seshéké; mademoiselle Keck fut particulièrement atteinte, elle dut même quitter le pays. M. et madame Goy ne furent pas épargnés non plus, ils durent même demander du secours à Kazungula. Grâce à Dieu, ils sont de nouveau bien aujourd'hui, et ils sont enfin réjouis par l'arrivée de l'évangéliste *Aarone* et sa femme, qui vont leur être d'un précieux secours, spécialement pour l'école. (*A suivre.*)

SÉNÉGAL

VOYAGE DE M. ALBERT BOLLE

Avant de s'embarquer à Bordeaux, M. Bolle a pu faire la connaissance des membres du Comité auxiliaire de cette ville et celle de plusieurs autres amis. Une réunion familière, « très intéressante », nous écrit-on, a pu avoir lieu le veille de son embarquement. Le 5 février, il allait occuper, à bord du *Brésil*, la cabine qui lui était réservée. Parmi les passagers se trouvait un membre de la Croix bleue, originaire de Zurich, et se rendant au Brésil.

Une carte postale, écrite de Lisbonne, nous apprend que M. Bolle a fait jusque-là un excellent voyage.

LETTRE DE M. ESCANDE

Saint-Louis, le 10 janvier 1896.

Cher monsieur Boegner,

Avec quel soupir de soulagement nous avons vu notre soli-

tude prendre fin, je ne saurais l'exprimer. Il faut bien le dire, l'arrivée de nos chers collaborateurs n'était pas seulement un cordial pour notre cœur, c'était une nécessité pour la bonne marche de l'œuvre. M. Nichol a bien fait tout ce qui était en son pouvoir pour suppléer M. Pétrequin, — et son concours nous a été extrêmement utile. Il n'en reste pas moins que ces mois de désorganisation ont été préjudiciables à la discipline, et qu'après avoir, par la force des choses, lâché un peu les rênes, on éprouve quelque difficulté à les reprendre en main. J'ajoute que l'hivernage a été dur, que les maladies ont été nombreuses, et non moins nombreux nos soucis.

Si « deux valent mieux qu'un », comme l'affirme l'Ecclésiaste, à plus forte raison cinq valent mieux que deux : nous en faisons l'expérience depuis que mademoiselle Buttner, M. et madame Pétrequin sont à Saint-Louis.

Mademoiselle Buttner bénéficie du travail que mademoiselle Lasserre, ma belle-sœur, a accompli durant son trop court séjour au milieu de nous. L'esprit de la maison est bon, très bon même. D'une façon générale nous trouvons chez nos fillettes de l'application et de la bonne volonté. La conversion de nos aînées n'a pas été un feu de paille, mais une œuvre sérieuse qui se fait juger par ses fruits.

Ces fruits, nous avons eu tout dernièrement l'occasion de les toucher du doigt. Dans les premiers jours de novembre, le tétanos se déclarait chez une de nos internes, une grande fille de seize ans, et, en quelques heures, la mettait aux portes du tombeau. Le docteur avait perdu tout espoir. Nous-mêmes, après avoir supplié Dieu de nous l'épargner, nous lui en avions fait le sacrifice. Il semblait que ce fût la fin. Mais, tandis que d'indicibles souffrances contractaient son pauvre corps, il y avait sur le visage de notre chère malade une paix, une sérénité, que l'espérance chrétienne peut seule donner. Ses paroles exprimaient la confiance, et son désir était d'aller au plus tôt « vers son Père » et d'être pour jamais « tout près de son Sauveur. »

Dieu a eu pitié de nous et nous l'a rendue. Oh ! comme nous

comprenons mieux maintenant l'efficacité de la prière et la puissance de la foi !

C'est à Sôr que M. et madame Pétrequin se sont établis, par suite du transfert dans ce faubourg de notre école du chef-lieu. Celle-ci, nous le sentions depuis longtemps, n'était pas dans son vrai milieu à Saint-Louis. Elle comptait bien plusieurs externes, des Wolofs en particulier ; mais, d'abord, la concurrence des écoles laïque et congréganiste était trop forte ; ensuite, nous n'avions aucune prise sur ces élèves : ils ne suivaient ni nos cultes ni notre école du dimanche. Bref, l'œuvre religieuse n'y trouvait aucun profit. A Sôr, les conditions sont tout autres : le fanatisme y est moins farouche, partant l'opposition moins grande. Je ne doute pas qu'avec une direction ferme comme celle de M. et madame Pétrequin, nous n'obtenions cette année-ci des résultats encore plus encourageants que l'an dernier.

A part nos internes, cette école est fréquentée par une vingtaine de jeunes Bambaras et Wolofs, dont nous cherchons à cultiver l'âme en même temps que l'intelligence. La maison de l'instituteur est un centre de ralliement pour tous ces gamins désœuvrés. Ils se trouvent là sous une influence chrétienne qu'ils subissent en quelque sorte malgré eux. Détail à noter : la jeune génération de Béthesda a commencé à nous fournir son contingent : trois garçons, parmi les plus âgés, suivent régulièrement les classes. Que sera-ce quand la réserve, je veux dire les vingt et quelques marmots du village auront poussé et seront en âge de venir à l'école !

Cette jeunesse qui se fait chaque jour sa place plus grande au soleil, avec quelle sollicitude ne la suivons-nous pas ! S'il est partout vrai de dire que la jeunesse est l'espoir de l'avenir, il me semble que c'est tout spécialement le cas pour notre mission de Saint-Louis. Vous qui la connaissez pour l'avoir vue de vos yeux, vous avez remarqué qu'à part les quelques internes de nos écoles, c'est parmi les adultes spécialement qu'elle se recrutait, parmi les esclaves des deux sexes qui, assez heureux pour échapper à leurs maîtres,

venaient se faire affranchir à Saint-Louis. Et parmi ces adultes, que de vieillards! que de ménages sans enfants! L'élément jeune faisait défaut.

Ce mode de recrutement, le seul possible alors, n'allait pas sans de sérieux inconvénients. La plupart de ces libérés arrivant ici à un âge où il ne leur était plus possible d'apprendre le wolof, ils ne profitaient en rien de nos différents services pour indigènes. De plus, ne sachant ni lire, ni chanter, et étant trop vieux pour se mettre à l'étude, ils étaient des auditeurs passifs, ne participant au culte que par une attention plus ou moins distraite.

Grâce à la nouvelle génération qui se forme, tout cela va changer. Et d'abord ces enfants, quelles que soient leur origine et leur nationalité, connaîtront au moins le wolof et le français; ils pourront posséder chacun sa Bible, son catéchisme, son livre de cantiques. Ils prendront une part active à nos cultes; ils nous permettront d'établir des réunions d'édification mutuelle; enfin, ceux d'entre eux qui se convertiront seront à même de nous aider dans l'évangélisation des villages voisins, toutes choses impossibles avec la vieille génération qui s'en va. C'est donc avec confiance que nous envisageons l'avenir. « Nous moissonnerons en temps opportun, si nous ne nous décourageons pas. »

Et pourquoi nous décourager, quand nous voyons notre école du dimanche de Sôr prospérer au-delà de notre attente? Nous pouvions croire que, le premier mouvement de curiosité passé, un éclaircissement se ferait dans ses rangs. Il n'en est rien. Ou plutôt si, durant l'hivernage, le chiffre a légèrement baissé, il s'est de nouveau rapproché de la quarantaine dès le retour de la saison sèche, pour s'y maintenir jusqu'à aujourd'hui. La fête de Noël pour nos deux écoles du dimanche de Saint-Louis et de Sôr a rassemblé autour de notre arbre plus de soixante enfants. N'est-ce pas l'indice que l'œuvre de Saint-Louis n'est ni morte, ni moribonde, et qu'avec la grâce de Dieu elle verra de meilleurs jours luire sur elle?

Au reste, les encouragements nous viennent d'un autre

côté encore. Notre chervillage de Béthesda, qui, pendant des années, a semblé dormir du lourd sommeil de l'indifférence et de l'apathie, paraît vouloir s'éveiller. Déjà, l'an dernier, je vous racontais comment un jeune couple (Lamine et Adama) avait fait profession de christianisme. Malheureusement, une querelle survenue entre la femme et une de ses compatriotes m'obligea à suspendre leur instruction religieuse. Ils me supplient de la reprendre. D'autres aussi me supplient, soit parce qu'ils ont fait le pas décisif, soit parce qu'ils sont disposés à le faire. On sent, même chez ceux qui n'ont encore rien manifesté, une certaine préoccupation des choses religieuses, le désir d'en savoir davantage sur l'Évangile. Jê crois qu'une fois le branle donné, les premiers prosélytes entrés dans l'Église, beaucoup d'autres suivront. Vous les connaissez, ils sont craintifs, timides, routiniers, doués d'une force d'inertie peu commune : il faut une secousse pour les décider.

Ce léger mouvement de réveil, dont je ne voudrais pas exagérer l'importance, devait fatalement susciter de l'opposition. Voici sous quelle forme elle s'est produite. Il faut commencer par vous dire que les maris admettent volontiers que leurs femmes se convertissent, mais à une condition : c'est qu'elles se convertissent en même temps qu'eux ou après eux, mais jamais avant. Avant, cela leur semble une usurpation de leurs prérogatives maritales. Aussi, quand ce dernier cas se présente, sommes-nous sûrs que la jalousie se mettra bientôt de la partie; après la jalousie les résistances; après les résistances les tiraillements. Or donc, Ngolo Konaté ayant su que sa femme Amy Diop (celle dont je vous ai plus d'une fois parlé, sur laquelle nous fondions de grandes espérances), ayant su, dis-je, qu'elle s'était déclarée chrétienne, en conçut un dépit mal déguisé. Néanmoins, sur mes instances, il se résigna, quoique de mauvaise grâce, à lui laisser suivre le cours des catéchumènes. Ce temps de répit ne dura pas. A mesure que s'approchait le moment du baptême, son humeur chagrine augmentait, et cela, malgré le redouble-

ment d'affection dont Amy l'entourait. Un matin il plia ses tentes, nous fit ses adieux, et partit, emmenant sa femme et sa fille loin de notre atteinte.

Pareille mésaventure nous était arrivée auparavant avec deux de nos anciennes élèves, Zénabou et Thénen, qui, cependant, étaient déjà membres de notre troupeau quand elles se marièrent. Cela avait fini par ne plus plaire du tout à Bokary et à Bandiougou, lesquels se sentaient humiliés de ne pas occuper dans l'église une place égale à celle de leur femme. Depuis trois ans qu'ils ont quitté Saint-Louis, nous ne les avons plus jamais revus.

Heureusement que, si les uns partent, d'autres reviennent. C'est d'abord Thiané, cette ancienne pensionnaire de la mission, qui, après s'être donnée à Dieu, avait été entraînée aux plus graves désordres par un des jeunes gens, membre de notre Église (1). Sa conscience a fini par parler. Thiané a rompu (extérieurement du moins) avec le mal. Grâce au travail que nous lui avons procuré, elle gagne honnêtement son pain et celui de son enfant. Nous ne nous réjouissons qu'en tremblant, car les tentations qui l'entourent sont immenses.

Demandez à Dieu, avec nous, qu'Il la préserve de « toute chute », et la ramène entièrement à Lui.

L'autre enfant prodigue, c'est notre brave Jean Damblé, lequel nous a causé, lui aussi, à côté de beaucoup de joies, bien des angoisses. Quand, il y a deux ans, il nous quitta pour s'engager comme tirailleur sénégalais, il semblait qu'il fût irrémédiablement perdu, qu'il eût foulé aux pieds les derniers scrupules. Nous le pleurions comme on pleure un mort. Et voilà qu'un jour il nous écrivit pour nous dire ses regrets et nous supplier de lui pardonner. Ah ! C'est que le métier militaire avait été une rude école pour lui ! C'est qu'il avait touché la mort de près ! c'est qu'à voir ses camarades

(1) Ce jeune homme, ancien instituteur de la mission, est mort depuis lors, après avoir manifesté des sentiments de profonde repentance.

tomber à ses côtés pour ne plus se relever, il avait fait des réflexions salutaires... Il est maintenant de retour à Saint-Louis, et la satisfaction qu'il nous témoigne de se retrouver près de nous est touchante. Pourquoi ne pas croire qu'un jour, — bientôt, — je pourrai vous dire de lui : « Il était perdu, mais maintenant il est retrouvé. »

Je reste votre bien affectionné et toujours dévoué,

BENJAMIN ESCANDE.



CONGO FRANÇAIS

NOUVELLES DE MM. F. FAURE ET E. HAUG

C'est, comme on s'en souvient, le 25 janvier que M. Faure s'est embarqué à Marseille, à bord du *Tibet*. La veille de son départ, plusieurs amis se sont réunis pour l'entourer de leur sympathie et de leurs prières. Un mot, écrit de Marseille au dernier moment, nous apprend combien ces témoignages d'affection chrétienne ont été précieux à notre jeune missionnaire.

Par une lettre datée de Dakar, le 2 février, M. Faure nous donne de bonnes nouvelles de son voyage qui, jusque-là, avait été des plus faciles, grâce à une bonne mer et au fait que le voyageur se trouve être, de sa nature, un excellent marin. Le capitaine du navire a également, par son amabilité, apporté sa part d'agrément à la traversée.

« Nous sommes, écrit M. Faure, onze passagers de seconde classe, dont deux prêtres venant de Madagascar et allant, l'un à Konakry, l'autre à Libreville, et une sœur allant aussi à Konakry. Nous avons jusqu'ici de bons rapports, quoique un peu froids. L'un des prêtres a été pris d'un accès de fièvre: je lui ai communiqué le remède au poivre de Cayenne; il le connaît déjà, m'en a dit beaucoup de bien et compte l'appli-

quer aujourd'hui... Il se trouve aussi à bord des employés d'administration. J'ai eu de bonnes conversations avec l'un de ces derniers, catholique indifférent ; nous comptons lire la Bible ensemble dès demain... »

Nous ne savons que fort peu de chose de M. Haug. Il nous écrivait, à la date du 12 décembre, qu'il se trouvait seul à Lambaréné, s'y livrait à un travail acharné, interrompu cependant par de fréquents accès de fièvre. Il mentionne un voyage aux postes les plus avancés, à cent kilomètres en aval de Lambaréné, et dit qu'il en est revenu très satisfait. M. Haug termine sa courte missive par ces mots : « J'attends du secours avec impatience. » Nous sommes heureux de penser que ce renfort attendu est maintenant près de lui arriver.

TAÏTI

RÉUNIONS DE PRIÈRES ET DE RÉVEIL A RAIATÉA

Nous avons publié, en décembre, une portion de lettre du missionnaire Brunel, racontant les difficultés politiques que traversent les Iles Sous le Vent, Raïatéa en particulier. Les extraits suivants diront la situation telle qu'elle était en octobre dernier :

« Quand vous lirez ces lignes, un conflit sanglant se sera peut-être produit... Dès son arrivée, le 5 août, M. Chessé, commissaire général de la République française, a tenté, mais en vain, d'arriver à une solution pacifique : ses ambassadeurs ont été éconduits par les rebelles. A Huahine, la famille royale a déjà abdiqué, et la France est, désormais, seule maîtresse des destinées de cette île. A Borabora, la reine est toujours reine ; la loi indigène est toujours en vigueur, mais c'est un résident français qui la fera exécuter. Chez nous, au point de vue politique, horizon bien noir, comme aussi,

hélas! au point de vue religieux... Ne croyez pas, cher monsieur Boegner, que ce soit pour vous inspirer la pitié que je parle ainsi. La pitié des chrétiens de France, nous n'en avons pas besoin; ce qu'il nous faut, à nous autres missionnaires, c'est leur sympathie et leurs prières...

« Notre peuple taïtien a entendu, à la fin du siècle dernier, la prédication de l'Évangile et a accepté cet Évangile au commencement de notre dix-neuvième siècle. Mais, où sont les fruits?... L'amour fraternel, par exemple, manque totalement parmi eux. Le *mot* amour revient sans cesse sur leurs lèvres, il est dans toutes leurs salutations; mais la *chose* elle-même est absente. Pour un tronc de bananier, pour quelques pierres du chemin, ce sont des disputes incessantes, des procès et des cris. Le mois dernier, j'ai exclu de l'Église un diacre et sa femme trop portés à ce genre de distraction ou de scandale. Si l'on juge de la foi d'après les œuvres qu'elle produit, celle des Taïtiens n'a encore que peu de racines. Si j'ajoute que la sorcellerie relève la tête, je vous aurai convaincu du besoin urgent que nous avons de vos prières et de l'intervention de notre Dieu.

« Préoccupé de cet état de choses, je résolus, à la fin du mois d'août, d'organiser dans le temple du chef-lieu une série de réunions de prières destinées, dans ma pensée, à devenir, avec le secours de Dieu, des réunions de réveil... Ma proposition fut acceptée par l'Église comme par les diacres, et les réunions furent fixées aux 9, 10 et 11 septembre. Afin que les exhortations et les prières de nos indigènes ne se perdissent pas dans de vagues généralités, je choisis trois sujets bien déterminés, un pour chaque jour :

« 1° Le *Péché* (sa cause, ses fruits, son salaire);

« 2° La *Rédemption* (le Rédempteur, le chemin qui conduit à Lui; les devoirs de ceux qui l'ont trouvé);

« 3° Le *Royaume des cieux* et la sanctification.

« Le lundi 9 septembre, à sept heures et demie du matin, nous sommes dans le vaste temple d'Outouroa : hommes, femmes, enfants, chrétiens et non chrétiens, ont répondu à

l'appel. C'est l'auditoire du dimanche au très grand complet Je préside, assisté de deux diacres... Après que ceux-ci ont parlé et prié, je me lève, et, m'adressant aux chrétiens : « A vous la parole maintenant, amis ; que celui qui a dans le cœur quelque chose à dire à Dieu ou à ses frères ne reste pas muet. » Un membre de l'Église, T., se lève et me répond : — « Ne sois pas fâché de ce que je vais te dire, mais ce que tu nous demandes, nous ne l'avons jamais fait ; nous ne pouvons, nous, Taïtiens, parler en public comme tu nous y engages. » — « Puisque toi tu n'as rien à dire, répondis-je, reste tranquille, et que ceux à qui Dieu inspire quelques bonnes paroles nous les fassent entendre... » Ce bref avis sembla ouvrir toutes les bouches ; jusqu'à midi, prières, exhortations et cantiques se succédèrent sans interruption. T. lui-même fit comme les autres.

« Le mercredi, grâce au concours de la partie féminine de l'Église, nous étions encore, à deux heures, dans la maison de Dieu. Au début de cette réunion, j'avais donné la parole aux « sœurs » aussi bien qu'aux « frères ». Elles la prirent courageusement, et, une ou deux fois, il y eut jusqu'à trois ou quatre voix qui se firent entendre au même moment dans les différents coins de l'auditoire, pour prier ou bien pour exhorter des sœurs plus jeunes à sortir résolument de leur vie de péché.

« Inutile de vous dire que, pendant ces trois jours, toutes les occupations ordinaires avaient été interrompues, soit chez les commerçants, soit dans les plantations.

« Et maintenant, que dire des résultats ? Je crois qu'ils ont été plus réels que visibles. Il y a eu certainement quelque chose de fait parmi les Tauréa-réa (indigènes non chrétiens). Plusieurs se sont levés, au cours de ces réunions, et ont fait des déclarations de foi qu'ils ne démentiront pas, j'espère. Quant aux chrétiens, je me flatte qu'ils auront été un peu secoués, ce qui était mon but principal. Pour le présent, je les vois seulement suivre plus régulièrement le culte ; mais j'ose espérer de la bonté de Dieu des résultats qui se mani-

festeront peu à peu, sous des formes variées, dans l'Église et au dehors.

« Le jeudi 12 septembre, nous avons eu une réunion spéciale pour les enfants et la jeunesse. Nous leur avons adressé de pressantes exhortations entremêlées d'anecdotes à l'appui, et, vers dix heures, pour ne pas les lasser, j'ai terminé la réunion en annonçant que je commencerais pour les aînés, âgés d'au moins quatorze ans, qui le désireraient, une instruction religieuse le jeudi matin. Neuf se sont présentés, et, sur ma demande, ont mis par écrit leurs intentions pour l'avenir. Voici ce que m'a écrit Rité, un de mes meilleurs élèves, âgé de seize ans :

« A M. Brunel, missionnaire. Je te fais savoir ma pensée « sur cette classe du jeudi. Je désire la suivre pour acquérir « maintenant de l'instruction, et, plus tard, quand périra « mon corps, la vie éternelle. »

« D'un autre : — « Je désire suivre ta classe, et voici la ré« solution que j'ai prise : rejeter à jamais loin de moi les « mauvaises paroles et le mensonge, et devenir un serviteur « de Dieu dès maintenant et à toujours. Amen. TAMUÉLA. »

« D'un autre encore : « Voici pourquoi je désire faire partie « de cette classe du jeudi, c'est afin d'être aussi conduit par « toi sur le droit chemin. TUA. »

« Enfin cette lettre, d'une jeune fille de dix-sept ans, nous a beaucoup réjouis : — « Je te fais savoir le désir ardemment « désiré par mon cœur. Voici mon premier désir : que j'ap« prenne à veiller sur moi-même en présence des tentations « du diable. Voici le second : que j'apprenne à toujours « mieux connaître et comprendre la Parole de Dieu. Voici le « troisième : quand mon cœur aura été éclairé par cette Pa« role, me donner toute entière à Jésus et le servir Lui seul, « en me souvenant que si j'ai une demeure agréable sur cette « terre, je dois rechercher une demeure meilleure encore « pour mon âme quand viendra la fin. Tels sont mes vrais « désirs; c'est tout. TÉRANI. »

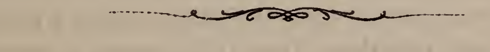
« Vous savez, cher monsieur, que le catéchuménat est

inconnu dans nos îles... Aurai-je la joie de voir ces neuf jeunes gens persévérer? Dieu le sait, et Dieu le veuille.

J'ai, une fois de plus, repris l'école de semaine, après un mois et demi de vacances. Nous dépassons toujours la centaine. Et notre instituteur? Quand viendra-t-il à notre aide? Ce cri, cet appel est bien monotone; mais vous nous excusez, n'est-ce pas? vu l'urgence.

« L'influenza fait des ravages dans nos îles. Nous y avons passé, ma femme et moi, mais aujourd'hui nous sommes sur pied. Notre Évangéline se porte à merveille.

« G. BRUNEL. »



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

—

LES MASSACRES D'ARMÉNIE ET LES MISSIONS

Peu d'œuvres inspiraient jusqu'ici à l'ami du progrès une satisfaction et presque un orgueil plus légitime que le travail accompli en Orient depuis soixante-dix à quatre-vingts ans, par les missions américaines. Tout était propre à inspirer l'admiration : le plan en avait été conçu d'emblée avec une sorte de majestueuse grandeur. L'ambition de ces hommes venus de l'extrême Occident était de rendre aux lieux qu'avaient sanctifiés la vie et la mort du Christ et, en général, aux peuples de l'Orient, les bienfaits de l'Évangile qu'ils avaient reçus jadis eux-mêmes de ces contrées lointaines; et, après avoir relevé les chrétiens d'Asie, ils nourrissaient l'espérance d'agir par eux sur les musulmans.

Non seulement le plan était grand et généreux, mais les deux pionniers qui en tentèrent la réalisation, Plinius Fiske, cousin de Fidélia Fiske, et Lévi Parsons, étaient des hommes et des chrétiens de premier ordre. C'était le moment où la nation grecque donnait le branle et s'apprêtait à secouer le

joug du Croissant. Les deux jeunes missionnaires américains purent encore faire pénétrer l'étude du Nouveau Testament parmi les 800 étudiants du beau collège de Chio peu de temps avant l'épouvantable massacre exercé par les Turcs sur la population grecque. A eux se joignit bientôt comme compagnon de travail Jonas King, qui fut le premier missionnaire subventionné par la Société de Paris, et le même qui eut sur madame André-Walther une influence décisive, ainsi que le constate son fils, le regretté Alfred André, dans le beau volume qu'il a consacré à la mémoire de sa mère.

Hélas ! la carrière si bien commencée des deux envoyés de l'Évangile fut arrêtée dès son printemps. Nous ne les suivrons pas dans leur pèlerinage savant et fructueux aux sept Églises de l'Apocalypse, ni à Alexandrie et à Jérusalem. Parsons succombait à ses fatigues dès le 10 février 1822 ; il s'éteignit dans les bras de son ami Fiske en lui disant : « L'ange de l'Éternel campe autour de ceux qui le craignent, et les garantit ». Le 23 octobre 1825, Fiske succombait à son tour à Beyrouth, à l'âge de trente-trois ans, déclarant avec bonheur qu'il estimait que sa pensée directrice, pendant les dix-sept dernières années de sa vie, avait été l'honneur de Jésus-Christ et le bien de son Église. Quant à Jonas King, il se consacra à la Grèce, dont il avait épousé une des filles, et où il est mort il y a fort peu d'années ; mais son passage dans le Liban ne fut pas sans laisser de trace. Son influence, quoique de courte durée, y avait été profonde, et donna à l'Église évangélique de Syrie son premier martyr, le noble Asaad-el-Shidiak. L'un des principaux centres de l'activité missionnaire américaine fut désormais Beyrouth, alors petite ville de 12,000 âmes, qui est devenue une immense cité de près de 100,000 habitants. C'est là que vient de mourir, après soixante ans de ministère, Cornélius Van Allen Van Dyke, laissant comme prix de ses longs travaux une traduction classique de la Bible en arabe.

Il y aurait un magnifique livre à écrire pour retracer, après Rufus Anderson, la marche ascendante et sûre de l'œuvre

commencée avec tant de foi, au milieu des troubles de la guerre d'indépendance grecque. Pour ne parler que de la Syrie, on y compte aujourd'hui (1894) 18,837 écoliers, dont 9,081 filles, dans 200 écoles entretenues par 18 sociétés; les seules 29 écoles de madame Bowen Thompson, continuées par madame Mott, ont 3,500 enfants. On compte en Syrie 31 lectrices de la Bible; une école normale; depuis 1866, une université avec l'école de médecine du docteur Post et de ses collègues; et, depuis 1874, un collège théologique. Les diaconesses de Kaiserwerth y ont également un pensionnat. Ce qu'est devenu Beyrouth pour la Syrie, Andrinople, Samakow l'ont été pour la Bulgarie; Marash, avec son collège et ses écoles, pour la Chaldée; Ormiah, pour la Perse; Marsovan, Aïntab et surtout Harpout, avec ses 12 constructions missionnaires, pour les Arméniens. C'est ainsi que se sont successivement formés et développés des centres scolaires et théologiques pour les quatre langues principales que l'on parle dans l'empire turc. C'est sur ce magnifique travail, sur ces champs si féconds de culture intellectuelle, de charité chrétienne, de persévérance et de foi, que vient de s'abattre la main meurtrière du fanatisme musulman, dans l'intention évidente de ruiner si possible définitivement ces peuples qui commençaient à relever la tête et pour les empêcher d'arriver jamais, comme les Grecs et les Bulgares, à l'émancipation nationale.

Nos lecteurs se sont demandé certainement bien des fois, durant ces derniers mois, quel est le devoir des chrétiens d'Occident en face des atrocités sans nom qui se sont accomplies depuis le mois d'août dernier contre leurs frères d'Orient.

Le pitoyable avortement des prétendus essais de réforme promis par le sultan, l'humiliante impuissance de la diplomatie européenne qui s'est effrayée de son ombre et dont le discours de la reine Victoria semble affirmer plus ou moins l'incompétence volontaire, la misère immense des survivants, les 25 à 40,000 meurtres, les horreurs sans nom commises

sur des femmes et des enfants, en partie au nom du sultan, tout cet ensemble de crimes qui ont dépassé, dit-on, les boucheries de Chio en 1822, tout cela, se demande-t-on, doit-il en définitive n'aboutir qu'à des articles de journaux et à des lamentations de philanthropes bien intentionnés, mais impuissants? Y a-t-il une réponse à donner à ces questions angoissantes? Il y a peut-être, au milieu des faux rapports que publie une presse intéressée et souvent vénale, à répondre d'abord par la constatation des faits. Ajoutons-y un souvenir reconnaissant et pieux pour les dix-neuf pasteurs arméniens protestants qui sont morts martyrs de leur foi; enfin, et c'est là surtout le but de ces lignes, établissons par des preuves sans réplique l'admirable tenue des missionnaires faisant face à l'orage, se donnant tout entiers à leur œuvre sainte et exposant joyeusement leur vie dans une pleine soumission à la volonté de Dieu.

Quant à la marche des événements, nous n'avons pas sous les yeux le rapport de la commission d'enquête, mais le *Missionary Herald,* journal de la grande Société de l'*American Board* du mois de février, ainsi que le journal du Dr Pierson du même mois, expliquent les faits d'après des renseignements de première main et des données très sûres. Les massacres, disent-ils, n'ont eu lieu, à quatre exceptions près, que dans le territoire des six provinces où devaient être exécutées les réformes exigées. Lorsque les bandes dévastatrices des Kurdes et des Circassiens, estimées à trois mille, s'approchèrent de la frontière des deux provinces de Sivas et d'Angora, elles furent rencontrées et éconduites par les autorités locales et par un certain nombre de musulmans influents de la province d'Angora, qui les obligèrent à reculer en leur déclarant qu'elles n'étaient point autorisées à dépasser la province de Sivas. Les massacres commencèrent, de l'aveu de tous, au moment même où la Porte, ayant la main forcée par les puissances européennes, promettait d'entreprendre les réformes si longtemps attendues, C'est alors que les premiers meurtres en masse eurent lieu à Trébizonde. L'attaque se

limita presque exclusivement à la population arménienne. A Marash, les trois écoles de la mission américaine furent pillées, l'une d'elles brûlée, mais les bâtiments du collège des filles, où résidaient les Américains, ne furent point détruits. A Harpout, huit bâtiments de la mission furent brûlés, mais les vies des Américains furent épargnées.

Quant à la méthode, elle a été uniforme, consistant à tuer, dans un temps limité, un aussi grand nombre d'Arméniens que possible et à réduire leurs familles à la mendicité.

On a choisi, pour ces meurtres, les heures des affaires, et, lorsque la peur faisait fermer aux Arméniens leurs magasins, les autorités locales induisaient par de fausses promesses les infortunés négociants à rouvrir leurs bureaux. A peu près partout, les musulmans ont commencé par une attaque simultanée contre les marchés, immédiatement après la prière de midi, faisant main basse sur tous les patrons et leurs commis! A Diarbékir, non contents de tuer et de piller, ils ont brûlé les magasins. A Erzeroum et Sivas, ils se sont abattus sur un grand nombre d'autres maisons. Il faut remarquer que la chose s'exécutait avec un certain ordre. Le commencement et la fin de l'horrible besogne se faisaient sur un signal que donnait le cor de chasse. Après le massacre, on contraignait les parents des victimes à enterrer les cadavres. A Erzeroum, cinq cents, et à Sivas, huit cents cadavres nus et mutilés ont été ainsi traînés dans les cimetières et déposés dans une fosse commune. On estime le nombre des victimes, dans les six provinces, de vingt-cinq à quarante mille. Un correspondant très bien informé insiste sur la marche systématique des massacres.

D'après le plan de réforme dressé sur le papier, les charges civiles, les emplois de juges et de directeurs de la police devaient être répartis, dans les six provinces, entre mahométans et chrétiens, au prorata de la population de chaque localité. C'était là « la pilule amère » que ne pouvaient avaler ces Turcs mahométans qui avaient tenu pendant six siècles les Arméniens sous leur verge de fer. Le re-

mède a été vite trouvé, et aussitôt appliqué : réduire partout le nombre des Arméniens, en massacrant tous ceux qui pouvaient prendre quelque part à la reconstitution sociale promise, et livrer les autres à la mort par la misère et le froid.

« Ce qu'il y a de plus horrible, dit le correspondant laïque de la *Missionary Review* de février 1896, c'est que ces atrocités n'ont pas été accomplies par une troupe de bandits, mais sur l'ordre du sultan. Je le déclare hautement, en m'appuyant sur les preuves les plus abondantes, et je voudrais que mon accusation fût aussi retentissante que possible, à la honte du sultan Abdul-Hamid II. Il est reconnu aujourd'hui, par ceux qui ont voix au chapitre, que c'est le sultan qui a ordonné aux étudiants softas (de Marsovan) d'accomplir leurs actes atroces de fanatisme. — On parle de six mille victimes de la boucherie du mois d'août. — C'est lui qui a poussé les Kurdes à se jeter sur les provinces de l'Ouest. Non content de cela, il a récompensé par des faveurs en argent et par des positions gouvernementales les bourreaux, qui s'en sont vantés. Lorsqu'il a envoyé à Erzeroum Shakir-Pacha comme commissaire impérial, chargé d'exécuter les réformes, aussitôt deux horribles massacres s'y sont accomplis sous ses yeux et de son aveu. Après cela, qu'il y ait encore des gens disposés à exalter l'humanité de celui qui ose s'appeler « l'ombre du Dieu de la terre », c'est leur affaire! Quant à nous, dit le correspondant, il nous semble parfois que Dieu nous ait abandonnés et qu'Il ait détourné sa face de ce pays. L'histoire des derniers mois est une ignominie pour notre siècle et une tache sur le nom de l'Europe. Les horreurs et les souffrances que nous avons eues sous les yeux sont sans parallèle dans l'histoire. »

A ces faits atroces il fait bon opposer la fidélité des martyrs et la foi des survivants. Quant aux martyrs, le temps n'est pas encore venu de dresser leurs « actes authentiques ». Nous nous contentons des dix-neuf noms de pasteurs protestants massacrés, que nous publierons prochainement d'après le *Christian*.

Mais il est un autre fait qui reste acquis à l'histoire de l'Église, c'est que, par la grâce de Dieu, la fidélité à toute épreuve des missionnaires américains placés au sein du danger a été absolue. Nous sommes obligé de nous borner, et de nous contenter de quelques citations. « Il y a trois ans, écrit W. A. Farnsworth de Césarée, je me sentais déjà comme sur une poudrière ; les explosions, longtemps retardées, ont enfin éclaté, et ont dépassé toutes nos craintes. Ceux qui ne regardent les missionnaires que comme des citoyens américains disent bien à leur aise : « Il faut qu'ils fuient comme on « quitte une maison en feu. » Et certes la question est difficile, quand il s'agit de la vie de nos enfants. Ma fille, avec ses cinq petits enfants, a été pendant des semaines sous la menace des attaques des hordes de meurtriers. Devait-elle, avec ses chers enfants, aller se placer au loin sous la protection de la bannière rayée et étoilée des États-Unis ? Combien je suis heureux qu'elle ne m'ait pas posé la question, mais se soit adressée directement au Maître, qui l'a placée où elle est. J'ai la confiance qu'Il la rendra capable de répondre de la bonne manière. Ni elle ni aucun autre missionnaire, que je sache, n'a eu un instant de doute sur ce point. »

« Nous continuons, écrit de Schwifat la collaboratrice de miss Procter, à poursuivre notre œuvre comme auparavant ; nous nous sentons entre les mains de notre Dieu tout-puissant, qui nous gardera et nous dirigera, un moment après l'autre. Ce n'est pas au berger de s'enfuir au premier signal de danger et d'abandonner ses brebis. Du reste, les Européens ne sont pas plus exposés que les autres, à l'heure présente, et le danger est aussi bien pour les chrétiens syriens que pour nous. Il y a eu des nouvelles fausses, des exagérations. Dans le Liban, il y a fort peu de musulmans, et la population est druse et chrétienne, de sorte que la Palestine est bien plus exposée que la Syrie. »

« Y a-t-il jamais eu un temps, écrit un autre, où les missionnaires aient pu faire autant de bien au peuple effrayé, affligé, désespéré, pour lequel leur simple présence est une

consolation et une protection ? Prenez Talas, faubourg de Césarée : ici, aucun massacre n'a eu lieu ; mais la terreur a été telle que soixante femmes se sont réfugiées dans la maison des missionnaires et y travaillent maintenant à fabriquer les vêtements pour les villageois du voisinage, que les brigands ont laissé presque nus. Près d'elles, deux dames américaines continuent leur œuvre éducatrice au milieu des soixante jeunes filles du pensionnat missionnaire. Que deviendraient ces brebis perdues si les missionnaires avaient fui à la vue du cyclone? Elles ont agi avec sagesse en restant à leur poste. Nous dirons la même chose de la brave miss Brower, de Sivas, qui a si noblement arraché à la populace une femme arménienne; de miss Coffing, à Hadjin, de madame Mongommery et de miss Webb, de même que de leur courageuse compagne en Mésopotamie.

« S'il est plus sage, même pour ces femmes isolées, même pour ces mères de famille, de demeurer au poste, certes la question ne se pose même pas pour les missionnaires hommes. C'est en temps de guerre qu'une nation montre ce que vaut son patriotisme, et c'est à l'heure de la persécution que les missionnaires prouvent et ont prouvé quelle est leur véritable valeur. Prenez, par exemple, l'un des plus jeunes, M. Wingate : lui et miss Burrage étaient seuls à Césarée dans la terrible journée du 30 novembre. Une lettre particulière lui rend le témoignage suivant : « Il a sauvé plusieurs vies, il a accompli noblement sa tâche, et l'expérience de sa conduite lui a valu auprès de plusieurs un crédit immense. Il vint, accompagné d'un officier de police, à *Zabtieh* pour réclamer, dans une maison turque, une fiancée et la fille d'une famille de son voisinage, enlevées pendant les troubles, et les obtint l'une et l'autre. » Ces faits appartiennent à l'histoire, et si nos missionnaires peuvent rester dans le pays (à cet égard mes seules craintes viennent du côté de la Russie), une belle page s'ouvre pour leur activité future. On estime tous les Arméniens de l'empire à deux millions et demi, qui seront désormais plus disposés que jamais à ac-

cepter les messagers de l'Évangile. Que tous les amis de l'humanité assistent la Société de la Croix Rouge dans son œuvre généreuse. » (On sait que, contrairement aux espérances du rédacteur de la lettre, le sultan aurait refusé de laisser intervenir la Société de la Croix Rouge ; mais plusieurs espèrent que l'énergie de mademoiselle Barton, qui se rend à Constantinople, parviendra à triompher des résistances des autorités.)

Le Dr Barnum, missionnaire d'Harpout, écrivait, peu de temps avant les massacres : « Quoi qu'il arrive, nous sommes heureux de nous trouver ici. Si le Seigneur permet que nos vies soient retranchées au milieu de l'émeute, ce sera parce que le pays pourra être béni davantage par un pareil sacrifice que de toute autre manière. Peut-être quelque chose de ce genre est-il nécessaire et, pour ma part, j'y suis tout préparé. Ce sont des temps difficiles où il faut vivre près de Dieu, et j'espère que nous le faisons. La population est agitée, mais nous sommes tranquilles, car nous avons l'assurance qu'en tout ceci la main de Dieu est à l'œuvre. Il ne permettra pas que nous commettions quelque grave méprise ».

D'autres lettres respirent la même assurance. Citons celle de madame Montgommery, qui occupe seule le poste d'Adana, sans aucun missionnaire homme près d'elle. Elle écrivait à ceux qui la pressaient de quitter la station : « Quoique nous entendions de tous côtés parler d'affreux massacres et que nous ne sachions pas ce qui attend notre peuple, cependant la foi nous assure que tout ceci fait partie des événements qui préparent la venue du Royaume pour lequel nous avons tant prié et si longtemps travaillé. Pour ma part, je considère le fait de me trouver au poste en ce moment comme un privilège qui couronne ma carrière, et comme la joie de ma vie : d'abord parce que notre présence a une grande importance pour ce peuple en détresse et dans l'angoisse, ensuite parce que rien ne nous révèle mieux que les expériences actuelles la réalité de l'action de Dieu dans les cœurs. Certes, la foi, la charité et l'intelligence spirituelle que

plusieurs montrent sont manifestement une œuvre divine ».

Le journal missionnaire s'étonne que le gouvernement américain tolère les obstacles que la Porte oppose à l'établissement des consulats américains d'Erzeroum et de Harpout; en même temps il se réjouit de voir le corps missionnaire faire si vaillante contenance et préférer les périls et la mort à l'abandon de leurs fidèles. Il me semble que nous pouvons affirmer sans présomption qu'une espérance aussi bien fondée sur Dieu et ses promesses ne saurait être déçue, et que tant de souffrances seront bénies et fécondes. On aime à constater, comme l'a fait une correspondance du *Journal de Lausanne* du 4 févier, que même chez les musulmans, de généreux défenseurs se sont élevés en faveur des missionnaires et des chrétiens.

G. Appia.

BULLETIN MENSUEL DES MISSIONS

Le mouvement des volontaires de la mission. — L'événement le plus remarquable de cette année, dans l'ordre des missions, est la grande réunion d'étudiants qui s'est tenue à Liverpool du 1er au 5 janvier. Cette réunion se rattache au mouvement, né en Amérique et propagé plus récemment en Angleterre, et dont l'effet a été de grouper des deux côtés de l'Océan plus de 5,000 étudiants fermement résolus à se consacrer aux missions aussitôt leurs études achevées, et dans la mesure où il se trouvera des Sociétés ou des Églises disposées à les envoyer. Nous comptions parler en détail de ce fait aussi nouveau que réjouissant dans l'histoire de l'Église, mais ce sujet a dû céder la place à celui de l'Arménie, d'un intérêt encore plus urgent.

Une statistique des missions protestantes. — D'après cette statistique, publiée dans l'*Almanach* de la grande Société des missions dite *American board*, il existe actuelle-

ment 151 sociétés ou associations de missions protestantes, employant un chiffre total de 11,574 ouvriers européens, dont 6,355 hommes. Les stations sont au nombre de 5,055, les annexes, de 17,813. Il y a 70,033 ouvriers indigènes associés au travail des missionnaires. Le chiffre des membres communiants des diverses Églises fondées par la mission se monte à 1,157,668. Les dons reçus par les diverses Sociétés ont été de 72 millions 209,035 francs. Il faut ajouter que quelques-unes des sociétés comprises dans cette statistique consacrent tout ou partie de leur activité à la mission intérieure.

Un témoignage en faveur des missions. — Les massacres des missionnaires qui se sont produits en Chine et les horreurs dont l'Arménie a été le théâtre, ont fourni à un certain nombre de journaux, soit en Europe, soit en Amérique, l'occasion de renouveler des attaques déjà anciennes contre les missions. Un journal de New-York a publié une lettre de M. H. S. Maxim, l'inventeur du fameux canon de ce nom, et dans laquelle l'auteur présente les missions comme une cause de perturbation et un obstacle à la paix. L'amiral américain Georges E. Bel-Knap a répondu à ces attaques dans le *Journal de Boston*, par un article qui renferme un des plus beaux témoignages qui aient été rendus aux missions ces derniers temps. « Les railleurs et les sceptiques, y lisons-nous, vous diront que les missions ont échoué et qu'aucun résultat substantiel n'a été obtenu à la suite des efforts faits pour évangéliser l'Orient et d'autres contrées. Ces esprits incrédules ne voient pas ce qui, cependant, se passe sous leurs yeux : les changements, les progrès qui ne cessent de modifier la condition même matérielle de l'univers... Qui sait ? Au moment même où ils décrient l'œuvre des missions, ils tirent peut-être dans leurs affaires un profit réel de l'œuvre accomplie et des informations fournies par les missionnaires. Je l'affirme comme un fait qui ne saurait être contredit par personne : depuis les empereurs, vice-rois, gouverneurs, juges, consuls, généraux, ministres, amiraux, marchands, jusqu'aux derniers des coolies, il n'est personne en Chine ou au

Japon, dans le Siam ou en Corée, qui ne soit redevable chaque jour, pour une bonne part, de sa sécurité et de sa vie, au travail accompli par les missionnaires. »

Un déficit comblé. — L'Église morave a terminé sa dernière année financière avec un déficit de 143,666 fr. 25 dans sa caisse des missions. Un appel à la prière a été adressé aux membres de l'Église. Ceux-ci se sont humiliés, ont fait des sacrifices, et ont réussi, avec le secours des amis que les missions moraves comptent dans le monde entier, à payer l'arriéré. En ce moment, l'Église morave demande à ses soutiens d'augmenter de 200,000 francs ses ressources annuelles pour l'aider à développer son œuvre, notamment dans l'Afrique orientale et dans le *Queensland*.

Le Rév. Nathanael Georges Clark. secrétaire de l'*American Board,* la plus ancienne des Sociétés de missions américaines, vient de mourir, le 4 janvier dernier. Il avait débuté dans sa charge en 1866, aux côtés du Dr Rufus Anderson, et y était resté jusqu'en 1894. Pendant ces longues années, il avait porté le poids écrasant de la correspondance et de la direction d'une œuvre qui ne compte pas moins de 20 champs de travail, 102 stations, 187 missionnaires consacrés, 13 missionnaires médecins, 180 femmes missionnaires non mariées; en tout 572 missionnaires, hommes et femmes. Le nombre des chrétiens communiants est de 44,413, répartis entre 461 Églises. Les écoles de la mission sont fréquentées par 53,615 élèves; et le revenu de la Société pour 1895 s'est élevé à 3,583,685 francs. C'est principalement au Dr Clark qu'est due la part de plus en plus grande prise par l'*American Board* à l'évangélisation du Japon. Neesima, le patriote chrétien japonais, le fondateur bien connu de l'université japonaise, la Doshisha, n'eut pas d'ami et de soutien plus fidèle que le Dr Clark.



Le Gérant : A. Boegner.

Paris. — Imprimerie de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 20144.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

MADAGASCAR

Sur l'océan Indien. — A Tamatave. — Une délibération des missionnaires de l'Emyrne. — Une importante démarche. — Les hommes que réclame l'œuvre de Madagascar.

Nous n'avons jusqu'à présent, en ce qui touche Madagascar, que des sujets de reconnaissance; on en jugera tout d'abord par les nouvelles que nous avons reçues de nos délégués. Ecoutons M. Lauga nous rendre compte de la seconde partie de la traversée.

A bord de l'*Iraouaddy*, 27 janvier 1896.

« Mon cher directeur,

« Faut-il vraiment, comme me l'a dit mon compagnon de voyage et ami Krüger, que vous ayez à chacune de nos escales des nouvelles de nous? Si cela est vrai, il ne l'est pas moins, paraît-il, que c'est à mon tour de vous donner ces

nouvelles. Le malheur est seulement que j'aurai tout dit, quand je vous aurai appris que notre voyage se poursuit dans les conditions les plus favorables. La mer est décidément clémente depuis que nous avons touché à Djibouti, et les pronostics quelque peu effrayants qu'on nous avait fait entendre sur notre entrée dans l'océan Indien ne se sont pas réalisés, grâce à Dieu. Je dis « grâce à Dieu » parce que j'ai avec vous la conviction que Dieu dirige les détails aussi bien que l'ensemble de notre vie, et qu'Il lui a plu, dans nos circonstances particulières, de se montrer miséricordieux en nous favorisant d'un temps tout à fait exceptionnel, nous assurent les hommes compétents du bord, et qu'ils attribuent, eux, à cette triste divinité du Hasard, la seule, hélas! que semblent connaître nos co-passagers. Oui! c'est la bonté de notre Père céleste qui nous a épargné jusqu'ici les petits comme les grands déboires d'une mauvaise traversée, et, quoi qu'Il nous réserve dans l'avenir, nous l'en remercions du fond du cœur.

« Nous l'avons fait aussi dans le second service religieux que nous avons célébré hier avec dix passagers protestants, dans le fumoir des premières que, sur ma demande, le commandant et l'aimable commissaire du bord ont mis gracieusement à notre disposition. C'est la première fois, paraît-il, qu'on célèbre un service religieux à bord d'un paquebot des Messageries, et quelques colons fanatiques de Maurice et de Bourbon s'en sont plaints, nous dit-on, comme d'une *provocation,* malgré le caractère tout intime de ce culte.

« Vous connaissez par expérience la monotonie de la vie de bord et je n'ai que faire de vous en parler. Aussi bien cette monotonie a-t-elle été agréablement rompue par nos différentes escales à Port-Saïd, Djibouti et Aden, qui nous ont jetés en quelques jours dans cette civilisation orientale, si différente de la nôtre et que, en ce qui me concerne, je voyais pour la première fois, vous jugez avec quel intérêt. Si seulement, à côté de cet attrait du nouveau, nous retrouvons à Zanzibar, où nous allons toucher demain, la jouissance spirituelle que nous a procurée notre visite à la Mission médi-

cale d'Aden, dont Krüger a entretenu vos lecteurs (1), nous estimerons ne pas l'avoir payée trop cher par six longs jours de cette vie d'inaction, bien énervante pour certaines natures. Se trouver, au premier contact avec des hommes qu'on n'avait jamais vus, en pleine communion d'esprit; sentir son cœur vibrer d'un même amour dans une même foi! c'est bien l'un des plus précieux privilèges d'un vrai christianisme, et ce privilège, les courageux docteurs Young et Millar nous l'ont fait expérimenter une fois de plus. Douce compensation à l'épreuve de la séparation que, du reste, nous avaient apportée déjà toutes ces lettres et messages télégraphiques d'amis connus et inconnus que nous avons reçus au moment même où notre paquebot s'ébranlait pour se lancer sur des flots un peu trop agités au gré du plus grand nombre. Qu'ils reçoivent ici l'expression de notre chaleureuse reconnaissance tous ces amis qui, des quatre points cardinaux de notre chère patrie, ont tenu à nous dire une fois de plus qu'ils étaient avec nous par le cœur et la prière. Leurs vœux nous ont profondément touchés et réconfortés et, en les remerciant cordialement, nous osons leur demander par votre entremise de nous continuer leurs sympathies et leurs prières pour une œuvre qui est la leur, puisqu'elle est, par la grâce de Dieu, celle de toutes nos Églises protestantes de France ! Encore un peu plus de huit jours et, Dieu voulant, nous toucherons le sol désormais français de Madagascar. Que Dieu y réalise pour nous tous, et à sa gloire, la belle promesse du Psaume 121, verset 8.

« Recevez, mon cher ami, pour vous et pour tout votre entourage, les salutations chrétiennes bien affectueuses de vos deux vieux amis tout à vous de cœur

« H. LAUGA. »

***

Peu de jours après la lettre que l'on vient de lire, un autre

(1) Voir à la fin de cette livraison, page 193, l'intéressant article de M. Krüger intitulé : *Cheikh Othman*.

courrier nous apportait la nouvelle de l'arrivée à Tamatave de nos délégués, et de leur départ presque immédiat pour Tananarive. On sait que ce séjour sur la côte nous préoccupait; nous avions été avertis qu'à cette époque de l'année tout spécialement il offre un sérieux danger. Aussi avons-nous fait ce qui dépend de nous pour l'abréger. Grâce à un télégramme envoyé par les soins d'un ami, M. W. Thompson, des porteurs ont été envoyés de Tananarive à nos voyageurs, qui ont pu ainsi partir sans aucun retard pour la capitale. Ecoutons M. Krüger nous rendre compte de cet incident si intéressant du voyage :

Tamatave, le 5 février 1896.

« Notre séjour à bord de l'*Iraouaddy* a pris fin aujourd'hui. La première nouvelle que nous avons eue ce matin à bord, par le commis que M. Ch. Bang a envoyé à notre rencontre, c'est que nos porteurs commandés à Tananarive n'étaient pas encore venus, et qu'il y avait peu d'espoir qu'il en vînt, que les compagnons de M. Laroche, arrivés au commencement du mois, n'avaient réussi à partir que samedi dernier, qu'il y avait des troubles dans le pays, qu'un chef de fahavalos avait été fusillé hier à Tamatave. Notre compagnon de voyage, M. Geldard, négociant ici depuis douze ans, ainsi que l'évêque anglican nous dit que nous en avions, dans ces circonstances, pour un mois de séjour à Tamatave.

« Je ne sais ce que pensait mon ami Lauga, j'avoue que je fus un peu déçu d'avoir beaucoup espéré.

« Nos colis furent embarqués dans un canot; l'évêque demanda à profiter de la même embarcation. A moitié chemin entre le paquebot et la plage de Tamatave, nous croisons un autre canot qui portait un missionnaire à la rencontre de son évêque. On s'accoste, et nous apprenons par cette occasion que vingt-six porteurs venaient d'arriver pour nous de Tananarive. Voilà comment il ne faut jamais douter de la bonté de Dieu.

« Tout n'est pas encore gagné; nous tâcherons d'organiser notre convoi demain matin et de partir dans l'après-midi; et déjà M. Bang nous dit qu'il ne faut pas compter sur tous nos hommes. On en demande tant que l'un ou l'autre pourrait bien se laisser débaucher. Il nous dit aussi que les prix sont presque doublés, vu l'affluence énorme d'étrangers. J'ajouterai un mot demain pour vous dire comment nous aurons réussi à partir.

« La chaleur est lourde et humide. Le thermomètre marque 33° à l'ombre. J'écris dans le magasin de M. Bang. Dans les rues circulent tous les types de la création : Malgaches du jaune au noir, Annamites, Indous, tirailleurs algériens et haoussas, Européens, la plupart à pied comme de simples mortels, quelques-uns à mulet, d'autres en filanzanes. Il y a ici d'admirables papillons noir et azur qu'on prendrait pour des oiseaux. Au-delà de la rue, une végétation merveilleuse, une floraison multicolore s'épanouissent dans le jardin du voisin.

« F. H. KRUGER. »

« *P. S.* — Les vingt-six hommes sont là, les colis sont distribués, nous partons vers quatre heures. Que l'Éternel aille devant nous!

« F. H. K. »

***

Tandis que nos délégués s'acheminent ainsi vers le but de leur voyage, il semble que Dieu les y devance et prépare les esprits et les cœurs à l'œuvre qu'ils vont accomplir. Nous apprenons en effet que le 16 janvier, la conférence des missionnaires de la Société de Londres établis dans l'Emyrne a adopté des décisions qui faciliteront singulièrement l'enquête de nos envoyés. Ils ont émis et envoyé à leurs directeurs

le vœu que ceux-ci se mettent en rapport avec la Société des Missions de Paris, de manière à faciliter l'intervention du protestantisme français à Madagascar. Leur préoccupation se porte surtout sur la nécessité d'introduire le français dans les grandes écoles existantes. Ils motivent ce vœu par la nécessité de montrer aux Malgaches que l'on peut être à la fois bon Français et protestant, et de détruire ainsi un malentendu que les adversaires de l'Évangile ne cessent d'entretenir et d'exploiter. En terminant ils expriment l'espoir que l'année ne se terminera pas sans que Madagascar ait reçu la visite de missionnaires protestants français.

***

Si de Madagascar nous revenons aux événements qui se passent sous nos yeux, nous sommes heureux de pouvoir constater des faits tout aussi encourageants. Nous avons mentionné, il y a un mois, la démarche que M. Munthe-Kaas a faite, au nom de la mission norvégienne, auprès du ministre des colonies. La Société de Londres, qui avait eu, dès la fin de l'année dernière, la pensée d'une démarche du même genre, et la Société des Amis ou Quakers, ont tenu à venir à leur tour donner à notre gouvernement l'assurance du zèle qu'elles mettraient l'une et l'autre à adapter leur action aux conditions nouvelles où elle est appelée à s'exercer désormais. Le 11 mars, une députation composée, pour la Société de Londres, de M. R. Wardlaw Thompson, secrétaire; de M. Cousins, missionnaire à Madagascar, et de M. Arthur Marshall, membre du Conseil directeur; et, pour la Société des Amis, de M. Watson Grace, secrétaire; de M. le Dr S. Backwell Fenn, directeur de l'hôpital protestant de Tananarive; et de M. Crosfield (1), a été présentée au ministre des colonies par

(1) Le père de M. Crosfield s'est acquis des droits à notre reconnais-

le chargé d'affaires de l'ambassade anglaise et l'a entretenu de l'œuvre faite par les deux Sociétés à Madagascar. Les communications faites au ministre avaient été au préalable rédigées et traduites en français; des exemplaires imprimés de ces deux notes nous ont été communiqués; nous y trouvons les déclarations les plus satisfaisantes. Les deux Sociétés affirment leur intention de développer, dans la mesure du possible, l'enseignement du français dans leurs écoles supérieures; elles donnent aussi l'une et l'autre l'assurance de leur vif désir de travailler à leur œuvre pacifique en pleine harmonie avec le nouvel ordre de choses cordialement accepté; l'une et l'autre enfin témoignent de la reconnaissance inspirée aux missionnaires et à leurs directeurs par l'attitude bienveillante du général Duchesne et de M. Laroche.

Voici, du reste, quelques lignes empruntées à chacun des deux documents. La note de la Société de Londres se termine ainsi : « Les directeurs ont la conviction que le gouvernement ne saurait trouver à Madagascar aucune partie de la population qui soit plus intelligente et plus amie du progrès que celle qui se trouve placée sous les soins des missionnaires de la Société de Londres, ni aucun agent européen plus sincèrement désireux de servir de tout son pouvoir les intérêts supérieurs du peuple, en mettant de côté tout autre motif, que ne le sont les missionnaires de la Société des Missions de Londres. »

Voici, d'autre part, comment conclut la Société des Amis : elle assure le gouvernement « que tous ses efforts tendront, dans l'avenir comme dans le passé, à la diffusion du christianisme et de la civilisation du peuple. En ce qui concerne l'éducation, sa ferme intention est, dans la mesure du possible, de faire à l'enseignement de la langue française la place qui lui revient dans les grandes écoles. Elle a l'espoir que sous

sance de Français ; c'est lui qui introduisit à Paris le premier convoi de vivres envoyé à la ville affamée par les Quakers après la capitulation.

un gouvernement bon, sage et bienveillant, le vrai progrès et les intérêts supérieurs du peuple de Madagascar seront assurés et pourront se développer d'une manière constante (1) ».

***

Il ne nous reste, comme conclusion de cet article, qu'à rappeler et à recommander à nos amis la question des *hommes* qu'il faudra pour Madagascar (2), et qui bientôt, sans doute, nous seront demandés. Nous le répétons, ce que l'œuvre exige, ce sont des hommes très capables et animés d'un esprit véritablement chrétien et missionnaire. Il serait déplorable que, nous trouvant en présence d'un gouvernement bienveillant, de Sociétés des Missions toutes prêtes à faire place à l'enseignement de notre langue, notre protestantisme se trouvât hors d'état de fournir les hommes qui lui sont demandés.



NOTES DU MOIS

Il est encore impossible, à la date où nous écrivons (le 25 mars), de dire comment se terminera notre année financière. A l'heure actuelle, il nous reste à recevoir 58,000 francs pour atteindre, avant le 1er avril, le chiffre prévu des dépenses

---

(1) Dans la soirée du 11 mars, le président et les vice-présidents de la Société se trouvant empêchés, un membre du Comité a fourni à un certain nombre de ses collègues, de membres de la Société centrale et d'autres personnalités protestantes l'occasion de se rencontrer avec les délégués. L'entretien a été aussi intéressant que cordial. Les assistants ont beaucoup remarqué une déclaration du missionnaire Cousins qui, parlant au nom de ses collègues aussi bien qu'au sien propre, a déclaré qu'il considérerait *comme un crime* de ne pas apporter, par une adhésion sans réserve, un appui cordial au gouvernement du pays auquel les événements ont remis le soin de présider aux destinées de Madagascar.

(2) Voir l'article publié sur ce texte dans notre précédente livraison, page 104.

qui se monte à 360,000 francs. Hâtons-nous d'ajouter que si l'on tient compte des rentrées prévues la somme encore manquante se trouve notablement diminuée. Cependant telle de ces rentrées peut faire défaut ou se trouver inférieure à ce que nous espérons; d'un autre côté, les dépenses effectives peuvent avoir dépassé nos prévisions; pour toutes ces raisons, bien qu'à six jours de la fin de l'exercice, il ne nous est pas encore permis d'en préjuger la conclusion.

Telle qu'elle est, la situation est encourageante et propre à inspirer la reconnaissance. Depuis le 20 février, nous avons reçu pour l'œuvre générale 74,000 francs. Dans cette somme rentre le produit de la vente qui, à la fin du deuxième jour, avait atteint 21,213 fr. 30, soit 615 fr. 35 de plus que l'an dernier. Ce chiffre a déjà été augmenté et le sera encore par des recettes additionnelles. Nous exprimons notre profonde reconnaissance aux amies dévouées auxquelles est dû ce résultat. Dans leur nombre nous comptons aussi bien les dames organisatrices, dont l'effort pendant les jours de la vente est énorme, que les infatigables travailleuses des réunions de couture, toujours plus nombreuses, qui envoient à Paris le produit de leur travail. Il est difficile de ne pas être ému en voyant affluer à la Maison des missions ces paquets grands et petits, qui viennent témoigner, chacun à sa manière, que partout, auprès, au loin, dans les villes, dans les villages et jusque dans les Églises perdues des Cévennes et des Pyrénées, on aime les missions, on travaille et on prie pour elles.

D'autres efforts expliquent le progrès accompli depuis un mois. Il y a quelques jours, la poste nous remettait trois lettres. La première venait d'une ville de l'Est et contenait 325 francs, « reliquat, écrivait notre correspondante, de ce que j'ai dans ma caisse des missions ». La seconde portait le timbre de Suisse; elle était d'une jeune fille : « Je suis heureuse, écrivait-elle, de pouvoir vous envoyer encore, avant la

clôture des comptes, 500 francs que je viens de recevoir. J'espère tant que vous pourrez, comme l'année dernière, finir sans déficit. Ce serait si beau »! Enfin la troisième contenait ces mots : « J'ai le plaisir de vous envoyer une somme de 10,000 francs en faveur de la Société des missions dont vous êtes le directeur... Je vous prie seulement de ne pas me nommer, et de remplacer mon nom par ces mots : *Une amie des missions qui désire garder l'anonyme.* »

D'autre part, nous avons appris par le journal l'*Église libre* qu'une famille chrétienne s'était engagée à verser à notre Société une somme de 5,000 francs si d'autres dons venaient s'ajouter au sien en quantité suffisante pour empêcher le déficit. Dieu veuille, en réponse à ces efforts et aux prières qui de bien des cœurs montent vers lui, nous accorder une fin d'exercice telle que nous puissions commencer avec joie une nouvelle année de travail.

Cette joie ne serait pas complète si les fonds du Zambèze restaient en souffrance. A l'heure actuelle, ils sont encore de 13,000 francs environ en retard sur l'an dernier. Espérons que ce n'est là, en effet, qu'un retard et que d'ici à peu de jours il y sera remédié (1).

Ainsi que nos lecteurs ont pu s'en apercevoir, notre Comité a demandé à une collecte spéciale, faite par voie de démarches individuelles, les fonds nécessaires à l'envoi d'une délégation à Madagascar. La somme demandée est de 20,000 francs; si, comme nous l'espérons, elle dépasse les frais de voyage et d'entretien de MM. Lauga et Krüger, le reste sera mis en réserve pour l'œuvre à entreprendre après leur retour. A l'heure actuelle, les fonds recueillis atteignent le chiffre de 16,000 francs.

(1) Nous apprenons, à la dernière heure, que la vente organisée par la *Zambézia*, société de jeunes filles de Vevey, a produit 3,150 francs.

Comme nous l'avons fait prévoir il y a un mois, la mesure prise contre la *mission romande* ne concerne qu'un seul missionnaire, M. le Dr Liengme, que l'on accuse d'avoir commis des imprudences de paroles dans ses relations avec le chef Goungounyané, adversaire du Portugal, et qui devra être transféré dans un autre champ de travail. Ces nouvelles nous ont été rapportées directement par MM. de Coulon et Paul Berthoud, à leur retour de Lisbonne. Nous avons eu le plaisir de les voir l'un et l'autre à la Maison des Missions. M. de Coulon, qui est membre honoraire de notre Comité, a pu assister à l'une de ses séances et y recevoir l'expression de notre gratitude pour tout ce qu'il a fait pour notre Société.

La Mission Romande se prépare à faire un envoi important de missionnaires. Le 11 avril prochain plusieurs ouvriers doivent s'embarquer à destination de l'Afrique du Sud, ce sont : M. et madame Henri Berthoud, qui retournent à leur poste après trois ans de congé; M. et madame Abel de Meuron; mademoiselle Marguerite de Meuron et mesdemoiselles Pittet et Jacot. M. et madame Paul Berthoud, M. et madame Eberhard et M. madame Borel suivront par un courrier ultérieur. Mademoiselle Marie Mabille, qui a passé deux ans en France pour compléter son éducation, repartira également par le courrier du 11 avril, pour prendre du service dans la mission du Lessouto.

Le 27 février, M. et madame *Allégret*, qui se trouvent actuellement à la Maison des Missions, ont été réjouis par la naissance d'un second fils qui a reçu le nom d'Éric. La santé de madame Teisserès laisse toujours à désirer et retardera son départ et celui de son mari. Celui-ci n'a pas non plus retrouvé toutes ses forces; il a dû, se trouvant très fatigué, interrompre une tournée dans l'Est.

Nous rappelons que notre *assemblée générale annuelle* est fixée au 23 avril et aura lieu à la Rédemption, sous la

présidence de M. J. de Seynes. La *réunion familière* aura lieu, comme d'ordinaire, le dimanche suivant, dans l'après-midi, à trois heures, à la Maison des Missions. M. Appia, remis de la maladie dont nous avons parlé, la présidera. Nous espérons que les missionnaires présents à Paris pourront se faire entendre dans ces deux réunions.

Nos journaux religieux ont parlé du deuil qui a frappé, à peu de jours de distance, MM. Léopold et Théodore Monod. Nous exprimons à ces deux amis notre profonde et respectueuse sympathie. Quand M. Léopold Monod a perdu son fils, il revenait de la tournée de collectes qu'il a faite en Angleterre pour notre mission du Lessouto. Quant à madame Théodore Monod, elle était une de nos fidèles et dévouées collectrices du Sou missionnaire à Paris; son intérêt soutenu, sa présence assidue à nos réunions étaient pour nous un encouragement.

ENCORE UN OUVRIER POUR LE CONGO

Une de nos plus lourdes préoccupations vient du petit nombre des ouvriers que compte actuellement la mission du Congo. Sans les pertes qui l'ont affaiblie, elle compterait aujourd'hui treize personnes; après la mort de MM. Bonzon et Jacot elle est manifestement trop peu nombreuse. Aussi est-ce avec une joie profonde que nous venons annoncer à nos amis la prochaine entrée en ligne, au Congo français, d'un nouvel ouvrier, M. Henri Richard, de Villefranche.

C'est le 27 octobre dernier, dans le nouveau temple de Lyon, que M. Richard entendit l'appel auquel il vient de répondre avec sa femme. C'était à l'occasion du synode des Églises libres. Une grande réunion de missions avait été convoquée par le comité auxiliaire de Lyon; le missionnaire Allégret parla de la mission du Congo; le directeur rappela que ce qui manque encore plus que l'argent, ce sont les hommes. Cette pensée s'empara de l'esprit de M. Richard, qui depuis plu-

sieurs années éprouvait le besoin de se consacrer entièrement à l'œuvre de Dieu, et peu de jours après nous recevions ses offres de services. M. Richard se proposait pour Madagascar. Nous dûmes l'engager à attendre que le rapport de nos délégués nous eût permis de lui dire s'il se trouvait dans la grande île un poste répondant à ses aptitudes.

Des semaines s'écoulèrent; la mort de M. Jacot, la présence à Paris des missionnaires Allégret et Teisserès amenèrent le Comité à étudier à fond les besoins de l'œuvre du Congo. Une impression de plus en plus nette se fit jour dans nos esprits; parmi les nombreux ouvriers que réclame cette œuvre, — elle n'exige, nous affirment nos missionnaires, pas moins de trois missionnaires par station, sans parler d'un quatrième en congé, — il faut faire une large place à l'élément laïque. En particulier, il faut que nos missionnaires puissent être déchargés, dans la mesure du possible, de la partie matérielle de leur travail, des échanges, de la tenue des magasins, de la correspondance et de la comptabilité qui s'y rattachent, des états de situation qu'il faut dresser pour se rendre compte du travail de la scierie, etc., etc. Et nous nous disions qu'un agent laïque, pouvant leur rendre ces divers services, serait, entre tous, le bienvenu.

Or, justement à ce moment, M. Richard vint à Paris. A notre grande surprise, il ne nous parla plus de Madagascar, mais du Congo. De lui-même, en lisant notre dernier Rapport annuel, il en était venu à l'idée qu'il manquait à la mission un rouage comme celui que nous venons de décrire, et qu'il pourrait être ce rouage. On juge de notre satisfaction et de notre reconnaissance. Après l'enquête et les pourparlers indispensables, M. Richard fut agréé.

M. Richard quitte, pour aller en mission, une position lucrative de commissionnaire et de représentant de diverses maisons de commerce. Sa situation était en voie de s'améliorer. Il part joyeusement, n'ayant depuis des années qu'un désir, s'employer directement et sans partage à l'œuvre de Dieu. Sa femme partage entièrement ses sentiments. Ils n'ont

pas d'enfants et sont en mesure de partir dans le mois de mai, avec M. Allégret. Ajoutons qu'ils ont tenu à prendre à leur charge tous leurs frais d'équipement.

Il y a un peu moins d'un an nous parlions de notre disette d'hommes, et nous répétions la parole de Notre Seigneur : *Il y a peu d'ouvriers!* Et depuis lors, nous avons successivement vu venir à nous M. et madame Mercier, M. Bolle, M. F. Faure, M. et madame Huguenin, M. et madame Richard, — huit ouvriers sur lesquels nous ne pouvions absolument pas compter, qui nous ont été donnés les uns après les autres, et qui, d'ici peu, seront tous en ligne !

Oui, notre Dieu exauce la prière. Continuons à lui exposer tous nos besoins; il y répondra « selon ses richesses, avec gloire ».

UNE FÊTE MISSIONNAIRE A RÉALVILLE (Tarn-et-Garonne).

L'Église de Réalville avait, le 26 février dernier, le privilège, trop rare dans nos paroisses de campagne, d'assister à l'une de ces fêtes qui laissent une trace bénie dans les cœurs et y font naître, mieux que tous les discours, un ardent intérêt pour l'œuvre poursuivie en pays païens par nos chers missionnaires. Le grand attrait de la journée, fort bien organisée par M. le pasteur Diény, c'était la présence de M. Teisserès, qu'entouraient plusieurs pasteurs de Montauban ou des environs et un certain nombre d'étudiants amis des Missions. Dans l'après-midi, malgré la difficulté qu'éprouvent ordinairement nos paysans à s'arracher de leurs travaux un jour de semaine, un nombreux auditoire, dont les Églises voisines, Albias, Bioule, Négrepelisse et Caussade, formaient une partie, se pressait dans le temple. M. le pasteur Louis Lafon, de Montauban, qui présidait, nous a montré, dans une rapide introduction à l'*Histoire des missions contemporaines*, l'existence de l'esprit missionnaire et des missions elles-mêmes

depuis Jésus-Christ et dès les premiers siècles de l'Église, et le commandement du Christ : « Allez et instruisez toutes les nations... » servant de mot d'ordre aux apôtres de l'ancienne Europe, de la Gaule surtout, pour soumettre, par la puissance du Saint-Esprit, les païens d'alors à l'Évangile de Jésus. Et de ces faits se dégageait un enseignement que M. Lafon a mis en lumière en terminant : ce que l'Église a toujours considéré comme son devoir, c'est son devoir aujourd'hui encore.

Avec M. D. Benoît, nous avons parcouru ensuite, à grands pas, l'histoire d'une de nos missions françaises, populaire entre toutes, mais sûrement nouvelle pour plus d'un auditeur, la mission parmi les Bassoutos. Dans une allocution toute vibrante d'émotion, l'historien des pasteurs et des martyrs du désert nous a montré, dans ce Lessouto dont il nous a poétiquement décrit les beautés, les progrès et les difficultés de l'œuvre des Casalis et des Arbousset. L'heure était déjà avancée quand M. Teisserès a pris la parole. Après nous avoir raconté la courte histoire de la mission française du Congo, il est entré dans quelques-uns de ces détails que peut seul raconter celui qui en a été le témoin et l'ouvrier. Je ne saurais dire avec quel intérêt l'auditoire tout entier écoutait ces récits de conversions, lentes et difficiles souvent, mais complètes, qui sont la joie et le suprême encouragement des missionnaires.

Le soir, l'auditoire était plus nombreux encore; une séance de projections allait nous transporter en pleine mission. Pendant une heure M. Teisserès nous a conduit de Talagouga à Lambaréné, dans la forêt ou sur le fleuve, au milieu des villages païens ou sur le seuil des maisons de prières. Et nous nous sommes quittés sous l'impression mélancolique et douloureuse de la dernière de ces vues : le petit cimetière, clos de planches, où, seule encore, mais semblant en appeler d'autres, se dressait une croix... Impression bienfaisante, plutôt, car cette croix, c'est ici, non le symbole de la mort, mais celui de la vie conquise par la croix du Christ et apportée aux païens par des hommes pour qui mourir c'est vivre encore.

Dieu veuille que nos Églises gardent de cette belle journée un intérêt plus grand pour nos missionnaires, pour leur œuvre et pour toute l'œuvre de Dieu.

TH. LELIÈVRE.



LESSOUTO

NOUVELLES DIVERSES

Démission de M. Preen. — Nos grandes écoles.

La conférence des missionnaires du Lessouto a dû se réunir à Morija dans le cours du mois qui s'achève. Entre autres questions portées à son ordre du jour, se trouvait la démission de M. *Jean Preen*, que la fatigue et une santé diminuée plus encore que l'âge ont obligé à quitter la direction de l'Ecole industrielle de Léloaleng. Cette démission, reçue il y a quelques semaines déjà par le Comité, sera apprise avec regret par tous ceux qui ont été à même d'apprécier la valeur et l'importance des travaux de M. Preen. Celui-ci est au service de la Société depuis 1869; il compte donc vingt-six ans d'activité. Après un court séjour au Sénégal, où il accompagna, en qualité d'instituteur, MM. Andrault et Villéger, M. Preen se rendait en 1872 au Lessouto, où il est resté jusqu'à ce jour. Son activité s'est partagée entre la station de Matatiélé, dont il fut longtemps chargé, et l'École industrielle, d'abord établie à Thabana-Morèna, où M. Germond contribua beaucoup à sa création, puis installée définitivement à Léloaleng, au-delà de l'Orange, où elle a pris, ces dernières années surtout, un beau développement.

Le Comité a exprimé à M. Preen ses affectueux regrets de sa retraite, et sa reconnaissance des services qu'il a rendus à notre œuvre. L'École industrielle a complété l'organisme de notre enseignement supérieur au Lessouto; elle a été pour les Bassoutos eux-mêmes d'une utilité qui ne fera que grandir,

nous en avons la conviction. M. Edgar Krüger, qui doit succéder à M. Preen comme directeur de l'École, nous écrit : « Ce sera une lourde charge et je me demande souvent si je pourrai suffire à la tâche tout seul. Je pense que ce sera dès après la Conférence que j'aurai à entrer dans mes nouvelles fonctions. Vous avouerai-je que cette perspective me fait quelquefois un peu peur ? Vous voudrez bien vous souvenir de nous dans vos prières... »

L'école elle-même va bien; M. Krüger nous parle de travaux lucratifs soit de construction, soit de charronnage, qui ont pu être exécutés par les apprentis, et dont le produit a permis de faire face à certains frais indispensables sans peser en rien sur la Société. Nous y reviendrons dans le rapport annuel.

L'*École normale* de Morija vient de remporter un beau succès aux examens annuels de la Colonie : sur 23 élèves présentés, 18 ont été admis. Par ce succès, cette institution s'est placée au troisième rang dans la série très nombreuse des établissements similaires pour indigènes de toute l'Afrique du Sud. Il y a lieu de bénir Dieu de ce beau succès et aussi d'en féliciter le directeur de l'Ecole, M. Dyke qui, par son énergie et sa persévérance, contribue puissamment à maintenir notre mission à la hauteur où elle doit rester au point de vue de l'éducation, pour conserver son action sur la marche païenne et maintenir ses positions vis-à-vis du catholicisme et du ritualisme. Rappelons que l'École normale compte plus de 100 élèves.

L'*École de jeunes filles de Thaba-Bossiou*, confiée aux soins de mesdemoiselles Cochet et E. Jacot, continue de son côté son travail de bonne éducation chrétienne. Elle possède actuellement 33 élèves. Le *Petit Messager* du mois prochain contiendra sur cette école des détails d'autant plus intéressants que nous sommes restés assez longtemps sans pouvoir en donner des nouvelles.

Il en est de même de l'*École théologique* qui, des mains de M. Dieterlen, a passé, comme nous l'avons expliqué antérieu-

rement, à celles de M. Jacottet. Les cinq élèves qu'elle compte viennent de terminer leur cycle d'études. M. Jacottet nous promet à leur sujet, pour ce journal, un rapport qui sera le bienvenu. Nous espérons aussi en recevoir un sur l'*École biblique* que dirige M. Alfred Casalis et dont nos lecteurs n'ont pas entendu parler depuis bien des mois. Voici, en attendant ce rapport, quelques détails : « L'école compte actuellement 56 élèves. Six jeunes gens l'ont quittée récemment pour aller occuper des postes d'évangélistes au Lessouto et au Transvaal. Les six catéchistes sortis de l'École biblique pour aller au Zambèze continuent leur œuvre avec zèle et courage, et sont bien secondés par leurs femmes. Leurs lettres montrent que leur œuvre leur est chère et qu'ils la font avec amour. »

AUX APPROCHES DU DÉPART

Lettre de M. Christol.

Hermon, 1er janvier 1896.

Bien cher monsieur,

Si l'on a fait des études intéressantes sur le jour de l'an chez les Japonais, on n'aura certainement pas la même bonne fortune dans ce pays. Ce jour y ressemble étonnamment à un autre jour. Au moment où je vous écris, il y a sans doute du bruit sur les boulevards de Paris ; ici, pas le moindre écho de la boutique à treize sous, pas seulement le plus petit cri de joie annonçant qu'un polichinelle ou un jeu de quilles est dans les bras d'un petit garçon, ou une poupée sur le cœur d'une fillette.

A la station même, on bat le blé ; là-bas on le coupe ; plus loin, des gens sarclent leur champ, tandis que d'autres vont en course. N'allez pas supposer au moins que ceux-ci vont faire des visites de jour de l'an ou déposer leur carte chez des personnages officiels, vous vous tromperiez tout à fait. L'un va peut-être tout bonnement voir si sa vache a un veau, tandis

que l'autre va donner un coup d'œil à son champ d'avoine ou est à la recherche de ses moutons échappés la nuit dernière...

Un de nos amis, Ralabané, nous disait ce matin que beaucoup d'indigènes ne croient pas au « nouvel an », et disent, sans y aller par quatre chemins : « *Ké papadi féela!* » — c'est une chose de rien!

Il est de fait qu'à l'œil nu hier ressemble à aujourd'hui; quant au soleil il est tout aussi brûlant aujourd'hui qu'hier. Aussi, quoi d'étonnant si nos amis les Bassoutos n'y comprennent rien et raisonnent un peu comme notre petit Gabriel, auquel sa maman apprenait la venue de la nouvelle année et qui disait : « Alors il y aura quoi? »

Nous avons eu, comme les années précédentes, une réunion de longue-veille dans la nuit; il y avait beaucoup de monde, car ce service est très aimé de nos chrétiens d'Hermon; puis, chose rare dans cette saison pluvieuse, nous avons eu très beau temps, et, par dessus le marché, un magnifique clair de lune. Cette dernière est chargée ici, comme du reste un peu partout en Afrique, de l'éclairage public, mais rarement elle s'en acquitte aussi bien que la nuit dernière.

L'éclairage intérieur de l'église était aussi fort brillant et bien plus lumineux que d'ordinaire : il faut bien marcher avec son siècle! Nous avions allumé notre lampe à une extrémité de la chapelle, tandis qu'à l'opposé nous avions installé une douzaine de bougies; aussi on voyait très bien partout, à part au centre et sur les côtés.

La réunion a très bien marché; on était recueilli et ému; certains chants paraissaient solennels à ce moment, surtout l'un des plus beaux de notre recueil, écrit par M. Coillard, sur un air exquis de Palestrina :

Yo! ho phéla ha rona keng?...

« Oh! qu'est-ce que notre vie, la jeunesse et la force? C'est un rêve qui nous saisit, c'est un simple brouillard. »

Ce moment est grave aussi pour nous. Dans quelques semaines nous devons faire nos préparatifs de départ pour la France, et cela pour plusieurs raisons : nos aînés doivent enfin commencer sérieusement leur éducation, et puis, après quatorze ans de séjour au Lessouto, on a besoin de rentrer quelque peu dans la vie civilisée, car le fardeau d'une Église comme celle qui nous est confiée, joint aux difficultés de la vie particulière à la contrée, moins grandes qu'au Congo et au Zambèze, cela va sans dire, mais qui n'en existent pas moins et font sentir leur poids avec les années, rendent ce départ absolument nécessaire.

De l'autre côté, nous nous sentons tristes, ma femme et moi, de quitter le Lessouto. J'ai beau m'en blâmer sérieusement et trouver cela indigne d'un Parisien, la chose est ainsi. Nous aurons cependant la joie de revoir notre fils aîné, en France depuis plus de deux ans, des parents et des amis fidèles dont l'affection nous a été précieuse ; mais, tout de même, la pensée qu'il nous faudra partir d'ici déjà dans le courant de mars, nous peine véritablement beaucoup. Le pays n'est pas précisément beau, il n'a rien d'agreste ou de pittoresque qui le rende attrayant, il n'a même pas, à Hermon, le moindre cachet africain, mais tant d'amis noirs nous le font aimer, et tant d'épreuves partagées ensemble nous y attachent !

Voilà huit ans que nous sommes à Hermon, remplaçant nos amis Dieterlen appelés à un autre poste. L'œuvre à laquelle ils avaient tant travaillé a progressé et suivi un développement réjouissant.

Les écoles, branche de l'œuvre missionnaire à laquelle je me suis toujours vivement intéressé, ont grandi sensiblement, sinon en science, du moins en nombre. Elles comptaient à notre arrivée environ 380 élèves pour le district tout entier; aujourd'hui elles ont 973 écoliers.

A la même époque, les membres de l'Église s'élevaient au chiffre de 588 qui, cette année, atteint celui de 1,061. Les catéchumènes ont aussi progressé dans la même proportion.

Les collectes ont suivi un mouvement analogue : il y a six ans, nous avions de la peine à arriver à la somme de 2,000 fr., tandis que celle de l'exercice qui vient de clore hier dépasse le chiffre de 5,100 francs. Aussi avons-nous pu donner dernièrement la somme de 1,550 francs pour l'évangélisation du Lessouto, sans parler d'une petite contribution à celle du Zambèze.

La masse païenne nous entoure encore et le paganisme enserre nos chrétiens chez lesquels il y a beaucoup à corriger, à purifier et à perfectionner; mais néanmoins ces faits indiquent une réelle vitalité, dont nous avons lieu de bénir Dieu, en lui disant avec le sentiment de nos faiblesses et de nos négligences : « Tout ce que nous faisons, c'est Toi qui l'accomplis pour nous » (Ésaïe, 26, 12).

Excusez la longueur de ces détails qu'il m'a paru intéressant de vous citer.

Veuillez, cher monsieur, recevoir nos vœux pour madame Boegner, vous-même et tous les habitants de la Maison des missions, avec nos salutations bien cordiales.

Votre tout dévoué dans le Sauveur.

FRÉD. CHRISTOL.



ZAMBÈZE

EN QUITTANT LE ZAMBÈZE

Lettre de M. Coillard.

Kazungula, 12 décembre 1895.

Mon bien cher frère monsieur Boegner,

D'autres vous auront écrit à mon sujet. Mais quoi qu'il m'en coûte, et bien que la plume tremble dans ma main, je vous dois quelques lignes pour que vous ne vous exagériez pas mon état. Je suis malade, je vous l'ai dit. Voilà longtemps que je lutte. Mais le mal se confirme et m'impose le devoir de quitter le pays pour ne pas être un fardeau à mes amis et

aussi pour aller chercher les secours médicaux que nous n'avons pas au Zambèze.

Voilà donc ma carrière qui va se clore après tout, et se clore dans de sombres nuages. Je ne m'y attendais pas, je ne voulais pas y croire. Je m'obstinais à compter encore sur quelques années de ministère actif, et je nourrissais même secrètement l'espoir que c'est dans ce pays, à Séfula, disons-le, que je reposerais à côté de celle qui, pendant tant d'années, a partagé tous mes labeurs et toutes les péripéties de ma vie agitée. J'y comptais tellement, que je souriais de tout mon cœur aux nouveaux horizons que mon voyage chez Kakengé avait ouverts devant moi. Il m'a été dur de plier ma volonté à celle de mon Maître. Il me semblait que j'avais de si excellentes raisons! Le Seigneur ne discute pas, Lui. Il appesantit sa main sur moi et, peu à peu, par un effet de sa grâce, m'amena une fois encore à m'abandonner entièrement à sa volonté. Il m'apprit même tout à nouveau à la trouver non seulement *parfaite*, ce dont nous ne doutons jamais, mais aussi *bonne* et AGRÉABLE.

Je fis donc, avec l'aide de mes garçons, ce que je pus en fait de préparatifs, ce qui ne veut pas dire grand' chose. Je désirais ardemment visiter au moins une dernière fois le village; ce désir de mon cœur ne me fut pas accordé, un désappointement d'autant plus amer que je ne pouvais pas recevoir de visiteurs, à part de rares exceptions. J'eus la douloureuse satisfaction d'un tête à tête avec Andréase, mon pauvre enfant prodigue. Il reviendra, j'en ai la confiance, et ses confessions me l'affirment, mais, pour le moment, il en est encore à paître les pourceaux et à envier leurs carouges. Le roi, lui, qui venait me voir assez fréquemment, me disait un jour : « Ah! si je ne suis pas encore sauvé, ce n'est pas ta faute. Tu ne t'es pas donné de repos, mais tu ne m'en as pas donné non plus! »

Le Seigneur dans sa bonté me donna assez de force et de grâce pour adresser à nos chères gens mes dernières exhortations et mes adieux.

Et puis... le 30 octobre, trois ans donc, presque jour pour jour, après mon arrivée, je quittais Léaluyi, la termitière de Loatile qui m'est devenue si chère, et, porté en litière, je partais tout seul pour Séfula. Les Adolphe Jalla devaient partir le lendemain et aller m'attendre à Nalolo. Trajet bien mélancolique et bien douloureux que ce trajet de Léaluyi à Séfula! C'était la première fois de ma vie que je me trouvais berné sur ce matelas que chaque pas des porteurs faisait rebondir. Et puis, cette litière se cassa, il fallut à plusieurs reprises la raccommoder; puis survint la nuit, un violent orage éclata; le wagon qui nous avait devancés avec les bagages s'était ensablé à distance. C'est au milieu de la nuit que nous atteignîmes la station. Plus de lumière à la fenêtre maintenant. Personne ne nous y attendait — et qui nous aurait attendus, je vous prie? — Quelle désolation! N'en parlons pas. Je me jetai sur mon lit où je me roulai dans l'angoisse jusqu'au matin. Je passai deux jours à Séfula. Outre mes expériences purement personnelles, ce fut un rayon de soleil que la réunion d'adieux, très nombreuse et intéressante.

Le samedi matin, je me remis en litière pour Nalolo. Mais avant que mon triste cortège se mît en route, m'arriva un exprès d'Adolphe. Son corps ruisselait de sueur, il avait les yeux hagards, la voix étouffée, ses lèvres tremblaient. Qu'est-il donc arrivé? J'ouvre le billet qu'il me tend. Quelle atterrante nouvelle! Séonya, mon garçon, vient de se tuer d'un coup de fusil!... Voulant chasser des canards, il tira du canot, par le canon, son fusil qui, selon l'incorrigible habitude de tous les indigènes du sud de l'Afrique, se trouvait chargé et armé. Un accroc lâcha la détente, et le malheureux garçon reçut toute la charge de grenaille dans la tempe. Il tomba insensible, et peu de temps après rendait le dernier soupir. Les Adolphe conduisirent son cadavre à Nalolo, où je ne pus que dégonfler mon cœur sur son tombeau! Quel nuage sur le commencement de ce voyage que tout concourait déjà à rendre si triste!

Les chers Adolphe m'accompagnèrent jusqu'à Séoma, et

M. Goy vint me rencontrer dans les parages de Katima-Mollo. Malgré tous les soins qu'on avait mis à rendre mon canot aussi confortable qu'un canot peut l'être, le voyage m'éprouva beaucoup. Il me semblait parfois que je ne pourrais jamais arriver au bout de la première grande étape, à Kazungula. M'y voici pourtant par la bonté de Dieu. Je ne suis pas sans de vives appréhensions au sujet du voyage en wagon qui est devant moi, et bien autrement pénible qu'en canot. Mais j'ai tort. Le mieux c'est de m'abandonner entièrement au Seigneur et me confier en lui, sans restriction, pour tout ce qui me concerne. Il ne se trompe jamais, Lui.

Les chers Ad. Jalla tout d'abord, puis les amis Goy et les Louis Jalla ensuite, m'ont prodigué tous les soins que peut inspirer l'affection. Il n'en est pas moins vrai que de tomber malade, seul et sans secours médicaux éclairés dans ce pays, c'est chose cruelle. Dans notre ignorance, nous faisons pour le mieux. Nous combattons souvent les symptômes et nous ignorons la nature du mal. Dieu est miséricordieux envers ses enfants, Il l'a été envers moi, car outre les amis que j'ai mentionnés, il m'a fait trouver parmi mes garçons, non seulement une affection que je connaissais bien déjà, mais aussi un dévouement dont je me doutais peu et qui ne s'est jamais démenti. Sémonji, surtout, m'a été un garde-malade admirable, prévoyant ou devinant mes besoins, s'ingéniant pour tenter mon appétit et égayer ma chambre de malade, faisant tout avec empressement, joyeusement et sans bruit. Il ne m'a jamais quitté, ni de nuit ni de jour. Et le soir, quand il étend sa natte au pied de mon lit, il faut l'entendre épancher son cœur en supplications, demandant un peu de mieux, un peu de sommeil pour « son père, ce vieux serviteur de Dieu. » Et dans la nuit, instantanément sur pied au premier appel. Qu'aurais-je jamais fait sans lui? Qu'aurais-je jamais fait s'il se fût fatigué de son service? Le cher garçon, en apprenant ma résolution de quitter le pays pour chercher des secours médicaux, m'a instamment supplié de ne pas le laisser derrière. Il ne veut pas me quitter que je ne

sois mieux, qu'il ne me sache en bonnes mains; il ira partout où j'irai... Et si j'allais en Europe?... Eh bien oui, il y ira, lui aussi, à moins que je ne le renie comme mon enfant. De fait, c'est une dette de reconnaissance qui s'accroît tous les jours, et d'un caractère sacré. Mon désir serait de le placer à l'Institut de M. Guinness, où les vents alizés du Ciel entretiennent la vie missionnaire. Il retournerait ainsi dans son pays plus riche en instruction et mieux qualifié soit pour l'enseignement, soit pour l'évangélisation. C'est jouer gros jeu, je le sais, mais il me semble voir si clairement la main de Dieu en tout cela, que je suis sans crainte. Quant à mon pauvre Nyondo, lui, il est marié, donc pas question de l'emmener. Et puis nous comptons sur lui pour l'évangélisation. Pauvre garçon! chaque fois qu'il était question de mon départ, il mettait sa tête sur ses genoux et se prenait à pleurer. Il a voulu m'accompagner jusqu'ici, et, comme je m'y attendais, nous avons eu des scènes attendrissantes.

J'ai passé trois semaines à Kazungula, attendant le wagon qui amenait mes bagages de la vallée. Il est arrivé enfin, et dans quelques jours nous traverserons le fleuve. A cette douloureuse perspective, vous le comprenez, j'ai le cœur gros. C'est un bouleversement complet de mes plans et de mes désirs. Et cependant un rayon de lumière éclaire mes ténébres et ma tristesse. Quelle différence entre le passage d'aujourd'hui et celui de 1884! Alors, pas une âme dans cette immense contrée qui connût le nom même du Seigneur, pas une qui le priât. Divisés en deux bandes pendant la traversée de mes bagages, le soir, au bivouac, nous nous entre-répondions d'une rive à l'autre par nos chants. *Tlong ho Yesu!* et nos voix se perdaient dans le désert sans écho.

Aujourd'hui, reconnaissons-le à sa gloire, le Seigneur a fait de grandes choses. Cette station même de Kazungula, avec son grand village, où tout est si prospère, le témoigne.

Malgré les départs et les défections qui nous ont si souvent affligés, nous avons actuellement 7 missionnaires européens, 4 dames, 6 évangélistes et leurs femmes, tous dévoués à notre

chère mission, tous unis dans les liens intimes d'une famille. Nous comptons 5 stations florissantes et, sur chacune d'elles, un nombre plus ou moins grand de Zambéziens qui professent avoir trouvé le Sauveur. Aujourd'hui on chante ici les louanges de Dieu et on prie.

Mais ce qui me remplit de joie et de reconnaissance envers le Seigneur, c'est surtout cette *école d'évangélistes* que nous avons confiée à notre cher frère Adolphe Jalla avec 10 élèves. Mon pauvre Séonya était le onzième et Sémonji eût fait le douzième, tous des jeunes gens du pays et le fruit de nos écoles.

Et puis voilà M. et madame Mercier qui vont relever les ruines de Séfula et y ouvrir enfin notre *école industrielle.* Ne sont-ce pas là les lueurs qui annoncent l'aube du jour où la gloire de Dieu brillera dans ce pays, et où les ténèbres du paganisme se dissiperont?

Et puis, faut-il le confesser? je ne puis m'empêcher de caresser l'espoir que mon départ du Zambèze n'est pas définitif. Dieu peut me rendre la santé, renouveler ma jeunesse et me permettre de revenir un jour dans ce beau champ de travail, alors que la moisson sera venue et que ceux qui ont semé et ceux qui auront déjà moissonné pourront se réjouir ensemble.

Croyez-moi, cher frère, votre affectionné en *Lui*,

F. COILLARD.

DERNIÈRES NOUVELLES

Le voyage de MM. Coillard et Jalla. — M. et madame Mercier au Lessouto. — Nouvelles des stations.

Depuis que notre dernière livraison a paru, trois courriers reçus dans l'espace de trois semaines nous ont apporté les nouvelles si impatiemment attendues de M. Coillard et de ses compagnons de voyage. M. Coillard lui-même a pu nous en-

voyer une lettre de Buluwayo, outre celle qu'il nous avait adressée de Kazungula, et que nous publions ci-dessus. M. Jalla, de son côté, nous a tenus fidèlement au courant des incidents du voyage.

Celui-ci a débuté dans des conditions fort difficiles. Le départ ayant dû être retardé, pour diverses raisons, jusqu'au 18 décembre, nos missionnaires ont trouvé le chemin défoncé par les pluies si bien qu'ils n'ont pu avancer tout d'abord que lentement. « Il y a aujourd'hui vingt et un jours, écrit M. Jalla le 7 janvier, que nous quittions Kazungula, et nous ne sommes *qu'à trois jours de marche* de notre chère station!... Nous avons trouvé les routes tellement détrempées, qu'à chaque petit bourbier il nous faut décharger nos wagons et doubler nos attelages pour en sortir. Vous vous représentez combien ces difficultés sont redoublées et rendues pénibles pour un malade. Dans notre wagon, nos trois enfants (1) trouvent bien ce genre de vie peu de leur goût, mais avec notre bonne santé à tous cela va encore; cela augmente la dose de patience qu'il faut posséder pour être un bon missionnaire africain. Nous avons passé huit jours sans bouger de place dans l'interminable bourbier de Kazuma : il a une largeur d'une vingtaine de kilomètres. Ni ma femme ni les enfants ne pouvaient descendre du wagon à cause de la boue. Pendant ce temps, tous les bœufs et les garçons essayaient d'amener le wagon de M. Coillard au-delà du bourbier. Quand vint notre tour, le soleil avait fait son œuvre de miséricorde depuis deux jours, et en quatre heures, avec notre wagon chargé, nous franchîmes tout l'espace parcouru à grand peine par M. Coillard en quatre jours avec son wagon déchargé... »

Laissons maintenant la parole à M. Coillard :

« Le tracé de la route, comme tout ce pays-là, n'était qu'une épouvantable fondrière où nos bœufs s'enfonçaient jusqu'au

(1) M. et madame Jalla emmènent avec eux, outre leurs deux garçons, la petite Flore Goy, que ses parents envoient dans le sud.

ventre, parfois sans pouvoir prendre pied pour donner un coup de collier, et nos voitures, les quatre roues à la fois, s'affaissaient dans ces interminables bourbiers. Il fallait alors, pour les alléger, que nos garçons portassent à dos nos quelques bagages et nos provisions. Nous n'avancions qu'en doublant nos attelages et en traînant nos wagons l'un après l'autre, de bourbier en bourbier, de sorte que nous étions souvent séparés des jours entiers. Malade ou non, impossible de rester indifférent à des difficultés qui menaçaient de faire avorter notre voyage. Aussi, souffrant, épuisé, dormant mal, mangeant peu, je me demandais quelquefois si j'arriverais jamais au terme d'un voyage si extraordinairement aventureux et pénible.

« Mais, qui se lasserait de le répéter? Le Seigneur est bon et fidèle. Comme sa présence illumine les ténèbres! et comme sa communion fortifie! Que de leçons il nous enseigne dans les difficultés, et que de bénédictions il nous fait trouver dans les épreuves! C'est alors que nous apprenons « les chants de la nuit ». Ne croyez-vous pas que ce soit un ange qui veille à notre chevet et qui, dans un sommeil agité et entrecoupé, vient murmurer à votre oreille un message d'En-Haut, une promesse, une prière et une louange : « Ma grâce te suffit »! — « Ne vous inquiétez de rien, car il prend soin de vous. » — « Invoque-moi au jour de ta détresse, je t'en délivrerai et tu me glorifieras, » etc.

« Ce sont là les chants de la nuit et, pour qui les apprend à l'école du Seigneur, les circonstances extérieures sont singulièrement transformées et sanctifiées, et même le désert, sa solitude et ses impraticables bourbiers deviennent autant de Béthels. Je bénis Dieu d'avoir passé par là. De Patamatenga à Buluwayo, le voyage a été bien moins difficile. Les pluies ont complètement cessé, les marécages se sont desséchés, les étangs avaient de l'eau et la route était bonne. Nous laissâmes les sables profonds en quittant la route de Palapye et nous cheminâmes sur un terrain sûr. Le pays est boisé, avec quelques éclaircies çà et là. Mais c'est toujours le *bush*, « la

brousse », comme nous disons, dont les fourrés épineux obstruent le chemin et s'acharnent à nos tentes de wagons. Rien, absolument rien, dans cette végétation arborescente qui rappelle que nous sommes sous les tropiques.

« De Patamatenga — un amas de masures — devenu une ferme, jusqu'à Buluwayo, une distance de plus de 300 milles, nous n'avons pas rencontré âme qui vive, si ce n'est quelques Masaroas ou Bushmen qui errent dans ces bois. Quel est l'avenir de ce pays? Sera-t-il jamais habité, colonisé?

« A présent, ces immensités où règne un silence de mort que les cahotements de nos voitures et les claquements de nos fouets seuls interrompent, ont un je ne sais quoi indéfinissable qui vous saisit. On s'y sent petit, impotent, perdu!

« Un jour que nous cheminions dans un petit vallon verdoyant, entre des monticules boisés, nous nous arrêtâmes tous comme involontairement devant un arbre isolé. A son pied, une haie d'épines entourait un tombeau. Sur le tronc une main amie avait enlevé un carré d'écorce et grossièrement tracé cette épitaphe :

STUART
5 JAN. 1895.

« C'était, paraît-il, un capitaine de l'armée anglaise qui, après avoir été en garnison à Natal, allait rentrer dans sa patrie. Mais avant de quitter l'Afrique, il voulut voir les chutes Victoria. Il se mit en route tout seul, avec un ou deux porteurs indigènes, et atteignit son but. Il parait que c'était un homme plein d'énergie et aimant les aventures. Au retour la fièvre le prit. En proie aux tortures de la soif, et abandonné par ses garçons, il s'était couché sous cet arbre et... y mourut. Un passant ou quelqu'un qui avait eu vent de son sort vint lui rendre la sépulture. Et ne croyez pas que ce soit là un cas isolé. Loin de là. On raconte des histoires bien tristes d'officiers anglais, de jeunes gens de bonne famille, tous pleins de vie et de pétulance, ne rêvant qu'aventures dans ce pays de la liberté, mais sans prudence aucune : ils s'aventurent souvent

tout seuls à la chasse, s'égarent dans les bois et finissent par y mourir de soif. Leur lieu de repos n'est connu que de Dieu seul; là ils dorment dans ces solitudes silencieuses jusqu'au matin du grand jour de la résurrection.

« C'est le 15 courant que nous arrivâmes enfin à Buluwayo. Je n'aurais pas pu aller plus loin sans m'arrêter; j'étais à bout de forces. Le lendemain, j'étais admis à l'hôpital, ce refuge de ceux qui n'ont ni foyer ni amis, et entre les mains d'un docteur qui d'emblée parut comprendre mon cas. Il me témoigna beaucoup de bonté et d'intérêt, et non seulement il me donna ses conseils et ses soins gratis, mais il m'obtint la même faveur de la direction de l'hôpital. Et ce n'est pas peu de chose, car autrement j'eusse dû payer 18 fr. 50 par jour. Je ne puis dire les égards et les bontés dont on m'a entouré. Les autorités de la ville sont venues me visiter et s'étaient entendues avec le docteur pour me pousser à rester deux ou trois mois à l'hôpital — toujours gratis — jusqu'à ce que le docteur me juge assez bien pour continuer mon pénible voyage. Il n'est pas jusqu'aux sœurs de charité qui ont la direction de l'hôpital qui ne m'aient prodigué leurs soins dans un esprit de dévouement qui m'a édifié. D'autres amis, peu nombreux, c'est vrai, se sont ingéniés pour pourvoir à mon confort. J'en suis vraiment bien touché et humilié.

« C'est ici, il vous en souvient, qu'il y a dix-huit ans, Lobengula nous avait retenus prisonniers. Quels changements depuis lors! Voici une ville qu'on a tracée sur une grande échelle et qui promet de devenir un autre Johannesburg. Vous seriez étonné du prix du terrain, comme du prix de toutes les denrées en général. Et on y mène une vie, le croiriez-vous, aussi agitée, aussi affairée qu'à Londres. On n'a le temps de voir personne, ni de causer à l'aise avec personne. C'est un tourbillon incessant. L'emplacement de la ville couvre un vaste plateau entouré de coteaux légèrement boisés, et déjà parsemés de villas. »

Dans la fin de sa lettre, M. Coillard nous parle de ses plans. Les médecins lui déconseillent le passage par le Lessouto et

l'engagent à se rendre en Europe pour s'y faire soigner, en prenant quelques semaines de repos au Cap avant de s'embarquer. Cependant M. Coillard ajoute : « Il faudrait que je fusse bien malade pour renoncer à ma visite au Lessouto. »

Quant à M. L. Jalla, ses dernières lignes, datées du 17 février, de Buluwayo, sont écrites sous l'impression de la mort de sa mère, qu'il vient d'apprendre par une lettre du directeur. Les deux courriers précédents, contenant, avec nos premiers messages de sympathie, les lettres de sa famille et tous les détails sur ce triste événement, l'avaient manqué, ayant sans doute été le chercher au Zambèze après son départ.

« Depuis le courrier reçu à Kazungula (et expédié d'Europe le 11 octobre), nous n'avions plus rien appris d'Europe, quand avant-hier je reçois par notre agent de Maféking vos lignes du 17 janvier. Je me hâte de les lire dans la rue. Oh ! quel coup ! Ma chère mère partie pour le ciel ! Le plus fort lien qui m'unissait à l'Europe rompu, au moment où nous nous réjouissions de pouvoir compter les semaines qui nous séparaient de la réunion... avec elle surtout. C'est bien dur, douloureux et mystérieux... La maison sans cette mère tendrement aimée, ce n'est plus la maison... Comme notre voyage est décoloré maintenant ! Les liens d'ici-bas deviennent rares ; heureusement qu'au ciel ils se multiplient, nous en rapprochant nous aussi. »

Au moment même où nos voyageurs approchaient de Buluwayo, M. et madame Mercier arrivaient au Cap le 12 février, après une bonne traversée. En pressant, comme nous l'avons fait, leur départ, nous espérions qu'ils rencontreraient MM. Coillard et Jalla à Maféking, point extrême de la ligne du Cap, et pourraient se remettre en route presque immédiatement en profitant des instructions et des arrangements pris par leurs devanciers. Mais le retard considérable subi par ceux-ci a entraîné un changement de plans que nous ne pouvons qu'approuver. Au lieu de passer au Cap, à Kimberley ou

à Maféking les deux mois qui devaient s'écouler encore avant l'arrivée de MM. Coillard et Jalla, nos amis sont allés tout simplement au Lessouto, suivant en cela les instructions que M. Jalla a pu leur télégraphier de Buluwayo. M. Alfred Casalis, averti de son côté par télégramme, a pris les arrangements nécessaires pour faire prendre les nouveaux arrivants à Aliwal, où ils ont dû arriver le 29 février. On voit que tout s'arrange pour le mieux : nos amis Mercier auront le bénéfice d'un séjour dans nos stations du sud; ils pourront voir l'école industrielle de Léloaleng ; de plus, ils emmèneront avec eux un catéchiste qui pourra les aider de son expérience des choses de l'Afrique, et qui, peut-être, ne sera autre que *Lévi*, l'ancien collaborateur de M. Coillard aux débuts de la mission du Zambèze.

Quelques mots encore au sujet des missionnaires restés au Zambèze. Ils sentent douloureusement, on le comprendra, l'absence de leurs aînés, et se recommandent instamment à nos prières. Nous devons renoncer, faute de place, à citer aujourd'hui leurs lettres; disons seulement qu'ils ne perdent pas courage et se préparent à supporter de leur mieux le fardeau qui pèse désormais tout entier sur leurs jeunes épaules. M. Davit, après avoir passé les dernières semaines de l'année à Léaluyi, auprès de M. et madame Ad. Jalla, a dû s'installer à *Séfula,* la station qui lui est actuellement assignée. M. Béguin nous donne de bonnes nouvelles de *Nalolo*. Quant à M. Boiteux, il a passé par le creuset de l'épreuve; peu après le départ de MM. Jalla et Coillard, sa femme a été gravement malade; aux dernières nouvelles elle allait mieux.

Le roi lui-même restait ce qu'il a été ces derniers temps, bien disposé, mais hésitant. « Au moment où nous venions de traverser le fleuve, écrit M. Coillard, le roi me faisait savoir qu'il avait renvoyé deux de ses femmes et me donnait à entendre que c'était le commencement de la dispersion de son harem. C'était un ballon d'essai, je suppose, pour se rendre compte de l'impression qu'une mesure radicale produirait

tant sur les chefs que sur la nation. Dans ma réponse, je le conjurai de ne pas marchander avec Dieu plus longtemps, mais de se donner entièrement. Priez pour lui et pour votre frère

« F. COILLARD. »



SÉNÉGAL

ARRIVÉE DE M. A. BOLLE A SAINT-LOUIS

Le 15 février, M. Bolle est heureusement arrivé à Saint-Louis, après un excellent voyage. Il nous écrit, le 2 mars, une lettre dont nous détachons les passages suivants :

... « Vous m'avez demandé si j'ai vu M. Morin à Rufisque. Il m'a retenu par télégramme pendant que j'étais à Dakar et il m'a invité à dîner et à coucher chez lui. Je m'y suis rendu et j'ai passé à Rufisque des instants délicieux. L'accueil qui m'a été fait était d'une cordialité toute chrétienne. J'en garde un beau et reconnaissant souvenir. Au coucher du soleil, le docteur et moi avons fait une promenade à cheval pour voir un peu Rufisque. C'était la première fois que je montais en selle. J'en ai beaucoup joui. Mon cheval, très docile d'ailleurs, ne m'a pas infligé d'humiliation, bien qu'à plusieurs reprises j'aie manqué perdre l'équilibre.

« Mon arrivée à Saint-Louis a été pour moi une vraie fête. Déjà avant Saint-Louis j'avais eu la joie de serrer la main à M. Escande, à M. Pétrequin et à M. Nichol, qui étaient venus au-devant de moi à Rao, une ou deux stations avant Saint-Louis. A la gare, je saluai madame Escande et madame Pétrequin qui m'offrit un frais bouquet de lilas de son jardin. Il était le bienvenu, après les chaleurs et le sable du Cayor, où je n'avais vu, pour ainsi dire, pas une fleur ; cela m'avait frappé. A la gare encore, je pus déjà saluer plusieurs gens de la mission, spécialement les garçons et les filles de l'école.

« J'arrivais un samedi. Avant la réunion de prières, M. Es-

cande a fait exécuter un chant aux jeunes gens et aux jeunes filles. Il fit impression sur moi. C'est le numéro 177 des cantiques populaires : « Voici de tes enfants, Seigneur, une poignée ». Je ne saurais vous dire l'émotion qui me gagnait à mesure que je suivais sur le recueil ces belles paroles, chantées par ces enfants noirs, les enfants de la mission. Après cela, la réunion de prières, mais seulement de notre famille missionnaire : M. et madame Escande, M. et madame Pétrequin, mademoiselle Buttner et moi.

« M. et madame Escande sont extrêmement aimables. M. Escande s'est mis à ma disposition pour mon installation, pour faire mes achats. Il avait loué deux belles chambres fort agréables, tout près de chez lui ; j'ai dû les meubler et me faire un intérieur.

« M. Escande m'a présenté aux protestants de Saint-Louis ; il m'a accompagné dans mes visites aux personnages officiels. Il m'a présenté au culte woloff, aux gens de Pont-de-Khor et de Sôr. Ceux qui m'intéressent le plus, ce sont les noirs. Hier dimanche, 1er mars, nous avons eu notre premier service français à 5 heures du soir, tandis qu'auparavant il avait lieu, paraît-il, à 8 heures et demie du soir. M. Escande m'a installé et a fait une allocution bienfaisante sur ce texte : « Fais l'œuvre d'un prédicateur de l'Évangile ». J'ai ensuite parlé sur ce texte : « Me voici, je viens, ô Dieu ! pour faire ta volonté ». L'auditoire que nous avons eu était nombreux ; M. Escande en a été satisfait. »



CONGO

VOYAGE DE M. FAURE

Bon vent, bonne mer et bonne santé ; ainsi peut se résumer la traversée de M. Faure jusqu'à Libreville, où il est heureusement arrivé le 17 février.

Après avoir parlé de la cordiale hospitalité reçue à Baraka,

de la part du Dr Nassau, vétéran de la mission américaine, notre missionnaire ajoute :

« Je compte partir le 25 à bord de *l'Eclaireur* et arriver à Lambaréné le 28, pour m'installer le 1er mars. J'ai reçu ici une lettre de Haug qui a l'air de se porter bien et qui m'attend avec une impatience dont vous pouvez vous douter.

« Hier soir j'ai pu assister à un culte dans la salle d'école. Il y avait une quarantaine de personnes, et le culte était présidé par un diacre. Des hommes et des femmes indigènes ont parlé. Quel dommage que je n'aie pu rien y comprendre! Le chant m'a beaucoup étonné. Je m'attendais à une horrible cacophonie et j'ai entendu de très beaux cantiques à trois voix. Les gens ont la voix très juste et le sens de la musique. Aussi je me promets des chœurs et des exécutions artistiques à Lambaréné. Ces chrétiens mpongoués m'ont paru très sérieux et sincères. Le diacre a parlé avec beaucoup de chaleur et a lu la Bible avec expression... »



NOUVELLES DE MADAME GACON ET DE MM. FORGET ET HAUG

En date du 26 janvier, madame Gaçon nous donnait d'intéressants détails sur l'École de jeunes filles de Talagouga. Sa lettre se termine par ces mots :

« Nos santés ne sont pas brillantes, mais cela va, malgré tout, juste assez bien pour rester debout au poste... »

De son côté, M. Forget, écrivant à la même date, nous informe que madame Forget était rentrée à Talagouga très fatiguée, après le départ de madame Jacot pour l'Europe. M. Forget lui-même, quoique beaucoup mieux, avait encore fréquemment des attaques de fièvre, surtout après un travail quelque peu suivi. Il se proposait de faire sous peu une visite à M. Haug qui, comme on le sait, se trouvait seul dans l'importante station de Lambaréné. « Les Gacon, ajoute M. Forget, vont doucement. »

Nous avons aussi des nouvelles directes de M. Haug. Par une carte postale du 7 février, il nous faisait savoir qu'il était en plein dans les grandes communions et avait eu quatre conseils d'Église en deux jours pour régler les questions relatives au baptême des candidats et à leur admission à la Sainte-Cène. « Je suis très satisfait, écrit-il, de ma tournée aux lacs. J'ai bon courage, mais suis harassé mentalement et intellectuellement. Un renfort *sérieux* est indispensable... »

Nous sommes heureux de penser que depuis plus d'un mois ce renfort est arrivé à M. Haug.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

—

MARTYRS ARMÉNIENS

« Pendant longtemps on a considéré, en Allemagne. les « rapports sur l'Arménie, comme des exagérations, dues à « la politique anglaise, que nous n'avons du reste aucune « intention de défendre; mais nous sommes persuadé que « cette incrédulité voulue est l'effet de l'aveuglement et du « parti pris : les exécutions, les violences, les incendies, les « viols, les meurtres, les massacres en masse, les raffine- « ments inouïs de cruauté, ont atteint un degré d'atrocité « qui est presque sans précédent dans l'histoire du crime; « aucun mot ne saurait suffire pour les désigner; nous ne « connaissons que celui de « diabolique ». Ainsi s'exprime, en résumé, le Dr Warneck dans son journal de mars, annonçant un prochain article de fond sur l'Arménie.

Les détails sûrs nous arrivent enfin de sources très diverses. Un bureau spécial d'informations à été créé à Londres, 3 Arundel street Strand W. C., auquel le Rev. chanoine H. Scott Holland a donné le poids de son nom et qui

nous fournit les renseignements suivants : « Le pouvoir bienfaisant de la Russie, qui avait arrêté sur le Danube le flot « dévastateur des Turcs, a été également actif en Asie, re- « poussant les Turcs du Caucase à l'Ararat. La jeunesse « arménienne entra en masse dans les écoles et les charges : « en 1868, un Arménien, le général Loris Mélikoff, passa la « frontière turque ; l'armée russe fit tomber Kars et envahit « Erzeroum ; et malgré les réductions faites par le congrès de « Berlin, la bande de pays arménien cédée par le traité de « San-Stéphano à la Russie, demeura à peu près identique.

« C'est sur cette frontière qu'on a vu arriver, pendant toute « l'année, des hordes d'hommes, de femmes, d'enfants nus, « mourants, harcelés, franchissant cette ligne invisible de la « frontière russe pour fuir le pays de la rapine, de l'outrage, « de la guerre, et trouver une terre où règne la loi, la paix, « la tranquillité. Ils demandaient, pour tout bienfait, le droit « de vivre et de ne pas être tués ou affamés. Comme aux « temps de la captivité d'Égypte, dans cette nouvelle terre « de Goscen, gouvernée par le grand tsar blanc, régnait pour « eux la lumière, tandis que les ténèbres de l'Égypte cou- « vraient les pays du Sultan. »

Pour empêcher les armées russes de recommencer leurs annexions, les autorités musulmanes ont donc résolu de détruire tous les Arméniens de la frontière, de les remplacer par des bandes turques et d'opposer ainsi aux cosaques russes, non des alliés chrétiens, mais de cruels et courageux barbares, les Kurdes musulmans. Tel est le plan qui paraît avoir été l'inspiration des massacres. La mesure était habile et elle a été exécutée avec une conséquence, un ensemble et une cruauté sans nom.

Les statistiques fournies par les Turcs et les appréciations sommaires du nombre des morts nous semblent impossibles à contrôler ; nous donnerons néanmoins en note un tableau publié par le bureau d'informations de Londres. Quant aux horreurs inouïes perpétrées par les Turcs et les Kurdes, nous ne pouvons exposer nos lecteurs à en subir la description et nous

les renvoyons à l'article du Dr Dillon, dans la *Contemporary Review* de janvier. En ce qui touche ceux que nous pouvons appeler à bon droit les martyrs de la foi, nous distinguerons les renseignements reçus de première main et ceux que renferment les rapports du Révérend Green, du Dr Dillon, et le journal le *Christian*. Le *Journal missionnaire de Bâle* du mois de mars reçoit d'un ancien élève de la Maison des missions de Bâle, actuellement pasteur d'une église arménienne, une lettre datée du 7 février, à laquelle nous empruntons ce qui suit :

« Avant-hier j'ai reçu d'Urfa l'effrayante nouvelle qu'au second massacre (le premier avait eu lieu le 3 novembre et a coûté la vie à 300 victimes) des 26 et 27 décembre, environ 3,000 chrétiens ont été massacrés et que notre cher frère Hagop Abuhajatian, élève de Bâle de 1865 à 1869, est mort martyr. Vous savez que depuis 1869 il avait été à la tête de l'Église de sa ville natale, où Dieu avait visiblement béni ses efforts. Son Église comptait 600 âmes; mais le fruit de son long travail paraît, à vue humaine, avoir péri avec lui; car, de sa seule Église, 94 hommes adultes, 2 femmes et 2 jeunes filles ont été massacrés.

« Je n'ai pas de nouvelles directes du frère N. de Harpout; mais dans cette seule station 14 prédicateurs évangéliques sont morts martyrs. Nous émigrerions volontiers en Amérique, mais le gouvernement s'oppose à tout départ.

« Priez pour nous! nous vivons ici dans une constante angoisse et n'avons plus à espérer de secours que de Dieu seul. Mais les chrétiens de tous pays devraient crier à Lui, pour que bientôt il nous fasse rendre justice. Ma vieille mère, ma femme et mes huit enfants se recommandent à vos prières! » Le rédacteur ajoute qu'il faut être très prudent dans la correspondance, les Turcs ouvrant les lettres.

La tactique des Turcs, comme celle de Dioclétien ou de François Ier, a été d'accuser les chrétiens et les missionnaires de conspirations politiques.

Quant aux seconds, le *Herald* contient (page 90) ce qui suit : « Des employés supérieurs du gouvernement turc ont

répandu le bruit que nos missionnaires auraient excité les Arméniens à la révolte. C'est là une indigne calomnie, au sujet de laquelle nos missionnaires ont réclamé officiellement une enquête; nous avons le ferme espoir qu'ils l'obtiendront. »

Un autre correspondant écrit au journal de Lausanne : « Nous savons des cas d'Arméniens jetés en prison et qui se sont laissés tourmenter plutôt que de signer des documents accusant les missionnaires de menées politiques ». Et le docteur Judson Smith écrivait de Boston le mois dernier : « Nos missionnaires pratiquent et inculquent partout la loyauté envers le gouvernement turc; et celui-ci n'a pas eu, depuis soixante-dix ans, de plus sincères amis que les envoyés de « l'American Board. »

Le *Christian* de février a raconté la touchante histoire d'un enfant martyr que nous n'avons pas lieu de croire apocryphe.

Une martyre de douze ans.

A Césarée, dans la province d'Angora, cinq chrétiens furent massacrés par les Turcs le 30 novembre. Dans une des maisons protestantes de la ville se trouvaient un père avec sa petite fille âgée de douze ans; ils étaient seuls, la mère s'étant rendue dans un autre quartier auprès d'une fille mariée. Un Turc à l'aspect farouche pénétra soudain dans la chambre où se tenait la petite fille et, s'adressant à elle d'une voix aussi douce qu'il pouvait : « Mon enfant, lui dit-il, ton père a été tué parce qu'il n'a pas voulu accepter la religion de l'Islam. Je dois maintenant te faire mahométane. Si tu y consens, je t'emmènerai chez moi et te traiterai comme ma fille. Veux-tu devenir mahométane? » L'enfant répondit : « Je crois en Jésus-Christ. Il est mon Sauveur. Je l'aime. Je ne puis faire ce que tu demandes, dusses-tu me tuer! » Furieux, le Turc tomba sur la malheureuse enfant, la frappant et la blessant à douze endroits différents.

Ce qui suivit, nul ne le sait. La maison fut mise à sac, puis incendiée; le cadavre du père disparut dans les flammes; mais le soir du même jour un char s'arrêtait devant la porte

de la maison où demeurait la mère de la petite fille. Un voisin, son ami, quoique Turc, lui dit : « Je t'ai apporté le cadavre de ta fillette. Tu es mon amie, et je ne pouvais pas le laisser gisant là-bas à l'abandon. Je suis bien peiné que cela soit arrivé ». La mère transporta dans la maison le corps de sa fille et s'aperçut qu'elle respirait encore. Un chirurgien fut appelé; il ramena l'enfant à sa connaissance, et maintenant elle est en voie de guérison. On lui avait appris de bonne heure, dans les écoles missionnaires, à aimer le Sauveur et à étudier la Bible. Cette enfant confesseur n'est-elle pas la sœur de tous nos chrétiens d'Europe? Sera-t-elle livrée à la ruine, elle et ses pareils ?

Le Dr Tracy écrit de Marsovan, en date du 28 novembre 1895 : « On pourrait croire que les événements tragiques des derniers temps doivent fournir très ample matière à notre correspondance : il n'en est rien. A la vue des terribles jugements de Dieu, nous nous sommes tus, comme frappés de stupeur. Certes, ce sont là des jours solennels. Depuis le 15 novembre, nous ne cessons de recevoir des rapports de près et de loin, les uns plus terribles que les autres. A Vézir-Kéopreu, le diacre et 55 autres ont été tués; à Zilleh, 2 évangéliques et, avec eux, beaucoup de grégoriens (c'est ainsi que se désignent les Arméniens de la vieille Église, en souvenir du grand disciple d'Origène : Grégoire l'Illuminateur). Il y a eu peu ou point de désordres à Hajikini, à Avkat, Gumusk et Samsoun. Kaoza, en revanche, a été le théâtre de scènes horribles; les 50 maisons arméniennes ont été pillées, et 30 hommes tués, dit-on. A Marsovan il y a eu 123 victimes et le pillage a été affreux. Le lendemain du massacre, j'ai trouvé 90 cadavres jetés devant les fenêtres de notre collège. Le gouvernement fournit maintenant des rations aux affamés et leur vient ainsi efficacement en aide. »

Ce détail trouve son interprétation dans la remarque d'un employé du gouvernement qui dit : Nous ne savons vraiment ce que l'on demande de nous : tantôt nous devons attaquer les chrétiens, et ensuite on nous ordonne de leur donner du pain.

Il est bien probable que le gouvernement veut jouer ainsi un double jeu, pour tromper tout le monde. Le missionnaire continue : « C'est un vrai miracle qu'aucun missionnaire n'ait été tué. Ici, nous avons vu arriver, pour les jours du danger, deux ou trois officiers avec une trentaine de soldats chargés de nous protéger.

« Notre ambassadeur s'est admirablement conduit en envoyant constamment des dépêches télégraphiques pour s'assurer de notre état. Il paraît qu'en haut lieu comme ici, on a résolu que rien ne serait tenté contre nous. Nous avons interrompu nos écoles populaires, mais nous avons toujours au collège nos 130 pensionnaires ».

Nos lecteurs auront lu peut-être dans les journaux le trait saisissant des femmes de Sassoun, auxquelles on peut bien appliquer les paroles des deux huguenotes emprisonnées à la Bastille à côté de Bernard Palissy et qui firent dire au roi Henri III « qu'elles seraient martyres de leur honneur comme elles l'étaient de celui de Dieu ». Le Révérend Greene raconte qu'après avoir défendu leur position pendant vingt-quatre heures, écrasées par le nombre, elles furent obligées de s'arrêter. Plusieurs portaient leurs enfants sur leur dos tandis que leurs aînés les assistaient dans le combat. Voyant la position désespérée, la femme de Grgo s'avança vers la cime du roc et cria : « Sœurs, il vous faut choisir : ou bien oublier vos maris, vos foyers, votre sainte religion et adopter la foi mahométane et être déshonorées, ou suivre mon exemple ». Après quoi, prenant son enfant dans ses bras, elle se précipita du haut du rocher dans une sorte d'abîme. Une seconde, une troisième, une quatrième suivirent son exemple, et les enfants avec elles. Le ravin se remplit et les ennemis eux-mêmes furent saisis d'horreur à ce spectacle. Cinquante femmes furent faites prisonnières; mais aucune ne trahit la retraite de Grgo et de ses braves. La femme qui sauvait ainsi l'honneur de son sexe s'appelait *Schaké*. Quoique nous ne puissions pas l'appeler directement un martyr de la foi, son nom mérite d'être conservé à la postérité.

Le pasteur Hubbard, de Sivas, actuellement détenu à Constantinople, nous donne des détails sur quelques fidèles qui ont passé par la fournaise et obtenu la couronne du martyre. « L'œuvre du Rév. Garabed Kuludjian, pasteur protestant de Sivas, faisait de visibles progrès. Sa femme avait été, pendant des années, maîtresse de l'École supérieure de jeunes filles de Marsovan; elle était estimée et chérie de tous, et leurs quatre filles, dont l'aînée n'était pas encore âgée de seize ans, avaient largement bénéficié de l'influence maternelle. Le 10 novembre, Garabed prêcha à son troupeau un sermon impressif sur ce texte : « Tous les cheveux de votre tête sont comptés ».

Le 11 novembre, à midi, le tumulte éclatait. Le pasteur fut forcé de s'enfermer avec quelques compagnons arméniens à l'étage supérieure d'un « khan ». Là, ils furent découverts, dévalisés, puis abandonnés, tandis que la tempête faisait rage au dehors. Le pasteur pria et veilla avec ses compagnons jusqu'au moment où une nouvelle troupe de musulmans vint cette fois pour les tuer.

L'attitude digne et calme du pasteur qui les abordait fit hésiter les assaillants; ils lui offrirent la liberté à condition de renier sa foi. Malgré le souci que devaient lui donner sa femme, d'une santé délicate, et ses quatre filles, sa réponse fut : « Je ne crois pas seulement en Christ, mais je donne ma vie pour lui amener d'autres âmes ». « Alors nous sommes obligés de vous tuer ». Et tandis qu'il élevait ses deux mains vers le ciel, comme pour exprimer sa confiance inébranlable en Dieu, ils lui tirèrent deux coups de fusil. Le lendemain matin son corps fut trouvé par des amis presque entièrement dépouillé de tout vêtement et jeté dans l'arrière-cour du « khan ». Comme les massacres ne faisaient encore que grandir, il ne put être porté au lieu de sépulture des protestants que ne protégeait aucune muraille; aussi fut-il joint aux huit cents autres cadavres que l'on entassa dans une énorme tranchée.

Au cimetière grégorien un prêtre arménien se glissa à la

dérobée vers les cadavres, pour dire une courte prière et les abandonner ensuite à la terre et à Dieu.

Le Rev. Sarkis Merkashian, pasteur depuis des années à Chooukouth, dans le district de Harpout, fut dévalisé avec sa famille, chassé de sa demeure par l'incendie et blessé. Après quoi, des Musulmans le tourmentèrent pendant trois jours pour lui faire embrasser leur foi. Lui aussi, malgré le souci que devait lui donner la pensée d'une épouse et de six enfants, resta fidèle jusqu'au bout et fut enfin mis à mort. On connaît bien d'autres pasteurs qui, pendant ces journées de novembre, scellèrent ainsi leur dernier sermon de leur propre sang.

Hagope Pattian, un humble membre de l'Église de Marsovan, s'était particulièrement fait aimer par les hommes de toutes croyances pendant la dernière épidémie de choléra qui a sévi dans cette ville. Le 15 novembre, la tempête éclata, mais elle le trouva prêt. Comme les coups de la hache meurtrière tombaient sur sa tête, un ami entendit à travers une porte voisine ses dernières paroles : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ». Puis cette autre : « Père, je remets mon esprit entre tes mains ».

Ne conclurons-nous pas, avec le *Herald* de l'American Board : « Depuis des siècles (peut-être) la noble armée des martyrs n'a pas vu un accroissement aussi rapide que durant l'année dernière. Certes, l'Église chrétienne n'a rien à craindre pour son avenir, quand elle voit ses enfants rendre à leur Sauveur de pareils témoignages! »

« Si nous vivons, l'œuvre continuera, écrit M. Gates, président du collège de Harpout; et nous attendrons que les chrétiens nous soutiennent. On nous commande de quitter, mais nous n'allons pas abandonner notre poste. Nous sommes prêts à mourir pour notre œuvre; les autres doivent être prêts à nous soutenir de leurs dons.

« Je ne voudrais pas échanger la paix dont nous jouissons et l'assurance de la faveur et du secours divins pour les places les plus élevées qu'on pourrait nous offrir en Amé-

rique... C'est pour le peuple de Dieu l'heure de montrer qu'il a confiance dans le triomphe de sa cause. Je voudrais pouvoir parler de façon à ce que tous les chrétiens d'Amérique nous entendissent. Que nous vivions ou que nous mourions, nous nous réjouissons dans le Seigneur. Dites au peuple de Dieu de se lever et de rebâtir les murs de la ville qui sont tombés et les temples qui sont en ruine. »

Madame Raynolds écrit de Van : Le Dr Kimbal fournit du travail à près de 5.000 affamés; hier nous avions 500 auditeurs à notre culte. Il semble que notre devoir est de rester et de profiter des occasions présentes, nous confiant en Dieu pour l'avenir. L'épreuve la plus grande est qu'il n'y a, dans la situation, aucun rayon d'espérance. Ce n'est qu'en regardant à Dieu que nous pouvons trouver quelque consolation. Nous comprenons maintenant l'expression biblique : « La foi et la patience des saints » (Apocal. XIII, 10).

A la vue de tant de douleurs et de tant de dévouement, le peuple de Dieu va-t-il demeurer inerte, sans prières, sans protestation, sans secours efficaces pour les frères qui souffrent ?

G. Appia.

P. S. Le duc de Westminster a reçu tout récemment d'un officier au service de la Turquie la statistique suivante :

Tués par les armes, 29,544 ; brûlés vifs, 1,383 ; morts de faim, de froid, de maladie, de peur, 6,354 ; femmes contraintes d'épouser des Turcs, 1,532; malheureux réduits à vivre de charité, 92,960 ; églises, maisons religieuses, écoles détruites, 227; convertis de force dans la province seule d'Harpout, 15,000.

PAROLES D'UN ARCHEVÊQUE SUR LES MISSIONS

L'archevêque de Cantorbéry, adressant une allocution au jeune clergé sur l'évangélisation, le 17 février 1896, a prononcé quelques paroles que nous tenons à citer :

« Aucune Église ne saurait être vivante sans s'efforcer « d'accomplir le commandement de tous les commandements « du Sauveur. Le premier devoir d'un chrétien est d'amener « d'autres hommes à devenir chrétiens, et le devoir d'une « Église est de fonder d'autres Églises chrétiennes, jusqu'à « ce que le monde entier en soit couvert. »

VARIÉTÉS

—

CHEIKH OTHMAN

22 janvier 1896.

... Vers six heures du matin, la machine stoppa. Nous étions en face du massif rocheux, presque effrayant, d'Aden. Une affiche nous annonça peu après que l'*Iraouaddy* lèverait l'ancre à une heure du soir; soit environ six heures pour aller à terre.

Une barque, conduite par quatre rameurs somali, nous conduisit en trois quarts d'heure au quai de débarquement. De ma vie, je n'ai vu des montagnes aussi sombres, tout en pointes et en angles, dont le seul aspect blesse. Cela paraît infiniment plus dur que du fer. Des masses coniques, mais toutes hérissées d'aspérités, s'étagent les unes derrière les autres: sur l'une des plus basses se dresse le sémaphore. Le long du rivage, on aperçoit quelques toits sous lesquels les maisons semblent se faire petites, écrasées par la nature sauvage et menaçante. Le soleil était encore derrière cet amas de montagnes; vus à contre-jour, ces rocs d'un brun noirâtre prenaient une apparence encore plus sombre et plus hostile. Pas la moindre trace de végétation.

Sur le quai, deux agents de police nous débarrassèrent prestement de la meute des guides. Plus tard, nous en vîmes partout de ces bons génies. Ils portent un uniforme brun

clair jaunâtre, une nuance moins foncée que notre nouvelle tenue coloniale ; ils sont naturellement armés du « club » traditionnel de policemen de Londres, de grands et forts gaillards, comme leurs collègues de la cité ; mais ils s'en distinguent par leur teint basané, leur poil noir et luisant comme du jais, et par ce qu'il y a de plus marquant dans leur accoutrement, un énorme turban bleu, d'où sort une calotte en forme de pyramide rouge. C'était pour nous rappeler que nous étions dans une possession britannique, dans une dépendance de l'Inde, en Asie. Les agents de la police d'Aden sont tous indous.

Parmi nos compagnons de route, il y avait un lieutenant de marine qui connaît les escales de toutes les mers ; il se rendait au magasin français, dont nous aurions autrement ignoré l'existence. Dans cette ville anglaise, nous fûmes d'ailleurs étonnés de trouver, sur la place principale, un Hôtel de l'Europe, un Hôtel des Voyageurs, un Hôtel de l'Univers, comme dans la plus endormie de nos villes de province. Non loin de là, une grande enseigne tire l'œil : « Magasin », et des deux côtés de la porte : « Vêtements » et « Aliments ». Les maisons n'ont, sauf deux ou trois exceptions, qu'un seul étage. Les toits sont plats. Au rez-de-chaussée, il y a des arcades qui forment véranda ; au premier étage, la véranda est fermée par des grillages en bois. Tout est blanchi à la chaux.

Dans le « magasin », un commis dont l'accent trahissait le Jura bernois nous montre des pince-nez à verres fumés, que nous demandions. Tout en choisissant, M. Lauga s'enquit d'un M. Ch., le fils de l'excellent ami qui nous a hébergés à Marseille. Il se trouve que c'était le patron du commis, le propriétaire du magasin. Il ne tarda pas à paraître, grand, fort, un ancien cuirassier, la poitrine couverte maintenant d'une longue barbe flottante. Fidèle aux traditions paternelles, il se met aimablement à notre disposition et nous invite à visiter Aden. Il nous informe, en effet, que nous n'étions encore qu'à Steamer Point, le faubourg ou mieux le port d'Aden. La ville se cache dans l'une des gorges ténébreuses, ou qui nous

avaient paru telles le matin, et qui déchirent le lourd massif volcanique.

J'avais un autre plan. Il y a environ neuf ans (1), j'ai raconté dans le *Journal des Missions* les débuts d'une œuvre apostolique qui m'avait vivement intéressé. Un jeune lord écossais, répétiteur d'arabe à Oxford, pris d'amour pour le Sauveur, décida de mettre ce qu'il avait et ce qu'il savait au service de son divin Maître pour la conversion des païens. Ion Keith-Falconer savait l'arabe et avait de l'argent. Dieu le conduisit à Aden. De là, il pensa attaquer le berceau de l'islam, l'Yémen et toute l'Arabie. Après un voyage d'étude fait en 1885, si je ne me trompe, il choisit comme emplacement de sa station le village arabe de Cheikh Othmân, à 16 kilomètres au nord d'Aden, sur la limite du territoire britannique. Il s'y fixa avec sa jeune femme, si je ne fais erreur, à la fin de 1886, vivant de ses propres ressources, mais rattaché au Comité des missions de l'Église libre d'Écosse. Je m'étais pris d'enthousiasme pour cette entreprise. Vers le milieu de 1887, le *Free Church Monthly* m'apprit la mort de Ion Keith-Falconer. Mes voies ne sont pas vos voies, dit l'Éternel.

Depuis lors, je suis de loin cette mission comme bien d'autres. La mère et la veuve du jeune arabisant enseveli au cimetière militaire d'Aden, ont fait une fondation qui garantit le traitement de deux missionnaires à Cheikh Othmân. L'Église libre d'Écosse prit en main la direction complète de l'œuvre. Suivant la pensée du fondateur, on fit de cette œuvre une mission médicale. C'est à peu près le seul moyen d'agir sur des musulmans, le seul à portée, en tout cas, pour entamer l'islam en Arabie. Deux ou trois missionnaires médecins prirent successivement les fièvres à Cheikh Othmân et durent rentrer en Europe; même un Syrien chrétien, le docteur Zeitoûn, je crois, ne résista pas au climat. On continue néanmoins, mais les nouvelles sont rares.

(1) Voir *Journal des Missions,* année 1886, p. 488; 1887, p. 280 et 314 1888, p. 149.

Je hasarde donc la question : « Serait-il possible d'aller à Cheikh Othmân sans manquer le départ du paquebot et sans dépasser les ressources d'un budget modeste? — Parfaitement, répond M. Ch. J'y vais parfois voir un client; mais je dois vous avertir que la maison du missionnaire est fermée depuis une quinzaine de jours, dit-on. » J'insistai un peu. On renonça à la visite d'Aden et de ses citernes dont les fondements remontent aux Phéniciens, si l'on en croit certains archéologues. M. Ch. fit avancer une des voitures dont nous avions déjà remarqué l'allure fantastique. Elles sont de fabrique américaine; leur légèreté et le galop du cheval qui les tire frappent d'autant plus que l'on voit à côté des chariots placés sur deux roues, dont chacune est taillée dans un seul madrier et que ce véhicule patriarcal est traîné par un dromadaire ou, non moins pacifiquement, par deux petits bœufs zébus, importés d'Inde.

A peine installés dans notre «spider», nous sommes emportés par le cheval lancé au galop. Comment vous décrire cette course de cinq quarts d'heure? Cela prendrait trop de place. Le trafic, sur cette route, est assez important. Nous avons croisé plusieurs centaines de chameaux, sans compter les ânes et les voitures. D'ordinaire, c'étaient des caravanes de douze à vingt bêtes : les unes portaient du bois mort; cela faisait, artistement échaffaudé sur l'animal, comme une énorme carapace; d'autres étaient chargées d'outres remplies d'eau, de sacs de café, de dattes ou d'autres denrées encore. Un chameau porte, paraît-il, entre 200 et 250 kilogrammes. Et quels beaux types de chameliers! Des Arabes d'Arabie! pour tout vêtement un pagne sale, et un turban, habituellement bleu foncé. Leur peau, dont la nuance va de l'olivâtre au brun rouge bronzé, est toujours d'un beau mat; ils paraissent bien nourris, plutôt secs, découplés, tout en muscles.

Au poste de police, vers l'entrée du village, M. Ch. demanda le *bungalow* du *padri*, encore deux mots venus de l'Inde. Nous étions tout près; mais l'agent nous informa que

le padri n'y était pas. Je proposai de jeter au moins un coup d'œil sur la maison et les dépendances. Dans un hangar apparut un vieil Indou parlant anglais. Nous avions eu raison de persévérer. — « Le padri est au dispensaire, là-bas, dans le village », nous dit le serviteur. Le cocher affirma qu'il connaissait l'endroit, et nous déposa, après un quart d'heure de course échevelée à travers le village, devant un magnifique jardin, au milieu duquel on apercevait un grand et beau bâtiment. L'installation luxueuse m'étonna un peu. Nous montâmes sous la véranda. Ce fut de nouveau un Indou qui vint à notre rencontre pour nous dire que nous étions à l'hôpital du gouvernement et que le dispensaire du docteur Young se trouvait dans une autre direction. Cette fois-ci, le cocher, un jeune nègre, menace de se mettre en grève; il nous assura avec force gestes que son cheval était mort. — « Bien, dit M. Ch., tu es le numéro 82; on te retrouvera. » Cela fut énoncé d'une voix tranquille et opéra merveille. Le cheval ressuscita. Nous partîmes au galop, et cinq minutes plus tard, nous descendions devant une maison assez spacieuse, à un étage et très simple. Tout autour des espèces de youccas, haut de trois ou quatre mètres, poussaient au hasard et naturellement, là comme dans tout le village; par ci par là, un tamarisc ou un mimosa.

Sous l'arcade-véranda, une quinzaine de personnes, hommes, femmes et enfants attendaient, assises ou couchées; une forte odeur d'acide phénique se dégageait de l'intérieur. La rumeur causée par notre arrivée fit paraître un grand Écossais, vêtu de coutil blanc, la figure ouverte et souriante, barbe et cheveux noirs. — « Docteur Young? demandai-je. — *Myself* », fut la réponse. Je présentai mes compagnons et moi-même. Le docteur nous fit entrer dans la salle des consultations. Il n'y avait que trois chaises. L'une s'effondra sous M. Lauga. M. Young, qui se tenait debout, s'appuyant sur sa table, ramassa les trois morceaux, — Lauga s'était ramassé lui-même, comme il convient à un Béarnais. Le docteur remit en place les membres disjoints du siège, — comme il convient

à un médecin-chirurgien, et Lauga eut le courage de se rasseoir. La conversation n'avait pas cessé, ne s'était pas même interrompue; notre hôte n'avait pas sourcillé; il est calme, comme il convient à un Écossais.

Après un moment, il nous pria de l'excuser s'il continuait son travail. On amena un garçon d'une douzaine d'années. Il avait au genou droit une terrible plaie. Il se nommait Mohammed, venait pour la première fois, bien que souffrant depuis plusieurs mois, et faisait la grimace pendant que le docteur, qui avait noté d'abord l'état civil du patient sur un registre, tâtait la jambe. Il pansa la plaie, dit au garçon de revenir, et nous dit à nous qu'il le chloroformerait alors pour faire une incision profonde. Puis, ce fut une petite fille de cinq ans, amenée par son père: elle avait à nu une partie du métatarse gauche. Un homme pâle et maigre souffrait de la fièvre. Ensuite, ce fut le tour d'une femme. M. Young nous pria de monter au premier pendant cette consultation. Il a un infirmier indigène qui interroge d'abord les malades; mais M. Young parle couramment l'arabe. Il nous promit de faire chercher son collègue, le docteur Millar, arrivé il y a quelques semaines seulement.

Tous les jours, sauf le dimanche, il défile ainsi dans ce cabinet médical de quinze à quatre-vingts malades et blessés, une cinquantaine en moyenne. Ils se réunissent dès huit heures du matin. Chaque journée est commencée par un culte sous la véranda. Les malades qui savent lire, et tous ceux indifféremment qui viennent de l'intérieur, reçoivent une petite feuille coloriée, imprimée à Lahr et sur laquelle on a calligraphié en arabe un passage biblique. Quelquefois, de préférence encore pour l'intérieur, on donne au consultant un Évangile ou un Nouveau Testament arabe. Il est arrivé des malades d'une distance de trente jours de voyage. Le sultan de Béhân, à quinze jours au nord de Cheikh Othmân, est venu, sans être malade, passer deux jours au dispensaire de la mission, pour voir ce dont ses gens lui avaient souvent parlé avec tant de reconnaissance. Ainsi la renommée de la

charité, pratiquée à l'exemple du Maître qui avait compassion de ceux qui souffraient, se répand dans les tribus autour d'Aden, comme un parfum de bonne odeur. La Bonne Nouvelle aussi est semée à tous les vents, et, par la grâce de Dieu, deviendra un parfum de vie pour ceux qui l'accepteront.

Il serait difficile de faire plus ou d'adapter une autre méthode aux circonstances locales. L'invitation d'assister à un culte chrétien irriterait les musulmans sans profit pour la cause de l'Évangile. Il faut se contenter du contact personnel qui s'établit au dispensaire construit sur l'emplacement choisi par Ion Keith-Falkoner; puis, profiter des relations personnelles créées ainsi. Quand le docteur Millar saura assez d'arabe pour diriger seul le dispensaire, le docteur Young se propose de faire régulièrement des tournées dans l'intérieur pour visiter ses patients, et surtout pour parler du grand médecin qui guérit le corps et l'âme. Qui marchandera l'admiration à ces deux hommes, expatriés dans un pays fiévreux et désolé, sous un soleil impitoyable, travaillant jour après jour, ne voyant que peu ou point de résultats spirituels, mais croyant qu'ils aplanissent en Arabie la voie de Celui qui vient, qui viendra quand son nom sera proclamé partout. Ils croient cela et ne comptent pas leurs peines et leurs sacrifices. Ils sont deux et prient ensemble. Dieu les entend et les exaucera. Si peu d'apparence que cela ait aux yeux des hommes, Cheikh Othmân est un beau poste parmi tous les ouvrages d'attaque que le christianisme élève contre le monde éloigné du Christ.

Au premier étage, nous avons trouvé une école, un embryon d'école; mais là encore ces hommes font ce qu'ils peuvent. Un banc d'école et cinq élèves d'une dizaine d'années en moyenne; un grand élève d'environ quinze ans, assis à une table séparée; un tableau noir, et, devant, le maître d'école, Iskander Aboût, un Syrien du Liban, élevé dans les écoles des Quakers, voilà tout. L'instituteur enseigne l'arabe et l'anglais. S'il n'enseignait pas l'anglais, il n'aurait pas d'élèves du tout.

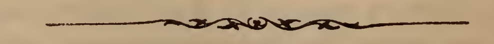
L'instruction religieuse, c'est-à-dire la prédication de l'Évangile, fait naturellement partie du programme. L'élève de quinze ans est un Parsi; sa mère est Arabe; son père est venu de Bombay à Aden. J'ai fait lire une phrase anglaise à l'un des petits qui s'en est fort bien tiré, et a traduit ensuite correctement l'anglais en arabe.

La-dessus, le docteur Millar arriva. Je lui rappelai sa chambre à Sardinia-Terrace, à Glasgow, en face de laquelle nos bons amis Alston m'avaient parlé de lui, à son insu, parce qu'il avait eu un instant la pensée de suivre Henry Dyke au Lessouto. Il se souvient d'avoir entendu une de mes conférences à Édimbourg. Nous nous étions manqués en Écosse et nous nous rencontrions en Arabie.

Le temps passait vite, et il eût été plus que fâcheux de manquer le départ de l'*Iraouaddy*. Ces messieurs nous avaient invités à déjeuner avec eux. Le dispensaire est l'ancienne habitation de Keith-Falconer. Elle est en plein village et sur un terrain paludéen. De là, la distance qui sépare la maison d'habitation du dispensaire, au bénéfice des missionnaires. Le docteur Young n'a guère eu d'accès de fièvre sérieux depuis trois ans. Ces braves jeunes célibataires se mirent en quatre pour nous servir un déjeuner plus que convenable. Du « porridge », pour rappeler leur patrie lointaine, puis quatre boîtes de conserves; enfin, du café au lait et des biscuits; le tout servi par le vieil Indou.

Le fiacre numéro 82 fut hélé après cela; une cordiale et longue poignée de main, et en nous recommandant les uns les autres à la grâce de Dieu, nous nous séparâmes.

F. H. K.



Le Gérant : A. Boegner.

Paris. — Imprimerie de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 20213.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

« JUSQU'ICI L'ÉTERNEL NOUS A SECOURUS »

Paris, le 25 avril 1896.

Le temps nous manque (1) pour entretenir nos amis comme nous le voudrions de la nouvelle délivrance accordée à notre Société. Notre cœur est plein de reconnaissance envers Dieu qui, à toutes les grâces qu'il nous avait déjà accordées pendant l'année — envoi de renforts dans plusieurs de nos champs de travail — heureuse tournure prise par les affaires de Madagascar au point de vue des missions, — ajoute encore ce bienfait de nous permettre de terminer l'année sans aucun déficit.

Nous remercions du fond du cœur tous les amis connus et inconnus qui ont été, entre les mains de Dieu les instruments de cette victoire. Et nous le bénissons, Lui, de sa fidélité et de sa miséricorde. Il sait notre ardent désir de n'accepter

(1) La date où paraît cette livraison coïncide avec nos Assemblées annuelles et avec tout ce qui s'y rattache : la rédaction du rapport, la préparation des réunions, etc. De là des lacunes que comblera le prochain numéro.

d'autres tâches que celles qu'il nous impose, et, ces tâches acceptées, de n'en déserter aucune. Il sait aussi que pour accomplir ces tâches, nous ne pouvons compter que sur lui. Car que sommes-nous avec toute notre bonne volonté et notre zèle? Nous sommes l'impuissance même, et s'il ne nous donnait jour après jour les forces et les ressources dont nous avons besoin, nous serions depuis longtemps débordés et écrasés. Mais si nous sommes insuffisants, il est, lui, à la hauteur de toutes les situations. Il vient de nous le montrer une fois de plus. Oh ! qu'il est doux, après la rude journée de marche qui est derrière nous, de nous arrêter un instant et de dresser au bord du chemin notre Ebénézer !

Oui, « jusqu'ici l'Éternel nous a secourus ». Il nous aidera encore dans la suite. Reprenons avec confiance la lutte, les yeux arrêtés non sur nous-mêmes et sur notre faiblesse, mais sur le but glorieux de nos efforts et sur les promesses de Dieu, en serrant dans nos cœurs la parole que notre président tenait à nous rappeler pour le jour de notre Assemblée annuelle : « L'Éternel découvre le bras de sa sainteté aux yeux de toutes les nations, et toutes les extrémités de la terre verront le salut de Dieu ! »



SITUATION FINANCIÈRE

à la clôture de l'exercice 1895-1896.

ŒUVRE GÉNÉRALE

1894-95		1895-96
354.831 40	Recettes de l'exercice 1895-96	367.690 65
355.158 80	Dépenses.	367.400 30
	Différence en excédent de recettes	290 35
	Lesquels, ajoutés au reliquat de caisse de l'exercice précédent.	4.223 50
	forment un encaisse de	4.513 85

ZAMBÈZE

59 551 65	Recettes.	52.853 30
	Reliquat de caisse de l'exercice précédent. . .	5.470 85
	Ensemble.	58.324 15
57.552 75	Dépenses.	57.639 85
	Différence en caisse.	684 30

MADAGASCAR

Dons reçus de divers	16.563 05
Dépenses payées au 31 avril 1896.	8.933 55
Solde en caisse.	7.629 50

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 23 AVRIL 1896

Nous ne donnerons pas aujourd'hui un compte rendu détaillé de cette réunion, sur laquelle nous nous proposons de revenir dans un mois. C'est hier au soir qu'elle a eu lieu, et sous peine de mettre notre journal en retard, nous devons nous borner à constater avec reconnaissance que nous avons eu une bonne assemblée.

A l'heure indiquée, le président de la Société, M. *J. de Seynes*, a pris place sur l'estrade, entouré de ses collègues et de plusieurs missionnaires. La séance est déclarée ouverte et l'on chante un cantique. Puis, M. le pasteur *Appia* lit un fragment des saintes Écritures et prononce une prière. Après quoi le président prononce une brève allocution où sont rappelés les faits caractéristiques de l'année. Il rend notamment un hommage de gratitude et de regrets à la mémoire de nos frères MM. Bonzon et Jacot, décédés au Congo français. Ensuite le *directeur* donne un court abrégé du rapport annuel, qui sera bientôt publié, et dont la lecture attentive ne saurait être trop recommandée à tous ceux qui tiennent à s'associer en connaissance de cause aux travaux de notre Société. Quant au *rapport financier*, dont les principaux chiffres seulement

sont indiqués par M. *Gruner,* il laisse l'assemblée sous l'impression d'une profonde reconnaissance : en effet, cette année encore, loin de clore ses comptes avec un déficit, la Société constate un léger encaisse, tant pour son œuvre générale que pour celle du Zambèze.

La partie officielle du programme de la soirée étant épuisée, le président donne successivement la parole à M. *A. Bertrand*, explorateur genevois qui revient du Zambèze et qui, *de visu*, nous entretient de l'œuvre accomplie par nos vaillants missionnaires; à M. *Viénot,* qui nous transporte dans le champ disséminé des îles océaniennes, et enfin à M. *U. Teisserès*, dont la parole chaude et sympathique nous fait assister aux joies et aux douleurs de la mission du Congo. Ces discours, que nous n'avons pas le temps d'analyser, seront communiqués à nos lecteurs — au moins en résumé — dans la prochaine livraison du journal.

Une fervente prière de M. le pasteur *J. Bianquis,* de Rouen, a terminé cette bienfaisante soirée. La collecte, faite dans les rangs de l'assemblée par les élèves missionnaires, a produit 438 fr. 15.

ÉTUDIANTS MISSIONNAIRES

Le 14 février s'est constitué, à Genève, pour les pays de langue française, un Comité du mouvement volontaire des étudiants se destinant aux missions. Ce mouvement, né il y a une dizaine d'années en Amérique, et qui s'est propagé depuis en Grande-Bretagne, en Hollande, en Suède, en Norvège, en Danemark, en Allemagne, aux Indes, au Japon, en Australie, se propose de réveiller chez les étudiants l'intérêt pour les missions et de les engager eux-mêmes à publier parmi les païens le salut par Jésus-Christ, Fils de Dieu. Le Comité exécutif est formé de quatre étudiants, tous futurs

missionnaires. Parmi eux, M. R. de Prosch, candidat en théologie, élève de la Faculté de médecine de Genève, remplit les fonctions de secrétaire-trésorier, et M. D. Couve, élève de la Faculté de théologie de Montauban, celles de secrétaire itinérant. Il a été adjoint à ce Comité exécutif un Conseil honoraire composé de : MM. Barde, professeur à l'École de théologie de Genève ; Boegner, directeur de la Maison des missions évangéliques de Paris; Guye, vice-président du Comité de la misssion des Églises libres de la Suisse romande; Leenhardt, professeur à la Faculté de théologie de Montauban; Jean Monnier, pasteur, secrétaire général du Cercle des étudiants protestants de Paris.

M. Daniel Couve a été chargé de visiter, pendant les mois de mai et juin, les étudiants chrétiens de Suisse et de France, et quelques Unions chrétiennes, pour les entretenir de la question missionnaire et des responsabilités de la jeunesse chrétienne vis-à-vis du monde païen. Le Comité du mouvement, prie tous les amis des missions de se souvenir de son œuvre dans leurs prières et de demander à Dieu de répandre son Esprit sur la jeunesse de nos Églises.

Pour tous les renseignements, on peut s'adresser au siège du Comité, Union chrétienne de jeunes gens, 3, rue Général Dufour, Genève, ou à M. D. Couve, Faculté de théologie de Montauban.

UNE RECTIFICATION

Dans notre dernière livraison (1), parlant des mesures prises par le gouvernement portugais à l'endroit de la mission romande de Delagoa-Bay, nous nous sommes servis de termes qui doivent être légèrement modifiés. La situation exacte ressort du passage suivant du *Bulletin* de la mission romande,

(1) Voir notre livraison d'avril, page 159.

que nous sommes heureux de communiquer à nos lecteurs :

« On reconnaît en Portugal que les accusations formulées contre les missionnaires suisses se dissipent à mesure que les faits sont mieux connus.

« Tout récemment, un journal de Porto renfermait les lignes suivantes :

« Il paraît finalement constaté que les missionnaires suisses n'ont eu absolument aucune part aux derniers évé-
« nements d'Afrique, événements qui ont eu pour résultat la
« chute de Gungunyane. »

« Il résulte de tout ceci qu'aucun de nos missionnaires, pas même le docteur Liengme, n'est expulsé. »



NOS DÉLÉGUÉS A MADAGASCAR

De Tamatave à la capitale. — A Tananarive.

Nous extrayons les lignes suivantes d'une lettre particulière de M. Lauga au directeur :

Faravohitra-Tananarive, le 24 février 1896.

Mon cher ami,

... Nous voici donc au terme de notre voyage, et quel laborieux, quel rude voyage que celui de Tamatave à Tananarive ! Il faut, pour se faire une idée approchante de ces difficultés, y avoir passé, car toute description sera forcément incomplète.

Les deux premiers jours, de Tamatave à Andovorante, n'ont rien de particulièrement difficile. On longe la côte dans un pays qui n'est ni joli ni laid, où le sentier suivi par les filanzanes se perd souvent dans des marais ou aboutit à des

rivières qu'il faut traverser en pirogue. C'est, en réalité, le temps qu'il faut pour s'habituer à ce genre de locomotion peu élégant, mais en somme supportable.

Cependant, à partir d'Andovorante, ou, pour mieux dire, à partir de Maromby, — puisque le trajet du premier de ces villages au second se fait en trois heures de pirogue, — on entre dans la région montagneuse qui aboutit au plateau de l'Imérina. Ce sont trois véritables chaînes de montagnes successives, séparées par de petites vallées qu'il faut gravir et descendre tour à tour. Les sentiers, — vrais sentiers de chamois, — sont souvent si étroits, si escarpés, qu'à moins d'être un véritable montagnard on hésiterait à s'y engager. Et pourtant nos huit porteurs qui, quatre par quatre, se succèdent à la filanzane toutes les deux ou trois minutes, et cela sans arrêter l'attelage, y passent deux de front avec une habileté et une sûreté de pieds qui ont bientôt fait de dissiper nos craintes et de nous inspirer une entière confiance. Même dans les endroits vraiment périlleux et qu'on peut, sans aucune exagération, appeler des précipices, on se laisse porter sans l'ombre de frayeur : tout au plus se tient-on un peu plus fortement aux bras de l'étroit palanquin pour ne pas être projeté en avant ou sur les côtés. Je ne suis pas encore revenu de mon étonnement, mêlé d'admiration, moi qui ai quelque prétention à être appelé un alpiniste, à la pensée que ces hommes ont pu, sans accident aucun, nous faire traverser ces innombrables casse-cou qui se reproduisent tous les quarts d'heure quand ce n'est pas davantage. Encore, dans la saison sèche, pourrait-on, quoique avec peine, en admettre la possibilité, mais on sait que nous avons voyagé dans la plus mauvaise saison, la saison des pluies; et, bien que que nous ayons été relativement privilégiés à cet égard, nous avons pu, cependant, apprendre à savoir ce que sont ces pluies équatoriales, vrais torrents qui tombent du ciel et en quelques minutes transforment en rivières les ruisseaux et en ruisseaux les sentiers, déjà si difficiles, suivis par les porteurs qui n'en marchent pas moins sûrement avec

de l'eau jusqu'aux genoux et, dans certaines rivières et rizières, jusqu'aux aisselles.

Mais je renonce à raconter cette rude montée à la capitale, qui a été pour nous tout particulièrement difficile par suite de la maladie de Krüger. Grâce à Dieu, on peut maintenant parler de cette maladie, puisque notre ami est en pleine convalescence; mais le fait est qu'il a été très souffrant et qu'il lui a fallu, pour supporter les cahots de la filanzane et s'y tenir assis aux endroits difficiles, toute l'énergie morale dont il était capable. J'ai fait de mon mieux pour le soigner, dès que nous arrivions aux étapes ; mais il n'en a pas moins souffert cruellement, tant au physique qu'au moral, de l'impossibilité où nous nous trouvions de lui donner les soins qui lui eussent été nécessaires. Pendant huit jours, je ne l'ai soutenu qu'avec du bouillon, du lait concentré et un peu de ce champagne vivifiant que je dois à la libéralité prévoyante de mes chers amis de Reims. Et ces nuits passées trop souvent dans des villages complètement raziés ou brûlés par les fahavalos, et où il fallait se contenter d'une case à demi reconstruite ! Enfin tout cela est, par la bonté de Dieu, loin derrière nous, et, depuis six jours, ce ne sont ni les soins, ni les témoignages d'affection chrétienne qui nous manquent.

Nos frères des différentes missions nous ont accueillis avec une joie et une sympathie qui nous touchent profondément, et nous ne saurons jamais assez les remercier pour les mille prévenances, pleines de tact et de délicatesse, dont ils nous ont entourés. Je te charge, mon cher ami, d'exprimer à leurs directeurs, en Europe, notre profonde reconnaissance pour tout ce que ces frères ont fait et font encore pour nous.

Et maintenant nous voici, ou plutôt *me* voici à l'œuvre, puisque mon compagnon ne m'a pas encore rejoint en ville. Te raconter ma vie pendant ces dix jours nécessiterait un volume : qu'il te suffise, pour aujourd'hui, de savoir que mon temps, *du matin au soir*, a été pris par des visites à recevoir ou à faire. Tous les pasteurs indigènes de la ville, à commencer par les trois pasteurs du palais, qui étaient chez moi,

à huit heures du matin, le lendemain de notre arrivée, et un certain nombre de pasteurs des environs, sont venus me souhaiter la bienvenue. Et quelle joie expansive et touchante que celle que, du premier au dernier, ils ont manifestée en voyant ENFIN « le visage d'un pasteur protestant français »! Très sérieusement, ils commençaient à douter de l'existence d'un protestantisme français, et, malgré leurs missionnaires qui leur avaient parlé de nous et fait espérer notre arrivée, ils se demandaient avec anxiété si les Jésuites ne disaient pas vrai en affirmant, comme ils le font encore, qu'il n'y a en France, comme protestants, que des étrangers! Et que d'autres faits plus graves qui nous prouvent que nous ne sommes pas arrivés un jour trop tôt!

J'aurais bien des choses intéressantes à te dire sur ces visites des pasteurs malgaches, mais je ne le puis aujourd'hui. J'ai été reçu on ne peut plus cordialement à la résidence générale par M. Laroche; il m'a assuré que, sans vouloir en rien faire de politique religieuse ou confessionnelle, il nous prêterait son concours toutes les fois que cela nous serait nécessaire. J'ai aussi été reçu en audience par la reine (pauvre et intéressante femme!) dès jeudi dernier : elle eût voulu me recevoir déjà dès lundi; mais, espérant que Krüger pourrait venir avec moi, j'ai retardé autant que possible cette entrevue. Cependant, mon ami ne pouvant pas encore quitter l'hôpital et M. Laroche me conseillant de faire au plus tôt cette visite, je me suis exécuté. Ici encore un excellent accueil. Enfin, hier 23, j'ai parlé dans l'Église de la reine, et devant elle, à l'aide d'un interprète; j'ai essayé de mon mieux de rassurer ces cœurs tremblants et ces esprits inquiets.....

Priez beaucoup pour nous! La tâche nous paraissait difficile de loin; elle l'est, de près, mille et mille fois plus, et nous avons besoin d'une mesure de sagesse et de prudence surhumaines. Demandez à Dieu de nous les donner.

Jamais votre Comité n'a répondu plus directement à la volonté de Dieu que lorsqu'il a pris la décision d'envoyer une

délégation à Madagascar; mais cela ne suffit pas : il faut qu'il nous soutienne ardemment de ses prières dans l'œuvre difficile, à certains égards périlleuse, qu'il nous a confiée.

Présente au Comité mes salutations chrétiennes bien affectueuses.

Ton H. LAUGA.

P. S. — J'ouvre dimanche prochain (1er mars) un culte français. Grâce à Dieu, ma santé est excellente, bien que la fièvre des régions malsaines que nous avons traversées m'ait fait, dans la nuit de jeudi à vendredi, une visite aussi *chaude* qu'inattendue et importune.

H. L.

Nous complétons l'intéressante lettre de M. Lauga par quelques détails empruntés à une lettre plus récente de M. Krüger. Comme son collègue, il parle de la réception enthousiaste qui leur a été faite par la population malgache chrétienne. Des pasteurs, des députations nombreuses de diverses Églises ont tenu, dès le premier moment, à manifester à nos délégués toute la joie que leur causait leur présence. On les a comblés de cadeaux; des provisions de toutes sortes leur ont été offertes : 10 dindes, 20 poulets, 4 canards, 2 moutons, des œufs, des paniers de riz, du bois; de sorte que le ménage de nos frères s'est d'emblée trouvé abondamment pourvu. Ils habitent dans la ville une demeure convenable et ont un domestique pour prendre soin de la maison, faire les repas, etc.

MM. Lauga et Krüger ont eu une nouvelle entrevue avec M. Laroche, dont l'accueil a été des plus bienveillants. Le jeudi 5 mars, ils ont fait une visite officielle à la Reine, qui les a très bien reçus et leur a demandé de baptiser un enfant adopté par elle.

Le culte français, qui a été inauguré le 1er mars à Tananarive, a eu lieu dans l'école des filles située derrière l'église d'Ambatonakanga. Cette école est construite en forme de cha-

pelle. La reine y a avait fait apporter un harmonium. On avait fait imprimer une feuille de quatre pages donnant l'ordre du culte et quelques cantiques. Pour assurer le chant, on avait fait exercer quelques cantiques en *français* à une vingtaine d'élèves du collège de la Mission de Londres. Il y avait, à ce premier culte, 21 Français présents, dont 7 officiers et un caporal. Quatre de ces officiers étaient envoyés par le général Voyron. Le reste étaient des civils et, au premier rang, M. Laroche. La reine s'était fait représenter par deux princes malgaches sachant le français. M. Lauga a commencé par adresser des remerciements au Résident général, à la reine et aux missionnaires de Londres pour le bienveillant concours qu'ils ont accordé à l'établissement du culte protestant français à Tananarive, ces derniers en prêtant le local où il a été inauguré. Puis, M. Lauga a prêché sur : « Vous serez mes témoins. » Les Malgaches ont attaché une grande importance à l'établissement de ce culte.

Le dimanche 8 mars, avait lieu le second service français, présidé par M. Krüger; il a réuni seize auditeurs français, au nombre desquels se trouvait le Résident général.

Outre les visites officielles faites ou reçues, l'établissement d'un culte français, nos délégués avaient à organiser leurs tournées et à pourvoir à de très nombreuses réunions que les diverses Églises leur demandaient de faire. Ne sachant comment répondre à toutes les demandes, nos frères ont prié les missionnaires de les aider à dresser leur plan de campagne. Le 7 mars, un entretien a eu lieu à cet effet. A la suite de cette petite conférence, il a été décidé que nos envoyés auraient six réunions par semaine outre trois par dimanche, sans compter le service français. La série des réunions sera imprimée et communiquée à tous les intéressés afin qu'ils convoquent le plus de monde possible pour la visite projetée.

Le surintendant norvégien, M. Borchgrevink, a invité nos délégués à assister à la conférence du Betsiléo, à Fianarantsoa, à huit journées de Tananarive. Comme les Norvé-

giens n'ont presque rien à Tananarive, il importe que nos délégués aillent voir leur œuvre là où elle atteint son plus grand développement. M. Borchgrevink estime d'ailleurs que les Églises dépendant de la mission norvégienne ont autant besoin d'être visitées et rassurées que celles de la capitale. Nos frères ne demandaient qu'à se rendre aux raisons de M. Borchgrevink, et il a été éventuellement convenu que M. Lauga irait à la conférence norvégienne pour rentrer à Tananarive au bout de quinze jours, ce qui n'empêchera pas M. Krüger de visiter en détail cette mission (1).

On le voit, le travail de nos frères est très considérable et ils ont plus que jamais besoin des prières des Églises qui les ont envoyés.

LESSOUTO

ISAAC BISSEUX

Nous recevons la nouvelle de la mort de M. Isaac Bisseux, le doyen de notre corps missionnaire et le premier élève qu'ait possédé notre Maison.

Isaac Bisseux est décédé à l'âge de quatre-vingt-huit ans, à Montagu, dans le Transvaal, chez sa fille auprès de laquelle il s'était retiré. M. Bisseux est un des trois premiers missionnaires envoyés par notre Société. Tandis que ses deux compagnons Lemue et Rolland allaient fonder une œuvre parmi les Béchuanas, il s'occupait d'instruire dans la foi chrétienne les esclaves noirs des fermiers d'origine huguenote, établis à la vallée du Charron, et dans ce qu'on appelle encore aujourd'hui le « Coin français ».

Nous nous proposons de revenir sur cette belle et longue

(1) On trouvera plus loin un article de M. le pasteur Munthe-Kaas sur la mission norvégienne.

carrière; mais nous devions au moins signaler aujourd'hui le départ de ce vétéran de notre mission.

SUR UNE TOMBE

Lettre du missionnaire Dieterlen à sa mère.

Léribé, 9 mars 1895.

Nous avons enterré hier Maria 'Mamoliboéa, la malade dont je t'ai souvent parlé dans mes lettres de ces derniers mois. Elle est morte samedi matin « quand les secondes poules chantaient », c'est-à-dire au lever du soleil. Et sa mort est pour l'Église et pour nous une véritable perte.

C'était une de ces femmes que nous aimons comme des mères et que Dieu nous envoie pour remplacer, dans une certaine mesure, bien entendu, nos véritables mamans, celles que nous avons laissées loin, bien loin, de l'autre côté de l'Océan, à l'autre bout du monde. On les respecte, on les aime d'un amour filial qui remue le cœur et l'apaise.

Sa piété était la simplicité même, celle de nos vieilles Bassoutoses, que je voudrais pouvoir décrire et définir, tout en sentant combien c'est difficile. Je me la figure surtout comme peu compliquée et très pratique. Pas d'envolées, pas de grande sentimentalité, pas de mysticisme. Une affaire de conviction, de conscience et de devoir. On vivait loin de Dieu et dans le mal, maintenant on comprend autrement la vie. Il s'agit d'avoir par Jésus-Christ le pardon des péchés, de vivre selon Dieu, de marcher vers la vie éternelle, d'accomplir fidèlement ses devoirs de chrétien et de ne plus pactiser avec le paganisme. Il est possible qu'un peu de mérite des œuvres, pas mal de superstitions et de coutumes païennes se mêlent à la chose, mais sans orgueil et sans malice. N'oublions pas que des gens qui viennent de si loin et de si bas ne peuvent ni comprendre toutes les subtilités de la théo-

logie, ni se débarrasser d'erreurs invétérées dont elles ne se rendent guère compte.

Quand Maria tomba malade et que le mal se fut aggravé, on la conduisit à cinq ou six kilomètres d'ici, chez son frère Lélahla, dans un village absolument païen. Consulter un médecin européen, c'eût été facile. Elle était femme de Molapo et mère de chefs. Ses fils ont assez de bétail pour épouser quatre ou cinq femmes en un an. Mais, soit avarice, soit fatalisme, soit insouciance, personne ne songea à chercher le médecin voisin. Des docteurs indigènes essayèrent de leurs drogues et ne purent rien.

Un jour cependant, Jonathan Molapo envoya deux hommes pour proposer à la malade de la « *laver* ». Laver, cela veut dire tuer un bœuf, en prendre la bile, et en frotter le corps du patient en invoquant les mânes des ancêtres. C'est un sacrifice offert aux défunts, donc du paganisme pur. Maria refusa énergiquement en disant : « J'ai été lavée par le baptême, cela me suffit. »

J'allai souvent la voir. La première fois je trouvai Lélahla, son frère et chef du village, assis sous un saule, aussi peu vêtu que possible, étalant au grand air son corps replet et dodu, en mangeant une soupe au lait avec un air de satisfaction enfantine et de béatitude imperturbable. Nous causâmes :

— Et quand deviendras-tu chrétien, toi, Lélahla ?

— Ah !... Est-ce qu'un vieux comme moi pourrait encore devenir chrétien ?

Après ma visite à Maria, je convoquai les gens. Nous nous assîmes sous le saule en question, qui abrite les repas de Lélahla, les causeries des hommes et leur sommeil, les séances de leur tribunal et les petits cultes des gens qui évangélisent. La malade y fut amenée. Un vieux que j'invitais me répondit : « La prière, nous aimons cela, nous, les vieux. » Je leur lus une parabole et la leur expliquai. Et, après le culte, nous eûmes avec Maria une conversation intéressante, comme on peut en avoir après un service, et, je

dois l'avouer, faite en grande partie pour la galerie, pour ces païens muets, mais tout oreilles, qu'un enseignement indirect touchera peut-être plus sûrement qu'une instruction directe, une conversation étant parfois plus intéressante qu'une homélie...

La dernière fois que je vis Maria vivante, elle était près de sa fin, mais très heureuse. Lydia, la première femme de Molapo, lui avait lu un cantique. Pour les Bassoutos, un cantique, c'est la parole de Dieu tout comme la Bible, et cela leur reste davantage. Ce cantique l'avait touchée : « Lydia m'a apporté une grande bénédiction. Elle a coupé mes mains noires, et il m'est poussé des mains blanches avec lesquelles je me cramponne (à Jésus). » Voulant dire ainsi qu'elle n'était plus la pécheresse souillée qui ne peut espérer en Dieu, mais qu'elle avait le pardon et les espérances de la foi. Elle ajouta : « Je ne demande qu'une chose, c'est que la volonté de Dieu se fasse. »

Vendredi, à midi, on m'envoya un messager pour me prévenir que la fin approchait. Le drôle n'arriva que le soir, alors qu'il n'était plus temps de chercher mes chevaux qui, en ce moment, paissaient jour et nuit sur la montagne. Il avait, en route, appris qu'il y avait de la boisson dans un village, et il était allé boire, sans scrupule et sans remords. Samedi, quand j'arrivai, Maria était morte.

Ce qui m'a frappé, ce sont les témoignages d'affection et de reconnaissance que l'on exprima à son égard :

« Elle était la mère des orphelins des autres femmes. »

« Quoique femme de polygame, elle ne fut jamais jalouse. Elle resta toujours serviable, dévouée, paisible et bonne. »

« Personne n'avait rien à lui reprocher. Avoir des griefs contre 'Mamoliboéa ? autant en avoir contre cette pierre ou cet arbre. »

« Quand la famine nous faisait les gros yeux, on ne revenait jamais de chez elle sans être rassasié et sans rapporter quelque chose pour les enfants. »

« Elle était ma Maria, j'étais sa Rahaba. Que ferai-je sans elle ? »

« Elle avait un cœur droit et beau, un cœur blanc. »

Païens et chrétiens parlaient d'elle de la même manière et disaient qu'en elle ils avaient vu ce qu'est une vraie chrétienne.

C'est qu'elle avait la *charité*, la vertu chrétienne par excellence, la charité qui, on l'oublie trop souvent, est « plus grande que la foi et l'espérance. » Elle était de la famille des Dorcas que l'on pleure parce qu'on les aime et que l'on aime parce qu'elles ont aimé. Le jour où un ivrogne répandit dans le pays le bruit (un faux bruit) qu'elle était morte, les femmes éclatèrent en sanglots dans les champs. Chacun déposa sa pioche et retourna à la maison, en signe de deuil, selon la coutume si belle du pays...

Nous sommes allés hier matin au village de Molapo pour l'ensevelissement. Il fallut attendre deux heures que la tombe fût achevée. Des hommes à peu près nus taillaient à grands coups de pic dans l'argile durcie par la sécheresse, offrant aux regards une magnifique exibition de muscles puissants soulevant la peau brune que la transpiration faisait briller au soleil. La fosse terminée, il fallut encore y tailler le réduit dans lequel on dépose le cercueil et qui sera recouvert de lourdes dalles avant que la terre soit rejetée dans la tombe. Autant de précautions prises contre les sorciers qui pourraient bien chercher à déterrer ce cadavre pour en enlever des lambeaux destinés à la fabrication de charmes malfaisants.

Beaucoup d'hommes assistent au travail : les uns causent en cercle sur le gazon, d'autres prisent en bâillant ou sommeillent. Il y a des vieux en grand nombre, avec leurs figures calmes où se lisent les passions éteintes, la jouissance paisible de leur petit bonheur, l'autorité de l'expérience et la sérénité de l'incrédule qu'aucun doute ou préoccupation religieuse ne contrarie ; — ces vieux Bassoutos que la civilisation européenne a à peine effleurés et qu'elle n'a pas déformés.

A côté d'eux, les jeunes hommes, l'air sensuel, vicieux et impertinent, les cheveux coupés de près sur tout le crâne, sauf au-dessus du front sur lequel ils pendent en petites tresses ou relevés en diadème de laine noire et sale, — des garçons qui ont travaillé au dehors, qui ont vu de près les blancs et leurs vices (car leurs vertus, on ne les remarque pas quand on est païen, cela n'a rien d'intéressant ou qui invite à l'imitation), qui y ont goûté, qui aiment l'eau-de-vie et le reste; des figures « retour des mines d'or » enfin; j'allais dire des airs canaille et de vauriens.

Une faiseuse de pluie rôde par là, la chevelure longue et crasseuse, pommadée de rouge, le cou garni d'amulettes et de petites cornes contenant des charmes, le regard vague et éteint, perdu dans des rêveries lointaines; une coquine ou une hallucinée? Je penche pour l'hallucination. Ces gens croient avoir la mission de converser avec les défunts et d'obtenir d'eux des confidences et de la pluie. Ils croient en eux-mêmes. Ils « se gobent ». C'est ce qui leur donne tant de prestige et leur permet de soutenir longtemps un rôle en somme très ingrat.

On a hâtivement assemblé quelques perches avec des courroies. Le cercueil y est déposé. Une trentaine d'hommes l'enlèvent, et le cortège se met en marche. De décorum, point. Les porteurs vont vite à travers les pierres et les épines; le cercueil roulant et tangant au-dessus de leur masse comme un petit bateau sur une vague. On cause, on s'avertit, on s'appelle : Par ici! Attention! Doucement!... etc.

Moliboéa, le fils de la défunte, est coiffé d'un très vieux chapeau de paille, sans chaussures, et enveloppé dans la plus sale couverture qu'il a pu trouver. Ce n'est pas de la négligence, car il est d'habitude très convenablement vêtu. Non, c'est un signe de deuil. Lors d'un enterrement, les Bassoutos qui gardent les traditions, sont toujours misérablement vêtus, ce qui donne au cortège une apparence plus triste encore.

Nous arrivons. Le cercueil est descendu dans la tombe et soigneusement mis en place. Toute l'assemblée s'assied sur

l'herbe. Jonathan Molapo pleure à chaudes larmes. Ces larmes, des larmes vraies, qui coulent de ses yeux, cela renverse toutes les idées que je me fais de son caractère. Je le crois rusé, perfide, orgueilleux, égoïste. Et pourtant il pleure de vraies larmes sur la tombe d'une femme qui était la femme de son père, une des nombreuses femmes de son père, mais qui n'était pas sa mère à lui... Je ne comprends plus, ou plutôt je ne comprends pas encore. J'ai tort de juger, même d'avoir des impressions. Cet homme, étant un grand chef, est plus compliqué que le commun des mortels. Il faudra chercher à le connaître de plus près, pour être juste et charitable.

Nous avons chanté ce beau cantique :

Encore quelques jours sur la terre,
Encore quelque peu de misère...

dont les paroles et la mélodie se marient si bien, et qui, sur le bord d'une tombe, font vibrer dans le cœur de l'homme les cordes les meilleures et les plus sensibles.

Des sanglots, des crises de pleurs, des cris partent des groupes de femmes dispersées sous les pêchers.

J'ai pris pour texte de mon allocution : « Maria (Marie) a choisi la bonne part, qui ne lui sera pas ôtée. »

Puis, voyant que j'avais devant moi la fine fleur du paganisme de Léribé, chefs en tête, je n'ai pu résister au besoin de leur parler d'un sujet qui pèse lourdement sur mon cœur. Ils invoquent les défunts au lieu de prier le seul vrai Dieu. Alors que la sécheresse et les criquets détruisent les récoltes, ils ont recours à des sorciers et offrent des sacrifices à leurs ancêtres. Ils accentuent leur paganisme, ils s'y embourbent. Les chefs y ramènent leur peuple en lui en prêchant la beauté et la légitimité.

Pouvais-je me taire? Parler de cela à l'occasion d'un enterrement, ne sera-ce pas un impair, un manque de tact? D'autre part, ai-je le droit de ne rien dire, et de laisser ainsi passer une occasion unique de chercher à leur ouvrir les yeux?

Je m'étais posé ces questions hier, avec angoisse. Je me suis décidé à parler. Une transition quelconque m'a permis de passer de celle qui était dans la tombe, immobile et délivrée, aux vivants qui l'entouraient, exposés à toutes les tentations d'un monde corrompu, et esclaves d'un paganisme plus tenace que jamais. J'ai évité toute expression blessante, surtout pour des gens susceptibles et chatouilleux comme nos chefs. Mais j'ai dit la vérité. J'ai vidé mon cœur, ou plutôt j'ai déchargé ma conscience, et je les ai suppliés de cesser d'invoquer leurs faux dieux pour que nous puissions de nouveau prier le vrai Dieu.

Trois poignées de terre jetées sur le cercueil et une prière. J'offre la parole à Jonathan, qui devait parler. Il me dit qu'il n'a rien à dire : je lui avais sans doute coupé le discours très chrétien qu'il n'aurait pas manqué de nous faire.

Le résident, qui est chrétien professant, exprime sa sympathie à l'assemblée et ajoute quelques paroles religieuses qui, sortant d'une bouche laïque et dites par un homme de sa position, avaient un grand poids. La parole d'un laïque, toute simple qu'elle soit, a souvent beaucoup plus de force que celle d'un pasteur qui, lui, est un professionnel et ne peut parler autrement que dans le sens chrétien.

Après la bénédiction on se retire. Les fils de Molapo viennent l'un après l'autre jeter de la terre dans la tombe. C'est du nouveau pour quelques-uns. Il y vont par pelletées qui font dans la fosse un bruit sinistre.

Nous prenons congé des chefs. Jonathan me serre les mains et me remercie aimablement d'avoir enterré sa mère et nous souhaite un bon retour à la maison. Fatigués et grillés par un soleil ardent, nous remontons à cheval et, au bout d'une bonne demi-heure, nous mettons pied à terre dans la station.

Cet enterrement a eu son épilogue. Après notre départ, Jonathan a réuni les gens et leur a fait un petit discours à sa façon, émaillé de citations bibliques. « Ce que le missionnaire a dit est vrai. (Ça, c'est de la politesse de forme). Il a raison. Nous aussi nous avons raison. Mon grand-père Moshesh ac-

cueillait indistinctement blancs et noirs, Cafres et Boers, chaque peuple prie à sa manière. Les blancs ont leur foi, nous avons la nôtre. Notre faiseur de pluie a raison de la demander aux ancêtres. Il dit que c'est sa vocation. Un Mossouto pourrait-il dire un mensonge? (!) Quant à la pluie, ce n'est pas seulement au Lessouto qu'il ne pleut pas. Dieu nous donnera de la pluie, lui qui n'oublie pas même le passereau. Restons des Bassoutos et gardons nos coutumes. » On a crié : « Tu as raison, chef. La pluie! la pluie! »

En somme, Jonathan a démoli mon sermon... après mon départ, derrière mon dos. C'est son habitude. Je le savais, mais je ne pouvais pas ne pas parler ainsi. Il faudra que j'aie une entrevue avec lui, que nous traitions la question face à face, comme des hommes..., s'il s'y prête. Et qui sait s'il ne m'éconduira pas avec d'aimables sourires, des paroles mielleuses et cette politesse moqueuse qu'il doit à la bonne éducation qu'il a reçue dans les écoles de la colonie du Cap, et à son scepticisme invétéré...

ZAMBÈZE

NOUVELLES DE MM. COILLARD ET JALLA

Palapye, 14 mars 1896.

Bien cher frère et ami Monsieur Boegner,

Un mot seulement pour vous remercier de votre bonne lettre reçue ici.

Je regrette d'avoir à vous dire que mon état ne s'améliore pas, au contraire. Le voyage de Boulouwayo ici a été des plus pénibles. Le wagon me tue. J'ai dû louer ici une wagonnette avec ressorts pour me conduire à Maféking. Mais elle est si petite que je ne sais trop comment cela ira. Les L. Jalla ont

quitté avant-hier dans un wagon loué. Je partirai dans deux ou trois jours et les rattraperai en route. Je ne tiens pas à rester à l'hôtel plus longtemps qu'il ne faut. C'est probablement à Kimberley que je m'arrêterai pour soins médicaux. Mais c'est surtout au Cap que je ferai, sur l'avis du docteur, un séjour d'un mois ou six semaines avant de m'embarquer. Les Jalla, eux, me laisseront à Kimberley et prendront les devants. Si mon état s'améliorait, je ne perdrais pas mon temps au Cap. Vous ne savez peut-être pas que les amis de Stellenbosh (1) et environs, en apprenant l'effondrement de ma wagonnette, ont fait une souscription pour m'en procurer une autre et m'ont envoyé 2,875 francs.

Je dois forcément renoncer à aller au Lessouto. Ce voyage, que le docteur condamne, n'aurait aucun résultat satisfaisant, au contraire. Toujours couché sur le dos en proie à de vives douleurs, je ne pourrais ni parler, ni prêcher, ni voir les gens.

Voilà un long chapitre sur moi. Excusez. Je prends à cœur ce que vous dites sur Madagascar. Ne croyez pas que je me désintéresse de toutes ces questions, loin de là, mais décidément, écrire, c'est trop pour moi.

Je m'arrête donc. Quel choc que la mort de M. Alfred André! Que de vides partout. *Heureux* sont les morts qui meurent au Seigneur! Oui *heureux*!

Votre affectionné,

F. COILLARD.

P. S. — 16 *mars*. Une chose qui cause un grand émoi et même une grande panique, c'est la peste bovine qui a éclaté par ici. On tue les bœufs par centaines sur le moindre symptôme. Nous avons eu le bonheur d'arriver quelques jours avant et de vendre tous nos bœufs.

F. C.

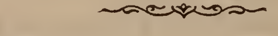
(1) Petite ville aux environs du Cap. Notre mission y possède de chauds amis.

M. Jean Jalla, professeur à la Tour, a bien voulu nous communiquer les nouvelles suivantes qui sont les plus récentes que nous ayons :

« Mon frère est parti, le 12 mars, de Palapye où il avait pu vendre wagons et bœufs à de bonnes conditions et en louer d'autres. M. Coillard ne devait partir que le 16 dans une carriole plus rapide et cependant précéder mon frère à Maféking, mais il n'avait plus de nouvelles de son vénéré compagnon de voyage, ce qui n'était pas sans l'inquiéter.

« A Pala, un cordon de quarantaine tenait arrêtés plus de 100 wagons à cause de la peste bovine. Mon frère put trouver un wagon venu du sud et qui s'en retournait à vide. Il quitta les wagons loués jusque-là, prit possession de son nouveau véhicule et put continuer sa route sans retard.

« C'est sous la date du 27 mars, d'un endroit appelé *Motloatsi*, à 40 milles de Maféking, que mon frère trace ces lignes. Il espérait arriver dans cette ville le 30; mais il avait à traverser encore un second cordon sanitaire qui l'obligerait à un nouveau déménagement. Ses prochaines lettres seront de Maféking (1). »



LA MISSION DU ZAMBÈZE
de juillet 1894 à septembre 1895.

Suite et fin (2).

Remontant encore le fleuve, nous arrivons à *Nalolo* après un voyage d'environ quinze jours. Cette station vient de célébrer son premier anniversaire. Ce n'est cependant pas depuis cette année seulement que les gens de Nalolo ont entendu la

(1) On se souvient que c'est à Maféking que se trouve la tête de ligne du chemin de fer conduisant à la ville du Cap. En touchant à Maféking, nos amis seront donc hors des grandes difficultés du voyage.

(2) Voir *Journal des Missions*, p. 122.

prédication de l'Évangile; depuis longtemps, cet important village avait été visité soit par M. Coillard, soit par M. Ad. Jalla, soit par les évangélistes; en outre, de nombreux enfants avaient suivi l'école de Séfula, puis celle de Léaluyi. Cela expliquera comment le missionnaire de Nalolo, M. Béguin, a trouvé d'emblée un auditoire nombreux, attentif et bien discipliné, et cela expliquera aussi comment, là comme ailleurs, il y a des professants; parmi eux, nous remarquons spécialement *Kaïba,* fils de la reine, et *Akabuna,* fils du mari de la reine, c'est-à-dire les deux jeunes hommes les plus influents de Nalolo.

Grâce à la présence de l'évangéliste *Jakobo* et de sa femme *Noréa,* dès la fondation de la station les cultes et l'école ont pu se tenir régulièrement.

Les auditoires du dimanche ont été d'une moyenne de 200 personnes, chiffre qui a souvent été beaucoup plus élevé, mais qui a aussi souvent été moindre. Cela dépend malheureusement de la reine : lorsqu'elle vient, il y a de nombreux auditeurs; mais qu'elle soit absente, l'assistance est considérablement réduite. M. Béguin rend cependant à Mokuaé le témoignage d'avoir, en général, suivi les cultes assidûment.

L'*école*, inaugurée le 1er janvier avec 50 élèves, en avait bientôt 80, mais il fallut alors interrompre à cause de l'inondation. Après trois mois de vacances forcées, l'école pouvait s'ouvrir de nouveau, mais seulement avec une moyenne de 50 élèves, beaucoup étant absents du village à cause de la famine qui règne en ce moment dans le Borotsé.

Il a paru intéressant au missionnaire de Nalolo de dresser une statistique des malades soignés, cela afin de donner une idée de ce que pourrait être l'activité d'un médecin missionnaire dans ce pays : il a une moyenne d'environ 100 malades par mois, souffrant surtout des yeux, des voies respiratoires et des intestins.

Pour compléter le tableau de ce qui s'est fait à Nalolo pendant cette première année, il faut dire un mot des *constructions;* elles ont naturellement pris la grande part dans la vie

du missionnaire, puisqu'il fallait fonder la station. Tout d'abord il a fallu construire un lieu d'habitation provisoire, ainsi qu'un abri pour les cultes et l'école, puis la maison du missionnaire avec toutes les dépendances que cela comporte, enfin il a pu commencer la construction d'une chapelle. De son côté, l'évangéliste a dû aussi bâtir ; comme le missionnaire, après avoir d'abord élevé et habité des huttes, il a construit une maison quadrangulaire.

Quant à la santé, les missionnaires de Nalolo ont lieu de remercier Dieu; ils ont naturellement payé leur tribut à la fièvre du pays, mais ils n'ont eu aucun accident ou maladie grave.

M. Béguin termine son rapport en disant que cette première année ne lui laisse en somme que de bonnes impressions : les gens ont été aimables et il n'a jamais eu à souffrir quoi que ce soit de leur part. Cependant il a eu quelques frottements avec la reine : cela était inévitable; car si Mokuaé avait désiré avoir un missionnaire, c'était en pensant trouver en lui un fournisseur bénévole de tout ce qu'il lui plairait de demander, ou bien encore, sans tact, elle voulait s'ingérer dans les affaires d'Église ou de famille. Ne pouvant admettre ces prétentions, le missionnaire a dû quelquefois la remettre à sa place, ce qui fut naturellement assez pénible pour une reine habituée à voir chacun s'accroupir humblement devant elle. M. Béguin regarde cependant l'avenir avec confiance. Il reconnaît que c'est bien plus par manque d'éducation que par mauvais vouloir que la reine a parfois mal agi; d'autre part, il reconnaît que lui-même n'a pas toujours su la prendre par le bon côté et qu'il aurait souvent pu agir envers elle avec plus de patience.

Quittant Nalolo et nous dirigeant vers le nord-est, nous arrivons à *Séfula*. Pendant cette dernière année, cette station a été sans missionnaire, laissée aux soins de l'évangéliste *Paulus*, sous la direction des missionnaires de Léaluyi. Ceux-ci lui rendent un bon témoignage. Voici ce que M. Ad. Jalla,

l'auteur du rapport de Séfula, dit de lui : «Nous n'avons que du bien à dire de cet évangéliste : sa fidélité, son zèle, sa piété, sa connaissance des vérités chrétiennes nous le font considérer comme un excellent ouvrier indigène, un homme digne de la confiance que nous lui avons accordée, en lui laissant la direction de cette station. Sa femme, Elisa, a été une bonne acquisition pour notre mission, elle a beaucoup aidé Paulus à l'école comme pour l'instruction des catéchumènes femmes et enfants, malgré les fréquentes attaques de fièvre qu'elle a eues. »

Jusqu'au nouvel an, l'œuvre faite à Séfula était très réjouissante : on y comptait plus de 100 enfants à l'école et plus de 90 professants, pour la plupart des adultes pleins de zèle, soit pour assister aux cultes, soit pour visiter les villages voisins, afin d'en amener d'autres.

C'est sur ces entrefaites qu'arrivèrent les accusations de certains chefs contre les évangélistes ; vous savez déjà comment ils durent comparaître au *khothla* de Léaluyi, comment ils y furent insultés, mais aussi comment le roi prit leur défense. L'œuvre de Séfula en ressentit cependant le contrecoup, le parti païen devint plus agressif, et plusieurs défections eurent lieu parmi les professants. Un vieux chef polygame voulut profiter de ces circonstances pour traduire devant le tribunal de Léaluyi une de ses femmes devenue chrétienne ; le roi s'y opposa, mais consentit à ce qu'il y eût une discussion publique à ce sujet ; l'Évangile en sortit victorieux, car malgré les nombreux chefs qui réclamèrent leurs droits sur leurs femmes, le roi déclara en dernier ressort que « toute femme de polygame serait libre de suivre les prescriptions de sa conscience et la loi de l'Évangile en se déclarant chrétienne. »

Cependant quelque temps après une nouvelle crise avait lieu à propos du mariage chrétien. Toute polygamie ou polyandrie est incompatible avec la profession de foi chrétienne ; dès lors, plusieurs de ceux qui avaient déclaré vouloir être enfants de Dieu et qui cependant continuaient à vivre dans la

dissolution furent mis en demeure de rompre avec le péché. Cela parut dur à quelques-uns; de là de nouvelles défections. Grâce à Dieu, à côté de ces sujets de grande tristesse, il y a aussi des faits réjouissants à constater, par exemple, une collecte instituée parmi les fidèles, ou encore le plâtrage de l'église accompli gratuitement par les femmes de la classe.

En résumé, l'œuvre de Séfula porte aujourd'hui des fruits réjouissants, il y a là un bon noyau de chrétiens décidés, car malgré les défections dont nous avons parlé, il s'y trouve encore 64 professants adultes. Il faut toutefois remarquer que l'œuvre pourrait être plus prospère; qu'aujourd'hui elle est plutôt en souffrance et qu'il serait regrettable que l'évangéliste y fût encore laissé seul. Aussi sommes-nous heureux de pouvoir y placer de nouveau un missionnaire dans la personne de M. Davit; cela est d'autant plus urgent que les bâtiments de la station souffrent beaucoup de l'absence d'un missionnaire.

Reprenant notre marche, nous arrivons enfin à *Léaluyi*. Comme les autres missionnaires, ceux de cette station ont eu beaucoup de joie dans leur œuvre pendant l'année qui vient de s'écouler; c'est M. Coillard qui devait présenter le rapport de cette station, malheureusement la maladie l'en a empêché; c'est encore M. Ad. Jalla qui nous fait l'histoire de l'œuvre de Léaluyi pendant cette dernière période. Elle est pleine de faits réjouissants. Pendant les premiers mois, des auditoires de 500 personnes se pressent dans la chapelle, beaucoup font profession de christianisme; ils sont pleins de zèle et vont évangéliser les villages voisins; l'opposition qu'ils rencontrent les fortifie bien plus qu'elle ne les décourage; ils instituent spontanément une réunion d'édification mutuelle et d'évangélisation qu'ils tiennent au coucher du soleil, tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre des quartiers de la capitale. Les conversions continuent, malgré l'opposition toujours plus forte de certains chefs, qui ont le premier ministre à leur tête. Et pourtant, parmi les convertis, nous trouvons *Mo-*

kamba, un des principaux chefs du pays, et sa femme, *Mpololaa*, la fille aînée de Léwanika. Celui-ci lui-même se montre fort bien disposé, il prend en public la défense de l'Évangile, abolit plusieurs superstitions, et tout porte à croire que lui aussi va se déclarer pour Dieu.

C'est alors que survint l'inondation qui chaque année transforme la vaste plaine du Borotsé en un grand lac. Cette époque est pleine de distractions : « l'humeur de nos Zambéziens, dit le rapport, toujours voyageuse, le devient alors au suprême degré. Pendant la crue, les femmes sont toutes à leurs champs de sorgho qui vont être convertis en îlots, tandis que les hommes ne pensent qu'à la chasse ou à la pêche. L'école est en souffrance, les auditoires tombent à une moyenne de 300. »

Vers la fin de l'inondation, ce fut pire encore : le roi s'en alla faire une expédition de chasse, et les trois cinquièmes de la population le suivirent; les auditoires n'eurent plus qu'une moyenne de 150 personnes ; beaucoup de catéchumènes étaient absents, et l'école n'avait plus que de 40 à 60 enfants.

C'est pendant ce temps que M. Coillard fit un voyage d'exploration missionnaire avec une douzaine de catéchumènes à travers le Haut-Borotsé et une partie du Ba-Lunda et du Lubale. Ce sont des régions très peuplées qui sont encore sans missionnaire, et où M. Coillard a souvent rencontré des gens qui avaient déjà entendu l'Évangile dans la chapelle de Léaluyi, fait qui montre toute l'importance de cette station où se trouvent constamment des visiteurs.

Lorsqu'enfin la période des absences et des distractions fut close, nos missionnaires eurent le chagrin de constater qu'elle avait été funeste au développement spirituel de plusieurs. Voici ce qu'en dit leur rapport :

« Le cri que nous poussons depuis lors ce n'est plus : « En avant ! » mais : «Oh ! qui nous fera être ce que nous étions autrefois !» Nos catéchumènes ont abandonné leur premier zèle, on n'entend plus le village retentir de leurs chants, on ne les voit plus guère pressant les gens d'ouvrir leur cœur au

Sauveur; ils ne nous parlent plus aussi souvent de bonnes tournées dans les villages environnants; ils n'accourent plus si régulièrement à nos classes et à l'école; plusieurs sont déjà tombés et gisent comme des pierres d'achoppement sur la route qui mène à la ville de refuge. Cependant la plupart de ceux qui sont tombés sont des jeunes gens et des jeunes filles, ou des enfants qui s'étaient donné le change, prenant des impressions et de bons désirs pour la conversion. Naturellement, le joug du Maître, si doux pour celui qui le porte volontiers, meurtrit les autres. Nous pleurons sur ces défections, mais nous avons de l'espoir, car il reste encore quelque chose de bon. Les pertes sont d'ailleurs en partie compensées par de nouvelles conversions d'adultes. »

Parmi ces conversions, il faut citer, entre autres, celle d'une des femmes du roi, *Nolianga*. Elle obtint son affranchissement et put ainsi quitter le harem; ce fut le signal d'un redoublement d'opposition de la part des adversaires; Nolianga fut traitée de folle; elle tint bon cependant et renonça aux honneurs et à sa dignité de reine pour suivre son Sauveur.

Comme à Séfula, il s'est fait une collecte parmi les catéchumènes, et cela, non sans sacrifices: nous avons la famine actuellement, et pourtant plusieurs se sont encore privés pour pouvoir donner une partie de leur nourriture. Le produit de ces collectes est destiné à former un fonds pour l'entretien d'évangélistes zambéziens.

Ceci nous amène à dire un mot de l'*École d'évangélistes* que M. Coillard a fondée au mois de novembre avec quatre jeunes hommes. Ils ont montré beaucoup d'intérêt pour ces études, qui ont consisté surtout en exégèses cursives, en introductions aux livres de la Bible et en analyses de sermons. M. Coillard a mis tous ses soins à cet enseignement, et ce n'est que la maladie qui l'a interrompu. Aujourd'hui, notre école d'évangélistes est fondée et la direction en est provisoirement remise à M. Ad. Jalla. Nous comptons beaucoup sur cette école pour l'évangélisation des tribus soumises à Léwanika. Il faut que cette œuvre se fasse par des enfants

du pays; il nous serait impossible d'y suffire nous-mêmes.

Pour compléter ce qui concerne l'œuvre de Léaluyi, il faut dire un mot des *cultes du matin*. Sur toutes les stations, il se célèbre un culte chaque jour au lever du soleil; ce culte n'est guère suivi que par les catéchumènes, mais ce qui caractérise celui de Léaluyi, c'est que les catéchumènes y récitent un verset de leur choix. Il en est résulté pour eux une connaissance remarquable de la Bible, et, chose étonnante, ils fouillent spécialement l'Ancien Testament.

Enfin, Léaluyi a une École du dimanche dirigée par madame Ad. Jalla; elle se fait comme en Europe, avec groupes et leçon générale.

A Léaluyi, comme ailleurs, les travaux manuels n'ont pas manqué : M. A. Jalla et l'évangéliste Willie ont eu à construire leurs maisons; il a fallu entretenir les bâtiments existants, faire des travaux de terrassement, afin d'avoir plus de place au temps de l'inondation.

Enfin, la maladie a souvent compliqué la tâche des missionnaires de Léaluyi, particulièrement de M. Coillard. Pendant cette dernière année, il a presque toujours été souffrant et, à plusieurs reprises, son mal a eu des périodes aiguës. « Sa résignation et son oubli de lui-même au sein de ses vives souffrances furent une éloquente prédication pour nous comme pour les indigènes. En dehors de notre doyen, celui de notre famille missionnaire qui eut le plus à souffrir, ce fut l'évangéliste Willie, dont nous pouvons dire sans exagération qu'il eut la fièvre en moyenne un jour sur trois », ce qui l'obligea plusieurs fois à laisser toute la charge de l'école à M. et madame A. Jalla.

Vous le voyez, Messieurs, la mission du Zambèze est arrivée aujourd'hui à un moment sérieux de son existence. Partout des conversions se manifestent, et avec elles surgissent des questions dont peut dépendre tout l'avenir de notre œuvre : ce sont des questions relatives au mariage, à la polygamie et aux conditions d'entrée dans l'Église. C'est à cela qu'il faut

songer : l'édification de l'Église de Jésus-Christ. Que Dieu nous donne pour cela la sagesse dont nous avons besoin, qu'Il nous pénètre de son Saint Esprit, et qu'ainsi son nom soit glorifié !

Mais aussi, que les amis de notre œuvre ne nous oublient pas, qu'ils s'unissent à nous par leurs prières pour faire cette œuvre qui exige tant de sagesse, de prudence, de patience et d'amour !

Et puis, qu'ils se rendent compte que si notre œuvre grandit, les besoins augmentent en même temps. Nous sommes encore bien peu nombreux, nous sommes loin d'occuper tout le pays, et voilà une compagnie minière qui va venir s'y établir avec l'espoir d'y trouver de l'or. Que seront les conséquences morales de ce fait? Nous ne savons, mais elles pourraient bien n'être pas des plus favorables à notre œuvre. L'expérience, hélas! nous montre que la civilisation européenne, sans le christianisme, est plus corruptrice que moralisatrice. N'est-ce pas là un aiguillon de plus pour que les chrétiens prennent à cœur de faire leur possible pour contrebalancer ces influences funestes! Oh! qu'au moins, lorsque Dieu nous adresse cette question : Où est ton frère? nous ne répondions pas : Je ne sais; suis-je le gardien de mon frère? mais que plutôt, les uns et les autres, nous comprenions toujours mieux notre devoir de chrétiens !

Au nom de la Conférence du Zambèze,

EUG. BÉGUIN.



EN DANGER DANS LE DÉSERT

Episode du voyage de M. Davit.

On se rappelle les émouvants détails que M. Boiteux nous donnait il y a quelques mois sur son voyage à travers le dé-

sert (1). A son tour M. Davit a tenu à nous raconter, dans une lettre qui vient de nous parvenir, quelques incidents de ce même voyage, un des plus difficiles qui aient été effectués par nos missionnaires.

On se rappelle que, dans le plan concerté entre nous et nos frères du Zambèze, MM. Davit et Boiteux devaient rencontrer, au Cap ou à Kimberley, M. Coillard lui-même, auquel nous étions trop heureux de pouvoir confier l'organisation de leur expédition; on sait aussi comment le départ de M. Coillard dut être ajourné au dernier moment, ce qui priva nos jeunes missionnaires de ses conseils et de ses directions. Leurs arrangements s'en ressentirent forcément, non moins que leur voyage lui-même.

Empêchés par le manque d'espace de publier dans son entier le récit de M. Davit, nous nous bornons à en extraire quelques pages. Elles se rapportent à la partie du voyage où, suivant les conseils assez peu compréhensibles de l'agent de Palapyé (le nouveau Mangwato), nos missionnaires firent route séparément.

« En vous écrivant le 10 juin, dit M. Davit, j'étais joyeux et confiant dans l'avenir. Et cependant, lorsque Boiteux m'annonça qu'il ne m'attendrait pas à la Nata, ainsi que cela avait été convenu d'abord, je sentis l'inquiétude me prendre. Car j'étais seul et je sentais bien que je dépendais entièrement de mes gens, qui, du reste, n'ont pas tardé à justifier mes craintes. La semaine même qui suivit le 10 juin ne se passa pas sans que j'eusse à verser des larmes. C'était le commencement des angoisses; et, depuis le 16 juin, où j'arrivai à la Nata sans y trouver les Boiteux, mon voyage, qui ne devait finir que le 9 août, et encore grâce au secours que je demandai à M. Jalla et qu'il m'envoya sans retard, a été un voyage de forçat. Je n'exagère pas, soyez-en sûr.

---

(1) Voir notre livraison de février, p. 78 et ss.

« Mon attelage valait très peu, et mon conducteur valait moins que rien. Le matin du 15 juin, il cassa le timon tout neuf du wagon dans les plaines des Macaricari, et, chose qui n'est jamais arrivée, ce ne fut que le dix-huitième timon qui amena mon wagon au bord du Zambèze! Mes garçons firent eux-mêmes le premier, mais il fut bientôt brisé, et, depuis lors, je les fis presque tous moi-même. Deux fois j'ai dû décharger le wagon pour pouvoir le faire sortir des fondrières d'où un bon attelage aurait suffi pour le tirer rondement.

« Après la Nata, il y a un espace sans eau que les wagons ordinaires parcourent en deux jours; le mien (je dis le mien pour être bref) en mit dix. C'est le mercredi 19 juin que je quittai définitivement la Nata, où il y a en abondance de l'eau excellente, et mon wagon n'arriva au prochain étang que le samedi soir 29. Jugez vous-même de mes angoisses pendant tout ce temps. Ma provision d'eau, dans laquelle puisaient mes gens aussi bien que moi, fut bientôt finie, et déjà le samedi 22, je me fis du thé avec la dernière eau qui me restait. En temps ordinaire, je l'aurais bue toute à déjeuner; mais la Nata était loin derrière nous, et je ne savais pas si et quand j'en trouverais en avant, d'autant plus que le wagon était là, enfoncé dans le sable depuis vingt-quatre heures, et je ne savais pas comment j'en sortirais. Les bœufs, après de vains efforts, avaient été envoyés en avant à la recherche de l'eau dès le vendredi soir, et ce n'est que le samedi soir qu'ils furent de retour. Il fallait donc ménager l'eau et le pain, ou plutôt le thé et le pain, car je n'avais plus le moyen de faire de la soupe.

« Imaginez-vous dans quelles transes je passai cette journée, et avec quelle inquiétude je vis tomber la nuit du samedi sans voir les bœufs, car ils n'arrivèrent qu'à la nuit obscure. Les voilà, enfin; mais, pas plus qu'avant, le wagon ne se meut. Que faire de nuit? Rien, sinon attendre au lendemain, en demandant à Dieu la délivrance.

« Le lendemain dimanche, 23 juin, je fus obligé de travailler pendant une heure, en me levant, à refaire un timon. C'était

le quatrième; après quoi, altéré, je bus la dernière demi-tasse de thé froid que j'avais gardée jusqu'à la dernière extrémité, pendant que les bœufs essayaient de partir, ou plutôt qu'on essayait de les faire partir. Mais les heures se passaient et ils n'avançaient pas d'un pouce. Ma détresse augmentait, d'autant plus que je n'avais aucune idée de la distance à laquelle se trouvait l'eau; et la chaleur du jour unie au sentiment que j'étais loin de l'eau de tous côtés, eut bientôt fait de produire en moi une soif ardente. Enfin, vers onze heures, à bout d'espoir, je pris sur moi quelques petites provisions et me disposais à retourner vers la Nata pour me désaltérer. Il m'aurait fallu marcher tout le jour, dormir à la belle étoile et ne revenir que le lendemain. Mais, comme je partais, mon conducteur me dit que je ferais mieux d'aller en avant, que je trouverais l'eau tout aussi vite, et que, si le wagon réussissait à partir, j'en serais moins éloigné, d'autant plus qu'un wagon de transport qui voyageait avec moi, mais avec moins de difficulté, était, me disait-on, déjà arrivé à l'eau où il attendait le mien.

« Je m'achemine donc dans ce sens, et, après vingt minutes de marche, je me retourne et vois avec surprise que le wagon était en mouvement, et, comme la mauvaise route dans laquelle le wagon était enfoncé depuis le vendredi matin à six heures ne durait que quelques centaines de pas, elle fut bientôt franchie, et cela me remit un peu. J'attends, puis marche avec le wagon jusqu'à trois heures de l'après-midi; puis, la route redevenue mauvaise l'empêche d'aller plus loin; tandis que moi, qui n'avais pris de tout le jour qu'une demi-tasse de thé froid et un pain de la grosseur d'une pomme, je continue encore pendant deux heures, n'ayant guère d'autres forces que celles toutes factices que me donnait l'illusion que, peut-être, je trouverais de l'eau. Illusion bien vaine, car, surpris par la nuit, il me fallut refaire deux heures pour retourner à mon wagon. Je marchais comme un forcené, et, de temps en temps, je tombais littéralement exténué de fatigue et de soif pour répandre devant

Dieu mes larmes; mais le ciel de la miséricorde semblait aussi d'airain que le ciel de la pluie!

« Arrivé au wagon, j'ouvris une caisse de vin que j'avais heureusement avec moi. Mais du vin, dans ces conditions, c'était presque du poison, et c'était cependant la seule substance liquide qui pouvait soulager ma gorge enflammée. J'en avalai un peu, par petites gorgées, après quoi j'essayai de me livrer au repos; mais quel repos! Enfin revint l'aurore, et il me semblait que ce devait être le jour de la délivrance. Ce fut, au contraire, une des journées les plus tristes de ma vie. Le seul individu qui restait avec moi partit avec les bœufs épuisés pour aller les abreuver. Il prit en même temps avec lui, sur ma demande, deux coquemars et deux gourdes pour m'apporter de l'eau à son retour. «Elle ne doit pas être si loin, cette eau, me dis-je, car nous en avons fait déjà, du chemin, depuis la Natal» J'espérais qu'il reviendrait vers midi. Vaine attente! Il ne revint pas de tout le jour. Et moi, je passai ma journée seul avec le wagon, entouré de l'inconnu de tous côtés, essayant de me nourrir, mais ne pouvant m'attaquer à rien; et, à la nuit noire, ne voyant apparaître personne, je me mis au lit, ne sachant pas si je me relèverais.

« Mais, ô surprise! vers 8 heures une voix m'appelle, c'est un autre de mes garçons qui m'apporte de l'eau. Il me la fait bouillir, et je m'en fais du café que je déguste pendant deux heures en bénissant Dieu de cette merveilleuse délivrance. Après quoi j'eus une nuit beaucoup moins agitée et pus attendre avec patience les bœufs qui ne devaient revenir que le lendemain, 25 juin. J'eus de l'eau pour ce jour en en usant modérément, mais les bœufs se faisaient attendre. Enfin, les voici, et deux attelages, cette fois. Ils essaient de partir. Impossible! Ils essayent le lendemain, mais rien ne bouge, et nous voilà de nouveau, et plus que jamais, dans la difficulté et dans l'angoisse.

« Enfin, après avoir longtemps attendu, à 6 h. 45 minutes du matin, je pars avec un peu de farine (je n'avais plus de pain), riz, thé, café, etc., et les ustensiles pour préparer ces ali-

ments, bien décidé à marcher jusqu'à l'eau, coûte que coûte. Mais elle est loin, la route est sablonneuse, et la soif me dévore. En vain je m'approche de tous les trous, étangs desséchés ou creux de toute sorte : les désillusions se suivent et l'eau ne se trouve pas. Vers trois heures de l'après-midi, ayant trouvé un endroit un peu humide, j'y creusai avec la main un puits, que j'ai eu le loisir de mesurer plus tard, profond de $0^m,75$ centimètres, large de $0^m,40$, puis plongeai mon bâton encore de $0^m,20$ centimètres, espérant en voir jaillir une goutte d'eau; mais rien! Je pris au fond de ce trou du sable un peu humide et m'en remplis la bouche, mais je n'en fus pas soulagé.

« Je me remis en route, et les environs, moins désolés, semblaient me dire que l'eau n'était pas loin. Je ramasse mes forces, j'avance, et bientôt, à mes cris répétés, répond la voix du gardien du wagon qui m'avait devancé et qui m'attendait auprès de l'eau. Il vint à ma rencontre, me dit que l'eau était tout près, et, enfin, à 3 h. 45 de l'après-midi, après huit heures et demie de marche, j'arrive près d'un étang dont l'eau était assez peuplée. N'importe! c'était de l'eau. Aussi me précipitai-je à cet étang où je me désaltérai petit à petit. Après ça, je me préparai un modeste souper. Je dis modeste, car les provisions que j'avais pu prendre avec moi n'étaient pas abondantes, et je ne savais pas quand je pourrais en reprendre au wagon qui était bien loin derrière moi. Trop chargé déjà, je n'avais pu prendre avec moi qu'un châle, et là, il me fallut dormir dehors. Je grelottai toute la nuit malgré le bon feu qui flambait à côté de moi; car le feu n'était que d'un côté, de l'autre il y avait de l'eau qui devait temporairement remplacer le thermomètre que j'avais laissé au wagon, et tous les matins elle était couverte de glace. C'est ainsi que je passai les trois nuits du 26 au 27, du 27 au 28 et du 28 au 29 juin. Le jour de mon arrivée était un mercredi, et je n'avais pas vu d'eau depuis le mercredi précédent.

« Le 29, mes provisions étant épuisées, je me chargeai d'eau et repartis à la rencontre du wagon. Boiteux avait sou-

vent eu l'occasion de m'envoyer quelques mots; moi, je n'en avais pas eu une seule pour lui. Mais, après avoir cette fois marché environ une heure vers mon wagon, je rencontrai trois Zambéziens qui rentraient chez eux. J'écrivis par leur moyen à Boiteux de venir à mon secours, coûte que coûte, avec des bœufs, conducteurs, etc., car autrement je serais mort dans ce désert et dans cette désolation.

« Car il a eu ses ennuis, lui aussi, et, meilleur correspondant que moi, il vous en a sans doute écrit depuis longtemps. Mais, enfin, il avait avec lui deux évangélistes et leurs femmes qui pouvaient l'aider et, en tous cas, lui servir d'interprètes auprès des noirs; moi, j'étais *seul* avec des gens que je ne comprenais presque pas et qui, ayant compris depuis longtemps qu'au fond c'était moi qui dépendais d'eux plus qu'eux de moi, en abusaient d'une manière honteuse. Vous ne vous faites pas d'idée des larmes que j'ai versées à travers le désert! Et plus d'une fois je me suis demandé si peut-être Dieu ne se servirait pas de ces angoisses pour me montrer que ma place n'était pas au Zambèze. Je le bénis maintenant de ce que, à travers tant de difficultés, Il m'a cependant amené jusqu'ici et me montre maintenant une œuvre à faire pour sa gloire. Mais alors j'étais bien ébranlé. Ce billet expédié, je repris ma marche pour rejoindre le wagon, ne sachant ni où, ni quand je le rencontrerais, et, après une heure et demie de marche, je l'aperçois qui avance lentement, mais qui avance cependant. Un quart d'heure me suffit pour le rejoindre, et, à 9 heures du soir, nous dételions tout près de l'eau. C'était le samedi 29 juin, et tout cela se passait à une distance à peu près égale de Palapyé, de Kazungula et de tout autre endroit habité.

« Je ne veux pas continuer ma lettre d'une manière aussi détaillée, car je vous ennuierais trop, et je devrais y consacrer un temps qui m'échappe. D'autant plus que si mes ennuis n'ont cessé qu'au moment où je pouvais enfin m'unir dans des actions de grâce avec nos frères de Kazungula, le tableau, noir, mais vrai, que je viens de vous faire représente

cependant le point culminant de mes angoisses. Le lendemain, quatre bergers de Khama, que j'avais vus déjà deux jours auparavant, qui étaient des chrétiens et auxquels j'avais dit que j'étais missionnaire, arrivèrent vers moi, m'apportant un morceau de gnou, qui ne pesait pas moins de cinq kilos. Je pus, ce jour-là, me refaire complètement. C'était le 30 juin. Dans la nuit du 30 juin au premier juillet, mon thermomètre à *maxima* et *minima* descendit à 3° centigrades au-dessous de zéro. Ce fut la nuit la plus froide de l'année... »

P. DAVIT.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

—

L'ŒUVRE DES MISSIONS NORVÉGIENNES A MADAGASCAR (1)

Délégué à Paris en février dernier par la Société des missions de Norvège, j'ai eu l'occasion de faire connaître un peu dans les centres protestants nos travaux à Madagascar, cela grâce à l'empressement avec lequel m'ont reçu nos frères français en la foi.

C'est donc avec reconnaissance que je saisis l'occasion que m'a offerte si libéralement le rédacteur du *Journal des missions* de fournir quelques détails sur l'œuvre qu'avec l'aide de Dieu la Société norvégienne a pu faire à Madagascar durant les vingt-cinq années écoulées.

(1) Nous sommes heureux de pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs ce tableau abrégé des missions norvégiennes à Madagascar. Notre *Journal* leur en avait d'ailleurs parlé fréquemment (voir *Journal des missions*, 1886, p. 144 et 191 ; 1894, p, 291, et 1895, p. 519; ce dernier article donne les chiffres plus récents).

La plupart des stations de notre Société se trouvent dans le Betsiléo, province située au sud de l'Imérina; les autres sont répandues dans le pays, un peu partout, ainsi, par exemple, aussi dans le Bara, contrée encore peu connue, et dans la partie méridionale de l'île. Elles sont au nombre de 28, avec autant de pasteurs, instruits, les uns à l'école des missions de Stavanger, les autres, bacheliers en théologie de l'université de Christiania. Tous ces missionnaires ont été consacrés au saint ministère par des dignitaires de l'Église de Norvège.

Autour de chacune de ces 28 stations centrales se groupent des annexes desservies par les missionnaires norvégiens et les pasteurs indigènes formés dans notre séminaire théologique et qui sont au nombre d'environ 60. Les 550 annexes ont chacune son école primaire; celles-ci sont dirigées par des maîtres indigènes, au nombre de 1,200. Nos écoles instruisent 37,000 élèves; le nombre des adultes baptisés s'élève à 50,000.

Nous avons aussi une mission médicale que dirigent deux docteurs de l'université de Christiania. Le dernier rapport annuel accuse l'admission dans les polycliniques de 9,000 malades. Indépendamment de ces établissements, il existe à Sirabé une léproserie offrant 300 places.

Le budget de la Société pour l'œuvre de Madagascar est d'environ 500,000 francs, somme que l'on trouvera élevée si l'on considère qu'elle est formée de dons volontaires fournis par une population plutôt pauvre et comptant deux millions d'hommes seulement.

L'intérêt pour les missions est général, et dans chacune de nos paroisses, depuis Lindesnœs jusqu'au cap Nord, il y a des amis des missions qui, chaque année, adressent leurs dons à la Société, dont le comité directeur se trouve à Stavanger.

Au-dessus du comité directeur se trouvent les comités régionaux (de district); ils ont leur siège dans les villes les plus importantes et ils servent d'intermédiaires entre le comité directeur et les groupes paroissiaux, qui sont au nombre de 900.

Tous les trois ans, il y a une assemblée générale composée des délégués des différents groupes; on les reçoit dans les familles de la ville durant les trois ou quatre jours que dure l'assemblée générale.

Notre Société désire recueillir des sympathies parmi nos frères en la foi de France; nous avons besoin de leur intérêt et de leurs prières. Nous désirons que nos missionnaires en préparation soient mis en état de se familiariser avec la langue française avant qu'ils se rendent à leurs champs d'activité. A cet effet, ils reçoivent dès à présent des leçons de français à l'école des missions, de sorte qu'ils connaissent les éléments de la grammaire; mais il faut encore qu'ils puissent, avant leur départ, faire un séjour d'un an en France.

J'ose dire que nos missionnaires ont toujours observé une stricte neutralité et qu'ils n'ont poursuivi aucun dessein politique, comme aussi je suis sûr que le gouvernement français trouvera pour son œuvre de civilisation des alliés de confiance en nos missionnaires.

Nous désirons seulement qu'avant tout et toujours ils soient soumis à l'ordre de notre Seigneur Jésus Christ : « Allez et faites disciples tous les peuples. »

Nous désirons pouvoir en toute paix et sécurité propager le royaume de Dieu au sein de la grande île africaine, répandre dans les cœurs la semence de la parole de Dieu, sachant que les fruits viendront en leur temps. Par la même occasion, et comme amis du peuple français avec lequel nous unissent des liens séculaires, nous désirons pouvoir contribuer à la civilisation de Madagascar, ce qui aujourd'hui est la grande tâche qui incombe à la France.

Nous désirons tendre une main fraternelle à nos frères français en la foi, lorsque, pour une raison ou une autre, ils se trouveront amenés à Madagascar, soit pour visiter l'île, soit pour l'habiter, certains que sur nos stations ils trouveront toujours des amis prêts à leur ouvrir leur cœur et leur maison, à leur souhaiter une cordiale bienvenne.

Pour conclure, je dois exprimer ma vive gratitude pour

l'accueil si cordial que j'ai trouvé parmi nos frères pendant mon séjour en France, accueil fait moins à ma personne qu'au membre de la Société des missions norvégiennes, au nom de laquelle je les remercie.

Veuille le Maître de la mission bénir abondamment les églises protestantes de France, ouvrir les cœurs à l'entreprise du travail, exaucer leurs prières et augmenter la participation à la grande œuvre missionnaire!

La bénédiction reçue par la création au loin des Églises nouvelles refluera avec abondance sur les Églises de la mère-patrie.

Signé : H. MUNTHE-KAAS, pasteur.



HUDSON TAYLOR

et les missions de la Chine intérieure (1).

Franchissons quelques années. Nous retrouvons le jeune Hudson Taylor à l'Université de Hull, étudiant la médecine. Il s'est senti graduellement confirmé dans la pensée qu'il doit être missionnaire en Chine, et la lecture d'un ouvrage sur ce pays lui a donné l'idée que, pour l'accomplissement de son projet, la médecine, la chirurgie surtout, lui sera fort utile. Il se prépare donc à sa carrière par de bonnes études. Mais, en même temps, il s'y prépare moralement et spirituellement. Il persévère dans la prière et dans l'étude de la parole de Dieu. Il met à part pour le service de Dieu et pour les pauvres, qu'il visite le dimanche, la dîme de son revenu. Mais comme ce revenu est très modeste, il se voit obligé de quitter la jolie chambre qu'il occupe dans le centre de la ville pour aller s'établir dans un pauvre logement des faubourgs et de ré-

(1) Voir page 94.

duire beaucoup sa dépense. Il s'habitue ainsi, de bonne heure, à la simplicité et au renoncement.

Voilà, direz-vous, une préparation sérieuse. Et cependant elle ne suffit pas au futur missionnaire. Une pensée le tourmente. A-t-il *la foi* nécessaire à un missionnaire ? Une fois parti, une fois seul au milieu des païens, privé de toute communication rapide avec l'Église, hors de portée du secours, il sera réduit à compter sur Dieu seul ; il ne pourra agir sur les hommes que par son intermédiaire. Saura-t-il le faire ? Sa confiance en Dieu sera-t-elle assez robuste pour cela ?

Pour répondre à cette question, notre étudiant ne voit qu'un moyen : c'est de fortifier sa foi par l'exercice, en la soumettant par avance aux épreuves qu'il prévoit. Voici, entre plusieurs exemples, un des incidents auxquels cette préoccupation donna lieu. Le chef dont il était l'aide, un chirurgien, lui avait recommandé de lui rappeler tous les trois mois la somme qui lui était due. Toujours préoccupé de son idée, Hudson Taylor prend tout d'un coup la résolution de ne plus réclamer directement ce qui lui était dû, mais de demander à Dieu de remettre lui-même la chose en mémoire à son chef et de l'encourager ainsi en exauçant sa prière.

Le jour du paiement arrive; le chef oublie de payer. Le jeune homme ne dit rien, mais continue à prier. Des jours, des semaines se passent, jusqu'à ce qu'enfin il ne lui reste que quelques sous. Situation d'autant plus embarrassante que, à la fin de la semaine, il doit payer lui-même sa note à l'hôtel. Que faire? Réclamer? Rien de plus légitime. Mais il a fait de cette question la pierre de touche de sa foi : parler, ce serait se déclarer incapable de compter sur Dieu seul, et par conséquent d'aller en Chine. Il se taira donc. Et c'est ainsi qu'arrive le samedi soir où le terme est dû. Taylor a répandu son cœur devant Dieu ; le calme y est rentré, il est plein de confiance, mais résolu à se taire. Vers cinq heures, son chef arrive, lui parle de choses et d'autres, et, tout à coup, changeant de sujet : A propos, Taylor, ne devrais-je

pas bientôt vous payer? — Grande est l'émotion de l'étudiant; il la maîtrise pour dire qu'un trimestre lui est dû depuis quinze jours, — Vraiment? reprend le chef, quel malheur! Pourquoi ne pas me l'avoir rappelé? Je viens justement d'envoyer chez mon banquier l'argent que j'avais en main! On comprend l'amère déception du jeune homme et son trouble; cependant, un regard sur Dieu lui donne la force de se taire et de rester calme, même quand son chef s'éloigne pour rentrer dans son appartement, Peu à peu, la confiance, la joie inondent son cœur. Et voici qu'au moment de quitter le laboratoire, il entend le pas du docteur, qui reparaît, demande son livre de comptes et, tout en écrivant, raconte qu'un de ses clients vient à l'instant de lui payer sa note. « N'est-ce pas une singulière idée, ajoute-t-il, pour un richard pareil, d'arriver chez un docteur à dix heures du soir pour le payer! Mais il paraît que quelque chose le poussait, et il n'a pas eu de repos qu'il ne fût venu.

« Je ris de bon cœur, moi aussi, de l'aventure, continua Hudson Taylor, et j'en avais oublié mes préoccupations, lorsque le docteur s'écria en tirant son portefeuille :

« Mais, par le fait, Taylor, puisque je suis en dette avec vous, prenez ces billets comme acompte, et, la semaine prochaine, je vous remettrai le complément.

« Mon cœur bondit de joie à ces paroles, et ce soir-là, retiré dans ma chambre, je bénis Dieu avec transport de ce qu'après tout il me destinait à la Chine. »

Cette expérience ne parut pas suffisante à Taylor; il s'en imagina diverses autres que je n'ai pas le temps de vous raconter. Il est facile de montrer ce qu'il y a de factice et d'arbitraire dans les épreuves auxquelles le futur missionnaire soumettait sa foi. J'en demeure d'accord, et cependant je n'ose critiquer et je m'arrête, plein de respect pour l'homme qui sent assez le prix de la foi pour soumettre la sienne à un pareil entraînement. Après tout, il ne faisait qu'appliquer à son être spirituel la préparation que nous faisons subir à nos muscles par la gymnastique. Qu'est celle-ci, sinon une repro-

duction anticipée et artificielle des difficultés que tous auront plus tard à affronter dans la vie réelle! Libre à eux, d'ailleurs, de ne pas imiter Hudson Taylor; de juger qu'il vaut mieux laisser Dieu lui-même mettre notre foi à l'épreuve plutôt que l'y soumettre nous-mêmes. Ce qui est certain, c'est que, dès ce moment, on pouvait beaucoup attendre d'un homme qui apportait à sa préparatiun spirituelle tant de décision et d'énergie.

Quelque temps après, Hudson Taylor partait pour la Chine. Il avait reçu vocation d'une Société fondée par le grand missionnaire Guzlaff, sous le nom de : Société d'évangélisation de la Chine. Le 19 septembre 1853, le jeune missionnaire recevait, à bord du *Dumfries*, les dernières étreintes de sa mère, et, dix mois après, il abordait à Sanghaï. C'était le 1er mars 1854.

Je ne vous raconterai pas cette première période du ministère de Hudson Taylor, malgré tout l'intérêt qui s'y attache. Le missionnaire y fait ses premières armes; le fondateur de la mission de la Chine intérieure achève sa préparation. Les incidents émouvants y abondent, mais toujours l'intérêt principal s'attache à l'homme lui-même, que nous voyons toujours aussi simple de cœur, aussi ferme dans ses résolutions, aussi courageux et toujours plus grand dans sa foi.

Ce premier séjour de Hudson Taylor en Chine dura sept ans. Il fut marqué par deux grands événements : son mariage avec miss Dyers, la fille d'un missionnaire, en 1859, et, avant cela, sa séparation d'avec la Société dont il avait dépendu jusqu'à ce jour. Cette Société avait été à plusieurs reprises en déficit, et Hudson Taylor trouva cela en contradiction avec ce précepte : Ne devez rien à personne. Il hésita longtemps à prendre une résolution qui le privait de toute ressource fixe. Il se décida finalement avec un de mes collègues et vécut dès lors comissionnaire indépendant de ce que la libéralité de ses amis mettait à sa disposition. Hudson Taylor a souvent déclaré n'avoir jamais regretté sa détermination :

il y voyait au contraire le point de départ de grandes bénédictions. Mais ceci nous amène à une nouvelle phase de sa vie, la phase décisive où, de simple missionnaire, il devint fondateur de missions et pionnier. Nous verrons que, dans cette nouvelle phase, sa vie n'est pas moins riche d'enseignement que dans la première.

(*A suivre.*)



DERNIÈRE HEURE

Arrivée de M. Christol. — M. le missionnaire Christol et sa famille sont heureusement arrivés en Angleterre, et sont attendus à Paris pour mercredi 29 avril.

Réunion familière du 26 avril, à la Maison des missions. — On a entendu, à cette réunion : M. le pasteur G. Appia sur ce sujet : « Christianisme et paganisme; les deux armées en présence; succès et revers des missions pendant ces dernières années »; M. le professeur Simpson d'Édimbourg, et M. E. Allégret, qui doit repartir pour son poste du Congo français avec sa famille et avec M. et madame Richard, le 10 mai prochain, de Bordeaux. Nous recommandons ces voyageurs aux prières des amis des missions.



Le Gérant : A. Boegner.

Paris. — Imprimerie de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 20289.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

OU PRENDRONS-NOUS DES PAINS POUR CETTE MULTITUDE?

Paris, le 29 mai 1896.

Nous sommes entrés dans la nouvelle année sous une impression solennelle. La crise de croissance que notre Société traverse va arriver à son point décisif. Dans peu de semaines nous saurons à quoi nous en tenir sur l'œuvre à faire à Madagascar, et tout indique que cette œuvre, sans avoir rien de commun avec la substitution entrevue par quelques-uns, sera coûteuse. D'un autre côté, nous voyons nos tâches actuelles grandir, et chacune, à sa manière, réclame notre assistance. Le Congo, le Zambèze, le Sénégal ne peuvent qu'aspirer à croître. Taïti et le Lessouto, sans cesser de tendre à cette autonomie que toute mission doit s'assigner comme but, nous demandent, précisément à cette heure, un appui nécessaire pour traverser des temps difficiles. Maré attend toujours le missionnaire qui y fera, sur une échelle modeste, l'œuvre que nous accomplissons à Taïti et que nous préparons à Madagascar. Disons-le nettement, sans une aug-

mentation sérieuse de notre personnel et de nos ressources, nous serons incapables de remplir la tâche qui s'impose à nous dans tous ces champs de travail.

« D'où prendrons-nous des pains dans le désert pour nourrir cette multitude? » Ce cri des disciples s'échappe de notre cœur angoissé. Ils avaient à nourrir cinq mille hommes avec cinq pains et deux poissons. Nous avions déjà cinq champs de travail à cultiver, et en voici un sixième qui nous appelle. N'est-ce pas l'impossible qui nous est demandé?

Et cependant l'impossible s'est réalisé, les cinq mille hommes ont été nourris dans le désert. « Donnez-leur vous-mêmes à manger », a dit le Seigneur. Puis, levant les yeux au ciel, il rend grâces; il prend les pains et les rompt; ses disciples les distribuent aux foules; tous en mangent et sont rassasiés.

C'est notre conviction profonde que ce miracle peut se renouveler pour notre Société. Pour cela, il nous faut une seule chose, la foi: la foi qui prie, la foi qui obéit et qui agit. Si cette foi nous manque, la belle œuvre que jusqu'à présent Dieu a conservée une et prospère entre nos mains sera compromise; si, au contraire, nous croyons, Dieu honorera notre foi en nous laissant notre champ de travail dans toute sa beauté et son unité.

Ce champ de travail, ce n'est pas nous qui l'avons choisi; nos diverses œuvres, nous ne les avons pas cherchées; elles se sont imposées à nous; il n'en est pas une, surtout parmi les dernières venues, contre laquelle nous ne nous soyons d'abord défendus : nous ne les avons acceptées que contraints par le sentiment du devoir. Or Dieu n'impose à ses serviteurs aucune tâche sans mettre à leur disposition les moyens de l'accomplir. Si donc nous acceptons ces tâches avec foi, comme de sa main; si nous réclamons de lui, avec foi, les ressources et les hommes nécessaires, et si, comme les disciples, nous nous mettons bravement à l'œuvre, rompant aux foules nos cinq pains et nos deux poissons, eh bien! aujourd'hui comme autrefois, Dieu bénira et multi-

pliera. Il l'a fait déjà, ces dernières années; il le fera encore. Il fera surgir les hommes. Il évoquera, auprès, au loin, les ressources. Il doublera en peu d'années le chiffre de nos missionnaires. Il nous donnera les 50 ou les 100,000 francs supplémentaires que réclame notre œuvre agrandie. Et rien ne manquera à ce nouveau miracle de sa grâce : pas même les douze paniers de restes; pas même la bénédiction accordée par surcroît à nous, aux amis des missions, aux Églises...

Le devoir est donc clair; remettons-nous à l'œuvre, chacun dans sa sphère; tirons chacun le meilleur parti des moyens d'action dont il dispose. Mais surtout et d'abord, prions. Les pains ne se multiplient qu'après avoir été touchés et bénis par le Maître. Jésus lui-même ne les rompt qu'après avoir levé les yeux au ciel et rendu grâces. Il faut donc, cette année encore, mettre la prière et l'action de grâces au point de départ et au centre de nos efforts.

Pénétrée du désir d'agir dans cet esprit, notre Société a résolu, comme les années prédédentes, de convoquer les amis des missions à une réunion spéciale de prières, fixée au dimanche 28 juin (1), et qui, nous l'espérons, ne se tiendra pas seulement à Paris, mais dans un grand nombre d'Églises. Cette réunion fournira un point de ralliement aux prières individuelles; mais, est-il besoin de le dire? elle n'en tiendra pas lieu, bien au contraire. Aujourd'hui comme naguère, la victoire dépend de l'action personnelle, commencée dans la prière et continuée dans le travail et le sacrifice.

---

(1) A Paris, la réunion se tiendra à quatre heures à la Maison des missions. Des avis ultérieurs concernant cette réunion paraîtront dans les journaux et dans la circulaire aux Comités auxiliaires actuellement en préparation.

NOS ASSEMBLÉES ANNUELLES

Réunion familière du 26 avril à la Maison des Missions.

Nous aurions voulu parler en détail de cette belle réunion; malheureusement le défaut d'espace nous en empêche. Notons qu'elle a été particulièrement nombreuse; à l'heure indiquée, la chapelle se trouvait comble et les auditeurs ont dû se placer dans les deux pièces attenantes qui, à leur tour, se sont trouvées complètement remplies.

C'est devant cette assemblée compacte et sympathique que le président, M. *Appia*, a prononcé une allocution aussi riche d'informations que pénétrée du souffle missionnaire. Ce discours se trouve partiellement reproduit dans la présente livraison du *Journal*.

C'est M. *Simpson*, professeur de sciences à Édimbourg, qui succède à M. Appia. Il s'exprime en français et nous apprend d'une manière charmante qu'un peu de sang huguenot coule dans ses veines et qu'il voudrait en avoir beaucoup plus. M. Simpson parle avec chaleur de ce mouvement qui porte la jeunesse universitaire anglo-saxonne vers la grande œuvre de l'évangélisation du monde. Il exprime l'espoir que cette noble cause trouvera dans la jeunesse de langue française de nombreux et vaillants soutiens.

Après M. Simpson, M. *Allégret*, notre missionnaire, prend la parole. Il est sur le point de retourner à son poste, après un temps de repos passé parmi nous. Il ne veut pas regarder en arrière, c'est en avant, c'est du côté de l'Afrique que se dirigent ses pensées et ses vœux. Là-bas, on lutte pour la cause de l'Évangile et, dans la chaleur du combat, plus d'un vaillant a déjà succombé; il faut donc aller renforcer les rangs éclaircis et partager les fatigues de ceux qui sont restés sur la brèche. Pour gagner la bataille, M. Allégret compte sans doute sur les précautions de l'hygiène, mais avant sur la protection de Dieu, sur sa force tout-puissante

qui peut accomplir des merveilles et qui fera ce miracle de transformer les sauvages pahouins en une nation chrétienne.

Le *directeur* de la Maison des Missions prononce une parole de gratitude et d'espérance. Il exprime sa reconnaissance envers Dieu de ce qu'il a béni si richement la société des missions pendant l'année écoulée et le ferme espoir que des bénédictions plus grandes lui sont réservées. M. Boegner salue entre autres le mouvement qui se dessine dans la jeunesse française en faveur de la mission comme le signe et le gage d'une impulsion nouvelle et puissante donnée à notre œuvre dans notre pays. Que le règne de Jésus vienne; qu'il soit reconnu et proclamé comme le roi de l'humanité tout entière, n'est-ce pas là que doivent tendre les meilleurs efforts et les prières les plus ferventes de l'Église?

Excellente réunion qui laissera un souvenir béni dans le cœur de tous ceux qui y ont assisté. — La collecte faite dans les rangs de l'assemblée a produit 300 francs.

L'impression dominante que nous laissent nos Assemblées de cette année est celle de la reconnaissance. A chacune d'elles, l'assistance a été très nombreuse. Les deux séances ont été traversées par un souffle chaud et sympathique. Certes, il y a eu des points faibles, des lacunes qu'une autre année pourra combler; mais c'était pour nous un besoin de le constater : en préparant nos fêtes annuelles par la prière, les amis de notre œuvre ne se sont point trompés; ils en ont assuré le succès et en ont fait l'occasion et le point de départ de bénédictions nouvelles.



DÉPART DE MM. ET MESDAMES ALLÉGRET ET RICHARD

Partis de Paris le 5 mai, nos voyageurs se sont embarqués le 10 à Bordeaux, à bord de la *Ville de Maranhao*.

L'accueil qu'ils ont reçu de nos frères de Bordeaux les a

grandement réjouis et encouragés. Le dimanche matin, au moment de quitter le port, plusieurs amis ont encore été leur serrer la main au bateau.

Des lettres de MM. Allégret et Richard, envoyées de Ténériffe, à la date du 13 mai, nous donnent les meilleures nouvelles de leur voyage. Aucun de nos quatre passagers n'a été malade et leurs messages, qui respirent la confiance, nous parlent des bienfaits qu'ils trouvent dans la communion fraternelle. Qu'il plaise à Dieu de continuer à bénir un voyage qui a si bien commencé !

Monsieur et madame Teisserès doivent s'embarquer, le 25 juin, à Marseille pour le Congo.



ARRIVÉE DE MISSIONNAIRES

M. et madame Christol et leurs enfants, dont nous avons annoncé l'arrivée en Angleterre, sont à Paris depuis le 29 avril.

Depuis lors, nous avons été heureux d'accueillir au milieu de nous MM. E. Jacottet et L. Jalla qui reviennent l'un du Lessouto et l'autre du Zambèze. M. Jacottet a débarqué à Paris le mardi 19 mai, et M. Jalla le 20 mai. Nos frères étaient accompagnés de leurs familles qui, grâce à Dieu, sont en bonne santé. Les uns et les autres ont été pendant plusieurs jours les hôtes de la Maison des Missions. Le 27 mai, M. Jacottet est reparti avec sa famille pour Neuchâtel, sa ville natale ; le même jour, nos amis Jalla continuaient leur route sur les Vallées vaudoises, leur pays d'origine.

Pendant le séjour que nos missionnaires ont fait parmi nous, nous avons pu leur offrir deux occasions de se rencontrer avec les amis des missions. Le dimanche 24 mai, ils ont pu adresser des encouragements aux collecteurs du Sou et du Franc missionnaires assemblés à la Maison des missions ;

le mardi 26 au soir, une soirée familière groupait autour d'eux les membres du Comité directeur et du Comité des dames, et quelques amis de Paris et de la province, qui ont été heureux de cette occasion de les saluer à leur passage.

NOTES DU MOIS

Nos lecteurs trouveront plus loin une lettre de M. Coillard annonçant qu'à la suite d'une opération notre frère s'est trouvé sensiblement mieux et a pu retenir sa place à bord du *Warwick Castle* qui a dû quitter le Cap le 21 mai. C'est donc vers le 10 juin que notre vétéran arrivera en Europe. Nos amis s'uniront à nous pour remercier Dieu de ces bonnes nouvelles et pour lui demander de bénir abondamment le séjour que notre frère va faire parmi nous.

M. le missionnaire Escande et sa famille doivent s'embarquer à Dakar le 31 mai et arriver à Marseille entre le 10 et le 13 juin.

La *réunion annuelle* des collecteurs du *Sou et du franc missionnaires* a eu lieu à la Maison des missions le dimanche 24 mai, jour de la Pentecôte. Cette date avait été choisie pour profiter de la présence à Paris de MM. Christol, Jacottet et Jalla. M. *Appia* présidait la séance. Après la lecture d'un petit rapport annuel et quelques mots du directeur, nos trois missionnaires ont pris la parole et ont vivement intéressé leurs jeunes auditeurs. Voici, d'après les indications fournies par notre trésorier délégué, les résultats de l'année :

1894-95	SOU MISSIONNAIRE	1895-96
5.290 95	Paris	4.314 05
22.426 »	Départements	24.010 65
11.919 55	Etranger	10.773 25
39.636 50	Ensemble.	39.097 95

FRANC MISSIONNAIRE

1.170 »	Paris	1.218 55
1.469 50	Départements	2.173 »
576 15	Étranger.	604 »
3.205 65	Ensemble.	3.995 55

On remarquera que si le produit du Franc missionnaire est en progrès sensible sur l'an dernier, celui du Sou missionnaire a perdu du terrain, puisque de 39, 636 fr. 50 il est descendu à 39,097 fr. 95; soit une perte de 538 fr. 55. La perte provient du Sou missionnaire de l'étranger, qui a perdu 1,143 fr. 30, mais surtout de la collecte de Paris qui est en baisse de 876 fr. 90. La différence sur l'ensemble serait beaucoup plus forte si les départements n'étaient en progrès de 1,584 fr. 65 sur l'an dernier. Nous espérons que tous nos collecteurs feront leur examen de conscience et s'efforceront de réparer la défaite partielle de cette année. Il est vrai que le chiffre obtenu l'an dernier représentait un progrès de 8,814 fr. 90 sur celui de l'année précédente et qu'un certain recul ne doit pas trop nous surprendre; il n'en est pas moins sûr qu'un effort nouveau peut et doit être tenté pour que nous dépassions non seulement le niveau de cette année, mais encore, et de beaucoup, celui de l'année dernière.

Pendant ces dernières semaines, les missionnaires présents en France ont pu se faire entendre dans diverses localités. M. Ch. Viénot a pris part, le lundi de la Pentecôte, à la fête missionnaire de la vallée de la Dordogne. M. le pasteur Lengereau, ancien missionnaire à Maré, a représenté notre œuvre à la fête célébrée le même jour dans le Béarn, sous les auspices du Comité auxiliaire de cette région. Le jour de l'Ascension, M. U. Teisserès a parlé à la fête missionnaire de Dieulefit.

M. Christol doit se rendre à Montpellier d'ici peu de jours. Le 8 juin, le directeur de la Maison des missions doit donner

à Sedan, à l'occasion du Synode réformé, une conférence sur Madagascar et les missions protestantes françaises.

Quant aux missionnaires qui viennent d'arriver, ils prendront d'abord un temps de repos, après quoi ils se mettront à la disposition des Églises et des Comités auxiliaires. Ceux qui désirent leur visite sont priés de se mettre en rapport avec nous.



MADAGASCAR

Extraits de lettres de M. Lauga.

La situation religieuse et l'état des esprits à Madagascar. — Comment nos délégués s'acquittent de leur mandat. — Inspection d'écoles et visites d'Églises. — Accueil excellent. — Premiers résultats de l'enquête. — Prochaines décisions. — Attaques inévitables.

Faravahitra-Tananarive, 20 mars 1896.

... Que notre arrivée a été providentielle! C'est ce que ne cesssent de nous répéter les missionnaires qui nous entourent, et ce dont nous nous apercevons nous-mêmes de jour en jour. On ne peut guère se faire de loin une idée, même approchante, de l'état d'esprit des populations qui nous entourent. Chez la masse, le moral a été tué par l'oppression odieuse des grands qui, assoiffés d'or (ou plutôt d'argent, car l'or n'existe pas ici comme métal monnayé), ont usé pour s'en procurer de tous les moyens, inventant des accusations contre ceux dont ils convoitaient les biens, les jetant en prison ou les faisant décapiter après des jugements de complaisance, ou bien les dépouillant purement et simplement par la violence. Trente ans de ce régime de violences et de mensonges ont, je le répète, démoralisé les masses qui, tremblant toujours pour la vie ou les biens, en sont venues à n'avoir plus aucun courage et auxquelles une menace, un

simple regard d'un des puissants du jour suffiront pour faire jurer qu'il fait nuit en plein jour. Aussi quand, après la conquête, les jésuites et leurs partisans se sont mis à crier tout haut que pour être Français il fallait se faire catholiques, ces gens ont-ils pris peur. Dans une foule de villages ils n'osaient plus aller à l'Église et se demandaient avec angoisse s'il ne faudrait pas aller plus loin et entrer dans l'Église romaine. Le général Duchesne a, certes, fait beaucoup pour les rassurer, mais il n'y a réussi que partiellement, même dans la capitale; au loin, on n'a pas connu ses déclarations, ou bien, grâce aux affirmations contraires des catholiques, on n'y a pas cru.

Certes, il y a des exceptions au principe général que je pose là. Les chrétiens vrais ont tenu bon un peu partout, mais ils n'en étaient pas moins très inquiets, eux aussi ; et, comme ils sont la minorité dans ces masses protestantes de nom et de préférence, mais encore singulièrement ignorantes, l'état général des esprits était vraiment inquiétant. Il n'y avait pas eu encore beaucoup de défections, mais on pouvait les prévoir à brève échéance. C'est là-dessus que nous sommes arrivés, affirmant par notre seule présence l'existence d'un protestantisme français à laquelle on ne croyait plus, et, par là même, commençant à rassurer un peu ceux qui nous voyaient ou entendaient parler directement de nous.

Quel sera le résultat final de notre venue? C'est le secret de Dieu ; mais, en tous cas, notre devoir était nettement tracé. Il fallait y répondre le plus possible pour apporter au plus grand nombre possible un peu d'assurance et essayer de leur rendre le courage. Et c'est ce que nous faisons dans l'Imérina, en attendant que nous allions le faire dans le Betsiléo où on nous appelle à grands cris. Le reste est entre les mains de Dieu et aussi entre les mains de nos Églises de France, qui ont ici de grands et saints devoirs!

Ce pays est, en effet, en ce qui concerne l'Imérina et le Betsiléo (c'est-à-dire dans le tiers seul civilisé, le reste est sauvage et païen), presque entièrement protestant. Oh! un pro-

testantisme très superficiel il est vrai, et qui a dans sa masse une intelligence bien imparfaite de ce qu'est l'Évangile; mais, enfin, il est protestant: je dis plus, même les masses qui n'ont que le vernis (et encore!) du christianisme tiennent beaucoup à cette forme qui répond si bien à leurs besoins et à leurs tendances. Le catholicisme est trop formaliste et trop sacerdotal pour eux... Et puis, il parle une langue étrangère, ce qui ne leur va pas. Je ne crois pas que les masses dont j'ai parlé comprennent les différences doctrinales qui les séparent du catholicisme, mais elles ne l'aiment pas et, il faut bien le dire, ses procédés de mensonge et d'intimidation qui leur rappellent ceux dont ils ont souffert depuis trente ou quarante ans de la part des grands, leurs compatriotes, ne sont pas faits pour les attirer: ils disent souvent, avec une véritable naïveté, que ce n'est ni par conviction ni par préférence, mais uniquement par peur, — pour être protégés, qu'ils se feraient catholiques. Et quel malheur ce serait! Quelle responsabilité que celle qui pèserait sur nous devant Dieu si nous ne faisions tout pour l'empêcher! Je sens mon cœur brûler au dedans de moi quand je vois devant moi ces foules qui ont elles-mêmes bâti ces innombrables églises, qui les remplissent deux fois tous les dimanches, auxquelles on peut par conséquent annoncer l'Évangile, prêcher la conversion, qui sont, en d'autres termes, sous l'influence directe de l'Évangile, et que je me dis qu'on pourrait perdre tout cela et le jeter dans les ténèbres du romanisme! Ce serait un crime, et nous devons tout faire pour qu'il ne soit pas commis. Certes, je crois qu'il faut travailler énergiquement à épurer et développer la foi et la vie religieuse du noyau vraiment chrétien, que là est l'avenir, mais à condition de ne pas abandonner la masse qui n'est que nominalement chrétienne.

Du reste, je retrouve dans le protestantisme malgache en général (hélas!) notre protestantisme français, et je sens et pense ici ce que je sens et pense dans nos Églises, que je ne voudrais pour rien au monde abandonner en proie au catho-

licisme sous prétexte qu'elles n'ont qu'un christianisme purement nominal. Il y a plus, la masse non encore chrétienne aime, je le répète, son protestantisme qui cadre avec son tempérament et ne l'abandonnerait pas volontiers. A nous à profiter de cet attachement extérieur pour tâcher de la changer en quelque chose de meilleur et de faire de ces protestants des chrétiens! C'est là ce que je leur prèche partout dans ces grandes Églises, presque toujours trop petites pour contenir les foules qui y accourent. En les rassurant quant à la liberté de conscience et de culte, je leur dis, en développant ces deux idées sous différentes formes, suivant les milieux : « Restez protestants, c'est-à-dire dans la lumière; mais ne vous contentez pas de cela : devenez chrétiens. »

Tananarive, le 16 mars 1896.

... Nous avons commencé nos tournées la semaine dernière. Ce matin nous avons visité longuement et inspecté la grande école des filles de Taravolutra (Société des Quakers) qui compte 400 élèves de sept à vingt ans et qui, comme l'école supérieure de la même société, nous a fait une excellente impression. Décidément ces Quakers sont des maîtres éducateurs; tout est tenu avec un ordre et une méthode admirables. Et quelles excellentes gens! si simples et si dévoués.

Notre après-midi a été prise par une série de visites de différentes délégations d'Églises de la capitale. Certes le spectacle est intéressant : imaginez-vous quarante ou cinquante femmes drapées dans des lambas qui recouvrent des robes généralement blanches et ornées de plus ou moins de dentelles, suivant la situation de celles qui les portent, assises sur la pelouse de notre jardin, et derrière elles, ou les encadrant, trente ou quarante hommes ayant en tête le pasteur; sur le côté, généralement, trois ou quatre esclaves portant dindons, poulets, œufs, riz, etc., etc., — vous aurez l'idée du spectacle que nous avons eu trois fois aujourd'hui.

C'est bien joli comme coup d'œil, mais à la longue c'est bien fatigant, et il faut parler toujours au moyen d'interprètes et toujours aussi redire les mêmes choses, en réponse aux témoignages si sincères de la joie de ces braves gens, dont le pasteur indigène se fait l'organe.

On ne se fera que difficilement en France l'idée de la joie et de la reconnaissance des Églises de Madagascar à la vue des pasteurs français. On était si persuadé, malgré le dire des missionnaires, qu'il n'y avait pas de protestants français, qu'on serait tracassé ou persécuté pour sa foi, qu'on ne se lasse pas de venir nous voir et nous exprimer une affection et une reconnaissance qui se lisent dans les yeux mieux encore qu'ils ne sont exprimés. Mais, je le répète, c'est bien fatigant. Et puis... qu'allons-nous faire de toute cette volaille? Nous avons beau en manger, le troupeau s'augmente tous les jours. Heureusement qu'il n'y a que dix-sept Églises dans la capitale et que nous en verrons le bout.

Deux auditeurs assidus de notre congrégation du dimanche, catholiques, il est vrai, mais bien rattachés à nous de cœur, viennent de nous quitter. C'est moi qui étais en dernier lieu de service à notre Église française. Un moment j'ai eu bien peur de n'avoir que trois auditeurs Français : le Résident général, M. Lemaire et un lieutenant; mais quelques minutes après l'ouverture du service nos fidèles des dimanches précédents sont arrivés et nous étions dix-huit Français, plus une quarantaine de Malgaches, en comptant mon chœur des jeunes gens du collège qui nous restent fidèles. Certes ce culte était nécessaire pour l'affirmation de notre droit et de notre existence en tant que protestants français, comme pour l'édification de nos quelques coreligionnaires; mais il est une grande entrave pour nos tournées...

19 *mars*.—Me voici de retour de ma pointe dans l'intérieur et un peu courbaturé par trois journées à cheval dans ces chemins impossibles de montagnes; car bien que je n'aie pas encore de cheval à moi, j'ai fait cette chevauchée par nécessité. En effet, au moment où nous allions partir en filanzane,

mes huit porteurs, comprenant qu'il s'agissait d'une longue course, avaient filé à l'anglaise ou plutôt à la malgache, et je me suis trouvé à pied. Comme nos différentes réunions étaient convoquées, il fallait à tout prix partir. Le missionnaire Jukes m'ayant demandé si je consentirais à aller à cheval, m'a, sur ma réponse affirmative, procuré le cheval de M. Sharman, le directeur du collège; j'enfourchais ma monture une demi-heure après. Partis, grâce au retard occasionné par la défection de nos porteurs, à 9 heures au lieu de 8, nous sommes arrivés à Ambohimaloza, notre première étape, à midi.

L'auditoire nous attendait là depuis longtemps. La population est très dense dans tout l'Emyrne. La petite ville où nous étions est habitée presque exclusivement par des Andianes, c'est-à-dire par des nobles plus ou moins apparentés avec la cour. La ville se compose de trois villages: l'un, au sommet de la montagne, dans un site ravissant, et deux autres à droite et à gauche de la route, sur le versant de la montagne. Chacun des villages possède une jolie Église protestante et il y a aussi une très jolie Église catholique. Les gens étaient convoqués dans la plus grande Église protestante, et j'ai bien vite vu, en entrant, aux visages presque bleus et aux lambas multicolores et pleins de goût, que j'avais affaire à l'aristocratie.

Je devais, pour cette tournée, avoir un interprète français; mais dans l'impossibilité où nous avions été de trouver des porteurs, nous l'avions laissé en ville. Les pasteurs de l'endroit me présentèrent alors un instituteur qui, disent-ils, comprend le français; mais, pour m'en assurer, je lui pose quelques questions élémentaires et me persuade qu'il ne sera pas à la hauteur. Cependant, comme les gens y tiennent, je consens à essayer; mais au bout de quelques minutes le pauvre garçon demande lui-même grâce, quoique je parle très lentement par des phrases très courtes. Me voilà réduit à parler anglais, M. Jukes interprétant; mais cela valait mieux pour tous, car je me demande aujourd'hui ce qu'auraient

pensé de moi et de mon allocution ces hauts personnages. Imaginez-vous l'effet produit sur eux par ce petit spécimen de traduction que M. Jukes m'a révélé après le service. « Mes frères et mes sœurs en Jésus-Christ, c'est une grande joie pour moi de me trouver au milieu de vous ». Traduction : « Je viens vous dire : Repentez-vous aujourd'hui de tous vos grands péchés ». Voyez-vous le joli exorde insinuant? et comme il a bien dû disposer ces braves nobles à mon égard. J'en ai frémi quand je l'ai su. Du reste je sentais, à l'attitude de l'auditoire, que ça n'allait pas, qu'on avait l'air surpris; aussi ai-je éprouvé un soulagement à reprendre l'anglais et à être traduit. Après mon allocution, des pasteurs indigènes m'ont remercié très chaleureusement. A trois heures, nous repartions pour nous enfoncer en pleine montagne et pour arriver, à cinq heures, à un petit village situé sur l'ultime sommet d'un mamelon très élevé et qui a exigé de la part de ma monture des tours de force dont je n'eusse jamais cru un cheval capable.

Là encore on nous attendait depuis trois heures. Auditoire tout différent de celui du matin : gens simples, très effrayés par les menaces des prêtres et de leurs partisans. Je les ai rassurés de mon mieux et exhortés à la fidélité. C'était vraiment touchant de voir ces gens, au nombre de cinq à six cents, qui ne voulaient pas sortir du temple et demandaient si le *vasaha* français ne pouvait pas leur parler encore. Mais il se faisait, tard et nous devions aller à une heure plus loin où nous avaient devancés notre cuisinier et les porteurs de nos lits. Arrivés au gîte, nous en avions assez, moi surtout, qui ne suis plus habitué au cheval. Nous avons soupé d'un poulet au riz et avons ensuite fait un culte qui a été une vraie causerie religieuse entre nous deux sur Jean XV. J'ai pu me croire un moment causant avec mon vieil ami H., et ç'a été pour moi une jouissance.

Le lendemain nous arrivions à Ambaromanza. L'église était bondée de monde; c'est au point que nous avons de la peine à arriver à l'estrade. On avait chanté, prié et lu déjà

pendant deux heures, mais on n'en a chanté qu'avec plus d'entrain quand nous avons fait notre apparition. Et vraiment le chant de cette foule de 1,000 à 1,200 âmes entassées dans l'église, obstruant les trois portes et les six fenêtres, m'a empoigné. Et puis ces yeux brillants de joie, fixés sur moi, cette expression de sympathie qui se lisait sur tous ces visages bruns ou noirs étaient bien faits pour vous remuer. J'ai parlé une demi-heure toujours sur le même thème, mais avec une note plus religieuse qu'ailleurs, les exhortant à ne pas se contenter de la forme de l'Évangile, mais à lui ouvrir leurs cœurs pour se laisser transformer par lui en de nouvelles créatures. Avec la traduction cela fait une heure.

Vous croyez que ces gens en avaient assez. Non, non. Après les allocutions chaleureuses de trois évangélistes venus avec des bandes de gens, de huit et dix heures de marche, quelques-uns même de plus loin, il m'a fallu, bon gré, mal gré, recommencer à répondre à quelques questions. Nous ne sommes sortis qu'à une heure, et encore a-t-il fallu que nous missions nous-mêmes le point final, pour lequel j'ai dû chanter tout seul en francais: « Reste avec nous, Seigneur », sur la demande de l'auditoire. Je ne puis dire l'émotion produite sur ces gens par mon chant! Les larmes étaient dans tous les yeux, et il s'est passé deux ou trois minutes avant que l'auditoire pût reprendre le même chant en malgache, le premier verset avec des voix tremblotantes d'émotion, les autres versets avec un entrain empoignant...

H. Lauga.

Nous résumons, d'après deux courriers plus récents, les dernières nouvelles de nos délégués. A la date du 21 avril, leur santé était bonne. Ils continuaient leurs visites aux écoles et aux Églises, en suivant un laborieux programme préparé de concert avec les missionnaires des diverses Sociétés, toujours empressés à faciliter leur mission, qu'ils avaient d'avance appelée de leurs vœux. Leurs rapports avec le résident et avec les autorités continuaient à être bons. Après l'Imérina ils de-

vaient, l'un après l'autre, se rendre dans le Betsiléo, où les invitaient en particulier les missionnaires norvégiens. Quant au culte français, il continuait à être célébré sans interruption, avec une moyenne de 12 à 20 auditeurs français.

Ces mêmes courriers nous ont apporté les premiers éléments du rapport que, dans nos prévisions, nos délégués ne devaient nous remettre qu'à leur retour. Il leur a paru, dès à présent, possible de caractériser l'œuvre qui, dans la suite, devra incomber au protestantisme français à Madagascar, et de formuler à cet égard quelques propositions. Ces divers renseignements ont été communiqués à la Société centrale, qui a exprimé le désir de voir sa section des colonies prendre sa part dans les travaux à accomplir à Madagascar. Les deux Sociétés vont délibérer sur ces documents, s'entendre sur les domaines respectifs de leur activité, et nous espérons être en mesure d'annoncer, dès le mois prochain, les décisions qui auront été prises. La question de principe résolue, restera celle des hommes. Que tous ceux qui ont à cœur la cause de l'Évangile à Madagascar s'unissent à nous pour demander à Dieu de susciter et de désigner lui-même les hommes auxquels sera confiée la tâche difficile de continuer l'œuvre si bien préparée et commencée par nos délégués MM. Lauga et Krüger.

Selon toute probabilité, ce qu'il faudra pour cela c'est, avant tout, un pasteur rempli de l'esprit missionnaire, et doué de toutes les qualités nécessaires pour continuer cette fonction d'intermédiaire et de médiateur qui sera sa principale tâche, sans préjudice des fonctions particulières qui pourront lui être dévolues.

Ce qu'il faudra ensuite, ce sont des instituteurs très capables, ou plutôt des professeurs pouvant enseigner le français dans les écoles supérieures des missions protestantes existantes. Ce sont ces missions elles-mêmes qui demandent ces maîtres; mais il est probable que notre protestantisme français devra posséder, lui aussi, à Tananarive, son établissement d'instruction.

Ce pasteur-missionnaire, ces instituteurs ou professeurs, aidez-nous à les trouver, chers lecteurs. Signalez-nous les noms de ceux auxquels un appel pourrait être adressé. Aidez-nous de vos prières, aidez-nous de vos conseils; sans votre concours nous ne pouvons que peu de chose.

Cet aperçu de la situation à Madagascar serait incomplet si nous ne disions un mot des attaques qui ont été dirigées, dans quelques journaux politiques, contre nos délégués. Il fallait s'y attendre; bien plus, il faut d'avance nous résigner à ce que, quoi que nous entreprenions dans la grande île africaine, nous voyions nos intentions travesties, nos meilleurs efforts dénaturés. Calomniés et injuriés, quand nous avons cru que l'heure de l'action n'avait pas sonné, nous le serons tout autant dans notre activité elle-même. Quelle que soit cette action et quels que soient ceux qui s'en chargeront, l'attaque se produira. Le mieux est de ne pas nous en émouvoir et de ne pas permettre à l'opinion de nous faire dévier, de l'épaisseur d'un cheveu, de notre ligne d'action. Pourvu que notre conscience nous rende le témoignage que nous faisons notre devoir, cherchant premièrement le règne de Dieu, cela suffit.

LESSOUTO

RÉUNION ANNUELLE DE LA CONFÉRENCE

La Conférence des missionnaires du Lessouto s'est réunie à Morija; ses séances ont duré du 18 au 25 mars. Le manque d'espace nous empêche de publier dès aujourd'hui le rapport que nous adressent nos frères, bien qu'il soit déjà composé. Nous espérons pouvoir le faire paraître le mois prochain, ainsi que le tableau statistique qui l'accompagne.

M. ET MADAME MERCIER AU LESSOUTO

M. Mercier, que nous avons laissé (p. 179) se rendant du Cap au Lessouto, a été faire visite à MM. Coillard et Jalla, à leur passage à Kimberley. Cette entrevue était désirable à tous égards. S'entretenir de l'œuvre qui l'attend à Séfula, et, d'abord, arrêter les grandes lignes et, autant que possible, les détails de son voyage avec les vétérans de l'œuvre du Zambèze, était une bonne fortune pour notre jeune frère.

Avec M. Mercier, nous sommes frappés de la manière providentielle dont Dieu a retardé son départ pour l'intérieur. Si les premiers plans avaient pu s'exécuter, il se serait trouvé, avec sa jeune femme et ses compagnons indigènes, en plein désert avec des attelages fusillés, ou bien, ce qui eût été plus tragique encore, entre les mains des Matébélés en révolte; autant dire dans la gueule du lion. «Aussi, ajoute M. Mercier, bénissons-nous Dieu pour sa paternelle protection et sommes-nous portés à nous confier plus fermement en son amour et en sa puissance ».

En attendant que leur départ pour le Zambèze puisse s'effectuer, M. et madame Mercier utilisent leur temps en étudiant le sessouto et l'œuvre missionnaire qu'ils ont sous les yeux. Après quelques semaines passées à Morija, ils doivent se rendre à Léloaleng, où ils verront de près une école industrielle analogue à celle qu'ils devront organiser au Zambèze. Ici encore, tout est pour le mieux.



OU LE PAGANISME PEUT ABOUTIR

Pour savoir où le paganisme de nos Bassoutos peut les conduire, notons le fait suivant qui est arrivé en mai 1895; je dis bien : 1895, il n'y a pas un an.

Dans le district de Kalo vit un petit clan d'indigènes appe-

lés les Makholokhoé. Nous avons parmi eux une annexe fondée il y a une quinzaine d'années environ. Le chef de cette peuplade s'appelle Molopi.

Molopi, comme tant d'autres, est polygame. Il a plusieurs fils, des hommes faits. Ces fils, — triste, mais fréquent résultat de la polygamie, — étaient jaloux les uns des autres et se disputaient la succession éventuelle de leur vieux père. Il s'agissait de dépouiller leur frère aîné de ses droits. Au reste, le père, préférant au fils de sa première femme, qui lui avait été donnée par son propre père, ceux d'autres de ses femmes, de celles qu'il avait choisies et aimées, favorisait sous main les prétentions de ces derniers.

Mais comment dépouiller l'héritier légitime? Employer la ruse ou la violence? Cela ne réussirait pas. Restait *la médecine*. « Appelons Khokong, le médecin zoulou qui possède tant de science occulte et qui peut tant de choses. »

Khokong arrive de la Natalie. « Que faut-il faire, lui demande-t-on, pour enlever à notre frère ses droits de chef? » — « Fournissez-moi un os d'homme, et j'ai votre affaire. »

Les fils de Molopi ont entendu. Mais un os d'homme, cela ne se trouve pas comme ça. Déterrer un mort, non. Alors, quoi? Qu'à cela ne tienne! On s'arrangera.

Quelques jours plus tard, on buvait de la bière (c'est-à-dire on s'enivrait) dans un village voisin et on dansait. Les fils de Molopi étaient là aussi, avec un projet diabolique en tête. Ils avaient choisi leur victime, un innocent, le premier venu, un jeune homme païen nommé Daniel, un membre de leur propre clan. Ils jetèrent dans sa bière une médecine appelée « Suis-le », ayant pour effet de forcer celui qui l'a bue à suivre ceux qui la lui ont fait boire...

Le soir, Daniel était entraîné dans un ravin, assailli par ces misérables qui, fermant l'oreille à ses supplications, l'étouffaient sous leurs talons et lui tordaient le cou.

Le cadavre fut porté de nuit dans une hutte abandonnée. On le montra au sorcier zoulou en lui disant : « Voici le gibier que nous avons tué pour toi. »

Il se mit au travail, enleva du corps une oreille, trois ou quatre doigts, autant d'orteils, peut-être d'autres morceaux encore. Tout cela fut grillé et calciné dans un couvercle de marmite, mélangé avec des plantes et des drogues, trituré, moulu, réduit en poudre : la précieuse « médecine du pouvoir ». Khokong fit ensuite quelques incisions sur le corps des assasins, y introduisit avec son pouce un peu de cette horrible poudre noire. Ils étaient munis du charme qui devait infailliblement leur procurer les droits dont ils voulaient déposséder l'héritier légitime, leur propre frère, leur aîné.

Quant au cadavre mutilé de Daniel, il fut jeté dans un champ, où on le découvrit trois jours après.

Inutile de raconter comment les coupables furent découverts et le procès qui suivit. Molopi et ses fils avaient voulu obtenir le pouvoir à l'aide d'un meurtre ; ils ne réussirent qu'à se faire dépouiller à jamais de tous leurs droits de chefs et à être condamnés à sept ans de prison, n'échappant à la potence que parce qu'on ne put trouver de témoin absolument véridique. Beau résultat de la sanglante supercherie du vieux docteur zoulou !...

Ce fait atroce est absolument exceptionnel au Lessouto. Ce crime a été réprouvé par toute la tribu. Il n'en est pas moins le produit tout naturel du paganisme, qui conduit à ces extrémités, et que seules l'influence de l'Évangile et de la civilisation, et la présence d'autorités européennes empêchent de multiplier des crimes de ce genre.

Il est plus que probable, du reste, qu'il se passe dans le pays plus d'énormités de cette espèce qu'on ne pense, mais qu'elles ne paraissent pas à la lumière. Au lieu d'un assassinat par la violence, il y a des empoisonnements. Ensorceler une personne, c'est presque toujours l'empoisonner. Nombreux sont ceux qui essaient au moins de satisfaire par des moyens occultes leurs jalousies, leurs haines, et leurs ambitions.

Le paganisme entretient dans le sein du peuple les superstitions les plus ridicules et aussi les plus dangereuses. Et le

cœur du païen, comme sa courte intelligence, sont dans leur élément quand il s'agit de pratiques superstitieuses et de médecines à tout faire. Le paganisme, dirons-nous dans le langage du pays, est bien la vache qui fait des veaux comme le crime ci-dessus raconté.

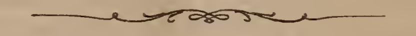
Qu'on ne nous parle pas de ce paganisme poétique, enfantin, innocent, vraie idylle de la nature, adaptation plus ou moins réussie des mœurs patriarcales des Israélites à la nature et aux goûts des nègres africains !

Les hommes de Dieu qui ont fondé les missions du Sud de l'Afrique voyaient et jugeaient comme on le faisait dans la première moitié de ce siècle, à la manière de Jean-Jacques Rousseau. Ils professaient, sans le savoir, un idéalisme qui leur montrait toutes choses sous un jour favorable, et dont leurs écrits présentent des exemples très caractéristiques. On y cherche en vain l'horreur du paganisme, sa crudité, sa corruption, ses turpitudes et le reste.

Aujourd'hui, nous sommes réalistes. Nous avons à nous défendre de l'être trop. Nous voyons les choses comme elles sont. Le paganisme nous apparaît hideux, impur, brutal et abrutissant, bestial bien souvent. Nous voulons le représenter ainsi, tel quel.

Plus on remarque l'horreur du paganisme, plus beau apparaît l'Évangile libérateur, plus impérieux aussi se montre le devoir des chrétiens de détester le monstre et de le combattre à outrance.

C'est pour mettre une fois de plus ce devoir en évidence et sur la conscience de nos Églises, que j'ai cru devoir raconter ici le crime des fils de Molopi.



ZAMBÈZE

VOYAGE DE MM. COILLARD ET JALLA

Extraits de lettres de M. Coillard et M. L. Jalla.

A Maféking. — Plans bouleversés. — La peste bovine. — La révolte des Matébélés. — Allées et venues. — M. Coillard à l'hôpital de Kimberley. — Une délivrance. — En route pour l'Europe.

Maféking, 1er avril 1896.

... Nous voici aujourd'hui dans des circonstances bien difficiles encore. Il semblait que tout irait sur des roulettes pour le voyage de M. Coillard et le nôtre, et pour l'expédition Mercier, et voilà tous nos plans bouleversés. Je me suis arrêté cinq jours à Maféking, où j'ai pu vendre nos deux lourds wagons à un bon prix, ainsi que tous nos bœufs. J'ai aussi réglé diverses affaires pour épargner aux Mercier tout arrêt ou tout ennui; puis, M. Coillard désirant essayer un véhicule plus léger que le wagon et plus confortable, je louai une wagonnette pour l'amener ici et un wagon pour moi-même.

Ces arrangements entraînaient forcément une séparation de Palapye ici. M. Coillard comptait partir quatre jours après nous et nous rejoindre ici pour continuer ensemble le voyage. Je quittai donc Palapye le 12 mars. En route, la quarantaine fut établie pour tout wagon venant de Palapye et plus loin; mais, grâce à des circonstances tout à fait exceptionnelles, je réussis, à Palla, à changer de wagon pour atteindre Gaberone au pas de course. Là, je priai M. Ellenberger de s'informer où était M. Coillard, de l'aider à atteindre Gaberone et de m'en informer aussitôt, car c'était déjà une déception de ne rien apprendre de lui. Puis, continuant notre route à grande vitesse, j'espérais déjà atteindre Maféking sans retard, quand, à 35 milles d'ici, deux envoyés du gouvernement arrêtent notre wagon en plein champ, loin de l'eau,

détellent les bœufs, tandis que les agents de police les fusillent un à un. Puis, laissant des ordres pour les enterrer, ils continuent leur course destructive jusqu'à Gaberone, fusillant ainsi plus de 3,000 bœufs pour lesquels le gouvernement donne une certaine compensation. Cette mesure a été prise pour empêcher, si possible, la peste bovine qui dévastait tout le pays jusqu'à Boulouwayo de faire irruption dans la colonie.

Vous devinez notre déception en nous voyant ainsi loin de tout secours et notre attelage, entièrement sain, étendu fusillé à cinquante mètres de nous. Nous regrettions ces braves bêtes presque comme des amis. J'expédiai de suite, mais sans aucun résultat, un garçon à Maféking pour y chercher ânes ou mulets; c'était le 27 mars au soir. Le 28 se passa dans l'attente. Le 29, ayant appris qu'on ne pouvait rien faire pour nous à Maféking, nous prîmes, ma famille et moi, la voiture de poste qui nous déposait, après douze heures de marche ici, à Maféking, où nous descendîmes à l'hôtel. Aujourd'hui, moyennant 175 francs, j'ai pu faire chercher mon bagage. Pas un seul bœuf ne peut voyager entre ici et Boulouwayo, et il y a 800 wagons privés de leurs attelages arrêtés sur la route. On ne sait jusqu'à quand cela durera.

Sur ces entrefaites, les Matébélés se sont révoltés, tuant des centaines de blancs et menaçant l'existence même de Boulouwayo dans son entier. Vous devinez l'excitation qui règne ici; aussi ai-je fait dire à Mercier qu'il ne devrait pas quitter le Lessouto avant fin octobre, car en admettant même que les communications s'ouvrent d'ici à un mois, ce que personne ne croit, ce serait déjà trop tard pour faire le voyage de Palapye au Zambèze. Je vais faire tout mon possible pour faciliter le voyage de nos amis. Les wagons seront choisis et achetés, ainsi que l'attelage, et je leur laisserai les indications nécessaires pour la route.

Cependant, ma première pensée, en arrivant ici, fut pour M. Coillard. Je télégraphiai à Palapye et appris qu'il en était parti le 18 mars. Je télégraphiai à Gaberone, mais la ligne

était rompue. Sur ce, j'apprends que M. Coillard doit être à Molépolole. Sachant où il se trouve, j'espère pouvoir louer un cart et aller le chercher. En tous cas, je ne quitterai pas Maféking sans lui. En attendant, ma femme partira avec les enfants, lundi, pour Kimberley et, de là, ira m'attendre à Stellenbosh.

Comme tout ceci retarde notre arrivée en Europe, et combien nous souhaitons d'avoir des nouvelles de vous tous ! Je tremble pour la santé de notre cher M. Krüger à Madagascar. Je suis anxieux de connaître le résultat de la mission confiée à nos délégués. Quels horizons nouveaux pour la Société! Nous sommes bien en famille, le voyage nous a tous beaucoup fortifiés..

Il y a ici et en route une masse de voyageurs encore plus mal partagés que nous. Si seulement M. Coillard était ici, tout irait bien... La question de Boulouwayo est très inquiétante, et le soulèvement des Matébélés est d'une grande gravité aussi pour le Zambèze. Guerres et massacres sont à l'ordre du jour. Veillons et prions; c'est Dieu qui règne...

L. JALLA.

Par une lettre du 15 avril, M. Ellenberger nous informe de la manière dont M. Coillard a pu continuer sa route. Arrêté, en effet, à Molépolole, à cause de la quarantaine, il expédia le lundi 3 mars un express à M. Surmon, le magistrat de Gaberone, pour le prier d'envoyer des bœufs. Celui-ci fit répondre que cela lui était impossible. Le lendemain, nouvel envoyé de M. Coillard demandant un laisser-passer. Nouveau refus du magistrat. Là-dessus, M. Surmon, apprenant la maladie de M. Coillard, envoya sa propre voiture attelée de chevaux pour le chercher à Molépolole et l'amener à Gaberone, où il arriva le vendredi 3 avril.

Après deux jours de repos, M. Coillard repartait de Gaberone, toujours dans la voiture de M. Surmon. Cependant, M. Jalla avait mis à exécution son projet de rechercher son vénéré collègue. Rebroussant chemin de Maféking, avec une

voiture légère, il rencontra M. Coillard après trois jours de marche. Celui-ci put alors quitter le véhicule de M. Surmon et entrer dans le *cart* de M. Jalla avec lequel il acheva de franchir la distance qui le séparait de Maféking. Ils y rentraient peu après, et dans quels sentiments de reconnaissance envers Dieu et les hommes, on se le représente sans peine.

Nous devons renoncer à suivre dans tous ses incidents le voyage de nos missionnaires. Disons seulement que M. et madame Jalla ont pu, en se contentant d'une cabine de troisième classe, prendre passage au Cap sur le *Guelph*, où se trouvait aussi la famille Jacottet, et qui devait lever l'ancre le 23 ou le 24 avril.

Quant à M. Coillard, c'est lui-même qui nous renseignera sur ses mouvements.

Kimberley, le 26 avril 1896.

... « Me voici donc à l'hôpital que j'espère quitter dans deux jours pour le Cap. J'ai fait de nouvelles expériences... J'ai été mis sous chloroforme à deux reprises, la deuxième fois pendant deux heures entières, pour une opération qui paraît avoir réussi, grâce à Dieu. Mais j'avoue que pour moi c'était redoutable. Le Dr Mac Kenzie, le fils du missionnaire de ce nom, bien connu, m'a prodigué tous les soins possibles, et j'ai contracté envers lui une grande dette de reconnaissance.

Stellenbosh, 3 mai.

« J'ai pu quitter Kimberley le 29 avril. J'y ai laissé des amis tant parmi les garde-malades que parmi les malades eux-mêmes. Une dame de la ville, deux même, ont pris à tâche de ne pas laisser ma chambre sans fleurs. J'ai toujours aimé la mission des fleurs dans les hôpitaux, telle que nous l'avons connue à Londres, mais il faut avoir été enfermé quelque temps soi-même dans une salle d'hôpital pour en apprécier toute la beauté. J'ai été ému quand la supérieure

de l'hôpital de Boulouwayo m'a apporté l'unique rose de son petit parterre (je n'avais pas vu de rose depuis douze ans) — et non moins à Kimberley, quand, jour après jour, j'ai vu des fleurs m'apporter de touchants messages d'affection et de sympathie. Je crois vraiment que c'est là un des chemins les plus directs pour toucher le cœur d'un malade et lui faire du bien.

« Un long trajet de trente-six à trente-sept heures de chemin de fer m'a amené à Stellenbosh, où M. Neethling, pasteur de l'Église hollandaise, et son excellente femme, la sœur de M. Andrew Murray, m'ont reçu à bras ouverts. C'est M. Neethling qui a collecté les 2,875 francs destinés à l'achat de ma wagonnette. J'ai cru d'abord qu'il avait demandé cette somme aux membres de son Église; pas du tout, c'est à ses collègues les pasteurs, exclusivement, qu'il s'est adressé, demandant que chacun donne une livre sterling. Quelques-uns ont donné davantage; personne n'a refusé. Aussi, quand, le jour même de mon arrivée à Stellenbosh, j'ai rebroussé chemin pour assister aux réunions de Wellington, ai-je été reçu comme une vieille connaissance et un ami. J'y ai rencontré des pasteurs et des indigènes de toutes les parties de la colonie, de l'État libre et même du Transvaal. M. Duddley Kidd, directeur de la mission générale du Sud de l'Afrique, et M. Morgan, le vénéré éditeur du *Christian*, étaient là aussi. J'ai donc pu recueillir avec avidité les miettes de leur festin.

« Hier j'ai été au Cap prendre mon passage à bord du *Warwick Castle* qui doit partir le 21 de ce mois. Une heure après, toutes les places étaient retenues. Je vais visiter Worcester, où se fait une grande œuvre parmi les noirs et où se trouve un établissement pour les aveugles et un pour les sourds-muets. Puis, je verrai Wellington, bien connu par son institut missionnaire et sa grande et admirable école de jeunes filles. J'irai ensuite passer les derniers jours à la ville du Cap avant de m'embarquer. Je suis arrivé à ce degré de convalescence où je pourrais manger le cuir de mes souliers. Dieu m'a béni abondamment. Ça été une grande joie pour

moi de me rencontrer hier avec les missionnaires de Valdézia, M. H. Berthoud et M. de Meuron, et avec ma chère filleule, Marie Mabille. Adieu, ou plutôt *au revoir*. A bientôt. J'ai eu la terrible tentation de rebrousser chemin et de retourner au Zambèze, mais comment? Priez que Dieu bénisse abondamment le voyage en Europe des chers Jalla et le mien. »

F. Coillard.

NOUVELLES DES STATIONS

A Léaluyi.

Nous extrayons les passages suivants d'une lettre de M. Ad. Jalla, datée de Léaluyi les 27 et 31 janvier. M. Jalla se montre très préoccupé du voyage de M. Coillard. Voici ce qu'il écrit à ce sujet :

Léaluyi, 27 janvier 1896.

« ... Pourquoi Dieu aurait-il permis que notre doyen, le fondateur de la mission, quittât le pays pour le rappeler à lui en plein désert ? Je ne puis le croire. J'espère encore qu'il lui accordera d'atteindre l'Europe, où il recevra les soins que réclame son état, et qu'un beau ministère lui est réservé dans les Églises, où sa présence même ne peut que réveiller l'intérêt en faveur du Zambèze.

« ... Nous avons grand besoin d'être soutenus, maintenant qu'est parti celui auquel nous étions heureux d'avoir recours pour toutes sortes de conseils et dont le seul nom était une force dans ce pays que nous évangélisons. Tous nos collègues peuvent se joindre à moi pour vous dire le vide que M. Coillard a laissé derrière lui; mais c'est principalement sur ma femme et sur moi que retombe la charge que notre doyen vient de déposer...

« ... L'inondation envahit graduellement la plaine. N'était

la chaussée, notre termitière ne serait plus qu'un îlot. Nous sommes bien à l'étroit au plus fort de l'inondation; aussi aurions-nous voulu faire de grands travaux de terrassement pour nous mettre un peu plus au large. La famine nous a empêchés d'accomplir tous nos plans. Ce n'est que depuis trois semaines que nous avons des escouades de trente à soixante femmes par jour. Cependant, si le niveau de l'eau ne s'élève pas trop, nous agrandirons notre îlot d'un huitième. Une autre année nous en ferons autant et, au bout de quatre ou cinq ans, nous aurons doublé la superficie de la termitière primitive.

« Nous avons passé les fêtes de Noël et du nouvel an avec les Béguin et Davit, et nous en avons beaucoup joui. Je pense que Davit vous a fait le récit de son installation le 5 courant à Séfula. Brave Davit, il est là-bas, faisant ses premières armes tout seul. Heureusement qu'il a de bons voisins, Paulus et sa femme, qui sont aussi de bons aides pour l'évangélisation. Et puis, nous avons l'assurance que Dieu veillera sur lui et le bénira...

« Notre village est tout tranquille, le roi étant parti hier avec presque toute la population mâle, pour une partie de chasse. Avec son amabilité habituelle, il est venu me saluer en passant. Si vous l'aviez entendu parler, dimanche passé, en sortant du culte, où j'avais parlé sur la parole de Dieu à Caïn : « Où est ton frère? », vous auriez pu croire qu'il allait faire le pas décisif... Que de fois il parle comme un chrétien et nous édifie même! Ah! que ne pouvons-nous le décider à se jeter aux pieds du Sauveur! Il est beaucoup moins orgueilleux qu'autrefois, et il semble sentir son péché à certains moments... Oh! continuons à prier!...

« Toutes ces dernières semaines, il y a eu beaucoup d'étrangers au village, des gens venant de tous les côtés, quelques-uns des extrémités du pays soumis aux Barotsis. Nous nous sommes efforcés de les voir. La plupart d'entre eux sont venus aux cultes du dimanche. Mais comme nous voudrions avoir plus de temps à consacrer à l'évangélisation de

la population flottante de Léaluyi! Et les malades!... Bien qu'on éloigne de la capitale tous ceux qui semblent l'être gravement ou pour longtemps, ils sont cependant nombreux ceux qui ont recours à nous pour des médecines; il en vient en moyenne quatre ou cinq par jour, quelquefois beaucoup plus. La préparation et la distribution des médecines me prend parfois des demi-journées. Comme je regrette de ne pas en savoir plus long et de ne pouvoir consacrer plus de temps à cette branche de mon ministère! Quel beau champ de travail pour un médecin-missionnaire!...

« A. Jalla. »

A Nalolo.

Lettre de M. E. Béguin.

Nalolo, 30 janvier 1896.

Bien cher monsieur,

Au Zambèze comme en Europe, chacun aime, autant que possible, passer les fêtes de Noël et du nouvel an en famille. Ici, notre famille se compose des différents membres de notre mission. C'est à cause de cela que les plus rapprochés, nos amis Ad. Jalla, de Léaluyi, et nous de Nalolo, avons désiré nous réunir pour célébrer ensemble Noël et le commencement de la nouvelle année.

Il y avait du reste une autre raison à notre réunion : c'est que, le premier dimanche de janvier, M. Jalla et moi devions accompagner notre ami P. Davit à Séfula, pour l'installer comme missionnaire de cette station.

Donc, le mardi 24 décembre, un peu avant le lever du soleil, nous entrions dans nos canots. Voilà trois mois que la saison des pluies a commencé; aussi le Zambèze est-il gros; le voyage se fait aussi plus rapidement qu'à la saison sèche : tandis qu'alors il est difficile d'arriver à Léaluyi même, et qu'il faut pour cela traîner les canots en maints endroits, maintenant, au contraire, la navigation est partout très fa-

cile, et huit heures après notre départ de Nalolo nous débarquions à Léaluyi.

Les quinze jours que nous y avons passés ont été assez remplis. Nous avons assisté d'abord aux examens de l'école de Léaluyi : elle est très nombreuse, elle a plus de cent enfants. Aussi n'est-ce pas trop des deux instituteurs-évangélistes qui en sont chargés. Ces examens se sont faits en présence du roi et de plusieurs chefs. Les résultats ont, en général, été satisfaisants et ont montré que quoique nous ayons souvent à nous plaindre de la méthode des instituteurs, qui sont très routiniers, et surtout du peu de régularité de beaucoup d'élèves, cependant il se fait des progrès, et les enfants arrivent à lire et à écrire couramment. En outre, ils apprennent les quatre règles, de la géographie et surtout l'histoire sainte.

Les examens ont été suivis d'une discussion entre les chefs présents, à propos de la fréquentation de l'école que plusieurs, le roi entre autres, trouvent défectueuse. C'est, en effet, le cas, et il est regrettable que le roi ne soit pas mieux secondé qu'il ne l'est dans les efforts qu'il fait pour obliger les élèves à une fréquentation régulière. Léwanika apprécie l'école et désire qu'elle soit suivie par beaucoup d'enfants et régulièrement, mais tous les chefs ne le suivent pas dans cette voie. Cette fête scolaire s'est terminée par une distribution de prix aux meilleurs élèves et par une collation composée de café et de viande de bœuf offerte à tous les élèves.

Le samedi 4 janvier, M. Jalla et moi nous nous rendions à Séfula, tandis que les dames restaient ensemble à Léaluyi. A Séfula nous retrouvions M. Davit, qui nous avait précédés la veille.

La cérémonie du lendemain nous a montré, une fois de plus, combien il est heureux que la station de Séfula soit de nouveau occupée par un missionnaire. Nous avons eu, aux deux cultes, des assemblées de plus de 250 personnes, ce qui n'a rien d'extraordinaire pour Séfula, où l'auditoire pourrait facilement être plus nombreux. Cette station est très importante au point de vue missionnaire, car non seulement c'est un

centre de population et de population agricole assez sédentaire, mais surtout ce sont des gens relativement indépendants du roi et des grands chefs, ce qui est un grand avantage pour le missionnaire et l'évangélisation; tandis que nous, dans les stations capitales, à Léaluyi et à Nalolo, nous n'avons que des chefs et des esclaves, c'est-à-dire la population la plus voyageuse qu'il soit possible d'imaginer : ces gens sont constamment en expédition. En outre, les capitales ne servent guère que de pied-à-terre à toute cette population groupée autour du roi et de la reine. Chacun de ceux qui la composent a, quelque part dans le pays, *son village* où il va ordinairement séjourner. La conséquence est que nous avons rarement, plusieurs dimanches de suite, le même auditoire. A Séfula, la population est beaucoup plus stable, plus nombreuse; elle subit beaucoup moins l'influence des chefs, de sorte qu'il peut s'y faire une œuvre beaucoup plus sérieuse.

Mais je reviens à l'installation de M. Davit. Elle a été ouverte par un sermon de M. Ad. Jalla, qui a prêché sur cette parole: « Où est ton frère? » (Gen. IV, 9). Après lui, M. Davit a aussi adressé quelques paroles à l'assemblée, en prenant comme texte: « Prèche la parole, insiste en temps et hors de temps, reprends, censure et exhorte avec toutes sortes de douceur et en instruisant » (II Tim. IV, 2). Puis Sumba, un des grands chefs du pays, gendre du roi, qui, de plus, est un de nos chrétiens les plus sérieux, un de ceux dans lesquels nous pouvons avoir le plus de confiance, a parlé au nom du roi, par lequel il était envoyé, et qui l'avait chargé d'exhorter les habitants de la contrée de Séfula à suivre assidument les cultes et l'école. Enfin, l'évangéliste Paulus et quelques fidèles ont exprimé leur joie d'avoir de nouveau un missionnaire. Peu après, les auditeurs se réunissaient pour un second culte où je méditai cette parole du Seigneur : « L'homme ne vivra pas seulement de pain, mais il vivra de toute parole qui sort de la bouche de Dieu » (Mat. VI, 4).

Le lendemain, plus de 60 élèves étaient présents pour la rentrée de l'école : ce chiffre pourrait être plus élevé; il l'a été

du reste, et nous espérons bien qu'il ne tardera pas à l'être de nouveau.

De retour à Léaluyi, nous assistons, le 8 janvier, à un événement qui marquera dans l'histoire de la mission du Zambèze : c'est l'ouverture de l'École biblique ou d'évangélistes, qui avait lieu en présence du roi, quelques chefs et autres personnes. L'école, confiée, comme on le sait, à M. Ad. Jalla, s'ouvre avec une douzaine de jeunes gens qui font une bonne impression de sérieux. Ici encore, le roi s'est montré très bienveillant; il a exhorté ces jeunes gens à étudier avec sérieux, leur rappelant que, par le fait de leur entrée dans cette école, ils étaient affranchis de corvées ou autres obligations.

Que Dieu, dont nous voulons avant tout la gloire, veuille mettre sa bénédiction spéciale sur cette école afin qu'elle devienne un foyer d'évangélistes zélés et que, grâce à elle, nos stations aient bientôt des annexes et que l'évangélisation du pays en soit hâtée !

EUG. BÉGUIN.

P. S. — Grâce à Dieu, nous sommes bien. Ici, à Nalolo, l'œuvre se continue sans qu'il s'y passe rien de saillant. Nos cultes et l'école sont bien suivis par une bonne moyenne d'auditeurs attentifs. Malheureusement nous ne voyons pas de conversions.

A Kazungula.

Dans une lettre datée du 19 février, M. Boiteux commence par nous annoncer l'heureuse naissance d'une petite Marie Boiteux, à la date du 17 février. Madame Goy s'est trouvée à Kazungula pour cet événement de famille et a été d'un grand secours à nos amis. Leur joie à tous est très grande, et c'est de tout cœur que nous nous y associons.

Passant aux nouvelles de la station, M. Boiteux nous écrit les lignes suivantes :

... « Vous savez peut-être les difficultés qui ont marqué le début de la nouvelle année ; serait-elle peut-être l'année terrible pour ce peuple au col roide? En même temps qu'une redoutable épidémie ravage les troupeaux de bétail, l'unique ressource du pays, des bruits de guerre éclatent et les *lou lou lou* des femmes se font entendre stridents et sauvages.

« Cette maladie, qu'on signalait au Mashikolumboué, peu de temps après notre arrivée dans le pays, a anéanti tout ce qu'il y avait de bétail, petit ou gros, dans la contrée. La misère y est telle, dit-on, que des Boshikolumboué du Nord, s'étant mis en route vers le Sud dans l'espérance d'y trouver de quoi vivre, moururent tous en chemin, victimes de la faim. En décembre, juste au moment où nos chers voyageurs nous quittaient, une cinquantaine de porteurs, envoyés par les Méthodistes primitifs pour prendre ici des bagages, n'avaient pour toutes victuailles qu'une espèce de fruit jaune et dur, muni à l'intérieur d'un noyau plus dur encore.

« Au commencement de l'année, voici que la peste bovine franchit les limites du Boshikolumboué et qu'elle sévit dans toute sa rigueur sur Seshéké et les environs. Il ne reste plus une tête de gros bétail dans le kraal de nos amis Goy. Eux qui, jusqu'ici, avaient du lait en abondance, n'en ont plus une goutte maintenant. C'est une bien grande épreuve, car personne en Europe ne se fera une juste idée du prix qu'a pour nous une tasse de lait, et qui dit une tasse de lait, dit une ou deux vaches, car les bonnes laitières sont inconnues dans ce pays. Tout est nu, à Seshéké, tout est aride : à peine y trouverait-on dix têtes de gros bétail. Maintenant, la maladie, tout en se dirigeant vers le Borotsé, a franchi le fleuve et en fait des siennes de l'autre côté où, chaque jour, dans chaque kral important, on abat de dix à quinze bêtes.

« On parle aussi de guerre, vous ai-je dit. C'est Morémi, le grand chef du lac Ngami, qui déclare la guerre à Léwanika ou, à son défaut, à Litia, son fils, à propos d'une question de territoire qui, sur les cartes d'Afrique, est aux couleurs de l'influence allemande. Morémi réclame donc le

Linianti, prétendant que ce fleuve et sa rive Sud sont à lui. De là le conflit qui pourrait dégénérer en une guerre ouverte et amener l'ennemi à nos portes. »

M. Boiteux continue sa lettre à la date du 22 février. Il nous parle d'une sorte d'arrêt dans le développement de l'œuvre spirituelle. Plusieurs néophytes sont retournés en arrière. Un triage s'opère qui fera la séparation entre la balle et le bon grain.

Tous les amis du Zambèze se souviendront du moment critique que traverse à cette heure la station de Kazungula et prieront pour la jeune Église formée et pour nos missionnaires dont la santé est ébranlée. Voici en effet ce que M. Boiteux nous en dit lui-même :

« Depuis le nouvel an il ne s'est pas écoulé une semaine, je crois, que je n'aie été alité deux ou trois jours. Une journée de travail consciencieux ou plutôt assidu me met en bas pour les deux ou trois jours suivants. Si vous saviez combien cet état de choses me rend malheureux !... »



SÉNÉGAL

L'ŒUVRE DE SOR — PROCHAIN DÉPART DE M. ESCANDE

Extrait d'une lettre de M. Escande.

Saint-Louis, le 15 avril 1896.

« ... Vous me demandez, dans votre lettre, si « l'expérience « de Sôr semble réussir. » Je puis répondre que non seulement moi, mais aussi mes autres collaborateurs, sommes de plus en plus convaincus que là est la vraie place de la mission. A dire vrai, nous avons du mal à attirer les adultes ; même ceux qui, la semaine, vont librement chez M. Nichol ou Samba, franchiront difficilement la porte de notre chapelle le dimanche. Ce sera là un travail de longue haleine. Dailleurs,

tant que le culte indigène a lieu à Saint-Louis, nous nous trouvons dans des conditions défavorables pour faire évangéliser les gens d'âge mûr.

« Auprès de la jeunesse, c'est une autre affaire. M. Pétrequin m'écrit ce matin qu'il vient de recevoir à l'école du jour son dix-neuvième externe. Nous n'en n'avions jamais eu autant. Notez que tous ces élèves fréquentent notre école du dimanche. Bien d'autres aussi. Le mois dernier, les écoles arabes ayant donné vacances, nous avons eu une fois 54 enfants, un autre dimanche 63. C'est vous dire que nous avons là un encouragement. C'est sur les plus âgés que nous cherchons surtout à exercer une influence chrétienne. M. Pétrequin s'occupe d'eux, M. Nichol aussi. Chaque jeudi, celui-ci réunit les huit aînés des externes pour une leçon de catéchisme, laquelle a, jusqu'ici, été très bien suivie. Il nous faudrait quelque chose de semblable pour les filles, mais cela ne pourra avoir lieu que quand mademoiselle Buttner sera installée à Sôr elle aussi. J'espère pouvoir bientôt compléter ces détails de vive voix.

« ... Vous ai-je dit que nous faisons, en ce moment, deux cours d'instruction religieuse, l'un en français, l'autre en bambara ? C'est M. Bolle qui s'est chargé du premier. Il est destiné aux aînés de nos internes, qui se sont convertis l'an dernier et qui semblent vraiment sincères dans leur désir de servir Jésus. L'autre, dont je m'occupe, est pour nos chrétiens libérés de Béthesda qui font profession ouverte de christianisme. Je ne saurais vous dire la joie que j'éprouve à instruire ces néophytes, pour lesquels tout ce que je dis, ou à peu près, est nouveau. Mais qu'il faut être simple avec ces grands enfants, incapables de suivre longtemps un raisonnement et de comprendre les notions abstraites les plus élémentaires !

« Pendant mon absence, M. Nichol leur apprendra l'histoire sainte. A mon retour, je les reprendrai pour deux ou trois mois pour bien voir où ils en seront et combler leurs lacunes. Après cela nous verrons quels sont ceux qui seront

dignes de recevoir le baptême et de prendre rang parmi les membres de notre petit troupeau. Dix catéchumènes! c'est pour nous un beau chiffre, et nous ne pouvons que remercier Dieu de nous avoir accordé cette grande joie avant de nous permettre le repos... »



CONGO FRANÇAIS

ARRIVÉE DE M. F. FAURE A LAMBARÉNÉ — NOUVELLES DE TALAGOUGA

Par lettre datée du 8 mars, M. Faure nous informe qu'il est bien arrivé à Lambaréné, le 6 mars, après quarante et un jours de voyage.

M. Haug était allé à la rencontre de notre frère, et les gens de la station avaient illuminé en son honneur. Pour mieux exprimer leur joie, ils ont tiré des coups de feu...

« Je suis très heureux, dit M. Faure, de l'accueil affectueux que les gens d'ici m'ont fait. J'ai assisté aujourd'hui aux cultes pahouin et galoa. A ce dernier, j'ai dû faire mes premières armes et dire quelques mots traduits par Nédaka. Je suis aussi allé à l'école du dimanche, où j'ai tenu l'harmonium et fait chanter en pahouin, en galoa et en français...

« Jé suis enchanté du pays et de ma maison. Moi qui avais une peur affreuse de vivre dans un pays plat, j'arrive dans un pays montagneux, avec, de ma maison, une vue splendide sur le fleuve et des collines.

« Haug va bien, en ce sens qu'il s'occupe toute la journée; mais il a de temps à autre des attaques de fièvre. »

Dans la station de Talagouga, confiée, en l'absence de M. Allégret, aux soins de M. Forget, l'œuvre missionnaire a dû rester stationnaire. Maintenir, dans la mesure du possible, les positions acquises, tel a été le but de M. Forget, et encore

n'y a-t-il pas réussi aussi complètement qu'il l'eût désiré, la fièvre l'ayant fréquemment entravé dans son activité.

La petite Renée Forget souffrait d'une éruption cutanée un peu inquiétante, « sans parler des fourmis qui, ajoute M. Forget, se sont mises de la partie pour lui faire des plaies, la dévorant pendant son sommeil ».

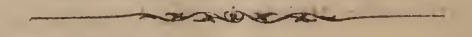
« De Lambaréné, ajoute M. Forget, j'ai quelques lignes : tout va bien ».

Nous ne pouvons malheureusement pas dire qu'il en soit de même en ce qui touche la santé de madame Gacon. Son état, sans causer des craintes sérieuses immédiates, ne laisse pas que d'être peu satisfaisant.

... « Nos précédentes lettres, écrit M. Gacon, le 25 mars, vous ont parlé de la maladie de ma femme. Elle n'a pas été alitée jusqu'à maintenant, Dieu soit loué; et elle a pu supporter sa mauvaise toux. Mais ce mal diminue pour faire place à d'autres malaises encore plus à redouter; tout ce que nous avons fait pour les combattre a été inutile. Toutefois, le mieux semble revenir depuis huit jours; vous croirez que j'en suis content !...

« S'il arrivait que cela prît une mauvaise tournure, nous serions obligés d'aller à Libreville consulter le docteur et y prendre les médicaments nécessaires. Nous en sommes dépourvus ici, et personne n'a remplacé le docteur de N'djolé, M. Pélissier. »

Nous avons désiré, une fois de plus, associer nos lecteurs aux préoccupations de nos frères et sœurs du Congo. Ils pourront ainsi bénir Dieu avec nous pour les délivrances déjà reçues et le prier d'accorder de nouvelles marques de sa miséricorde à ceux qui restent sous le coup de l'épreuve, en particulier à madame Gacon et à son mari.



TAÏTI

ARRIVÉE DE M. ET MADAME HUGUENIN A RAÏATÉA

Partis du Hâvre le 14 décembre 1895, nos amis ont débarqué à Papéété le 15 février dernier, en bonne santé, malgré un long et fatigant voyage.

« Peu d'instants après leur arrivée, écrit M. Vernier, nous avons fléchi les genoux devant le trône de notre Père céleste et nous l'avons remercié avec des cœurs débordants de reconnaissance pour tous ses bienfaits. La piété sereine et douce de nos amis nous a réconfortés, encouragés. Comme vous, nous avons la conviction que c'est Dieu qui les a choisis et qu'il leur réserve une carrière bénie ».

Malheureusement la situation politique était encore troublée au moment où M. Huguenin arrivait à Taïti, et ce n'est que le 5 avril, jour de Pâques, que le gouverneur l'a autorisé à quitter Papéété pour rejoindre le poste qui lui est assigné. Cependant le séjour un peu prolongé que M. Huguenin a dû faire à Taïti même n'a été perdu ni pour lui ni pour nos amis qu'il a pu seconder dans leur lourde tâche.

Ajoutons que M. Brunel a pu aller à la rencontre de nos voyageurs, et les conduire lui-même à Raïatéa.

RAPPORT
DE LA CONFÉRENCE MISSIONNAIRE DES ILES DE LA SOCIÉTÉ
sur l'Exercice 1895-1896.

A messieurs les membres du Comité des Missions évangéliques de Paris.

Papéété. Taïti, 12 janvier 1896.

Messieurs et très honorés frères,

Le 14 décembre 1895, vos missionnaires des Iles de la Société se sont réunis à Papéété afin d'examiner ensemble, et

sous le regard de Dieu, les résultats obtenus dans leurs différents champs de travail, au cours de l'année dernière, ainsi que les besoins qui s'imposent à eux pour une nouvelle année.

C'est le résumé de ses délibérations, aussi bien qu'un extrait de notes particulières fournies par chacun de ses membres, que la Conférence missionnaire de Taïti me charge, messieurs et très honorés frères, de vous transmettre aujourd'hui.

M. Brun n'avait pu se joindre à nous, mais il nous avait envoyé son rapport sur Mooréa; par contre, M. Brunel avait pu quitter Raïatéa, pour peu de temps il est vrai, car il n'est resté que trente-six heures à Taïti.

Le personnel de notre mission, vous le savez, messieurs, n'a subi, au cours de l'année dernière, aucune modification, sauf les vides causés dans nos rangs par le départ de tous nos absents : M. et madame Viénot, madame Vernier et ses enfants, et madame Pourésy. Leur absence se fait vivement sentir pour nous tous, et à bien des égards; aussi, nous espérons que l'année prochaine ne s'écoulera pas sans les ramener, en grande partie du moins, au milieu de nous.

Divers changements survenus dans le gouvernement de notre petit pays, la question politique intimement liée ici à la vie de nos Églises, les troubles de Raïatéa, tous ces petits événements, insignifiants peut-être en Europe, mais d'une importance capitale pour nous, n'ont pas laissé que de nous préoccuper beaucoup pendant l'année dernière. Plus d'un point noir subsiste encore à notre horizon, plus d'une partie de notre œuvre, vous le verrez par ces notes, laisse encore beaucoup à désirer et reste pour nous un sujet d'anxiété et de prières. Mais nous ne saurions méconnaître que cette année, si fertile pour nous en préoccupations de tout genre, a été également féconde en bénédictions. En toute occasion, la main du Seigneur a été visiblement avec nous, et, si les nuages noirs qui assombrissaient notre ciel ne sont point encore entièrement dissipés, nous avons la ferme conviction

que Dieu saura, le moment venu, écarter tout obstacle de notre route et faire luire sur toutes nos îles la pure clarté de son Évangile.

Les statistiques jointes à ce rapport vous indiquant, messieurs, les divers changements, accroissement ou diminution, survenus dans chacune de nos paroisses, nous nous bornerons aujourd'hui à examiner dans leur ensemble chacun de nos trois groupes de Taïti, Mooréa et des Iles Sous-le-Vent.

I. — *Taïti et les Iles Australes.*

Grâce à Dieu et au zèle de son conducteur spirituel, l'Église de Papéété, malgré les tentations auxquelles ses membres sont exposés plus que partout ailleurs, continue à être la lumière placée sur la montagne et éclairant tous les environs. Laissons d'ailleurs la parole à M. Vernier :

« L'Église du chef-lieu, nous dit-il, a reçu, au cours de l'année écoulée, bien des marques de la faveur d'En-Haut. Elle a vu ses rangs s'augmenter d'un nombre inusité de membres et dépasse actuellement le chiffre de 300, qu'elle n'a atteint dans aucune statistique depuis plus d'un quart de siècle. Les services religieux continuent à y être bien suivis le dimanche; l'Esprit du divin Maître s'y fait sentir dans la méditation de sa Parole et dans les autres moyens de grâce; ceux qui ont faim et soif de justice y trouvent en abondance ce qu'il faut à leurs âmes. La classe des candidats à la qualité de membre de l'Église est en permanence. Il y est donné chaque dimanche, le premier de chaque mois excepté, les enseignements destinés à préparer les admissions dans l'Église. Le recrutement de cette classe est dû principalement à l'activité des sœurs de l'Église qui recommencent chaque mois leurs visites d'appel dans les maisons des indécis et des indifférents. Elles mettent à cette œuvre un courage et une persévérance que rien ne lasse, et Dieu bénit leurs efforts.

« L'Église a encore montré sa vitalité par son intérêt pour

les œuvres religieuses. Outre les 1,750 francs qu'elle a souscrits pour l'œuvre des missions et une somme de 300 francs destinée à l'école pastorale, elle a collecté plus de 500 francs pour des œuvres charitables, et ajouté 5,500 francs à son fonds pour la construction d'un nouveau temple. Les écoles religieuses sont bien suivies, celle du jeudi en particulier.

« A côté de ces faits encourageants, il s'en est produit qui ont jeté une ombre triste sur le tableau. Deux familles, pour des motifs qui paraissent tout autres qu'une conviction véritable, sont passées à d'autres communions religieuses. Quelques membres de l'Église sont retournés à leur ancien train de vie et ont été exclus du troupeau. Mais Dieu est puissant pour leur montrer la folie de leur conduite et les ramener dans la bergerie. »

Malheureusement, toutes les Églises de Taïti ne sont pas aussi florissantes que celle du chef-lieu. Chez les unes, comme Mahina et Papara, le manque de vie religieuse provient peut-être de l'état maladif de leurs pasteurs; d'autres, avec d'excellents conducteurs spirituels, se montrent trop accessibles aux tentations qui les entourent. Pour toutes, les fêtes du 14 juillet, auxquelles on avait voulu donner cette année une splendeur toute particulière, ont été une triste pierre d'achoppement. Placés entre les commandements de Dieu et les désirs de leur cœur, nos pauvres indigènes cèdent trop souvent à ces derniers, tranquillisant leur conscience avec le fallacieux prétexte que ce qui est établi par le gouvernement ne saurait être mauvais. Pourrait-on les en blâmer lorsque de plus éclairés donnent l'exemple de ces réjouissances coupables! Mais quelle humiliation, pour nous Français, de voir, sous couleur de patriotisme, remettre en honneur des danses obscènes, interdites autrefois par les lois du protectorat, et inviter tout un peuple à la débauche.

L'Église de Punania a été tout particulièrement éprouvée. Par une inconcevable confusion, relativement à ce qui est permis à des chrétiens et ce qui ne l'est pas, plusieurs ont pris part à ces danses ressuscitées du paganisme. La fidélité

courageuse du pasteur à avertir ses brebis égarées lui a valu d'abord le mécontentement de beaucoup de membres de la paroisse, qui en sont venus à le qualifier de berger infidèle, puis une haine que nul ne cherchait à déguiser. Comme conséquence, l'Esprit de Dieu s'est retiré de plusieurs, lesquels ont fait chute sur chute et ont été retranchés du troupeau. Pendant plusieurs mois les cultes publics ont été beaucoup moins fréquentés qu'auparavant, et un grand nombre des enfants ont désappris le chemin des écoles religieuses. Le pasteur et sa compagne gémissent encore sur les égarements de leurs brebis perdues et soupirent après des jours meilleurs.

A Tiaréi également, le troupeau et le berger de ce district, qui pouvaient être donnés l'année dernière en exemple à beaucoup, ont subi, à l'occasion des fêtes, une épreuve infiniment regrettable pour leur foi et leur vie chrétienne. Soit manque de lumières chez le pasteur, soit crainte d'être mal vus en haut lieu, ils ont cru devoir être non seulement spectateurs, mais aussi acteurs dans des amusements qui ne pouvaient qu'être préjudiciables à leur piété. Plusieurs se sont livrés aux excès de l'intempérance, et une quinzaine de membres qui ont persisté dans leurs égarements ont dû être exclus du troupeau. Seul, un diacre a eu le courage moral de refuser toute participation à des choses que condamnait sa conscience, et, en présence des menaces les plus sévères, qui, du reste, n'ont pas été exécutées, il s'est déclaré tout prêt à se laisser conduire en prison. Il a été vraiment le sel de la terre, et, en proclamant les droits de la conscience, ce n'est pas seulement à l'Église de Tiaréi qu'il a donné une leçon très opportune, mais à beaucoup d'autres Églises, y compris leurs conducteurs.

Assez éloignées de Taïti, et d'un accès difficile aux vaisseaux, les Iles Australes sont moins exposées aux tentations mondaines ; aussi la vie religieuse y est-elle prospère et l'œuvre de Dieu s'y poursuit avec fruit. Raïvavaé construit un nouveau temple. Tutuhaï et Rurutu ont vu deux jeunes gens,

Hamau et Puoroo, revenir exercer les fonctions pastorales dans leur île natale, après trois années d'études à l'école pastorale de Mooréa. Malgré tous leurs efforts, les Mormons et les Adventistes n'ont pas réussi à prendre pied dans ces îles.

Ce qu'il faudrait néanmoins à ce groupe des Iles Australes, ce qu'elles nous réclament depuis longtemps, c'est un missionnaire européen, installé au milieu d'elles, pouvant faire de fréquents séjours dans chaque île, organiser les écoles et stimuler le zèle de nos pasteurs indigènes, très bien disposés, mais souvent un peu endormis. La difficulté et la lenteur des communications, ainsi que les multiples occupations qui le retiennent à Papéété, n'ont jamais permis à M. Vernier de visiter ces îles comme il l'aurait voulu. Deux fois seulement il a pu se rendre à Rurutu et à Rimatara, jamais encore à Tuhuaï et à Raïvavaé. Devrons-nous, là aussi, attendre que le pays soit ouvert aux prêtres, pour reconquérir ensuite, et au prix de quels efforts! des îles qui, à l'heure actuelle, sont entièrement protestantes?

Bien importante aussi est la place qu'occupe dans nos préoccupations et dans nos prières cet immense archipel des Tuamotous, comptant plus d'une centaine d'îles, si proche de nous et sur lequel nous n'avons pu jusqu'ici exercer aucune action sérieuse, faute d'ouvriers et de moyens de communication.

Si, comme nous l'espérons fortement, messieurs et très honorés frères, ils vous est possible de nous accorder le bateau missionnaire que nous vous demandons, ce sera pour notre mission océanienne un grand pas de fait. Mais ce ne sera pas tout : nous aurons, si je puis m'exprimer ainsi, le chameau qui nous permettra de traverser le désert, mais où est celui qui le montera?

(*A suivre.*)

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

—

LA CARTE DES MISSIONS POUR L'AN 1895 A 1896 (1).

Notre première parole sera celle de l'action de grâces. Oui : Béni soit Dieu de nous avoir délivrés, pour le moment du moins, de toute inquiétude matérielle! Nous voulons rester accessibles et attentifs à toute question sérieuse, à toute critique sincère. Mais nous tenons à exprimer aujourd'hui notre gratitude à nos fidèles collaborateurs, à ces milliers de chrétiens de France, de Hollande, de Suisse, d'Italie, etc., qui ont pourvu, par leurs généreux concours, à ce que des questions angoissantes ne fussent pas même posées.

Notre Société a conservé de ses débuts une sorte de tradition œcuménique et l'habitude de rester en rapport de sympathie avec le mouvement missionnaire général de l'époque. Les baron de Staël, les Lutteroth, les Monod, les Pressensé et surtout le grand Stapfer, qui avaient cru d'abord ne fonder qu'une Société auxiliaire de Bâle, puisaient leurs motifs dans les pensées les plus élevées et ont prouvé que l'intérêt pour l'œuvre des missions est particulièrement propre à élargir les cœurs et à ennoblir les âmes. Ce ne fut que peu à peu qu'ils furent conduits par la Providence à prendre en mains la conquête du monde païen. Les nouvelles du champ des missions étaient rares à cette époque et les journaux missionnaires peu nombreux; aussi cherchaient-ils

(1) Extrait d'une allocution prononcée par M. Appia, à la réunion familière du 26 avril 1896.

volontiers leurs exemples dans le passé le plus reculé : à l'origine même de l'Église et de l'œuvre des missions.

Notre position aujourd'hui est différente, et la difficulté inverse : c'est la surabondance des faits connus et constatés qui nous embarrasse, puisqu'il y a 75 à 80 grandes Sociétés et non moins de journaux, qu'entre grandes et petites Sociétés on peut en compter, avec le docteur Gundert, 218. L'œuvre des missions a non seulement été mise partout en évidence, mais est devenue l'une des grandes puissances qui agissent dans le monde. Et en effet, elle nous présente deux mondes ennemis, deux principes, deux armées en regard l'une de l'autre : d'un côté le règne de Dieu avec ses lois, ses droits, ses biens, son armée, qui a entendu l'ordre de marche (Matthieu XXVIII, 18) et qui veut obéir a son roi ; de l'autre, un royaume de ténèbres avec ses désordres, ses iniquités et ses souffrances sans nombre, royaume divisé et déjà ruiné en principe, mais qui mène encore ses troupes au combat contre le Roi des rois, obéissant, malgré son désordre, à l'impulsion d'une puissance unique, invisible et malfaisante.

Les forces de la mission sont avant tout les motifs qui l'inspirent, les pensées divines qui en sont l'origine.

Le premier, le plus grand motif après l'obéissance — on ne saurait trop le répéter, — a été d'emblée l'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ pour nous. Voyant l'humanité dispersée et épuisée, comme un troupeau sans berger, Il passa la nuit sur la montagne et, le lendemain au matin, Il choisit ses premiers douze missionnaires.

La même force qui avait fait descendre du ciel le Maître, anima dès lors les disciples.

« L'amour de Christ nous presse et nous possède, étant « persuadés, que si un seul est mort pour tous, tous sont « morts (en Lui), et qu'Il est mort afin que ceux qui vivent « ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour Celui qui est « mort et ressuscité pour eux » (II Cor. V).

A l'amour de Christ vient s'ajouter la pitié pour les âmes

perdues, la sympathie humaine pour les souffrances du monde païen et, comme moyen d'entretenir cette sympathie, notre relation personnelle avec les païens, ou notre connaissance détaillée de leur état qui nous pousse à l'action. Nos assemblées missionnaires sont particulièrement destinées à faciliter et à répandre cette connaissance nécessaire à une sympathie intelligente.

Au moment où allait commencer le grand mouvement missionnaire de la fin du siècle dernier, vous eussiez trouvé dans la petite ville de Kettering un pauvre savetier, raccommodant des souliers; devant lui, fixées sur la paroi, quelques feuilles de papier collées ensemble, sur lesquelles il marquait au fur et à mesure les informations diverses qu'il pouvait recueillir concernant le monde païen. Tout en travaillant à ses souliers, Guillaume Carey priait pour les païens, étudiait et complétait sa carte. Essayons de dresser en pensée la nôtre, surtout pour l'an 1895. Carey évaluait, en 1784, le nombre des païens à 420 millions, celui des chrétiens à 331. Nous savons aujourd'hui, d'après les statistiques de Warneck (*Theologisches Hülfsregister :* Justus Perthes, 1892), que le monde compte un nombre environ double d'habitants : 1,470 millions, dont 7 sont juifs, 445 sont chrétiens, 185 mahométans, et le reste païens. En 1784, la petite troupe des missionnaires était imperceptible. Aujourd'hui l'Almanach de l'*American Board* pour 1896 évalue leur nombre à 11,574, en y comptant ceux qui évangélisent les pays catholiques. Nous l'évaluons à 7 ou 8,000 hommes et femmes, outre 3,750 pasteurs indigènes.

A l'époque de Carey, le monde entier semblait fermé. Personne ne pouvait pénétrer en Chine ni au Japon; aux Indes anglaises le travail missionnaire était interdit; l'Afrique était inconnue; l'Océanie seule semblait accessible, et c'est à Tahiti ou à l'Afrique occidentale que Carey se destinait; c'est dans ces îles lointaines que Dieu exerçait sa jeune armée, l'encourageant par des succès partiels, jusqu'au moment où les bar-

rières tomberaient l'une après l'autre, et où le monde entier serait ouvert, comme aujourd'hui, aux influences chrétiennes.

Carey, sachant que la Parole de Dieu est la grande arme missionnaire, a accompli lui-même, avec ses collaborateurs, le travail inouï, gigantesque, de traduire la Bible entière en 7 langues et le Nouveau Testament en 21; mais aujourd'hui, 1895, les Sociétés bibliques disposent de l'Écriture en 326 langues et dialectes; selon le Dr R. Cust, en 381. 5 langues nouvelles apparaissent annuellement (de 1881 à 1891) sur la liste, et l'an dernier (1895), 7. Ainsi se multiplient et se perfectionnent les armes. Partout le nombre des ouvriers s'est accru; et l'œuvre a été patiemment, fidèlement poursuivie, souvent avec beaucoup de larmes, comme sur la côte occidentale de l'Afrique, où la seule Société de Bâle a perdu, l'an dernier, en 1896, 18 missionnaires. Et tandis que, dans les contrées païennes, l'Évangile est fidèlement prêché, là où la misère matérielle a été plus pressante que l'ignorance religieuse, comme en Arménie, c'est la mission qui a nourri et continue à nourrir des milliers et des dizaines de mille de malheureux mourants et affamés.

Supposons maintenant que nous eussions devant nous une grande carte murale, où tout ce qui est païen fût marqué en noir, et qu'au moyen de l'électricité nous essayions d'y marquer, en lumière blanche ou en couleur, les lieux particulièrement favorisés pendant l'an 1895.

Malgré les indicibles souffrances de nos frères d'Arménie, nous marquerions d'une clarté spéciale les travaux admirables des missionnaires américains dans tout l'*Empire turc*.

Aux *Indes hollandaises*, nous illuminerions Sumatra, avec ses 31,076 chrétiens et ses 22 stations.

Aux *Indes britanniques*, les provinces du nord-ouest, où la seule Société Épiscopale Méthodiste signale 15,000 à 20,000 baptêmes par an.

Peut-être aussi le *Travancore*, où un évangéliste tamyl, nommé V. David, ancien interprète de M. Georges Grubb,

attire à lui les foules d'une manière tout à fait extraordinaire.

En Afrique, c'est l'Ouganda que nous signalerions. Vous vous souvenez des jeunes martyrs noirs, chantant des psaumes au sein des flammes, en juin 1886; vous vous souvenez de la guerre désastreuse entre catholiques, protestants et musulmans, en 1892. Aujourd'hui, en 1895, il y a eu, pour la seule mission protestante, 3,000 baptêmes et 921 confirmations. L'évêque Tucker a compté 200 églises bâties; et j'ai là le tableau des offices des 23 églises de la capitale et de sa banlieue. Voici ce que je lis dans le journal de mai 1896, extrait d'une lettre de miss Furley, l'une des premières dames missionnaires arrivées dans le pays, en septembre 1895, à l'immense joie des femmes wagandas : « Quelle merveilleuse église que « celle de Mengo! elle rappelle les anciennes peintures des « constructions de Ninive : 200 troncs d'arbre en soutiennent « la toiture de joncs; et comptez que, pour hisser chaque « tronc sur la colline, il a fallu 100 hommes. Je n'oublierai « jamais le spectacle que présentait la cathédrale, quand j'y « entrai : cette vraie mer de faces noires silencieuses et re- « cueillies; on en évaluait le nombre à 7,000. Je n'ai pu « m'empêcher de pleurer d'émotion ! »

En *Chine*, ce ne serait pas encore la teinte lumineuse que nous aurions le droit de projeter sur notre carte, malgré les 46 Sociétés et les 1,400 missionnaires qui travaillent dans l'immense empire du Milieu. On s'accorde cependant à reconnaître que des temps nouveaux s'annoncent ou même ont commencé. Il est vrai que les treize martyrs de Koutcheng parlent de haine nationale et de persécution; mais l'orgueil chinois a été humilié. Le conseiller intime de l'empereur a fait venir le missionnaire Richard, pour lui demander ses conseils et des indications sur la meilleure manière de profiter de la civilisation occidentale.

Le préfet de Nanking a fait publier une proclamation qui justifie les missionnaires chrétiens, et l'on se souvient de la Bible imprimée en six exemplaires, dans les presses de Schangai, et dont les femmes chrétiennes de la Chine ont fait

cadeau à l'impératrice-mère, sous le titre : « Le livre classique pour le salut du monde ».

Je n'essaierai pas de donner une teinte blanche, noire ou grise au *Japon;* j'ai devant moi le dernier rapport de l'*American Board* partagé en deux : le côté obscur ou les craintes, et le côté clair ou les espérances. C'est dire qu'il y a place au Japon pour les unes et les autres. Et néanmoins, quelle transformation parmi ces 41 millions de Japonais, depuis le temps où les missionnaires ne pouvaient encore enseigner que les mathématiques, la mécanique ou la géographie!

G. Appia.



BIBLIOGRAPHIE

On nous communique la note suivante :

«Nous sommes heureux de pouvoir annoncer, dans les colonnes de ce journal, la traduction française des *Nouveaux Actes des apôtres*, du Dr Pierson, qui paraîtra D. V. en novembre, avec une préface de M. le professeur Charles Porret, de Lausanne, par les soins de M. le pasteur Dardier, de Genève. Ce livre est une merveilleuse condensation de l'histoire des missions, surtout pendant ce dernier siècle. La thèse qu'il développe, c'est que les temps apostoliques revivent avec leur caractère héroïque, extraordinaire, miraculeux, dans l'ère des missions. On ne sait ce qu'il faut admirer le plus dans cet ouvrage, de la hardiesse et de la nouveauté des aperçus, de la richesse des informations ou de la poésie du style. On pourrait presque l'appeler le « poème des missions », tant l'auteur écrit avec enthousiasme et d'une manière entraînante. Nous ne pouvons en donner ici une idée complète. Qu'il nous suffise de dire que dix-sept esquisses biographiques de missionnaires célèbres n'en forment qu'une minime

partie, 80 pages sur plus de 500. C'est une mine inépuisable d'anecdotes. En même temps, les vues d'ensemble n'y font pas défaut. C'est un des ouvrages les mieux faits pour stimuler, par une perpétuelle leçon de choses, en même temps que par de magistrales études bibliques, la soif de l'extraordinaire chrétien. Le prix du volume pour les souscripteurs sera de 2 fr. 60 *franco* (5 exemplaires, 11 fr. 25; 10 exemplaires 22 fr. 50) payables à la réception du volume. La souscription est ouverte jusqu'au 30 juin. *S'adresser à M. Wyler, 4, boulevard du Théâtre, Genève.* »

Le traducteur : D. LORTSCH.

DERNIÈRE HEURE

Un bateau missionnaire pour Taïti.

Nos lecteurs auront vu, dans le rapport de la Conférence de Taïti, le vœu exprimé par nos frères de posséder un bateau missionnaire pour faciliter le travail de direction religieuse et d'évangélisation qui leur incombe dans les nombreux archipels ouverts à leur influence. Ce travail, à la fois pastoral et missionnaire, se poursuit actuellement dans des conditions très défavorables. Un bateau appartenant à la Société en serait l'instrument nécessaire. La conférence de Taïti, pénétrée de cette conviction, a chargé M. Viénot de la faire partager au Comité. Notre frère y a réussi et, dans une de ses dernières séances, le Comité a décidé l'acquisition du bateau demandé.

Cette décision a été prise dans des conditions qui nous paraissent de nature à la justifier pleinement aux yeux des amis des missions.

Tout d'abord, ce n'est qu'après plusieurs délibérations et après une longue et minutieuse enquête, que le Comité a pris sa résolution. Instruit par l'expérience, il a tenu à ne

décider une acquisition aussi importante qu'après s'être entouré de toutes les lumières propres à éclairer son jugement.

En second lieu, il a été entendu, sur la proposition même de M. Viénot, que les fonds destinés à l'achat du bateau seraient demandés de préférence à des personnes qui, jusqu'à présent, n'ont pas coopéré à l'œuvre des missions mais qui se sentiraient poussées à faire un don pour cet objet spécial. Dans tous les cas, la collecte pour le bateau ne devra porter aucune atteinte aux ressources de l'œuvre générale.

Enfin, le Comité a tenu à communiquer à la conférence de Taïti le projet sous la forme définitive qu'il a prise après l'élaboration à laquelle il a été soumis. Ainsi sera constaté jusque dans le détail le plein accord entre les parties intéressées; mais cet accord existe dès maintenant sur le principe et les grandes lignes du plan adopté; c'est dire que la souscription pour le bateau missionnaire de Taïti est, dès à présent, ouverte.

Le Gérant : A. Boegner.

Paris. — Imprimerie de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 20384.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

ENCORE UN SUJET D'ACTIONS DE GRACES

Je ne mourrai point, mais je vivrai, et je raconterai les œuvres de l'Éternel. (Psaume CXVIII, 17.)

Un nouveau sujet d'actions de grâces s'ajoute à ceux qui nous ont été accordés ces derniers mois. Le cher et vénéré fondateur de la mission du Zambèze, M. Coillard, est parmi nous. Le 18 juin, à sept heures du soir, nous avons eu la joie de le saluer à la gare du Nord, et, depuis lors, il est l'hôte de notre Maison des missions.

Que de délivrances il a fallu pour que ce revoir pût s'accomplir! Lui-même se plait à les énumérer, et l'un de nos vice-présidents nous exhortait aussi, dans le service d'actions de grâces qui a suivi la réception de M. Coillard par le Comité, à n'en oublier aucune.

Si M. Coillard et nos amis Jalla avaient quitté le Zambèze seulement quinze jours plus tard, ils eussent pu être arrêtés

en plein désert par la peste bovine et se trouver en détresse, sans moyen d'avancer, au cœur du pays des Matébélés, au moment même des troubles qui ensanglantent cette région. Mais Dieu veillait sur nos voyageurs; il les a gardés de tous ces périls, et ils ont pu atteindre Kimberley, où des soins intelligents et une intervention médicale devenue indispensable ont délivré M. Coillard des cruelles douleurs qui le torturaient. C'est ainsi qu'il est arrivé au Cap et a pu prendre son passage sur le *Warwick-Castle*, refusant, malgré les instances d'amis préoccupés de lui assurer un voyage plus confortable, de retarder de huit jours son départ, et échappant ainsi au terrible naufrage du *Drummond-Castle!*

En prolongeant ainsi les jours de son serviteur, en nous le rendant fatigué, certes, moins fort qu'il y a quatorze ans, mais cependant en santé, Dieu n'a-t-il pas montré qu'il lui réservait une tâche à remplir parmi nous?

Certes, le retour de M. Coillard doit avoir pour effet de donner à la mission du Zambèze une impulsion nouvelle. Mais à côté et au-dessus de ce résultat, nous en entrevoyons un autre, plus élevé encore : c'est de contribuer au réveil de nos Églises et de les associer plus étroitement à l'œuvre de Dieu, non pas tant par des appels à leur libéralité que par la prédication de la vie crucifiée et consacrée.

Au moment où il débarquait à Londres, M. Coillard recevait une invitation à se rendre au concile presbytérien qui allait se réunir à Glasgow. L'occasion était bonne pour plaider la cause du Zambèze, et cependant M. Coillard refusa, tenant à venir sans retard s'asseoir au foyer de notre famille missionnaire française et désirant que sa première parole publique fût prononcée à Paris.

Nous voyons dans ce simple fait une promesse. Oui, Dieu bénira et rendra fécond le séjour de M. Coillard parmi nous. Ce réveil missionnaire que nous demandons et qui, sur plus d'un point, semble s'annoncer, cette consécration à Dieu de nos maisons, de nos intérieurs de famille, de tout ce qui est à nous; ces vocations nombreuses que nous désirons et que

l'œuvre réclame, il accordera à son serviteur d'y contribuer puissamment, lui procurant ainsi cette joie, la plus douce que le missionnaire puisse goûter sur cette terre après celles que lui donne la conversion des païens : la certitude d'avoir été l'instrument d'une bénédiction pour l'Église et le pays dont il est le fils.



A NOS DONATEURS

Remerciements d'un missionnaire.

Avec quelle joie et quel soulagement nous avons appris qu'il n'y avait pas de déficit ! Nous osions à peine l'espérer, mais nous aurions dû croire davantage en Dieu et dans les amis des missions. Pour nous, qui sommes au loin, le mot de « déficit » a quelque chose de lugubre et de décourageant. Nous allons aux extrêmes, et nous voyons déjà la pauvreté, l'œuvre arrêtée ou diminuée, et plus encore. Nous avons tort. Nous ne connaissons pas les trésors de dévouement, de générosité et d'amour que renferment nos Églises de langue française. Nous le voyons quand nous faisons, une fois dans notre vie, une tournée dans ces Églises. Je suis reparti de France avec le souvenir bienfaisant de tous les égards qu'on m'a témoignés en France et en Alsace, en Suisse et en Hollande, uniquement parce que j'étais un missionnaire. Mais, de loin, nous discernons moins bien ces choses-là et nous prenons vite peur...

... J'aime beaucoup penser à ceux qui ont fait ce grand effort pour écarter ce déficit. Je crois partager leur joie lorsque la bonne nouvelle leur est parvenue. Ils se sont dit : « Je suis pour quelque chose dans cette victoire. J'y ai été de mes cinq sous ou de mes cent francs ». Je me réjouis d'avance de lire leurs noms sur la couverture du *Journal*, lecture que

je fais religieusement, pieusement, avec beaucoup d'intérêt et force sentiments. Je ne connais presque aucun donateur, mais je lis leurs noms et les aime tout autant.

On voudrait savoir qu'ils ont non seulement donné, mais reçu. Quand on donne bien, on reçoit quelque chose en retour. Bien donner, c'est jouer à qui perd gagne. Nos amis ont vu ce qu'ils peuvent faire, c'est-à-dire beaucoup. Ils peuvent être fiers, ou plutôt reconnaissants, de la force qu'ils possèdent et qu'ils viennent de constater une fois de plus.

Et puis, il n'y a pas à dire, il n'y a de plaisir à donner que quand on fait un sacrifice; quand on se prive, qu'on s'impose donc une certaine souffrance, alors commence le plaisir de donner. Il y a des gens qui ne jouissent pas de donner, parce qu'ils ne donnent pas assez. Il manque à leur don l'élément du sacrifice, le fait du renoncement qui apporte la vraie jouissance. Il serait étrange de dire à quelqu'un : Vous n'aimez pas donner, il vous coûte de donner, parce que vous donnez trop peu. Ce quelqu'un s'étonnerait si nous lui parlions ainsi... Mais j'ai peut-être tort. Le fin fond de l'affaire, le secret de la joie de la libéralité, c'est l'amour qui seul peut provoquer les sacrifices, qui seul trouve du bonheur dans le renoncement.

En tous cas, — et toute théorie à part, — je me figure que les sommes qui ont été envoyées à la Société représentent beaucoup de sacrifices réels, beaucoup de renoncement, beaucoup d'amour, donc aussi beaucoup de joie pour ceux qui les ont données. Et c'est comme cela que cela doit être...



VOYAGE ET ARRIVÉE DE M. COILLARD

Nos lecteurs nous sauront gré de leur faire part des dernières lignes reçues de M. Coillard pendant son long et diffi-

cile voyage. Voici d'abord quelques extraits d'une lettre écrite encore en Afrique.

Wynburg, 20 mai 1896.

... « Ce billet est le dernier que vous recevrez de moi d'Afrique. Dieu voulant, je m'embarquerai demain avec mes deux Zambéziens, à bord du *Warwick Castle*, comme je vous l'ai déjà annoncé. A cette saison, tous les paquebots sont pleins, les places assurées des mois à l'avance. C'est à grand'peine que j'ai pu en trouver une déjà occupée par cinq autres passagers. Mes amis, MM. Matthew et Cartwright s'en sont émus et ont trouvé moyen, par leur grande influence, d'obtenir pour moi une cabine de première, tout en restant un passager de deuxième classe. Le Seigneur est bon pour moi; il a incliné bien des cœurs envers moi, l'un de ses petits. Je suis confondu des bontés dont j'ai déjà été l'objet pendant mon séjour dans ces parages.

« Quel immense changement s'est opéré ici depuis 1857! L'Église hollandaise s'est réveillée de sa léthargie, et non seulement elle a appris à donner de son argent, mais elle a aussi appris à donner de ses enfants. Je crois qu'il y a cinq Murray missionnaires, — soit au Transvaal, au pays de Banyaïs et au Nyassa, — dont un fils d'Andrew Murray, les autres, ses neveux, sans compter sa propre fille et le fils et la fille de M. Neethling, son beau-père. N'est-ce pas beau? Reconnaissons-le : le Seigneur a fait de grandes choses.

« Je voudrais avoir le temps de vous dire un peu ce que j'ai vu et, en omettant les écoles, vous parler d'un établissement, à Worcester, pour les aveugles et les sourds-muets. C'est vraiment admirable, et j'avoue que tout cela m'a pris par surprise. Je comprends qu'on ait au sud de l'Afrique des usines pour la confection des confitures et la conservation des fruits et même pour la fabrication des meilleures allumettes chimiques que je connaisse. Mais un établissement de sourds-muets, — et il s'y trouve actuellement 70 élèves, garçons et filles — voilà qui éclipse à mes yeux tout le reste.

« Et puis j'aurais à vous parler de ces noirs qui, à Worcester, soutiennent leurs pasteurs, et ont des écoles de tous grades; de ces noirs qui ont bâti leur église, une très belle église, qui ne le cède en rien à aucune église de blancs des environs, tant pour l'architecture que pour l'ameublement de l'intérieur. C'est la Société de Barmen qui travaille là.

« Et surtout c'est de Wellington que j'aurais à vous parler. M. Pauw, qui a succédé à notre vénéré M. Bisseux, me disait : « Ah! cet homme de Dieu avait posé de solides fondements; nous n'avons eu qu'à édifier, nous ». Et il me racontait quels sacrifices ces noirs, maintenant tout à fait civilisés, ont faits depuis dix ans pour acquérir un terrain, bâtir l'église, les écoles, leur beau presbytère, et entretenir leur pasteur, auquel ils font un traitement de 5,000 francs, ou plus, et il ajoutait : « Dites aux chrétiens de France que leurs sacrifices et les labeurs de leur vénéré représentant n'ont pas été vains. »

» Aller voir la chapelle, maintenant une grande et belle église, la chaumière où M. Bisseux a vécu et commencé son œuvre parmi les esclaves des descendants des réfugiés français à la Vallée du Charron, c'était en quelque sorte un pèlerinage. J'aurais voulu l'étendre, ce pèlerinage de vénération et d'affection, jusqu'à Montagu, où ce vétéran de la vieille roche s'est endormi, il y a six mois, et où il repose jusqu'au matin de la résurrection. Je n'ai pas pu. Partout le nom de ce père de notre mission française en Afrique est entouré d'affection, et sa mémoire est en bénédiction.

» M. Andrew Murray m'a lu quelques extraits d'un journal tenu par une fermière hollandaise — descendante de huguenots, — où elle raconte l'intérêt qu'elle prend au salut de ses esclaves et à tout ce qui se fait pour eux. Elle raconte comment la première église a été construite par eux à la Vallée du Charron : un tel s'engageait à donner le travail de tant d'esclaves; un autre de tant de journées à rouler des pierres; un troisième à fournir tels ou tels matériaux, etc. Il y a soixante-dix ou quatre-vingts ans de cela. Cette vénérable chrétienne, qui devançait son Église d'un siècle, se consacrait

à l'éducation de ses « chers esclaves », c'est-à-dire qu'elle leur enseignait *à lire*; elle leur enseignait aussi l'histoire biblique et le catéchisme, et se réjouissait des moindres progrès qu'ils faisaient.

» Un jour où plusieurs d'entre eux furent baptisés et admis à la Sainte-Cène, elle fut transportée de joie et de louanges. Elle était émue, elle aurait voulu s'asseoir à la sainte table avec eux. Mais les préjugés de son milieu étaient encore trop formidables.

» J'ai supplié M. Andrew Murray de publier quelques-unes de ces feuilles; elles appartiennent à l'Église et sont des plus édifiantes. J'espère qu'il le fera.

» Au Cap aussi, nous avons été chaleureusement accueillis. Un ami, à moi inconnu, mais qui dit m'avoir entendu il y a dix-sept ou dix-huit ans, m'envoyait, même avant de m'avoir vu, un chèque de 250 fr. J'ai eu de la joie à revoir M. et madame Matthew, de très vieux amis, et aussi M. Cartwright, un ardent ami de notre mission et un homme zélé pour le service de Dieu et l'évangélisation. C'est un laïque, un grand commerçant, un homme des plus affairés, mais qui ne vous le fait jamais sentir. Il a du temps pour tout et pour tous. Il évangélise et il est un des conférenciers les plus goûtés et, avec des magnifiques projections, « un conférencier idéal », comme disent les journaux. Je suis son hôte ici à sa maison de campagne.

» Et maintenant, il me faut clore. Je ne sais pas si le mieux dont je jouis, malgré ma faiblesse, sera permanent. Mais je bénis le Seigneur de ce qu'il m'accorde, même si ce n'était qu'un temps de répit. »

Londres, 13 juin 1896.

Cher monsieur Boegner,

« Que c'est donc aimable de votre part de m'avoir envoyé, à bord même du *Warwick,* un message de bienvenue! Vos paroles, si pleines d'affection et d'encouragement, m'ont touché

et m'ont fait du bien. Oh! si vous attendez quelque chose de moi, souvenez-vous que je ne suis qu'un pauvre vase fêlé et vide, et demandez ardemment au Seigneur qu'il me remplisse de sa grâce et m'oigne de son Saint-Esprit. Je viens à vous tremblant, plein de défiance de moi-même, écrasé par le sentiment de mon incapacité. Je suis rouillé, je ne suis pas l'homme de la mission. Je serais enclin à vous dire : « Donnez-moi de votre huile, car ma lampe s'éteint. » Mais je sens de plus en plus combien je dois me rejeter entièrement sur le Seigneur. Le trouble de mes pensées est un manque de foi, je le sais. Dieu n'a-t-il pas choisi les choses folles de ce monde, les faibles, les méprisées, les viles et les ignorantes, et même celles qui ne sont point pour accomplir son œuvre et glorifier son nom?

« Qui a fait la bouche de l'homme, ou qui a fait le muet ou le sourd, le voyant ou l'aveugle? N'est-ce pas moi l'Éternel? Va donc maintenant »,... dit-il à Moïse. — « Va donc maintenant », m'a-t-il dit. Je l'ai compris. Cela me suffit.

« Ce n'est qu'hier matin que nous avons débarqué à Londres même, après le plus beau voyage que l'on puisse désirer. Un temps de vrai repos et de bénédiction pour moi. Le temps a été magnifique. Il est vrai qu'après avoir dépassé Las Palmas et dans le golfe de Gascogne, une rafale est venue briser la monotonie du voyage; la mer a été passablement houleuse. Mais, à me voir si bien portant, jouissant de bonnes nuits de sommeil et doué d'un excellent appétit, — deux bienfaits qui, depuis longtemps, n'existaient plus pour moi que dans le souvenir, — j'aurais pu me croire un tout jeune homme et un bon marin. Certainement, il vous serait difficile maintenant de réaliser que j'ai été naguère si souffrant. Le paquebot qui, frêté par le gouvernement, avait conduit des troupes au Cap et n'y était resté que trois jours, n'était pas plein; de sorte que, grâce à l'intervention d'un ami, j'ai pu, comme je vous l'ai dit, avoir à moi tout seul une cabine de quatre places. Pour rendre service à une dame, j'ai pris avec moi un de ses fils; mais il avait une trop grande surabondance de vie pour

rester un instant dans la cabine pendant le jour. Cette dame, pensez, elle venait du Lessouto même, et nous nous étions connus même avant notre départ pour le pays des Banyaïs. Quoique fille d'un pasteur anglican, un concours de circonstances, à la mort de son mari, a élargi son esprit et son cœur, de sorte qu'elle peut prendre un intérêt *actif* à notre belle œuvre du Lessouto. Nous avions, en outre, des amis hollandais de la Perle, tous des hommes craignant Dieu, — un bon levain de piété qui nous a permis d'établir un culte journalier au salon même, du consentement des passagers et du capitaine. Comme il se trouvait un pasteur hollandais à bord, nous avons pu, à la requête du capitaine lui-même, diriger alternativement les services du dimanche matin et soir.

« Mes garçons aussi ont joui de la traversée. Bien que dans une société des plus mauvaises (en troisième), Sémonji a fait preuve d'un caractère sérieux, digne de sa profession chrétienne, et a virilement résisté aux tentations dont on l'a obsédé. Un excellent jeune homme, le sommellier, les a entourés l'un et l'autre d'égards.

« Vous ai-je dit qu'après avoir eu la joie de rencontrer ma filleule Marie Mabille, au Cap, et les Henri Berthoud, avec leurs compagnons, j'ai eu la grande, la douce surprise de voir arriver à Stellenbosh, un soir, — le dernier soir que j'y passais, — M. et madame Paul Berthoud? Vous savez les liens qui m'attachent à ce cher ami; ce sont des liens sanctifiés de part et d'autre par la douleur. Inutile de vous dire quel rayon de lumière cette rencontre, — cette soirée et la journée du lendemain, — ont été pour moi. Dieu les bénisse ces chers, ces précieux amis! M. Berthoud a vieilli, *grandi*, devrais-je peut-être dire, — mais a peu changé. C'est aussi ce que tout le monde dit de moi. Je ne suis pas encore le vétéran, le vénérable que vous voulez bien me faire.

« Vous le voyez, cher frère, la bonne main du Seigneur a été sur nous. Il nous a comblés, il m'a comblé de bénédictions. Je ne puis que chanter le psaume CIII, et vous demander de mêler vos actions de grâces et vos louanges aux miennes. En

me retrouvant une fois de plus sur le sol de notre vieille Europe, je pense à Jacob revenant de Paddan-Aran et retournant à Béthel pour y sacrifier, s'y consacrer à nouveau au Seigneur, et à nouveau aussi y recevoir la bénédiction des promesses... »

F. COILLARD.

C'est jeudi soir 18 juin que M. Coillard a débarqué à Paris. Plusieurs personnes avaient tenu à se rendre à la gare pour lui serrer la main sans perdre une minute. Notre frère a été particulièrement sensible à cette marque d'affection. Le 22, le Comité s'est réuni en séance extraordinaire pour le recevoir, ainsi que M. Ratsimihaba, l'envoyé spécial de la reine de Madagascar à Paris. Après la séance, un culte de Sainte-Cène et d'actions de grâces groupait, outre les membres du Comité, un bon nombre d'amis qui avaient désiré, avec notre vénéré missionnaire, entourer la table du Seigneur dans une même pensée de foi et de reconnaissance.

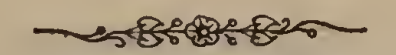
Notons, enfin, que M. Coillard doit se faire entendre à la *réunion spéciale* que nous annoncions dans notre dernière livraison pour le dimanche 28 juin, à 4 heures, et qui a été transférée à 8 h. 1/4 du soir, et convoquée à l'Oratoire pour la rendre accessible au plus grand nombre possible de personnes.

ARRIVÉE DU MISSIONNAIRE ESCANDE

Nous avons apris avec une grande joie que M. Escande a enfin pu s'embarquer avec sa femme et son enfant le 31 mai dernier, à bord du *Dahomé*, et débarquer heureusement à Marseille le 10 juin écoulé. Les circonstances nous ont empêchés de faire connaître d'avance cette arrivée à nos amis de Marseille. Cependant, M. Escande a pu être présenté par M. Mouline à la réunion de prières du jeudi ma-

tin, et y prendre part. « Il a donné, écrit M. Moulines, sur l'œuvre du Sénégal, des détails intéressants et émouvants qui ne seront pas oubliés des amis des missions. Après un jour de repos dont il avait grand besoin, il est parti avec sa chère compagne et leur bel enfant. »

M. Escande s'est rendu, pour quelques jours, dans sa famille, à Bordeaux, et doit arriver à Paris le 27 au soir. Il prendra part à la réunion de prières qui aura lieu le 28 à l'Oratoire. Peu après, il se dirigera sur Genève, dans la famille de sa femme, où l'un et l'autre ont hâte, on le comprend, d'aller retrouver l'aînée de leurs enfants.



DÉPART DE M. LE MISSIONNAIRE TEISSERÈS

Ainsi que nous l'annoncions dans notre dernière livraison, M. et madame Teisserès ont pu s'embarquer, le 25 juin, à Marseille. Ils ont pris place à bord du navire le *Taygète.*

Nous sommes heureux de sentir nos amis reprendre le chemin de leur champ de travail, où ils sont impatiemment attendus. Que les prières de l'Église les accompagnent pendant leur long voyage !

NOTES DU MOIS

Comme l'an dernier, nous avons convié les amis des missions à inaugurer nos efforts par une *réunion de prières spéciale* qui se tiendrait soit le 28 juin, soit l'un des dimanches de juillet. Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'utilité qu'il y a à mettre ainsi, dès l'abord, et avant même que l'été ait ralenti notre travail, ce travail même et toute notre œuvre sous la bénédiction de Dieu. Faisons effort pour que cette

réunion de prières ait lieu dans le plus grand nombre d'Églises possible. Que dans les centres où elle ne pourra être organisée, la mission soit au moins l'objet d'une mention spéciale dans le culte principal de l'Église. Qu'à défaut de réunions publiques, les chrétiens s'associent pour prier dans leurs maisons. Qu'au culte de famille même les missions soient spécialement mentionnées, et qu'ainsi, de toutes nos Églises, monte vers Dieu une fervente prière pour lui demander les moyens d'accomplir dans son entier la tâche qu'il nous impose et pour réclamer en faveur de toutes nos missions un grand progrès intérieur et extérieur.

Nous informons nos lecteurs que le *Rapport annuel* de la Société des Missions paraîtra prochainement. Il sera, comme d'habitude, envoyé gratuitement aux donateurs et souscripteurs de la Société. Nous prenons la liberté d'en recommander la *lecture attentive* à tous nos amis. Il nous paraît être un des moyens les plus simples et les meilleurs pour se faire une juste idée de la nature et de l'étendue de notre œuvre, comme aussi de ses ressources et de ses moyens d'action.

Sous peu, nous publierons également une *brochure sur Madagascar*. Au moment où notre Société va entreprendre une œuvre dans la grande île africaine, il y a un très grand intérêt à se rendre compte de la situation actuelle de la mission dans ce vaste pays et d'indiquer comment nos Églises de France peuvent coopérer tout ensemble au maintien et au développement des travaux d'évangélisation dans notre nouvelle colonie. Nous espérons que l'opuscule que nous annonçons renfermera toutes les informations propres à répondre aux préoccupations qui se rattachent à ce nouveau champ de travail.

Enfin, nos amis apprendront avec intérêt que notre 19e *Circulaire aux Comités auxiliaires* est expédiée en ce moment même dans les départements et à l'étranger. Cette circulaire peut être demandée à la Maison des Missions.

M. le missionnaire *Christol* a pu visiter l'Église de Montpellier et quelques Églises du Gard et de l'Aude. On nous écrit que cette tournée a eu de bons résultats.

Le 14 juillet se tiendra, à Saint-Jean-du-Gard, ou dans une église voisine, une grande fête régionale des missions, en plein air. M. le missionnaire B. Escande a accepté de prendre part à cette fête.



MADAGASCAR

L'ACTIVITÉ DE NOS DÉLÉGUÉS. — APPROBATION GÉNÉRALE DONNÉE A NOTRE INTERVENTION A MADAGASCAR. — UNE LETTRE DE LA REINE RANAVALO AU COMITÉ DES MISSIONS. — IMPORTANTES DÉCISIONS.

Les nouvelles de nos délégués continuent à être bonnes. Leurs dernières lettres nous les montrent arrivés au terme de la laborieuse campagne qu'ils ont entreprise dans l'Imérina. Leur projet était, comme nous l'avons dit il y a un mois, de visiter ensuite le Betsiléo et d'assister à la Conférence de la mission norvégienne où ils étaient cordialement invités. Mais l'insécurité croissante due aux mouvements des *favahalos* les a obligés de renoncer pour le moment à ce projet; la conférence elle-même a dû être contremandée. Espérons que ces difficultés ne seront que momentanées et que nos amis pourront mettre à exécution cette partie si importante de leurs plans.

Voici d'ailleurs quelques lignes que M. Krüger nous adresse à l'intention de nos lecteurs :

« ... Nous venons de passer deux mois à visiter et à exhorter une cinquantaine d'assemblées chrétiennes dans un rayon de 25 à 30 kilomètres autour de Tananarive. Trois ou quatre fois, nous avons poussé des pointes jusqu'à 50 kilomètres de

la capitale. Dans la plupart des cas, le missionnaire a convoqué les chrétiens de tout le district dans l'Église où nous passions. Il s'agissait de rassurer ces populations; et, à cet égard, on reconnaît en haut lieu que nous avons contribué pour notre faible part à la pacification de ce pays. Les jésuites exploitent le préjugé qu'ils ont mis en circulation il y a longtemps, à savoir que tout Français est de ce fait même catholique, et réciproquement que tout protestant est un ennemi de la France. Ils font répandre ce bruit dans la campagne par leurs émissaires, avec force menaces contre les récalcitrants; et les pauvres paysans hovas, crédules à l'excès, considérant toute parole qui émane d'un Français comme un ordre, ployant trop facilement l'échine par une longue accoutumance à l'oppression, tremblaient de devoir abandonner le christianisme et la Bible pour la religion de la Vierge et du prêtre. Si le quart seulement des remerciements qui nous ont été infligés est vrai, nous n'aurons pas perdu notre temps.

« Aussi bien on réclamait notre présence dans le Betsiléo. Je m'étais arrangé pour aller assister, avec le surintendant des missions norwégiennes, à la Conférence de ses missionnaires qui devait se tenir en mai à Fianarantsoa. Les exploits des *fahavalos*, bandes de brigands, d'insoumis et d'insurgés, rendent cette conférence impossible et isolent Fianarantsoa de Tananarive. La poignée de soldats que la France a laissés à Madagascar ne suffit pas à tenir en échec ces bandits, qui se montrent à tous les coins de l'horizon, chassant devant eux la population paisible du pays... »

Le défaut d'espace nous empêche de faire de plus amples extraits de la correspondance de nos envoyés. Mais ce que nous tenons à constater, c'est le sentiment unanime d'approbation, et nous dirions volontiers le *soulagement* avec lequel leur présence et leur activité à Madagascar ont été partout accueillies. Le Synode général officieux de l'Église réformée, réuni à Sedan, leur a envoyé un message d'affection et de

gratitude, et a réservé l'une des soirées de sa session à une conférence du directeur de la Maison des missions sur la question de Madagascar (1). Le Synode de l'Église de la Confession d'Augsbourg, réuni à Montbéliard, après avoir approuvé la création d'un Comité auxiliaire de la Mission norvégienne à Paris et éventuellement à Montbéliard, a tenu à donner à notre Société un témoignage de sa reconnaissance pour l'envoi de MM. Lauga et Krüger. Voici le texte de l'ordre du jour adopté, en séance du 11 juin 1896, par le Synode :

« Le Synode général, informé de ce qui a été fait par la Société des missions de Paris en faveur des intérêts protestants à Madagascar, en exprime sa satisfaction et sa reconnaissance. Il recommande à cette occasion aux prières et aux libéralités de l'Église l'œuvre des missions évangéliques. »

Mais ce n'est pas seulement en France que l'envoi de nos délégués à Madagascar a été hautement approuvé. Il l'a été aussi, nous croyons pouvoir le dire, par l'ensemble de la chrétienté évangélique.

La plus importante des revues des missions, l'*Allgemeine Missionszeitschrift*, consacre un article de son numéro de juin à la situation de Madagascar, et parle avec satisfaction de cette délégation et de la haute importance qu'elle tire des circonstances.

Le directeur de l'hôpital protestant de Tananarive, M. le Dr J. Backwell Fenn, actuellement en Europe, nous écrivait récemment : « J'aurais pu pleurer de joie en lisant le récit de l'arrivée de nos délégués à Madagascar, et je bénis Dieu de ce que vous avez pu faire partir ces deux excellents frères » (2).

(1) Les journaux religieux ont rendu compte de cette soirée. Tel de ces compte-rendus, d'ailleurs très sympathique, renferme de légères inexactitudes d'expression qui se rectifieront d'elles-mêmes par la lecture de la brochure sur Madagascar que nous annonçons d'autre part.

(2) Voir aussi à la page 26 du Rapport annuel de notre Société qui va

Le secrétaire de la Conférence des missionnaires quakers de Madagascar a envoyé au président de notre Société, par lettre du 23 avril, l'expression officielle de la reconnaissance de ses collègues pour cette mission si opportune.

« Nous désirons, ainsi s'expriment ces missionnaires, dire que, dans notre ferme conviction, tout est providentiel dans cette visite, aussi bien le choix des hommes qui forment la délégation que le moment où elle a lieu. Nous tenons à affirmer que, selon notre intime persuasion, cette visite est la réponse à beaucoup de prières qui, aussi bien l'an dernier qu'auparavant, sont montées vers Dieu pour ce pays et pour l'œuvre missionnaire qui s'y accomplit ».

Voici enfin un document qu'on lira avec émotion : c'est une lettre que la reine de Madagascar a adressée au président de notre Société, M. Jules de Seynes, par l'intermédiaire de l'un des officiers de son palais, M. Paul Ratsimihaba, envoyé en mission spéciale au président de la République :

Antananarivo, 25 avril 1896.

« Monsieur,

« Je ne veux pas que mon envoyé parte pour la France sans un message bien spécial qui puisse vous faire comprendre toute la joie que j'ai éprouvée de l'arrivée parmi nous de M. le pasteur Lauga et de M. le professeur Krüger.

« Je tiens surtout à vous dire qu'ils ont fait preuve en toute circonstance d'un grand zèle et d'un grand dévouement. Leur présence a déjà raffermi les chrétiens qui avaient presque perdu confiance. C'est là pour moi un sujet de grande satisfaction et aussi de vive reconnaissance envers vous. Que Dieu vous fortifie en toute bonne œuvre, c'est là le vœu de

« Ranavalo III.

« Reine de Madagascar. »

---

paraître incessamment, une lettre du D[r] H. Christ. Socin, membre du Comité de la Société de missions de Bâle, donnant aussi un cordial appui à notre entreprise.

On le voit, jusqu'à ce jour, Dieu nous a conduits : il lui a plu de favoriser, par des débuts relativement aisés, une œuvre qui pourra, dans la suite, nous occasionner des luttes et nous imposer de grands efforts.

Ce que sera exactement cette œuvre, nous ne le savons pas encore; nous voyons cependant se dessiner les grandes lignes de la future entreprise. Elle consistera essentiellement à continuer ce qu'ont si bien commencé MM. Lauga et Krüger. Ceux-ci nous ont demandé de ne pas attendre leur retour pour chercher les hommes auxquels devra être remise leur succession. Il importe au plus haut point qu'il ne se produise aucun *intérim* dans la représentation du protestantisme français à Tananarive. Le culte français, malgré le petit nombre d'auditeurs qu'il groupe chaque dimanche, devra, si possible, ne plus être interrompu; en même temps, nous devrons sans doute, bien que rien ne soit encore décidé à cet égard, accepter une part de direction dans l'Église dite du palais, et peut-être aussi l'école dépendant de cette même Église. Ce qui est urgent, c'est que nos délégués actuels puissent transmettre à des successeurs capables la garde des intérêts qui leur ont été confiés et le trésor d'expériences et d'informations qu'ils ont accumulé pendant leurs tournées; il serait très désirable enfin que ces successeurs pussent arriver avant la mauvaise saison où les voyages sont dangereux.

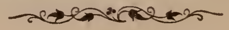
Nous espérons être en mesure d'annoncer dès le mois prochain le nom de l'homme ou des hommes qui seront choisis pour accomplir cette grande tâche. D'ici là, nous demandons à nos Églises de ne pas se relâcher dans leurs prières pour que cette affaire continue à être dirigée et menée à bien par l'Esprit de Dieu. Qu'il veuille désigner lui-même les hommes qu'il a choisis dans nos Églises pour l'œuvre de Madagascar; qu'il dicte leur réponse à ceux auxquels des appels ont été ou seront adressés, afin que toute cette entreprise tourne à sa gloire et à l'avancement de son règne.

Constatons, en terminant, l'entente fraternelle qui s'est éta-

blie, quant à la direction de l'œuvre à faire à Madagascar, entre la Société des Colonies et la Société des Missions. Il a été reconnu d'un commun accord que, au moins dans la phase actuelle, nous sommes en présence, à Madagascar, non pas de deux œuvres, mais d'une seule œuvre, et que le caractère de cette œuvre, où prédomine presque exclusivement l'intérêt des missions et des Églises indigènes, la fait incontestablement rentrer dans le champ d'activité de la Société des Missions. C'est donc à cette Société que reviendra la charge redoutable de diriger l'entreprise dans son ensemble.

Dans les circonstances troublées où se trouve Madagascar, en présence de l'action catholique si forte et si concentrée, cette unité d'action et par conséquent de direction nous paraît imposée par le devoir. Elle n'empêchera pas la Société des Colonies de s'intéresser au culte français, qu'elle a tenu à revendiquer comme étant de son ressort, mais qui ne justifierait pas, quant à présent du moins, l'envoi d'un agent spécial. Il a été convenu que ce culte serait confié à l'un des pasteurs envoyés par notre Société (comme cela se fait à Taïti et au Sénégal); — mais la Société des colonies affirmera son lien avec cet agent en prenant à sa charge une part de son traitement et en recevant de lui des rapports sur la partie de l'œuvre qui l'intéresse. Il a été entendu de plus que la Société des missions, en procédant à la nomination de l'agent, se mettra d'accord avec la Société des Colonies et que, dans l'intérêt de l'œuvre, qui nécessite de constants rapports avec les autorités, son choix se portera autant que possible sur un candidat ayant un caractère officiel ou pouvant le recevoir par une affiliation à un Consistoire à titre d'auxiliaire.

Ajoutons que ces conditions ne s'appliquent qu'au candidat auquel sera confié le culte français; notre Comité prévoit, en effet, dès maintenant, que l'œuvre à faire comportera la présence, non pas d'un seul, mais de deux pasteurs ou missionnaires; et nos démarches sont faites dans la pensée de ce double envoi.



LESSOUTO

RAPPORT DE LA CONFÉRENCE

des Missionnaires du Lessouto sur l'année 1895-1896.

Morija, le 25 mars 1896.

Messieurs et honorés directeurs,

Notre Conférence annuelle vient de se réunir à Morija. M. Christol, en route pour l'Europe, ainsi que MM. P. Germond et Bertschy, pour des raisons indépendantes de leur volonté, n'ont pas pu se joindre à nous. Par contre, nous avons eu la joie de revoir au milieu de nous M. Marzolff, que la santé de madame Marzolff avait retenu en Europe plus longtemps qu'il n'aurait aimé. Nos séances ont commencé le 18 mars et ont duré jusqu'au 25.

Quel est le résultat de notre travail en 1895 ? Les rapports présentés à la Conférence laissent l'impression d'une année peu encourageante au point de vue des succès extérieurs. Peu de conversions, peu de progrès; par contre, une certaine indifférence chez nos chrétiens. Et pourtant, nous avons travaillé comme par le passé; la semence a été répandue avec zèle et persévérance, mais où sont les fruits ?

Le grand ennemi de notre œuvre, le paganisme, est encore fort au Lessouto. On dirait même que, plus que par le passé, il prend conscience de sa puissance et s'oppose systématiquement aux progrès de l'Évangile. Nos frères du Nord en savent quelque chose. Écoutez le fait suivant :

« Dimanche dernier (c'est-à-dire le 1er mars), nous devions « prier pour la pluie » à Léribé. Lydia 'Mamosa, veuve du chef Molapo, avait convoqué tous les païens des environs par messages spéciaux. Il en vint une vingtaine à peine.

« La veille, le soi-disant prophète Moqholotsana demandait aux ancêtres, dans le village de Molapo, à grands ren-

forts de simagrées et de chants païens, de faire tomber de la pluie. Chez Jonathan, le grand chef du district, les femmes se réunissaient pour « chanter pour la pluie », et se donnaient des forces en mangeant un bœuf que le chef leur avait procuré pour la circonstance. Et, le dimanche même, Khétisa Molapo, envoyé par Jonathan, parcourait les Maloutis en quête de singes et d'antilopes. Il tua quatre singes et les apporta au faiseur de pluie, qui n'en fut pas satisfait. Il lui en fallait un vieux n'ayant plus de dents... Nos Nemrods, fatigués et affamés, s'en retournèrent l'oreille basse...

« Dieu soit loué ! nos prières de dimanche dernier n'ont pas été exaucées. Il n'a pas plu, il ne pleut pas, il ne semble pas qu'il doive pleuvoir de longtemps. Les païens ne pourront pas se vanter d'avoir réussi à faire de la pluie. Quant aux chrétiens, ils se consoleront de la sécheresse actuelle en pensant que Dieu fait bien ce qu'il fait, et ne refuse les biens qu'on lui demande que quand c'est nécessaire. »

A *Kalo*, M. Christeller est bien seul, ne comptant que six chrétiens dans les environs immédiats de la station, dont un homme seulement, l'instituteur. Aux annexes, la situation n'est guère meilleure, trois annexes n'ayant pour tout chrétiens que l'évangéliste et sa femme. Mais M. Christeller nous dit plus loin : « Les auditoires sont encourageants, les païens viennent très régulièrement et nous espérons que plusieurs feront le pas décisif. »

Un fait réjouissant, c'est que ce petit nombre de chrétiens a réuni plus de 500 francs comme contribution d'Église, sans parler de 75 francs, donnés par les gens d'une seule annexe, pour l'achat d'un cloche.

Léribé est aussi un centre où le paganisme règne en maître. « Il est religion d'état, populaire, aimé, soutenu, encouragé, empiré même par les chefs ». Comme conséquence naturelle, l'immoralité et la polygamie augmentent. Peut-on s'étonner si, par ci, par là, un chrétien faible, vivant dans ce milieu, se laisse séduire et retourne à ces coutumes qui avaient été les

STATISTIQUE DES ÉGLISES DU LESSOUTO.

STATIONS MISSIONNAIRES.	ANNEXES.	ÉCOLES.	OUVRIERS européens.		OUVRIERS indigènes.					DIMINUTION par			AUGMENTATION par				MEMBRES D'ÉGLISE.				CATÉCHUMÈNES.		ACTES.		ÉCOLES.			COLLECTES.	
			Missionnaires.	Autres (a).	Pasteurs.	Évangélistes.	Évangélistes-Instituteurs.	Instituteurs.	Instituteurs-Évangélistes.	Décès.	Émigration.	Exclusion.	Baptêmes d'adultes.	Confirmation.	Readmission.	Immigration.	Sous discipline (b).	Hommes.	Femmes.	Totaux (c).	Reçus dans l'année.	Total.	Mariages.	Baptêmes d'enfants.	Garçons.	Filles.	Totaux.	Intérieur.	Extérieur.
Kalo	6	6	1	»	»	1	4	1	1	»	5	1	»	»	»	3	1	15	34	49	9	22	1	5	117	21	138	531f 55	»
Léribé	9	9	1	»	»	4	5	6	»	3	14	3	103	12	6	19	4	»	»	468	64	238	3	43	277	193	470	3.694 35	»
Cana	10	7	1	»	»	8	1	5	1	2	18	1	46	4	1	6	3	»	»	441	39	215	12	18	172	140	312	2.104 70	»
Bérée	7	8	1	»	»	1	6	1	1	4	14	13	13	2	4	5	8	59	326	385	47	236	3	23	245	200	445	2.894 35	133 75
Thaba-Bossiou	13	14	1	»	»	2	6	6	5	14	73	13	82	1	1	8	»	»	»	885	37	332	15	13	356	327	683	4.618 15	»
Morija	25	21	1	»	1	13	5	14	6	17	62	25	69	8	2	44	74	355	1.211	1.640	81	583	28	51	508	547	1.055	10.412 80	525 »
Makéneng	7	6	1	»	»	6	»	8	1	7	22	2	39	8	6	31	15	190	551	743	141	327	13	32	237	224	461	3.432 80	»
Hermon	8	9	1	»	»	8	»	13	»	9	30	6	61	24	11	31	26	268	816	1.084	138	418	21	55	385	615	1.000	5.279 70	»
Thab.-Moréna-Siloé	12	13	1	»	»	5	3	12	4	11	62	8	26	4	»	37	35	»	»	1.058	161	726	31	51	334	498	832	5.727 20	»
Béthesda	10	8	1	»	»	9	»	5	»	9	26	7	5	4	»	10	»	123	388	511	83	250	6	12	211	177	388	1.925 »	»
Massitissi	11	10	1	»	»	11	»	14	1	18	22	8	58	12	4	24	15	251	656	907	98	350	18	41	285	257	542	3.907 50	250 »
Sébapala	9	5	1	»	»	8	»	4	»	4	7	5	42	16	3	8	4	92	236	328	18	97	5	17	.53	71	124	1.257 20	175 »
Paballong	7	3	1	»	»	6	»	5	»	3	22	22	27	14	4	12	5	64	244	308	32	67	6	4	93	35	128	371 25	»
Mafubé	12	9	1	»	»	12	»	»	»	1	21	»	»	»	»	7	12	134	384	518	11	241	6	11	181	135	316	1.241 55	»
Mohumong	2	3	»	»	1	»	2	1	»	»	»	1	»	»	»	»	2	14	27	43	7	11	»	»	37	5	42	130 »	»
Schonghong	3	3	»	»	1	»	3	1	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	15	»	11	»	»	»	»	41	75 »	»
École normale	»	»	1	3	»	»	»	2	»	»	19	»	»	»	»	»	»	36	»	36	13	35	»	»	102	»	102	»	»
École de Thaba-Bossiou	»	»	»	2	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	15	15	3	14	»	»	»	33	33	»	»
École industrielle	»	»	2	1	»	»	»	1	»	»	»	»	»	»	»	»	»	5	»	5	»	23	»	»	29	»	29	»	»
École biblique	»	»	1	1	»	»	»	2	»	»	»	»	»	»	»	»	»	37	»	37	»	12	»	»	49	»	49	»	»
Totaux	151	134	18	7	3	84	36	101	20	102	417	115	571	109	42	245	204	1.643	4.888	9.476	982	4.408	168	376	3.671	3.478	7.190	47.603 10	1.083 75
Totaux de 1894	149	141	18	9	3	82	56	110	9	95	339	102	475	110	40	206	253	»	»	9.277	933	4.443	136	162	3.737	3.658	7.285	33.617 30	893 20
Différence en + (plus) ou en − (moins)	+ 2	− 7	»	− 2	»	+ 2	− 20	− 9	+ 11	+ 7	+ 78	+ 13	+ 96	− 1	+ 2	+ 39	− 49	»	»	+ 199	+ 49	− 35	+ 32	+ 214	− 66	− 190	− 95	+ 13.985 80	+ 190 55

(a) Professeurs, institutrices, contre-maîtres, etc.
(b) Anciennement et nouvellement mis sous discipline.
(c) Sont compris dans le total les membres S. D.

STATISTIQUE DES ÉGLISES DE TAHITI, ÎLES AUSTRALES, MOORÉA ET ÎLES SOUS-LE-VENT.

1895-1896

	PAROISSES.	ANNEXES.	MISSIONNAIRES européens.	PASTEURS INDIGÈNES.	MEMBRES D'ÉGLISE.	DIMINUTION par : Décès.	DIMINUTION par : Émigration.	DIMINUTION par : Exclusion.	AUGMENTATION par : Baptêmes d'adultes.	AUGMENTATION par : Confirmation.	AUGMENTATION par : Réadmission.	AUGMENTATION par : Immigration.	CATÉCHUMÈNES.	SOUS DISCIPLINE.	ACTES. Mariages.	ACTES. Baptêmes d'enfants.	ÉCOLES religieuses. Garçons.	ÉCOLES religieuses. Filles.	COLLECTES : Pour les missions.	COLLECTES : Pour construction de temples, etc.	COLLECTES : Pour réparations, frais de cultes, etc.	COLLECTES : Pour l'École Pastorale de Mooréa.	TOTAUX.
Arrondissement NORD *.	Papéété	2	2	»	314	11	5	8	»	25	24	8	55	2	6	37	130	152	1.750f »	5.514f 30	598f »	300f »	8.162f 30
	Faaa	»	»	1	97	1	2	1	»	1	1	1	3	1	»	7	22	33	20 »	4.285 »	34 »	» »	4.339 »
	Punauia	»	»	1	162	5	4	»	»	14	4	2	14	»	9	31	36	34	91 50	» »	254 50	91 50	437 50
	Paéa	»	»	1	95	1	4	4	»	»	»	»	»	1	4	9	34	47	28 »	3.136 »	15 »	28 »	3.207 »
	Papara	»	»	1	144	10	3	10	»	9	3	»	14	2	7	24	»	»	120 »	6.752 50	70 »	120 »	7.062 50
	Arué	»	»	1	68	6	2	6	»	12	3	3	12	2	3	5	21	24	35 »	2.198 »	44 »	35 »	2.312 »
	Mahina	»	»	1	69	4	»	1	»	4	»	»	4	1	5	6	15	9	65 »	143 »	43 50	65 »	316 50
	Papénoo	»	»	1	60	4	»	2	»	10	6	»	16	»	5	5	28	22	50 25	» »	27 »	50 25	127 50
	Tiaréi	»	»	1	55	7	7	3	»	4	2	»	»	»	»	10	22	22	95 »	1.253 »	21 »	95 »	1.464 »
	Mahaéna	»	»	1	63	3	18	3	1	10	3	»	»	16	6	8	17	15	50 50	1.368 50	25 »	50 50	1.494 50
	Rapa	1	»	»	35	6	3	»	»	»	»	»	»	5	»	»	59	48	» »	» »	» »	» »	» »
Arrondissement SUD **.	Mataiéa	»	1	»	101	2	7	2	»	6	2	»	»	»	5	7	26	34	» »	926 »	» »	122 50	1.048 50
	Papéari	»	»	1	74	3	1	7	»	3	2	2	»	»	2	7	25	28	» »	» »	» »	120 »	120 »
	Vaïraô	2	»	1	110	4	8	»	»	1	1	6	»	»	2	8	28	21	» »	125 »	» »	150 50	275 50
	Téahupoo	»	»	1	39	4	4	3	»	»	7	»	»	2	»	9	15	26	» »	» »	» »	54 50	54 50
	Tautira	»	»	1	74	3	6	12	»	»	»	»	5	»	3	11	18	20	» »	1.602 »	» »	150 »	1.752 »
	Puéu	»	»	1	59	2	2	5	»	»	4	»	»	1	»	10	20	20	» »	» »	» »	145 50	145 50
	Afaahiti	»	»	1	31	»	2	1	»	»	»	»	»	»	»	4	9	7	» »	300 »	» »	63 »	363 »
	Hitiaa	1	»	1	80	5	4	4	»	7	»	»	»	12	5	5	37	33	» »	4.021 »	» »	205 »	4.226 »
ILES AUSTRALES.	Rimatara	2	»	1	116	2	37	4	»	10	2	3	»	14	10	27	90	120	560 »	» »	» »	» »	560 »
	Rurutu	2	»	2	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	» »	» »	» »	» »	» »
	Tubuai	»	»	1	16	»	2	»	»	»	»	7	»	8	1	5	»	»	174 »	» »	» »	» »	174 »
	Raivavae	1	»	2	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	» »	» »	» »	» »	» »
MOORÉA.	Haapiti	»	»	1	97	6	10	5	»	4	4	»	4	3	1	9	20	22	» »	2.000 »	» »	165 »	2.165 »
	Afareaitu	»	»	1	56	5	4	2	»	2	»	3	2	3	»	11	8	12	» »	2.500 »	» »	340 »	2.840 »
	Téaharoa	1	»	1	140	7	10	5	»	8	2	2	8	14	5	25	25	30	» »	» »	» »	525 »	525 »
	Papétoaï	»	1	»	90	3	8	3	»	2	»	12	4	8	3	14	27	35	» »	» »	30 »	520 »	550 »
ILES SOUS-LE VENT.	Raiatea	1	1	»	158	4	2	4	»	4	9	9	»	3	10	14	54	57	2.301 25	» »	638 25	» »	2.939 50
	Tahaa	»	»	»	318	9	4	23	»	»	10	»	»	2	»	36	60	90	1.113 50	» »	» »	» »	1.113 50
	Borabora	3	»	1	438	12	7	12	»	40	15	22	»	»	15	30	75	98	2.563 75	» »	» »	» »	2.563 75
	Huahine	5	»	1	552	9	21	34	»	47	7	15	56	5	29	12	86	106	» »	» »	» »	» »	» »
	Maupiti	»	»	1	181	5	5	5	»	9	3	10	»	»	28	15	30	37	587 50	» »	» »	» »	587 50
	Totaux	21	5	28	3.892	143	192	169	1	224	114	105	197	106	164	401	1.037	1.201	9.605f 25	36.124f 30	1.800f 25	5.396f 25	50.926f 05

* Il a en outre été vendu par M. Vernier pour 6.750 fr. de Bibles et livres religieux.

** Les collectes faites dans l'arrondissement sud de Tahiti sont celles de l'année dernière, 1894.

siennes autrefois ? Et pourtant M. Dieterlen nous dit que les chutes ont été nombreuses. Il y a eu 64 conversions et 121 personnes ont été reçues dans l'Église. Une de ces conversions vaut la peine d'être rapportée :

« On m'appela un jour dans le village de Simone pour voir une femme qui, revenant d'une nuit d'orgies, s'était précipitée dans les rochers et gravement blessée. Je trouvai cette femme encore abrutie pas son ivresse et par sa chute, assoupie, la face tuméfiée et couverte de sang, incapable de dire et de comprendre quoi que ce soit. Je la revis plus tard et souvent. Elle divagua; elle disait en riant sottement que certainement elle continuerait à boire du *yoala* (bière enivrante), car elle l'aimait beaucoup. Sa famille, toute païenne qu'elle était, voyant qu'elle perdait la raison, déclara qu'il n'y avait qu'un moyen de la guérir : l'envoyer à la prière. Elle alla donc à la prière du matin. Elle y prit goût. Un jour elle vint à l'église, puis elle y revint. Ce fut une de nos rares auditrices païennes sur laquelle, ou sur la présence de laquelle nous pussions compter. Ses traits s'éclairaient et s'adoucissaient. Elle commença à parler aux anciens, puis à moi. Actuellement elle est catéchumène; très ignorante, certes, et très fermée, mais essayant sincèrement de se familiariser avec les vérités évangéliques et les devoirs de la vie chrétienne. »

Léribé compte 9 annexes; dans le nombre, l'une d'elles, Koloyané, mérite une mention toute spéciale :

« Koloyané, écrit M. Dieterlen, est la perle de mes annexes et, probablement, l'une des plus vivantes et des plus généreuses du Lessouto. Peu de personnes de l'Église ou de la classe donnent moins de 6 francs comme contribution annuelle; beaucoup, même des catéchumènes, en donnent 10. » Bel exemple à imiter !

D'un bond, nous nous transportons à l'extrême sud du pays, à la *Sébapala*, où M. Pascal travaille dans des conditions qui ressemblent beaucoup à celles de nos stations du nord. Là aussi le paganisme est toujours fort. Fait curieux,

c'est dans ces stations, où les difficultés extérieures sont les plus grandes, que l'Évangile semble avoir porté le plus de fruits cette année-ci. Laissez-nous vous citer le récit suivant détaché du rapport de M. Pascal :

« Ma-Nkata, sœur de Lérotholi, dont le mari fut tué pendant la guerre de Moorosi, en 1879, fait remonter sa conversion à cette guerre même. « Enserrés, disait-elle, lors de son « baptême, par les lances ennemies et les boucliers de mes « propres frères, un jour vint où nous n'osâmes plus des- « cendre des rochers au pied desquels coulait une fraîche « fontaine; la soif nous desséchait; nous crûmes la fin pro- « che. Réunis par le vieux chef, nous nous adressâmes au « Dieu des chrétiens : le soir, les nombreux creux des ro- « chers étaient remplis d'eau tombée du ciel. Nous étions « sauvés ! C'est la première fois, ajoute-t-elle, qu'à genoux, je « m'écriai : Il y a un Dieu ! »

Ces rayons de lumière brillent d'un éclat d'autant plus vif qu'ils se produisent là où les ténèbres sont les plus épaisses.

En ce qui concerne maintenant les plus anciennes Églises du Lessouto, celles où l'Évangile est annoncé depuis longtemps déjà, il est assez triste de remarquer que ces Églises passent par un temps d'arrêt. Telle Église a de tristes chutes à déplorer, telle autre accuse des progrès d'un côté et un recul de l'autre. Ailleurs encore il n'y a ni progrès ni recul. Où chercher la cause de cet état stationnaire ?

« Cela est dû, nous dit M. Jacottet, principalement à un niveau moins élevé de vie chrétienne. Le christianisme semble ne plus avoir de prise sur les âmes; il a comme moins d'élan, moins de vie; voilà la caractéristique de notre Église en ce moment. Cette tiédeur spirituelle amène comme un redoublement de péchés et de scandales. Ce n'est pas, comme dans le nord, recrudescence du paganisme; dans nos Églises on a rompu avec le paganisme sessouto, mais l'immoralité n'est pas détruite, loin de là. »

M. Marzolff parle aussi de cet affaiblissement moral

dans la vie de nos Églises. M. Louis Mabille attire notre attention sur une difficulté qui semble aller en grandissant, celle du recrutement de bons évangélistes et maîtres d'école. Cela est d'autant plus important que la marche d'une annexe dépend beaucoup de la valeur morale et spirituelle de l'instituteur et de l'évangéliste. Ces difficultés peuvent devenir graves quand ces ouvriers, indispensables à l'extension de notre œuvre, manifestent des tendances à une fâcheuse indépendance, comme cela s'est présenté dans une des annexes rattachées à Morija. M. Ellenberger, lui aussi, déplore, dans son rapport, deux ou trois cas semblables.

Pourtant, nous avons hâte de le dire, afin d'éviter qu'on tire une conclusion trop pessimiste de nos observations, le corps de nos évangélistes est composé, en général, d'hommes sur lesquels on peut compter.

« Je n'ai qu'à me louer, nous dit M. Vollet, des évangélistes. Je les ai trouvés capables et dévoués; ce sont de précieux auxiliaires, des gens sur lesquels on peut compter. »

En parlant de nos évangélistes, c'est ici l'endroit de dire un mot de la *caisse centrale* qui pourvoit à leur entretien. C'est la première année qu'elle a fonctionné. L'essai a réussi, grâce aux efforts de son gérant et à la bonne volonté de tous les intéressés, en particulier de l'Église d'Hermon qui a eu à verser une assez forte somme. Une fois que son fonctionnement sera bien établi, elle rendra les meilleurs services à notre œuvre en permettant à nos évangélistes de compter sur un salaire uniforme et régulier. Qu'il nous soit permis, à cette occasion, de remercier le Comité de son beau don de 3,000 fr. en faveur de cette caisse.

En présence de cet arrêt apparent dans la marche de nos Églises les plus anciennes, il y a un fait réjouissant qu'il est bon de noter, c'est que les auditoires sont restés réguliers et nombreux, et le nombre des catéchumènes est assez élevé.

D'autre part, les contributions d'Église ont été bonnes dans toutes ces paroisses.

Thabana-Moréna est sans missionnaire depuis quelques mois. En nous rendant à la Conférence et en passant à Thabana-Moréna, il nous a été pénible de ne plus trouver celui qui avait été le fondateur de cette station et qui, pendant trente-cinq ans, en avait été le fidèle pasteur. Cette Église, avec la station de *Siloé*, est en ce moment entre les mains de M. Louis Germond. Celui-ci a eu la joie d'enregistrer 140 conversions. Ici aussi, les contributions des chrétiens ont été assez élevées, preuve qu'il y a encore de la vie. Ne perdons pas courage! et que Dieu veuille se servir de ce noyau pour susciter un réveil des consciences! C'est le vœu général, un même cri à Dieu qui se retrouve à peu près dans tous les rapports : « Il nous faudrait un nouveau baptême de l'Esprit saint. »

Il fait bon s'arrêter un moment à écouter M. Ellenberger nous raconter la mort édifiante de plusieurs vieux chrétiens de *Massitissi* :

« Voici d'abord le brave et fidèle Simone Tuéba, qui a été, pendant plus de cinquante ans, une lumière au milieu de son peuple et une des plus belles colonnes de l'Église par sa vie et la fermeté de sa foi. Ensuite le pieux et dévoué Sauli Mathabatha, ancien devin et guerrier, qui a combattu contre Sébitoané, en 1823, et contre Moshesh. Il est mort dans sa quatre-vingt-seizième année, après avoir servi joyeusement le Seigneur pendant vingt-cinq ans, et avoir amené bien des âmes au pied de la croix. C'est, enfin, l'humble 'Ma-Yané, lépreuse chrétienne, dont la patience dans les épreuves et la confiance dans le Seigneur en ont fait une fille de Job. Quelques minutes avant sa mort, elle a désiré voir le ciel et respirer l'air frais. Une fois dehors, elle demanda à son mari et à ses enfants de lui chanter un cantique. Le mari, à sa demande, fit la prière et, peu de secondes après être rentrée dans sa maison, les souffrances prirent fin, et 'Ma-Yané fut, selon son

désir, reçue dans l'assemblée des fidèles qui contemplent la face du Seigneur. »

D'un autre côté, nous devons saluer avec joie tous les efforts qui sont faits pour réveiller le zèle de nos Églises. Les réunions de groupe, réunissant les chrétiens de plusieurs stations, inaugurées il y a quelques années, semblent réussir partout où elles s'organisent. Cana, Thaba-Bossiou et la Sébapala ont eu, à tour de rôle, de ces réunions pendant l'exercice écoulé.

Nos deux stations du Griqualand East n'ont pas pu être représentées par leurs missionnaires. M. Bertschy a reçu 45 nouveaux membres dans l'Église, le plus haut chiffre depuis son arrivée à *Paballong*. D'un autre côté, la marche de l'Église a été plus satisfaisante que les années précédentes.

M. Germond vient, dernièrement, de s'installer à *Mafubé*, son nouveau poste, avec sa famille, et il s'est mis avec ardeur à sa nouvelle tâche. Pour entrer en contact avec son troupeau, M. Germond a commencé à faire venir un à un les membres de son Église, pour s'entretenir avec eux. Là aussi, M. Germond demande un réveil des consciences.

Il nous reste encore à parler des *Écoles*.

Il est réjouissant de constater que, tant au point de vue du niveau de l'instruction qu'à celui du nombre des élèves ces écoles ont fait un progrès considérable. A ce propos, laissez-nous vous citer un extrait du rapport de M. Christol :

« Un fait qui prouve en faveur des instituteurs de l'école de la station d'Hermon, c'est que, depuis un an au moins, Bénoni et surtout son collègue Richard Chocobane, ont fait, avec une grand régularité et sur leur propre initiative, une école le samedi, pour les autres instituteurs et évangélistes ; les meilleurs élèves étaient le père et les deux oncles du susdit Richard ! »

L'École des jeunes filles de Thaba-Bossiou semble être redevenue populaire auprès des Bassoutos, à en juger d'après le

chiffre des élèves qui est monté à 33, lors de la dernière rentrée.

A Léloaleng, nos apprentis de l'*École industrielle* ont beaucoup travaillé. Différents bâtiments ont été construits, entre autres une jolie maison en briques sur la station même, et une remise pour le wagon. L'atelier de charronnage et de forge s'est aussi développé. L'école fait une grande perte cette année : M. et madame Preen vont prendre leur retraite. Depuis la fondation de l'école, en 1878, M. Preen avait été attaché à la direction de cette œuvre.

Léloaleng, avec sa belle verdure et ses beaux bâtiments, est une preuve éloquente de l'activité de notre frère. Qu'il nous soit permis ici, au nom de la Conférence, d'exprimer à M. et madame Preen nos sentiments de reconnaissance pour tout ce qu'ils ont été pour cette école. C'est la première fois qu'elle change de direction. Que Dieu accorde à ceux qui prennent la place de M. et de madame Preen d'aimer cette œuvre comme ils l'ont aimée !

L'*École biblique* compte actuellement 47 élèves, dont 22 venant du Transvaal ou du Zambèze. Ce dernier chiffre prouve combien cette école est populaire au dehors, et combien est grande l'influence qu'exerce au loin notre mission. Cette dernière remarque s'applique aussi à notre *imprimerie* et au *dépôt de livres*, œuvres placées, de même que l'École biblique, sous la direction de M. Alfred Casalis.

Le rapport de M. H. Dyke, le directeur de l'*École normale*, nous apprend que l'année 1895 a été une des meilleures dans l'histoire de cette institution. L'École comptait 102 élèves, chiffre qu'elle n'avait encore jamais atteint auparavant. Notre frère a droit à toute notre reconnaissance pour les beaux résultats obtenus par ses élèves aux examens du gouvernement. Sur 43 candidats, 35 ont été reçus. Ces succès ont valu à M. Dyke, de la part des autorités de l'instruction publique du Cap, un témoignage élogieux qui a sa valeur.

Les 5 étudiants de l'*École de théologie* ont terminé leurs études il y a quelques jours. Uu examen final a eu lieu à

Thaba-Bossiou et a été passé avec succès par les 5 candidats. La Conférence vient d'assigner un poste à chacun de nos futurs pasteurs indigènes. Il n'est que juste d'adresser à nos frères Dieterlen et Jacottet nos vifs remerciements pour le zèle et le soin dont ils ont fait preuve dans l'accomplissement de la tâche qui leur avait été confiée. Ils ont droit à toutes nos félicitations quant aux résultats obtenus.

En résumé, la situation actuelle de notre œuvre au Lessouto, sans être bonne sur toute la ligne, ne doit pourtant pas donner lieu au découragement. Nous avons indiqué, au cours de ce rapport, par ci, par là, quelques points lumineux. Hauts et bas, ombres et lumières, joies et tristesses, n'est-ce pas la vie de toute œuvre faite par des hommes? Nous désirons bien faire, mais par combien de luttes, de déboires, de chutes même et d'humiliations n'avons-nous pas à passer! « *Fac et spera* », c'est ainsi qu'un de nos frères terminait son rapport. « Agis et espère », c'est aussi en prenant ces mots à cœur que nous regardons vers l'avenir, nous souvenant que si nous faisons souvent mal notre œuvre, la semence que nous nous efforçons de répandre est incorruptible et portera des fruits en son temps (1).

Veuillez recevoir, messieurs et honorés directeurs, nos respectueuses salutations.

Pour la Conférence des missionnaires du Lessouto,

EDGAR W. KRUGER.

---

(1) Voir les tableaux statistiques du Lessouto et de Taïti annexés à la présente livraison. (Réd.)

CONGO FRANÇAIS

NOUVELLES RÉCENTES

La santé de nos missionnaires. — Œuvre scolaire de Lambaréné. — Travaux divers dans la station. — Tournées en perspective. — Nos voyageurs.

Des lettres, reçues de nos deux stations de Talagouga et de Lambaréné, nous apportent de meilleures nouvelles des santés de nos missionnaires. Cependant madame Gacon s'est trouvée assez sérieusement atteinte pour qu'un voyage à Libreville ait été jugé nécessaire. Ce voyage a eu lieu, et, en date du 30 avril, M. Gacon nous envoie l'avis du docteur Pellissier estimant qu'il est urgent pour madame Gacon de revenir en Europe. Nous ne savons encore si ce conseil a été suivi. M. et madame Gacon désiraient attendre le retour de M. Allégret avant de prendre un parti. Mais il est probable que, d'ici peu, nous saurons la décision à laquelle ils se sont arrêtés. Il y a là un sujet de préoccupation bien grave pour nos amis et pour tous ceux qui s'intéressent à eux et à l'œuvre si utile qu'ils poursuivent.

« ... Je suis de plus en plus content de l'école, écrit M. Faure, le 3 mai. J'ai maintenant 40 élèves, chiffre auquel nous pensons nous arrêter. Mais si l'école va bien, je ne puis pas éprouver la même satisfaction du local où elle se fait : l'école tombe en ruines, et, les jours de pluie, je dois mettre mon imperméable pour faire les leçons. Les jours de tornade, j'ai toujours peur que tout s'effondre. Mais on ne peut tout faire à la fois. Les ouvriers sont en train d'édifier un *palais* qui s'appelle le dortoir des filles, et, sans doute, l'école des garçons viendra en son temps.

« ... De jour en jour je m'aperçois que ma préparation, si spéciale pour un missionnaire, peut être d'une grande aide

pour le pays et pour la mission. Tant il est vrai que, dans l'œuvre de Dieu, il y a place pour toutes les bonnes volontés et toutes les aptitudes... Ma santé est très bonne; j'ai cependant eu, à la fin de mars, mon premier accès de fièvre, bénin, heureusement, puisqu'il ne m'a immobilisé que trois jours... »

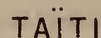
« Je suis toujours très occupé, débordé, *réellement*, nous dit, de son côté, M. Haug, le 29 avril, car je veux faire tout ce qu'il m'est possible de faire. Ce qui m'absorbe, c'est toujours le magasin où la tâche est très difficile à remplir en ce moment. Puis, ce sont les gens qui viennent demander des conseils, des palabres à régler, des prisonniers faits par les Pahouins à délivrer, de la médecine à distribuer, et toutes sortes d'autres choses, en somme secondaires pour la mission. Et surtout, ce qui demande une surveillance continuelle, ce sont les réparations incessantes que nécessitent nos maisons en bambous et en planches, que les termites ruinent en trois ou quatre ans; c'est aussi la construction du grand dortoir des filles, que je voudrais achever avant le retour des chaleurs. A cela s'ajoutent beaucoup d'autres choses que je voudrais entreprendre, mais je dois y renoncer pour faire des voyages : un premier à Wambolia, où l'évangéliste Ogula m'appelle pour des prédications, les gens étant maintenant de retour de leurs plantations et se trouvant réunis aux villages; une seconde tournée, à la fin de mai, pour les communions dans les annexes d'Igenja et de Wambolia...

« ... M. Richard, s'il vient, nous sera très précieux et nous soulagera beaucoup; mais il faut bien se rendre compte que, dans ce pays où tous les indigènes ont l'esprit commerçant et attachent une grande importance aux questions d'argent, la tâche du trésorier-magasinier est une des plus délicates de l'œuvre... »

Nos amis savent que ce que M. Haug prenait pour une possibilité s'est réalisé en ce qui touche M. Richard. Nous en

sommes une fois de plus heureux et reconnaissants, dans la persuasion de tout le bien qu'un homme doué de ses aptitudes pourra faire à notre mission du Congo.

Nous avons d'ailleurs de bonnes nouvelles de nos missionnaires, MM. et Mesdames Allégret et Richard, en route pour ce champ de mission. Nous savons qu'ils ont touché à Dakar, où ils ont eu le plaisir de voir M. le docteur Morin et, plus tard, à Grand-Bassam. Peu avant cette dernière escale, la mer a été mauvaise et nos voyageurs en ont tous été éprouvés. Nous espérons qu'ils sont maintenant arrivés, sinon à Talagouga, du moins à Lambaréné.



TAÏTI

RAPPORT
DE LA CONFÉRENCE MISSIONNAIRE DES ILES DE LA SOCIÉTÉ sur l'Exercice 1895-1896.

Suite et fin (1).

Écoles françaises indigènes.

Nous croyons superflu, Messieurs, de vous transmettre, comme nous l'avons fait d'autres années, les rapports officiels de la Commission d'Inspection qui, deux fois par an, visite nos écoles de Papéété. Ces rapports, aussi élogieux que les précédents, ne vous apprendraient rien de nouveau; notons simplement qu'ils constatent, pour l'école des garçons, une réelle insuffisance du personnel eu égard au nombre des élèves.

Cependant, malgré les éloges qui leur sont prodigués, malgré les services incontestables qu'elles rendent à la colo-

(1) Voir notre livraison de juin, page 283.

nie, nos écoles ont passé cette année par une crise dont elles sont heureusement sorties victorieuses, mais qui aurait pu leur être fatale si Dieu n'avait point veillé sur elles.

Pour plusieurs raisons qu'il serait trop long d'énumérer ici, les écoles du gouvernement, aussi bien dans les districts qu'au chef-lieu, étant tombées dans un état de décadence complète, un certain nombre de pétitions, dont la source n'est pas difficile à deviner, ont été adressées à l'administration pour lui demander la remise complète de l'instruction publique aux mains des congrégations catholiques. Cette combinaison, si elle eût réussi, aurait donné un appui considérable à nos ennemis, en même temps qu'elle eût porté un coup funeste à nos écoles. Cependant, grâce à Dieu, et, nous devons le reconnaître, à l'esprit de justice de plusieurs de nos gouvernants, non seulement ces pétitions n'ont pas abouti, mais encore nous avons obtenu du conseil général une subvention assez importante pour nous permettre de faire face aux nouveaux besoins que nous crée chaque année l'augmentation du nombre de nos élèves.

En l'absence de M. et madame Viénot, mademoiselle E. Banzet, l'institutrice la plus ancienne dans la maison, dirige l'école des filles, et M. Ahnne, celle des garçons.

« L'*école française-indigène des filles,* nous écrit mademoiselle Banzet, compte en ce moment 295 élèves réparties comme suit :

« 1re et 2e classes, 53 élèves ; institutrice mademoiselle E. Banzet.

« 3e classe, 42 élèves ; institutrice mademoiselle A. Gooding.

« 4e classe, 74 élèves ; institutrices mesdemoiselles Sarah Horley et Hina Poutoru.

« Salle d'asile, 126 élèves ; institutrice mademoiselle Villeméjane (1), aidée de mademoiselle Tehaari Tehei.

« Résultat des études : en décembre 1894, deux brevets

(1) Mademoiselle Villeméjane a depuis quitté l'œuvre. (Note de la rédaction.)

élémentaires; en janvier 1895, un certificat d'aptitude à l'enseignement dans les districts; en juin 1895, deux brevets élémentaires, 7 certificats d'études primaires.

« Quelques élèves sont internes et, tout en poursuivant leurs études, se forment aux travaux du ménage.

« A l'école de la semaine se rattache une école du dimanche française, dont les moniteurs et monitrices se recrutent parmi les jeunes instituteurs et institutrices des Écoles françaises-indigènes. Cette école est fréquentée par les Européens protestants de la colonie, des demi-blancs et quelques indigènes. Elle compte de 70 à 80 présences par dimanche.

« Nous n'avons pas eu, dans le cours de cette année, de fautes très graves à réprimer parmi nos élèves. Quelques jeunes filles nous donnent des craintes sérieuses pour l'avenir et nous font redouter le moment où elles auront à se conduire elle-mêmes; cependant on peut dire que, en général, l'esprit est bon et que nos enfants ont le désir de bien faire. Que n'avons-nous, pour nos grandes filles, les ressources d'un ouvroir qui, en leur procurant quelques moyens d'existence, les arracheraient aux terribles tentations qui les entourent !...

« Mademoiselle Sophie Banzet s'est chargée spécialement et d'une façon entièrement bénévole, de la préparation au brevet, ce qui allège beaucoup le travail des institutrices de la mission. Deux anciennes élèves ont également offert leur concours gracieux pour l'enseignement de l'anglais et des travaux à l'aiguille. Toutes les jeunes institutrices de l'école des filles et l'aide de la salle d'asile sont d'anciennes élèves de la maison. La plus ancienne, mademoiselle Alice Gooding, est un appui précieux et fait preuve d'un vrai dévouement; les plus jeunes semblent suivre ses traces et prendre à cœur la prospérité de nos écoles missionnaires.

« Mais il serait urgent que le Comité des missions voulût bien nous envoyer une personne sûre et dévouée qui pût s'occuper de la salle d'asile et se charger d'une partie de la surveillance des élèves ».

L'*école française-indigène des garçons* compte 140 élèves et 3 instituteurs : MM. Ahnne, Arutaia Matarua, Maraetefau Tefaurua.

Ces deux derniers, purs Tahitiens, sont d'anciens élèves de notre école qui ont obtenu leur brevet français au cours de l'année dernière et nous secondent d'une manière efficace; ils promettent de devenir d'excellents instituteurs, intelligents et dévoués, en même temps que des chrétiens sincères qui pourront être en exemple à leurs condisciples. Il est si rare de rencontrer parmi notre jeunesse indigène des jeunes gens véritablement convaincus et fermement résolus à résister aux tentations de toutes sortes qui les entourent! Jusqu'à présent, ceux-ci, ainsi qu'un certain noyau d'élèves plus jeunes, mais sérieux et se destinant également à l'enseignement ou au pastorat, ne nous ont donné que des sujets de satisfaction. Demandons à Dieu qu'ils ne trompent pas notre attente.

Plusieurs élèves nous ont quittés après avoir obtenu leur certificat d'études : l'un d'eux est entré à l'imprimerie du gouvernement, où nous espérons lui voir faire un chemin honorable; un autre est petit commissionnaire dans l'étude de notre ami Me Goupil; un troisième est retourné dans son île natale, où il remplit les fonctions d'instituteur. Tous, nous l'espérons, deviendront un jour des hommes utiles à leurs compatriotes et à la cause du Seigneur.

Quelques jeunes gens sont également pensionnaires chez M. Ahnne, qui a dû en refuser d'autres, faute de place pour les loger.

L'absence de M. Viénot se fait vivement sentir pour notre école des garçons, qui pourra difficilement, tant que cette absence durera, prendre une plus grande extension, si toutefois elle ne subit pas de diminution. Malgré le dévouement et les capacités de nos aides indigènes, les Tahitiens sont un peu comme les Juifs d'autrefois et les hommes de tous les temps : « Est-il jamais rien venu de bon de Nazareth? » Ils aiment assez avoir des maîtres d'une autre couleur qu'eux-

mêmes, et l'école des frères avec ses cinq instituteurs européens jouit d'un grand prestige à leurs yeux.

Nous faisons donc des vœux pour que notre cher directeur ne s'attarde pas trop longtemps en France.

N'oublions pas de mentionner avec reconnaissance le concours tout gracieux que prête à notre école des garçons mademoiselle Isabelle Walker, pour des leçons d'anglais aux jeunes Européens, et M. X. Caillet, ancien officier de marine, qui veut bien, une fois par semaine, faire à nos jeunes indigènes un cours de navigation et de mathématiques.

II. — *Mooréa.*

La vie religieuse des paroisses et des Églises de Mooréa, constate avec tristesse M. Brun, est presque partout la même, et l'on peut dire qu'elle laisse généralement beaucoup à désirer.

Dans les trois paroisses de Haapiti, Afaréaitu et Teuharoa, les services religieux aussi bien que les écoles du jeudi et du dimanche sont en général mal suivis. La faute en peut être attribuée, pense M. Brun, à la décadence des écoles, qui sont en très petit nombre et mal tenues. Les enfants les fréquentent très peu et prennent ainsi des habitudes d'indiscipline et de vagabondage dont ils se débarrassent difficilement plus tard. La situation est un peu meilleure à Papétoaï, grâce aux étudiants de l'école de théologie qui s'occupent avec zèle des écoles du jeudi et du dimanche.

Cette *école pastorale* qui, nous l'avons déjà dit l'an dernier, dépend du Conseil supérieur des Églises tahitiennes et non de la Conférence missionnaire, continue à prospérer et à rendre des services importants à notre mission en Océanie.

« Grâce aux collectes assez réjouissantes durant l'exercice 1894-1895, nous dit son directeur, cette école a pu compter 15 élèves. L'un d'eux a dû être expulsé à cause d'une faute grave qu'il avait commise avant d'y entrer; 3 viennent d'être consacrés pasteurs; l'un a été installé à

Taïti, un autre à Mooréa, et le troisième ira sous peu accomplir une œuvre missionnaire aux Tuamotous. Il nous reste maintenant 11 étudiants avec leurs familles, c'est-à-dire une cinquantaine d'individus environ.

« Grâce à l'intérêt que les Églises de Tahiti et de Mooréa ont manifesté pour leur École pastorale et au secours que la conférence missionnaire a bien voulu accorder, nous avons pu construire une nouvelle demeure contenant cinq chambres, ce qui porte à douze le nombre des chambres que l'École peut mettre à la disposition des élèves et de leurs familles. Outre cela, il existe, près du presbytère, une salle d'études où se donnent les leçons, bien qu'elle ne soit pas encore entièrement achevée.

« Nos élèves et leurs familles nous procurent des sujets de satisfaction. Leurs relations entre eux sont bonnes; ils paraissent avoir entre eux une véritable affection; ils vivent en paix et obéissent très volontiers à celui d'entre eux qui est chargé de les surveiller et de faire exécuter les ordres de leur directeur. Ils suivent très régulièrement les services religieux qui se font le dimanche, le mercredi et le vendredi, et donnent un bon exemple à toute la paroisse par leur conduite irréprochable. Ils accompagnent de temps en temps le pasteur de Papétoaï dans ses courses missionnaires. Ils aiment beaucoup leur culte du matin et du soir fait en commun et se plaisent dans le grand et bel enclos qu'ils habitent. Pour se procurer leur pain quotidien, ils sont obligés de faire tous les jours un exercice qui leur est salutaire. L'amour de l'étude et un peu de paresse physique les forcent à jeûner quelquefois. Ils apprennent leurs leçons avec beaucoup d'ardeur; nous exigeons cela d'eux, car rien ne leur profite davantage que ce qui leur a coûté de la peine. Si nous cultivons la mémoire, c'est surtout l'intelligence que nous cherchons à faire croître, car cette faculté laisse beaucoup à désirer chez le Tahitien. Quant à l'éducation proprement dite, que de soins elle réclame ! Le cœur, l'esprit de famille, la volonté et surtout la conscience ont grandement besoin d'être développés.

Tout indigène est naturellement porté à la fausseté et à la dissimulation; il manque souvent d'énergie et de persévérance et se laisse facilement aller à l'orgueil.

« Oh ! que l'esprit de Dieu nous aide de plus en plus à former des pasteurs et des missionnaires capables, énergiques, humbles, droits, consciencieux et animés d'un grand amour pour Christ et pour les âmes qu'Il est venu racheter au prix de son sang! »

III. — *Iles Sous-le-Vent.*

« Au point de vue religieux, nous dit M. Brunel, la situation est à peu près identique à celle de l'exercice précédent. Dans tous nos troupeaux, beaucoup d'endormis, beaucoup de chrétiens qui le sont sans savoir pourquoi ni comment, faute d'une instruction préalable suffisante. Quelques-uns, par-ci, par-là, ouvrent les yeux, et commencent à se rendre compte qu'il faut travailler pendant qu'il est jour. Notre plus grand ennemi est certainement la paresse, la langueur spirituelle. Il n'est pas le seul.

« Nous avons déjà parlé, l'an dernier, de l'adventisme. Un moment, cette secte sembla prendre pied chez nous, à Raïatéa. Aux deux premiers missionnaires étaient venus se joindre trois instituteurs ou institutrices; les semailles eurent lieu, abondantes; on attendit six mois, un an, rien ne leva. Les trois derniers venus s'embarquèrent alors pour une autre destination, et les deux chefs de la mission se sont momentanément éloignés, eux aussi, à cause de la guerre imminente.

« Autre péril : la résurrection, dans certaines de nos îles (Maupiti, Borabora, Tahaa), des pratiques païennes : sorcellerie, divination, etc. Satan se démène, mais Dieu est avec nous, et l'ennemi ne l'emportera pas.

« L'Église de Huahine n'a pas eu cette année de fêtes de missions. Il y a à cette abstention bien des causes qu'il est inutile de développer ici. Dieu veuille seulement qu'en 1896 le vent souffle dans une autre direction qu'en 1895! »

Au point de vue politique, la mission de M. Chessé, commissaire général de la République en Océanie, a apporté plusieurs changements au régime gouvernemental des Iles Sous-le-Vent. Les reines de Huahine et de Borabora ont définitivement abdiqué, et les chefs indigènes élus par le suffrage universel, conjointement avec des vice-résidents français, feront désormais appliquer les lois indigènes. Ces modifications seront-elles profitables à la cause de notre mission et à l'avancement du règne de Dieu dans ces îles? C'est ce que l'avenir démontrera, mais certains faits nous font craindre le contraire.

A Raïatéa, la situation est aussi compliquée que par le passé. Malgré des pourparlers qui ont duré plus de deux mois, malgré l'état de siège imposé à cette île, la majorité des rebelles est plus entêtée que jamais, et M. Chessé a dû repartir sans avoir obtenu une solution.

Comment cette situation se dénouera-t-elle? Sera-t-on obligé d'en venir à l'effusion du sang? « Plus que jamais, nous dit M. Brunel, nous sentons le besoin de compter sur Celui qui, jusqu'à présent, s'est montré fidèle, tout en le bénissant de nous avoir épargné jusqu'ici la guerre, qui, plus d'une fois, nous a paru imminente. Que notre prière soit celle des disciples d'Emmaüs : Seigneur, demeure avec nous ! »

Conclusion.

Au moment de terminer ce rapport, où des faits réjouissants alternent avec d'autres d'une nature plutôt attristante, nous ne pouvons nous empêcher, messieurs et très honorés frères, d'avoir très présent à l'esprit un rapport que nous lisions dernièrement sur la mission morave au Groëland; il nous a frappés par la similitude qu'il nous fait constater entre les Esquimaux et nos Tahitiens, au point de vue moral et spirituel.

Permettez-nous, messieurs, de vous en citer quelques passages (*Journal de l'unité des frères*, août 1895) : « Les mission-

naires moraves du Groënland sont unanimes à se déclarer satisfaits des écoles qu'ils dirigent ; ils se louent également de la bonne marche de l'école complémentaire ouverte aux adultes. Bonne aussi, la fréquentation du culte public... Néanmoins, l'impression générale que laisse la conduite des chrétiens indigènes est loin d'être réjouissante. Dominé par un esprit charnel, le Groënlandais succombe facilement aux mauvais instincts de sa nature. Il fait de son ventre son Dieu. Il est rare de rencontrer des jeunes gens et des jeunes filles qui n'aient jamais été sous le coup de la discipline de l'Eglise. Souvent violé, le septième commandement ne s'est pas encore gravé dans les tables du cœur des indigènes, et la lutte continue, incessante, contre l'immoralité. Eh quoi, ce pauvre peuple auquel l'Évangile est annoncé depuis cent soixante ans, ne devrait-il pas être plus fort à l'heure du danger? »

N'est-elle pas frappante cette ressemblance entre deux peuples si différents par leurs origines, leurs mœurs, les pays qu'ils habitent? N'y a-t-il pas là une bonne preuve à opposer à ceux qui prétendent que la moralité, le bien et la vertu, comme l'immoralité, le mal et le vice ne sont qu'une affaire de tempérament et de climat et varient suivant la latitude? à ceux qui prétendent que nous faisons une œuvre contre nature en voulant soumettre à notre morale des individus nés sous un autre climat que le nôtre? Non, Satan est partout le même, au Nord comme au Sud, dans les déserts glacés du Groënland comme sous les cieux ardents des tropiques; le cœur de l'homme aussi ne change pas, toujours faible et accessible à la tentation.

Et nous ne saurions mieux dire qu'en concluant, avec le vénérable M. Kögel, président de la mission du Groënland : « J'avoue qu'il ne nous semble pas toujours facile de continuer avec joie une œuvre souillée de plus d'une vilaine tache. Mais ce qui est plus grave, c'est cette réflexion qui s'impose : Le Seigneur serait-il mécontent de nous, ses serviteurs? Y aurait-il en nous-mêmes quelque obstacle l'empêchant de bénir notre travail?... Aidez-nous à demander à Dieu de nous

ouvrir les yeux sur nous-mêmes et sur les besoins de l'œuvre qu'il nous a confiée. Suppliez-le aussi de nous accorder la force nécessaire pour accomplir, selon ses desseins, ce que nous aurons reconnu être sa volonté. »

Telle est également, messieurs, la prière que vous adressent vos missionnaires de l'Océanie.

Pour la Conférence missionnaire.

Le Secrétaire : ED. AHNNE.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

PUISSANCE DU PAGANISME AUX INDES (1)

Nous avons passé en revue quelques-uns de nos succès et montré quelques-unes de nos armes. Regardons maintenant l'armée ennemie et ses ressources. En parlant de 840 millions de païens et de 185 millions de musulmans, nous avons déjà indiqué l'étendue du pays à conquérir, la grandeur de l'armée à combattre.

Arrêtons-nous d'abord aux Indes, à ce pays type du paganisme, avec ses 100 nations diverses, ses 30,000 sectes, ses 33 millions de divinités, ses 123 langues et ses 288,159,672 habitants (en comptant le Birman) gouvernés par une puissance protestante. Celle-ci s'interdit de se mêler directement de la religion de ses subordonnés, mais travaille efficacement à les développer par l'instruction. Tandis qu'en 1813 elle ne dépensait pour cet objet que 250,000 francs, en 1888 elle en a dépensé 40 millions. Les progrès de l'instruction primaire, tels

(1) Voir l'article *La Carte des Missions*, dans notre livraison de juin, page 289.

qu'ils résultent du recensement de 1891, sont très sensibles : dix ans auparavant, c'est-à-dire en 1881, il y avait aux Indes 1,955,177 hommes et 60,567 sachant lire et écrire; en 1891, il y avait environ 3 millions d'hommes et 109,684 femmes. Là, comme partout ailleurs, l'Évangile bénéficie de tout vrai progrès et favorise l'instruction saine, comme le démontre le fait que chez les païens des Indes 3 femmes et 60 hommes sur 1,000 savent lire; parmi les chrétiens, 343 hommes et 136 femmes. Néanmoins les progrès de l'Évangile sont moins rapides qu'on ne l'espérait il y a dix ans, alors qu'en un seul jour, en 1884, le missionnaire Downie baptisait 2,222 Télougous, et l'évêque Caldwell, de 1877 à 1878, 23,564 Tamils du Tinevelly. Le catholicisme, qui travaille depuis 350 ans, est parvenu à réunir 1,243,529 adeptes; on compte 200,000 chrétiens syriens et 592,612 protestants, ce qui n'indique pas pour les dix dernières années un progrès très notable.

Là, comme dans tous les champs de mission, s'accomplissent les deux paraboles du grain de moutarde et du levain. Parmi les populations méprisées des hommes sans caste, la petite semence est devenue rapidement un grand arbre : en 1845, il n'y avait aucun Kol chrétien; en 1851, quand on bâtit la première église chrétienne dans le pays des Kols, on comptait 60 baptisés; aujourd'hui, 38,866, outre 13,031 convertis de la Société anglicane. On vient d'y ériger une pyramide de granit de 8 pieds de haut, à l'occasion du jubilé cinquantenaire de la mission, et d'y fonder la station d'Ebénézer. En quelques années, les Santals se sont convertis au nombre de 12,000, et les Télougous, au nombre de 75,642. De même, dans le Birman, les Karens, méprisés par les maîtres du pays, se sont fait baptiser au nombre de 101,300.

Quelques-uns ont conclu de ces faits qu'on devrait concentrer les efforts sur les parias, les tribus kolariennes et les hommes sans caste. Ce serait une grave erreur. A côté de la croissance rapide de la petite graine de senevé, se poursuit le travail lent, continu, invisible du levain dans la pâte.

Il est aussi étonnant qu'incontestable que, dans les écoles

supérieures des Bâlois, des Écossais et des Américains, on voit rarement se produire des conversions; plusieurs en ont conclu à l'inutilité du travail scolaire.

Mais l'influence d'éducateurs chrétiens ne peut pas rester à la longue sans effet décisif. Leurs leçons jettent dans les intelligences, les consciences et les cœurs des semences fécondes de vérité morale, scientifique, sociale, qui germent tôt ou tard, qui créent une nouvelle atmosphère, gagnent la sympathie et la confiance et préparent une grande transformation finale. L'une et l'autre méthode ont été annoncées par le Seigneur; l'une et l'autre doivent être suivies.

L'influence chrétienne agit même sur ses adversaires : témoin ce Congrès national, qui a réuni à Poona, le 27 décembre 1895, 1.500 délégués et 4.500 visiteurs de toutes les parties de l'Inde, et où, au milieu de l'assemblée presque entièrement composée de païens, on a souvent parlé de Dieu, cité la Bible, fait appel aux principes de justice, mangé et bu avec les membres de castes différentes, comme si l'on était dans un pays européen.

Malheureusement la culture est une arme à deux tranchants qui peut avoir des effets très divers: preuves en soient, d'une part, les milliers d'Indous qui suivent des conférences d'apologétique chrétienne, qui lisent les auteurs classiques anglais et la Bible, et, d'autre part, l'influence délétère de la littérature immorale de l'Europe, ou ce que disait dernièrement M. Samuel Smith, membre du parlement, qui rapportait avoir vu aux Indes au moins 200 traités païens destinés à combattre et quelquefois à dénigrer de la façon la plus blasphématoire et la plus honteuse la foi chrétienne. Tschetti était un homme hautement estimé à Madras pour sa culture et sa distinction; arrivé à la conviction chrétienne, il s'était fait baptiser sans bruit à Calcutta. A son retour, ses parents l'assiégèrent, le supplièrent d'abjurer sa nouvelle foi : il résistait, lorsqu'une main perfide lui fit tenir la *Vie de Jésus Christ* par Renan; le coup était porté, il abjura. Quant à ceux que la culture moderne a détachés des erreurs du paganisme, ils

sont d'ordinaire ressaisis par la puissance de la caste. Témoin ce Vivicananda, qui fit tant parler de lui au parlement des religions de Chicago : arrivé aux Indes, il a été contraint d'expier son contact avec les chrétiens en se soumettant au rite dégoûtant qui veut que l'homme contaminé absorbe un autre produit de la vache que le lait. Même Keshub Chunder Sen consentit à quelque chose d'analogue, lorsqu'il s'agit de marier sa fille.

Cependant le travail préparatoire se poursuit malgré tout. Comment faire croire à des milliers de jeunes gens qui ont lu Platon, Shakespeare, la Bible, Milton, Pascal, que la religion indoue, avec ses pratiques absurdes ou immondes, puisse se maintenir bien longtemps encore? Madame Besant s'étant prise d'enthousiasme pour les religions de l'Inde, prétendant y voir toutes sortes de merveilles, le *Reis and Ragyet*, journal rédigé par un Indou orthodoxe et païen, lui a répondu : « Quand une dame anglaise, décente et cultivée, se « montre l'admiratrice du mysticisme « tantrique » et du » culte de Krishna, il est du devoir de tout ami de son pays « de lui déclarer que tous les hommes sensés n'ont que faire « de son éloquence et qu'elle ne fait autre chose que dorer « par sa rhétorique la pourriture même. Telle qu'elle se pra- « tique aujourd'hui, la religion indoue moderne a pour prin- « cipal ingrédient le culte du vice. »

De Tiroupati, ville du Sud, cent des principaux résidents sont venus à Madras présenter au vice-roi une pétition, demandant que le gouvernement voulût bien prendre en main la gestion des fonds des temples. « La grande majorité des « prêtres, écrit à ce propos le *Daily Hindu*, l'un des journaux « païens les plus lus de Madras, dilapident par leurs débau- « ches les pieuses contributions de la veuve et de l'orphelin, « et les fondations religieuses ne font que maintenir l'exis- « tence d'une masse gigantesque de crimes, de vices et d'es- « croqueries. »

D'autres auteurs païens, qui ont fondé la Société des traités et de la prédication indoue, s'écrient, dans un document

traduit par le docteur Scudder : « Que de milliers et de mil-
« liers ces missionnaires gagnent au christianisme! Si nous « continuons à dormir, ils les gagneront tous et nos temples « seront changés en églises. Que notre peuple se lève pour « chasser de nos pays le christianisme ! » Le docteur Chamberlain, de Madanapatui, distingue trois tendances marquées chez les opposants : la tendance la plus générale est celle de l'agnosticisme ou de l'absolue incrédulité; d'autres veulent ressusciter l'antique religion védique; les troisièmes sont disposés à accepter le christianisme, mais sans un Christ divin. C'est le point de vue que soutient le journal *The Indian social Reformer*. Un autre, c'est le journal *Amrita Bazaar Patrika*, va plus loin encore et affirme qu'il n'y a pas un vrai Indou qui ne connaisse et ne respecte la Bible et ne soit disposé à admettre l'avatar ou l'incarnation du Christ et à l'ajouter à celles des autres divinités. Rien n'empêche un véritable Indou de s'écrier : « O Père, sauve-moi pour l'amour de Jésus-Christ ! » C'est ainsi que la société littéraire *Arya* de Calcutta a entrepris de traduire la Bible en bengali classique. Sir Charles Elliott, lieutenant-gouverneur des Indes, qui a observé l'état des esprits pendant trente ans, disait naguère :

« En dépit des oppositions, j'observe chez les classes su-
« périeures de l'Inde un courant caché sous la surface, qui « les porte vers le christianisme, et nous pouvons regarder « avec confiance en avant, vers le jour où toute l'Inde se « prosternera aux pieds du Christ, qui seul est capable de « l'élever, de la purifier, de la sauver ! »

Là, comme partout ailleurs, l'ennemi c'est le vieil homme, qui tantôt se glorifie de sa haute antiquité, tantôt essaie de se costumer à la moderne, de renouveler ses formes, son langage, ses armes, sa tactique, pour dérouter ses adversaires. Dans le monde païen, la vie individuelle est très réduite, c'est la vie nationale, domestique, la vie du clan qui domine et qui s'oppose à l'Évangile. Aux Indes, le grand ennemi c'est la caste. Habitué à se courber sous le destin, sous la divinité impersonnelle, le peuple de l'Inde, comme celui de la Chine,

exalte le respect de l'autorité au détriment de l'initiative personnelle, la soumission à la mère, aux ancêtres, à la famille, aux dépens de la conviction, l'habitude aux dépens de la conscience.

Lorsque le jeune étudiant brahmine, l'un des dix mille candidats qui se présentent annuellement à l'université de Calcutta, est arrivé à y être admis, à y étudier quelques années et à se rendre momentanément indépendant des erreurs intellectuelles du brahminisme, la mère, la grand' mère, le mariage et la caste le ressaisissent avec mille liens. « Ce n'est « pas tant le manque de courage qui l'empêche de faire le pas « décisif et de demander le baptême », écrivait naguère le Révérend A. Fornocy, qui travaille au collège de Duff à Calcutta; « c'est plutôt une sorte de scrupule de conscience, une « foi profonde, que l'obéissance vaut mieux que la persuasion; « et cette foi intime s'associe étrangement à son habitude in- « doue qui lui fait prévoir et accepter tous les avantages « que lui vaudront ses liens avec la famille. L'un deux « disait : « Personne ne m'empêche dans ma famille de lire « la Bible, de prier, de faire ce qui me plaît; on ne m'interdit « que le baptême. »

Se séparer violemment de tout ce qui fait la dignité de votre existence; de membre vivant, influent, heureux d'un ensemble, devenir tout à coup un paria, un être isolé, maudit de tous, déshérité et indigent, cela n'est pas seulement douloureux pour le cœur, mais problématique pour la conscience. Est-il juste de se mettre du côté du plus fort contre le faible? Est-ce patriotique d'accepter la religion des conquérants? Est-ce généreux d'abandonner son peuple à l'heure même où son existence nationale est mise en question? C'est en se posant toutes ces douloureuses questions que le chef chrétien Philippe combattait les colons puritains du Massachusetts.

C'est dans ces sentiments-là que les chefs bassoutos renouvellent, probablement sans y croire, les cérémonies païennes de leurs ancêtres et répondent au missionnaire Marzolff :

« Votre Dieu est celui des chrétiens ; les nôtres sont nos ancêtres Moshech, Molapo, et leurs pères. »

C'est par cet attachement aux traditions nationales que sont retenus des millions d'Indous, de Chinois et de nègres.

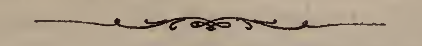
Combien grande doit être la puissance du saint Esprit pour rompre des charmes si irrésistibles, faire tomber des barrières séculaires et créer des affections si nouvelles, que le païen préfère la famille des enfants du Dieu des blancs à celle dans laquelle il est né lui-même !

Nous n'ignorons pas que dans beaucoup de nations païennes les sentiments naturels de la famille sont affaiblis et presque étouffés par la vie matérielle et par la cruauté, au point que M. Jalla ayant essayé de faire comprendre ce que c'est que l'amour de Dieu, en le comparant à celui d'un père, ne fut nullement compris par les Barotsis, fut obligé de chercher une autre image et vit enfin qu'on le comprenait, lorsque, substituant la mère au père, il dit à ses auditeurs : « Comme « une mère est émue de compassion envers ses enfants, ainsi « Dieu est ému envers nous ! »

Mais ce que la famille restreinte et intime a perdu, le clan, la tribu, la peuplade, la caste le regagne et enveloppe l'âme du païen dans un filet aux mailles serrées d'une force presque irrésistible.

Mais, malgré cela, nous répétons avec le missionnaire Stern, à la dernière fête de Bâle : « Il y a une différence immense entre aujourd'hui et le temps où j'arrivai aux Indes, il y a 46 ans. Même les indigènes ont la persuasion que l'Évangile triomphera, et nous attendons le jour de la victoire. Plusieurs des Indous cultivés disent que l'Évangile n'est pas encore la forme dernière de la religion, et qu'ils attendent cette forme parfaite et définitive : ils attendront longtemps ! »

G. Appia.



VARIÉTÉS

—

UNE VISITE A LA « MISSION DES UNIVERSITÉS » A ZANZIBAR

La mer avait été assez agitée pendant la nuit. Vers quatre heures du matin, au moment où le paquebot s'engageait dans le canal de Zanzibar, le garçon vint ouvrir le sabord de ma cabine. Nous étions sous le couvert de l'île et ne risquions plus des paquets d'eau. De ma couchette, j'apercevais une bande de terre plate, couverte de végétation. Ce n'était guère qu'une silhouette noire qui défilait sous mes yeux. Cependant je distinguais deux formes, — les plus caractéristiques, comme j'ai pu en juger plus tard, — quelque chose comme une boule épaisse, opaque, massive, un arbre évidemment, le manguier, ainsi que je le compris quand il fit jour ; à côté, ou le plus souvent au-dessus, cette sorte d'étoile légère, aérienne, que le cocotier découpe sur le ciel, à distance.

Le lever du soleil fut merveilleux ; les teintes jaunes clair, orange, puis rose se succédèrent, communiquant aux flots un miroitement opalin. Soudain les rayons de l'astre du jour étincelèrent ; ce fut de l'or pur partout, or poli, éblouissant dans le ciel, or mat sur une bande de nuages, paillettes d'or semées à profusion sur la mer.

Dans l'île qui s'éclairait maintenant, il me sembla voir, sous les manguiers en boule et le panache des cocotiers, une bande rouge, interrompue parfois ; dessous, du vert clair et frais ; dessous encore du vert foncé, frangé dans le bas de l'écume qui déferlait sur une étroite plage jaune ou qui couronnait les brisants sous une falaise basse, affouillée profondément.

Quand je montai sur le pont, après avoir déjeuné, nous étions mouillés en rade devant la ville de Zanzibar. Au centre du panorama, qui ressemble à celui de toutes les villes orien-

tales, au sens d'Arabes, s'élevait le palais du sultan, un grand cube bleuâtre, entouré de trois ou quatre étages de vérandas; en avant de ce bâtiment se dresse une tour. Dans la rade, outre trois ou quatre vapeurs, une centaine environ de boutres, portant presque tous le pavillon tout rouge du sultanat de Zanzibar. Plus d'un de ces bateaux a fait sans doute, en 1874, l'odieux trafic qui amenait au marché de Zanzibar une douzaine de mille esclaves, ce qui restait de quelques soixante mille capturés dans l'intérieur africain. Et qui oserait affirmer que l'un ou l'autre de ces « dhaou » ne fait pas encore, mais clandestinement, le commerce d'ébène vivant?

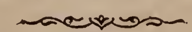
Quelle histoire, presque miraculeuse, que celle des événements principaux qui se sont accomplis en vue de Zanzibar, durant les vingt-cinq dernières années! La suppression officielle de la traite ; le départ de Stanley à la recherche de Livingstone; le passage du corps de ce martyr pour aller à l'abbaye de Westminster, porté par deux serviteurs dont il avait gagné le cœur; la nouvelle expédition du reporter américain pour tracer sur la carte d'Afrique le cours du Congo; les convois de mission qui partirent après cela pour l'ou-Ganda et pour Tanganyika ; les conflits politiques entre l'Angleterre et l'Allemagne; l'effondrement irrémédiable du pouvoir et de la dynastie de Bargash. Les événements semblent se hâter et se presser en cette fin de siècle, vers quoi? sinon vers la venue de Celui qui vient faire triompher son Église et faire régner la justice et la paix sur cette pauvre terre souillée de tant de crimes et arrosée de tant de larmes!

De nombreuses barques avaient entouré l'échelle du paquebot. L'une d'entre elles, « *licensed to carry five persons* » — l'inscription affirme le protectorat anglais, — me porte à terre. Là, point de débarcadère, point de ponton, pas de quai; rien que le gravier de la plage. Une bande de nègres se précipite à l'eau à notre rencontre; on se met debout sur l'avant de la barque; deux solides gaillards vous empoignent par les deux jambes et vous déposent à quelques pas plus

loin sur le sable humide. Alors, comme dans tous les pays étrangers, une meute de conducteurs s'acharne au voyageur. Le plus simple est d'avancer, autant qu'on le peut, sans rien dire. Un nègre, assez joli, de treize à quatorze ans probablement, portant un bonnet rouge, et pour tout vêtement une longue et légère gandoura lilas, nous accompagne, mon compagnon et moi, avec plus de persévérance que les autres et sans grandes démonstrations. Il s'est apparemment proposé de prendre possession et charge de nos deux personnes. Il réussit. Engagés dans un dédale de ruelles étroites, nous finissons par être heureux de l'avoir et nous condescendons à lui adresser la parole, — c'est l'anglais qu'il paraît comprendre le moins mal, — pour lui demander où est la poste.

Les rues sont moins étroites que celles de Constantine, par exemple, mais elles sont profondément ravinées, et, comme il avait plu à torrents pendant la nuit, il nous faut sans cesse éviter des trous assez profonds et remplis d'eau. La majorité des échoppes, surtout les meilleures, sont tenues par des Indous. Les petites, où l'on vend des fruits, du riz, des épices dont l'odeur pénétrante s'exhale de partout, ou des galettes dont l'huile rance mêle un relent âcre à tout ce concert d'odeurs, ont pour patrons des nègres. Dans les grandes boutiques, celles des Indous, celles qui ont des enseignes en anglais, on voit de l'argenterie indoue, des étoffes, des soieries, des tapis brodés, des bijoux, des objets en bois de santal, des meubles sculptés, et maints autres articles. Quelques rares magasins européens sont tenus par des juifs ou par des mulâtres portugais ou d'origine portugaise, des Souza, des Siloa, etc. Plus rarement encore, par ci, par là, un hôtel européen peu engageant, mal famé presque toujours, nous avait-on dit.

(*A suivre.*) F. H. Kruger.



Le Gérant : A. Boegner.

Paris. — Imprimerie de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 20451.



LA STATION DE CANA (Dessin de M. Christol.)

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

L'APPEL DE DIEU

Paris, le 23 juillet 1896.

Nos amis savent déjà par les journaux religieux les douloureuses nouvelles qui, pendant le mois de juillet, nous sont arrivées de nos champs de travail.

Deux de nos missions sont en deuil : au Congo, nous avons perdu madame Gacon; au Zambèze, c'est un missionnaire, M. Auguste Goy, qui nous a été enlevé.

Nous donnons plus loin, sur les ouvriers que Dieu nous a repris, tous les détails propres à intéresser nos lecteurs. Ici nous voudrions seulement, avec notre reconnaissance pour les fidèles ouvriers que nous avons perdus et notre profonde sympathie pour les familles affligées, dire les réflexions que nous inspire le nouveau et double deuil de notre Société.

Quand la mort nous ravit l'un de nos missionnaires, notre premier mouvement est de nous interroger nous-mêmes, et de

nous demander si toutes les précautions ont été prises, si tout a été fait pour ménager la santé et la vie de nos ouvriers.

Cet examen, nous nous y sommes livrés cette fois encore, et nous ne manquerons pas de recommander une fois de plus à nos frères et sœurs tous les ménagements et toutes les mesures que dicte la prudence. Mais, cela fait, il restera cette grande et triste vérité : c'est qu'une des raisons qui forcent nos missionnaires à se multiplier et parfois à se refuser le repos nécessaire, c'est leur petit nombre.

Et de nouveau nous entendons retentir dans nos cœurs la douloureuse parole du Maître : *Il y a peu d'ouvriers.*

Oui, il y a peu d'ouvriers. Où sont-ils les hommes prêts à tout quitter, famille, amis, patrie, pour l'avancement du règne de Dieu ? Aussi longtemps qu'il s'agit d'applaudir à une entreprise, de l'encourager, les voix s'élèvent, nombreuses, empressées. Mais que l'appel du Maître se fasse entendre : « Qui enverrai-je et qui ira pour moi ? » Alors, brusquement le silence se fait, et ils sont rares ceux qui répondent : « Me voici; envoie moi. »

Ils sont rares partout : mais, faut-il le dire ? Ils sont rares surtout dans nos Églises de France. Ne l'oublions pas, les derniers ouvriers tombés sur le sillon n'étaient pas des Français. M. Goy était Suisse ; M. Jacot et madame Gacon, morts au Congo français, étaient Suisses.

Grâce à Dieu, le nombre de nos élèves français a augmenté ces derniers temps. Mais combien la proportion est encore faible ! Et combien ils sont peu nombreux dans nos Églises ceux qui ont fait à Dieu le sacrifice complet d'eux-mêmes et de ceux qui leur appartiennent !

Nous trouvons naturel de donner nos enfants à la patrie terrestre. Qu'une expédition lointaine consume des milliers d'existences, nous ne nous en étonnons pas. Mais que Dieu nous demande l'un des nôtres pour son armée à lui, pour ses conquêtes à lui, nous reculons...

Et cependant, — nous l'écrivons en tremblant, — si nos deuils ont une signification ; si l'appel qui nous est adressé

pour Madagascar a un but, n'est-ce pas celui-là : une plus entière consécration de nous-mêmes et de tout ce qui est à nous, au service de Dieu ?

Qu'il nous donne lui-même d'entendre ses ordres et d'y répondre, quoiqu'il en coûte à la chair et au sang, par une entière obéissance!



COURAGE, SÉRIEUX ET SINCÉRITÉ

Il est réconfortant, au moment où Dieu met devant nous de si grandes tâches, de voir les exemples de foi que nous donnent nos Sociétés sœurs et les bénédictions que Dieu accorde à leurs efforts.

La Société épiscopale d'Angleterre va célébrer, dans trois ans, son jubilé centenaire. Fondée en 1799, elle fit, pendant quatre ans, appel à des jeunes gens anglais, sans obtenir une seule réponse favorable, et dut accepter, comme premiers ouvriers, en 1804, deux Allemands. De 1818 à 1848, Bâle ne lui fournit pas moins de 96 missionnaires; mais dès lors elle est devenue la première des sociétés protestantes. Depuis 1887, elle a adopté le principe d'accepter, quel que soit l'état de ses finances, les services de tout ministre anglais bien qualifié, qui s'offrira à elle pour l'œuvre des missions, comptant sur Dieu pour lui fournir, avec les ouvriers, les ressources nécessaires. Il en est résulté une augmentation considérable du personnel missionnaire. Du chiffre qu'il atteignait en 1886, environ 450 dont 268 missionnaires européens consacrés, il s'est élevé, en 1894, à 903, et, pendant l'année dernière, de 903 à 975. Mais il y a plus : la même Société se prépare à envoyer, cet automne, 70 nouveaux ouvriers qui n'attendent plus que leurs dernières instructions.

Les dépenses ont suivi la même marche ascendante. En

1895, elles ont atteint le chiffre de 7,275,000 francs, tandis que les ressources à peu près assurées ne sont que de 6 millions et demi. Cet automne, la Société se propose de renvoyer dans l'ou-Ganda MM. Pilkington et Baskerville avec plusieurs dames missionnaires. Parmi ceux qui s'offrent à partir, on compte un nombre croissant de pasteurs et de candidats munis de leurs grades, et sortant des collèges de Cambridge. Le Dr A. R. Cook, neveu de l'évêque Bickersteth d'Exeter, part aux frais des amis des missions de Hampstead; M. E. B. Wigram subvient lui-même à ses dépenses. En outre, il vient de se former, depuis les réunions des volontaires de Liverpool, sous la présidence du Rév. E. A. Stuart, une sorte d'association de diaconesses et de femmes-docteurs libres, qui partent en partie à leurs propres frais pour Bombay, afin d'y travailler au bien spirituel et physique des habitants de l'immense cité indoue. Miss Gollock, connue pour ses travaux en faveur des femmes de l'Inde, fait partie du Conseil de direction.

A cette occasion, le Comité vient de publier, le 9 juin, une série de résolutions. La première est un acte de joyeuse confiance en Dieu et d'actions de grâce. La deuxième relève les efforts faits pendant les dernières années par les amis des missions et le nombre croissant de réunions de prières instituées en faveur de l'évangélisation du monde. La troisième met les amis de l'œuvre au courant des difficultés financières du moment. La quatrième annonce les augmentations prévues dans le personnel et dans les champs d'action. La cinquième fait observer que la bénédiction divine a été particulièrement accordée aux efforts de la Société, depuis que le Comité a adopté résolument une marche d'expansion et de foi, marche qu'il ne saurait abandonner, à moins d'y être contraint par Dieu lui-même. Enfin, la sixième est un appel confiant et sérieux aux prières et à la libéralité de ceux qui vont voir partir bientôt, pour les champs divers du monde païen, 70 missionnaires nouveaux.

Ce même esprit de foi et d'initiative se retrouve dans un

article de M. Baskerville, qui réjouit ses lecteurs par la revue des remarquables progrès obtenus sur les bords du lac Victoria et accompagne la carte de l'ou-Ganda de preuves évidentes qu'il faut, pour cette mission en plein rapport, un nombre beaucoup plus considérable de missionnaires européens, le Comité ayant été obligé, contrairement à ses principes, de laisser plusieurs stations aux soins d'un seul homme.

D'autre part, le *Journal de Bâle* nous présente les intéressants portraits de quelques-uns des 18 ouvriers, pour la plupart fort jeunes, que la Société a perdus depuis 1895. On ne peut considérer sans émotion les traits de ces jeunes chrétiens, morts au champ des missions, et qui ont trouvé aussitôt des successeurs prêts à relever leur manteau.

C'est cette foi courageuse et ce sérieux dans le sacrifice que Dieu est en droit d'attendre de l'Église qui envoie les missionnaires. Le Dr Pilkington, de l'ou-Ganda, le rappelait à la grande réunion annuelle de St-Jame's Hall : « Savez-vous, disait-il, comment la bénédiction nous est arrivée dernièrement dans l'ou-Ganda? — Par la confession de nos péchés! — Nous nous sommes jugés nous-mêmes, et Dieu ne nous a pas jugés. Écoutez ce qui nous arriva : Un de nos convertis vint un jour dire au Conseil d'Église qu'il retournait à la polygamie ou au paganisme. Je le pris à part, lui fis sentir sa responsabilité et lui dis : « Vous rendez-vous compte de ce que vous faites? » Il me répondit : « Je vous dis que le christianisme ne me fait aucun bien ».

Oh! combien je voudrais que tout chrétien d'Europe fût aussi sincère que ce noir! — Nous nous mîmes à prier entre chrétiens et à confesser nos fautes; nous racontâmes au culte du lendemain matin le fait humiliant de cet homme, désireux de quitter une religion qui lui semblait impuissante, et nous dîmes aux auditeurs : « Accumulez autant de bois, sec ou vert, que vous voudrez, ce bois ne vous réchauffera pas; ce qu'il faut, c'est que le feu du Saint-Esprit descende sur notre bois, pour mettre tout en flammes! » De nos

confessions est venu notre relèvement; l'œuvre a repris, et parmi les premiers à se convertir s'est trouvé cet homme qui allait renier la foi. Je ne pense pas qu'il dise maintenant que le christianisme ne lui fait pas de bien! »

N'est-ce pas là ce qu'il nous faut, à l'heure actuelle, à nous aussi : la consécration joyeuse, le courage de la foi, le sérieux du sacrifice et, avant tout, la pleine sincérité devant Dieu?

G. A.



RÉUNION DU 28 JUIN A L'ORATOIRE

Disons-le d'emblée : la réunion du 28 juin 1896 a été une des plus belles assemblées de missions dont nous ayons gardé le souvenir. Bien avant l'heure indiquée, le grand temple de l'Oratoire se trouvait rempli; même les galeries supérieures ont dû être ouvertes pour recevoir les arrivants. Cet empressement des amis des missions devait être amplement justifié. Il s'agissait, en effet, de revoir et d'entendre M. Coillard, le fondateur de la mission du Zambèze; cet homme, naguère si malade qu'à plusieurs reprises l'Église l'a considéré comme mourant, et qui se trouvait au milieu de nous, faible encore, mais en bonne santé. Un grand attrait de la réunion était aussi la présence de M. Ratsimihaba, officier malgache, en mission à Paris, et chargé par la reine d'un message spécial pour le Comité. Enfin, le Sénégal était représenté par M. le missionnaire B. Escande, arrivé la veille à Paris.

Après le chant du cantique : « C'est un rempart que notre Dieu, » la lecture d'une portion des Saintes Écriture et la prière, faites par M. *Hollard*, le président M. *J. de Seynes* a souhaité une cordiale bienvenue aux trois représentants de

nos missions présents parmi nous. Ensuite, il a donné la parole à M. *Lacheret* qui, s'inspirant de la circonstance, a prononcé une belle allocution que nous voudrions pouvoir reproduire en entier. Le manque de place nous oblige à nous borner à quelques extraits.

« Il y a quelques mois, a dit l'orateur, un pasteur malgache écrivait sur son carnet, avec une émotion reconnaissante : Aujourd'hui nos yeux ont vu un pasteur français. Nous éprouvons ce soir, en voyant au milieu de nous un protestant malgache, un sentiment du même genre.

« Ce qu'est là-bas pour nos compatriotes le représentant de notre Société des missions, ou plutôt du protestantisme français, M. Lauga, et avec lui M. Krüger, vous l'êtes ici pour nous. Vous représentez à nos yeux le protestantisme malgache tout entier, et votre présence nous rend sensible le lien qui existe désormais entre nos Églises et les vôtres. Ce soir, c'est la France protestante qui vous reçoit; c'est en son nom que nous nous sentons le droit et que nous sommes heureux de vous dire : nous, protestants français, nous considérons les protestants de Madagascar comme nos frères; nous nous préoccupons de leurs besoins; nous avons le souci de leur avenir; nous voulons — et nous sommes décidés à faire tout ce qui nous sera possible pour cela — qu'ils puissent continuer à adorer Dieu selon leur conscience, à lire sa parole, et à répandre librement la connaissance de son Évangile dans la grande île africaine.

« ... Nous savons qu'il y a dans l'histoire de vos Églises des pages aussi belles que les plus belles pages de notre histoire. Nous savons que Jésus-Christ a eu parmi vous, comme parmi vos ancètres, des confesseurs et des martyrs et qu'il a encore aujourd'hui parmi vous de fidèles disciples, et c'est pourquoi nous sommes convaincus que vos Églises sortiront de la crise qu'elles traversent, fortifiées et agrandies.

« Vous n'avez pas attendu jusqu'à la fin de ce siècle pour connaître la liberté religieuse. Elle existe dans votre île depuis le jour où une grande reine chrétienne a proclamé que dans

ses états la *prière* (c'est le nom sous lequel vous désignez le culte chrétien) n'était ni commandée ni défendue. Inscrite depuis plus de cent ans dans nos lois, il n'est pas possible que là où flotte le drapeau de la France, cette liberté des âmes, la plus nécessaire de toutes, ne soit pas respectée et maintenue. Vous en avez reçu la promesse formelle et nous sommes assurés qu'aucun gouvernement n'oserait reprendre sur ce point la parole de la France.

« ... Je dois me borner à ces quelques paroles pour vous exprimer toute notre cordiale et fraternelle sympathie, car il me reste encore à dire à ces deux frères blancs qui nous arrivent d'Afrique quelque chose de l'affection et de la joie qui remplit nos cœurs.

« L'un deux est pour moi presque un inconnu; c'est à peine si je me souviens de lui avoir serré la main, un jour, à la maison des missions. Mais il y a entre lui et notre Église de l'Oratoire un lien très spécial et très étroit, c'est la pauvre esclave rachetée et entretenue par notre école du dimanche, celle que nos enfants, et nous avec eux, nomment toujours « la « petite Émilie». Nous savons à quel poste difficile Dieu vous a appelé, mon jeune frère, et avec quelle courageuse ardeur vous vous y êtes rendu et vous y tenez bon. Le Sénégal ! Ce nom signifie pour nous un pays de sable et de feu, un sol aride, un climat meurtrier. Ce nom signifie également une œuvre lente et pénible, tous les fanatismes et tous les paganismes à refouler, des résultats incertains et un perpétuel recommencement. Voilà comment nous nous représentons cette vieille mission du Sénégal, et voilà aussi pourquoi nous bénissons Dieu de ce que, là où plusieurs sont déjà tombés, vaincus par la maladie ou lassés de la lutte, vous êtes resté debout, toujours vaillant, patient et fidèle.

« Et que dirai-je à celui qui nous revient du centre de l'Afrique après une absence de quatorze ans ? Avec quelle attention passionnée nous l'avons suivi là-bas, sur les bords du Zambèze, dans ce pays d'effroyable corruption où il allait, au nom de nos Églises, porter l'Évangile de la sainteté et du sa-

lut! Avec quel ardent intérêt nous nous sommes associés à ses durs labeurs, à ses épreuves et à ses joies! Avec quel espoir nous nous sommes demandé — jusqu'à la dernière heure — s'il nous serait donné de le revoir encore ici-bas! « Voici, disait saint Paul en parlant de son cher Epaphrodite, « il a été malade et tout près de la mort, mais Dieu a eu « pitié de lui, et non seulement de lui, mais aussi de « nous (1). » Ne dirait-on pas que c'est pour nous que ces choses ont été écrites?

« Parmi ceux qui sont dans ce temple, il y en a plus d'un assurément qui se souvient d'avoir entendu, au mois de janvier 1882, ces paroles mémorables : « Que cette heure vous apprenne ce que vos missionnaires vous demandent. Ils ne vous demandent ni votre pitié, ni votre admiration. Votre pitié, ils n'en ont pas besoin. Votre admiration, ils n'en sont pas dignes. Mais ce qu'ils espèrent de vous, c'est votre sympathie, c'est un redoublement de prières. » — Vous les avez eues, cher et vénéré frère, cette sympathie et ces prières redoublées que vous espériez. Elles vous sont venues non seulement de la France protestante, mais de toute la chrétienté évangélique, — d'Italie, de Suisse, d'Alsace, de Belgique, d'Angleterre, de cette Hollande où, je puis l'attester, vous avez eu dès le commencement et vous avez encore tant d'amis fidèles. Mais quoi que vous ayez pu dire, nous avons été forcés d'y ajouter quelque chose de plus, — non pas notre pitié, sans doute, mais cette admiration — ou, si décidément vous ne voulez pas de ce mot, — ce respect plein d'amour qui est dû à tous les grands serviteurs de Dieu, choisis par lui et appelés à faire dans le monde, par la présence de son Esprit, dans l'humilité et dans la foi, son œuvre éternelle. Vous avez ajouté à la couronne de notre Société des missions un de ses plus beaux fleurons, et au nom de tous ceux qui demandent à Dieu que son règne vienne, nous vous en bénis-

(1) Phil. II, 27.

sons, ou plutôt nous en bénissons Celui aussi à qui seul nous voulons tous ici donner gloire. »

Au moment où M. Lacheret cessait de parler, un beau chant, exécuté par le chœur de l'Oratoire, s'est fait entendre et a puissamment contribué à l'édification de l'assemblée.

La parole est ensuite donnée à *M. Escande* : « Il m'eût été doux, dit-il, de me présenter devant vous comme notre vénéré frère Coillard, les mains pleines de gerbes. Il m'eût été doux de vous dire : parti en votre nom pour prêcher Jésus-Christ aux peuplades de la Sénégambie, nous avons vu des foules accourir pour entendre notre message, des pécheurs par centaines passer des ténèbres à la lumière. Hélas ! il faut être plus modeste, et au lieu de vous parler de gerbes, je dois me borner à vous parler d'épis. »

Puis, après avoir rendu compte de quelques-unes des difficultés de l'œuvre du Sénégal, M. Escande a ajouté : « Le Seigneur n'a pas trompé notre attente. Une éclaircie s'est faite dans notre ciel. Coup sur coup, dix conversions survenues, tant parmi les enfants de notre école que parmi les adultes, sont venues nous montrer que Dieu avait mis sa bénédiction et son sceau sur l'œuvre de nos mains... Dix conversions, c'est peu sans doute ; mais n'est-ce pas l'ondée qui précède la pluie fécondante ? Nous la voulons pour Saint-Louis, pour ces vastes régions de l'Afrique occidentale française qui vont du fleuve du Sénégal à la Côte d'Ivoire et de l'Océan au lac Tchad, pour cet immense domaine colonial huit fois grand comme la mère-patrie et que, seuls, les missionnaires français ont le droit d'évangéliser...

« Puissions-nous seulement prendre toujours mieux conscience, vous ici, nous là-bas, de ce que Dieu réclame de nous, des travaux qu'il nous propose, des sacrifices auxquels il nous appelle ! Et puisse-t-il nous trouver partout et toujours fidèles à notre poste — fidèles à le prier, fidèles à le servir — fidèles à nous tenir dans l'humilité véritable, pour qu'à lui et à lui seul soit la gloire. »

Le moment est venu pour *M. Coillard* de se faire entendre. Pendant près de quarante minutes il tient l'auditoire suspendu à ses lèvres par le récit à la fois sobre et émouvant des difficultés de toutes sortes accumulées sur sa route et la manière dont Dieu l'en a fait triompher. Nous renonçons à résumer ce discours; notre frère devant se faire entendre dans plusieurs Églises, les amis des Missions ne seront donc pas lésés : ils auront le privilège de voir et d'entendre notre vaillant missionnaire lui-même.

Une brève allocution de *M. Édouard Sautter*, toute vibrante d'émotion et de reconnaissance, a terminé la série des discours. « Nos cœurs sont pleins, a-t-il dit en s'adressant à M. Coillard, et il faut qu'ils débordent. Nous ne pouvons pas vous laisser dire que notre présence ici est simplement la preuve de l'intérêt que nous portons à votre œuvre. Elle signifie autre chose encore : elle signifie que nous vous avons voué depuis longtemps une profonde affection, toute faite de respect et de reconnaissance... Des bords du Zambèze, vous nous avez bien souvent fortifiés, consolés, éclairés. Une chose nous manquait, nous ne pouvions pas vous *voir*. Nous nous disions, chaque fois que vous nous faisiez du bien : quand donc, oh ! quand donc le verrai-je? Ce jour est enfin venu, Dieu en soit mille fois béni !...

«... Ah ! vous ne pouvez pas nous empêcher de vous dire tout ce que nous éprouvons pour vous d'ardente reconnaissance. Ils sont tout prêts à se lever pour confirmer mon dire, ceux qui étaient découragés, abattus, prêts à perdre toute confiance et à penser : « Dieu m'oublie ». Et voici, le *Journal des Missions* arrivait; ils cherchaient votre signature, et à mesure qu'ils vous lisaient, la paix redescendait dans leur âme; ils comprenaient comment il faut attendre en silence la délivrance de l'Éternel, et ils n'osaient plus parler de découragement, puisque vous, vous là-bas, vous ne vous découragiez pas...

«... Vous ne voulez pas qu'on vous admire ni qu'on vous

exalte. Nous n'y pensons pas nous-mêmes. Nous savons que vous n'auriez jamais pu être tout ce que vous avez été ; vous n'auriez jamais fait tout ce que vous avez fait si vous aviez cherché en vous-même le secret de votre force et de votre vie. Ce n'est pas vous qui l'avez vécue, cette vie ; c'est Christ qui l'a vécue en vous. Gloire à Jésus-Christ!...

«... Nous avons beaucoup reçu du Seigneur par votre entremise; vous pouvez maintenant beaucoup nous demander en son nom. Vous voulez, toujours plus, notre argent; vous voulez nos fils et nos filles, vous voulez nos vies, — demandez-nous tout cela. En vérité, ne serions-nous pas des hypocrites si, par notre présence ici, nous ne disions pas à notre Divin Maître : « Parle, Seigneur, demande, commande, nous « voulons être obéissants ! »

« Mais pourquoi tant de paroles! Et ne répondrai-je pas plus complètement encore aux sentiments qui remplissent tous nos cœurs en vous demandant, ô mon frère, la permission de vous donner en notre nom à tous la plus tendre et la plus respectueuse des accolades! »

Une prière de *M. G. Appia,* présentant à Dieu tous nos champs de mission et toutes les missions, a dignement clos cette réunion qui a été une vraie fête pour tous ceux qui ont eu le privilège d'y assister.

La collecte faite dans les rangs de l'assemblée a produit 722 francs, auxquels un anonyme a ajouté, dès le lendemain, la somme de 1,000 francs.

NOTES DU MOIS

Nous tenons à annoncer sans retard, quitte à en rendre compte plus tard en détail, une publication due à la plume de M. le missionnaire Jacottet et qui a pour titre : *Études*

sur les langues du Haut-Zambèze ; textes originaux recueillis et traduits en français et précédés d'une esquisse grammaticale (1). C'est là une bonne fortune pour tous les amateurs de linguistique et de grammaire comparée. Ceux, toujours plus nombreux, qu'intéressent les langues africaines y trouveront certainement leur compte, et nous remercions M. Jacottet pour ce beau travail qui fait honneur à la Société des missions.

Mentionnons une modeste publication intitulée : *Catalogue des principaux ouvrages, journaux et publications missionnaires en langue française.* Ce catalogue, dressé par M. D. Couve, étudiant à Montauban et futur missionnaire, et publié par le Comité du « Mouvement volontaire des Étudiants se destinant aux Missions », rendra service à tous ceux qui veulent étudier les questions relatives aux missions.

Nous rappelons que la deuxième édition du beau livre : *E. Dhombres, quelques souvenirs*, a paru il y a quelque temps déjà. Nous engageons ceux de nos lecteurs qui le peuvent à se procurer ce volume; ils y trouveront à la fois une édification saine et forte et des informations précieuses sur les événements auxquels M. Dhombres fut mêlé, L'ouvrage contient, en appendice, les discours prononcés lors des funérailles du regretté pasteur de Paris. Nous rappelons que cet ouvrage se vend au profit de la Société des missions.

Un autre livre plus modeste, mais très attachant aussi, est celui intitulé : *Une Femme missionnaire, souvenirs de la vie et de la mort de madame Coillard.* Plusieurs de nos amis le connaissent déjà; nous voudrions recommander à tous les autres de se procurer ce petit volume et de le faire connaître autour d'eux.

Dans sa dernière séance, le Comité a prononcé l'admission de M. P. Tisseau comme élève missionnaire. M. Tisseau entrera, en octobre, dans la section préparatoire des Bati-

(1) Se vend à Paris, chez Ernest Leroux, éditeur, 28, rue Bonaparte.

gnolles. Le Comité a aussi accepté les services de M. Th. Burnier, élève de la Faculté libre de Lausanne. M. Burnier passera un an à la Maison des missions avant qu'une destination lui soit assignée.

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que les Églises du Poitou viennent d'organiser un Comité auxiliaire pour leur région. Ce *Comité auxiliaire du Poitou* a constitué comme suit son bureau : MM. Gonin, pasteur à Melle, président ; Delattre, pasteur à Saint-Laurent, secrétaire, et Jézéquel, pasteur à Souvigné, trésorier.



MADAGASCAR

Dernières nouvelles de nos délégués. — Importantes décisions.

Comme nous le faisions prévoir il y a un mois, nos deux délégués se sont vus dans l'impossibilité d'effectuer à l'époque fixée d'avance cette visite au Betsiléo, à laquelle ils étaient si chaleureusement invités par les missionnaires de ce district. Le mouvement fahavaliste, dont la lettre de M. Krüger, publiée ci-dessous (1), donne une idée d'ensemble, a barré la route du Sud, et ils ont dû renoncer, à leur grand regret, à un projet qui leur tenait à cœur autant qu'à nous-mêmes. Espérons que ce projet pourra être repris dans une période plus calme par celui de nos délégués qui doit prolonger encore son séjour à Tananarive pendant quelques mois en attendant d'être lui-même remplacé.

Nos amis ont jugé, en effet, que le moment était venu pour

(1) Voir l'article : *A propos de l'attaque de la Mission norvégienne à Sirabé,* page 386.

eux d'arrêter leurs plans de retour. Après mûre délibération, ils se sont tracé le programme suivant :

Tananarive et les districts accessibles qui l'entourent ayant été visités à fond, il leur a paru qu'en fixant à la fin de juin le terme de leur activité commune, ils avaient fait aussi large que possible la part de l'enquête et des travaux préparatoires dont ils ont été chargés. Il a donc été entendu que, sauf événement imprévu, M. Krüger quitterait Tananarive le 30 juin, et s'embarquerait le 7 juillet à Tamatave pour la Réunion, l'île Maurice, et Natal. Si rien n'a mis obstacle à ce projet, M. Krüger, au moment où ce journal paraîtra, aura débarqué à Durban et sera à la veille d'arriver au Lessouto qu'il compte visiter en passant. Il consacrera à cette visite le mois d'août, et, dès les premiers jours de septembre, il s'embarquera au Cap de manière à arriver en Europe un peu avant la rentrée de la Maison des missions.

Disons tout de suite qu'en se rendant au Lessouto, M. Krüger espérait y rencontrer un membre du Comité délégué de Paris pour visiter notre plus ancien champ de travail. Nous n'avons pas besoin de dire à quel point une députation de ce genre répondrait aux vœux, soit de nos frères du Lessouto, soit du Comité lui-même. Elle reste inscrite à notre ordre du jour et nous espérons bien qu'un jour elle pourra s'effectuer dans de bonnes conditions. Actuellement, la chose n'a pas été possible, à notre grand regret.

Quand à M. Lauga, il reste pour le moment à Tananarive ; mais lui aussi pense à un retour que ses devoirs envers son Église et envers les siens ne lui permettent pas, pense-t-il, de différer longtemps. Aussi nous presse-t-il de lui envoyer le successeur auquel il remettra le dépôt actuellement placé entre ses mains.

Telles sont les décisions de nos délégués ; elles ont été prises le 24 mai, jour de la Pentecôte, après une longue et sérieuse délibération ; le Comité en a eu connaissance à la fin de juin. On sait, d'autre part, par notre dernière livraison, les résolutions qui venaient d'être prises ici à cette date. Pour

y donner suite, le Comité a adressé vocation simultanément à deux pasteurs, l'un et l'autre bien qualifiés, au jugement de ceux qui les connaissent, pour remplacer nos délégués. De ces deux pasteurs, l'un a cru devoir décliner l'appel du Comité : il lui a paru que ses circonstances personnelles s'opposaient à son départ. L'autre a accepté, et nous pouvons dès maintenant le présenter à nos lecteurs, en exprimant notre profonde reconnaissance de son entrée au service des missions : c'est M. Edmond Meyer, actuellement pasteur à Hargicourt (Aisne), anciennement pasteur à Saint Geniès (Gard). M. Meyer est depuis longtemps attaché à l'œuvre des missions, vers laquelle il est attiré par une véritable vocation. Les obstacles qui se sont opposés jusqu'à ce jour à son départ ont cédé devant l'appel pour Madagascar.

Malheureusement, si le concours de M. Meyer nous est acquis, son départ ne pourra pas se faire à temps pour que M. Lauga puisse l'installer lui-même dans ses fonctions. M. Meyer comprenait comme nous, comme nos Églises, le prix qu'aurait eu, et pour lui-même et pour l'œuvre, cette transmission immédiate ; mais il lui a été impossible de se dégager de manière à partir en temps utile. Il faut se rappeler, en effet, que la bonne saison pour aller à Madagascar va de mai à octobre. M. Meyer aurait dû, pour rejoindre à temps M. Lauga et permettre à celui-ci de partir avant que la saison soit tout à fait mauvaise, quitter la France dès le mois d'août, ou, au plus tard, au commencement de septembre. Malgré toute notre insistance et malgré toute sa bonne volonté, M. Meyer n'a pas cru pouvoir se mettre en route dans un délai aussi court ; il n'a pas cru possible, non plus, comme nous le lui avions proposé, de partir seul en ajournant à l'année prochaine le voyage de sa famille. Ce n'est donc qu'au printemps prochain qu'il pourra partir avec les siens pour Tananarive.

Le remplacement de nos délégués par leurs successeurs définitifs n'ayant pu se faire, il a fallu avoir recours à un intérimaire d'autant plus difficile à trouver que le temps qui nous était laissé pour le rechercher était plus court. Où

trouver l'homme prêt à partir presque immédiatement et suffisamment préparé à la tâche difficile qui incombera au remplaçant, même provisoire, de M. Lauga? Nos délégués, prévoyant le cas d'un *interim*, avaient pensé qu'un des élèves missionnaires ayant fini leurs études pourrait en être chargé; mais cette combinaison n'a pas paru au Comité offrir les garanties suffisantes, et il a cherché ailleurs.

Sans l'état de pénurie où les événements de ces dernières années ont réduit la mission du Lessouto, il eût été naturel de demander à l'un des missionnaires français de ce champ de travail de passer le détroit de Mozambique et de prêter son concours à l'œuvre que nous avons commencée à Madagascar; nous sommes assurés qu'en temps normal un appel de ce genre eût trouvé notre corps missionnaire du Lessouto unanimement disposé à nous prêter son concours. Mais, ici encore, nous nous heurtions à de véritables impossibilités : le Lessouto n'a pas le nombre d'hommes qu'il lui faudrait pour suffire à l'œuvre actuelle ; lui prendre un de ses ouvriers, même pour un temps limité, c'eût été faire de l'ordre avec du désordre, ouvrir une brèche pour en combler une autre. Il a donc fallu renoncer à une combinaison qui, à d'autres égards, se recommandait par de si bonnes raisons.

Cependant, le temps pressait; il fallait agir. A moins de prier M. Krüger lui-même de rebrousser chemin et de remplacer son collègue à Tananarive, il fallait trouver un homme auquel ses circonstances personnelles permissent de partir presque immédiatement. Nous sommes heureux de dire que cet homme s'est trouvé dans la personne du missionnaire Escande, récemment arrivé du Sénégal. Informé par nous de l'embarras où nous mettait l'ajournement du départ de M. Meyer, M. Escande nous a immédiatement télégraphié : « Suis à la disposition du Comité. Que Dieu vous dirige. » Il est superflu de dire combien il nous en a coûté de demander à notre missionnaire de renoncer à un congé bien mérité et qui, une fois déjà, avait été ajourné. Mais les circonstances ne nous laissaient pas la liberté d'agir autrement, et nous

avons accepté avec reconnaissance le concours de M. Escande, dans l'espoir que son voyage à Madagascar portera d'heureux fruits, aussi bien pour lui-même que pour l'œuvre du Sénégal.

La date exacte du départ de M. Escande n'est pas encore fixée : il aura lieu, si possible, par le courrier qui quitte Marseille le 25 août.

Cet exposé serait incomplet si nous taisions l'impression pénible sous laquelle nous nous sommes trouvés pendant nos recherches de ces derniers temps. C'est celle *du petit nombre d'hommes véritablement disponibles que possède actuellement notre protestantisme pour l'œuvre de Madagascar*. Nous soulignons à dessein ces mots, espérant qu'ils iront troubler dans leur repos ceux que Dieu a peut-être désignés déjà pour cette grande œuvre, mais qui s'ignorent encore eux-mêmes, ou n'ont pas le courage de s'offrir.

C'est avec une joie profonde que nous saluons, à son entrée dans l'œuvre, M. E. Meyer. Mais Madagascar réclame de nous plus qu'un homme; il nous en faut plusieurs : il en faut pour l'œuvre pastorale et missionnaire proprement dite; il en faut pour l'œuvre scolaire qui s'imposera, tant dans les établissements relevant des autres missions que dans celui dont nous aurons peut-être nous-mêmes à accepter la charge. Nos délégués nous diront exactement en quoi consistera l'œuvre qui nous attend à Madagascar; mais l'expérience montre que si nous voulons être prêts *à temps*, il faut nous préparer *d'avance*. Nous avons reçu quelques offres de service : il en est dans le nombre qui paraissent utilisables; mais il nous en faut d'autres encore, pour que, le moment venu, nous puissions choisir et envoyer à Madagascar des cadres vraiment solides, des hommes bien qualifiés et capables de diriger l'œuvre future. Que ceux qui ont quelque ouverture à nous faire, pasteurs, professeurs, ou instituteurs, ne tardent donc pas à nous écrire. Il n'y a pas de temps à perdre.

LESSOUTO

LA STATION DE CANA

La vue de la station de Cana que nous mettons en tête de ce numéro a été faite peu de temps après l'inauguration de la nouvelle chapelle.

Cette station a d'abord été fondée en 1840 par M. le missionnaire Keck, mais à peine les premiers travaux d'installation étaient-ils commencés, que des querelles interminables surgirent parmi les chefs du pays, si bien que M. Keck dut suspendre ses travaux et aller occuper un autre poste.

Ce ne fut que longtemps après, en 1872, que M. Kohler fut appelé à reprendre cette œuvre qu'il dirige encore actuellement.

La chapelle, qui récemment a été élevée sous la direction de M. Kohler, fait non seulement l'éloge de l'architecte, mais aussi celui des élèves de notre école industrielle de Léloaleng qui en ont été les maçons et les charpentiers.

Si l'œuvre de Cana a été longue à se développer — la population du district s'étant montrée plus qu'ailleurs rebelle à l'influence de l'Évangile — les chiffres indiqués par la dernière statistique sont des plus encourageants. Les membres d'Église atteignent le total de 441, plus 215 catéchumènes répartis dans 10 annexes et dans une population de 12 à 15,000 âmes.

L'œuvre de Dieu avance, malgré les difficultés de tous genres qu'elle rencontre. Partout ses progrès sont évidents et faits pour réjouir tous ceux qui répètent les paroles du Sauveur : « Que ton règne vienne ! »



M. MERCIER A LÉLOALENG

On se souvient que M. Mercier, empêché de continuer son voyage au Zambèze, s'est installé pour quelque temps au Lessouto. Nous espérons que ce retard, tout en lui permettant d'attendre un compagnon de voyage, lui procurera l'occasion de faire bonne connaissance avec le Lessouto et spécialement avec l'Ecole industrielle de Léloaleng. Un stage dans cette école lui sera d'une grande utilité pour sa carrière future. Il met d'ailleurs son temps à profit, comme le montrent les lignes suivantes extraites d'une lettre écrite de Léloaleng en date du 8 juin.

« Il y a environ quinze jours que je travaille à l'école, où je fais du charronnage, de la forge, de la charpente, de la ferblanterie, des réparations de pendules, etc. Le soir, ma femme et moi prenons des leçons de sessouto et d'anglais de mesdemoiselles Louise et Mary Cochet.

« Au sud de l'Afrique, c'est maintenant l'hiver, et nous le sentons; il fait réellement froid par moments, et les journées sont courtes. A l'atelier, le travail commence à neuf heures et demie et se termine à cinq heures. De sept à neuf heures, nous avons nos leçons, et le reste du temps pour les apprendre. Vous voyez que nos journées sont suffisamment remplies...

« L'Ecole industrielle est très intéressante. On y fait des meubles de sapin, de la charpente, des réparations de wagons et de voitures, la forge, la taille de la pierre, la maçonnerie et des réparations de toutes sortes, même des casseroles. Les élèves, qui sont en ce moment au nombre de quarante-six, ont tous les jours, avant le travail, une leçon de calcul mental, d'anglais et de lecture en sessouto, etc. C'est mademoiselle Louise Cochet qui donne ces leçons. Quelques élèves apprennent le charronnage et la forge; d'autres la bâtisse ou la menuiserie. Certains de ces garçons sont très adroits... »

AU JOUR LE JOUR

(*Extraits du Journal d'un missionnaire.*)

Le 10 mars. — J'ai vu aujourd'hui, à Maté, un homme de vingt-quatre ans environ, nommé Masothonyané, un impotent. Ses jambes sont pliées en deux, ses genoux ankylosés. Pour circuler, il glisse sur ses pieds, s'appuyant d'un côté sur un bâton, de l'autre sur sa main garnie d'un petit soulier en peau de mouton. Il fait ainsi, pour aller à l'Église, trois ou quatre kilomètres à travers les pierres et les ravins. Il est converti. Il évangélise dans les villages voisins. Il voudrait devenir évangéliste. — Voilà un homme qui, probablement, doit son salut à une infirmité physique. S'il était ingambe, il courrait les fêtes païennes comme ses camarades qui, ainsi que sa famille entière, sont tous païens. — Bel exemple à citer aux gens que rien n'empêche de fréquenter les services religieux et qui pourtant n'y vont jamais.

1er juin. — Un jeune païen vient de mourir dans les environs. Bien entendu, on dit qu'il a été ensorcelé par un rival qui lui a fait boire de la bière dans laquelle il avait mis *quelque chose*. Au Lessouto, ne meurent de mort naturelle que les vieillards; tous les autres passent pour avoir été ensorcelés. Avant de mourir il dit : « Autrefois je disais que les choses de Dieu n'étaient que des fables. Aujourd'hui, je vois que c'est la vérité vraie. » — La mort, qui ferme les yeux du corps, ouvre parfois ceux de l'âme. Mais que de gens, pour avoir refusé de voir la vérité, meurent dans les ténèbres de l'incrédulité, sans Dieu et sans espérance !

24 juin. — Ntholé me disait aujourd'hui :

— Oui, je m'enivre quand je vais travailler dans les champs avec d'autres hommes.

— Mais, pourquoi ne pas boire modérément ?

— Si je bois peu, les gens diront que je dédaigne leur nourriture.

Une sotte peur, surtout des vauriens, suffit donc pour pousser un homme à s'enivrer? Hélas! au fond de bien des vies perdues, il y a cela, et il n'y a que cela, au commencement de la dégringolade du moins.

19 juillet. — Rencontré sur la grande route une jeune femme (très jolie) avec laquelle j'ai échangé les salutations d'usage. Elle me dit :

— Qui es-tu?

— Je suis le missionnaire de L...

— Ah ! C'est toi qui arraches les dents?

Être missionnaire de l'Évangile et n'être connu que comme arracheur de dents, ce n'est pas du tout l'idéal. Pour bien des païens, nous ne sommes guère autre chose : des gens qui donnent des purgatifs et des émétiques, et qui extraient des dents. C'est la faute des païens, qui ne s'intéressent pas à l'Évangile. Mais encore, que ce ne soit pas celle du missionnaire qui « cache la lumière sous un boisseau ».

3 août. — Vu l'une des femmes de feu Sékouati, un renégat qui vient de mourir en parlant de repentance, de foi, d'espérances chrétiennes.

J'ai demandé à cette femme :

— Eh bien! penses-tu toujours à ce que Sékouati disait avant de mourir?

— Oui, je ne l'ai pas oublié; je me le rappelle, et je m'en sers pour consoler les gens qui viennent me consoler.

La malheureuse! elle parle de donner aux autres les consolations de l'Évangile alors qu'elle a quitté son vrai mari pour vivre avec un autre homme, et qu'elle est encore toute païenne elle-même! Patois de Canaan, phrases pieuses, cela abonde parmi les païens comme ailleurs. On en use avec naïveté, croyant que c'est comme cela qu'il faut faire. Mais que de fois le païen est d'une hypocrisie cynique en parlant de Dieu !

6 novembre. — Un chef a convoqué les chrétiens de son district pour qu'ils « prient pour la pluie». Ils sont venus avec leurs évangélistes. On a prêché, on a prié. Pendant ce

temps un docteur païen, faiseur de pluie de son métier, faisait toutes sortes de simagrées et d'incantations pour attirer les nuages. Et une troupe d'hommes courait les montagnes pour tuer des antilopes et des singes, certaines parties du corps de ces innocentes bêtes étant, paraît-il, nécessaires pour ouvrir les bondes du ciel. Le docteur avait suggéré à son chef de convoquer les chrétiens, et combiné ce triple effort pour obtenir la pluie. « Comme cela, disait-il, je suis plus sûr de réussir. Trois valent mieux qu'un. » — Un farceur, celui-là, un malin. Ils sont tous comme cela, comptant sur l'ignorance et la crédulité du gros public pour le duper à leur guise. Ce qui prouve combien les païens sont embourbés dans leurs erreurs, c'est qu'ils croient encore fermement à leurs sorciers et se laissent tromper par eux avec la plus aveugle complaisance. Qui aime les ténèbres en pâtit.

16 décembre. — Une vieille chrétienne m'a amené ce matin un petit enfant pour que je lui donne de la médecine.

— Pourquoi n'est-ce pas sa mère qui l'a apporté ?

— C'est que sa mère est païenne ; elle dit : Si je vais moi-même, j'ai peur que monsieur ne me dise de me convertir...

Allons ! je ne suis plus connu pour un arracheur de dents seulement. C'est un progrès. Être connu pour vouloir la conversion des païens et y pousser ferme, c'est bien là ce que doit ambitionner un missionnaire. — Mais encore ne faut-il pas abuser, de peur d'éloigner les gens au lieu de les attirer. Ah ! mon Dieu, comment faire pour avoir le tact, la mesure, la sagesse nécessaires pour manier ces païens si bizarres?...

2 octobre. — Visite d'A***, un chrétien d'une annexe, que je ne connais pas encore. Il a fait trois heures à cheval pour me voir. Figure presque jaune, regard limpide et intense, expression intelligente et intéressante. Il me dit :

— Je vivais en paix, quand un jour je me suis senti mal à l'aise dans mon âme. A M***, où j'étais en visite, on me demanda de faire la prière du matin. J'acceptai, je priai. Un autre jour, je dus refuser, parce que je sentais que je n'étais pas encore un saint (!), que j'étais encore pécheur. Je n'ai pu

dormir pendant plusieurs nuits. Une nuit, je crus que je parlais à quelqu'un. Il me montrait que, jusqu'à présent, quoique chrétien, je ne m'étais pas réellement *donné* à Dieu. Je crois que c'est Jésus qui m'a envoyé ce « miracle » pour m'éclairer sur moi-même. Aujourd'hui je me donne à lui réellement, de tout mon cœur, pour être son témoin et le servir. »

Cela dit avec un accent de sincérité et de conviction, et une sérénité extraordinaire.

Cette démarche remarquable m'a frappé. C'est le réveil individuel et spontané, le vrai réveil. Dans ce pays où le paganisme fait régner le silence de la mort, ou encore parmi des gens qui abusent tellement du jargon religieux que l'on ne sait plus qui croire, voir cet homme et l'entendre a été un régal pour mon âme, un verre d'eau fraîche offert à un travailleur altéré. Donnez-nous quelques hommes comme celui-là, et ce pays sera transformé. Un vrai homme et l'Esprit de Dieu avec lui, quelle puissance !

3 février. — Un de mes évangélistes est venu me parler aujourd'hui, un peu confus.

— J'ai écrit une lettre à mon chef pour me plaindre de son attitude envers l'Église. C'est lui qui m'a demandé de venir chez lui comme évangéliste. Je suis venu. Et maintenant, il ne met jamais les pieds à l'église, et ses gens non plus. Il travaille le dimanche comme pour me narguer. Il ne se soucie pas de moi. Cela m'irrite. Je me dis et je lui écris : Pourquoi ai-je quitté mon vieux père ? Pourquoi ai-je quitté l'Église dont j'étais membre ? Je ferais mieux de retourner chez moi... »

S'attrister, se décourager, murmurer, ce n'est certes pas un bon moyen pour faire avancer le règne de Dieu. Mais, voyez-vous, quand on travaille de tout cœur, avec prière et amour, pour le bien de ses frères, et que ceux-ci vous ignorent et font fi de vos appels et de vos conseils, cela finit par vous user et vous irriter. On se fâche ou on se décourage. Les missionnaires ont de ces heures de désarroi, quelquefois ce sont des jours. Dans ces cas-là, le meilleur est de dire qu'on s'est levé du pied gauche et qu'un bon sommeil dissipera les

nuages. Le plus sage est aussi de se taire. Parler ou écrire quand on est de mauvaise humeur, cela ne produit rien de bon. Regarder droit à Dieu et le servir, Lui, voilà qui relève le courage et ramène la joie et l'espérance sans lesquelles on ne peut rien. (*A suivre.*)

ZAMBÈZE

MORT DE M. AUGUSTE GOY

C'est par une lettre de M. Boiteux que nous avons appris cette douloureuse nouvelle. Voici en quels termes il nous raconte la fin de notre bienheureux frère :

Seshéké, le 28 avril 1896.

... Il y a cinq semaines aujourd'hui, nous quittions Kazungula — ma femme, mon enfant et moi — pour venir chercher à Seshéké un peu de repos. Nous passâmes quinze jours agréables sous le toit hospitalier de nos chers amis Goy, et, quand nous les quittâmes, après avoir ensemble célébré la Sainte Cène, nous repartions un peu remis de notre faiblesse et laissions nos amis tout à fait bien.

Huit jours après, selon qu'il le faisait chaque année, à pareille époque, la crue du fleuve et l'inondation des plaines riveraines facilitant la chose, notre frère se mettait en route pour une tournée d'évangélisation dans le Bo-Subia. Son absence devait durer dix à douze jours. Or, mardi dernier, — il n'y a pas huit jours, — à la nuit, il rentrait à Seshéké exténué, brûlant de fièvre. Il se mit au lit et ne se releva plus : le dimanche 26, — avant hier, à cinq heures du matin, — il quittait les siens, laissant pour tous ses bien-aimés d'affectueux messages.

Dans le courant de la semaine, j'avais été averti par madame Goy de la rentrée précipitée de son mari et de son état; mais rien dans son message ne nous effraya outre mesure. Mais samedi soir m'arrivaient d'autres messagers porteurs de nouvelles plus graves. Notre sœur, sans me le demander ouvertement, me faisait sentir que ma présence à Seshéké lui serait précieuse. Toute la semaine, notre chère enfant nous avait causé les plus vives inquiétudes; moi-même j'avais été étendu, la journée du samedi durant, sur mon lit, en proie aux plus violents maux de tête que j'aie jamais ressentis. Je résolus cependant de partir dès l'aube, le lendemain. Nos craintes au sujet de la petite Marie se dissipaient un peu, et ces névralgies, si elles ne disparaissaient pas pendant la nuit, seraient certainement diminuées par l'air frais du fleuve. Je partis donc le lendemain, ordonnai à mes bateliers de faire effort pour que le soir même nous fussions à Seshéké...

... Hélas ! un peu avant l'heure à laquelle je me mettais en route pour Seshéké, notre pauvre ami, lui, partait pour le ciel. Je n'ai plus revu de lui que ses restes inanimés...

Je ne connaissais notre ami que depuis un an, pas même ; diverses circonstances où nous nous vîmes — le départ des Jalla, de M. Coillard, de la petite Flore, les maladies de ma femme, l'obligation dans laquelle nous fûmes, le mois passé, de prendre quelque repos ici — nous avaient appris à nous connaître et à nous aimer toujours plus. Lors de notre dernière entrevue, nous avions décidé de nous voir au moins tous les deux mois, afin de nous entretenir de notre œuvre, de nos travaux, de nous conseiller mutuellement, etc., etc.

Et maintenant, lui aussi, comme ce cher Jacot dont je viens de relire avec la plus profonde émotion la lettre publiée dans le journal de février; lui aussi nous a quittés, et me voici désormais seul missionnaire pour les deux stations du « Bas » !

Voici maintenant quelques détails sur la fin de notre frère; c'est madame Goy qui me les a donnés.

Le samedi soir, avant de rentrer à Seshéké, M. Goy avait atteint — ce qu'il faisait pour la première fois au cours de ces voyages — un village situé sur le Linyanti, à deux fortes journées de canot de Seshéké. Il tint là plusieurs cultes, dont un le samedi, deux le dimanche. Au soir de ce jour, il se sentit soudain fatigué et fiévreux. A son lever, le lendemain, se sentant peu bien, il fit prendre à ses garçons la route du retour et n'arriva ici, comme je l'ai dit déjà, que mardi, tard dans la soirée. Exténué, brisé, il se jeta tout habillé sur son lit, et ce n'est que plus tard et aidé de sa femme qu'il put se déshabiller. La fièvre se déclara plus forte encore, pour ne tomber un peu que le vendredi. Une de ces premières nuits, me dit madame Goy, se croyant au service du dimanche, il prononça une allocution d'une très grande clarté et dans un sessouto parfait. — « Que fais-tu? lui dit-elle, tu prêches; mais tu n'es pas à la chapelle. — C'est mal ce que tu fais là, me déranger quand je parle à l'église!... et prions, ajouta-t-il; puis après : Chantons maintenant, le chant...» — Ce n'est qu'à la fin qu'il s'éveilla, tout étonné de ce que lui racontait sa femme.

Le vendredi, il fut tout à fait bien, notre sœur renaissait à l'espérance; entre eux deux ils parlèrent même de faire quelques pas dehors le lendemain. « Comme je serai heureux, disait notre ami, de revoir la maison entièrement remise à neuf (par la réparation du toit et le plâtrage des murs) et les cours bien propres. »

Il éprouvait cependant une grande fatigue. Mais l'oppression qu'il ressentait du côté de la poitrine et la fièvre semblaient avoir disparu; cette dernière ne tarda pas à revenir.

Samedi matin, madame Goy fut frappée du changement qu'avait opéré la nuit. Son mari possédait encore toute son intelligence, mais sa voix était rauque et comme arrêtée à la gorge. Aarone, l'évangéliste, appelé par madame Goy, fut également

terrifié. « Ma mère, dit-il, il faut envoyer un canot à Kazungula, il faut avertir le missionnaire... Ma mère, on ne cache point les maladies à des amis. »

L'après-midi de ce jour fut mauvaise aussi ; le délire ne le quitta pas. Vers cinq heures du soir, la princesse — une terrible femme qui en a fait voir de rudes à nos amis — étant venue le voir, soudainement, comme tiré d'un rêve, il se réveilla, s'assit sur son lit et, regardant la princesse : « Écoute », lui dit-il, et, le plus sensément, le plus sagement qu'il est possible, il lui parla de ses fautes passées, la reprit très sévèrement. Les paroles d'un moribond auront-elles fait une brèche au cœur de cette pauvre femme ? Hélas ! on n'ose presque pas l'espérer !

Le délire le reprit encore jusque vers neuf heures. Il sentait qu'il s'en allait. Madame Goy voulant le quitter un instant pour faire la prière avec les enfants dans la cour, — Fais-les venir ici, dit-il, nous ferons la prière ensemble » Et effectivement, il fit lui-même une très belle prière en sessouto. Puis, s'adressant aux enfants : « Allez, allez, mes enfants, il est tard, allez vous reposer. »

Dès lors, ce fut tout, excepté cependant une prière en français qu'il fit pendant la nuit, assis sur sa couche, et dans laquelle il nomma tous nos champs de missions, et demanda des grâces toutes spéciales pour la journée du lendemain.

Il ne reconnut plus personne, si ce n'est, à certains intervalles, son garçon Matongo et sa femme.

Vers le matin, quelques heures avant la fin, il commença à fixer obstinément le faîte du toit, et de temps à autre, levant l'index de chaque main : « Que c'est beau, quelle foule! disait-il toujours en sessouto; oh ! ces gens, faites-les entrer, faites-les entrer. »

Vers quatre heures, il se calma; une heure plus tard, il s'éteignait, allait chercher auprès de Dieu le repos dont il avait tant besoin, et célébrer dans le ciel ce dimanche pour lequel, quelques heures auparavant, il avait demandé des grâces

toutes spéciales. — Il aurait eu trente-trois ans le 17 mai prochain.

Croyez-moi votre toujours respectueusement attaché.

EMILE BOITEUX.

Nous venons de voir quelle fut la fin du serviteur de Dieu qui vient de nous quitter; nous voudrions retracer brièvement ce que fut sa carrière :

Auguste Goy, d'origine Suisse (vaudois), était né à Vaulion, le 17 mai 1863 ; il avait vingt-quatre ans quand il partit pour le Zambèze. Jusqu'à treize ans, il vécut chez ses parents où il reçut, de sa mère spécialement, ses premières impressions pieuses. Successivement jardinier et vigneron dans sa patrie, il fut amené à l'Union chrétienne, alors qu'il habitait près de Vevey (dans les années 1880-1883). Il y trouva des amis; mieux que cela, il apprit à s'y poser la grande question de « la seule chose nécessaire ». Soit au cours de ses études primaires, soit pendant son apprentissage, les meilleurs témoignages furent toujours rendus à son zèle au travail, à sa persévérance et à son esprit sérieux. Ce fut à Vevey qu'il entendit M. Coillard, qui préparait alors, par ses conférences dans les Églises (en 1880-1881), l'établissement définitif de la mission au Zambèze; puis M. Christol, qui allait s'embarquer peu après avec M. Coillard; et, comme il le dit plus tard, A. Goy fut touché par la parole des deux missionnaires et frappé du fait surtout qu'il fallait des hommes pour la mission.

Il se sentit appelé à une consécration plus complète à Dieu; il pensa la réaliser en acceptant une place d'aide-infirmier à l'hôpital de la Chaux-de-Fonds; mais, au bout d'une année, malgré le dévouement qu'il avait déployé dans ses modestes fonctions, ayant lu un rapport de notre Société, et comprenant mieux encore qu'il fallait avant tout des hommes pour l'œuvre missionnaire, il se sentit, comme il le dit lui-même, « poussé vers les païens, et il lui sembla qu'il y avait une voix d'en haut qui l'appelait ! »

Faisant le pas décisif et mettant par là le repos dans sa

conscience, il demanda son entrée dans la mission de Bâle; son ambition était aussi petite que son désir d'être utile était réel : il aspirait à être admis comme aide-missionnaire après le temps de la préparation. « Le désir de me consacrer entièrement à l'œuvre du Seigneur presse mon cœur, écrivait-il. Ce désir m'est venu en pensant à l'amour de Dieu et à ces pauvres peuples privés de l'Évangile! » A Bâle, où il demeura deux ans et où, malgré sa bonne volonté, la langue allemande, employée dans les leçons qu'il suivait, lui opposa un obstacle insurmontable, il laissa un excellent souvenir; et ce fut avec la pleine approbation de ses directeurs qu'il demanda à passer à la mission de Paris. Son admission lui fut accordée en octobre 1886.

Après avoir pensé à faire ses études régulières à la Maison des missions, il se vit arrêté par de violents maux de tête et comprit que ces études n'étaient point le domaine où il avait à travailler. En ce moment même, M. Coillard réclamait un jardinier pour le Zambèze; on résolut d'envoyer A. Goy. Cette décision fut prise le 6 décembre 1886, et, le 17 janvier 1887, le nouvel aide-missionnaire faisait ses adieux aux membres et amis de notre Société. Dardier, dont la carrière missionnaire devait être si courte, partait avec lui; tous deux devaient rejoindre, à Kimberley, M. et madame Louis Jalla, qui les avaient précédés de quelques semaines. L'allocution d'Auguste Goy (1), en cette séance d'adieux, dit mieux que nous ne le pourrions faire combien sincère était son désir de servir Dieu dans la mission et avec quel sentiment il partait. « Quoique mon travail spécial, dit-il, doive être le jardinage et l'agriculture, je ne désire et ne veux pas d'autre but et d'autre résultat de mes travaux que de répandre la lumière de l'Évangile. Quand le moment est arrivé où il faut se séparer de tout ce que l'on aime et dire adieu à parents, amis, bienfaiteurs, pays bien-aimé, une émotion pénible s'empare

(1) Voir *Journal des Missions*, année 1887, page 54.

du cœur. Mais, si j'éprouve cette émotion pénible, il y a aussi dans mon cœur des sentiments de joie qui me poussent à l'adoration et à la louange. »

En mars 1887 s'opérait, à Kimberley, la rencontre de M. et madame L. Jalla et des deux nouveaux ouvriers(1); le 30 août de la même année, la petite caravane avait franchi le Zambèze. Ce fut à Séfula, auprès de M. Coillard, que s'établit A. Goy. Pendant une année et demie, il s'adonna soit à des travaux d'ordre purement matériel, pour lesquels il fut d'une grande utilité, soit à l'œuvre de l'évangélisation et de l'instruction des Barotsis. Dans les lettres qu'il adressa au Comité de la Société, il montra non seulement sa joie d'être au service de la mission, mais aussi son affection pour ses compagnons d'œuvre : la mort de son camarade Dardier fut pour lui une perte cruelle.

En décembre 1888, il entreprenait un voyage au Lessouto, où il visita une partie des Églises : « Quand je vois toutes ces Églises, écrivait-il, ces grandes congrégations, ces nombreux communiants, je suis heureux, mais... jaloux, en pensant à notre chère mission du Zambèze. Ma prière journalière est que, comme celle du Lessouto, elle devienne un foyer de lumières et surtout un moyen de salut pour nos pauvres Zambéziens. Je voudrais avoir dix ans de plus : après ce temps, je l'espère, nous aurons aussi de nombreux chrétiens au Zambèze. » Ces dix années, Dieu ne les lui accorda pas, mais A. Goy eut la joie, à son retour du Lessouto, après son mariage avec mademoiselle Keck, de travailler, d'une manière plus directe encore qu'auparavant, à l'œuvre qui avait toute son affection. En 1890, il reprenait, des mains de M. Jeanmairet, la direction complète de la station de Seshéké, et, dès lors, fit œuvre de missionnaire.

(1) Dardier et Goy, ainsi que M. Jalla, furent chargés, en partant, par l'*Association française pour l'avancement des sciences*, d'une mission scientifique dans les territoires du Zambèze qu'ils visiteraient; M. Goy était tout spécialement désigné pour la partie de botanique de cette mission.

Durant les cinq années qu'il y passa, au milieu d'épreuves telles que la mort de son premier enfant, un fils, soutenu dans son travail par sa compagne et par les bénédictions que Dieu lui accorda, en particulier la naissance de deux filles, il sut conserver son courage et cet amour premier qui l'avait amené à se dévouer à la cause missionnaire. Il fut à la fois évangéliste et instituteur, tâches dans lesquelles il fut secondé par sa femme. S'il trouva parfois, comme il le dit, un terrain dur à défricher, le réveil qui se propagea de Kazungula à Seshéké, en septembre 1894, lui fut un encouragement puissant. Comme le constate le Rapport du Zambèze, publié dans le numéro de mars 1896 du *Journal des Missions*, A. Goy eut la joie de voir à Seshéké de nombreux professants... Beaucoup de convertis l'ont édifié par les témoignages de leur sincérité, et il ne doute pas que, si Dieu a laissé germer l'ivraie dans le champ, il ne s'y trouve encore beaucoup de bon grain.

La vie de ce serviteur de Dieu fut modeste. Mais n'oublions pas qu'il n'est pas de petite tâche quand elle est accomplie pour le Maître. Il fut un de ces travailleurs dont le nom est peut-être rarement cité par les hommes, mais dont l'œuvre demeure quand ils s'endorment dans le Seigneur, parce que cette œuvre fut la plus grande qui soit ici-bas, celle du salut des âmes.

DERNIÈRES NOUVELLES

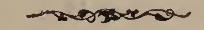
Des stations de la Vallée, nous n'avons heureusement que de bonnes nouvelles. L'abondance des matières nous empêche seule de les communiquer aujourd'hui à nos lecteurs. Nous préférons laisser encore la parole à M. Boiteux, qui, dans un post-scriptum à sa lettre du 28 avril, nous donne les nouvelles suivantes de sa station et de la situation générale du pays :

« Pendant que j'étais à Seshéké, la maladie qui avait détruit le bétail de cette station s'était portée à Kazungula, où je ne retrouvai plus qu'un bœuf à mon retour. Je vous ai dit aussi les inquiétudes que nous a causées notre chère enfant; elle est mieux maintenant, Dieu soit loué !

« La poste, arrivée hier soir, nous apprend que l'épidémie du bétail a fait son apparition à Mangwato. Cette nouvelle a pour nous une terrible signification : nous ne verrons peut-être pas de wagons cette année, et nous touchons à la fin de nos provisions ! C'est la disette en perspective. Il me faudra peut-être retourner dans le sud avec une centaine de porteurs, J'en parlerai à mes collègues.

« Nous ne sommes cependant pas découragés, mais fort inquiets. Cette année est une année terrible : épizootie, guerre au pays des Matabélés, et le reste. Je ne puis me défendre de craindre une série d'événements malheureux fondant sur ce peuple et ce pays des Barotsis, si endurcis, si difficiles à amener aux pieds de Jésus. Dieu qui a parlé par cette terrible maladie du bétail, ne pourrait-il pas se lasser enfin ? Je ne suis pas seul à partager ces craintes... Priez, priez pour nous ! »

L'appel de notre frère sera certainement entendu de tous ceux qui portent sur leur cœur cette mission du Zambèze si douloureusement éprouvée.



CONGO FRANÇAIS

MORT DE MADAME GACON

Un télégramme, daté de Libreville, le 7 juillet, nous a apporté la douloureuse nouvelle de la mort de madame Gacon. Un volumineux courrier, reçu le 18 juillet, et contenant des

lettres allant jusqu'au 12 juin, ne nous donne aucun détail sur cet événement, auquel nous ne pouvons encore assigner une date précise.

On se rappelle (1) que, descendus à Libreville pour consulter, M. et madame Gacon avaient reçu du docteur Pélissier l'avis formel que le retour en Europe s'imposait à eux. Le Comité s'était, depuis des mois, préoccupé de la santé de madame Gacon et avait suggéré l'idée d'un voyage dans le Nord et d'un séjour au bord de la mer, à Ténériffe, par exemple. — On se souvient aussi qu'après avoir appris qu'une mesure plus radicale s'imposait à eux, nos amis avaient cru devoir, avant de se mettre en route, attendre l'arrivée de M. Allégret. C'est pendant ce délai que madame Gacon a succombé. On peut d'ailleurs se demander si le climat européen eût pu lui rendre la santé. Notre sœur souffrait, en effet, d'une laryngo-bronchite chronique, dont il semble qu'elle n'eût pu que difficilement guérir.

Quoi qu'il en soit, désirant procéder lui-même à son déménagement et mettre ordre à ses affaires et particulièrement à son établissement industriel, M. Gacon retourna vers le 15 mai à Talagouga, accompagné de sa femme toujours malade. C'est là que nous le trouvons le 8 juin, nous donnant les nouvelles suivantes :

« Nous voici de nouveau à Talagouga depuis trois semaines. Ma femme est d'une faiblesse inouïe... Notre chez-nous n'a plus de charme! De concert avec M. Forget, nous avons décidé le retour par le bateau du 5 juillet, celui-là même qui amènera les Allégret. Je le dis : ma femme est à bout de forces; il faut partir, malgré tout le plaisir que j'aurais à aider M. Allégret dans ses constructions nouvelles...

«... Ma santé est bonne pour le moment, toujours point de fièvre; Dieu soit béni! Mon dernier voyage m'a fait du bien; comme toujours, du reste, l'air de la mer m'a vivifié. S'il en était ainsi pour ma femme, nous ne songerions pas au retour,

(1) Voir la livraison de juillet, page 324.

je vous l'assure. Nous sommes attachés aux noirs de ce pays, qui est le nôtre en somme. »

10 *juin*. — « Ce soir, arrivée de M. Allégret et de sa famille, tous en bonne santé. Heureux sommes-nous de les revoir ; ils apporteront de la vie et de l'entrain, à partir de demain matin. Ma femme a passé une nuit pénible, mais le Seigneur nous a soutenus et secourus, comme il le fait depuis longtemps. Je suis un peu troublé par les emballages et les dispositions à prendre à partir de demain pour M. Allégret...»

Le danger qui menaçait depuis longtemps nos pauvres amis les a ainsi atteints au moment où ils espéraient pouvoir s'embarquer, après avoir laissé tout en ordre à Talagouga. Le Seigneur en a jugé autrement et a détruit cet espoir. Que sa volonté soit faite !

Voici dans quels termes un ami qui a bien connu madame Gacon a désiré rendre à sa mémoire un hommage auquel nous souscrivons entièrement :

« La nouvelle de sa mort a consterné ses amis. Quant à elle, elle la prévoyait, écrivant le 6 avril à une amie : « Il va « sans dire que je ne laisserai pas mon mari sans déchire- « ments, mais la mort ne me fait pas peur, au contraire ; je « jouis à la pensée du repos, du pardon et de la grâce qui « sont tout prêts pour moi, pour l'éternité ! Cette pensée « m'inonde de bonheur... Aussi, ne dites pas, si je meurs : « Pauvre madame Gacon ! dites : Pauvre M. Gacon ! parce « qu'il sera seul et dans l'épreuve. »

« C'est bien aussi ce que nous disons, nous qui avons connu cette femme d'élite depuis longtemps, et qui pouvons mesurer toute l'étendue de la perte que fait son mari et que fait la mission.

« Élevée depuis l'âge de dix ans à Vallorbes (1), par une

(1) Madame Marie Gacon-Frantz était née à Lausanne le 14 mai 1860. Ayant perdu ses parents lorsqu'elle était encore jeune, elle fut élevée à Vallorbes dans la famille d'un instituteur pieux, M. Julien Glardon. C'est à Vallorbes également qu'eut lieu son mariage, le 2 mars 1892, peu avant son départ pour le Congo.

amie maternelle, Marie Frantz se faisait aimer de tous ceux qui l'ont connue enfant. Très intelligente, elle fit plus tard à Neuchâtel des études en vue d'obtenir le brevet d'institutrice primaire, puis partit pour l'Allemagne, mais pour revenir bientôt et occuper la place où la trouva quelques années plus tard M. Gacon, celle d'institutrice à Noiraigue, dans le Val-de-Travers. Là, elle se fit apprécier de chacun; aussi son mariage fut-il un vrai deuil pour ses élèves et les autorités scolaires, qui rendaient le meilleur témoignage à la fermeté de son caractère jointe à une inaltérable douceur, la virent partir à regret.

« La vocation missionnaire avait précédé son mariage; car quand M. Gacon fit sa connaissance, mademoiselle Frantz faisait déjà des démarches pour être occupée dans l'œuvre des Zénanas, aux Indes.

« Qui dira le secours intellectuel, moral et spirituel qu'elle apporta à son mari et à la mission pendant les quatre ans que dura leur bonheur? En Afrique, comme en Europe, connaître madame Gacon et l'aimer, c'était tout un. Elle répandait autour d'elle par son extrême modestie, son amabilité et sa profonde piété, la bonne odeur de Christ.

« Que celui qui fut sa vie soit la force et la consolation de son pauvre mari, bien dépouillé, puisqu'il a perdu un tel trésor! »



ARRIVÉE DE MM. ET Mmes ALLÉGRET ET RICHARD

NOUVELLES DE LA MISSION

Ainsi qu'on l'a vu plus haut, nos voyageurs sont heureusement arrivés au terme de leur long voyage. Le mardi 9 juin, ils touchaient à Lambaréné, où s'arrêtaient M. et madame Richard, tandis que M. et madame Allégret continuaient leur route sur Talagouga, où ils débarquaient le lendemain soir 10 juin.

M. Faure, qui avait séjourné jusque-là à Lambaréné, ira sous peu renforcer la station de Talagouga, affaiblie par le départ probable de M. et madame Forget et de M. et madame Gacon.

M. Richard, en date du 12 juin, après avoir parlé de l'excellent accueil qu'il a reçu à Lambaréné de MM. Haug et Faure, nous informe qu'il va remplacer provisoirement ce dernier à l'école des garçons, qui compte 45 ou 46 élèves. Plusieurs fillettes s'étant présentées pour l'école, madame Richard espère pouvoir s'occuper d'elles et les réunir dans une chambre de l'ancienne maison de M. Jacot.

Nous avons lieu d'être reconnaissants des bonnes nouvelles qui nous arrivent de Lambaréné. Nos jeunes missionnaires, MM. Haug et Faure, paraissent pleins de santé, de zèle et d'entrain, comme nous le montrent les extraits ci-après de leurs dernières lettres :

«... Voilà, écrit M. Faure en date du 10 juin, deux ou trois courriers par lesquels vous n'avez reçu aucune lettre de moi, et je tiens à vous dire, sans plus tarder, que le manque de temps est la seule cause de mon silence. Haug m'a laissé seul ici assez longtemps, et j'ai voulu m'occuper de tout sans laisser l'école. Enfin, depuis plusieurs jours, je préparais mon déménagement, qui heureusement est fini, et j'ai voulu aussi mettre la maison en bon état.

« Ma santé, chose importante ici, est très bonne, et depuis neuf semaines je n'ai pas eu de fièvre ; c'est exceptionnel, paraît-il. M. Haug va relativement bien, quoique la fièvre fasse de temps à autre une apparition. Entre deux accès, il doit aller en voyage faire des communions ou des tournées. Dimanche dernier, nous avons eu la communion ici. A cette occasion, Haug a baptisé huit personnes et en a admis quinze comme catéchumènes. Cette première grande réunion de communions m'a fait mieux connaître l'œuvre et les catéchistes, et a encore augmenté, si cela est possible, l'affection que j'éprouve pour ces gens. Vous ne serez pas étonnés d'ap-

prendre que, de plus en plus, je suis heureux d'être ici, que j'y vois ma place, mon devoir immédiat, et aussi, il faut bien le dire, le bonheur le plus complet et la joie que, seul, Jésus peut mettre dans notre cœur. Mon expérience de la vie missionnaire n'est pas vieille (peut-on même parler d'expérience ?), mais pas une minute, même aux moments de maladie, de fatigue, d'isolement, je n'ai regretté la décision prise il y a huit mois.

« M. et madame Richard sont bien arrivés hier. Haug et moi avons été les attendre et avons salué M. et madame Allégret.

« Il est déjà entendu que le prochain « Éclaireur » m'emmènera à Talagouga. Encore un déménagement ! Mais peu importe ; ici, *tout* est JOIE. »

De son côté, M. Haug nous donne d'intéressants détails sur son activité des derniers mois. En novembre, décembre et janvier, il a fait trois absences de dix jours chacune, et, pendant ce temps, la station, avec vingt enfants et six ouvriers (abstraction faite des pagayeurs), a marché sans accroc.

Notre jeune frère a fait 700 kilomètres en pirogue en sept mois pour inspecter, prêcher, et faire la connaissance des gens. Il se sent, nous écrit-il, toujours plus de goût pour l'évangélisation. Des hommes, même des païens, viennent lui demander de régler leurs palabres.

Malgré ces absences répétées et cette activité extérieure vraiment infatigable, la station n'est pas devenue une brousse, comme il y aurait eu lieu de le craindre : les chemins ont toujours été propres ; les plantations ont été sarclées et, en février, à l'époque où M. Faure allait arriver, tout a été nettoyé et refait à fond, afin que le nouvel arrivant pût avoir une impression d'ordre et de propreté.

C'est le cœur plein de reconnaissance que nos amis apprendront la manière dont notre jeune missionnaire conçoit et accomplit sa tâche. Veuille le Seigneur lui continuer la santé dont il a joui jusqu'à maintenant !

D'autre part, M. Haug nous informe que la petite vérole a éclaté dans le pays, et se préoccupe d'arrêter l'épidémie en faisant une campagne de vaccination. Il en profiterait pour faire de l'évangélisation itinérante.

Les nouvelles reçues de Talagouga sont, malheureusement, moins encourageantes. Voici ce que nous dit de sa santé M. Forget, en date du 19 mai :

« Je suis de nouveau atteint, comme l'an passé, et, cette fois, ce n'est pas moi seul, c'est aussi ma femme. Il y a de ces jours où vous nous verriez la face bilieuse, couchés l'un près de l'autre, chacun faisant effort pour donner à l'autre un peu de secours. »

Aussi ne sommes-nous pas surpris que notre frère ait manifesté la crainte de se voir forcé de partir incessamment, comme nous l'apprenons par une lettre de M. Haug. Peut-être M. et madame Forget sont-ils embarqués à cette heure, en route pour l'Europe. C'est ce que nous saurons bientôt.

TAÏTI

ARRIVÉE DE M. ET MADAME HUGUENIN A RAIATÉA

Voici, en date du 21 avril, en quels termes M. Brunel raconte l'arrivée de ses nouveaux collaborateurs :

« Nous les tenons enfin, mais non sans peine ! Vous devinez de qui il s'agit : de nos chers amis Huguenin. Retenus en février par le gouverneur, en mars par la maladie, nous désespérions de les voir arriver sur nos lointaines plages. Le 29 mars, le vapeur de la Nouvelle-Zélande, se rendant à Taïti, eut l'esprit de toucher Raiatéa. Je ne fis qu'un bond du presbytère à ce vapeur et, le soir du même jour, je faisais enfin, à

Papéété, la connaissance de nos collaborateurs. C'est seulement huit jours plus tard, le lundi 6 avril, que nous débarquions tous *enfin* à Raiatéa.

« Oh ! que d'actions de grâce n'avons-nous pas rendues à Dieu, ce jour-là et les jours suivants et aujourd'hui encore !

« Il est donc vrai qu'il faut demander pour recevoir, et demander avec persévérance. L'attente a été longue, mais notre joie est d'autant plus intense; oui, intense et complète, sans arrière-pensée, car Dieu nous a donné l'homme qu'il fallait à notre œuvre. Ce renfort ne double pas, il décuple nos forces ici, aux îles Sous-le-Vent; et si Dieu me permet de rester à mon poste, ayant à mes côtés ce courageux et dévoué compagnon d'armes, nous ferons, j'espère, avec son secours, de bonne et utile besogne.

« Nous avons commencé depuis quinze jours des réunions de prières, comme à la maison des Missions, le samedi soir. Nous étudions l'Évangile de Jean et instruisons tour à tour.

« Ils vous parleront eux-mêmes de l'accueil qui leur était réservé. A mon avis cet accueil n'a rien laissé à désirer. Les autorités indigènes en *corps* nous ont exprimé leur satisfaction de l'arrivée de nos deux amis. Le roi a été le plus éloquent de tous; il a fallu pour obtenir ce résultat beaucoup de prudence et de tact...

« Le jeudi 9 avril j'ai présenté M. et madame Huguenin à leurs futurs élèves et, le 10, notre ami se mettait à l'œuvre. Je me suis rendu à l'école encore pendant deux ou trois jours, pour bien le mettre au courant, et maintenant il est tout à fait à son affaire, aimant ses élèves et déjà aimé d'eux.

« Nous allons construire pour nos amis une jolie case confortable, dans l'enclos de la mission. Une goëlette nous apportera le bois dans une quinzaine de jours, et nous commencerons aussitôt. Depuis une huitaine nos amis se portent on ne peut mieux ; ils sont pleins de joie et d'entrain. Que Dieu leur conserve la santé ainsi qu'à nous, et notre bonheur sera sans mélange. Merci à vous, au Comité des Missions pour ce renfort venu à une époque si opportune... »

De son côté, M. Huguenin, par une lettre du 30 avril, raconte son arrivée à Raiatéa. Voici quelques extraits de cette lettre :

« Comme vous le voyez, c'est enfin d'Uturoa que je vous écris, et il y a vingt jours que je tiens mon école...

« Nous avons été reçus extraordinairement bien à Uturoa. Les membres de l'église nous ont fait deux « arofa » et les enfants deux aussi. De plus, les chanteurs sont venus nous chanter des « himene » tout un soir, ce qui leur a valu d'être arrêtés par les « mutor » envoyés par le vice-roi et la reine de Borabora, furieux de voir l'affection que les indigènes nous témoignent déjà, car ces chants ne sont réservés généralement qu'aux rois et gouverneurs.

« J'ai cent vingt élèves inscrits, et chaque jour de cent à cent dix présences.

« Je tiens la classe de 8 à 11 et de 2 à 5 heures. Ma chère femme s'est chargée des leçons de couture et de la direction générale du chant. Tout marche à merveille! Je suis enchanté de ma petite école, et j'espère beaucoup de mes petits Océaniens, bien que nous devions marcher à tout petits pas. Mais nous avons le temps devant nous, et nous ne sommes pas houspillés ici comme à Papéété par la peur des jésuites, avec lesquels il faut lutter à tout prix.

« M. Brunel a établi ici une discipline excellente et a posé des bases solides sur lesquelles il fait bon bâtir. Je trouve aussi le pays beaucoup plus pittoresque qu'à Taïti, et je crois que nous y travaillerons avec joie et plaisir. »



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

—

MADAGASCAR

A PROPOS DE L'ATTAQUE DE LA MISSION NORVÉGIENNE A SIRABÉ

Qui l'eût dit, il y a trois mois, quand nous parcourions ce pays en tous sens, qu'il était à la veille d'être ravagé par un vent de rébellion? Tout paraissait si paisible. Seuls, les jésuites, dans quelques coins où ils se croyaient à l'abri de témoins, troublaient des campagnards timorés en développant leur thème favori à Madagascar : « Pour être Français, il faut être catholique. » Ne savent-ils pas que cela est un mensonge? Notre seule présence, plus que notre parole, a rassuré nombre de communautés, où une réelle inquiétude commençait à s'emparer des esprits.

Mais la paix publique n'était guère troublée. Comment l'a-t-elle été depuis? Les causes sont toujours complexes et obscures. Les faits peuvent se ramener aux grandes lignes suivantes.

L'échauffourée du 22 novembre dernier, à Arivonimamo, environ à 60 kilomètres au sud-ouest de Tananarive, qui coûta la vie à cet excellent M. Johnson, à sa femme et à leurs enfants, qui fit des beaux bâtiments de la mission protestante un monceau de décombres, se calma presque aussitôt. On put la considérer comme un spasme, violent sans doute, suite des excitations de la dernière guerre, mais destiné à demeurer un accident isolé.

Subitement, dans la semaine du 15 au 20 mars, on entendit parler de troubles graves, rayonnant autour d'Anjorobé, à une centaine de kilomètres environ au nord-est de Tananarive. En même temps, un autre foyer d'agitation

était signalé beaucoup plus près de la capitale, à quelque 45 kilomètres vers le sud-est, près de Nosibé. Les meurtres de l'ingénieur Duret et de ses compagnons européens et indigènes venaient de là; une autre conséquence fut l'abandon de la station de la mission de Londres à Tsiafahy, à moins de 25 kilomètres au sud de Tananarive.

On inclinait à attribuer tout cela à des bandes de brigands. De temps immémorial, des bandits rançonnent ici des villages ou des voyageurs isolés, dès le commencement de la saison sèche; puis, ils disparaissent de nouveau. Il fallut reconnaître bientôt que le mouvement actuel était d'autre nature, au moins dans le nord. Les troupes envoyées à Anjorobé se heurtèrent en route, dès Ambatomainty, à environ 40 kilomètres de Tananarive, contre des bandes nombreuses, mal armées, mais qui attaquaient vigoureusement la colonne, sans pouvoir l'arrêter. Tandis qu'elle continuait sa marche, ralentie par son grand nombre ainsi que par les difficultés du ravitaillement, et poussait jusqu'à Ambatondrazaka, dans le pays des Sihanaka, à 200 kilomètres de Tananarive, les bandes se reformaient après le passage de l'expédition et soulevaient toute la contrée le long de la forêt qui borde le plateau de l'Émyrne, à l'orient. Dans la seconde moitié d'avril, les environs d'Ankéramadinika, à une journée sur le chemin de la capitale vers la côte, n'étaient plus sûrs. Huit jours plus tard, dans la nuit du 30 avril au 1er mai, deux fonctionnaires du gouvernement hova furent égorgés à trois heures seulement de la capitale, dans la même direction. Un mois après cela, les environs d'Ambohimanga, à 20 kilomètres à peine au nord de Tananarive, commencèrent à s'agiter, et les troubles se propagèrent comme une traînée de poudre de là vers l'ouest. Pendant plusieurs nuits, nous voyions l'horizon de ces côtés éclairé par les lueurs d'incendies. Vers la même époque, le foyer de Nosibé se ralluma dans le sud-est, et Sirabé était attaqué dans le sud-ouest. Quiconque connaît le pays, ou suit cette marche des événements sur une carte, s'aperçoit aisément qu'en moins de

trois mois, l'insurrection — car on ne peut plus parler de simple brigandage — a enveloppé Tananarive comme une ceinture menaçante, se serrant sensiblement et assez vite, ne laissant qu'une ouverture du côté de l'ouest.

Voilà les faits. Pour en faire comprendre le caractère, il suffit de raconter l'attaque de Sirabé.

Le meneur des rebelles au sud de l'Ankaratra est un nommé Rainibetsimisaraka, bandit redouté dans toute cette région depuis pas mal d'années. Sirabé est situé à 130 kilomètres, à vol d'oiseau, au sud de Tananarive; il faut trois journées de marche pour y arriver, en contournant le massif de l'Ankaratra. Dès 1869, la mission norvégienne y fonda sa deuxième station. Elle est devenue l'une des plus importantes du district septentrional du Betsiléo. La statistique du mois d'avril dernier y compte 4,068 membres, dont 766 enfants. Les bâtiments comprennent une très jolie église, la maison du missionnaire Rosaas avec ses dépendances, la maison d'école, un sanatorium fort bien aménagé, un hôpital, dont le directeur, le Dr Ebbell, vient de terminer la construction d'une spacieuse maison d'habitation; enfin, à quelque distance de là, dans la direction de Bétafo, la léproserie, consistant en une soixantaine de maisonnettes disposées autour d'une église. Trois cents et quelques lépreux y sont soignés sous la direction dévouée de la sœur Maria Foreide. A l'hôpital, près de 200 malades ont été reçus pour un temps plus ou moins prolongé au cours de l'année dernière, et 2,005 autres malades ont fait, durant la même année, 4,900 visites à la polyclinique.

C'était l'époque de la conférence annuelle. La plupart des missionnaires s'étaient rendus à Fianarantsoa pour y assister. Seuls, MM. Vig, de Masinandraina, et Engh, de Bétafo, s'étaient établis temporairement à Sirabé avec 16 membres féminins et 9 enfants de la mission norvégienne du Betsiléo septentrional.

Le dimanche de Pentecôte, 24 mai dernier, après le culte du matin, la rumeur se répandit que les rebelles marchaient

sur Loharano, une autre station norvégienne (1), située à deux heures et demie vers l'est. Dans l'après-midi, ce bruit se confirma, et bientôt on apprit de source certaine que toute la station de Loharano venait d'être pillée et saccagée et était en flammes. M. Gulbrandsen, le missionnaire qui était à Fianarantsoa, et sa femme, réfugiée à Sirabé, ont perdu tout ce qu'ils possédaient. On n'y pensait guère sur le moment, car le message ajoutait que les rebelles avançaient dans la direction de Sirabé.

Il y avait en séjour au sanatorium l'interprète français de la résidence de Bétafo, M. Gerbinis, et sa jeune femme. Le résident de Bétafo, M. Alby, bien connu et fort apprécié de nos missionnaires de Taïti, avait stationné à Bétafo 20 miliciens malgaches, sous les ordres de deux sergents français; il était lui-même en tournée dans le sud avec une trentaine de miliciens, le gouverneur Rainijaonary et ses troupes. Il restait à Bétafo un secrétaire de la résidence, trois sergents et une trentaine de miliciens, tous nouvellement recrutés. M. Gerbinis dépêcha immédiatement un messager à Bétafo, à environ trois heures de marche de Sirabé, afin d'obtenir des secours. Lundi, à deux heures du matin, il arriva un sergent et 16 miliciens. Le plan de défense fut vite arrêté. Les forces dont on disposait étaient insuffisantes pour défendre le village; on décida donc de se retrancher dans la maison du missionnaire Rosaas, la seule qui fût couverte de tuiles et qui offrît quelque résistance à l'arme la plus dangereuse des brigands en pareil cas, l'incendie. Les femmes et les enfants furent consignés sous les combles.

Vers dix heures du matin, des hurlements sauvages et sinistres annonçaient l'arrivée de l'ennemi. Bientôt, les tuiles volèrent en éclats sous une grêle de balles et, des combles, les femmes furent obligées de descendre au second étage. Une lutte acharnée s'engagea alors jusque vers cinq heures

(1) Fondée en 1870, et comptant 2,797 membres.

du soir. Les assaillants étaient au nombre de 1,500 au moins : ils avaient un drapeau rouge ; derrière eux se massait la foule indécise, prête à prendre part au pillage, si la victoire restait aux insurgés. « En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, écrit mademoiselle Engh (1), nous vîmes le sanatorium et l'hôpital investis, pillés, dévastés, et presque aussitôt les toits en roseaux de ces constructions furent incendiés. » Puis, la maison du Dr Ebbell fut attaquée. Comme le tir des assiégés commandait la porte, les forcenés perdirent pas mal d'hommes avant de se décider à entrer par derrière, après avoir brisé un contrevent. Un panache de fumée couronnant le chaume du toit fit connaître aux assiégés cette manœuvre. Cette maison en feu était à une douzaine de mètres de celle du missionnaire Rosaas.

De trois côtés il y avait donc des flammes. « De toutes parts, des masses d'hommes, avides de notre sang, nous entouraient, dit M. L. Vig. Ils se démenaient pire que des bêtes féroces. Et dire que dans cet hôpital saccagé et s'en allant en flammes, tant de Malgaches avaient retrouvé la vie, tant d'autres avaient été soulagés et soignés jusqu'à leur dernier soupir par des mains dévouées et charitables ! Est-ce là le fruit de l'œuvre du Samaritain accompli par le Dr Ebbell et les deux sœurs diaconesses Anna Hofstad et Maria Totland ? »

L'un des sergents, l'héroïque Delalbre, tenta de faire une diversion en s'élançant au milieu des bandits. Ils étaient trop nombreux. De plus, ils envahissaient la porte nord de l'enclos. Il fallut rappeler le sergent, qui revint couvert de sang, mais non dangereusement blessé. Ce jour-là ou le lendemain, vrai troupier de France, il cueillit avant de rentrer, et sous le feu de l'ennemi, une gerbe de fleurs au jardin pour

(1) Plusieurs lettres, reçues de Sirabé, m'ont été obligeamment communiquées par le Dr Borchgrevink, surintendant de la mission norvégienne. D'autres détails proviennent de la bouche de madame Gulbrandsen, arrivée ici avant-hier.

l'offrir aux dames qui le pansèrent. Puis il alla s'accroupir sur la véranda, et de là, visant avec calme, il fusillait les assaillants. A chaque coup qui portait, il s'exclamait : *Tsarà va, tompoko ê ?* « Cela va bien, monseigneur? » la salutation usuelle qu'on adresse à un noble.

La porte de l'enclos n'en fut pas moins forcée, et les bandits se massèrent derrière l'une des dépendances contenant des provisions, à quelques pas seulement de la maison. Une fois de plus, Delalbre se dévoua et, avec quelques miliciens, il alla chercher dans cette maisonnette, dont l'ennemi perçait déjà le mur opposé, six bidons de pétrole qui eussent pu devenir une arme redoutable entre les mains des brigands.

Les hommes, excités par l'intérêt de la lutte, s'oubliaient. Mais qu'on se figure le sentiment des femmes et des enfants, voyant ces hordes sauvages, farouches, impitoyables, innombrables de tous côtés, des flammes tout autour de la maison, et sachant que le peu de munitions de leurs défenseurs s'épuisaient rapidement !

Cependant l'attaque cessa vers cinq heures, bien que la maison restât cernée. Quand la nuit fut tombée, des lueurs rouges éclairèrent l'horizon sud et ouest, ainsi que du côté de Masinandraina. C'était les églises des annexes incendiées par les rebelles. Plus près, à l'horreur indicible de tous, mais surtout de la sœur Maria Foreide, on voyait brûler Ambohipiantrana, le village et l'église des lépreux. « Pauvres gens ! s'écria mademoiselle Engh, faut-il qu'ils aient à souffrir du fait d'avoir accepté les soins chrétiens de quelques Européens ! »

Avec cela, l'attente d'un secours énervait les assiégés. Les quelques soldats et les deux sergents restés à Bétafo viendraient-ils ? « Nous les attendions lundi soir, dit un témoin; notre attente fiévreuse atteignit son comble mardi, dans la matinée. Rien. Alors, nous comprîmes que c'était fini. » En effet, le secrétaire de la résidence, les deux sergents et vingt-trois recrues s'étaient avancés jusqu'à près de deux kilomètres de Sirabé lundi soir, vers cinq heures; ils virent tout

le village en feu ; la fusillade qu'ils avaient entendue dans l'après-midi avait cessé. Ils en tirèrent la conclusion assez naturelle que les assiégés avaient succombé, et quand ils aperçurent l'incendie d'Ambohipiantrana, ils se replièrent sur Tananarive. C'est ainsi que nous eûmes ici des nouvelles de la tragédie.

Mardi, l'ennemi parut surtout occupé à emporter du butin. Ce n'est que vers midi qu'il se reforma en colonne pour renouveler l'assaut. Mais alors ce fut une lutte à mort qui dura jusqu'au soir. L'ancien sanatorium, mitoyen de l'enclos, fut incendié ; puis, une construction basse, couvrant deux moulins. Le cercle de feu se rétrécissait autour de la maison Rosaas. Et il ne restait que quelques cartouches, que se partagèrent les meilleurs tireurs.

Pendant quelque temps la destruction de l'église absorba l'ennemi. Ce n'était pas pour rassurer les assiégés. « Je souhaite à tout chrétien et à tout homme civilisé de ne jamais entendre des hurlements et des cris diaboliques comme ceux qui nous glaçaient jusqu'à la moelle des os, pendant que cette cohue de sauvages brisaient tout ce qui avait été consacré au Seigneur », dit l'un des missionnaires ; et mademoiselle Engh écrit : « Tout fut brisé en menus morceaux : les bancs, la chaire, l'autel, les fonts baptismaux, l'harmonium, les portes, les fenêtres. Les clameurs sataniques qui accompagnaient cette dévastation furent ce qui m'épouvanta le plus. »

La nuit du mardi au mercredi fut relativement tranquille ; mais la lumière du nouveau jour, — cela ne faisait de doute pour personne, — devait éclairer la fin du siège. « Nous étions préparés à quitter cette vie, disent presque dans les mêmes termes toutes les lettres que j'ai sous les yeux. Nous en avions fait le sacrifice. Et je suis persuadé, ajoute M. Vig, que nous nous serions tous retrouvés au ciel. Mais, tout prêts à mourir que nous fussions, je dois avouer que la figure sous laquelle la mort se présentait à nous me faisait frémir d'horreur. Les cris démoniaques de la veille emplissaient encore nos oreilles. »

Mercredi, les bandits n'arrivèrent pas en masse et en rangs serrés. Ils venaient par petits groupes. Ils avaient renoncé à donner l'assaut. Ils ignoraient qu'avec les quelques cartouches qui restaient, il eût été impossible de les tenir à distance. Ils avaient changé de tactique. Ils ramassaient maintenant du bois et d'autre combustible pour enfumer les assiégés. En même temps, ils réunissaient de grandes quantités de poivre de Cayenne, assaisonnement d'un grand usage dans le peuple ; le poivre, lancé dans le feu, dégage une fumée âcre, intolérable. Ils apportèrent même un baril de poudre. D'autres arrivaient armés de bêches pour miner la maison aux quatre coins.

« Les liens de la mort nous enserraient, écrit M. Vig. Nous criions du fond de nos cœurs au Dieu de notre salut, quoique, à vues humaines, tout espoir fût vain. M. Gerbinis, qui, jusque-là, s'était évertué à relever notre moral, déclara que maintenant il n'y avait plus de secours à attendre sauf de Dieu. Le Seigneur nous livrera-t-il tous à une mort affreuse? Permettra-t-il que ces païens hurlent de joie, pensant avoir vaincu le Dieu des chrétiens? Nous étions là 27 Norvégiens, 16 femmes et jeunes filles, 9 enfants et 2 hommes ; 5 Français, M. et madame Gerbinis et les 3 sergents ; soit 32 Européens, plus 35 miliciens malgaches et quelques autres indigènes qui s'étaient réfugiés auprès de nous. N'avions-nous pas le droit d'espérer que Dieu aurait pitié des petits enfants? Tant que nous priions, nous le croyions ; mais après cela, en face de la réalité visible, les ténèbres nous envahissaient derechef. »

Vers une heure de l'après-midi, mercredi 27 mai, l'un de ces malheureux crut apercevoir une troupe nombreuse sur les collines, vers l'ouest. Tous les regards se fixèrent sur ce point de l'horizon. Était-ce le secours attendu vainement depuis plus de deux jours? ou était-ce un nouveau renfort de l'ennemi allant hâter le dénouement final? Comme les assiégeants continuaient diligemment les préparatifs de l'incendie, on inclinait vers la seconde alternative. Mais voici qu'on aperçoit clairement, au-dessus de la colonne qui approchait,

le drapeau blanc. Ce ne sont donc pas des rebelles. Nul doute n'est plus possible. Notre Dieu est un Dieu qui exauce les prières. « Nous ne pouvions contenir notre joyeuse émotion, raconte mademoiselle Engh ; des cris de joie éclatèrent parmi les miliciens ; toute la maison en retentissait ; l'un dansait, l'autre battait des mains. Ceux-là seuls qui ont vu la mort en face sur les grandes eaux, accrochés à quelque épave, désespérant de vivre, puis soudain recueillis par une embarcation apparue inopinément, miraculeusement, ceux-là seuls peuvent mesurer ce que nous avons éprouvé à cette heure. » M. Vig exprime la même pensée : « Jamais nous ne pourrons oublier ce moment. Notre vie nous était rendue comme par miracle. »

Aussi bien c'est par une intervention providentielle, dont les détails seraient trop longs à exposer ici, que M. Alby et Rainijaonary avaient modifié leur itinéraire et étaient arrivés à Tranomainty mardi soir. Là, ils apprirent ce qui se passait à Sirabé. Fatigués d'une longue journée de marche, ils repartirent aussitôt et arrivèrent à Bétafo vers quatre heures du matin ; après quelques heures de repos indispensable, ils marchèrent sur Sirabé.

Les rebelles semblent ne pas les avoir vus venir, ou bien ils les prenaient effectivement pour des alliés. Ils furent surpris et tués en grand nombre. On ramassa, dans la soirée et le lendemain, plus de 500 cadavres.

On poursuivait encore les fuyards, que la sœur Maria Foreide avait déjà couru au village des lépreux, rassurant et pansant les impotents qu'elle y trouvait en vie, à l'abri de quelque pan de mur ou cachés dans les broussailles.

« De douloureux soupirs se mêlaient à notre joie, écrit M. Vig vers la fin de sa lettre, quand nous vîmes de près les traces de la terrible dévastation tout autour de nous. » Sans compter les pertes personnelles des missionnaires, les dégâts de la Société norvégienne sont évalués à plus de 200,000 fr. dans tout le district. « Mais, ajoute le missionnaire, ces désastres matériels ne sont pas les pires... Ce qui vient d'arri-

ver retardera notre œuvre ici de beaucoup d'années. Je ne puis même, par instants, me défaire de la crainte que tout ne soit à recommencer. »

Cette attaque de Sirabé est, jusqu'ici, l'épisode le plus dramatique de la crise que nous traversons à Madagascar. Mais le caractère de ce mouvement de rébellion est identique partout. Il y a un fonds premier de brigandage dans tout cela. Sur ce « fahavalisme », qui a toujours existé à Madagascar à l'état sporadique, se greffe aujourd'hui un élément nouveau et qui devient nettement prépondérant : c'est une réaction nationale et païenne contre tout Européen et chrétien. Les « fahavalo », puisque ce nom continue à être donné aux rebelles, en veulent à tous les Européens, non pas seulement aux Français; de même, ils incendient partout les églises. On compte, jusqu'à ce jour, cent vingt et quelques églises brûlées, et il y a bien des districts envahis sur lesquels il n'y a point de renseignements. Ces mêmes bandes d'insurgés massacrent quand ils le peuvent les évangélistes, les pasteurs, les instituteurs, pour peu que ces hommes soient les représentants des coutumes des *vazaha* ou « gens d'outre-mer ». En plusieurs endroits, ils ont détruit tous les livres ou papiers qu'ils ont pu trouver. Tous ces insurgés ont remis en vigueur les vieilles coutumes païennes : ils promènent avec eux des idoles et ont pleine confiance dans leurs charmes. Ils imposent ces pratiques aux populations paisibles dont ils envahissent les villages. Ceux qui refusent de renoncer au christianisme, sont menacés de mort et tués s'ils ne réussissent pas à s'échapper. Mais il y a eu plusieurs martyrs authentiques. On se demande s'il existe un troisième facteur. Y a-t-il des chefs? Ces chefs s'entendent-ils? Plus que cela, les fils de toute cette agitation ne sont-ils pas tenus ici à Tananarive par quelques personnages importants? En secret, on prononce des noms, mais les preuves manquent absolument.

Dieu sait ce qu'il en est. Il sait aussi quelle sera l'issue que nous ne pouvons prévoir. En négligeant ici tout le côté poli-

tique, il est évident que le christianisme de Madagascar passe par une crise grave. L'Église de Jésus-Christ en sortira purifiée, car l'Éternel règne.

F. H. K.



VARIÉTÉS

—

UNE VISITE A LA « MISSION DES UNIVERSITÉS » A ZANZIBAR (1)

Dans d'autres rues, il n'y a pas de boutiques; les maisons ont peu d'ouvertures; par contre, les battants des portes sont très remarquables : de bois épais, profondément sculptés; les dessins sont géométriques, le style est arabe, sauf dans des travaux plus récents, ce semble, où l'on sent l'influence indoue. Plusieurs de ces portes sont, en outre, garnies de clous en cuivre jaune, polygonaux, de cinq à huit centimètres de diamètre ; quelquefois ces clous ont la forme de fuseaux, se terminant en pointe, comme pour défendre l'accès aux intrus. Cela donne un air cossu à ces maisons; leurs habitants ont l'air d'avoir conscience d'eux-mêmes. La fermeture ou serrure de ces portes est non moins curieuse : elle est fixée à l'extrémité supérieure du poteau médian, en relief sur les deux battants dont il recouvre la jointure; c'est une chaîne solide, longue de vingt-cinq à trente centimètres; le dernier chaînon passe par une épaisse boucle de fer scellée dans le linteau ou dans le mur; on passe un énorme cadenas dans la boucle, par dessus le chaînon accroché; un tour de clef ou deux peut-être, et les gens qui restent dans la maison sont bien, comme on dit, sous clef. Soit dit en passant, on estime les habitants de la ville de Zanzibar à 80,000

(1) Voir page 342.

habitants; d'autres disent 100,000 habitants. J'ai demandé un plan de la ville; cela n'existe pas. Aussi bien le dédale, en apparence inextricable de ces ruelles tortueuses et s'entre-croisant comme un écheveau embrouillé, donnerait du travail à une escouade de géomètres-arpenteurs. Dans les rues sans magasins, il y a peu de monde; dans les autres, il y foule. C'est un aspect décidément pittoresque, surtout quand, de distance en distance, le fin stipe d'un cocotier incliné et couronné de son panache retroussé par la brise, se montre à l'extrémité d'une ruelle, ou que, dans un coin où s'accumulent les immondices, une végétation drue, luisante, dont la couleur verte à une intensité invraisemblable, attire l'œil. Parmi les passants, on distingue aisément le nègre portefaix, homme de peine; à l'heure matinale où je traversais les rues de Zanzibar, de nombreuses négresses, vêtues d'un pagne, avec, par-dessus, une étoffe de couleur voyante, serrée autour de la poitrine comprimée, passant sous les bras qui demeurent libres, et retombant jusqu'à mi-corps. Sur la tête, dont les cheveux étaient artistement et curieusement nattés, elles portaient de l'eau, la provision pour la journée, sans doute; mais ce qui leur servait d'amphore gâtait le tableau : dans la plupart des cas, c'étaient des bidons de pétrole. Les Indous conservent leur costume, le seul apparemment qui permette, sous ces latitudes, de passer la journée sans fondre comme du beurre sur un poêle : une calotte blanche, légère, ajourée; une veste, en mousseline transparente quand le propriétaire est aisé, largement décolletée et garnie de broderies de soie; un pantalon de même étoffe, ou plutôt une culotte, puisqu'elle s'arrête au genou; aux pieds des sandales. Les Arabes semblent former l'aristocratie. J'en ai vu deux, entre autres, qui étaient de vrais Arabes d'opéra, avec, en plus, tout ce que peut donner la réalité et le cadre authentique. Un turban, tissu de soie; une belle tête, fine, intelligente; la barbe noire, soignée, toujours rasée sous l'oreille et sous la mâchoire; un vêtement de couleur foncée, bleu ou marron, en forme de cafetan, ouvert largement sur le devant, et laissant

apparaître une belle gandoura blanche, relevée de broderies en soie jaune ou bleuâtre; la gandoura, qui retombe jusque sur les babouches, est retenue autour des reins par une ceinture blanche ou de couleur, dans laquelle reluit un large coutelas à poignée ciselée et ornée de pierreries, à gaîne non moins richement travaillée. Ajoutez à cela un port droit, la démarche assurée et consciente de gens qui n'évitent personne, mais auxquels on cède le haut du pavé, et vous aurez une idée de l'aristocratie de Zanzibar, que la traite des esclaves a enrichie.

Après avoir affranchi nos lettres à la poste, je donnai à notre cicerone lilas le mot d'ordre : « *English cathedral.* » Il répéta en inclinant la tête, et nous mena à l'ancien marché aux esclaves, où l'évêque anglican Steere, aidé du consul sir John Kirk, a fait construire une cathédrale dont on voit, au large de Zanzibar déjà, le haut clocher. Son profil traditionnel, tour carrée et flèche pyramidale assez élancée, jure quelque peu avec le style architectural adopté pour la nef, arcades en fer à cheval, baies en trèfle mauresque, et autres motifs caractéristiques. De fort beaux vitraux ferment les hautes fenêtres; l'ameublement, la tenture des autels, car il y en a deux dans des chapelles latérales, outre le maître-autel, tout est installé avec goût et avec la plus pure correction liturgique. Des stalles massives, dont le bois a été sculpté à Bombay, garnissent les deux côtés du chœur. On ne s'y tromperait pas, si on l'ignorait, la Société des universités qui dirige l'œuvre des missions à Zanzibar, mais qui travaille surtout dans l'intérieur africain et sur le Nyassa, appartient à la fraction la plus ritualiste de l'Église anglicane.

Nous fûmes conduits au presbytère à travers un admirable jardin. Une sorte de mimosa attire surtout notre attention : son feuillage, si délicatement découpé, disparaissait par endroits sous une profusion de fleurs d'un rouge intense, ardent; ce sont d'énormes calices à cinq pétales, avec un pistil rouge mais à pollen jaune, le tout grand comme la paume de la main. Voilà les arbres qui, le matin, avaient rayé d'une ligne

rouge le paysage de Zanzibar qui passait sous mes yeux.

Sous la porte ouverte de la maison, où nous avait conduits notre jeune guide, derrière la cathédrale, à droite de l'abside, quelques négrillons, auxquels je demandai le missionnaire, disparurent. Après un assez long moment, parut un homme jeune encore, imberbe, vêtu d'une longue soutane blanche à cordelière noire. La présentation fut cordiale en somme; le prêtre se mit à notre disposition, à condition que nous lui accordions un instant pour terminer une conversation importante avec un membre de son troupeau. Il appela un intendant, un de ses collègues, vêtu comme lui. Nous montâmes un escalier de pierre assez étroit. Toute la maison a un cachet oriental bien compris et adapté au climat. Cela dénote de la part des constructeurs une ouverture d'esprit et une accommodation, une souplesse peu communes, de la part d'anglo-saxons surtout. Du reste, ceux qui lisent la publication de la mission dite des Universités savent combien on y rencontre de théorie saine, de principes justes, concernant, par exemple, l'éducation, ou plutôt le degré de civilisation convenant au clergé indigène. Cela tend à prouver une fois de plus qu'une forte culture intellectuelle, au grand air, en contact avec le mouvement de la pensée contemporaine, est un avantage partout, surtout en mission. A condition, cela va sans dire, qu'une piété réelle, un christianisme personnel et intense soit l'âme de l'activité apostolique. Mais, cela posé, l'action du missionnaire sera maladroite ou efficace, plus ou moins saine ou malsaine, suivant que le missionnaire a des principes fermes et justes ou est mal orienté, borné, travaillant inconsciemment et dépourvu de toute idée générale.

Dans la chambre du missionnaire, personne ne se serait mépris sur la nationalité de l'habitant. La physionomie particulière des livres qui, nombreux, garnissaient tout près de deux parois de la cellule, eussent suffi à faire deviner l'Anglais : quelques portraits, entre autres celui de l'évêque Smythies, en grand costume épiscopal, la mître en tête, la crosse en main. Son successeur, A. Richardson, arrivé en

Afrique en août dernier, est un mathématicien distingué; sa bibliothèque de 20,000 volumes le suit; elle est encore en route. Un grand crucifix au chevet du lit; des croix, en général un peu plus que de raison, marquent le caractère ecclésiastique spécial de cette mission. J'ai été d'autant plus heureux de voir, parmi des papiers empilés dans un coin, la couleur et le titre familier du *Church Missionary Intelligencer*. On ne reste donc pas ici, comme je l'ai remarqué trop souvent dans d'autres stations de mission, indifférent à tout ce que l'on ne fait pas soi-même. L'habitant de cette chambre, ses collègues peut-être, feuillettent, je l'espère, au moins les pages où ils peuvent suivre les merveilleux progrès que l'Évangile de Jésus fait sur le continent en face de Zanzibar, surtout sur les rives septentrionales du Victoria-Nyanza. C'est le moins, puisque les deux missions sont faites par des membres de la même Église anglicane. Mais qui ne saurait quelles tendances diverses et même contraires s'agitent sous les vastes plis du manteau anglican! Il paraît pourtant que les évêques Tucker, de l'Afrique équatoriale, et Kestel-Cornish, de Madagascar, fréquentent également la résidence de l'évêque de Zanzibar.

(*A suivre.*) F. H. KRUGER.



Dernière heure. — Dans ses dernières séances, le Comité a arrêté la destination de deux élèves ayant fini leurs études, MM. Paul Louis Vernier et Auguste Coïsson.

Le premier a été appelé à renforcer la mission de Taïti, et le second celle du Zambèze; mais l'époque de leur départ n'est point encore fixée. La consécration de M. Vernier aura lieu à Montmeyran, le 20 août prochain; celle de M. Coïsson, dans les premiers jours de septembre, aux Vallées Vaudoises.



Le Gérant : A. BOEGNER.

Paris. — Imprimerie de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 20511.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

A PROPOS DE NOS DEUILS

Réflexions d'un missionnaire.

Un de nos missionnaires nous adresse du Lessouto, à propos de la mort de M. Goy, ces réflexions qui s'appliquent aussi au deuil récent de la mission du Congo :

« La mort de Goy a été pour nous un coup de foudre. Pauvre madame Goy ! Pauvre mission du Zambèze !

« Et pourtant, ces morts de missionnaires et même ces départs de missionnaires pour les pays insalubres, cela a quelque chose de grand que l'on devrait remarquer. (J'en parle à mon aise, parce que je suis dans un pays salubre entre tous, donc tout à fait en dehors de la question.)

« Il faut féliciter nos Églises de posséder des hommes qui, comme nos collègues du Congo, du Sénégal et du Zambèze, vont bravement, dans toute la force de la jeunesse, librement, volontairement, s'exposer à la maladie et s'offrir à la mort. Ils ont le loisir de faire leurs réflexions avant de par-

tir, de regarder les dangers en face et de se placer en présence de la mort. Et pourtant ils y vont! Ils savent que Dardier y est mort, que Bonzon, H. Jacot, Lauga, Golaz et d'autres y sont morts... Et pourtant ils y vont!...

« Nos Églises de langue française produisent donc encore des hommes et des femmes de cette trempe. On y suce encore le lait des convictions fortes jusqu'au sacrifice suprême et du dévouement à Dieu plus fort que la mort. Les prédications et les instructions de nos pasteurs produisent encore de ces vocations qui permettent à des pères et à des mères d'envoyer leurs enfants au poste du danger et de renoncer à eux-mêmes complètement...

« C'est un honneur pour nos Églises que ces sacrifices, une preuve de leur vitalité, un fruit de leur piété et de leur amour. On peut encore tout espérer d'Églises qui suscitent des missionnaires pareils et qui les remplacent quand ils sont tombés sur le champ de bataille. On a vu avec raison, dans les exploits de nos soldats de Madagascar, une preuve de la valeur de l'armée française et de la France. Il faut voir, dans les missions dangereuses, une preuve de la valeur de nos Églises. Car des Églises qui produisent des « martyrs » sont capables de réaliser toutes les espérances que l'on fonde sur elles. Au-dessous de l'apathie extérieure il y a des trésors de renoncement et de foi que mettent à la lumière les victoires sur le déficit et l'envoi de missionnaires aux postes dangereux... »

Avons-nous raison, avons-nous tort de publier ces lignes encourageantes? Nous croyons qu'elles pourront faire du bien, à condition de nous pousser tous : Églises, familles, pasteurs, simples chrétiens, à un humble retour sur nous-mêmes, montrant à chacun où il en est de sa consécration à Dieu et de ce don sans réserve qui va jusqu'au sacrifice et jusqu'à la mort.

NOS MISSIONNAIRES EN CONGÉ

Il ne peut entrer dans notre pensée de suivre pas à pas nos missionnaires en séjour parmi nous, surtout pendant ce temps de congé; cependant nos amis nous sauront gré de les tenir au courant de leurs mouvements.

M. *Christol* s'est installé à Paris avec sa famille ; mais, dès son arrivée, il s'est mis à la disposition du Comité et des Églises pour parler des missions : c'est ainsi qu'il a pu se faire entendre, à plusieurs reprises, à Paris, notamment à la fête de la jeunesse; à Laforce, à Carcassonne, à Montpellier, dans le Calvados, ailleurs encore.

M. *Escande* a pu, à peine arrivé, prendre part à la fête des missions de Saint-Jean-du-Gard. M. *Ch. Viénot* a représenté notre Société à la fête des missions de la vallée de la Dordogne.

MM. *Jacottet* et *L. Jalla* sont allés, après un court séjour à la Maison des missions, s'installer au sein de leurs familles, dans leur patrie respective. Le commencement de leur congé doit être consacré à un repos bien mérité; cependant, on ne sera pas étonné que, l'un et l'autre, nos frères aient dû, à peine arrivés, prendre part à diverses fêtes et réunions des missions. M. L. Jalla nous a fait un récit touchant de la réception qui lui a été faite dans son pays. Nous en reproduisons quelques lignes :

« A Turin, un vrai cortège nous attendait à la gare. Parents, amis, tout ce qui avait pu s'y rendre y était. Le vendredi soir, les Unions de jeunes gens et de jeunes filles s'étaient concertées d'avance pour nous souhaiter ensemble la bienvenue et avaient invité, de plus, nos nombreux parents de Turin. Nous eûmes une charmante soirée, avec chœurs composés tout exprès pour notre retour, surabondance de fleurs, rafraîchissements, etc. Les quatre pasteurs vaudois de Turin y étaient, et même ceux des autres dénominations. Nous étions

confus de tout l'intérêt qu'on nous témoignait. Oh! si ma mère était encore là, comme ces joies du retour eussent été complètes, mille fois plus douces !

« Nous sommes montés à La Tour le samedi soir. On aurait dit que connus et inconnus avaient été prévenus de notre arrivée. Entre autre, notre Mofaéa (1) excita une telle curiosité parmi les gamins de La Tour, qu'ils formèrent groupe autour d'elle, et elle en sanglota de la station à la maison. Oh! cette maison sans ma chère mère! Sa pensée était dans nos cœurs à tous, et les pleurs se mêlaient à la joie de se retrouver. Tous nos plus proches parents ici soupèrent et passèrent la soirée avec nous.

« On voulut nous souhaiter publiquement la bienvenue, le dimanche soir, au temple de Saint-Jean. On avait renvoyé jusque-là l'inauguration de la lumière électrique. Nous pensions n'y trouver que des amis de Saint-Jean : aussi vous devinez notre surprise en y trouvant, malgré l'heure tardive, tous les pasteurs du Val Pelis et jusqu'à M. et madame Weitzecker, venus exprès du Pomaret, et puis une foule! Le temple en regorgeait; il y avait, en tous cas, plus d'un millier de personnes. Nous ne savions où nous cacher, et il fallut se tenir sur l'estrade. Un chœur, très bien exercé, dirigea plusieurs chants pour la circonstance. Il y avait là des personnes venues de loin, très loin même. M. W. Meille nous souhaita la bienvenue au nom de tous, puis nous offrit un splendide service de communion et le portrait de ma mère, en grandeur naturelle. Je répondis, naturellement; puis chacun des pasteurs parla à son tour. A dix heures et demie passés on sortait, après une collecte pour le Zambèze.

« Oh! que j'aimerais avoir une parole plus éloquente et plus chaleureuse que la mienne pour mieux nourrir, au profit des missions, la sympathie dont on nous entoure... »

N'est-il pas vrai que de semblables tableaux font toucher du doigt tout le profit qu'une Église tire de ce qu'elle fait

(1) Petite Zambézienne qui accompagne M. et madame Jalla.

pour les missions ? En donnant son intérêt, son argent, ses enfants, c'est pour elle qu'elle travaille, c'est elle-même qu'elle enrichit tout en faisant du bien aux païens.

Quant à M. *Coillard*, il est actuellement à Contrexeville faisant une cure. Il s'y trouve assez seul, mais jouit, nous écrit-il, de cette solitude qui lui procure un repos bien nécessaire et lui permet de mettre à jour sa correspondance. Avant de s'y installer, il avait pris part, en Angleterre, aux réunions de Guildford et de Keswick, réunions auxquelles participent des milliers de chrétiens venus de tous côtés pour chercher, dans la prière et l'étude de la parole de Dieu, le secret d'une communion renouvelée avec le Maître et d'une force nouvelle pour son service. Notre missionnaire a beaucoup joui de ce temps de retraite. A Guildford, comme à Keswick, il a joui de tout ce que l'hospitalité chrétienne la plus délicate peut offrir à un serviteur de Dieu fatigué. A Keswick, il a eu le privilège de demeurer sous le même toit que le missionnaire Hudson Taylor. Il écrit à ce propos :

« Avant de nous être vus, nous n'étions pas des étrangers ; nous devînmes amis, je crois que je puis le dire sans ostentation. Les réunions ont été bien belles et bien bonnes. J'aurais voulu que vous fussiez à ce festin spirituel. La vue seule de ces milliers de personnes qui, une heure à l'avance, cherchent une place dans cette énorme tente — elle en contient trois mille, dit-on — est frappante... Ce qui m'a fait le plus de bien, ce sont les études bibliques de M. Hubert Brooke. J'irais à dix lieues pour en entendre une... »

M. Coillard nous donne ensuite des nouvelles des deux Zambéziens qu'il a ramenés avec lui : « Je les ai placés chez M. H. Grattan Guinness, à Cliff. Sémonji est aimé de tout le monde, et, jusqu'à présent, ne me donne que de la joie. Oh ! que Dieu le garde humble et droit. Samata a donné d'abord un peu plus de peine. Actuellement on est content de lui. Mais c'est sa conversion qu'il nous faut, n'est-ce pas ?

« J'ai eu, ici et là, l'occasion de parler de notre mission.

Si vous saviez comme mon cœur brûle en pensant au Zambèze! Notre dernier deuil est un coup de tonnerre. Réveillera-t-il nos Églises et nos jeunes gens? Eh bien! oui, *je le crois*. Il nous faut quinze ouvriers pour le Zambèze... quinze. « *Quinze!* vous n'y pensez pas, me dit quelqu'un en levant « les mains au ciel. Et où prendre l'argent? » — Eh bien! oui, levons les mains au ciel, les cœurs aussi, et nous aurons les hommes et l'argent, quelque audacieux que cela paraisse. Je ne puis pas m'agenouiller sans crier : « Et les quinze, Seigneur? » (Rom. VIII, 26.)

NOTES DU MOIS

Les *Examens semestriels* de la Maison des missions ont eu lieu le 24 juillet. La rentrée des élèves aura lieu le 16 octobre. Cette date a été choisie pour laisser à M. Krüger la marge nécessaire à son voyage de retour. Nous sommes heureux d'ajouter que, selon toute probabilité, M. Krüger pourra être des nôtres à la date choisie.

Une épreuve particulièrement douloureuse vient d'atteindre la famille d'un des ouvriers de la mission romande. Le 31 juillet, nous avions la joie de saluer, à la Maison des missions, à leur passage à Paris, M. et madame Henri Junod, revenant de Delagoa-Bay, pour leur premier congé d'Europe. Ils ramenaient avec eux leur deuxième enfant, une petite fille de seize mois environ. Nous fûmes frappés des ravages que le climat de la côte insalubre où travaillent nos frères romands avait faits dans cette constitution d'enfant. Cependant M. et madame Junod nous assurèrent que depuis plusieurs mois la santé de l'enfant s'était consolidée, et que le bon air de la Suisse ferait le reste. Hélas! le soir même, en chemin de fer, une crise se produisit; les pauvres

parents durent descendre à Laroche, dans l'Yonne, et c'est là, dans un petit hôtel, qu'ils virent expirer leur enfant au bout de vingt heures de souffrances. Le lendemain, ils arrivèrent à destination avec un cercueil. La sympathie de tous les amis des missions entourera certainement notre frère et notre sœur dans leur deuil.

SITUATION FINANCIÈRE

le 20 août 1896.

Notre trésorier nous communique la note suivante :

Pour faire face à la dépense prévue pour 1896-97, qui est de.	373,000 »
Il faudrait une recette mensuelle de 31,000 francs, ce qui fait pour les 4 mois et 20 jours écoulés, du 1er avril au 20 août 1896, un chiffre total de.	145,800 »
Nous n'avons reçu jusqu'à ce jour, pendant le même laps de temps, qu'une somme de.	55,000 »
faisant une différence en moins de.	89,200 »
Les recettes du *Zambèze* sont à ce jour de.	38,767 70
au lieu de . . . . qu'on avait reçus l'année dernière à pareille époque.	9,300 »

Nos lecteurs l'auront remarqué : c'est la première fois, en ce nouvel exercice, que nous publions cette situation financière, destinée à mettre sous leurs yeux, mois après mois, les besoins de notre œuvre et les efforts accomplis.

Nous attirons l'attention des amis des missions sur le chiffre de la dépense prévue. Ce chiffre est sensiblement plus élevé que l'an dernier. Cela provient du fait que le Comité a voulu, en votant le budget de l'année, tenir compte de tous les besoins des divers champs de missions et de tous les renforts votés. C'est ainsi que ce budget comprend l'envoi d'un missionnaire à Maré; l'envoi d'un missionnaire à Taïti; le

remplacement d'un des missionnaires que la mort et les départs ont pris au Lessouto; d'autres crédits encore. Enfin, une certaine marge a été laissée à l'imprévu, qui ne manque jamais de se produire.

En un mot, le Comité s'est placé en présence de ses divers champs de travail, et il a voté à chacun, non pas tout ce qu'il voudrait pouvoir lui accorder, mais les secours qui lui ont paru indispensables à sa bonne marche. En le faisant, il a compté sur le secours de Dieu, qui ne lui a jamais fait défaut jusqu'à ce jour; il a compté aussi sur nos Églises, qui ne nous abandonneront pas, nous en avons la conviction, aussi longtemps qu'elles nous verront marcher dans les voies de cette fidélité qui ne veut accepter de tâche nouvelle que de la main de Dieu, mais qui, une fois un devoir clairement imposé, s'y soumet sans arrière-pensée et entend l'accomplir jusqu'au bout.

Nos amis, nous en avons l'assurance, nous aideront, cette année encore, à marcher dans cette voie de courage et de fidélité.

En fait, si la somme que nous leur demandons pour l'œuvre générale dépasse celle que nous réclamions il y a un an, elle n'est supérieure que de quelques milliers de francs à celle qu'ils nous ont effectivement procurée. Ce qu'ils ont fait en 1895-1896, ils le feront cette année encore, et ils sauront y ajouter cet effort supplémentaire, toujours nécessaire pour confirmer une victoire remportée par une nouvelle victoire.

Nous devons encore rappeler que l'œuvre du *Zambèze* et celle de *Madagascar* sont défrayées toutes deux par des caisses spéciales. Celle de Madagascar a été alimentée jusqu'à ce jour par une série de dons individuels, qui, nous y comptons fermement, se renouvelleront et se multiplieront à mesure que la tâche à remplir dans la grande île africaine se montrera plus clairement à nous, avec ses exigences, qui seront certainement considérables. Nous avons la ferme confiance qu'à l'œuvre nouvelle que Dieu nous impose à Madagascar correspondent, dans nos Églises, des énergies, des

ressources en hommes et en argent qui se manifesteront au fur et à mesure des besoins. Une statistique récente, dressée d'après notre dernier Rapport, ne nous rappelait-elle pas qu'il y a environ 380 de nos Églises sur 800 qui ne font rien pour les missions? Et, parmi celles qui donnent, combien en est-il qui bornent leur coopération à un minimum indigne d'elles-mêmes! Dans notre profonde conviction, *l'œuvre de Madagascar est la mise en demeure adressée par Dieu à nos Églises de France d'avoir à rectifier la proportion de leur participation à l'œuvre des Missions.*

Signalons, en terminant, avec une profonde reconnaissance, l'état réjouissant de la *caisse du Zambèze*, qui est en grand progrès sur l'an dernier.

MADAGASCAR

Départ de M. Krüger pour l'Afrique méridionale. — Attaques et calomnies. — Départ de M. Escande.

C'est le 27 juin que nos deux délégués se sont séparés. M. Lauga, après avoir énuméré les compagnons de voyage de M. Krüger, ajoute : « On le voit, notre ami est en bonne compagnie; et, quant à la partie du voyage qui, hélas! est dangereuse, il la fera sous forte escorte militaire, en profitant des patrouilles qui sillonnent la route pour la tenir libre. De nombreux amis ont accompagné les voyageurs jusqu'au rocher traditionnel d'Ambatomaro, situé à cinq kilomètres. Quant à moi, j'ai poussé plus loin et ne me suis séparé de mon ami qu'à moitié chemin d'Isoavina, et à une dizaine de kilomètres de Tananarive. J'ai eu en le quittant, et pendant vingt-cinq minutes environ, un mauvais moment : j'avais le cœur serré, et la pensée de la responsabilité qui va peser sur mes seules épaules au moment peut-être le plus difficile de notre

mission, m'a donné de l'angoisse. Mais je me suis recueilli et ressaisi, et je compte sur Dieu pour peupler ma solitude et m'aider dans ma tâche. »

Nous n'avons pas beaucoup de détails sur le voyage de M. Krüger jusqu'à la côte. Il s'est effectué sans incident, grâce surtout à l'escorte militaire dont le convoi était pourvu. En effet, à peu d'heures du passage de ce convoi, un voyageur avait été assailli et pillé par les Fahavalos.

L'embarquement à Tamatave devait se faire le 30 juin ou le 1er juillet. En réalité il n'a eu lieu que le 8 de ce mois, le navire sur lequel M. Krüger devait prendre passage ayant eu du retard. Le débarquement à Durban aura sans doute été retardé d'autant, peut être jusqu'aux premiers jours d'août (1). La longueur du trajet s'explique par l'itinéraire du paquebot qui touche à la Réunion et à l'île Maurice avant de rebrousser chemin et de se diriger sur Durban (2).

Revenons à Madagascar et donnons une pensée d'affection et de sollicitude à celui de nos délégués qui y reste seul et dans une situation, hélas! moins favorable qu'aux premiers jours. En terminant sa lettre, M. Lauga en dit quelques mots, puis il ajoute : « Les difficultés grandissent, et j'ai besoin d'une double mesure de l'esprit de prudence, de sagesse et de force que Dieu seul peut donner. »

Dans une dépêche reçue il y a quelques jours, M. Lauga, répondant au vœu qui lui avait été exprimé de le voir prolonger son séjour et, si possible, de se charger de l'œuvre de Madagascar à titre définitif, nous annonce qu'il lui est impossible de déférer à ce vœu, mais qu'il attendra son successeur jusqu'en novembre.

Heureusement, il ne sera pas obligé de l'attendre si longtemps. Aujourd'hui même, 24 août, M. Escande doit

---

(1) Voir les nouvelles de la dernière heure, à la fin de cet article.

(2) Il arrive parfois que ce bateau touche Tamatave en revenant de l'île Maurice; mais cette escale n'a lieu qu'exceptionnellement. Si elle était régulière, M. Krüger aurait pu rester dix à quinze jours de plus à Madagascar.

être arrivé à Marseille; demain il s'embarquera à bord de l'*Iraouaddy*. Si rien ne s'y oppose, il pourra être rendu à Tamatave les premiers jours d'octobre.

L'époque de l'année, la dispersion générale des membres du Comité, et le fait que M. Escande a pris ses vacances en Suisse, dans la famille de sa femme, ont empêché d'organiser, à l'occasion de son départ, une réunion d'adieux qui, en toute autre saison, eût répondu aux vœux des amis des missions.

Il importait cependant que M. Escande ne partît pas pour Madagascar sans avoir pu s'entretenir avec un représentant du Comité. Le directeur de la Maison des missions a pu se rendre dans le Valais, où se trouvait M. Escande, et, dans un service intime, invoquer sur lui et sur tous les intérêts engagés dans son voyage, la bénédiction de Dieu. Le Comité auxiliaire de Marseille se proposait, de son côté, d'organiser une réunion d'adieux le 24 août dans l'après-midi (1).

Avant de terminer cet article, nous devons dire un mot d'un incident que les journaux politiques ont fait connaître à la plupart de nos lecteurs. Nos délégués ont décidé, après y avoir mûrement réfléchi, d'accepter la proposition qui leur a été faite d'amener en France et de placer dans une famille chrétienne un jeune prince malgache, appelé Rakotoména, âgé de dix-huit ans, et auquel on espère fournir ainsi le moyen de commencer une vie nouvelle. En acceptant de se charger de ce compagnon de voyage, M. Krüger n'a, certes, pas obéi à ses préférences, mais à ce qui lui a paru, comme à M. Lauga, son simple devoir de chétien et de Français.

Le voyage du jeune prince malgache n'en a pas moins fourni l'occasion d'une attaque indirecte, mais d'autant plus dangereuse, contre notre Société. Sa prochaine arrivée a été signalée au ministre, dans une lettre rendue publique et qui établissait une solidarité compromettante entre un de nos dé-

(1) Notons, pour éviter toute interprétation inexacte des faits, que c'est en réponse à une question posée par le directeur que M. Escande a envoyé le télégramme par lequel il se mettait à la disposition du Comité. (Voir p. 361.)

légués et un jeune homme que l'on représentait comme un ennemi de la France et un des auteurs responsables de la dernière guerre. Pour achever de nous nuire, l'auteur de la lettre ajoutait que le prince, « qu'accompagne le pasteur Krüger », avait choisi la *voie anglaise*, par crainte de se voir refuser le passage sur les bateaux français.

Le directeur a rectifié les faits dans les journaux qu'il a pu atteindre; en même temps il s'est adressé au gouvernement et, en mettant sous les yeux du Ministre tous les renseignements que la Société possède, il n'a pas eu de peine à montrer dans quel esprit a été prise la mesure incriminée, — mesure qui n'eût certainement recueilli que des éloges de la part de ceux qui l'incriminent, si elle avait été prise et exécutée par la mission catholique.

Si nous mentionnons ici cet incident, ce n'est pas pour associer le *Journal des Missions* aux polémiques que ne manquera pas de soulever, dans l'avenir comme dans le passé, l'intervention de nos Églises à Madagascar. Nous tenions seulement à montrer à nos lecteurs à quelles attaques, à quelles difficultés nous expose l'accomplissement du devoir qu'après mûre réflexion nous avons discerné et accepté de remplir dans la grande île africaine. Nous devons nous attendre à voir nos pas épiés, nos démarches travesties, nos intentions dénaturées. Il y a quelques mois déjà, dans une intention facile à pénétrer, certaines correspondances de Madagascar représentaient nos délégués comme ayant assisté à une réunion de pasteurs indigènes où un missionnaire anglais avait, dit-on, ouvertement prêché la révolte. Il suffit d'une minute de réflexion pour voir apparaître, dans toute son énormité, la fausseté de ce récit : un fait de ce genre eût appelé, de la part des autorités, une répression aussi rapide que méritée. Mais qu'importe! On sait le pouvoir de la calomnie lancée à propos. Si nous en parlons, ce n'est pas, encore une fois, pour entreprendre ici de réfuter, encore moins de discuter les mensonges que l'on invente contre nous; c'est seulement pour mettre en garde nos amis contre les

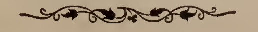
informations qu'ils pourraient trouver dans les journaux; c'est aussi pour les préparer à une conséquence, hélas! prévue dans l'œuvre de Madagascar, conséquence pénible, mais inévitable, qu'il nous faut accepter, en nous souvenant que nous sommes les disciples de Celui qui a dit : « Heureux serez-vous lorsque les hommes vous diront des injures et *diront faussement contre vous toute sorte de mal...* »

Que notre œuvre reste seulement son œuvre, que son Esprit continue seulement à nous inspirer et à nous conduire, et alors, en effet, qu'importent les attaques et les calomnies des hommes !

Dernière heure. — Nous recevons, en même temps, une lettre de M. Krüger, datée du 27 juillet, et annonçant son arrivée à Durban, et une lettre de M. Dieterlen, datée du 2 août, et mentionnant que, l'avant-veille, le 31 juillet, il a eu la joie de rencontrer M. Krüger à Harrismith, ville de l'État libre de l'Orange, située au nord du Lessouto.

L'état de santé de M. Krüger se ressentait encore, à ce moment, de la fatigue et des émotions qui avaient marqué la fin de son séjour à Madagascar. Aussi a-t-il dû se résigner à faire dans la voiture de la poste le trajet de Harrismith à Kalo, au lieu de faire le voyage à cheval, comme il avait d'abord été convenu. Nous ne doutons pas que le climat salubre de l'Afrique méridionale n'achève de remettre M. Krüger.

Une lettre de M. Escande, datée de Marseille, du 25 août, nous informe que la réunion d'adieux, dont il a été fait mention plus haut, a eu lieu le 24, à trois heures, dans la salle du Consistoire, sous la présidence de M. le pasteur Thraen, avec le concours de toutes les Églises. Le soir du même jour, une réunion de prières a encore été tenue à la chapelle de l'Église libre.



LESSOUTO

AU JOUR LE JOUR

(*Extraits du Journal d'un missionnaire.*)

Suite et fin (1).

3 mars. — Le chef Motsuéné, quoique possédant déjà une vingtaine de femmes, est en train d'en épouser en même temps deux nouvelles, comme son oncle Jonathan, qui s'est marié cinq fois l'année dernière. L'une des fiancées (excusez la profanation de ce mot si poétique) est la sœur du grand'-père de Motsuéné, donc sa grand'tante. Elle est pourtant de beaucoup plus jeune que lui. En Europe, chose pareille serait impossible. Vous criez à la plaisanterie, vous croyez à une mystification? Dans les pays où règne la polygamie, cela s'explique et se comprend. L'arrière-grand-père de Motsuéné, le célèbre chef Moshesh, épousa des jeunes filles jusque dans l'âge le plus avancé, c'est-à-dire qu'il en achetait (car c'est presque un achat dans la pratique) pour une trentaine de bêtes à cornes chacune. Quand il mourut, ces jeunes filles épousèrent à d'autres hommes et eurent des enfants. Ces enfants, nés longtemps après la mort du mari officiel de leurs mères, ce sont pourtant des fils et des filles de Moshesh, « puisque c'est lui qui a donné le bétail ». Ainsi, un homme peut avoir des enfants vingt ans après sa mort, des enfants qui se réclament et se glorifient de son nom, et qui disent, en se rengorgeant : Je suis un enfant de Moshesh.

Cette fille qui épouse son petit-neveu, de vingt ans plus âgé qu'elle, sait que sept femmes de son fiancé l'ont déjà quitté pour cause de mauvais traitements; qu'il lui en reste une quinzaine d'autres, et qu'il courtise une autre fille en même temps qu'elle-même. Elle est convertie, elle est catéchumène.

(1) Voir page 365.

Mais pensez : devenir la femme du gros chef Motsuéné, ne fût-ce que la vingt-septième, quel honneur ! Folle qui s'y refuserait !

Dans quelques mois, elle nous reviendra en pleurs et des bleus sur tout le corps... Mais que de gens n'apprennent la sagesse et n'écoutent les bons conseils qu'*après* avoir fait une sottise !

Mais pardon d'avoir parlé polygamie. C'est un monde si plein de turpitudes qu'on ne peut y faire allusion sans choquer les oreilles si délicates des Européens.

7 mars. — Dimanche dernier, à la requête de notre reine, qui est chrétienne, nous avons prié pour la pluie, dont nous avons un besoin urgent pour les champs. Quoique convoqués par messagers spéciaux, les païens ne sont pas venus s'associer à nous. Il y en avait vingt au plus. Mais, la veille, ils avaient « chanté pour la pluie » dans la capitale et dans le village du défunt grand chef du district. Le paganisme, quoique essentiellement conservateur, tolère cependant quelques innovations. Il y a près d'ici un bonhomme qui se dit en communication spéciale avec les morts et qui apporte leurs oracles aux vivants. On le croit, bien entendu, puisqu'il dit que c'est vrai et qu'il y a du mystère dans ses actes. C'est lui qui mène chefs et gens comme il veut, et qui indique ce qu'il faut faire pour qu'il pleuve. Cette fois-ci, il a déclaré qu'il lui fallait des singes ! Un grand chef et ses hommes se sont lancés dans les montagnes, et, après une chasse fatigante, ont rapporté trois singes morts et un petit vivant. « Ce n'est pas cela, leur a-t-il été répondu. Il me faut un singe vieux, n'ayant plus de dents. » Comme si cela se trouvait facilement, un singe pareil !...

Les païens, chefs en tête, ont donc recouru à leurs ancêtres pour obtenir de la pluie, pendant que la poignée de chrétiens que nous sommes la demandait à Dieu.

Dieu soit loué, les prières des chrétiens n'ont pas été exaucées. Il n'a pas plu et il ne pleut pas. Nous avions raison de crier à Dieu, mais nous priions, dans notre ignorance, sans

nous douter que les païens travaillaient de leur côté et à leur manière. S'il avait plu, ils se seraient attribué le succès, et leurs superstitions auraient été renforcées et glorifiées; le nom de Dieu aurait été blasphémé plus que jamais.

Ah! non! Périssent nos récoltes et que nos prières soient écartées, mais que le nom de Dieu et son Église ne soient pas davantage livrés aux injures et aux risées des païens! Que le paganisme n'augmente pas son prestige!

Qu'il fait bon, en priant, savoir que Dieu se réserve le droit de ne pas exaucer toutes nos prières et fait le triage entre ce que nous pouvons recevoir et ce qui doit nous être refusé. Ce qui nous encourage à *tout* demander avec foi, ce n'est pas la certitude que Dieu nous donnera *tout* ce que nous demandons ainsi, mais celle qu'il ne nous donnera que ce qui est réellement bon et d'accord avec sa sagesse, qui est sainte, bonne, clairvoyante et prévoyante. Quand il ne nous exauce pas, nous pouvons être sûrs qu'il a de bonnes raisons pour cela, même sans que nous les connaissions.

Le vieux Mahonko — un païen qui ne manque pas un culte le dimanche — est venu me voir avec sa seconde femme, 'Mamakéfolané. Encore une de ces situations embrouillées que crée la polygamie! Mahonko était un des grands conseillers de Molapo. Son chef lui dit un jour : « Tu te fatigues à venir chaque jour ici et à rentrer le soir dans ton village. Il faut que tu aies un ménage chez moi. Je te donne cette jeune fille. » Et il lui donna (ou prêta) une étrangère, dont le chef des Amasuazi lui avait un jour fait cadeau, comme Lobengoula qui, il y a trois ans, envoya à Jonathan deux filles et deux garçons en signe d'amitié.

Mamakéfolané s'est convertie, puis est allée se faire baptiser par les anglicans, en général peu curieux de l'état civil de leurs néophytes. Elle est revenue chez nous et est redevenue catéchumène. Que faire d'elle? J'aurais voulu lui dire : « Tu n'as ni famille, ni patrie, Mahonko est à la fois ton mari et ton père. Reste sa femme, sois-lui fidèle; je te recevrai

quand même dans l'Église. » Mais les règlements de notre mission s'y opposent...

Mahonko est donc venu pour libérer Mamakéfolané. « Je ne dirai pas, comme Abraham, qu'elle est ma sœur alors qu'elle est ma femme (réminiscence d'une de mes récentes prédications), mais mes prétentions s'arrêteront à ce titre. » La voilà hors d'embarras. Je la recevrai dimanche prochain.

Cela réglé, non sans émotion, j'entreprends Mahonko lui-même, lui disant que ce serait pour lui aussi le moment de se donner à Dieu. Il faut croire que mes traits ont frisé son cœur de près, car tout à coup il se lève et se dirige vers un porte-lettres accroché au mur : « Qu'est-ce que cet animal? On dirait une antilope. » Et il montrait un chamois sculpté sur la face de ce porte-lettres.

Voilà comment on se dérobe à la vérité, au salut et à Dieu, quand on n'en veut pas : « Qu'est-ce que cet animal? » — Créer une diversion, même absurde, fuir les appels de l'Évangile, couper court à un entretien gênant, c'est la tactique des païens qui ont la conscience malade. Malgré cela, ils disent : « Nous ne refusons pas de nous convertir; nous nous convertirons quand Dieu s'occupera de nous, quand il nous appellera. »



ZAMBÈZE

L'ÉCOLE BIBLIQUE DE LÉALUYI

(*Extraits d'une lettre particulière de M. A. Jalla.*)

Léaluyi, 29 janvier 1896.

... « Nous devons songer à bâtir notre édifice spirituel avec les matériaux du pays, et imprimer dès l'abord un caractère essentiellement missionnaire à notre œuvre. Il faut que nous mettions d'emblée l'évangélisation du pays sur la conscience

et sur le cœur de nos congrégations, qu'elles en sentent la responsabilité, qu'elles fournissent les ouvriers et les fonds si nécessaires. C'est une question urgente : toutes les portes nous sont ouvertes; le seront-elles longtemps?

... « Vous savez que notre vénéré doyen M. Coillard s'était déjà occupé pendant près d'un an de l'instruction de quatre jeunes gens qui se destinaient à évangéliser ce pays. Hélas! de ces quatre, il n'en reste que deux; des autres, l'un accompagnera probablement M. Coillard en Europe, l'autre est mort subitement le 1er novembre par accident, en saisissant mal son fusil.

« Ce fut le 16 septembre que je fis le dernier appel à ceux qui désiraient se vouer à l'évangélisation du pays; je leur donnai trois jours pour peser une dernière fois les mobiles qui les déterminaient. Le lendemain, il y en eut sept qui s'offrirent. Le 21, nous eûmes une réunion de prières spéciale pour eux. Le 23, ils comparurent devant la Conférence avec les quatre évangélistes bassoutos du Borotsé pour subir leurs examens d'entrée. Un jeune garçon de Kazungula, amené par mon frère, complétait la bande.

« L'examen ne porta que sur la lecture, l'écriture, l'orthographe et les connaissances bibliques, outre ce que nous voudrions appeler la vocation. Le résultat fut satisfaisant. La Conférence décida que cinq des nouveaux composeraient la première classe, avec les deux jeunes gens dégrossis par M. Coillard. Les trois autres, plus faibles, formeraient une seconde classe.

« Le 4 octobre, nos frères nous quittaient pour rentrer dans leurs stations. Le 7, nous ouvrions l'école, et jusqu'au nouvel an je m'occupai des nouveaux, visant surtout à les dégrossir et à les habituer au travail intellectuel. La Conférence avait insisté sur la nécessité d'unir le travail manuel aux études proprement dites. Que pouvions-nous faire de mieux que de leur faire bâtir leur école? Dès le lendemain, ils consacrèrent leurs après-midi à ces travaux, et vous auriez joui de voir l'entrain avec lequel ces jeunes gens ont apporté du sable

pour niveler le sol, puis préparé et hissé les pieux, le comble et les roseaux, et enfin, comment ils ont fait le couvrage de chaume. Notre école a une douzaine de mètres de long sur quatre de large et 3m,75 de haut (je parle de la hauteur des murs).

« Quand, avec ma femme, nous allâmes accompagner M. Coillard, ce furent nos élèves qui conduisirent notre canot jusqu'à Séoma, aller et retour. Nous aurions aimé profiter de l'occasion pour évangéliser plusieurs villages avant de rentrer sur notre station, mais la famine hâta notre retour. Cependant, tant à Séoma qu'à Nguanama et à Itufa, nos élèves évangélistes rendirent leur témoignage. De retour ici le 18 novembre, nous reprîmes les leçons et les travaux le 25. Le 8 courant, le jour même où ils achevaient le faîte de l'école, nous eûmes à la chapelle la séance d'entrée. Le roi, tous nos professants et beaucoup d'élèves y étaient présents, avec quelques chefs. Nos amis Béguin, qui étaient venus passer avec nous les fêtes de Noël et du nouvel an étaient encore des nôtres.

Après avoir lu quelques versets de Ésaïe VI, Jér. I et Rom. X, et parlé du sérieux et de la beauté de la vocation des évangélistes, M. Béguin leur adressa de bonnes paroles, principalement sur la nécessité d'apprendre, avant d'être à même d'enseigner. Notre évangéliste Willie s'arrêta sur les difficultés que tout évangéliste peut s'attendre à rencontrer. Mokamba, que les lettres de M. Coillard vous ont fait connaître, leur dit : « Nous sommes heureux de vous voir vous vouer à l'évangélisation du pays, persévérez. Vos compagnons ne manqueront pas de se moquer de vous : persévérez comme Moïse, qui a préféré être méprisé avec le peuple de Dieu plutôt que d'être appelé le fils de la fille de Pharaon, parce qu'il pensait que les richesses d'Égypte étaient périssables, tandis que Dieu lui en réservait d'éternelles. Veillez sur vous-mêmes, car désormais on ne vous appellera plus seulement croyants, mais évangélistes. » Sébéo leur adressa aussi d'excellentes paroles : « Mes frères, sachez que dès aujourd'hui on se moquera de vous en disant : vous voulez

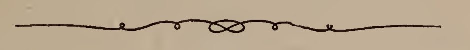
faire les blancs tout en étant noirs comme nous; où avez-vous trouvé ces choses? N'importe, prenez courage. » Le roi Léwanika ajouta : « Moka, c'est toi qui étais à mon service personnel avec Séwakutilibellé. Pensez-vous que par le fait que vous sortez de ma capitale, elle cessera de subsister? Si je viens ici et que j'apprenne que l'un de vous trouble les missionnaires en disant qu'il veut retourner à la capitale... cela ne se fera pas tant que je serai roi. Eussé-je le droit de le faire, j'établirais une loi pour ceux qui deviennent renégats. Vous avez désormais un autre roi. » J'ajoutai quelques mots pour remercier les orateurs. Puis l'un des élèves évangélistes termina la séance par une prière de consécration du roi faite au nom de tous ses condisciples.

« Le lendemain, nos jeunes gens firent leurs adieux à leurs parents, amis et chefs. A quatre heures, ils se rassemblèrent sur la place publique pour *shoaelela*. C'était prendre officiellement congé de tous et remercier le roi qui les a libérés. Ils sont chez nous depuis lors. J'oubliais de vous dire que la veille, nous avions, dès le matin, fait tuer le bœuf que M. Goy avait donné à l'école, et que le soir, au sortir de la réunion, nous offrîmes à nos élèves un dîner composé de pain, viande et café au lait miellé. Nous leur donnâmes un *setsiba*, une chemise et un livre à chacun. Plus tard, je donnai dans la chapelle une séance de lanterne magique; je montrai une partie de la belle collection de vues que M. Coillard a donnée aux stations du Borotsé.

« Tout en essayant de donner à nos jeunes gens un développement général, nous visons surtout à leur rendre l'étude de la Parole de Dieu attrayante et familière. Les classes que nous tenons le matin avant déjeuner, ils les ont en commun avec tous nos professants les plus avancés : il en est de même des réunions de chant, qui réunissent en outre les jeunes gens et les jeunes filles de la station. Nos jeunes gens doivent préparer eux-mêmes leurs repas et ont une ou deux heures de travail manuel par jour, tantôt le matin, tantôt l'après-midi, selon que cela convient.

« Indépendamment des dépenses de fondation de l'école, du dortoir et du matériel scolaire, le coût annuel de chaque élève évangéliste est de 100 francs par an. Veuille le Seigneur continuer à pourvoir à nos besoins comme il l'a fait jusqu'ici... Nos meilleurs remerciements à ceux qui, connus ou inconnus, ont pensé à nous aider dans cette branche si importante de notre activité.

« A. JALLA. »



A NALOLO

Lettre de M. Béguin.

La station se transforme. — L'inondation et ses conséquences pour la mission. — La propre justice chez les païens. — Le réveil de l'an dernier; ivraie et bon grain. — La peste bovine et ses suites.

Nalolo, 27 avril 1896.

Bien cher monsieur,

Voilà longtemps que j'espérais pouvoir vous annoncer l'achèvement de la chapelle de Nalolo. Je puis enfin le faire aujourd'hui. Commencée en juillet dernier, nous comptions l'inaugurer à Noël; mais nous avons eu plusieurs causes de retard : d'abord, pendant les six derniers mois de 1895, la famine régnait au Borotsé, de sorte que nous avons dû restreindre le nombre de nos ouvriers, et, quant à ceux qui nous restaient, nous ne pouvions pas exiger d'eux une bien grande somme de travail, étant donné que nous n'avions pas toujours de quoi les nourrir convenablement. Puis, au mois de septembre, vint la conférence qui amena nécessairement une interruption dans nos travaux de station. Enfin, nous avons eu beaucoup de peine à trouver les femmes nécessaires pour les plâtrages. C'est ainsi que cette construction a pris beaucoup plus de temps qu'elle n'aurait dû. Enfin, elle est ter-

minée. Demandez avec nous à Dieu qu'elle soit un monument à sa gloire; puisse-t-elle être comme un phare au milieu de cette plaine du Borotsé, où il existe encore tant de superstitions et d'ignorances!

Petit à petit, notre station s'arrange. Le misérable hameau que nous avons trouvé lors de notre arrivée, en octobre 1894, n'avait absolument aucun arbre, comme, du reste, presque tout le Borotsé; nous espérons avoir, d'ici à un an ou deux, de l'ombre, car j'ai planté plusieurs arbres qui prospèrent bien. Malheureusement, à part quelques bananiers, nous n'avons pas d'arbres fruitiers; j'ai planté des noyaux de pêchers et d'abricotiers, mais ils n'ont rien donné. C'est dommage, car dans les jours de fièvre, il ferait bon avoir quelques fruits. Mais il vaut mieux n'y pas penser.

Nous sommes actuellement en pleine inondation; elle a été très forte cette année, plus forte que celle d'il y a deux ans, qui, cependant, avait déjà fait parler d'elle. Notre station est transformée en un ilôt qui devient malheureusement le refuge d'une quantité d'hôtes immondes dont nous nous passerions bien volontiers : ce sont des serpents, dont quelques-uns sont énormes; les crocodiles, qui m'ont pris une vache et un agneau; les termites, qui travaillent et détruisent plus que jamais; le *séruyi*, ces terribles fourmis rougeâtres, carnivores, qui ne connaissent aucun obstacle et viennent nous attaquer la nuit dans nos lits; ce sont des crapauds, des chats sauvages, et surtout des souris et des rats. Le nombre de ceux-ci est légion, et quand même nous en avons tué au moins cent cinquante pendant la saison des pluies, la station en pullule encore. Les dégâts qu'ils nous font sont épouvantables : ils s'introduisent partout, et ma femme pourrait vous dire que, quoique nous ne soyons pas même depuis deux ans dans le pays, elle n'a presque plus une pièce de son trousseau intacte. Pour ces rongeurs, il n'y a rien de sacré : dans les linges les plus ordinaires, comme dans les draps et les nappes, ils font des trous qui font le désespoir des ménagères.

Ce temps de l'inondation est un temps de vacances pour l'école, car la population de Nalolo passe les deux mois des plus hautes eaux au bord de la plaine, là où les eaux s'arrêtent. C'est à deux heures de canot de chez nous; nous y allons chaque dimanche, alternativement, l'évangéliste et moi, pour y célébrer les cultes. Nous y avons de beaux auditoires, car nous y retrouvons non seulement la population de Nalolo, mais aussi la population de cette région, que nous n'avons pas d'ordinaire. Ces gens sont attentifs et recueillis, ce qui ne veut pas dire qu'ils soient chrétiens. Hélas! si bien disposés qu'ils paraissent, si peu incrédules qu'ils soient, il se fait cependant bien peu de changement dans leur vie. Le sentiment du péché leur fait défaut. Tous, surtout les chefs, sont remplis de propre justice. Notre Mokuaé, par exemple, quoique auditrice régulière des cultes et généralement assez aimable, est, pour moi, la personnification de l'orgueil et du contentement de soi-même. Elle a de nombreux crimes sur la conscience; elle a même tué de sa propre main. Cela ne l'empêche pas d'être très satisfaite d'elle-même et de se donner un brevet d'innocence; et, le pis encore, c'est que mentir est devenu pour elle, comme pour la plupart des Zambéziens, une seconde nature; aussi ne sait-on jamais jusqu'à quel point on peut la croire.

C'est étonnant, pour ce séjour de deux mois aux *mafolo*, aux *pâturages* littéralement, c'est-à-dire en dehors de l'inondation, les belles constructions que ces gens se font; ce ne sont que des branches d'arbre, mais ces enfants de la nature en tirent un parti admirable : c'est bien fait et très propre; la maison du chef, entre autres, est tout à fait remarquable. Les constructions sont plus ou moins hautes et vastes, suivant l'importance des individus. Celles de Mokuaé les dominent toutes; les autres s'abaissent graduellement, suivant l'importance des personnages, pour finir par celles des esclaves, dans lesquelles on n'entre qu'en rampant.

Cette période de l'inondation, où tout le pays est transformé en un lac, serait propice à l'évangélisation, n'était que pen-

dant ce temps, plus qu'à toute autre époque, les gens sont constamment en expéditions. Que nous aimerions, pour ces courses à travers le pays, avoir un bateau un peu plus confortable que ne le sont les canots zambéziens : ce ne sont que des troncs d'arbres creusés, peu agréables et pas même toujours sûrs. Nous avons visité quelquefois un village qui ne se trouve pas loin de chez nous, *Kambaé*, et dont les habitants pourraient bien venir au culte, mais ils ont toujours de nombreuses excuses pour ne pas le faire, et si nous voulons les évangéliser, nous devons aller chez eux. Du reste, quand nous y allons, ils nous reçoivent toujours très bien et sont très attentifs à ce que nous leur disons. Kambaé est un endroit assez intéressant : c'est le tombeau d'un ancien roi morotsé, qui, comme tous les tombeaux de rois, est un pèlerinage où l'on va chercher des oracles dans toutes les circonstances un peu importantes de la vie : avant d'entreprendre une expédition, en cas de maladie, etc., et l'on offre des sacrifices aux mânes de celui qui repose en cet endroit. Ces tombeaux sont toujours sous de beaux ombrages, au pied d'un arbre, où un trou est pratiqué et dans lequel on verse généralement du lait caillé et, selon qu'il est absorbé plus ou moins vite, on déclare le dieu plus ou moins satisfait, plus ou moins favorable au projet sur lequel on le consulte. Quand je visite ce village, c'est à côté même de ce tombeau que nous avons un culte. Qu'il est à propos, alors, de leur annoncer le Dieu vivant, le Sauveur mort pour nos péchés, mais ressuscité; Celui qui n'est pas resté dans la tombe, mais qui en est sorti, qui est remonté au ciel où Il vit, d'où Il nous voit et entend toutes nos prières.

Si nous avons pu autrefois vous annoncer nos joies, la riche moisson qui semblait s'annoncer pour notre mission, nous devons aussi, hélas! vous faire part de nos peines. Plusieurs de ceux qui avaient publiquement déclaré vouloir servir Dieu sont tombés dans des fautes graves; même des enfants de notre maison s'en sont rendus coupables, et nous avons dû les chasser. Et ces chagrins, nous ne sommes pas

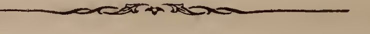
seuls à les avoir. De même que le réveil avait été général, de même c'est partout qu'il y a des défections à constater. Nous l'avions prévu ; nous savions bien que dans notre champ il y avait beaucoup d'ivraie; nous n'en sommes pas moins profondément tristes de ces faits. Il faut être indulgents envers ces malheureux : on doit se rappeler de quel milieu ils sortent et où ils se trouvent encore. Pour eux, l'immoralité n'a pas la gravité qu'elle a pour des gens élevés sous l'influence du christianisme. Non seulement ils ont de grandes et nombreuses tentations, mais encore ils sont faibles. Et cependant, il n'en est pas moins vrai que nous ne saurions être trop sévères. Une fois qu'il est notoire que quelque membre de la classe a commis une faute grave, nous devons le mettre sous discipline, et même l'expulser, ne serait-ce que pour faire entrer dans l'esprit de ces gens la notion de la sainteté, qui leur fait absolument défaut. Du reste, tout en prêchant l'Évangile au plus grand nombre possible, le but suprême doit être de former une Église aussi pure que possible...

Si nous avons des chagrins de l'ordre spirituel, nous en avons aussi de l'ordre matériel. Vous avez appris le terrible fléau qui a frappé nos amis du Bas, et qui nous menace aussi : une épidémie épouvantable a sévi, parmi les animaux sauvages d'abord, d'où elle s'est étendue ensuite aux animaux domestiques, si bien qu'il n'existe presque plus une tête de bétail dans la région, de Seshéké à Kazungula.

Une des conséquences les plus inquiétantes de la chose, c'est qu'on nous annonce comme très probable que, même d'ici à deux ans, il ne nous arrivera pas de wagons du Sud. Pour comprendre ce que cela aura de terrible, il faut se rendre compte que nous vivons presque uniquement de produits européens; même notre pain nous vient du sud. Dès lors, si nos provisions n'arrivent pas, nous serons réduits à la nourriture indigène. Ce ne sera pas très varié, car elle se borne à peu près au maïs; ce ne sera surtout pas un régime très fortifiant... Nous ne voulons cependant pas nous inquiéter outre mesure; et surtout, nous ne voulons pas ou-

blier que nous avons au ciel un Père dont la puissance est illimitée et qui pourra nous rendre forts et vaillants, alors même que nous ne devrions vivre que de maïs...

EUG. BÉGUIN.



SÉNÉGAL

DERNIÈRES NOUVELLES

Ces nouvelles ne sont pas aussi bonnes que nous le voudrions : mademoiselle Buttner et M. et madame Pétrequin semblent souffrir beaucoup de l'hivernage. M. Bolle se sent bien faible pour porter le fardeau que l'absence de M. Escande fait reposer sur ses épaules. Nous recommandons tout spécialement la mission du Sénégal et ses ouvriers aux prières de nos amis.



CONGO FRANÇAIS

NOUVELLES RÉCENTES

Les dernières nouvelles reçues de nos stations de l'Ogowé vont jusqu'au 1er juillet, et sont antérieures, par conséquent, à la mort de madame Gacon. Tel était, néanmoins, l'état de la malade au moment de son départ, que nos amis ne conservaient que peu d'espoir de la voir se remettre ou même arriver au terme de son voyage. « Elle est, écrit M. Allégret, d'une douceur et d'une résignation touchantes, et le cœur se serre de voir, à vues humaines, sa carrière déjà finie. »

C'est le 10 juin, comme nous le disions il y a un mois, que M. et madame Allégret sont arrivés à *Talagouga*. M. Faure

les y a rejoints le 1er juillet. « Il nous semble déjà, dit M. Allégret, n'avoir jamais quitté Talagouga. Cependant, nous avons fait, en France, provision de précieux souvenirs qui font chaud au cœur lorsque, tout à coup, nous nous les rappelons. Cela a été pour nous une grande joie de revoir Talagouga, et c'est avec ce sentiment de délivrance que nous avons débarqué et que nous sommes entrés dans notre *home*. Ce long voyage, avec deux petits enfants, nous angoissait malgré tout, et, lorsqu'à Bordeaux le paquebot a levé l'ancre, nous étions plus émus en les regardant qu'en pensant à nous-mêmes. Mais notre Dieu a été, une fois de plus, miséricordieux envers nous, et, de toutes les traversées, celle-ci a été la meilleure et la plus agréable... La joie des indigènes et les marques d'affection qu'ils nous ont données nous ont été aussi un précieux encouragement. A mesure que nous remontions le fleuve et que nous passions devant les villages, c'était, surtout en approchant de Talagouga, de bruyantes démonstrations lorsqu'ils nous reconnaissaient. »

Les premiers jours ont été employés à l'installation. Le transfert de la station, décidé il y a plus d'un an et qui doit se faire prochainement, n'a pu se faire immédiatement ; l'emplacement du nouveau Talagouga, qui sera logé, comme nous croyons l'avoir dit déjà, dans une île du fleuve située en amont du poste actuel, ne pourra avoir lieu qu'après divers travaux préparatoires, outre ceux que M. Forget a déjà faits avant l'arrivée de M. Allégret. M. Forget lui-même est souvent entravé par la fièvre. Le dernier courrier ne dit rien de ses plans.

A *Lambaréné*, nous trouvons M. Richard s'installant dans la maison de M. Jacot et reprenant l'école des mains de M. Faure. Avant de partir pour Talagouga, celui-ci nous a adressé un résumé de ses expériences scolaires; nous en dirons quelque chose à nos lecteurs dans un mois.

Un mot de M. Allégret résume l'impression que nous a laissée ce courrier : « Mon refrain, dit-il, sera le même qu'au-

trefois : nous sommes peu nombreux et faibles, le champ est vaste et prêt à être ensemencé, et nous allons de l'avant, comptant que Dieu nous enverra, au moment voulu, le secours nécessaire. »

Quant à M. et madame Teisserès, ils sont heureusement arrivés à Libreville le 19 juillet; madame Teisserès a beaucoup souffert de la traversée.



LES DERNIERS MOMENTS DE MADAME GACON

M. Gacon est de retour en Suisse. Il n'a pas cru devoir interrompre le voyage qu'il avait entrepris pour essayer d'obtenir d'un changement d'air une amélioration dans l'état de sa femme. Voici en quels termes il raconte la fin de madame Gacon :

A bord de la *Ville de Maranhao*,
27 juillet 1896.

Cher monsieur,

Depuis le 7 de ce mois vous avez pris part à ma douleur. Je vous ai télégraphié de Libreville peu après l'ensevelissement. Nous avons quitté Talagouga le 1er juillet et sommes arrivés le 5 au Cap Lopez. Nous n'avons pas eu besoin d'y attendre longtemps le grand bateau qui devait nous emmener. Pour cette dernière journée, ma femme était relativement bien; rien ne m'aurait fait croire que c'était la dernière. Toute la journée du 5 a été employée au chargement; ce n'est que le soir, à huit heures, que le bateau s'est mis en route pour Libreville.

A neuf heures du soir, j'ai voulu lui parler, mais elle voulait dormir, m'a-t-elle dit... Voilà sa dernière parole...

Cependant elle est partie joyeuse, ayant confiance en son Dieu... Je lui avais dit, le matin même : « Dieu veut peut-être

te rappeler durant ce voyage ! — Comme Il lui plaira ! Je suis prête ! » Elle n'a eu aucune défaillance ni crainte.

Je vous laisse à penser quelle nuit j'ai passée dans ce bateau, n'osant pas crier comme je l'aurais désiré... Le matin venu, nous étions en face de Libreville. Je demandai au capitaine la chaloupe à vapeur pour aller, à Baraka (1), avertir le Dr Nassau, et faire creuser la fosse dans le cimetière. Nous avons trouvé un cercueil fait d'avance aux travaux publics, et, de suite, je suis retourné à bord, et suis reparti pour Baraka avec la chaloupe, car c'est loin.

Je n'ai eu que le Dr Nassau et madame Ogden pour me consoler. Les noirs sont venus en masse à l'ensevelissement. Une vieille femme, que nous connaissions très bien, m'a dit : « Ne pleure plus. Tu veux te faire du mal. Le Seigneur t'a donné cette femme, Il te la reprend. Eh bien ! tu sais où elle est ? C'est fini, ne pleure plus ! » Mes larmes coulent à flots, ne m'en voulez pas. Je ne puis pas vous en dire plus...

Le Dr Nassau, voyant mon état, m'a conseillé de continuer mon voyage parce que je suis anémié. Le Dr Pélissier, qui est venu à bord, m'a dit la même chose.

Ma femme est morte le 6 juillet à deux heures du matin.

Je vous salue bien affectueusement.

V. GACON.

Dans une lettre plus récente, datée de Vallorbes, en Suisse, M. Gacon donne sur madame Gacon quelques détails précieux à recueillir :

« Vous l'ai-je dit ou non ? C'est ma femme qui tenait à retourner dans l'Ogowé pour y mettre en ordre ses effets. J'avais pensé un instant la faire partir pour Bordeaux, par le bateau en rade à Libreville, le 7 mai... Du reste, la maladie était trop avancée ; j'aurais eu la douleur de ne plus la revoir, le Dr Pélissier me l'a affirmé au départ...

« A Talagouga, elle était presque toujours la première

(1) Baraka est le siège de la mission américaine. — (Réd.)

levée, avant le jour. Elle commençait la journée par une demi-heure de recueillement et de prière... Sa maison était toujours un modèle d'ordre. Il y avait des noirs des deux sexes qui venaient par groupes assister au culte et à la prière, qui, pour elle, étaient au centre de tout. Mes ouvriers aussi profitaient de ses enseignements. Dans ce pays ou l'on est facilement excité et irrité, combien il est précieux d'avoir à ses côtés une aide tranquille et paisible, qui met toujours de l'huile et qui ne médit jamais...

« Il est certain que le Congo est un pays meurtrier. La mort frappe partout. J'ai connu, soit chez nous, soit chez les Américains, environ douze missionnaires, hommes et femmes, qui actuellement ne sont plus... »

V. G.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

—

HUDSON TAYLOR

et la Mission de la Chine intérieure (1).

Avant de suivre notre missionnaire dans cette phase nouvelle de sa carrière, je tiens à détacher des souvenirs de son premier voyage en Chine une page qui m'a fait une profonde impression.

Hudson Taylor s'était associé au grand missionnaire écossais Burns et avait, de concert avec lui, entrepris diverses courses d'évangélisation dans la province de Chékiang. Au

(1) Voir pages 94 et 240. Nous recommandons à nos lecteurs, au moment où nous reprenons la publication de cette étude sur Hudson Taylor et son œuvre, de vouloir bien en relire le commencement, afin d'en avoir l'impression d'ensemble.

cours d'un de ces voyages, il avait été abandonné par ses porteurs et avait perdu ses bagages. Fatigué par une série de longues marches et de nuits sans sommeil, affamé, les pieds meurtris, presque sans argent, il arrive dans la ville où il espère rentrer en possession de ses effets et retrouver ses gens ; mais cette attente se trouve déçue. En vain il parcourt toute la ville, va de la porte du nord à la porte de l'est : il ne trouve rien. Sur ces entrefaites, la nuit tombe. Il cherche un abri; partout on le repousse, personne ne veut loger l'étranger. A deux heures du matin, las de chercher, il s'étend sous le porche d'une pagode et, plaçant sa bourse sous sa tête, il essaie de dormir. Presque aussitôt il voit s'approcher un individu de mauvaise mine, qui cependant s'éloigne quand il voit que l'étranger ne dort pas.

A la fin, épuisé, le missionnaire commence à s'assoupir, quand un bruit léger le réveille : ce sont deux hommes qui viennent s'asseoir silencieusement à ses pieds. Au bout d'un moment, ils vont chercher du renfort ; ils sont trois, maintenant, à l'entourer. Un grand malaise l'envahit; cependant, il regarde à Dieu, montre à ses compagnons qu'il ne dort pas et, finalement, se met à chanter des cantiques pour se tenir éveillé. Enfin, le jour paraît, et le pauvre voyageur, après d'autres ennuis trop longs à raconter, doit reprendre, toujours à pied, et malade de fatigue, son long et pénible voyage. Enfin, il trouve un abri et peut laver ses pieds fatigués.

Rentrant en lui-même, il se met à passer en revue ses souvenirs, s'humilie d'avoir été si préoccupé de ses effets perdus et si indifférent à la pensée des âmes perdues qui l'entourent. « Alors, dit-il, je m'approchai de Jésus comme un pauvre pécheur, et je le bénis de ce qu'en lui j'étais reçu en grâce et sanctifié. Ah ! l'amour de Jésus ! comme je le ressentis alors ! J'avais appris par expérience ce que c'est que d'être rejeté et méprisé, de n'avoir pas un lieu où reposer sa tête ; et je comprenais mieux qu'auparavant la grandeur de l'amour qui l'a poussé, lui, le Fils de Dieu, à quitter la gloire des de-

meures célestes pour venir souffrir ici-bas et pour mourir sur la croix. Je le vis pauvre, méprisé, homme de douleurs, sachant ce que c'est que la langueur; je le revis, au puits de Jacob, fatigué, altéré, affamé...; et je lui demandai pardon; je jurai de le suivre pas à pas et d'être à jamais tout à Lui... Je priai pour mes amis d'Angleterre, pour mes collaborateurs... De douces larmes, larmes de joie et de tristesse tout ensemble, coulèrent de mes yeux, si bien que j'oubliai la fatigue de la route et que j'arrivai à destination sans m'en être douté... »

II

Les travaux et les souffrances de son ministère avaient gravement altéré la santé de H. Taylor. Aussi un voyage en Angleterre s'imposait-il. Il quitta la Chine en 1860, et vint s'établir à Londres. Son but, cependant, n'était nullement de se reposer. Il désirait trouver les collaborateurs dont il avait besoin pour la petite œuvre indépendante qu'il avait commencée, avec l'aide d'un de ses collègues, à *Ning-po*, dans la province de Ché-Kiang. Il estimait à cinq le nombre des nouveaux missionnaires dont il avait besoin. Les trouver, repartir; voilà quel était son but.

A son grand chagrin, les médecins qui l'examinèrent lui déclarèrent qu'il n'était pas question pour lui de retourner en Chine avant plusieurs années. Ce fut d'abord une amère épreuve pour sa foi. Mais sa confiance en Dieu ne tarda pas à l'emporter sur toute velléité de découragement. Il se promit que ce temps d'absence forcée ne serait pas perdu pour la Chine, et il entreprit, avec un chrétien chinois qu'il avait ramené avec lui, de réviser et d'achever la traduction du Nouveau Testament dans le dialecte usité à Ning-po et aux environs.

Ce travail, si différent de l'activité à laquelle il s'était adonné les dernières années, devait cependant exercer sur

la suite de sa carrière une grande influence. Mis chaque jour en contact avec le texte sacré, il se familiarisait de plus en plus avec la pensée divine; sa foi grandit, se fortifia, s'épura; il acquit aussi des vues plus claires sur les principes de l'œuvre missionnaire. Il résume ainsi les conclusions auxquelles l'amenèrent, sur ce point particulier, ses études : « La Parole de Dieu m'a appris que ce qu'il faut pour obtenir des ouvriers capables de faire une œuvre bénie, ce ne sont pas des appels élaborés, c'est, avant tout, *la prière*, qui demande à Dieu de susciter de tels ouvriers, et, en second lieu, l'accroissement de la vie spirituelle de l'Église, devenant assez intense pour que des hommes en grand nombre sentent l'impossibilité de rester en place et soient forcés de partir. Je vis que la méthode apostolique n'était pas de se préoccuper avant tout des voies et moyens, mais d'aller et de faire l'œuvre de Dieu, comptant sur Celui qui a dit : « Cherchez surtout le royaume de Dieu et sa justice, et tout « le reste vous sera donné par-dessus. »

Tout en poursuivant son travail de révision, H. Taylor ne perdait pas de vue la Chine. Les cinq ouvriers demandés pour l'œuvre de Ning-po s'étaient trouvés; l'argent pour les envoyer avait été donné de même; ils avaient été équipés et étaient partis. Mais cela ne suffisait pas à H. Taylor. Il y avait dans son cabinet de travail, toujours sous ses yeux, une grande carte de la Chine. La pensée de cet immense empire l'obsédait. Il avait sans cesse présents à l'esprit ces 380 millions d'hommes, et le contraste entre cet océan humain et la petitesse des efforts faits jusqu'alors pour les évangéliser, l'écrasait. A la vérité, ces efforts, faibles en comparaison de la tâche à accomplir, représentaient cependant une série déjà longue de patients et héroïques travaux. La Société de Londres, depuis 1803, la grande Société Américaine, la Société de Bâle, d'autres Sociétés encore, anglaises, écossaises, américaines, etc., étaient à l'œuvre et ne cessaient d'étendre leurs opérations et de multiplier leurs sacrifices. De grands résultats avaient été obtenus; la Bible avait

été traduite; des Églises, recrutées par des conversions individuelles, avaient été formées. Mais ces efforts s'étaient concentrés sur les provinces du littoral, et spécialement sur le voisinage des ports ouverts aux Européens par les divers traités imposés successivement à la Chine. L'intérieur du pays restait inoccupé et, à vues humaines, impénétrable. Sur les dix-huit provinces de l'empire, onze restaient fermées à l'Évangile.

Ces onze provinces hantaient la pensée de notre missionnaire. Il voyait ces masses humaines vivant dans les ténèbres et précipitées rapidement dans la mort sans que la lumière de l'Évangile eut été placée devant eux. « Chaque mois, se disait-il, un million de Chinois meurent sans Dieu. » Et la pensée de porter l'Évangile dans toutes les parties de la Chine, et particulièrement à la Chine intérieure, cette pensée revenait sans cesse devant son esprit. Il l'écartait par une fin de non recevoir. Elle revenait obstinément. Il se disait : « Si cinq ouvriers ont pu être obtenus pour notre modeste œuvre de Ning-po, pourquoi n'en pas demander d'autres pour le reste du pays? » — Mais la grandeur même de la requête, — la grandeur aussi de l'entreprise qu'il entrevoyait, — effrayait son âme. Les ouvriers trouvés, il faudrait les équiper, les embarquer, les soutenir. C'était une œuvre nouvelle à créer, et quelle œuvre! Il n'osait, décidément, se risquer...

Nous ne pouvons suivre, dans toutes ses phases, ce combat intérieur. Il fut si violent qu'à un moment donné la santé d'Hudson Taylor s'altéra. Il dut quitter Londres et s'installer chez un ami, M. Pearse, qui habitait au bord de la mer, à Brighton. C'était en juin 1865.

Le dimanche, 25 juin, arriva. Tandis que les cloches sonnaient et que le peuple chrétien remplissait les églises, notre missionnaire, sentant l'impérieux besoin de se trouver seul avec Dieu, descendit sur la plage. C'était une radieuse matinée d'été. Et cependant, l'âme de H. Taylor était pleine de tristesse. Sa pensée le ramenait à la Chine. « Pendant

que, ici, dans les églises, le peuple chrétien se réjouit et chante, plus de mille âmes, dans le Céleste Empire, passent de la vie à la mort, sans Dieu, sans espérance ! » Le paganisme, comme un sombre fantôme, l'obsédait. Et alors se produisit dans son âme la crise décisive de sa vie. Seul, sur le sable de la mer que le flot quittait, il reprit son entretien avec Dieu; de nouveau il entendit l'appel; mais, cette fois, il se rendit, il répondit par le *oui* de l'obéissance. Il osa enfin prier, sachant à quoi il s'engageait, mais s'en remettant à Dieu des conséquences. Il pria et demanda à Dieu, avec confiance, *deux ouvriers pour chacune des provinces inoccupées de la Chine*. Cette prière délivra son âme. Il écrivit en marge de sa Bible ces simples mots : « Prié pour obtenir vingt-quatre ouvriers de bonne volonté et capables. A Brighton, ce 25 juin 1865. » — Puis, plein de joie et de paix, il rentra à la maison. La nuit suivante, il put dormir.

La nouvelle mission était fondée. Il s'agissait de l'organiser, d'en déterminer les principes. Quant à l'organisation, elle se réduisit d'abord à fort peu de chose. H. Taylor avait un ami, un laïque, M. W. T. Berger, qui vivait avec sa femme à la campagne, à St-Hill. Il fut entendu que cet ami se chargerait de la partie intérieure de l'œuvre : correspondance, réception et expédition des fonds et des renforts, tandis que H. Taylor lui-même dirigerait l'œuvre en Chine. On ne forma un Comité que plus tard; pour le moment, cette simple organisation pouvait suffire.

Ce qui est plus important, ce sont les principes de la nouvelle mission. Elle s'appelle : *Mission de la Chine intérieure*. Par là, le but poursuivi était clairement indiqué; en même temps, toute concurrence avec les autres Sociétés était écartée. Celles-ci avaient leur champ de travail dans les provinces du littoral ; H. Taylor revendiquait pour son domaine l'intérieur, jusqu'à ce jour inaccessible.

Cette même préoccupation d'éviter toute rivalité avec les autres Sociétés se retrouve dans deux autres principes de la

mission : 1° elle ne se rattache à *aucune Église spéciale* et évite par là de détourner vers elle les fonds que ces Églises réservent à leurs missions particulières; 2° *elle ne fait pas de collecte*, et, par là encore, elle espère éviter ce qui ressemble à une concurrence avec d'autres entreprises similaires.

Cette suppression des collectes, cependant, tient à une cause plus profonde encore. Nous y retrouvons la grande règle d'Hudson Taylor : Agir sur les hommes, par Dieu, au moyen de la prière. Tout demander à Dieu, tout obtenir de lui. Et, comme conséquence naturelle, ne rien devoir aux hommes ; ne jamais contracter de dettes. Il serait illogique de déclarer à Dieu qu'on compte entièrement sur lui et, en même temps, de recourir aux emprunts. En s'associant à H. Taylor, ses collaborateurs savent qu'ils ne peuvent compter sur rien de fixe comme traitement et comme subventions. Ils ne peuvent compter que sur la fidélité de Dieu, mettant au cœur de ses enfants de pourvoir aux besoins de son œuvre et de ses ouvriers. Enfin, dernier principe : la mission recherchera, dans les hommes et les femmes qui entreront à son service, avant tout, les qualifications spirituelles. Elle leur demandera non pas quelles études ils ont faites, mais quelles preuves ils ont reçues, dans leur vie antérieure, de leur aptitude à exercer le ministère évangélique ; s'ils ont été en bénédiction à d'autres âmes ; s'ils ont mis la main à l'œuvre de Dieu, etc.

Que, dans ces principes, il y ait matière à critique, je ne le conteste pas. Il est facile de voir, notamment en ce qui touche les collectes, l'indice d'une sorte d'opposition entre l'emploi des moyens naturels et le recours à la grâce de Dieu. Cette même opposition peut conduire à condamner l'emploi de la médecine, conséquence que H. Taylor repousse explicitement. Il est facile aussi de voir que la collecte, supprimée dans sa forme directe, peut reparaître sous une forme déguisée, et qu'il est telle manière de dire : « Je ne collecte pas », qui équivaut à un appel. Le mode de préparation des missionnaires de H. Taylor appelle aussi quelques restrictions.

Mais, cette part faite aux réserves, faisons aussi la part, et bien large, à l'approbation. Pour tout dire, en un mot, sur bien des points, H. Taylor, et c'est son mérite, n'a fait que revenir à l'esprit primitif des missions évangéliques; et ce qu'il y a de bon dans ses principes, c'est précisément ce qui découle de cet esprit, ce qui en est l'expression. C'est donc à cet esprit qu'il faut nous attacher avant tout. Et cet esprit, qui n'en sent la nécessité? Qui ne voudrait le posséder dans une plus grande mesure? Cet esprit, en un mot, c'est la *foi*. La foi qui veut *honorer* Dieu, la foi qui veut *obéir*, la foi qui *attend* tout de Dieu.

La foi qui veut honorer Dieu. Nos pères disaient que la fin de l'homme, c'est de glorifier Dieu. Oh! comme nous avons perdu ce souci de l'honneur de Dieu, qui faisait leur force! Ces mots : l'honneur de Dieu, la gloire de Dieu, n'ont presque plus de sens pour nous. Pour H. Taylor, ils expriment l'une de ses préoccupations dominantes. Il souffre de voir Dieu, en quelque sorte, voilé par les intermédiaires humains; l'œuvre de Dieu rendue dépendante de tant de conditions, encombrée de tant de moyens extérieurs et de règles administratives. C'est pourquoi il écarte, d'une manière trop absolue peut-être, tous ces moyens et toutes ces conditions. Il proclame que Dieu seul est suffisant pour faire l'œuvre de Dieu. Il n'accepte pas, comme définitives, les proportions mesquines où cette œuvre a été enfermée longtemps. Il trouve humiliantes, pour Dieu et pour son peuple, ces proportions; il en réclame d'autres plus dignes de Dieu, de l'Église, de l'œuvre à faire; et cette œuvre agrandie, décuplée, il la veut aussi plus rapide, plus simple, plus directe.

La foi qui *veut obéir*. Jésus-Christ a dit : Allez par tout le monde prêcher l'Évangile à *toute créature*. Cet ordre, H. Taylor le prend à la lettre. Son dernier appel à la prière porte ce simple titre : *A toute créature*. Cet ordre de Jésus-Christ, il l'oppose triomphalement à toutes les objections du dehors, comme il l'a opposé à ses propres hésitations. Il l'oppose non seulement à l'Église infidèle qui désobéit, il l'oppose

aussi à la paresse, à la timidité, à l'esprit de routine des chrétiens qui veulent bien faire l'œuvre de Dieu, mais avec une lenteur qui lui semble en contradiction avec la pensée du Christ et des apôtres.

Et enfin, la foi qui *demande tout* à Dieu et qui attend tout de lui. Nous avons vu H. Taylor tout jeune s'exercer à la prière de la foi : rien d'étonnant à ce que cette prière reste le levier de toute son œuvre. L'histoire de sa vie est une des plus merveilleuses démonstrations de la vérité de cette parole de Jésus : « Demandez, et vous recevrez. » On ne peut le lire sans être édifié et encouragé à la prière.

La foi, voilà l'esprit qui anime H. Taylor et qui explique l'étonnante sève de tout ce qu'il dit et écrit. Mais, à cette foi, il faut joindre la charité : la compassion immense pour le monde qui périt, et particulièrement pour la Chine que Dieu lui a confiée comme son champ de travail spécial. C'est cette charité qui vivifie et pénètre les écrits et les appels de H. Taylor; c'est elle qui fait de lui un des plus grands avocats que la cause de la Chine ait trouvés en Europe, et un des plus grands apôtres que l'Évangile ait eus en Chine jusqu'à ce jour.

La mission étant décidée en principe, il fallait l'établir dans les faits. H. Taylor consacra ce qui lui restait de temps à faire connaître *la Chine, ses besoins et ses droits*. Il publia, sous ce titre, une brochure dont l'effet fut immense, et dont les éditions se sont succédé rapidement. En même temps, il mettait sa parole au service de la cause à laquelle il s'était donné; et, tout en persévérant dans la prière, il ne perdit aucune occasion de la plaider en public.

Écoutons le récit de deux incidents qui remontent à cette époque, et où l'homme se peint tout entier avec sa foi si tenace et l'originalité spéciale de son caractère.

C'était vers la fin de 1865. H. Taylor avait été invité à prendre part à la Conférence annuelle de Perth, en Écosse, grande assemblée de chrétiens qui se réunissent pour s'édi-

fier en commun. Tout en s'y rendant, H. Taylor était, comme à l'ordinaire, hanté par la pensée de la Chine et de ses titres à la compassion des chrétiens. L'idée lui vint de saisir l'occasion que lui offrait la Conférence pour plaider la cause chère à son cœur. Mais, c'était là une dérogation aux habitudes et aux règles de la réunion ; aussi, crut-il bien faire de s'ouvrir de son dessein au président. Celui-ci se récria : « Mais, cher monsieur, ceci est tout à fait hors de question ! Il y a là un malentendu ! Nos réunions sont réservées à la seule *édification*. » H. Taylor expliqua qu'il n'y avait pas contradiction entre son sujet et l'édification des chrétiens ; que l'obéissance aux ordres de Jésus Christ rentrait sûrement dans cette édification ; bref, il fut si persuasif, et surtout il se montra si convaincu, si oppressé par le fardeau dont il voulait délivrer son âme, qu'à la fin le président donna l'autorisation demandée. Vingt minutes lui étaient accordées à la réunion du lendemain matin.

Quand, ce jour-là, quatre heures du matin sonnèrent, H. Taylor était déjà à genoux dans sa chambre. Ce qu'il demandait à Dieu, on le devine. Il avait une occasion unique de faire entendre l'appel de la Chine devant l'Église de sa patrie. Il demandait à Dieu la grâce d'en faire un emploi décisif.

Quand il se vit en présence de l'immense assemblée, un tremblement nerveux s'empara de lui. Incapable de parler, il trouva seulement la force de dire : *Prions*. Alors, dans une prière qui prit au moins le quart du temps dont il disposait, il répandit son âme devant Dieu dans une fervente prière pour la Chine et pour que l'esprit de Dieu lui fût donné à lui-même et l'aidât à faire entendre aux chrétiens l'appel de ce grand pays.

Lorsqu'il se releva de sa prière, toute angoisse était partie. Il parla avec simplicité, avec puissance. Il raconta l'histoire de deux bateliers chinois, qu'il avait vus lui-même refuser leur secours à un malheureux qui se noyait, ne voulant pas se déranger pour si peu. L'assemblée frémissait d'indignation lorsque, d'une voix tonnante, H. Taylor s'écria : « Tu es

cet homme-là! » et qu'il montra l'indifférence du monde chrétien aux misères et aux hontes du monde païen.

Assurément, ceux qui entendirent cet appel ne l'oublièrent jamais.

Quelques mois plus tard, en avril 1866, H. Taylor se trouvait à Totteridge, près de Londres. Il avait accepté de parler dans une réunion, à la condition qu'il n'y eût pas de collecte. Il parla si bien et excita tant de sympathie que le président déclara qu'il y aurait tout de même une collecte. « Après ce que nous avons entendu, c'est pour nous un besoin de donner. Je sais que M. Taylor a refusé cette collecte, je lui donne acte de son refus, mais je suis assuré que chacun ici m'approuvera si je prends sur moi de passer outre. » A la surprise générale, H. Taylor se lève et insiste pour que la décision prise soit maintenue. « Mon désir, dit-il, n'est pas que vous vous soulagiez par un don immédiat des émotions que vous ressentez. Mon désir est que mes paroles restent présentes à votre esprit et dans vos cœurs. Quand vous aurez réfléchi, faites ce que vous voudrez, mais je persiste à repousser toute collecte immédiate.

La séance fut levée. Chacun rentra chez soi. H. Taylor était précisément l'hôte de l'ami qui avait présidé la réunion. Pendant toute la soirée, cet ami fut pensif et ne dit rien. Le lendemain, il entra dans la chambre de H. Taylor et lui remit un chèque de 500 livres sterling (12,500 francs). « Tenez, dit-il. Si l'on avait fait une collecte hier, je n'eusse donné que quelques guinées. Ce chèque est le fruit de mes réflexions. J'ai passé la nuit à genoux, disant à Dieu : Seigneur, que veux-tu que je fasse ? Et voilà la réponse qui s'est imposée à moi. »

Ce don et bien d'autres encore vinrent montrer à H. Taylor et à ses amis que le sceau de l'approbation divine reposait sur leurs projets. Dès les premiers mois de 1866, près de 75,000 francs avaient été reçus. En même temps, les hommes se présentaient. Après un sérieux examen, un certain nombre furent admis, et, le 26 mai 1866, toute la petite armée mis-

sionnaire, comptant dix-huit personnes, s'embarquait à bord du navire à voiles *le Lammermoor*. Après un voyage accidenté, mais où les bénédictions de Dieu abondèrent, les voyageurs débarquaient à Shanghaï. C'était au commencement d'octobre 1866.



VARIÉTÉS

—

UNE VISITE A LA « MISSION DES UNIVERSITÉS » A ZANZIBAR (1)

(Suite.)

L'œuvre faite par les missionnaires dans la ville de Zanzibar est, en somme, une œuvre de paroisse. Ce sont d'anciens esclaves libérés qui forment la paroisse. La maison où j'étais sert de *home* à une soixantaine de jeunes nègres, confiés à la mission, et que l'on met en apprentissage en ville. Le soir, vers six heures, ils rentrent; le service du soir, l'*evening prayer* quotidienne, est célébré à la cathédrale; ensuite, la maison s'anime. Je promis de revenir pour voir cela; l'emploi de mon après-dîner m'en empêcha dans la suite. Il y a aussi un dispensaire, et l'on vient de commencer une école élémentaire pour les enfants du quartier. C'est l'humble début d'une mission d'attaque. Les Zanzibarites étant musulmans, on se heurtera à toutes les difficultés que rencontre la mission chrétienne en face de l'islam, surtout en pays musulman.

Cette portion de l'œuvre « des Universités », ou plutôt cette station groupée autour de la cathédrale, se nomme Mkuna-

(1) Voir pages 342 et 396.

zini; le nom provient d'un arbre qui pousse derrière la maison et qui s'appelle, en swahéli, *kunazi;* le locatif *mkunazini* signifie donc « près du kunazi ».

J'avais le désir de visiter les deux autres stations dans l'île de Zanzibar, Kiungani et Mbweni. Comment s'y rendre? La voie de terre présente des difficultés spéciales; le sultan seul possède des voitures à Zanzibar : on en obtient par l'intermédiaire des consuls, mais il aurait fallu faire des démarches dès le matin. Par contre, les missionnaires de Mkunazini nous apprirent que l'on pouvait aller assez facilement à Mbweni en barque. Il y a environ quatre milles marins, soit 7,5 kilomètres de la rade à la pointe de Mbweni; et, en suivant l'arc que décrit la baie, on peut aller visiter Kiungani, environ à mi-chemin.

Le plus simple parut donc de retourner déjeuner à bord et de se mettre en route vers midi. Sur le pont de l'*Iraouaddy* un véritable bazar indou s'était installé. A babord, on vendait de tout; à tribord, un charmeur de serpents attirait de nombreux spectateurs. Sauf les sept à huit serpents, parmi lesquels un serpent cobra, la scène n'avait d'intérêt que par ce que l'imagination prête au nom de charmeur; le charme était nul. Mais je me demandai pourquoi la Société des Universités n'a pas encore commencé une œuvre de mission parmi les nombreux indous de Zanzibar; l'évêque de Maurice et la Société de la propagation de l'Évangile lui donnent l'exemple à Maurice, sur la côte est de Madagascar et à Natal.

Après le repas, je surveillai les embarcations qui se pressaient autour de l'échelle du bord. L'une d'elles, qui me parut mieux bâtie, plus légère, et montée par deux rameurs solides, fut hélée. Débattre le prix fut une longue affaire, les conséquences de la tour de Babel empêchant une entente facile. J'offrais quatre roupies, qui finirent par être acceptées comme prix convenu. D'ailleurs, nous n'avons eu qu'à nous louer de notre barque qui filait bien, et de nos rameurs qui maniaient l'aviron comme des marins de profession. Jusqu'ici je n'ai pas

commandé de matelots noirs plus tranquilles, plus réguliers, j'allais dire, mieux élevés. L'un s'appelait Khamisi ; il ignorait toute langue autre que le swahéli et se contentait d'ébaucher de gros et bons sourires. L'autre, Djouma, avait passé trois mois et demi à bord d'un vapeur de Hambourg ; il avait vu Naples, Marseille, Lisbonne, Hambourg ; Marseille semble lui avoir laissé l'impression la plus vive. Comme il serait intéressant de fixer, si l'on parlait couramment swahéli et si l'on gagnait la confiance de Djouma, ce qui surnage de toutes ses expériences dans l'esprit de ce nègre qui a vu le monde !

Comme le vent était avec nous, nous marchions bien. De temps à autre, une lame plus forte se brisait contre l'avant du canot et nous éclaboussait ; le balancement saccadé était plutôt agréable. Nous allions vers le sud, contournant le promontoire où s'élève le consulat anglais, passant ensuite devant l'hôpital français, très bien tenu, dit-on, par les sœurs de la congrégation du Saint-Esprit et du saint cœur de Marie. J'aurais beaucoup désiré visiter la mission catholique ; mais il m'a été impossible de loger plus que je n'ai fait dans les dix heures d'escale dont je disposais. Après cela, nous aperçûmes le pavillon du consulat allemand et celui du consul des État-Unis. Puis, vint un village indigène, fouillis de cases assez minables d'aspect. Sur la plage, dans l'eau jusqu'à mi-corps, deux où trois femmes cherchaient des crabes ou des coquillages, je ne saurais le dire. A partir de là, quelques habitations isolées s'égrènent encore sur la côte où l'étonnante végétation reprend encore le dessus. Elle est exubérante ; elle rappelle, en son genre, les chairs trop pleines des peintures de Rubens : aux manguiers, aux cocotiers et aux mimosas, se mêlaient ici, sans compter la végétation des dessous, des casuarinas, d'un caractère tout différent, comme égarés ici.

Une demi-heure de navigation, et nous échouons le canot sur le sable de la plage. La plage a dix ou douze mètres de large ; elle monte doucement : alors commence immédiatement la végétation drue, luisante, épineuse, comme impa-

tiente d'envahir le rivage où une puissance plus forte l'empêche pourtant d'avancer. Une douzaine de têtes de bétail paissaient à l'écart. Un chemin, un sentier plutôt, grimpe à travers un jardin féerique. J'ai remarqué surtout des buissons de frangipane avec des fleurs à calice blanc, profond, jaune vif au fond, ayant la consistance de la fleur d'oranger, mais dix fois plus grandes; puis des hybriques, dont la floraison présente une variété presque infinie de tons pourpres, roses violets, panachés, tigrés. Au haut du sentier, sur lequel nous avions croisé quelques garçons qui nous saluaient en disant : « *Yambo, mboni!* » si j'ai bien compris, nous arrivâmes devant une maison d'apparence arabe, d'un étage, de forme cubique, à porte basse et étroite. A travers, on plonge du regard dans un couloir, une sorte de promenoir, dont les arcades s'ouvrent des deux côtés sur deux cours. Plusieurs garçons et jeunes gens, tous vêtus d'une veste et d'une culotte en percale blanche, quelquefois avec un galon rouge, et auxquels je demande le missionnaire, font venir un monsieur vêtu comme ceux de Mkunazini, d'une longue soutane blanche. La réception fut cordiale. Le révérend M. D. nous offrit de nous conduire partout avant le lunch qu'on préparait.

La visite commença par l'église : style arabe, plus authentique encore qu'à Zanzibar; pas de vitraux, pas même de vitres ; les baies sont fermées de grilles en fer d'un travail léger et élégant, fait à Bombay. Dans le chœur un maître-autel, drapé avec goût, de couleur sombre. Tous les jours, on célèbre dans cette église la liturgie du culte du matin et du culte du soir en swahéli. Tous les élèves de l'institution, — car Kiungani est un centre scolaire, — assistent à ces deux services. De plus, trois fois par semaine, on célèbre une *early communion*, à laquelle les élèves assistent à volonté. Le nombre des élèves varie beaucoup, trop peut-être; mais on n'y peut rien changer. Il y en a actuellement 80; il y a peu de mois, il y en avait 120. On peut en recevoir jusqu'à 150. Il faut des cadres solides et beaucoup d'application à la fois et de souplesse de la part des maîtres, pour garantir une marche

régulière malgré les allées et venues. Elles proviennent du fait que beaucoup d'élèves font de longs voyages pour entrer à l'école de Kiungani. Il y avait des garçons de wa-kondé, wa-yao et wa-nyasa, par exemple. Ces derniers mettent trois mois et demi à venir de leur pays jusqu'à Zanzibar. On ne peut pas leur fixer un terme pour arriver. Ils ne pourraient que difficilement voyager seuls, ils seraient exposés à être exploités ou même réduits en esclavage. Ces garçons se mettent donc en route lorsqu'un missionnaire fait le voyage ou quand il y a l'occasion d'un convoi de confiance. A quelque date qu'ils arrivent à Kiungani, ils sont reçus et mis dans l'une des classes, presque toujours dans la sixième. Cela suppose une instruction première reçue dans leur pays d'origine; elle dure habituellement trois à quatre ans. Les missionnaires du continent ne font partir un élève pour Kiungani que lorsqu'il sait lire et écrire couramment le swahéli et qu'il comprend un récit anglais, très facile, à première vue.

A Kiungani, il y a six classes. La sixième est élémentaire; la première, ou *head class*, compte en moyenne de 12 à 15 élèves; à leur sortie, ils sont employés comme instituteurs. Au-dessus d'eux, il y a une section théologique dont les étudiants — on distingue, en effet, ces élèves par le nom de *students* — suivent certains cours professés aux futurs instituteurs, bien qu'ils aient déjà passé régulièrement par la première classe, et, en outre, ils ont des cours spéciaux et pas mal de temps pour l'étude personnelle, contrôlée régulièrement par des interrogations et des travaux écrits.

Un sommaire du tableau des leçons donnera une idée du travail que l'on fait à Kiungani. Les étudiants préparent leurs leçons de 7 h. 1/4 du matin à 8 heures; de 8 heures à 8 h. 1/2, à la chapelle. De 9 h. 1/2 à 10 h. 1/4, ils assistent à un cours théologique, où l'on traite un sujet trois fois par semaine. On fait ensuite de l'homilétique de 10 h. 1/4 à 10 h. 3/4. Entre 11 heures et midi, les étudiants suivent la leçon d'anglais donnée à la classe supérieure. De 2 heures à 2 h. 3/4, le professeur discute avec les élèves et leur explique les livres qu'il

les a chargés de lire. De 2 h. 3/4 à 3 h. 1/2, traduction anglaise dans la première classe. Entre 4 heures et 5 heures, on prépare trois fois par semaine un commentaire biblique. Les deux autres jours on traite en swahéli ce même commentaire. Dans la soirée, de 8 h. 1/2 à 9 h. 1/2, les étudiants font étude avec les élèves de la classe supérieure. Dans quelques rares cas, — on m'a cité celui du révérend Peter Limo, — l'un ou l'autre des étudiants a été admis à faire un peu de grec.

Dans la classe supérieure, on fait de la géométrie, de l'algèbre, de l'arithmétique, de la musique, de la diction, de l'histoire biblique et de l'histoire de l'Église, de la géographie et, en outre, quatre heures d'anglais par jour. Les livres anglais, lus, analysés, expliqués et traduits en swahéli, sont de deux espèces : les uns traitent de sujets profanes, choisis pour élargir l'horizon des élèves; une autre série est théologique : ce sont, outre ce que les Allemands nomment *Bibelkunde*, des explications du catéchisme. Les élèves qui passent un bon examen sur un livre lu et digéré, reçoivent le volume en prix.

Il y a, en effet, deux examens semestriels par an, l'un en janvier, l'autre en juillet. Les étudiants sont interrogés sur les cours qu'ils suivent avec la classe supérieure; mais on ne publie pas leurs notes. On insiste ainsi sur une distinction entre eux et les élèves ; on cultive le sentiment de la hiérarchie et de la subordination. J'ai sous les yeux les résultats de l'examen du mois de janvier 1896. Dans la première classe, sur un maximum de 1,040 points, les deux meilleurs élèves ont obtenu, l'un 673, l'autre 523 points; le dernier élève de classement est resté à 376 points. Ces résultats, pas tout à fait satisfaisants, sont dûs exceptionnellement aux interrogations beaucoup trop difficiles faites par un missionnaire récemment arrivé et auquel l'expérience manque encore.

Il y a quatre missionnaires à Kiungani, tous célibataires. Un seul est ordonné prêtre. L'un des autres est un jeune savant, ancien *tutor* à *Christ Church College,* Oxford, et qui paraît destiné à reprendre les travaux linguistiques par les-

quels l'évêque Steere a illustré cette mission. Ce même professeur fait des cours libres sur des sujets d'ordre général. Il faut ajouter encore que les élèves de la classe supérieure manquent à tour de rôle deux tiers des leçons pendant un mois sur trois, pour prendre part à l'enseignement dans les classes inférieures, sous la direction du professeur. C'est de la pédagogie appliquée. D'autre part, les meilleurs d'entre les étudiants sont nommés lecteurs, — le rôle d'anagnoste était le premier degré des ordres dans l'ancienne Église chrétienne, — et prennent une part active aux services religieux et aux catéchismes tenus à Kiungani et dans les environs.

Dans les classes inférieures, les élèves de la deuxième classe ont obtenu, le premier, 527 points sur 830; les deux suivants, 441 et 418; les trois derniers, 302, 250 et 197. Dans la troisième classe, les trois premiers ont eu, sur un maximum de 715, 448, 389 et 250; les cinq derniers, 201, 176, 133, 121 et 118. La quatrième classe n'a fait, sur un maximum de 625, que 357 et 300 dans la personne des deux premiers élèves, et 203 et 183 dans celle des deux derniers.

Sous la direction, suffisamment discrète, je crois, des missionnaires, il s'est formé parmi les étudiants et élèves de la classe supérieure une association ou, suivant un mot en faveur dans les cercles ritualistes, une *ghilde* de saint Paul, en swahéli : *Chama cha Pàolo Makatifu.* L'organisation, autant que j'ai pu la pénétrer, est assez simple. Les membres s'astreignent à certains exercices de dévotion. Ils ont la faveur de pouvoir se retirer dans des cellules réservées pour cela, comme les anciens *Gebetskæmmerlein* dans les combles de la Maison des missions de Bâle. Entré au service actif de l'Église, on reste membre de la ghilde. Elle compte actuellement une trentaine de membres, dont 6 prêtres, 3 diacres et 5 lecteurs, tous indigènes, cela va sans dire. Il se peut que cela contribue à développer dans ces jeunes gens l'habitude de porter une certaine responsabilité, et aussi l'initiative personnelle. Cela prépare donc, dans une certaine mesure, l'émancipation et l'indépendance de l'Église africaine. On

sait combien les missionnaires de la Société dite « des Universités » ont l'œil ouvert sur ces questions, et combien ils insistent en particulier sur ce qu'il ne faut pas que les prêtres indigènes soient travestis en pseudo-Européens. J'ai été heureux d'entendre, dans ce milieu, l'un des missionnaires exprimer l'espoir de voir un jour le *Prayer-Book* remanié, refondu et mis au point pour les Africains par des Africains. Le principe me paraît incontestablement juste; son application pourrait bien avoir pour conséquence la constitution et l'organisation d'une Église africaine passablement différente de ce qui est actuellement l'idéal anglican.

En parcourant toutes les salles de classe, j'ai vu dans le salon de lecture réservé aux étudiants quelques-uns des livres qu'on leur fait étudier. Ce sont ceux qu'on trouve dans tous les séminaires anglicans. Au premier rang, naturellement, *Pearson's Exposition of the Creed*, par Walford; *The Church's doctrine of the Incarnation*, par Wilberforce; *The Missionary's Fondation of Doctrine;* puis le commentaire simplifié de Westcott sur l'Évangile de saint Jean. Ouverts sur la table, il y avait quelques tomes d'un *Dictionary of doctrinal and historical Theology*. J'espère qu'on n'y puise pas trop de renseignements superficiels et de parade. Le *Dictionary of the Bible* de Smith se trouvait aussi là et est d'un usage plus utile. Il faut rappeler ici, pour prévenir une impression erronée à propos de ces livres anglais, que les leçons théologiques se donnent comme toutes les autres, en swahéli.

(*A suivre.*) F. H. KRUGER.



Le Gérant : A. BOEGNER.

Paris. — Imprimerie de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 20581.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

DEUX CONSÉCRATIONS

M. Paul L. Vernier et M. A. Coïsson.

Au cours de ces dernières semaines, deux de nos élèves missionnaires ont reçu l'imposition des mains : MM. Paul-Louis Vernier, le 27 août, et Auguste Coïsson, le 10 septembre. Le peu d'espace dont nous disposons nous force malheureusement à nous borner à un compte-rendu sommaire de ces deux cérémonies, qui, l'une et l'autre, ont produit, nous écrit-on, une profonde impression sur les auditeurs nombreux et attentifs qui en ont été les témoins.

La consécration de M. Paul-Louis Vernier a eu lieu à Montmeyran, dans le même temple où, trente ans auparavant, le père du candidat, le missionnaire Vernier, et son oncle, le pasteur Paul Vernier, maintenant décédé, avaient reçu l'imposition des mains. « La journée du 27 août, nous écrit le nouveau missionnaire, a été belle au-delà de toute expression ; elle a été particulièrement bénie pour celui qui vous parle, et ceux qui y ont assisté en ont, je suis sûr, emporté une impression

bienfaisante. Beaucoup de pasteurs, beaucoup de monde. Vingt pasteurs m'ont imposé les mains... »

Au début du service, M. le pasteur *Benoît*, de Montauban, est monté en chaire, a lu la Bible et prononcé la prière; puis M. le pasteur *Mouline*, de Marseille, membre honoraire du Comité des Missions, oncle du candidat, a prononcé le discours de consécration sur le texte connu Rom. X, v. 14 et 15. « Quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé. Comment donc invoqueront-ils celui en qui ils n'ont point cru? Et comment croiront-ils en celui dont ils n'ont point entendu parler? Et comment en entendront-ils parler s'il n'y a personne qui soit envoyé? » Après cette prédication, d'une forte ordonnance, et très émouvante dans certaines de ses parties, M. le pasteur *T. Fallot*, président du Conseil auxiliaire de la Drôme, et lui aussi membre honoraire du Comité de Paris, a fait prendre au candidat les engagements d'usage et lui a présenté les vœux du Comité auxiliaire. Puis a eu lieu l'acte même de la consécration, pendant que M. le pasteur *Elie Vernier*, oncle du candidat, prononçait la prière.

La cérémonie s'est terminée par l'allocution du candidat, dont nous ne pouvons, à notre regret, donner ici qu'un court résumé. La reconnaissance, l'action de grâces en ont occupé la première partie. Le passé du candidat ne lui inspire que gratitude et louanges. Fils d'un dévoué missionnaire, il n'a reçu, à Taïti, dans sa famille, comme au foyer de ses oncles et tantes, en Europe, que des exemples de piété, de dévouement à la cause de Dieu et de tendre affection. Il tient à mentionner aussi une grave maladie, qui a failli, il y a quelques années, mettre un terme à sa vie, et son séjour de trois ans à la Maison des Missions, qui a, dit-il, été décisif pour sa vocation de missionnaire. Ces grâces de Dieu sont présentes à son esprit, lui font sentir plus vivement les faiblesses et les misères de sa vie personnelle, et devant le ministère qui va lui être confié, il tremble. Ce qui le rassure, c'est qu'il va prêcher, non ses expériences, sa pensée ou sa personne, mais Jésus-Christ et son Évangile. Cet Évangile

est suffisant pour la double tâche qui attend le futur missionnaire de Taïti : conserver et conquérir. « En effet, dit-il, si l'Evangile est connu dans les Iles de la Société, il existe encore des archipels reculés, où il n'a pas été annoncé, et... si l'œuvre des missions à Taïti se réduit plutôt à conserver des résultats acquis, il n'en est pas de même dans les archipels païens, où la mission doit surtout présenter le caractère d'une conquête. »

En terminant, le candidat a exposé le contenu de l'Evangile, tel qu'il le comprend, avec tous les témoins fidèles de Jésus-Christ, missionnaires et autres. « Je m'écarterai avec soin, dit-il, dans ma prédication comme dans ma vie, de tout ce que je ne croirai pas conforme à la volonté de mon Maître. Je prêcherai l'amour de Dieu pour tous les hommes, même les plus dégradés, sans cependant oublier d'insister quand il le faudra sur sa sainteté; je prêcherai la foi en Jésus-Christ, mort pour nos péchés, ressuscité pour notre justification. Je le présenterai comme celui en qui s'est accomplie la réconciliation entre Dieu et le pécheur. Que Dieu m'aide à mettre en pratique moi-même, le premier, ce que j'annoncerai aux autres! Qu'il me rappelle toujours qu'une seule inconséquence de ma part peut compromettre gravement l'œuvre du Maître que je prétends servir. La pensée que je suis son serviteur me soutiendra. Elle me donne, pour le moment même, l'espérance que Dieu ne m'abandonnera pas... (1) »

La consécration de M. Auguste Coïsson a eu lieu à la Tour, le pittoresque chef-lieu de ces Vallées vaudoises qui nous ont déjà fourni plusieurs bons et fidèles missionnaires. C'est le directeur de la Maison qui devait prononcer le discours de consécration : des circonstances personnelles l'ayant privé de cette joie, comme aussi de celle de participer à la consécra-

(1) Nous devions recevoir un compte rendu détaillé de la consécration de M. Vernier. Il ne nous est pas parvenu à l'heure actuelle : c'est ce qui explique les lacunes de notre récit. (*Réd.*)

tion de M. Vernier, M. le pasteur *Appia* avait bien voulu se charger, à la demande du Comité, de présider celle de M. Coïsson. La présence de MM. Coillard et Louis Jalla, représentants de cette mission du Zambèze pour laquelle a été désigné M. Coïsson, ajoutait à la fête un élément de puissant et sain intérêt. Aussi l'assistance était-elle très considérable : « depuis longtemps, nous écrit-on, on n'avait eu une si belle assemblée; le grand temple de la Tour débordait ».

C'est M. *L. Jalla* qui a ouvert le service par la lecture de la Parole de Dieu et la confession des péchés. Puis, pendant que l'assemblée chantait le beau cantique : « Toi qui dans la nuit de la vie », M. *Appia* est monté en chaire et « a prononcé, nous écrit un témoin oculaire, un des meilleurs sermons que j'aie jamais entendus : tout parlait au cœur; l'assemblée a suivi avec attention jusqu'au dernier mot. Son texte était 2 Timothée II, 3 et 4, et son développement a porté sur les trois points suivants : 1° Le fait même qui motive la réunion : un combattant s'enrôle pour la sainte guerre des missions; 2° le motif souverain qui va désormais diriger toutes ses actions : plaire à celui qui l'a enrôlé; 3° la mesure de son service : d'après la nature, les lois humaines et divines, le serviteur de Dieu ne peut s'attendre à l'approbation de son Maître, au succès, à la victoire, que s'il prend entièrement au sérieux le service auquel il s'est voué et s'y donne sans partage. »

Après ce discours, tandis que l'assemblée entonnait les strophes entraînantes du cantique : « Debout, sainte cohorte », M. *Coïsson* est monté en chaire à son tour et a rendu compte de sa foi et de sa vocation. Nous n'avons pas sous les yeux le texte de son allocution, mais nous savons qu'elle a été en profonde harmonie avec le reste de cette belle soirée (1). On a chanté : « J'ai soif de ta présence », puis M. Appia a lu la liturgie de consécration, et l'imposition des mains a eu lieu. La prière de

(1). Cette allocution vient de nous parvenir. Nous en publierons quelques extraits dans un mois.

consécration a été prononcée par M. le professeur *P. Geymonat,* président du Synode. Pendant que les pasteurs consacrants donnaient au nouveau ministre l'accolade fraternelle, un chœur a chanté le cantique : « Mon cœur, mon corps, mon âme ne m'appartiennent plus »; puis M. *Coillard* est monté en chaire et a prononcé une émouvante allocution, dont le texte lui a été fourni par le mot de Saül à David: «Va, et que le Seigneur soit avec toi » (1 Paul, 17, 37.) (1).

Telles ont été ces deux fêtes. En les racontant, nous avons surtout désiré faire connaître aux amis des missions les nouveaux ouvriers que notre Société va faire partir pour ses champs de travail. Ils n'oublieront pas leurs noms, et ils en feront mention dans leurs prières, demandant à Dieu, pour chacun d'eux, la grâce d'être un bon et fidèle serviteur, digne d'entendre un jour comme récompense de son travail le « Cela va bien » du Maître.

Nous n'avons pas besoin, à cette occasion, de recommander aux prières de tous nos amis l'activité et surtout la santé de notre frère Coillard, qui a assisté au synode de l'Église vaudoise et vient de faire une série de réunions et de prédications en Piémont, à Saint-Jean, Torre-Pellice, Villar, Pomaret, Turin, éveillant partout un grand intérêt. Il a pris part ensuite aux réunions d'étudiants de Sainte-Croix, et traverse Paris, d'où il se rend à Liverpool, en attendant de pouvoir commencer ses tournées en France.

---

(1) Les organisateurs de la fête nous prient d'exprimer le regret qu'ils éprouvent de n'avoir pas fait place, dans le programme de la fête, à M. le pasteur J. Weitzecker, missionnaire honoraire. Nos lecteurs savent tout ce qu'a eu de douloureux le ministère de ce frère au Lessouto. Mais la mission du Zambèze, elle aussi, a reçu de lui un signalé service; c'est en s'offrant pour le poste de Léribé qu'il a rendu possible le départ de M. Coillard pour le nouveau champ de travail auquel il s'était consacré.

SITUATION FINANCIÈRE

au 20 septembre 1896.

Notre trésorier nous communique la note suivante :

Pour faire face à la dépense prévue pour 1896-97, qui est de.	373,000 »
Il faudrait une recette mensuelle de 31,000 francs, ce qui fait pour les 5 mois et 20 jours écoulés, du 1er avril au 20 septembre 1896, un chiffre total de.	176,000 »
Nous n'avons reçu jusqu'à ce jour, pendant le même laps de temps, qu'une somme de.	60,345 »
faisant une différence en moins de.	115,655 »
Les recettes du *Zambèze* sont à ce jour de.	39.674 »
au lieu de.	10,437 »

qu'on avait reçus l'année dernière à pareille époque.



MADAGASCAR

Les dernières nouvelles qui nous sont parvenues de M. Escande sont datées du 30 août. Voici, du reste, la plus grande partie de sa lettre :

« A bord de l'*Iraouaddy*, en vue de Port-Saïd,
le 30 août 1896.

« Cher Monsieur Boegner,

« Je vous ai déjà écrit pour vous raconter l'accueil si cordial que m'ont fait les amis de Marseille. Ils sont venus, au nombre d'une douzaine, m'accompagner jusqu'au bateau. Dès ce moment, un lien très étroit m'unit à eux.

« Nous sommes une cinquantaine de passagers de première

et de seconde classe, dont un certain nombre débarqueront ici à Port-Saïd. Plusieurs vont à la Réunion, quelques Anglais même vont jusqu'à l'île Maurice. Tous les autres, parmi lesquels dix officiers, sont à destination de Madagascar.

« Ces officiers escortent à peu près trois cents soldats de la légion étrangère qui vont renforcer l'effectif ordinaire de l'île. Comme il y a parmi eux une assez forte proportion de protestants, j'ai déjà commencé auprès d'eux mon ministère actif. Quel bonheur que je me sois pourvu de brochures allemandes ! Beaucoup de ces légionnaires sont les anciens sujets de l'empereur Guillaume, dont ils parlent du reste la langue. Il y a aussi pas mal d'Italiens.

« Chose étrange ! les fonctionnaires manquent presque complètement. Il est vrai que ce n'est guère le moment d'aller à Madagascar, puisque nous arriverons là-bas au commencement des pluies. Je cherche à nouer connaissance avec mes compagnons de voyage et ai déjà eu de bonnes conversations avec plus d'un.

« La mer est aussi belle que possible. Nous avons énormément joui de notre traversée du détroit de Messine ; vu du large, le littoral de l'Italie, à cet endroit, est vraiment pittoresque. J'ignore si, à cause du choléra qui sévit en Égypte, on va nous permettre de mettre pied à terre à Port-Saïd. Je m'arrangerai, dans tous les cas, pour que cette lettre parte et aille vous donner de mes nouvelles.

« Que vous dirai-je d'autre? Je suis heureux, parce que je me sens à la place où le Maître m'a appelé. Tout ce que je Lui demande, c'est qu'Il me donne de le servir partout et toujours avec fidélité. Je pense que vous avez dû recevoir hier ou aujourd'hui des nouvelles de Saint-Louis. Combien il me tarde de les connaître ! Dieu veuille veiller sur mes chers collaborateurs, qui portent là-bas le faix du jour.

« B. ESCANDE. »

Les lettres que nous avons reçues de M. Lauga montrent

combien sera bienvenue la nouvelle, qu'il n'avait pas encore reçue en expédiant son dernier courrier, de la prochaine arrivée de M. Escande. Ces lettres, datées du 16, du 28 et du 30 juillet, ont trait, en grande partie, aux arrangements pris pour relever de leurs postes nos délégués et pour assurer la continuation de leur œuvre. Nous y trouvons aussi d'intéressants détails sur la situation. Celle-ci, comme nos lecteurs le savent, est loin de s'améliorer. Au point de vue religieux et missionnaire, elle est même fort sombre. M. Lauga nous parle des efforts faits par les Jésuites pour exploiter ces temps de trouble à leur profit.

« Ils ont commencé, écrit-il, sur ces populations terrorisées par le brigandage dont elles sont les victimes, autant que par les événements de l'an dernier, une œuvre d'intimidation qui pourrait, si on n'y opposait pas une action énergique, avoir les plus graves conséquences. Dans toutes les stations excentriques plus ou moins atteintes par l'insurrection, ils obtiennent qu'on envoie des postes militaires, — ce qui est excellent, — mais au lieu de se contenter de travailler loyalement sous cette protection, ils en profitent pour faire une guerre déloyale et acharnée au protestantisme. Aux officiers chargés de défendre la région et de conduire les enquêtes, et qui, dans ces villages sans ressources, sont presque toujours leurs hôtes, ils dénoncent systématiquement comme rebelles les hommes qui ont quelque influence religieuse dans l'Église protestante, toujours de beaucoup les plus nombreux, et qui, après avoir été les premières victimes des Favahalos, qui ont détruit, pillé et brûlé leurs maisons, quand ils ne pouvaient pas les massacrer eux-mêmes, se voient appréhendés par ceux qu'ils croyaient leurs protecteurs. Puis, les troupeaux une fois privés de leurs hommes influents, ils se livrent sans ménagement à leur œuvre d'intimidation, publiant, au milieu de ces populations apeurées, que quiconque ne viendra pas à l'Église catholique sera considéré comme rebelle et en subira les conséquences.

« J'ai dû, depuis le départ de Krüger, recommencer mes

courses au-dehors pour aller dans diverses directions essayer d'empêcher cette œuvre diabolique de porter ses fruits, et j'espère y avoir en partie, et pour un temps du moins, réussi. »

Comme conséquence de ces tristes faits, où M. Lauga ne voit que le commencement de la « guerre au couteau », que la mission jésuite, au dire d'un homme bien placé pour en juger, se propose de faire au protestantisme à Madagascar, notre délégué prévoit que nos Églises seront appelées à de plus grands efforts que nous n'avions supposé au début. Son prochain retour en France, et celui de M. Krüger, maintenant imminent, permettront de fixer les proportions de l'entreprise au moins dans la période des débuts. Dieu veuille qu'alors nos Églises et nous-mêmes soyons à la hauteur des sacrifices qui nous seront demandés.

En attendant, M. Lauga fait ce qu'il peut pour soutenir la lutte. Nous l'avons vu cherchant à réparer et à raffermir les Églises : une lettre plus récente nous le montre consacrant ses matinées à l'enseignement du français dans le grand collège protestant de Tananarive. Plus loin, il nous annonce son prochain départ pour le *Betsiléo* que, dans une période antérieure, il avait été empêché de visiter avec son collègue. Son départ, rendu possible par la présence d'une escorte, devait avoir lieu dans le cours du mois d'août, et son absence devait se prolonger jusqu'au 20 septembre.

Nous publions, sous la rubrique *Variétés,* la traduction d'une lettre d'une chrétienne indigène appartenant à la mission norvégienne. Nos lecteurs apprécieront à sa valeur ce document qui nous permet de jeter un coup d'œil sur la vie intérieure des communautés malgaches, en cette période troublée de leur histoire.

En terminant cet article, nous apprenons la nouvelle du rappel en France du résident général de Madagascar, M. Laroche. Il ne nous appartient pas d'apprécier l'administration de ce haut fonctionnaire : ce que nous pouvons et devons mentionner ici, sous peine de manquer à la plus élémentaire

reconnaissance, c'est l'esprit d'équité qui a présidé à sa conduite à l'égard des missions. C'est à dessein que nous ne disons pas : les missions protestantes, car, dans notre conviction, M. Laroche n'a entendu favoriser aucune confession. Seulement, pénétré de l'importance du facteur religieux dans le problème si complexe de l'administration de Madagascar, il s'est refusé à traiter en ennemie la mission protestante. Il a vu en elle un auxiliaire possible, nécessaire, de l'œuvre de civilisation pacifique à laquelle il désirait se dévouer. Nous ne doutons pas que cette politique, déjà suivie par le général Duchesne, n'ait contribué à écarter de grandes difficultés, en diminuant les défiances excitées par le parti qui s'obstine à identifier l'influence française avec le catholicisme. C'est ce que méconnaissent les adversaires de M. Laroche, qui n'ont pu lui pardonner de s'être refusé à gouverner au profit d'une minorité religieuse, sans parler des appétits matériels avec lesquels cette minorité s'est trouvée liguée.

Nous tenons aussi à reconnaître la haute bienveillance témoignée par M. Laroche à nos délégués. Sa confiance en eux, l'appui cordial qu'il a prêté à leur mission, dont il reconnaissait toute l'importance au point de vue français, ne se sont pas démentis un seul jour. Notre respectueuse gratitude l'accompagne au moment où il quitte un poste difficile entre tous et où il a eu le rare mérite de rester fidèle à la ligne de conduite que lui dictaient à la fois sa raison d'homme politique et sa conscience.

Dernière heure. — Madame Escande nous écrit, le 23 septembre : « J'ai reçu une lettre de mon mari, d'Aden. La mer Rouge a été clémente dans le début, mais la chaleur a été terrible à la fin : un passager y a succombé. Dieu a gardé mon mari... Seul dans sa cabine, il a pu dormir à l'aise et a été très bien. »

M. Krüger est attendu à Paris pour les premiers jours d'octobre.

LESSOUTO

BEAUX SUCCÈS DE L'ÉCOLE NORMALE DE MORIJA

M. H. Dyke nous envoie le tableau comparatif des résultats obtenus aux examens qui, chaque année, mettent en concurrence les institutions indigènes de l'Afrique du sud et fournissent à leurs élèves l'occasion de conquérir les brevets de capacité leur donnant le droit de tenir des écoles.

Les élèves admis se partagent en trois classes : la première de ces trois classes porte le nom de *honours* et comprend ceux qui sont reçus avec distinction.

Depuis de longues années, l'École normale de *Morija* occupait un bon rang dans le classement des épreuves ; mais elle ne pouvait songer à lutter avec les fameuses institutions de Lovedale et de Healdtown et leur cédait forcément le pas (1).

Or, voici, d'après une note que vient de nous envoyer M. Dyke, le résultat des examens de cette année :

	Avec honneur	En 2e cl.	En 3e cl.	Total
Morija . . .	**10**	9	1	20
Lovedale . .	4	20	6	30
Clarkebury . .	3	10	2	15
Healdtown .	2	5	1	8
Bensonvale .	2	6	1	9
Umtata. . .	1	0	0	1
Blythwood .	1	0	0	1
Matelele . . .	1	1	0	2
Zonnebloem .	0	4	1	5
Shawbury. .	0	4	0	4

(1) Ces deux institutions, établies en Cafrerie, relèvent, la première de l'Église libre d'Écosse, la seconde de l'Église méthodiste. L'institution de Lovedale, à laquelle notre journal a consacré jadis un article dû à la plume de M. Krüger, doit sa prospérité actuelle à un homme du plus rare mérite, autrefois compagnon de Livingstone, le Dr Stewart, ami personnel de plusieurs de nos missionnaires. Les dimensions de cet établissement et le personnel nombreux dont il dispose rendent le succès de Morija encore plus remarquable.

On le voit, si, par le chiffre total des élèves admis, Morija n'occupe que le second rang, ce qui s'explique fort bien par la supériorité numérique de Lovedale, pour la qualité des résultats obtenus par les candidats admis, il tient de beaucoup la première place. Comme le dit M. Dyke, directeur de notre établissement de Morija : « Qu'à Dieu soit la gloire ! »

LA STATION DE MAKÉNENG

Lettre de M. Vollet.

Un contraste. — Où en est l'évangélisation du Lessouto. — L'Église, la résistance païenne, les chefs.

Makéneng, 28 septembre 1895 (1).

Cher Monsieur Boegner,

Aujourd'hui, je m'accorde quelques instants de repos, et je veux les employer à vous faire part de mes premières impressions de Makéneng. Si j'ai tardé à vous écrire, c'est que je tenais à avoir une opinion sur l'œuvre qui m'a été confiée, avant d'en parler,

Ce n'est pas sans une certaine émotion que j'ai quitté la grandiose vallée de la Maphutseng, la vieille station, les beaux ombrages sous lesquels de vaillants pionniers de la Mission se reposent de leurs travaux. Les choses du passé ont un charme auquel je suis particulièrement sensible. De plus, je m'étais attaché à mes paroissiens, je m'étais habitué à leur manière d'être au cours de ces deux années, et il est toujours dur de quitter ceux dont on est connu, auxquels on est habitué, pour aller vivre au milieu d'une population de même race, il est vrai, mais différente par son passé et ses

(1) Nous publions cette étude malgré sa date déjà ancienne. Nos lecteurs y trouveront certainement intérêt et profit.

prétentions. Enfin, je n'ai pas à m'en cacher, il faisait bon vivre à Béthesda, près d'une rivière ombragée, entouré de vieux jardins dont les arbres, en été, ployaient sous le fruit, sur une station bien outillée et pourvue de tous les accessoires indispensables au genre de vie rustique qui s'impose à nous dans ce pays. Au lieu de cela, Makéneng, un petit carré adossé à une chaîne de collines pierreuses; comme vue, ce que l'on peut appeler au Lessouto la plaine; plus de rivière, plus d'arbres; comme habitation, une minuscule maisonnette jaune et laide, rendue plus vulgaire encore par son affreux toit de zinc; pas d'accessoires, pas de débarras, tout à créer, beaucoup de travail matériel en perspective, beaucoup de dépenses, la vie chère et difficile. Je n'étais pas sans inquiétude non plus au sujet de mon voyage, qui devait s'effectuer en plein hiver, ma femme étant d'une santé délicate qui réclame des ménagements, et mon enfant venant d'avoir une bronchite assez grave. Grâce à Dieu, tout s'est bien passé. M. Ellenberger, qui était venu prendre possession de l'Église jusqu'au retour de M. Marzolff, avec sa complaisance habituelle, nous a donné un bon coup de main au moment du départ. Nous avons rencontré sur notre route beaucoup d'obligeance de la part des marchands et des fonctionnaires; nous avons pu jouir en chemin de la bonne hospitalité de notre ami Louis Germond; enfin, ayant quitté Maphutseng un matin, nous sommes arrivés à Makéneng le surlendemain, au coucher du soleil, il y a maintenant un peu plus de deux mois.

Je puis vous dire, dès à présent, que je n'ai pas rencontré toutes les difficultés auxquelles j'étais préparé, et que le caractère des chrétiens de la paroisse de Makéneng n'est pas aussi terrible qu'on me l'avait représenté. Cependant, la position du missionnaire est certainement plus difficile ici qu'à Maphutseng. A Maphutseng, l'élément chrétien, moins nombreux, plus éloigné du vent de la colonie et de l'État libre, est resté plus rapproché du type primitif du Mossouto : malléable, aimable. Il n'en est pas de même à Makéneng : un

grand nombre de chrétiens le sont depuis fort longtemps; pendant de longues années ils ont vécu indépendants de la conférence du Lessouto; si je ne me trompe, c'est du temps où M. Dieterlen était à Hermon qu'ils se sont rattachés complètement à notre Église. — Ils ont acquis de la sorte des qualités et des défauts. Comme qualités : le sentiment de leur dignité et de leur responsabilité, certainement plus fort ici qu'à Maphutseng; comme défauts : un certain orgueil, une certaine raideur. Cette catégorie de chrétiens n'est pas la plus nombreuse, mais c'est elle qui donne le ton. Autre caractéristique, celle-là plus générale : presque tous les membres de l'Église ont fait un séjour plus ou moins prolongé dans la Colonie; leur caractère primitif s'y est modifié : ils ont pris celui du noir colonial, bien différent du Mossouto. Le noir colonial a atteint un degré de civilisation relativement avancé, son esprit est plus ouvert, et il le sait; le blanc a perdu pour lui de son prestige, il n'en a plus d'autre que celui qui s'attache à la crainte. Le missionnaire ne doit ni ne peut se faire craindre, il en est amoindri; les sentiments de respect attachés à la fonction ne compensent qu'en partie le mépris que l'on éprouve pour un blanc qui n'est redouté ni redoutable. Le voisinage de Maféteng, presque une petite ville coloniale, contribue beaucoup à maintenir le caractère colonial au district. Tout cela, ce sont des nuances presque imperceptibles, que j'exagère en les décrivant; elles échapperaient à un étranger, qui trouverait que tous les chrétiens du Lessouto se ressemblent. Moi, je le sens à une certaine réserve qu'il me faudra dissiper, une certaine froideur qu'il faudra fondre. D'autre part, le niveau religieux et intellectuel de l'ensemble de l'Église me semble plus avancé qu'à Maphutseng; le corps des évangélistes est incontestablement très supérieur à celui de cette Église au point de vue de l'instruction et du talent.

Je vous ai parlé de l'élément chrétien au milieu duquel doit s'exercer mon pastorat; passons à l'élément païen, la masse sombre à conquérir. C'est, dans ce district, une masse

solide et résistante. Nous avons d'abord de nombreux renégats ; ils ont conservé de leur passage dans l'Église un certain vernis de civilisation qui les rapproche des chrétiens par l'apparence : la ressemblance s'arrête là. Ce sont nos ennemis jurés : non contents de se tenir à l'écart pour leur propre compte, ils sont agressifs, ergotent, discutent, et cherchent à semer la dissatisfaction parmi les chrétiens. Ils sont l'état-major de la résistance au christianisme. Vient ensuite la grande masse primitive qui semble se fermer chaque jour davantage à notre influence. Il se produit en ce moment au Lessouto une sorte de phénomène de polarisation : sous le courant de l'Évangile, la tribu se divise en deux masses qui deviennent chaque jour plus distinctes et plus éloignées l'une de l'autre. Les caractères spécifiques de chaque masse vont s'intensifiant d'année en année, La différence est ici beaucoup plus marquée qu'à Maphutseng : là, on a affaire à des païens honteux et souvent aussi, hélas! à des chrétiens paganisants; ici, le paganisme dresse ouvertement la tête; pas d'erreur possible. L'évangélisation, dans ces conditions, est rendue très difficile : les païens refusent d'assister aux réunions que l'on fait pour eux dans leurs villages. Nous n'avons donc plus seulement en face de nous de l'apathie, de l'attachement à d'antiques coutumes, nous avons de l'hostilité non déguisée.

Les promoteurs, les soutiens de cette résistance, de cette hostilité sont les chefs. Ils ont vaguement conscience de leur progressive déchéance, mais ils ne sont pas assez éclairés pour en découvrir les causes. Leur salut serait de se mettre à la tête du progrès, d'assurer et d'étendre leur pouvoir sur de nouvelles bases; ils en sont incapables, ils sont au-dessous de leur tâche de pasteurs de peuples. Du reste, maintenant, au Lessouto, il est trop tard; il est encore temps au Zambèze, mais tout juste. Dans leur aveuglement, ils repoussent et combattent la seule influence qui, en l'état des choses. pourrait, sinon conserver leur pouvoir irrémédiablement pourri, du moins amortir leur chute et adoucir leur dépos-

session, pour se raccrocher à toutes les pratiques qui ne peuvent que précipiter un dénouement qui leur sera fatal. Triste noblesse que celle du Lessouto, et Letsié, l'héritier présomptif, sous la dépendance duquel je vis et qui, par de mesquines vilenies, trouve de temps à autre le moyen de me le rappeler, en est un bon spécimen. Rapacité, duplicité, tout ce qui est honteux, tortueux et bas, voilà ce qui le caractérise. Il m'en coûte de me faire à moi-même cet aveu, je m'y suis longtemps refusé, mais devant l'évidence je ne puis faire autrement. Bien que la place concédée aux noirs dans le sud de l'Afrique soit loin d'être équitable, tous les Bassoutos avancés, tous ceux qui pensent, et j'en connais qui pensent fort bien et fort juste, aspirent après la délivrance. C'est triste de voir une population sans patriotisme; la faute en est aux chefs. En Europe ce sont les chefs qui ont fait les nations; en Afrique ce sont eux qui les détruisent. C'est qu'en Europe les chefs, tout barbares et grossiers qu'ils étaient, étaient chrétiens et les soutiens de l'Église, tandis qu'ici ils usent contre l'Église de tous les moyens dont ils osent disposer.

Vous pouvez voir que nous vivons à une époque difficile et que notre tâche n'est pas aisée. Je m'efforce de l'accomplir fidèlement. Le premier point est de conquérir la confiance de mon troupeau, troupeau inquiet, qui, en quelques années, a vu se succéder trois missionnaires et qui en est mécontent. J'applique tous mes soins à obtenir ce résultat : je cours les annexes, je visite les écoles; dans mon district propre, je vais visiter chaque chrétien individuellement chez lui. C'est la meilleure manière de faire véritablement connaissance. La glace se fond, on s'aperçoit que le nouveau missionnaire n'est pas plus terrible que ses prédécesseurs; le missionnaire découvre, de son côté, que sous la réserve qui l'attriste il y a beaucoup de timidité. De cette façon on apprend à connaître son terrain, le village, les chefs. On rencontre des jeunes femmes qui vont aux champs, fillettes qui vont au ruisseau, hommes qui se rendent à une fête de *yoala;* on cause un

brin de la pluie, du beau temps, des récoltes ; on aborde le terrain religieux, on jette au hasard la bonne semence, — c'est là notre rôle, — à Dieu de la faire germer. C'est un travail de longue haleine : les chrétiens sont nombreux et dispersés, et je suis encore loin d'avoir vu tous mes paroissiens de cette façon-là. Ceux que j'ai vus, je sens que je les tiens, — ce sont des amis. Je fais aussi de ci, de là, des connaissances qui m'édifient. Je suis sorti plus d'une fois encouragé, réchauffé, de tel ou tel enclos de roseaux que j'ai visité. Je vous conterai cela quelqu'autre jour.

J'ai aussi des travaux matériels à n'en plus finir : enclore la station, construire quelque débarras, quelque magasin où je puisse conserver du fourrage et du grain, restaurer la route de wagon, régulariser le cours du ruisseau, planter des arbres, défricher...

Grâce à Dieu, je jouis généralement d'une excellente santé, je ne me ressens que de loin en loin de mes fièvres zambéziennes; ma femme, bien que d'une santé délicate, suffit à sa tâche; notre petite Charlotte continue à se développer, elle est resplendissante de santé, toujours joyeuse, ne pleure presque jamais. Je ne m'imaginais pas qu'un enfant pût être une telle bénédiction dans une famille.

Émile Vollet.



MENUS INCIDENTS DE LA VIE MISSIONNAIRE

20 juillet 1896.

Samedi dernier, un Boer, que je connais un peu, est venu me prier de lui arracher une dent, une molaire très gâtée qui le tourmentait depuis quinze jours.

Arracher une dent à un Mossouto, je le fais sans enthousiasme, mais sans trop de crainte. Mais opérer un blanc, cela ne me va pas. Enfin, j'ai planté mon Boer sur un escabeau,

j'ai tiré. Il se met à geindre et à se lever sur ses talons, si bien que je dus lâcher prise. Il disait : « Ah! ah! » et semblait absolument anéanti. Il fallut bien qu'il me laissât recommencer. Je le grondai en patois hollandais (vous voyez cela!), je saisis la molaire, et, voyant qu'elle ne se cassait pas, je me jurai de l'avoir, coûte que coûte. Et je tirai! et je tirai! et je la sortis, toute dure qu'elle était. Van Rensburg (c'est le nom de la victime) resta anéanti pendant près d'une heure, moi lui prodiguant mes petits soins, mes félicitations... Puis, une tasse de thé le ravigota. Il parla, il reprit vie, me demanda mon prix. « Mon prix? vous plaisantez, je vous ai rendu service, voilà tout. — Au moins ferez-vous prendre un peu de beurre chez moi lundi?... — Je veux bien, mais je ne sais si mes chevaux pourront faire la course? » Il va partir, il se ravise : « Je veux pourtant vous donner quelque chose pour votre Église. » Moi : « Pour cela, pas de refus. » Il fouille son gousset. Je me disais : Il va me donner une pièce de quarante sous. Il me donne... vous allez dire : dix sous ou deux sous, et rire de la lésinerie de ce Boer. Eh bien! pas du tout, vous n'y êtes pas. Il me donne une livre sterling, une pièce de vingt-cinq francs! Ah! le brave homme! Vingt-cinq francs pour mes constructions!... Voilà une dent qui m'a rapporté quelque chose. Et moi qui ne désirais pas avoir à opérer les Boers! Je vais désirer de devenir leur arracheur de dents. Chaque fois que j'en verrai venir un, je me dirai : Voilà un homme qui a vingt-cinq francs dans la bouche; à moi l'honneur de les décrocher. Et je serai presque content de battre monnaie pour mon Église avec un davier au poing.

H. D.



SÉNÉGAL

RETOUR EN FRANCE DE MADEMOISELLE BUTTNER
NOUVELLES DE LA MISSION

Notre dernière livraison parlait des inquiétudes que nous inspirait l'état des santé de nos missionnaires. Depuis lors, une dépêche de M. Bolle nous a annoncé le départ pour la France de mademoiselle Buttner. Cette décision a été prise sur l'avis de plusieurs médecins, au nombre desquels se trouvait M. le Dr Jean Morin, à ce moment en passage à Saint-Louis. Grâce à Dieu, cette mesure a été prise à temps pour éviter à la mission une perte nouvelle. Tout permet d'espérer qu'un séjour assez court en France permettra à mademoiselle Buttner de reprendre le chemin du Sénégal en possession de toutes ses forces. Elle a eu l'avantage de faire la traversée avec M. et madame Jean Morin, qui ont fait leur possible pour la soulager et l'assister. Arrivée à Bordeaux, vers le 12 septembre, elle est actuellement à Montbéliard, où habite une partie de sa famille.

Du Sénégal même, les nouvelles sanitaires sont meilleures. M. et madame Pétrequin sont maintenant rétablis, mais ils ont eu à passer des moments bien difficiles. Encore en proie à la fièvre, madame Pétrequin a donné le jour, le 6 août, à un petit garçon, qui a reçu le nom de Théophile. M. Pétrequin, malade lui-même, a dû quitter le lit, où le retenait une forte fièvre, pour donner ses soins à sa femme et à l'enfant nouveau-né. Pendant ce temps, mademoiselle Buttner était elle-même retenue chez elle par la maladie. On juge des heures pénibles qu'ont dû traverser nos amis. Heureusement, M. Bolle n'a pas été atteint jusqu'à ce jour par le climat. M. Nichol aussi, l'évangéliste wolof, a pu continuer sans interruption son activité.

CONGO FRANÇAIS

DERNIÈRES NOUVELLES

Prochain retour en France de M. Haug. — L'école de Lambaréné. — Demande de congé de M. Forget. — M. Allégret et la station de Talagouga.

Les derniers courriers du Congo nous apportent la nouvelle de la prochaine arrivée en France de *M. Haug*. M. Teisserès nous explique les raisons qui ont poussé nos frères à décider d'urgence ce retour : « Notre première impression a été pénible. Il avait une figure si fatiguée, avec ce teint jaune particulier à ceux qui ont vécu dans ces pays. Cette année de travail compte double pour lui. J'en suis encore à me demander comment il a pu tenir ainsi tout seul avec la responsabilité d'une œuvre de cette importance.

« Trois jours après notre arrivée, un nouvel accès le prenait, et il me faisait appeler, grelottant la fièvre. Ces frissons me rappelaient ceux auxquels MM. Good, Gacon et Jacot nous avaient habitués, et j'ai cru de suite à une bilieuse hématurique. Grâce à Dieu, il n'en a rien été, mais j'estime qu'il ne serait ni sage ni prudent qu'il continuât plus longtemps à s'affaiblir. Il lui faut un repos sérieux en France. Il vous écrit, je pense, de son côté, pour vous annoncer son arrivée, par le prochain courrier de Bordeaux. »

Dans cette même lettre, M. *Teisserès* nous raconte sa traversée et son arrivée. C'est à Libreville qu'il a appris, par un employé de la douane, la mort de madame Gacon. L'état de madame Teisserès a empêché nos amis de quitter le bord, en sorte qu'ils n'ont pu avoir aucun détail sur ce douloureux événement. Depuis l'installation à Lambaréné, madame Teisserès a repris ses forces et se porte aussi bien que possible, ainsi que sa petite Yvonne. Quant à M. et madame *Richard*,

ils se sont mis avec entrain au travail, et semblent jusqu'à présent supporter assez bien leur nouveau genre de vie. M. Richard a repris l'école des mains de M. *Faure*.

Citons à ce propos quelques lignes où celui-ci nous fait part de ses expériences scolaires, pendant les quelques mois de son séjour à Lambaréné :

« J'ai trouvé ici 25 à 28 élèves. J'en ai eu jusqu'à 45. Je les avais divisés en deux grandes classes que l'instituteur noir et moi dirigions. Thomas avait les trois dernières divisions, et moi les trois premières. Thomas enseignait la lecture, française et indigène, l'écriture, le calcul jusqu'à la soustraction inclusivement; il faisait en outre apprendre des phrases françaises d'après la méthode de M. Jacot. A mes grands, j'apprenais un peu de grammaire française, quelques règles simples et surtout très pratiques. Je leur ai fait faire quelques dictées et des exercices grammaticaux. Enfin, ils ont commencé à faire des problèmes très simples sur les quatre opérations, problèmes ayant un sens très pratique et que, dans leur village, ils sont appelés à résoudre constamment. Quelques notions de géographie, l'étude de la Bible française, la lecture du Nouveau Testament indigène complétaient l'enseignement.

« Je suis étonné du travail, de l'intelligence de mes élèves, comme de leur caractère en général, des Pahouins comme des Galoas. On doit cependant leur reprocher leur mollesse et la lenteur de leur esprit. Mais faisons la part des choses et ne comparons pas la longue suite de siècles de civilisation, de travail d'esprit et de christianisme que nous avons derrière nous, avec les siècles de barbarie des ancêtres noirs. Et qui sait si les petits Gaulois d'il y a deux mille ans n'auraient pas ressemblé aux petits Galoas d'ici?

« En tout cas, ce qui n'est sûrement pas leur faute, et ce qui a nui à la bonne marche de l'école, c'est le changement continuel de maîtres et de direction. Voilà quatre ou cinq ans que cette école tombe à qui elle peut, et jamais le même maître ne l'a dirigée plus d'un an de suite. Je crois que l'école ne

marchera bien que lorsqu'il y aura un instituteur en titre et à poste fixe.

« Dans un article du journal écrit par Bonzon, j'ai vu qu'il ne partageait pas l'opinion d'après laquelle le jeune noir subit un arrêt dans le développement de son intelligence. Haug pense, au contraire, que, vers dix-huit ou même quinze ans, l'instruction est forcément terminée. Mon opinion n'est pas faite encore. J'ai eu à l'école de grands élèves ayant commencé très tard. Ils ont été pour moi une entrave, mais c'est aussi le cas des grands garçons blancs qui apprennent à lire à vingt ans. Je n'ai pas pu suivre un enfant et voir comment il traverse la « crise ».

De *Talagouga* nous arrive encore une demande de congé, celle de M. *Forget,* que deux années de travail sous le ciel du Congo ont rendu incapable de tout travail. Est-il étonnant que M. *Allégret*, malgré la présence de M. Faure et malgré son élasticité et son ressort, se sente parfois écrasé sous le fardeau? « Je livre, écrit-il le 27 juillet, un rude combat, et parfois je me dis : C'est une pure folie, avec deux on ne fera pas quatre. Ce que j'ai trouvé ici, il est facile de se le représenter en se rappelant l'état de santé de Forget depuis un an, et celui de Gacon depuis quelques mois... Forget a fait ce qu'il a pu; il a bravement tenu ferme au poste... Maintenant, il y a tout à reprendre : écoles, travaux, évangélisation, magasin. Faure s'occupe de l'école; nous n'avons reçu que peu de garçons, vingt-cinq, je crois; et nous nous en tiendrons à peu près à ce nombre pour ne pas dépasser nos forces. Le matin, il les a à l'école, l'après-midi, il étudie le pahouin et les fait travailler, et sa journée est bien remplie. Il a sur eux une bonne influence... A part l'école, j'ai tout le reste, et la tâche m'écrase. J'ai été sur le point de renoncer à l'établissement sur l'île, et cependant c'est une question de santé. Mais je ne puis renoncer, même pour un temps, à l'évangélisation; il faut que j'aille, malgré tout, et que je prêche. Et quel champ! J'ai fait deux grandes tournées dans le bas,

il m'en reste une dans le haut et une dans la brousse, et partout on me dit : « Ah! enfin! enfin! nous nous demandions si la parole de Dieu allait nous être enlevée ». Et de tous côtés je vois de nouvelles courses à faire... »

Quant à l'établissement de la station sur l'île, bien qu'il n'ait pu se faire à l'arrivée, comme on l'espérait, M. Allégret le juge toujours utile à l'œuvre. Il se produit, dit-il, une concentration aux environs de Ndjolé, et la station aura des milliers de Pahouins à sa portée. Seulement, l'installation sera difficile; il faut choisir l'emplacement, pour cela il faut débrousser. « On débrousse ferme en ce moment, ajoute M. Allégret; ceci ne peut être fait que pendant la saison sèche. Je préfère aller lentement, attendre, pour monter la maison, qu'il n'y ait plus d'hésitation possible et qu'on voie bien nettement la meilleure place, pour faire enfin du définitif. »

« Surveiller et diriger ces travailleurs, acheter des vivres, tenir les comptes, tout cela m'est retombé lourdement sur les épaules. Je voudrais pouvoir suffire à tout; je cours d'un catéchumène au magasin, du magasin à la scierie, de la scierie à l'île (une heure de pirogue), puis je pars pour une tournée. Je m'épuise sans parvenir à tout faire; et j'ai eu dans une dernière tournée un violent accès de fièvre. Il faut aller de l'avant, et cependant les forces ne suffisent pas. Il faut des remplaçants à ceux qui nous quittent... il me faudrait quelqu'un pour le magasin et la surveillance matérielle de la station... Quant à moi, je veux et je dois évangéliser... »

Nous citons telles quelles ces lignes de M. Allégret; puissent-elles nous aider à trouver les hommes que l'œuvre du Congo réclame; puissent-elles aussi nous pousser à demander à Dieu pour nos missionnaires son esprit, qui est un esprit d'ordre, de force et de paix, et qui seul peut les guider dans le dédale de travaux qui les sollicitent.



TAÏTI

LE BATEAU MISSIONNAIRE

Une dépêche, confirmée, quelques semaines après, par une lettre de M. Vernier, nous a appris que la Conférence avait, à l'unanimité, approuvé le projet relatif à l'acquisition d'un bateau missionnaire, tel qu'il a été définitivement arrêté, après une longue et sérieuse étude, entre le Comité et M. Viénot, réprésentant de la Conférence et chargé par elle d'exposer ses vues sur la question et d'agir en son nom.

Il ne nous reste donc qu'à prier nos amis de faire aboutir le plus tôt possible la souscription ouverte, sans pour cela restreindre leurs libéralités, plus nécessaires que jamais, en faveur de notre œuvre générale.

La lettre de M. Brunel, que nous publions ci-dessous, montre toute l'utilité qu'aura pour notre mission océanienne le bateau qu'elle demande à nos Églises.

AUX ILES SOUS-LE-VENT

Lettre de M. Brunel.

Maupiti, ce 26 mai 1896.

Bien cher Monsieur Boegner,

Excusez-moi de vous écrire au crayon, je n'ai pas d'encre ici, ou plutôt, j'en ai bien, mais en poudre, et encore perdue au fond de quelque caisse solidement clouée. Je suis venu la semaine dernière à Maupiti pour présider les Fêtes de missions; hier matin, je devais faire voile vers Borabora, mais impossible; depuis quarante-huit heures je suis prisonnier,

prisonnier non des hommes, mais des éléments : le vent et la grosse mer. La grosse mer suffit à empêcher les embarcations de franchir l'étroite et dangereuse passe de Maupiti; lorsque le vent contraire vient s'y ajouter, il n'y a plus qu'à demander à Dieu de faire cesser l'un et d'apaiser l'autre; c'est ce que je fais en cet instant, car il serait bien à souhaiter que je pusse au moins présider la seconde partie des Fêtes de Missions, qui aura lieu jeudi prochain à Borabora (c'est aujourd'hui même que ces fêtes ont commencé).

L'Église de Raïatéa nous a, cette année encore, réjouis; depuis 1893 (date de notre arrivée dans cette île), chaque année nouvelle s'est signalée par un bond en avant prodigieux; celui de 1896 dépasse tous les autres. Il est vrai que j'avais cette année une fameuse flèche dans mon carquois (l'arrivée de nos chers amis Huguenin, qui se sont mis à l'œuvre aussitôt leurs malles débouclées). Contrairement à mon habitude, je n'ai pas fait cette année de sermon *d'appel* (en faveur des missions); à l'issue d'un de nos cultes j'ai simplement dit à nos amis ceci : « Vous avez devant vous M. et madame Huguenin qui ont tout quitté pour venir instruire vos enfants. La Société des missions de Paris est heureuse, — après vous avoir envoyé un missionnaire, — de vous envoyer aujourd'hui un instituteur. Nos Fêtes de Missions auront donc une double signification; elles diront : 1° Si oui ou non vous êtes heureux de posséder enfin un instituteur dévoué et qualifié, pour vos enfants; 2° si oui ou non vous êtes reconnaissants à la Société de Paris de la nouvelle preuve de sympathie qu'elle vient de vous donner. »

Nos chers indigènes ont répondu aux deux questions par l'affirmative. Ils sont ici (au village central) au nombre de 350 (hommes, femmes et enfants). Voici la pite qu'ils ont mise dans le tronc les 6 et 8 mai derniers : 3,040 francs. Où ont-ils pris cette somme? je ne sais. Ce que je puis affirmer, c'est que les neuf dixièmes, pour ne pas dire tous, *voulaient* aller de l'avant. Dieu leur a rendu *possible* ce qu'ils *voulaient* si ardemment. Je suis sûr, cher monsieur Boegner, que vous

serez heureux d'apprendre ce résultat; il nous a encouragés, réjouis, et vous réjouira aussi. Le 13 mai j'ai donné, avec l'ami Huguenin, une séance de lanterne magique dans la maison d'école pour parents et enfants : elle était bondée; les enfants ont chanté, M. et madame Huguenin aussi. Cette intéressante soirée s'est terminée par une distribution de biscuits aux *tout petits*, fort nombreux dans l'auditoire. Madame Huguenin, qui avait eu cette excellente idée, se tenait à la porte, une caisse en fer blanc de fort jolie dimension entre les bras, et distribuait au fur et à mesure que les *tout petits* défilaient.

J'ai déjà eu l'occasion de vous dire, cher monsieur Boegner, que si l'Église de Raïatéa m'encourageait, celle de Tahaa me donnait au contraire passablement de fil à retordre. Vous serez d'autant plus heureux d'apprendre que, cette année, certaines difficultés semblent se résoudre d'elles-mêmes. D'anciens réfractaires ont pris part à nos Fêtes de missions; les collectes sont en progrès.

Pour vous parler enfin du rocher (1) auquel je suis enchaîné (pas comme Prométhée fort heureusement), je vous dirai que j'y ai passé une dizaine de jours fort bien remplis. Deux principales occupations : les Fêtes de missions et la guerre aux sorciers, personnages d'autant plus terribles que ce sont des sorciers *bibliques*, ainsi nommés parce qu'ils essayent de justifier leurs odieuses pratiques au moyen de versets de nos livres saints.

Je ne m'arrêterai pas sur les Fêtes de missions; elles ont bien marché, et les collectes (comme à Raïatéa et Tahaa) sont en progrès. Maupiti demande un bon instituteur indigène parlant français; nous allons tâcher de les satisfaire. Des sorciers, quelques mots : cette graine pagano-diabolique reparaît, hélas, dans nos lointains parages. Les malades sont mis par eux à la question, et les morts aussi. A la racine du

(1) *Maupiti* n'est en effet qu'un immense rocher jeté au sein de l'Océan, mais d'une fertilité étonnante.

plus insignifiant malaise se trouve un démon quelconque, et, pour chasser le démon, il faut traverser un brasier ou se livrer à certaines pratiques, dignes du paganisme le plus pur. Or, ce qui nous navre, c'est que plusieurs de ces affreux sorciers font partie de l'Église de Jésus-Christ et osent appuyer leurs pratiques immorales sur des passages de l'Écriture.

Voulez-vous, au courant de la plume, un épisode intéressant de la vie du grand sorcier des Iles Sous-le-Vent, *Toupoua?* Il y a quelques années, il avait établi ses pénates à Raïatéa. Un de ses compatriotes, à moitié aveugle, vient le trouver : « Tu vois, lui dit-il, mon infirmité, je sais que tu es grand docteur, rends-moi la vue ». Toupoua ému le met aussitôt en traitement. Les jours se passent, le malade ne guérit pas. Que fait alors notre pauvre infirme? Il retourne dans son village et revient peu après chez Toupoua avec sa femme. Un nouveau traitement commence... à la suite duquel il perd entièrement la *vue* et, chose fort désagréable, sa *compagne*, que le malin sorcier décida à émigrer avec lui, comme récompense sans doute des nombreux services qu'il avait eu l'occasion de rendre à son ancien époux! Croiriez-vous qu'après ce coup-là Toupoua est resté une de nos célébrités, dont on recherche les conseils et les onguents? C'est un fait.

Mais revenons à Maupiti. Je profitai donc de mon séjour dans cette île pour convoquer à plusieurs reprises le diaconat. Au cours de notre premier entretien, l'un de ces braves fut rudement pris à partie par ses collègues, pour s'être compromis avec les sorciers en maintes circonstances : il essaya bien de se disculper ou de se justifier, mais sans y réussir. Après l'avoir interrogé et sérieusement exhorté, je lui fis promettre de rompre entièrement avec ses anciens amis, puis je leur fis approuver une sorte d'ordre du jour par lequel ils s'engagent à combattre énergiquement (j'allais dire *unguibus et rostro*) la sorcellerie sous toutes ses formes. Un paragraphe touchant les membres de l'Église compromis est ainsi conçu :

« Les membres de l'Église qui auront trempé dans ces pra-
« tiques païennes seront repris jusqu'à trois fois; à la troi-
« sième exhortation, ceux qui ne se seront pas repentis et
« qui n'auront pas rompu avec les sorciers seront exclus de
« l'Église ». Dieu veuille seconder nos efforts et faire rentrer sous terre (et pour toujours) le cadavre récalcitrant du paganisme.

Le jour de la Pentecôte (24 mai) je me suis par deux fois (à dix heures et à trois heures de l'après-midi) adressé à l'Eglise et à l'île tout entière, réunies dans le temple du chef-lieu, le matin, pour combattre la sorcellerie (Deut. XVIII, 9-14); le soir pour leur démontrer l'utilité des missions (Actes XVI, 9).

Huahine, ce 22 juin.

Me voici, cher monsieur Boegner, à Huahine, après escale à Borabora et Raïatéa.

Comme je vous l'écrivais le 26 mai de Maupiti, j'étais prisonnier, dans cette île, de la mer et des vents. Le 27 au matin, il me sembla que Dieu avait répondu à mes prières, le vent avait un peu tourné et la mer était beaucoup moins forte (quoique grosse encore). Je résolus de ne pas différer davantage mon départ; à huit heures et demie j'étais prêt; mon bateau ne le fut qu'à onze heures. « Courage, me dit-on de toutes parts, il y a encore de la mer aux récifs (1) ! » Nous partons, le capitaine, un matelot, une femme indigène et moi. Je m'installe à l'avant et fixe la haute mer; au bout d'une heure, nous arrivons devant la passe, les vagues y sont formidables. « Vois, me dit le capitaine, comme la mer est encore grosse ». Je ne réponds pas et regarde toujours au-delà des récifs. Au bout d'un instant, le capitaine répète sa phrase : « Entre vite, ajoute-t-il, les vagues vont te couvrir ». Je me laisse glisser à l'intérieur. Quels bonds les vagues fu-

(1) Ce qui signifie : Vous aurez de la peine à franchir la passe.

rieuses impriment à notre pauvre esquif! Le matelot tient le gouvernail de la main droite et la corde de la grande voile de la main gauche; le capitaine a saisi une rame et, en agissant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, essaye de nous maintenir à une distance respectueuse des écueils. Cette manœuvre dure deux minutes au plus. « Impossible de sortir, me cria alors le capitaine, nous allons nous briser, il faut faire demi-tour ». « Tu es le maître de ton bateau, lui dis-je, fais ce que tu veux ». Je n'eus pas besoin de le lui répéter deux fois... Pour moi, je m'étais étendu sur le lest et j'avais fermé les yeux, la tête commençait déjà à me tourner. Malheureusement, si je ne voyais pas, je ne pouvais m'empêcher de sentir et le roulis et le tangage et tout ce que l'on ressent quand on est aux prises avec la grosse mer à travers une passe comme celle de Maupiti. Combien ce manège dura-t-il? Cinq minutes, dix, peut-être, je ne sais. Mais, voulant savoir où nous en étions, je me levai soudain et vis, à mon grand étonnement et aussi à ma grande joie, que nous étions *dehors!* Que s'était-il passé? Le capitaine, après m'avoir dit que nous ne pouvions sortir, avait essayé de faire voile vers la terre, mais sa manœuvre contrariée par le vent ne réussit pas; il se trouvait donc en présence de cette alternative : sortir coûte que coûte ou aller se briser sur les récifs. Il ne perdit pas son sang-froid, son matelot non plus, si bien qu'au lieu de devenir la proie des vagues nous fûmes portés par elles en pleine mer; par elles, ai-je dit, et aussi par l'amour de notre Dieu.

Le 28 au matin nous arrivions à Borabora, juste à temps pour prendre part à la seconde partie des Fêtes de missions.

Après toutes les démarches qui avaient été faites auprès des autorités indigènes et du pasteur lui-même, je craignais un peu que nos fêtes ne fussent bien compromises. Une fois de plus, cher monsieur Boegner, Dieu a confondu la sagesse des sages de ce monde ou plutôt la ruse des renards, et nous avons eu à Borabora de belles et bonnes fêtes.

Et maintenant me voici à *Huahine* avec toute ma famille (1); ici, la situation est plus difficile, plus tendue, et je ne saurais vous dire pour le moment si nos Fêtes de missions auront lieu ici...

Voici le tableau de nos collectes de cette année :

Collectes aux îles Sous-le-Vent (1896).

ILES	HABITANTS	MEMBRES D'ÉGLISE	COLLECTES
Raïatéa	400 (2)	150	3.026 f. 50
Tahaa	300 (3)	120	1.384 75
Borabora.	1.200	450	2.466 50
Maupiti	400	168	691 50
Huahine	?	?	?
TOTAL.	2 300	888	7.569 f. 25

Je tiens, cher Monsieur Boegner, à vous remercier en mon nom personnel (la Conférence le fera de son côté) pour la décision du Comité au sujet de notre bateau missionnaire. Vous ne sauriez croire combien cette perspective me remplit de joie, il est vrai que j'ai quelque intérêt à ce que ce projet aboutisse, et, étant en somme depuis trois ans *le seul* missionnaire malmené par l'Océan, inondé pendant des heures dans des côtres de 5 à 6 tonneaux, où je suis blotti comme Diogène dans le sien (excusez, je ne l'ai pas cherché), je me suis étonné plus d'une fois de n'avoir pas encore eu de rechute rhumatismale ou autre. Dieu me garde évidemment, mais il ne faut pas le tenter.

(1) C'est grâce à l'arrivée de nos amis Huguenin que nous avons pu quitter Raïatéa en famille.

(2) Il y a, à Raïatéa, de 12 à 1,500 habitants, mais 400 au maximum ont accepté l'autorité de la France et participent aux fêtes de Missions.

(3) Même remarque que pour Raïatéa.

Mon bilan pour 1896.

(1er mai — 3 juillet).

30 avril,	départ de	Raïatéa pour Borabora.	16 h. de mer.
4 mai,	—	Borabora pour Raïatéa.	12 —
18 —	—	Raïatéa pour Maupiti .	32 —
27 —	—	Maupiti pour Borabora.	21 —
29 —	—	Borabora pour Raïatéa.	20 —
4 juin,	—	Raïatéa pour Huahine .	24 —
13 —	—	Huahine pour Raïatéa .	5 —
20 —	—	Raïatéa pour Huahine .	12 —
27 —	—	Huahine pour Raïatéa .	2 1/2 (vapr).
29 —	—	Raïatéa pour Huahine .	7 —
29 —	—	Huahine pour Taïti . .	34 —
3 juillet	—	Taïti pour Huahine . .	? —
.. —	—	Huahine pour Raïatéa .	? —
		Soit.	**185** h. de mer.

Dépenses de côtres : **500 francs**!

Et je n'ai pas le pied marin! G. BRUNEL.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

—

HUDSON TAYLOR

et la Mission de la Chine intérieure (1).

III

Il me faudrait maintenant raconter l'histoire de la mission elle-même. Vous devinez que tel n'est pas mon dessein. Je dois me borner à marquer, en quelques mots, les étapes de

(1) Voir pages 94, 246 et 430.

cette histoire merveilleuse. Je le ferai sous forme d'un court résumé chronologique :

De 1866 à 1872, la mission prend pied et s'étend peu à peu, mais sans sortir encore des provinces voisines de la mer. Elle subit diverses épreuves; la persécution ne lui est point épargnée : plusieurs de ses membres sont frappés, blessés; on démolit et on incendie leurs maisons à Yang-Chau. H. Taylor perd un de ses enfants. Un sombre nuage semble descendre sur lui et sur son œuvre. Cependant il ne perd pas courage, mais persévère à regarder vers les régions encore fermées de l'intérieur.

En 1873, les circonstances semblent plus défavorables que jamais. Cependant la prière des missionnaires ne se décourage pas et le secours réclamé à Dieu arrive, si bien qu'en 1874 un pas décisif peut être fait vers l'intérieur. Le missionnaire Judd et sa femme s'établissent à *Wu-Chang*, sur le grand fleuve Yang-tsé, centre important de l'intérieur et qui commande toute une série de routes commerciales et fluviales. D'autres progrès se font dans diverses directions; l'intérieur est sérieusement attaqué.

En 1874-1875, la mission traverse une nouvelle crise. Son organisation intérieure avait dû être modifiée. Un conseil avait été chargé de la représenter en Angleterre. La correspondance et tout le travail du secrétariat avaient été confiés à une femme, miss Blatchley, chargée, en outre, de l'éducation des enfants de H. Taylor. Après des années d'un travail incessant, dévoué, admirable, cette femme était morte. A ce moment même, H. Taylor et sa femme revenaient d'Asie. On se disait : quand le fondateur de l'œuvre sera là, tout ira bien. Mais voici qu'à peine arrivé, le missionnaire tombe malade et se voit cloué, pour plusieurs mois, sur son lit, incapable d'écrire une lettre. Chose merveilleuse, ce temps de crise se trouve être aussi un temps de bénédiction. Ces longues heures de solitude ne restent pas stériles. Incapable d'agir, H. Taylor peut prier. Il prie, et il arrive à la conviction qu'un nouveau pas doit être fait. Il invite les fidèles à

s'associer à lui pour demander à Dieu dix-huit nouveaux missionnaires pour les provinces intérieures de la Chine. Les ouvriers déjà partis ont leurs postes, qui ne peuvent être dégarnis. Il faut, pour les neuf provinces encore fermées, dix-huit hommes qui puissent aller, deux par deux, d'abord explorer ces vastes régions et, ensuite, s'y établir ou y installer d'autres ouvriers.

Les événements qui suivent justifient cet acte de foi. Non seulement les ouvriers et les fonds se trouvent, mais, au moment même où ils sont disponibles, la Chine s'ouvre. La convention de Ché-fou, signée le 13 septembre 1876, rend désormais toute la Chine accessible aux étrangers. Ainsi, au moment où les ouvriers surgissent, les portes s'ouvrent. Et alors commence une série de voyages apostoliques du plus palpitant intérêt. Toutes les provinces non encore abordées sont parcourues, depuis le Hu-nan, le Honan, le Hu-pé, jusqu'au Shensi, au Shansi, au Kang-su, au Si-chuen, au Yunnan et au Kwangsi.

Rien n'est émouvant comme ces voyages qui, en deux ans, conduisirent des hommes de la *China Inland Mission* jusqu'aux neiges éternelles du Thibet, jusqu'au Haut-Birman, jusqu'à la grande muraille qui ferme la Chine au nord. Assurément, ces voyages vivront dans les souvenirs de l'Église; ils formeront une des pages les plus remarquables de l'histoire des missions modernes.

Mais, ces provinces visitées, il faut s'y établir. Et, pour s'y établir, il faut de nouveaux ouvriers. C'est alors que la mission fait, dans la voie de la foi, un nouveau pas en avant. H. Taylor avait fait un nouveau voyage en Europe et avait pu compléter l'organisation intérieure, encore si rudimentaire, de la mission. Il revenait fortifié en Chine et visitait diverses parties de son champ de travail. Peu après avait lieu, à Hankow, une Conférence des missionnaires de la Chine intérieure. L'ordre du jour portait précisément la grande question de *l'intérieur*, plus urgente que jamais après les voyages que nous mentionnions tout à l'heure. Les premiers jours se passèrent

en méditations, en exhortations, et surtout en prières. Puis, la grande question fut abordée. On passa en revue les postes existants, les postes à créer, et l'on fit le relevé des renforts jugés indipensables. Quand le travail fut fini, on fit l'addition : soixante-dix ouvriers nouveaux paraissaient nécessaires.

Alors, ces hommes et ces femmes, forts dans la foi, n'eurent ni doute ni défiance. Ils demandèrent à Dieu, et résolurent d'inviter l'Église à demander avec eux les soixante-dix ouvriers manquants. Cependant, mêlant la sagesse qui calcule à la foi qui croit que rien n'est impossible à Dieu, ils jugèrent que la mission était encore trop faible pour absorber à la fois un renfort si considérable, et ils demandèrent à Dieu qu'il voulût bien répartir l'arrivée de ces troupes nouvelles sur un espace de trois ans : les années 1882, 1883 et 1884. Et telle était leur confiance en Dieu, qu'ils ne voulurent pas se séparer sans avoir rendu grâces à ce Dieu qui entend les requêtes de ses enfants et qui les exauce.

L'année 1882 était à peine commencée que, déjà, les premiers détachements des renforts arrivaient. Et le secours financier, lui aussi, arrivait. En débarquant à Marseille, quelque temps après, (car sa présence en Europe avait été, de nouveau, jugée nécessaire), H. Taylor reçut un numéro du journal de la mission contenant, entre autres, un don anonyme de 3,000 liv. st., c'est-à-dire de 75,000 francs, qui portait seulement ces mots : Papa, 1,000 liv. st. ; maman, 1,000 liv. st. ; Albert, 200 liv. st. ; Henry, 200 liv. st. ; Rose, 200 liv. st. ; Amy, 200 liv. st., etc. — Total : 3,000 liv. st.

Ai-je besoin d'ajouter qu'avant la fin des trois ans, la Chine avait vu arriver, non pas 70, mais 76 ouvriers nouveaux, dont H. Taylor dit lui-même qu'il les considérait comme de véritables *dons* de Dieu à la mission.

Dans le nombre, il nous faut mentionner quelques hommes dont l'entrée au service de la mission fit grand bruit : C'est d'abord un médecin des plus distingués, Harold Shoffield, qui partit, abandonnant pour le service de Dieu la position la plus brillante, l'avenir le plus riche de promesses. C'est, en

suite, la fameuse équipe d'étudiants de Cambridge : ce Studd, le champion du cricket, ce Stanley Smith, aussi distingué par ses succès athlétiques que par ses capacités intellectuelles; et cinq autres jeunes gens, dont deux jeunes officiers, la fleur de la jeunesse anglaise, qui, à la surprise générale, venaient montrer au monde que le service de Christ est encore assez attrayant pour qu'il vaille la peine de tout quitter pour l'embrasser.

Mais hâtons-nous. A la fin de 1886, la mission s'était encore étendue : il avait fallu perfectionner l'organisation, fortifier les cadres pour les recrues devenues nécessaires. Ces recrues, il fallait les demander à Dieu. Une réunion des directeurs provinciaux de l'œuvre eut lieu à Gan-King, et là, on prit une résolution plus hardie encore que la précédente, et l'on demanda à Dieu cent ouvriers pour l'année suivante Si grande était l'assurance de ces hommes, qu'ils résolurent de préparer sur-le-champ les locaux nécessaires à la réception et à l'instruction des jeunes recrues. On créa deux maisons de missions : l'une à Yang-Chau, pour les femmes; l'autre à Gan-King, pour les hommes. Ces maisons furent pourvues, la première, d'une directrice; la seconde, d'un directeur, l'une et l'autre missionnaires expérimentés. Ainsi s'acheva 1886.

Et 1887 ne s'était pas terminé que les *derniers* venus des cent nouveaux missionnaires avaient quitté l'Angleterre. Dans le nombre se trouvait mademoiselle Geraldine Guinness, l'auteur bien connu du livre excellent : *Dans l'Orient lointain.*

Six années se sont écoulées depuis lors. La mission de la Chine intérieure n'a fait que grandir. Elle a grandi par la base. A la branche anglaise de son organisation intérieure se sont ajoutées : d'abord une branche américaine en 1887; une branche australienne en 1890, outre des associations auxiliaires ayant fourni chacune son contingent d'ouvriers, et qui sont établies : en Suède, depuis 1887; en Norvège, depuis 1890; en Allemagne, depuis 1890; en Finlande, depuis 1891; et dans les Églises scandinaves de l'Amérique du Nord, depuis 1891.

La mission compte actuellement — ou, plus exactement, comptait, en janvier 1894, — après vingt-sept ans d'existence :

110 stations et 100 annexes.
550 missionnaires, hommes et femmes.
326 aides-missionnaires.
4,008 membres d'Église communiants.

Non content de ces progrès, H. Taylor, toujours plus préoccupé d'obéir sans retard à l'ordre du Maître, avait publié, à la fin de 1889, un appel où il réclamait les prières de l'Église pour obtenir pour la Chine, dans l'espace de cinq années, mille nouveaux missionnaires...

Il est temps de conclure. N'est-il pas vrai que de ce long récit se dégage une impression fortifiante de la réalité de Dieu, de la vérité de ses promesses, de la puissance de la prière, de la suffisance de la foi ? Eh bien ! mes frères, ma conclusion la voici : cette impression, elle est vraie. Laissons-la pénétrer jusqu'au fond de notre cœur et s'y transformer en un intense désir et une ferme résolution de constater, nous aussi, dans une mesure plus grande que jusqu'à ce jour, la réalité de Dieu, la vérité de ses promesses, la puissance de la prière, la suffisance de la foi. Dieu est-il seulement le Dieu de H. Taylor et de ses compatriotes ? N'est-il pas aussi notre Dieu ? Ne peut-il pas nous exaucer, nous aussi, et nous accorder pour l'Afrique, pour l'Océanie, pour nos missions, les hommes et les ressources, — mais surtout les hommes, — dont nous avons besoin ?

Oui, il le peut, et il le fera, si nous le lui demandons, et s'il rencontre en nous, — ne l'oublions pas, car tout est là, — s'il rencontre en nous des volontés entièrement, et d'avance, soumises à l'action du Saint-Esprit.

La foi qui se confie aux promesses de Dieu, la foi qui obéit aux ordres de Dieu et à ses moindres volontés, voilà la seule condition à réaliser pour que notre prière soit entendue.

Croyons ainsi, et nous verrons, nous aussi, les choses magnifiques de Dieu. A. B.

VARIÉTÉS

UNE VISITE A LA « MISSION DES UNIVERSITÉS » A ZANZIBAR (1)

(Suite et fin.)

Dans l'une des cours, on nous a montré l'imprimerie très bien montée. Le Nouveau Testament swahéli y a été imprimé jadis. On y publie, outre de nombreuses brochures — l'une des plus récentes sur la succession apostolique (!), — une revue de 16 à 32 pages in-8°, suivant l'abondance des matières; une couverture bleue portant le titre peu prétentieux de la revue *Msimuligi*, « Celui qui fait causer ». Elle est entièrement rédigée par des naturels; l'un des missionnaires se contente de lire une épreuve de contrôle. Elle paraît quatre à six fois par an. Elle donne des nouvelles des diverses stations, parfois aussi une étude.

Au fond de cette même cour, il y a les dortoirs, c'est-à-dire deux ou trois grandes salles où les élèves couchent sur des nattes qui, de jour, sont roulées dans un coin. Il y a aussi une infirmerie, avec cinq ou six lits. Une des particularités de toutes les pièces où entrent les élèves, c'est que tous les samedis, elles sont lavées à grande eau de haut en bas. L'eau provient d'une source du jardin; mais, pour boire, on emploie l'eau de deux citernes très fraîches. La contrée n'est pas exempte de paludisme; mais les accidents graves sont rares. Les miasmes sortent des marais dans l'intérieur de

(1) Voir pages 342, 396 et 441.

l'île, où le soir on voit s'élever un brouillard malsain, que le vent amène trop souvent à Kiungani.

Le fond de la nourriture des élèves consiste en riz et en poissons frits. C'est bien joli de les voir assis en groupes sous les arcades de l'un des corridors ; il y règne un clair-obscur bienfaisant, et les reflets verts que lui communique la végétation des cours, rend cette lumière éteinte plus fraîche, par l'imagination du moins. Chaque garçon a une assiette; ils font, du riz bien cuit, une boule qu'ils portent ensuite à leur bouche. Ni cuiller, ni fourchette. Plus tard, des moineaux japonais, au plumage gris relevé de rouge et de noir, importés jadis par feu sir John Kirk et répandus maintenant dans toute l'île, sont venus becqueter familièrement les restes.

Encore un fait que j'allais oublier et qui mérite une mention. Les offrandes faites par les élèves aux cultes et aux communions servent à payer la bourse d'un Mélanésien dans l'institut de la mission fondée par l'héroïque Patteson. De même quelques manguiers du jardin sont marqués comme réservés, on dirait volontiers comme consacrés. Leurs fruits, récoltés par les élèves, sont vendus au profit du même Mélanésien. Une très jolie et non moins excellente habitude.

Du haut de l'un des toits plats de l'institution, sous un soleil de feu, mais tempéré par une bonne brise, on nous fait encore jeter un coup d'œil circulaire sur l'établissement, les jardins, les environs et la mer. Vers le sud, la plage dessine une courbe assez profonde; sur le promontoire où se termine la courbe, on aperçoit quelques maisons à travers la verdure, c'est Mbweni.

Un de nos rameurs avait lavé et séché son costume blanc. Il s'habille à la hâte, et nous mettons le cap sur la pointe de Mbweni, car il faut doubler le promontoire, suivant les renseignements que je viens de recueillir. Cette course a été un véritable repos, grâce au vent rafraîchissant; nos bons rameurs mouvaient l'aviron avec une nouvelle vigueur; l'embarcation obéissait admirablement à la barre.

Au moment de quitter la plage de Kiungani, nous avions admiré une bande d'élèves qui s'ébattaient dans les flots tièdes, se poursuivant à la nage. En accostant Mbweni, nous vîmes une troupe de filles qui se livraient, mais plus paisiblement, aux délices d'un bain de mer. Les garçons avaient laissé leurs costumes sur le sable; les filles portaient une sorte de peignoir.

Comme à Kiungani, un sentier conduit de la plage, en montant, vers l'intérieur. Au bout du sentier, qui traverse un jardin tout aussi enchanteur que celui de Kiungani, se dresse une grande maison à laquelle un joli perron encadré de verdure donne quelque chose comme un aspect seigneurial. Quelques filles qui jasaient là allèrent quérir le missionnaire. La haute taille de M. K., revêtu non pas d'une soutane mais d'une longue redingote blanche, sa bonne figure encadrée d'une barbe poivre et sel, ses yeux petits et vifs, sa voix qui a des intonations enfantines, son parler tantôt hésitant, tantôt repartant avec un normal élan, tout cela reste pour moi intimement lié à Mbweni. Cet homme excellent, marié, du reste, et, à cause de cela peut-être, plus à mon niveau, mieux à ma portée que ses collègues à mine un peu monacale, M. K., dis-je, se fit un devoir de nous accompagner partout. Et que de fois, pendant notre promenade, lui échappa le regret de n'être plus sur le continent où le christianisme attaque le paganisme de force, où l'on est vraiment missionnaire. Il accomplit sa tâche ailleurs et autrement qu'il ne voudrait peut-être. Dieu sait pourquoi et ne bénira pas moins l'œuvre faite à Mbweni.

Qu'est-ce que Mbweni? Un terrain donné à la mission, à condition qu'elle y logerait, soignerait et instruirait des esclaves libérés. Le noyau de l'œuvre est donc constitué par un village d'esclaves affranchis; leurs cases sont disséminées dans une vaste forêt de cocotiers. Outre ce qu'on consomme sur place, on vend par année moyenne 16,000 noix de coco, à raison de deux roupies le cent, soit environ trois pour dix centimes, si je ne fais erreur. Les habitants du village sont

actuellement au nombre de 250 environ; une centaine de plus demeure sur un terrain avoisinant qui appartient au sultan. Il y a en outre 80 filles à l'école et 75 garçons tout jeunes, à l'une des extrémités de la plantation. Cela fait un total de plus de 500 personnes, arrachées aux misères de l'esclavage. C'est quelque chose, et on doit apprécier le résultat obtenu par l'action combinée de la civilisation et de la mission. Pourtant, il y a un revers. Deux défauts éclatent presque à première vue. Ce ramassis de gens de toute provenance manque de toute cohésion première, ce qui entrave singulièrement le progrès social. A Sierra-Léone, la même expérience a été faite en grand. En second lieu — et cela rend à Mbweni la situation pire qu'à Sierra-Léone — tous ces libérés sont et demeurent des parasites. Rien ne sollicite en eux l'initiative personnelle. Comment faire? Le problème me paraît insoluble. On est parti du mauvais pied; plus on va, plus il est difficile de changer de pas. Il faudrait tailler dans le vif, peut-être; faire cesser le privilège qui fait de tous les noirs des espèces d'hospitalisés paresseux, et les transplanter sur le continent comme travailleurs libres. Ils feraient alors l'apprentissage de la vie. Au point de vue du christianisme formel et apparent, le déchet serait considérable; c'est ce qui fera qu'on reculera sans doute toujours devant cette mesure radicale. Il va sans dire que les enfants sont exclus de ces considérations. Tel que Mbweni existe, on ne pourrait y pratiquer qu'une méthode de dressage familière aux jésuites et en accord avec leurs conceptions religieuses mais qui répugne heureusement à la saine sève du christianisme évangélique. Cependant on glisse sur une pente fâcheuse. Aux grandes fêtes, on voit de 170 à 180 communiants à l'église Saint-Jean-de-Mbweni; dans le nombre, il y a une trentaine de filles de l'école, « et nous exerçons une certaine pression sur nos paroissiens », avouait le missionnaire. Il se peut que je me trompe; mais j'aimerais mieux interpréter cet aveu spontané comme une confession qui déchargeait la conscience du brave homme.

Dans l'école des filles, dirigée par une dame qui semble s'épanouir dans son travail, la plupart des élèves ne reçoivent qu'une instruction élémentaire. Cela suffit, si elles l'assimilent. On les fait travailler au jardin; on leur enseigne à manier l'aiguille; elles tressent des nattes; elles font les travaux du ménage, elles pilent le riz. Pourquoi les faire dormir dans des lits? Sauf cela, elles continueraient à mener la vie qu'elles auraient menée chez elles, avec, en plus, la lumière de Christ qui les éclaire. Les meilleures élèves sont séparées et instruites davantage; parmi elles les instituteurs et les prêtres indigènes peuvent se choisir leurs compagnes. Dans le jardin, nous avons vu un très bel exemplaire de l'arbre du voyageur, originaire de Madagascar. C'est à sir J. Kirk qu'on fait remonter cet essai d'acclimatation, de même que l'introduction à Mbweni de plusieurs autres plantes étrangères à Zanzibar.

Quelles traces un homme entreprenant et qui ne se laisse pas couler au fil du laisser-aller habituel, pourrait laisser dans un pays !

L'école des garçons est à deux kilomètres environ de l'école des filles. Le chemin qui y conduit traverse le village et la forêt de cocotiers, au milieu de laquelle nous avons passé près d'un énorme baobab. Le bâtiment de l'école a été construit sur le faîte du promontoire; un site idéal. On l'a inauguré au milieu de 1894. C'est donc la construction la plus récente des trois stations de la mission de Zanzibar. Auparavant il y avait une école toute élémentaire de garçons à Mkunazini, et une autre pour les garçons du « Schamba », c'est-à-dire de la plantation de Mbweni. Les deux ont été réunies dans le nouvel établissement. Au haut des marches de la porte d'entrée, on plonge, par-delà les cocotiers, dans l'intérieur ondulé de l'île ; de la véranda du premier étage de l'autre façade, on domine le demi-cercle jaune de la plage, au bout de laquelle on aperçoit la flèche de la cathédrale qui se dresse au-dessus de la ville de Zanzibar; puis la mer bleue, moutonnant sous la brise; et quand il fait bien clair on peut

distinguer au loin les montagnes de l'ou-Sagara, que notre aimable guide ne peut oublier.

On compte actuellement 75 enfants à l'école des garçons, 40 venus de Mkunazini et 35 de Mbweni. L'instruction donnée est celle d'une école primaire. Il y a cependant une classe supérieure, où les élèves les mieux doués sont préparés à entrer à Kiungani. Leur maître est un ancien élève de Kiungani. Dans la grande salle d'école, nous avons aussi vu à l'œuvre, avec la directrice, une « miss », relativement jeune, jolie et fraîche. Les garçons formaient des groupes. Les uns lisaient, tantôt couramment, tantôt en ânonnant. J'en ai presque effrayé un en lisant par-dessus son épaule un mot de cinq ou de six syllabes qui, malgré plusieurs élans, lui opposait un obstacle infranchissable. D'autres écrivaient. Comme on n'a pas de cahiers avec modèles calligraphiés en swahéli, ce sont des mots anglais qu'imitaient les élèves. L'un de ces gamins s'escrimait, la tête penchée, la langue entre les dents, tout juste comme le font les écoliers européens, à tracer la majuscule, bien compliquée, il faut l'avouer, de K; il copiait avec ardeur les trois mots de *Keel King Knives*. Comme dans la plupart des écoles de nègres, le calcul réussit assez mal.

La directrice m'offrit de faire chanter les élèves. L'un des maîtres noirs choisit le chant, donna le ton, et les enfants partirent à deux voix avec un ensemble et un entrain parfaits. Le titre des numéros chantés était : « *Mchezo wa Cricket*, le jeu du cricket ». Cela ne pouvait manquer dans un recueil rédigé par des Anglais. A Kiungani, le missionnaire nous avait montré, près de la plage, l'emplacement où l'on joue au « foot-ball » — par 30° degrés à l'ombre! — et on joue au soleil. De temps à autre, l'un des missionnaires prend part au jeu — sans la soutane, je pense; — ils prétendent que cela leur dégage le foie. Pendant le chant à Mbweni, j'ai admiré les têtes de tous ces négrillons. Ce serait un tableau à peindre, avec, à travers les fenêtres, sans vitres, fermées seule-

ment par de fins grillages, la vue sur les jardins, éclairés par un soleil éblouissant.

Il fallait songer au retour. Pourquoi, en repassant par l'escalier, mon regard est-il tombé sur une statue de la Vierge tenant l'enfant Jésus, haute de 75 centimètres environ, peinte en couleurs claires, comme on en voit des douzaines alignées dans les boutiques de marchands d'idoles du quartier Saint-Sulpice, à Paris? Ces braves amis, si zélés, si intelligents, ne comprennent-ils pas qu'en poussant leurs aspirations catholiques jusqu'au seuil de la mariolâtrie, ils jouent avec le feu?

Dans sa maison d'habitation, la femme de notre conducteur obligeant nous offrit une tasse de thé. On regarda des photographies, on causa des progrès du christianisme sur le continent africain; mais il fallut couper court et redescendre sur la plage.

En cinq quarts d'heure, nos rameurs nous ramenèrent à bord de l'*Iraouaddy*, quelques minutes avant le coucher du soleil. F. HERM-KRUGER.



ENCORE L'ATTAQUE DE SIRABÉ

Lettre d'Esther Zacharias, élevée dans l'École norvégienne de M. et madame Borchgrevinck, femme de Radafy, gouverneur de Nanatonana, et frère de Rainijoanary, gouverneur général du Vakinankaratra, tous deux, avec M. le résident Alby, libérateurs d'Antsirabe.

Chers papa et maman — (noms donnés par les enfants de l'École norvégienne à M. et madame Borchgrevinck),

Je suis arrivée ici samedi après la défaite des rebelles qui avait eu lieu mercredi. Oh! vous ne sauriez croire dans quel

triste état j'ai trouvé toutes choses ici à Antsirabé. Toutes les maisons en ruines, l'hôpital et tout ce qui l'entourait détruit de fond en comble. Ceux qui pourraient voir tout ceci sans pleurer n'auraient vraiment pas de cœur, car c'est horrible. Songez donc ! Sirabé ! Qui eût jamais pu soupçonner que Sirabé en serait là un jour, et que des gens qui ont entendu la parole de Dieu pendant si longtemps pourraient se conduire de la sorte envers ceux qui leur ont apporté le message de l'amour de Dieu ! « Quel mal nous ont donc fait les missionnaires? C'est ce que je demande à tous ceux auxquels je parle : ils n'ont pris ni nos biens ni notre sol, ils se sont donnés à nous, eux et tout ce qu'ils avaient, et ils ont quitté leur famille pour venir nous apporter la Bonne nouvelle. » Oh! que Dieu ait pitié de Madagascar et lui pardonne ses péchés.

Radafy (son mari) me prie de vous remercier beaucoup pour votre lettre. Il dit qu'il est honteux de recevoir une telle lettre de vous : « Je n'ai rien fait qui ne fût strictement mon devoir, dit-il, et qu'est donc ce que j'ai pu faire en comparaison de ce que les missionnaires ont fait pour moi et mon peuple ! » Et certes cela est vrai, chers papa et maman ; c'est nous qui devons vous remercier, vous et les missionnaires, de ne pas perdre courage alors que nous nous sommes si mal conduits à votre égard. Que Dieu nous pardonne nos péchés !

Quand Radafy est parti pour secourir Sirabé, il n'avait pas le moindre espoir de trouver nos amis vivants, car les rebelles avaient répandu le bruit que tous les Vazahas (Européens) avaient été massacrés, et c'est avec le cœur bien lourd qu'il allait pour recueillir au moins leurs corps, afin que ces cruels Fahavalos ne les mutilent pas. S'il avait pu soupçonner qu'ils étaient encore vivants et entourés d'ennemis, il ne se serait pas arrêté en route pour permettre à ses soldats de cuire leur riz. Partis à quatre heures du matin, ils étaient arrivés à deux heures de l'après-midi à Bétafo. Mais imaginez leur joie quand ils apprirent que Rainijoanary

(le gouverneur général, frère de Radafy) venait, lui aussi, d'arriver, et quand ils apprirent en même temps que les Vazahas vivaient encore, mais que si l'on ne se hâtait pas de leur porter secours il serait bientôt trop tard. Ils partirent aussitôt et atteignirent Sirabé au point du jour, et à onze heures les rebelles étaient vaincus. Mais vous savez déjà tout cela.

A Nanatonana (le village de sa résidence), nous n'avons su ces bonnes nouvelles qu'un jour et demi plus tard. Nous avions tous le cœur brisé : nous pleurions sur nos amis, car plusieurs nous disaient les avoir vu massacrer sous leurs propres yeux, ajoutant qu'ils ne savaient pas ce qui arriverait à Radafy qui, disaient-ils, avait été fait prisonnier par les rebelles avec son beau-frère, tandis que tous ses soldats s'étaient joints à l'ennemi. Nous étions à bout de courage : en disant nous, j'entends ma belle-mère, mes deux belles-sœurs et moi qui étions abandonnées par tous les gens du village, comme étant les amis des Vazahas. Je m'étais assise près de la fenêtre de notre chambre qui donne sur la route, pour que personne ne pût arriver sans que je le visse, de peur qu'il n'eût le temps, s'il rencontrait quelqu'un du village, d'inventer et de me dire un mensonge, et parce que je voulais apprendre directement les tristes nouvelles. Nous avons prié même quand tout le monde nous disait qu'il n'y avait plus aucun espoir, répétant toujours : « O Dieu, Toi qui as tout pouvoir en tes mains, empêche Madagascar de répandre tant de sang innocent ! » et nous finissions toujours en disant : « Tu ne peux pas, tu ne voudras pas permettre que toutes ces précieuses vies soient perdues ». Nous ordonnions presque à Dieu d'exaucer nos prières et, Il l'a fait.

Le mercredi vers le soir, nous apprîmes qu'Ellen (mademoiselle Engh, élevée chez M. Borchgrevinck et compagne de jeu d'Esther Radafy) avait été tuée d'une manière barbare et horriblement mutilée. J'étais absolument désespérée, mais je n'osais pas le dire aux Klanderud (le directeur de l'École industrielle et sa famille, réfugiés chez Rafady) ; je leur conseillai seulement de partir sans retard pour la capitale pour sauver

leurs vies. Ils insistèrent alors pour savoir les raisons qui me faisaient leur conseiller un départ si brusque. Oh! papa et maman, que Dieu me pardonne, car je leur ai menti : je leur dis que je n'avais rien appris de grave mais que, n'ayant aucune nouvelle de Radafy, j'étais effrayée pour eux. Je sortis pour leur chercher un peu de café ; mais quand j'entrai dans la cuisine je vis mes jeunes filles (ses esclaves) qui chuchotaient ensemble, s'arrêter brusquement en me voyant. Quand je leur demandai de quoi elles parlaient, elles ne voulurent pas d'abord le dire; mais comme je les pressais : « Après tout, dirent-elles, nous pouvons le lui dire. » Et elles me racontèrent qu'outre Ellen on avait aussi tué et affreusement mutilé M. Engh et M. Vig. J'oubliai complètement mon café et revins auprès de M. Klanderud pour les supplier de partir tout de suite pour la capitale. Je n'osai pas leur dire ce que je venais d'apprendre et répondis encore à leurs questions en leur disant que je n'avais rien appris de spécial. Nous nous procurâmes quelques mauvaises filanzanes et ils partirent à cinq heures. M. Klanderud devait marcher, parce que nous n'avions pas pu trouver assez de porteurs.

Quand ils furent partis, une femme entra et me dit qu'il était heureux pour nous qu'ils fussent sortis de la maison, et que je devais maintenant quitter mes vêtements européens et m'habiller comme une femme malgache. Je lui répondis que ce serait une grande honte pour moi de faire pareille chose, car, après Dieu, c'était aux Vazahas que je devais la vie et tout ce que j'avais, et que je considérais comme un honneur que les gens nous appelassent amis des Vazahas, ma famille et moi. Oui, reprit-elle, mais si vous vous habillez comme nous, peut-être épargneront-ils quand même votre vie. « Je ne suis pas « assez sotte pour le croire, repris-je; ils me tueront même si « j'ai un *lamba*, non seulement parce que je suis une amie des « Vazahas, mais parce que je suis la femme de Radafy, car « ils sont irrités contre Ranijoanari et lui pour avoir dit ré- « cemment, dans l'assemblée du grand marché, que les re- « belles ruinaient et perdaient notre pays. Et puis je n'ai pas

« peur de mourir, parce que je sais que Dieu me prendra alors « dans sa Maison où je retrouverai ma mère et tous nos chers « amis si odieusement massacrés à Antsirabé. » Non, papa et maman, je n'ai pas honte d'être une amie des Vazahas, jamais, jamais; et Radafy non plus, ni aucun membre de notre famille n'en aura jamais honte. Je considère comme une très grande faveur que vous nous permettiez encore de nous appeler vos enfants, nous qui avons si honteusement payé tout le bien que vous nous avez fait : nous ne sommes certainement pas dignes de dénouer les cordons de vos souliers. Oh! c'est vraiment épouvantable de voir comment le diable peut pervertir l'esprit et le cœur des gens. Pensez, être si cruels envers ceux qui ont été pour nous des pères et des mères si dévoués! Car, si les rebelles n'avaient pas été vaincus, Mazimandrana, Bétafo, Soavina, Ambohimasina et Nanatonana auraient fait la même chose que Sirabé. Mais il est bien vrai, comme l'a dit dimanche dernier, dans son sermon, le pasteur Rosaas, que « Dieu ne sera jamais vaincu : les hommes ont « formé le dessein de tuer et de mutiler; et ils ont en effet « pillé et tourmenté; mais ils ne sauraient faire plus que « Dieu ne le permet, car Dieu ne peut être vaincu. »

Oui! il est bien vrai que la victoire est à Lui et non aux hommes. Les hommes ont tout fait pour nous faire désespérer, et nous avons réellement désespéré : mais quand notre foi en était à son plus faible degré et quand nous avions abandonné tout espoir... alors est arrivée la joyeuse nouvelle que Dieu avait entendu nos prières, que tous les Vazahas étaient vivants et que pas un n'avait même été blessé. Oh! quelle joie nous avons eue : nous avons pleuré, ri, battu des mains. Et cela nous est arrivé si soudainement. C'est le jeudi soir, à cinq heures, que je reçus la lettre de Radafy : nous convoquâmes tout le village dans notre maison qui était bondée : il n'avait pas eu le temps d'écrire longuement, mais c'en était assez, pour ceux qui avaient eu secrètement l'intention de se joindre aux rebelles quand ils arriveraient à Nanatonana, que d'apprendre qu'ils avaient été complètement battus, et que

tous les Vazahas étaient vivants. Je leur dis : « Vous pouvez « voir maintenant que le Dieu des Vazahas est le plus fort. » On aurait pu nous croire folles quand la lettre arriva. Lorsque Radafy était parti, ma belle-mère était si malade qu'il m'avait dit, comme nous nous séparions : « Soigne-la bien, « mais je crains de ne plus la retrouver quand je reviendrai. » Mais sa lettre a été la meilleure de toutes les médecines : elle s'est assise sur son lit et a battu des mains, tandis que nous dansions autour d'elle. Que Dieu soit loué de n'avoir pas permis que nous fussions couverts de confusion devant nos ennemis !....

C'est moi, votre fille, qui vous salue, ESTHER

Pour traduction littéralement conforme,
H. LAUGA, pasteur.



Le Gérant : A. BOEGNER.

Paris. — Imprimerie de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 20617.

SOCIÉTÉ
DES
MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

QUESTION DE FOI

Paris, le 22 octobre 1896.

Nous devrions peut-être, à cette époque de l'année où tout parle de travail et d'effort, passer en revue nos champs de missions et exhorter nos lecteurs à redoubler de zèle et d'activité.

Le temps, le courage nous manquent pour entreprendre cette revue, recommencée bien des fois déjà, et que les amis de notre œuvre sauront bien faire eux-mêmes (1).

C'est à quoi nous les convions aujourd'hui; c'est l'effort que nous attendons de leur amour. Qu'ils lisent avec attention cette livraison; qu'ils évoquent, l'une après l'autre, nos missions anciennes, nos missions nouvelles, avec leurs diffi-

(1) Le directeur de la Maison des Missions a été retenu, puis récemment rappelé en Alsace par la maladie et la mort de son frère, M. Charles Boegner, ancien pasteur, aumônier de la Maison des Diaconesses de Strasbourg. Ce deuil occasionne quelque retard dans l'expédition des affaires et dans la correspondance. Le directeur de la Maison des Missions espère qu'on excusera ce retard et prie ceux qu'il n'a pu aviser directement de la mort de M. Ch. Boegner de bien vouloir se considérer comme informés par la présente note.

cultés et leurs besoins; et qu'après s'être ainsi chargés de notre fardeau, ils le déposent avec nous aux pieds de Celui qui peut, aujourd'hui comme autrefois, se servir de nos faibles ressources pour satisfaire aux besoins des multitudes qu'il nous appelle à nourrir, à Madagascar aussi bien qu'au Lessouto; à Taïti comme au Sénégal et au Zambèze.

Mais n'est-ce pas trop demander? Ce vaste ensemble peut-il, à la longue, rester un? Et les membres dont il se compose ne vont-ils pas, en vertu de leur diversité même, s'isoler les uns des autres et prendre chacun un développement propre? Questions angoissantes et qui peuvent surgir dans les esprits les plus dévoués à notre cause.

Et cependant, plus nous y réfléchissons, plus s'affermit en nous la conviction que cette tâche si lourde et si complexe, la *foi* peut l'accomplir. Oui, le maintien de notre patrimoine dans son intégrité est, avant tout, une question de foi. Aussi longtemps qu'au centre de ce vaste organisme battra un cœur chaud et vivant, l'œuvre gardera son unité. Ce cœur chaud, ce cœur vivant, c'est le vôtre, chers amis; c'est le mien, c'est celui de tout ami de nos missions, qu'il soit membre du Comité directeur ou simple souscripteur du Sou missionnaire. Ce cœur où sont inscrits, les uns à côté des autres, les noms de nos divers champs de travail et de nos ouvriers, qui embrasse d'un même amour Madagascar et le Zambèze, qui prie pour le Congo comme pour Taïti, qui s'appuie sur les promesses de Dieu et réclame la venue de son règne à Maré, comme au Sénégal et au Lessouto, voilà le foyer et le lien de nos diverses œuvres, et voilà la garantie de leur progrès.

Car ce cœur-là, ce cœur qui aime, qui prie, qui obéit, qui espère, c'est précisément ce à quoi Dieu ne résiste pas, — que dis-je? — c'est ce à quoi Dieu a tout promis et à quoi il accorde tout. Il faut nous débarrasser de l'idée toute humaine d'une certaine limite assignée, une fois pour toutes, à l'activité et aux ressources d'une Société comme la nôtre. Les ressources sont à Dieu; l'or est à lui, l'argent lui appartient; il est aussi le Maître de la moisson qui suscite et envoie les

ouvriers; ces hommes, cet argent, il peut les diriger où il lui plaît. Or, il lui plaît, précisément, de les accorder à la foi, cette foi fût-elle le partage de la dernière des Sociétés de missions, ou du plus faible des chrétiens.

« Ne t'ai-je pas dit que si tu crois, tu verras la gloire de Dieu ? » — « Je vous dis, en vérité, que si vous aviez de la foi gros comme un grain de moutarde, vous diriez à cette montagne : Jette-toi au milieu de la mer, et elle vous obéirait. »

Oh! ayons la foi, la foi qui obéit et qui se confie; la foi qui abandonne tout à Dieu et qui attend tout de Dieu, et, nous aussi, nous verrons les choses magnifiques de Dieu...

NOTES DU MOIS

M. *E. Haug*, dont le retour était annoncé dans notre dernière livraison, est arrivé à Paris le 30 septembre. Nous espérons que le séjour qu'il va faire au milieu de nous rétablira promptement sa santé, compromise par le climat du Congo.

Nos missionnaires en Europe ont fait plusieurs *tournées* de visites aux Églises. On verra ailleurs celles que M. *Coillard* a pu faire et qu'il nous raconte lui-même. M. *Christol* s'est rendu dans le Midi, où il a visité les Églises de Montpellier, du Vigan, de Calvisson, de Codognan, etc. M. *Jacottet* a fait un voyage à Londres pour s'y occuper de la réimpression de la Bible sessouto. De son côté, M. *Louis Jalla* a donné un grand nombre de conférences dans les Églises vaudoises de l'Italie. Nous pouvons espérer que de tout ce travail résultera un renouvellement d'intérêt et de zèle pour la cause des missions.

Nous ne saurions récommander trop vivement à nos amis le livre intitulé « ERNEST DHOMBRES, *quelques souvenirs* », qui en est à sa seconde édition. Cette édition a été sensiblement augmentée et soigneusement revue par l'auteur, si bien que

le nouveau volume forme un beau livre dont la lecture est singulièrement instructive et fortifiante. Les demandes peuvent être adressées soit à la Maison des Missions, soit à M. Schultz, 9, rue Laffitte.

Le *Petit Messager de Noël* est actuellement en préparation. Il renfermera des articles de MM. Coillard, Krüger, Viénot, Christol, Escande, Haug, etc. Des dessins dûs à la plume de MM. Christol et Schlumberger, ainsi que des photogravures promettent une riche illustration de cette brochure de Noël. Nous la recommandons dès maintenant à l'attention bienveillante de nos lecteurs.

C'est l'avant dernière fois que paraît le *Journal des Missions* pour 1896. Nous prenons la liberté d'y rendre attentifs nos abonnés pour qu'ils veuillent bien nous faciliter la tâche, soit en renouvelant leur abonnement aussitôt que possible, soit en nous procurant de nouveaux abonnés.

SITUATION FINANCIÈRE
au 20 octobre 1896.

Notre trésorier nous communique la note suivante :

Pour faire face à la dépense prévue pour 1896-97, qui est de.	373.000 »
Il faudrait une recette mensuelle de 31,000 francs, ce qui fait pour les 6 mois et 20 jours écoulés, du 1er avril au 20 octobre 1896, un chiffre total de.	207,000 »
Nous n'avons reçu jusqu'à ce jour, pendant le même laps de temps, qu'une somme de.	75,900 »
faisant une différence en moins de.	131,100 »
Les recettes du *Zambèze* sont à ce jour de.	43.275 »
au lieu de	11,900 »
qu'on avait reçus l'année dernière à pareille époque.	

RENTRÉE DE LA MAISON DES MISSIONS
le 16 octobre 1896.

Comme l'année dernière, cette séance a eu lieu à la chapelle de la Maison des missions où, malgré le mauvais temps, nous avions la joie de voir groupés de nombreux amis, parmi lesquels plusieurs pasteurs ou professeurs de théologie.

La séance, présidée par M. *R. Hollard*, est ouverte par une prière de M. *J. Goguel*. M. Hollard rappelle les circonstances particulières où se fait cette rentrée. C'est d'abord le directeur de la Maison des missions qui est retenu en Alsace par les obsèques de son frère aîné, et dont l'absence en un tel jour se fait vivement sentir. Puis, à côté de ce deuil de famille, il y a les deuils des champs de mission : M. Jacot, au Congo, et, plus récemment, M. Goy, au Zambèze, tombés l'un et l'autre à la fleur de l'âge. « C'est comme à des soldats que je parle, dit M. Hollard en s'adressant aux élèves, mais il y a dans ces douloureux souvenirs quelque chose qui élève vos études et votre vocation et qui leur donne je ne sais quelle gravité et quelle beauté. »

Il mentionne aussi les sujets de joie et d'actions de grâce. Et, tout naturellement, le nom de M. Coillard est prononcé, ainsi que celui de M. Krüger, revenu depuis dix jours seulement de son voyage à Madagascar et dont la présence excite une vive reconnaissance envers Dieu. Enfin, l'orateur rappelle le nom de M. J. Dubois, ce jeune candidat en théologie de la Suisse française qui s'est voué avec tant de sollicitude aux études des élèves pendant l'absence de M. Krüger. La Maison des missions lui garde un souvenir reconnaissant.

M. Hollard, s'adressant ensuite plus spécialement aux élèves, leur parle de leur devoir actuel, qui est de faire de bonnes études, et leur rappelle les conditions qui en assureront le succès. Chercher Dieu partout, dans le livre où il a déposé sa pensée à l'égard des hommes; le chercher en

Jésus-Christ surtout, qui nous montre ce que Dieu pense de l'homme et ce qu'll attend de l'homme; puis dans la vie de l'Église, la vie des saints et des martyrs, de cette série ininterrompue de témoins qui ont vécu la vie de Christ. Enfin, après avoir signalé les dangers que peuvent présenter les études, il indique le moyen d'y parer : se tenir aux pieds de la croix de Jésus-Christ, et lui apporter sa foi, sa vocation, son être tout entier; obéir, puis penser à ceux auxquels l'Évangile n'a point été annoncé et entendre leurs plaintes lointaines et lugubres. Alors les études seront bienfaisantes et propres à former ceux qui s'y adonnent pour la grande tâche qui attend tout missionnaire.

La parole est ensuite donnée à *M. Krüger*, qui exprime sa joie de se trouver de nouveau au milieu de ses élèves, après une longue séparation. Il les remercie de l'accueil affectueux qu'ils lui ont fait, et exprime également sa reconnaissance aux amis qui ont tenu à assister à cette réunion.

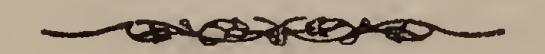
Après quoi, M. Krüger expose en détail et d'une manière très vivante le plan des études qui vont se poursuivre pendant l'année à la Maison des Missions, Puis il communique à l'assemblée ses impressions de retour, alors que, débarquant à Paris au milieu de l'allégresse générale des fêtes du 6 octobre, il ne pouvait s'empêcher d'entendre les gémissements d'un peuple que l'on est en train d'égorger, aux portes mêmes de l'Europe. Combien tout cela est sérieux, solennel même ! Sérieuse aussi la tâche que nous aurons à accomplir à Madagascar, où l'Évangile est menacé de tant de façons. Armons-nous donc pour la lutte, dit en terminant M. Krüger, et inspirons-nous des sentiments qui animaient Josué lorsque, se prosternant devant l'Éternel, il lui disait : « Qu'est-ce que mon Seigneur dit à son serviteur? Et le chef de l'armée de l'Éternel dit à Josué : Ote tes souliers de tes pieds, car le lieu sur lequel tu te tiens est saint. »

M. le pasteur *Appia* adresse également aux élèves quelques exhortations qu'il rattache à cette parole : « *Je suis le chemin, la vérité et la vie* ». Il presse les jeunes étudiants de faire la

connaissance personnelle, vivante de Christ. Le connaître Lui, la vie, pour le donner ensuite à connaître et engendrer la vie en d'autres âmes, tel est le secret du succès dans l'activité missionnaire.

C'est encore M. Appia qui termine cette réunion par une prière dans laquelle ni le directeur de la Maison des Missions, ni les élèves, ni les champs de travail ne sont oubliés. Cette prière laisse l'assemblée sous une impression particulièrement fortifiante et bénie.

2 de nos élèves ont achevé leurs études et ont reçu la consécration ; 3 ont dû interrompre leur préparation, l'un pour raison de santé, les deux autres à cause du service militaire ; 9 la poursuivent à la Maison des Missions, 5 sont en section préparatoire; enfin, il se trouve dans des Facultés de théologie quelques jeunes gens qui étudient avec l'intention d'entrer au service de notre Société.



SOUVENIRS DE LA CONSÉCRATION DES MISSIONNAIRES P. VERNIER ET A. COISSON

Nous sommes aujourd'hui en mesure de combler les lacunes que, faute d'avoir reçu à temps les renseignements voulus, nous avons dû laisser subsister dans le récit de ces deux cérémonies.

Nous empruntons au compte rendu détaillé que M. le pasteur Peloux, de Crest, nous a envoyé de la consécration de M. P. L. Vernier, le passage suivant du discours de M. Mouline :

« Pour croire, il faut *connaître*, et le moyen de connaître n'est pas de méditer, de réfléchir, de sonder profondément, d'imaginer ou de raisonner savamment, mais d'*entendre parler*. Ce n'est pas l'effort de la sagesse humaine, c'est le *témoignage*, non une théorie, une spéculation, un système, mais une nouvelle, *la bonne nouvelle*. Le petit enfant qui a entendu cette nouvelle est infiniment mieux instruit que le plus

grand savant auquel cette bonne nouvelle n'est point parvenue ou qui l'a rejetée. Que dis-je? Ce petit enfant est seul instruit, et le grand savant n'est qu'un grand ignorant. Un fait ne s'invente pas, il se produit et se publie...

« La prédication, voilà le témoignage qu'il faut entendre pour connaître valablement et sûrement le Seigneur qui sauve. La prédication non d'un Évangile quelconque, flottant, incertain, variant selon le temps, le milieu et la personnalité de ceux qui le prêchent, mais l'Évangile unique, que Jésus-Christ lui-même a fait, et dont il a fixé la forme par l'autorité de sa parole et les directions de son Esprit..., l'Évangile de Dieu qui ne peut pas et ne doit pas changer ; qui, à l'image de Celui qui en est l'unique objet, est le même hier, aujourd'hui, éternellement..., qui doit rester ce qu'il est, ce que Dieu a voulu qu'il soit, sous peine de n'être plus que l'Évangile impuissant de la sagesse humaine, et non l'Evangile du Seigneur...

« Pour que l'Évangile soit prêché, il faut des envoyés. Quiconque a le privilège de croire en Lui doit se considérer comme l'envoyé du Seigneur pour annoncer à son entourage le nom et les vertus de Celui qui l'a appelé des ténèbres à sa merveilleuse lumière... Mais, parmi ces envoyés, il y a une élite dans laquelle s'incarne pour ainsi dire cette sublime et sainte vocation qui est le devoir et la gloire de toute l'Église de Jésus-Christ; ce sont les missionnaires.

« Voilà bien les envoyés par excellence, par le témoignage desquels le nom de Jésus-Christ parvient à ceux qui ne l'ont point encore entendu... Envoyés! c'est le Seigneur lui-même qui envoie ses vrais envoyés. Lui seul a qualité et autorité pour leur adresser cette vocation, pour les rendre capables d'en remplir fidèlement les devoirs, d'en surmonter les difficultés et d'en exercer l'influence bénie. C'est seulement après qu'Il a choisi, Lui, ses envoyés, que l'Église peut les consacrer valablement par l'imposition des mains. Il faut que cette voix du Seigneur, tout missionnaire l'ait entendue distinctement et y ait répondu : Me voici, pour être envoyé... »

Nos lecteurs seront heureux d'entendre cet écho de la prédication de M. Mouline. Nous ne pouvons malheureusement leur procurer le même avantage en ce qui touche le sermon prononcé à la consécration de M. Coïsson, à la Tour; en revanche, nous citerons un fragment du récit très simple et très émouvant que le candidat a fait de sa vocation. Aussi bien, c'est là surtout le but de ces comptes rendus : faire connaître nos futurs missionnaires à ceux qui, sans avoir vu leurs visages, seront, dès le jour de leur départ, leurs soutiens et leurs amis.

« ... Voici, a dit M. Coïsson, comment je me suis senti appelé à devenir missionnaire. Mes plus anciens souvenirs à ce sujet remontent à la dernière visite de notre cher et vénéré M. Coillard, que j'ai eu le grand privilège de revoir au milieu de nous en cette occasion. J'étais bien jeune alors, je n'étais qu'un enfant; aussi, bien qu'y tenant une grande place, ces souvenirs sont-ils vagues dans ma pensée. Je me rappelle avoir accompagné ma mère, un dimanche après-midi, à une réunion de missions tenue en plein air, où M. Coillard, qui nous avait fait l'honneur de venir jusque dans nos Vallées, devait plaider la cause de cette grande œuvre qu'il allait entreprendre sur les bords du Zambèze. Une carte du sud de l'Afrique était suspendue à un arbre, et je sais que j'avais écouté les paroles de l'orateur avec plus d'attention que je ne le faisais habituellement en pareille occasion. L'impression de ce jour ne devait être que passagère, semble-t-il; dès le lendemain, en effet, j'avais oublié la réunion qui m'avait si vivement intéressé la veille. Mais, plus tard, lorsque le moment vint où j'ai demandé à Dieu de me guider dans le choix d'une carrière, ce même tableau reparut devant mes yeux; la voix de l'orateur répéta à nouveau dans ma pensée ses chaleureux appels, et j'entendis en même temps la voix de mon divin Maître me dire comme aux disciples : « La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers. »

« D'autres circonstances devaient contribuer à me faire aimer les missions jusqu'à leur donner ma vie. En 1886, je fus

vivement impressionné par la consécration et le départ de M. Louis Jalla; je sentis réellement que je devais partir à mon tour lorsque le moment serait venu, pour cette Afrique qui occupa dès lors une si grande place dans mon cœur. J'assistai avec un intérêt plus grand encore aux réunions d'adieux de MM. Adolphe Jalla et B. Pascal.

« Mais le moment de ma vie de collège que je saluai avec un plaisir tout nouveau, ce fut celui où, comme étudiant, je devins membre de la petite Société de missions « Pra-del-Torno ». Dès lors, j'eus l'occasion de m'occuper plus particulièrement des progrès de l'Évangile en pays païen; les nouvelles de nos missionnaires m'intéressaient surtout, et mon cœur était joyeux lorsque je partais avec un camarade, pour aller raconter dans nos campagnes ce que Dieu faisait là-bas, par les mains de nos frères, à la gloire de son nom. Comment pourrais-je dire tout le bien que je reçus dans ces heures consacrées aux missions; et puis, par cette œuvre que nous accomplissions, bien imparfaitement, il est vrai, mais pour notre Maître, ne devenions-nous pas, malgré notre jeunesse, ses messagers et ses ambassadeurs, des soldats qui luttaient à leur poste sous le drapeau du Christ? Et ces moments bénis étaient bien faits pour me rapprocher de Dieu et pour me fortifier dans ma vocation.

« Cependant, malgré la ferme conviction intérieure, qui alors surtout s'empara de moi, que je devais être un jour missionnaire, les dernières années que je passai au collège furent des années de lutte et de doute. Deux amis intimes que j'avais alors et qui, eux aussi, s'étaient voués à la mission dans le fond de leur cœur, partageaient avec moi mes craintes et mes espérances. Jamais je n'avais osé dire ma vocation à mes parents. Je croyais que la pensée de me voir partir peut-être pour toujours leur serait trop pénible; et puis, me sentant le fils unique de la famille, je croyais que des devoirs particuliers devaient m'empêcher de partir pour un pays si éloigné. Et pourtant, chaque fois que je demandais à Dieu de me montrer la voie qu'Il m'avait tracée, toutes ces difficultés

semblaient disparaître de devant mes yeux, et ce même tableau qui m'avait si fortement frappé dans ma jeunesse, cette carte d'Afrique, le visage aimé de M. Coillard, reparaissaient à nouveau devant moi, et la voix, que j'avais entendue bien souvent déjà, me répétait : « Toi, va annoncer le royaume de Dieu. » C'est alors que, mes études finies au collège de la Tour, je ne pus plus résister à l'appel de Dieu, et j'envoyai ma demande d'admission à la Maison des missions de Paris... »

UNE FÊTE MISSIONNAIRE DANS LA VAUNAGE

Nous recevons la lettre suivante :

Caveirac, le 1er octobre 1896.

Le dimanche 27 septembre, à deux heures de l'après-midi, une foule évaluée à environ cinq cents personnes, venues de Vergèze et des villages avoisinants, était rassemblée sous les ombrages de Pascalet, où avait été tenue déjà, il y a quelques années, une fête missionnaire. La réunion, organisée par les soins et sous les auspices du Comité auxiliaire de Montpellier, avait été convoquée à l'occasion de la visite de M. le missionnaire Christol dans la région.

M. le pasteur Bourelly, de Vergèze, qui présidait, a lu divers passages bibliques appropriés à la circonstance, puis M. Dadre, de Nages, a prononcé la prière.

On a entendu ensuite successivement MM. Molines de Montpellier, Christol et Ribard de Calvisson.

M. Molines, dans une introduction générale sur l'histoire des missions, a fait ressortir avec évidence la nécessité pour l'Église d'évangéliser en dehors de son sein, sous peine d'être infidèle au mandat qu'elle a reçu de son chef et de perdre

avec sa force d'expansion jusqu'à sa raison d'être. Mais si les obligations sont grandes, si le devoir est pressant et impérieux, il y a dans son accomplissement le plus précieux des privilèges : celui d'être associé à l'œuvre éternelle de salut accomplie par le Christ et de faire de chaque sauvé un sauveur.

M. Christol, après quelques détails pleins d'intérêt relatifs aux coutumes et au langage des Bassoutos, a adressé de sérieuses exhortations à l'auditoire, en prenant pour point de départ le verset des Hébreux : « La parole de Dieu est vivante », et en l'illustrant par de nombreux faits empruntés à son expérience missionnaire. L'Esprit de Dieu a converti des centaines de pécheurs arrachés à toutes les puissances de mal et de mort, et accompli chez les convertis des miracles merveilleux dans l'ordre du dévouement, du sacrifice, du renoncement total à soi-même.

M. Ribard, s'inspirant des souvenirs qu'évoquait chez tous le lieu de la réunion, n'a pas eu de peine à montrer que tout huguenot, vraiment reconnaissant de l'œuvre accomplie par ses pères, devait à ses origines mêmes de propager partout la foi conquise et conservée au prix de tant d'héroïques souffrances.

Après une dernière prière de M. Mourgue, l'assemblée s'est dispersée, emportant, nous le savons, de beaux souvenirs de cette après-midi favorisée par un temps magnifique. Dieu veuille mettre le sceau de son Esprit sur les impressions reçues et déterminer chacun des auditeurs de Pascalet à se consacrer sans réserve et à « être fidèle » à son service !

E. M.



LETTRE DE M. COILLARD

A M. A. Boegner, directeur de la Maison des missions.

« Mes allées et venues ». — A Contréxeville. — Au Ban de la Roche. — Dans les Vallées vaudoises. — En Suisse. — Les lettres du Zambèze.

Genollier-sur-Nyon, 28 septembre 1896.

Bien cher frère et ami,

Je profite d'un moment de tranquillité et de repos pour vous dire un mot de « mes allées et de mes venues ». « Pierre qui roule n'amasse pas mousse », dit le proverbe, et je suppose que c'est vrai. Mais il n'y a pas seulement des pierres qui roulent, heureusement; il y a aussi des abeilles qui voltigent et qui vont de fleur en fleur, butinant, et recueillant leur miel. J'aime mieux me croire une abeille qu'une pierre, je vous assure. Je viens de visiter un bon petit coin du jardin de Dieu, et, si vous le voulez, je vais partager un peu de mon miel avec vous. Au Zambèze, nous en avons de très fin et très parfumé, et qui est très apprécié des gourmets aristocrates. Mais j'en ai trouvé du bien meilleur dans les vallées vaudoises que je viens de visiter.

Vous le savez, j'avais avec moi une des nièces de ma chère femme, qui s'était donné la tâche de soigner son oncle comme une Marthe bonne et dévouée qu'elle est.

Elle m'avait rejoint à Contréxeville où j'ai fait une cure que Dieu a bénie. J'avais cru d'abord m'y trouver un peu seul au milieu des étrangers qui y affluent de toutes parts. Mais bientôt, le pasteur vénéré et aimé de Sedan, M. Goulden, et son aimable sœur, m'ont découvert, m'ont comblé de bontés, — comme, plus tard, madame de Falguerolles, — et ont fait tout ce que l'affection pouvait faire pour me rendre

agréable le séjour, du reste fort peu attrayant, de Contréxeville. Une de nos excursions qui restera longtemps gravée dans mes souvenirs, c'est celle de Domrémy, — un vrai pèlerinage patriotique.

Du site admirable de la basilique en construction, nous avons pu contempler ensemble le panorama immense qui se déroule devant vous. A vos pieds, la belle et riche vallée de la Meuse, parsemée de villages proprets, dont la blancheur se détache agréablement sur un fond de riche verdure, et sillonnée par les méandres argentés de la rivière; puis un cadre de collines couvertes de sapins, couronnées, ici, de la pile imposante du château des ducs de Lorraine; là, de ruines antiques dont on vous parle, et que l'on fait remonter à Julien l'Apostat; derrière, d'autres collines moins vertes et plus bleues; puis d'autres, d'autres plus loin, d'autres encore qui s'en vont, fuyant à l'arrière-plan, pour se perdre dans la brume ou se confondre avec le ciel. C'est une vision de l'infini. Je conçois qu'une jeune fille pieuse et rêveuse, gardant ses moutons, toujours seule en présence de ce spectacle sublime qui rapproche de Dieu, et émue des malheurs de la France, ait entendu, dans le silence de cette nature grandiose, se répercuter les aspirations de son âme, comme des voix descendant du ciel, et se soit sentie inspirée pour sa noble mission! — Autre temps, autres mœurs. La France saigne encore de ses plaies; mais, grâce à Dieu, elle a aussi ses Jeanne d'Arc qui s'inspirent à la source jaillissante de la vie, et qui, en se donnant et se dépensant elles-mêmes dans toutes les sphères de l'activité chrétienne, peuvent dire avec l'apôtre : « L'amour de Christ nous presse! » — Les temps héroïques ne sont pas passés. Et à toutes, je voudrais crier : « Soyez fermes en la foi; portez-vous vaillamment, fortifiez-vous. Dieu n'est pas injuste pour oublier votre œuvre et le travail de la charité. Ne vous relâchez point en faisant le bien, car vous moissonnerez en la propre saison si vous ne devenez point lâches. »

Pourquoi faut-il un contraste à ce beau tableau? Contréxe-

ville est un centre tout catholique, mais visité, pendant la saison, par des protestants plus ou moins nombreux. Les Anglais, qu'on y trouve comme partout, y ont leur chapelain et leur église; — chapelle bien modeste, mais de bon goût, et qui leur suffit. Là, ils sont chez eux, et, en vérité, on ne peut pas leur en vouloir s'ils sont un peu exclusifs. L'hospitalité a souvent quelque chose de gênant, et il faut de la grâce, et même beaucoup, pour la pratiquer.

Nous aussi, protestants français, nous y avons un bon chapelain, un de ces pasteurs évangéliques dévoués et aimés à qui l'on voudrait pouvoir donner au moins une bicyclette, pour épargner ses jambes et ses chaussures. Mais on rougit en pensant que nous n'y avons pas même une chambre où nous puissions paisiblement adorer Dieu et écouter sa Parole. La salle de la commune, un pauvre taudis, est bien là quand on ne s'en sert pas. Mais pour y arriver, il faut du courage pour fendre son chemin à travers les foules attirées par les saltimbanques, et il faut une puissance peu commune de concentration et de recueillement pour entendre le son subtil de l'Évangile au milieu de la musique étourdissante de la foire sous les fenêtres. Qui remédiera à cet état de choses si déplorable? Qui en prendra l'initiative? On dit qu'il faut 12 ou 15,000 francs.

Ma cure faite, ma feuille de route était signée pour Rothau, une vraie constellation de familles chrétiennes, un foyer ardent de vie et d'affection. Nous tombons là au milieu d'amis de vieille date et passons deux de ces journées qui rappellent les joies glorieuses du Thabor. C'est surtout la vie chrétienne qui fait le thème de nos entretiens et de nos méditations, — et ces cantiques, admirables d'exécution, retentissent encore dans mes souvenirs comme les échos de l'harmonie du ciel, où nous chanterons bientôt le cantique nouveau. Ah! que ce sera beau! Le cœur en bondit de joie... Là, plus d'efforts, plus de désaccords, plus de voix fausses, plus de cœurs hors de ton! Heureux les coryphées! heureux les privilégiés qui toucheront les harpes d'or!... Nous avons

abondamment reçu à cet Élim et l'avons quitté rafraîchis et fortifiés. Deux jours de chemin de fer. Nous passons, comme à tire-d'aile, à travers la Suisse ; nous visitons Milan, effleurons Turin, et nous débarquons à Saint-Jean ! En voilà du chemin en deux jours ! Quel temps aurions-nous mis avec nos lourds chariots africains et nos bœufs !

Un chrétien, moins encore qu'un homme du monde, ne voyage pas les yeux fermés, surtout dans de tels pays. Un prince du ciel qui se promène dans les vastes domaines de son Père ! Mais son cœur, son âme, son être tout entier s'épanouit ; il s'abreuve et s'enivre d'admiration en présence des œuvres de Celui qui a daigné faire de lui son fils et son héritier. Satan disait au Seigneur, en lui montrant tous les royaumes du monde et leur gloire : « Je te donnerai toutes ces choses, si... ». Ah ! le père du mensonge, l'imposteur ! il avait l'audace d'offrir ce qui ne lui appartenait pas ! Une voix, la vérité même, retentit partout dans la nature, et me redit ce que le Dieu qui m'a aimé y a partout inscrit : « Si vous êtes *fils*, vous êtes héritiers ; héritiers, dis-je, de Dieu, et co-héritiers de Christ. *Toutes choses sont à vous !* »

Et le génie de l'homme, cette étincelle de la divinité, il nous confond, nous, enfants du désert, par les merveilles qu'il va multipliant et perfectionnant. Chaque victoire remportée sur la nature, chaque invention, l'inspire d'une ardeur nouvelle et lui arrache ce cri que de tous côtés les échos répétent à l'envi : Excelsior ! Plus haut ! oui, plus haut encore ! Plus haut toujours ! Jusqu'où?... Plût à Dieu que ce ne fût que pour le bien de l'humanité, pour développer ses connaissances, ses ressources et ses jouissances, et non pour s'entr'égorger plus scientifiquement, et avec plus de précision, avec des frères que Dieu a créés du même sang, et pour lesquels Jésus-Christ a donné sa vie.

Mais, pardon. Nous arrivons à onze heures du soir au presbytère de Saint-Jean. La lettre qui nous annonçait n'arrive qu'un jour après nous. Le service postal de par ici vaut presque celui du Zambèze. On ne nous attend donc pas à cette

heure indue; mais nous n'avons pas besoin d'être importuns pour nous faire ouvrir la porte. Et l'ardente affection de nos amis nous fait tout oublier et donne des ailes aux quelques jours passés avec eux. Jours bien employés : c'est une vente d'abord organisée et faite par des jeunes filles qui portent gracieusement le costume vaudois, et gracieusement aussi vous offrent les produits de toute une année de leur travail. Je ne m'étonne pas que cette vente ait doublé le produit qu'on en espérait. L'évangélisation de l'Italie et l'évangélisation du Zambèze, deux sœurs, la main dans la main, en bénissent ensemble Dieu tout d'abord et ces chères jeunes filles aussi. Puis les visites, les dîners, où l'on fait au cercle de la famille une large place au Zambèze, puis les réunions au grand temple où l'on est accouru même de loin. Il n'y a pas de glace là, je vous en réponds.

Et quelle joie de se revoir avec ces bons Louis Jalla! C'est le Zambèze en Italie. Que de changements depuis notre séparation à Kimberley. Pour eux, je suis un ressuscité, un miracle de la bonté de Dieu. Pour moi, ils sont comme des anges de Dieu dont je ne me lasse pas de contempler les visages. Ils se sont déjà fait du bien dans ce milieu de chaleur et de vie. Je n'ai rien à leur envier. J'ai déjà ma part, et je l'aurai plus forte encore, de cette surabondance de bonnes choses. D'un pas, nous sommes à La Tour. Ce n'est certes pas l'indigence ni une économie sordide que l'on trouve à l'hôtel des Appia. C'est un festin intellectuel et spirituel pour le cœur et l'esprit de chaque jour et de chaque instant. De fait, on rit plus aux Airals Blancs en un jour qu'en une année au Zambèze. Puis c'est le synode qui s'ouvre solennellement, le 7, par une prédication, malheureusement en italien. Pour moi, il faut bien l'avouer, et probablement aussi pour beaucoup d'autres, c'est la mouche dans le parfum. On s'est étonnamment *italianisé* depuis quinze ans. Nous qui sommes si chauvins, n'en faisons pas un crime à nos cousins germains. Mais moi qui vénère, trop peut-être, les traditionsdu passé, je m'en attriste, pourtant je n'en puis mais.

La journée du jeudi, le 10, est, pour le public la plus intéressante de toutes. C'est la réception des délégués étrangers. Ils sont peu nombreux, depuis que la langue française a passé à l'arrière-plan. Les Églises presbytériennes d'Angleterre, les églises libres d'Ecosse et de Suisse y sont dignement représentées. Mais le Zambèze aussi, et on lui fait la part large. Il le fallait, car M. Bertrand est là qui parle en explorateur *impartial*, mais qui trahit bientôt à son insu l'affection qu'il a vouée à l'œuvre et à ses ouvriers. Et puis Louis Jalla est là, c'est un enfant des vallées. Quand on voit tous ces yeux braqués sur lui, ce monde suspendu à ses lèvres et ces visages tout illuminés, on sent comme un courant électrique qui vous gagne, et je partage cordialement l'orgueilleuse et légitime satisfaction qui semble dire : « Celui-là, au moins, c'est le nôtre ! » Comme consolation, le vénérable modérateur me dit que moi aussi les Églises vaudoises m'ont adopté, que chez elles j'ai droit de cité. Je ne puis pas demander plus, mais je ne puis pas désirer moins.

Il faut pourtant bien le confesser. J'éprouve du malaise, vous direz que c'est mal, mais un sentiment de jalousie pour les Églises de ma patrie me tourmente. En 1881, lors de ma première visite aux Vallées, on s'intéressait médiocrement aux missions. Le vénéré pasteur de Turin, feu M. Meille, disait : « Ah ! si seulement un courant missionnaire pouvait s'établir ! » Eh bien, ce courant, Dieu l'a établi. Il a réchauffé les cœurs, réveillé les consciences, délié la bourse des pauvres et des riches. Des pères et des mères n'ont pas hésité à mettre leurs Isaacs sur l'autel... Depuis lors, ces Églises, qui ne sont pas riches, certes, ont envoyé *neuf* de leurs fils et de leurs filles en mission, dont au Zambèze *sept !* Et celles de France, un seul, votre serviteur !... Et quand, dans ces vallées vaudoises, je vois de ces jeunes filles et de ces jeunes gens brûlant d'impatience de s'enrôler avec nous, et que je vois leurs pères et leurs mères joyeux et se sentir honorés que Dieu leur demande le fruit de leurs entrailles... je ne me sentirais pas ému à jalousie et je n'aurais pas de douleur au cœur en pen-

sant à ma chère patrie !... Il ne faudrait plus être Français.

Elles étaient bien chaleureuses et bien vivantes les diverses réunions que nous eûmes, tant pour le public en général que pour les écoles, pour les jeunes filles, pour les jeunes gens en particulier.

Il fut surtout bien solennel, ce service où notre jeune frère Coïsson fut mis à part pour le saint ministère. Vous en avez parlé dans le dernier numéro du journal (je continue ma lettre le 6 octobre); donc cela suffit. Que je dise pourtant combien j'ai été frappé d'entendre M. Appia, avec l'autorité que lui donne sa longue expérience, mettre l'accent sur ce qui fait la force motrice de tout ministère joyeux et béni : pour lui plaire! *plaire à Jésus!* Quelle vision humiliante nous avons eue, nous autres, qui ne sommes plus jeunes, d'un ministère terni par tant de misères, paralysé par tant d'infidélités! Quels horizons ouverts devant nous, devant ce jeune frère à l'entrée de sa carrière! Lui, nous initiant au développement de sa vie spirituelle et de sa vocation, nous a laissé l'impression que c'est un conscrit de la bonne trempe qui gagnera sûrement ses épaulettes.

Il faisait bon se trouver là avec M. et madame Weitzecker, un trait d'union si puissant entre les Églises de langue française, le Lessouto et la mission zambézienne. Mais voir des amis auxquels je dois tant, ça ne suffisait pas. Il fallait passer avec eux deux jours dans leur paisible presbytère du Pomaret, deux jours à causer à cœur joie du Lessouto et de ce Léribé qui leur est cher comme à moi. Il fallait aussi ensemble plaider au temple la cause du Zambèze, pour laquelle les Weitzecker ont personnellement fait de vrais sacrifices. Cette visite est trop courte.

Du Pomaret, c'est à Turin que nous allons.

On dit que tout le monde est dispersé à la campagne. On ne le croirait pas à voir l'assemblée du dimanche matin et l'empressement que les amis mettent à nous souhaiter la bienvenue. Cé dimanche-là est un vrai jour de fête.

L'heure du départ sonnée, nous roulons sur la voie ferrée,

passons un jour à Genève où notre infatigable ami M. Bertrand nous fait les honneurs de l'exposition de son musée. Puis, après quelques heures de voyage de plus, nous tombons à Sainte-Croix, au milieu d'une réunion d'étudiants, un peu ahuri pour ma part et ne sachant trop que dire. Le soir, il faut encore prendre une petite part à une nombreuse assemblée missionnaire où Coumassie donne la main à Lorenzo-Marques, embrassant à la fois Lessouto et Zambèze.

Heureusement que les cœurs y sont chauds, car il fait froid là-haut. Il y pleut, il y neige même ; aussi avons-nous hâte de gagner Genollier, une de ces retraites que certainement les Chartreux et les Trappistes nous envieraient s'ils la connaissaient. Au milieu de la pluie, le soleil nous a souri un moment pour nous faire contempler dans toute leur beauté les Alpes couvertes de leur manteau de neige. Ce Béthanie que le Seigneur a embelli pour nous de sa présence, ce n'était donc pas une prison. Nous nous y sommes retrempés, nous y avons été bénis.

Depuis que j'ai commencé cette lettre, j'ai quitté cette belle retraite et me voici en Angleterre pour un mois. La plume me démange pour vous étaler quelques-uns des rayons de mon miel ; vous parler de telle école du dimanche, où 17 fr. distribués en 10 cent. à chaque élève, ont produit en une année la somme de 600 francs ! — de cette femme qui, je le sais, se compte parmi les « petits » et qui donne tout le fruit de ses économies « pour l'envoi des *quinze!* — des enfants de telle et telle famille, d'humbles servantes qui font des sacrifices semblables, aussi « pour les *quinze!* » — de ces dames qui s'émeuvent de la position de nos bien-aimés du Zambèze et s'ingénient pour trouver le moyen de les ravitailler...

Mais non, ce serait de l'indiscrétion ; le Seigneur le sait, cela suffit. Ce ne sont, direz-vous, que les « cinq pains et les deux poissons ». Oui, mais dans sa main et avec sa bénédiction ils se multiplieront pour nourrir les multitudes, et il en résultera encore « douze corbeilles » de miettes qui seront votre festin et le nôtre.

En terminant, voici enfin un courrier du Zambèze. Les nouvelles! elles me donnent le mal du pays. Ce sont, à l'ouest, les envahissements des Portugais qui disputent à Léwanika une partie de son territoire; au sud, ce sont les menaces des Ba-Tawana du lac Ngami; et à l'est, l'invasion des Matébélés, dont la rumeur sème jusqu'à Léaluyi l'épouvante et la panique. Ce sont les défections qui affligent nos amis, mais sans les abattre, car le triage ne peut que faire du bien en révélant le bon grain. C'est la fièvre aussi qui a mis la vie de quelques-uns de nos frères en danger. Ce sont des tombes qui se creusent aussi là-bas. Nous nous saluions avec frère Goy il n'y a que quelques mois a Séshéké, lui jeune encore, fort et bien portant, moi, à vues humaines, usé et presque mourant. Lui n'est plus, Dieu l'a pris à Lui. De lui, il ne nous reste plus que le souvenir de sa vie, de son développement spirituel et de son activité; plus que sa tombe pour nous rappeler qu'il faut « travailler pendant qu'il fait jour... que la nuit vient!... »

Et puis, c'est un autre ouvrier du Seigneur dont j'admirais la force et la santé, et ses rares aptitudes d'un caractère tout pratique. Il était un homme taillé pour être, sous un bon chef, un pionnier de première trempe, un homme que j'ai estimé et aimé, et qui avait la direction d'une œuvre à laquelle nous nous sommes associés de tout cœur dans la mesure du possible. C'est M. Buckenham, de la Mission des méthodistes primitifs chez les Mashikulomboe. Il est tombé, lui aussi!... Après sept années d'une vie zambézienne peut-être plus rude et plus dure encore que la nôtre, abreuvé d'épreuves, il reprenait enfin, malgré lui, le chemin de la patrie avec sa femme. Il arrivait à Kazungula où soit faiblesse, soit surtout le manque de moyens de locomotion, il dut forcément s'arrêter. Deux mois après il y rendait le dernier soupir. Sa femme, malade elle-même, et déjà si éprouvée par la mort de son unique petite fille qui était le centre de sa vie, est là comme notre chère madame Goy, attendant pour quitter le pays que les communications de roulage se rétablissent. Ah! ces tombes, quel appel solennel à notre jeunesse chrétienne! Le Seigneur crie :

« Qui enverrai-je? » Le poste le plus difficile n'est-il pas le poste d'honneur? Ou bien, dites : l'héroïsme n'est-il réservé exclusivement que pour le carnage du champ de bataille? Serait-il banni du service du Prince de la paix? Voilà une des forteresses de Satan que nous assiégeons. Ceux qui sont sur la brèche succombent, tombent les uns après les autres. Qui donc va accourir pour ramasser leurs armes, renforcer les rangs de ceux qui luttent encore, et monter à l'assaut?

Ces tombes, pour ma part, c'est le bruissement des ailes de la mort. Il a passé près, tout près, et j'ai frémi. Il reviendra; le temps est court. Mon Dieu, garde-moi de la tristesse qui abat et du découragement qui paralyse! Donne-moi de me fortifier toujours plus en toi et d'entonner encore le chant du triomphe et de la louange!

Plus que vainqueurs! telle est notre devise.

A vous de cœur,

F. COILLARD.

MADAGASCAR

Le retour de M. F. H. Krüger. — M. Lauga au Betsiléo. — Heureuse traversée et arrivée de M. Escande à Tamatave.

M. Krüger est de retour à Paris depuis quelques jours, en très bonne santé. Les amis des Missions, présents à la séance de rentrée de notre Maison, ont eu le bonheur de le voir et de l'entendre. Le Comité, à son tour, va le recevoir et s'entretenir avec lui dans une séance extraordinaire fixée au 26 octobre (1). Il serait prématuré, avant cette séance, de résumer

(1) Lors de la séance ordinaire d'octobre, qui a eu lieu le 12, M. Krüger était absent.

les impressions de notre délégué, ou de formuler les propositions qu'il rapporte. Ce que nous pouvons dire, cependant, sans crainte de nous tromper, c'est d'abord que l'œuvre qui doit nous être confiée sera considérable, plus, sans doute, que nous n'aurions pensé d'abord; et c'est, ensuite, que cette œuvre sera difficile et mêlée d'amertumes. Il est inutile que nous insistions sur ce point; les expériences de ces derniers mois l'ont suffisamment mis en lumière. Ne nous en affligeons d'ailleurs pas outre mesure. Difficile ou facile, le devoir est le devoir. Voir la tâche qui nous est réservée, et, cette tâche discernée, l'accomplir bravement, sans nous préoccuper des calomnies, des critiques, des commentaires des uns ou des autres, telle doit être, particulièrement en ce qui touche Madagascar, notre ligne de conduite. Que Dieu nous y aide !

Les deux derniers courriers ne nous ont apporté aucune lettre de M. Lauga. Le fait était prévu et tient à ce que notre délégué a pu donner suite à son projet de partir pour le Betsiléo, sous escorte, à la date du 14 août. Nous ne savons rien non plus de la date de son retour en France. Nous lui avons demandé, conformément au vœu exprimé par tous ceux qu'intéresse l'œuvre de Madagascar, de prolonger autant qu'il le pourra son séjour, même après l'arrivée de M. Escande. Il serait d'un haut intérêt et d'une grande utilité pour notre œuvre que M. Lauga, après avoir été en relation avec la première administration envoyée dans l'île, fît aussi la connaissance du nouveau résident et pût lui présenter lui-même M. Escande.

En attendant que nous possédions le récit de la visite de M. Lauga à la mission norvégienne, nous sommes heureux de pouvoir citer ici les lignes suivantes, dues à la plume d'un de nos résidents coloniaux qui a été à même de voir de près l'attitude excellente de cette mission et de lui rendre le témoignage qu'elle mérite. Nous les empruntons à une lettre de cet administrateur à M. Viénot, dont il a fait la connaissance personnelle en Océanie, et auquel elles ont été remises par un missionnaire norvégien, M. Rosaas, lors de son récent passage à Paris :

« Antsirabé, le 30 juin 1896.

« Cher monsieur,

« M. le révérend Rosaas vous présentera ce mot, et je me réjouis pour notre amitié d'introduire auprès de vous un homme tel que M. Rosaas. Il est des vôtres par la religion, par le cœur et par l'expérience des choses; je n'ai rien de plus à dire pour qu'il vous soit agréable et pour me justifier, mais ce que je tiens que vous sachiez avant tout, c'est que M. le révérend Rosaas et toute sa famille ont été pour moi, et pour tous les Français à Antsirabé une véritable providence; que, depuis plus d'un mois, sa maison est la nôtre, dans les conditions les plus embarrassantes pour lui, et que, malgré toutes nos mésaventures, sa parfaite amabilité nous a donné l'illusion de nous trouver à notre aise comme si de rien n'était. M. Rosaas vous contera lui-même les événements qui m'ont rendu son obligé après avoir été l'admirateur de son œuvre. Je ne pense pas qu'il me soit possible de mieux témoigner ma gratitude à M. Rosaas qu'en vous l'adressant. Il va en France recruter des instituteurs capables d'enseigner le français dans ses écoles. Vous rendrez un grand service au résident du Vakinankarata en aidant M. Rosaas dans son entreprise, et la cause française vous devra un service de plus... »

Si nous sommes sans nouvelles de M. Lauga, en revanche nous avons la bonne fortune de communiquer à nos lecteurs la lettre suivante de M. Escande, heureusement arrivé à Tamatave le 15 septembre dernier :

A bord de l'*Iraouaddy*, le 11 septembre 1896.

Cher Monsieur Boegner,

Notre voyage touche à sa fin. Demain, nous verrons la grande île. Ce n'est pas trop tôt. Je brûle d'envie de mettre pied à terre. Il faut dire aussi qu'une semblable traversée à

ce moment-ci de l'année est toujours éprouvante. La mer Rouge a tenu à justifier la terreur qu'elle inspire. La chaleur y a été accablante, même pour un vieux Sénégalais comme moi. Jugez de ce qu'ont souffert ceux qui, pour la première fois, voyaient les tropiques! C'est à ce point qu'un passager de première classe a succombé à une congestion pulmonaire, juste au moment où le plus dur était passé, — c'est-à-dire où nous jetions l'ancre devant Djibouti, — et que deux autres, un sergent de la légion étrangère et un gendarme à destination, l'un, de Madagascar, l'autre, de la Réunion, ont failli, eux aussi, être suffoqués. On s'étonne seulement que les accidents n'aient pas été plus nombreux avec ces trois cent vingt soldats de la Légion étrangère entassés les uns sur les autres un peu partout, sur le pont, dans l'entrepont, dans la cale, et se disputant, — au moins dans la mer Rouge, — le peu d'air respirable.

Depuis que nous avons doublé le cap Gardafui, la chaleur a diminué, mais, pendant deux jours, la mer a été si houleuse que presque tous les passagers ont été sur le flanc. Encore, aujourd'hui, il me faut faire un grand effort pour tenir ma plume et rassembler mes idées. J'espère qu'une fois débarqué, cela ira mieux.

J'ai mentionné en passant les soldats de la légion étrangère qui vont renforcer la colonne de Madagascar et y rétablir la sécurité. Je me suis beaucoup occupé d'eux pendant ce voyage. Je leur ai distribué un tas de brochures dont je m'étais abondamment pourvu au départ. Quelques-uns même ont désiré que je leur prête de mes livres à moi. Justement j'en avais deux qui ont admirablement fait leur affaire. Ce sont les *Extraits de Talmage*, et un recueil des *Questions vitales*, de Frank Thomas.

J'ai également cherché à lier connaissance avec quelques-uns de mes compagnons de route. Ce sont, je crois vous l'avoir déjà dit, des officiers, cinq ou six fonctionnaires, et un nombre à peu près égal de commerçants, qui se rendent comme moi à Madagascar; une colonie de créoles qui re-

tournent à la Réunion; enfin, une demi-douzaine d'Anglais qui vont rejoindre leurs postes à l'île Maurice.

... J'espère que M. Lauga aura su mon arrivée à temps pour m'envoyer ses instructions à Tamatave. Nous serons toute une caravane pour faire la route jusqu'à Tananarive, et comme les légionnaires nous serviront d'escorte, nous voyagerons en toute sécurité, d'autant plus que le général Gallieni aura passé par là avec ses troupes.

Ai-je besoin de me recommander à vos prières et à celles de l'Église? A mesure que j'approche du terme du voyage, je sens plus vivement la difficulté et la délicatesse de la mission qui m'a été confiée. C'est sur Dieu que je compte pour l'accomplir jusqu'au bout. Il a fait des promesses, des promesses positives, certaines. Par la foi, je m'en empare pour qu'Il les réalise à mon égard et à l'égard de son œuvre de Madagascar.

Mardi, 15 septembre. — Me voici débarqué. Quelle joie! Sur la rade de Tamatave, une foule de curieux blancs et noirs, venus, les uns pour examiner les nouveaux arrivants ou recevoir quelque collègue, les autres pour offrir leurs services. Les hôtels regorgent; on finit pourtant par me trouver une pièce à peu près convenable où, moyennant que je ne sois pas trop exigeant sous le rapport du couchage et du lavage, je ne serai pas trop mal. Cela manque surtout de propreté. Heureusement, ce n'est que pour deux jours. — Bien que, au point de vue de la végétation, nous soyons ici au plus mauvais moment de l'année, il y a de la verdure partout, sur les arbres et dans les jardins. En passant, je reconnais un certain nombre d'arbres du Sénégal : le filas, le caoutchouc, l'acacia, le tamarinier, le papayer; mais ceux d'ici sont plus fournis, plus élancés : ou voit que les pluies doivent être abondantes.

Une activité extraordinaire règne dans la ville. Cela tient à ce qu'étant le point où atterrissent les bateaux, le commerce y est très prospère. Durant ces dix dernières années, les boutiques de toute espèce ont surgi comme par enchantement. On y trouve de tout, mais que c'est cher! Un des grands

avantages de Tamatave sur Saint-Louis, c'est qu'à Tamatave on a de la place tant qu'on veut. On peut donc avoir des jardins spacieux, de vastes vérandahs bien ombragées, des rues larges et coupées à angles droits, — au moins dans le quartier européen. N'était le sable dans lequel on patauge affreusement, ce serait un endroit charmant.

Une des curiosités de la ville ce sont assurément les « bourjanes », ou porteurs, qui se poursuivent de rue en rue par bandes à la recherche de clients. C'est avec eux que j'aurai affaire dès demain. Ils doivent venir à huit heures pour ficeler mes caisses, préparer la filanzane et les provisions du voyage. A deux heures de l'après-midi, Dieu voulant, nous nous mettrons en route pour la capitale. M. Bang s'est mis à ma disposition pour me faciliter mes préparatifs, et, comme c'est un homme expert en la matière, j'ai bon espoir que rien ne viendra contrecarrer mes projets. — J'avais d'abord pensé suivre la légion étrangère, ce qui me paraissait être une garantie de sécurité. J'y ai renoncé; voici pourquoi : les soldats ne devant faire que des étapes de douze kilomètres, il m'eût fallu vingt-cinq jours pour atteindre Tananarive. J'ai préféré me joindre à un jeune commerçant avec lequel j'ai fait connaissance sur le bateau. D'ailleurs il est possible que nous trouvions en route d'autres caravanes. Je pars sans me dissimuler les dangers du voyage. Plus que jamais les bandes de brigands font parler d'elles. On dit aujourd'hui même que ces terribles Fahavalos viennent de brûler un village important dans le nord de l'île. Les rebords du haut plateau sont toujours très troublés. Ce qui me rassure, c'est que, d'étape en étape (à partir de la troisième), nous aurons une escorte fournie par le gouvernement. Ce qui me rassure surtout, c'est que l'Éternel règne, et que pas un cheveu de ma tête ne tombera à terre sans sa permission.

Ce matin, à la première heure, j'ai vu entrer chez moi le révérend Houlder de la L. M. S., qui, informé de mon arrivée, venait me saluer. Que c'est doux, après des semaines et des semaines pendant lesquelles on n'a entendu proférer que des

paroles de mépris ou de haine contre les indigènes, d'entendre enfin parler d'eux avec amour. Il m'a raconté les péripéties de son œuvre. Il m'a dit comment, après avoir obtenu des succès missionnaires, réussi à grouper une assez forte congrégation et fondé une école prospère, la guerre était survenue qui avait dispersé son troupeau, fermé son école, et tué son évangéliste noir; — comment, depuis lors, il cherchait à rassembler ses membres épars — (il n'en a plus qu'une soixantaine), sans même qu'il ait le privilège de les réunir dans son église transformée depuis deux ans en caserne. Que dis-je? même sa maison d'habitation a été saisie et livrée aux troupes, tandis que la maison d'école de la S. P. G. est occupée par la gendarmerie française.

Est-il besoin de vous dire que pendant ce temps les jésuites jouissent à leur aise de leurs bâtiments religieux et scolaires?

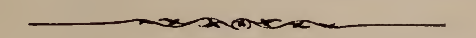
Chez le révérend Houlder je trouvai deux autres missionnaires de la même Société: le révérend Richardson, le directeur de l'École normale de Tananarive, je crois, qui attend que le pays soit pacifié pour rejoindre son poste, — et le révérend Wilson, qui a longtemps vécu dans la province d'Antsihanaka, et que l'insurrection a forcé de fuir. Tous les temples anglais de cette province, moins un, ont été brûlés, les stations ont été ravagées, les missionnaires ont dû chercher refuge soit dans la capitale, soit sur la côte. Il n'y a plus là maintenant que des ruines. Que c'est triste! M. Wilson est ici, attendant des instructions de sa Société, mais profondément découragé, ses collègues aussi, découragés moins encore par l'incendie et le meurtre que promènent partout les Fahavalos, que par les vexations auxquelles ils sont en butte.....

Quelques lignes de M. Lauga m'apprennent qu'il est en ce moment dans le Betsiléo et qu'il ne rentrera à Tananarive que vers les derniers jours de septembre; il est donc probable que j'arriverai une semaine avant lui, mais il a pris ses dispositions pour que je sois reçu dès que je mettrai le pied dans la capitale.

C'est de ce dernier endroit que je vous enverrai ma prochaine lettre. Que Dieu lui-même m'y accompagne sain et sauf et qu'Il me donne d'y glorifier son saint nom et d'y bien servir sa sainte cause.

Tout à vous de cœur,

B. ESCANDE.



LESSOUTO

PROGRÈS ET BESOINS DE L'HEURE ACTUELLE

La caisse centrale. — Une nouvelle École industrielle. — Les hommes qu'il faut au Lessouto.

Il y a un mois, nous publiions les encourageants résultats du travail de notre Ecole normale de Morija, que M. Dyke, après le regretté docteur Casalis, dirige avec tant de dévouement. Depuis lors, nous avons reçu d'autres nouvelles également bonnes et propres à nous montrer, sous quelques-uns de ses aspects actuels, la situation de la tribu à laquelle nos Églises s'intéressent depuis si longtemps (1).

M. Kohler nous envoie les comptes de la Caisse centrale pour le premier semestre de l'année 1896. On sait que cette Caisse centralise les contributions des Églises et sert au paiement des évangélistes et des pasteurs indigènes. Elle est donc un des instruments indispensables de l'autonomie progressive de ces Églises, une des conditions de sa croissance normale. Or il résulte de la lettre de M. Kohler que, pendant cette nou-

(1) Signalons d'abord la reconnaissance unanime de nos missionnaires pour la visite que leur a faite M. Krüger, revenant de Madagascar. Leur seul regret a été que le séjour de notre ami parmi eux fût si court. Il ne leur a pas moins apporté un encouragement et une joie dont ils expriment leur profonde gratitude.

velle période de six mois, l'institution que la sollicitude de nos missionnaires a réussi à créer au Lessouto a fonctionné admirablement. Les Églises ont contribué dans la mesure de leurs ressources et en conformité avec les prévisions des administrateurs de la caisse. En tenant compte des dons spéciaux, toujours bienvenus, faits en France, en Suisse et ailleurs pour les évangélistes du Lessouto, du produit des collectes organisées par les Comités auxiliaires d'Angleterre et d'Ecosse, et d'offrandes recueillies dans l'Afrique australe, les ressources de la Caisse centrale ont atteint, pendant le premier semestre 1896, la somme de 23,758 fr. 60. Les dépenses n'ayant pas atteint ce chiffre, le nouveau semestre a pu être abordé avec une encaisse de 3,894 fr. 45.

Après nous avoir signalé ces chiffres encourageants, M. Kohler ajoute : « Il ne faudrait pas en conclure qu'il en sera de même pour le semestre actuel. Vous pouvez voir que par l'intermédiaire de M. Dyke la caisse a reçu 5000 francs d'Ecosse. Cet envoi ne se renouvellera pas cette année.

« Le semestre actuel est plus chargé que le premier; en voici les raisons : il y a quatre pasteurs indigènes qui n'ont reçu qu'un trimestre dans le semestre passé, n'étant entrés en fonctions qu'en avril, et ils recevront le semestre actuel en entier ; de plus, certaines allocations faites par le gouvernement à nos écoles ont été supprimées, ces écoles n'ayant plus le nombre d'enfants réglementaire. Pour leur venir en aide, la caisse fait une allocation plus forte à ces annexes. Voilà les deux principales raisons de l'augmentation de dépenses pour le semestre actuel.

« Quant aux recettes, elles ne seront pas augmentées, du moins ici, puisque les cotisations de nos Églises sont les mêmes que pour le semestre passé. — Néanmoins, pour peu que les amis de l'œuvre nous aident, nous pourrons, pour le semestre présent, joindre les deux bouts. Je ne saurais vous dire combien nous sommes reconnaissants envers tous nos amis qui nous ont assistés dans le passé et envers le Comité qui, l'année dernière, a comblé notre déficit. Quel souci de

moins pour la plupart des missionnaires de n'avoir plus à collecter pour faire face aux besoins urgents de leur œuvre! » (1)

Nous apprenons par M. Jeanmairet, secrétaire de la commission exécutive de la Conférence du Lessouto, une autre nouvelle qui réjouira les amis des missions, comme elle a réjoui notre Comité.

Il y a un certain temps déjà, le chef Lérotholi avait exprimé le désir de voir sa tribu dotée d'une seconde école industrielle, celle que notre mission a fondée à Léloaleng étant située trop loin du centre du pays pour suffire à tous les besoins. Il ne pouvait être question pour notre Société de créer elle-même cette nouvelle école; le moment est d'ailleurs venu où les progrès de la tribu et l'intelligence croissante qu'elle a des bienfaits de la civilisation doivent l'engager à s'imposer des sacrifices qu'on n'aurait pu lui demander autrefois.

C'est ce qu'a compris le chef Lérotholi. Il a levé un impôt sur tout le pays. Dès le 27 avril dernier, le produit s'élevait à 45,000 francs, et, vers le milieu de juin, à 75,000 francs. Après quoi, il s'est mis en rapport, soit avec l'administration, soit avec la conférence de nos missionnaires, sollicitant ses conseils et lui demandant de s'intéresser activement à son entreprise. Il serait trop long de raconter en détail les négociations qui s'en sont suivies. Bornons-nous à en dire le résultat qui est profondément réjouissant pour notre mission : c'est que la direction de l'école lui a été offerte sans qu'il doive en résulter aucuns frais pour notre Société. Notre

(1) Ajoutons qu'il résulte des dernières lettres reçues de l'Afrique australe que la peste bovine a maintenant franchi la limite sud du Transvaal, qu'elle a fait son apparition dans l'État libre de l'Orange et qu'elle menace le Lessouto; que, d'autre part, les sauterelles sévissent plus que jamais dans le midi de l'Afrique et que la sécheresse y exerce de nouveau ses ravages. On voit au milieu de quelles difficultés nos Églises du Lessouto s'acquittent de leur tâche et combien notre aide et notre sympathie leur sont précieuses.

seule obligation sera de fournir le directeur de l'école, et celle-ci rentrera ainsi dans l'organisme scolaire rattaché à notre mission, sans nous imposer aucune charge additionnelle. Telles sont les propositions que nous a transmises la commission exécutive de la Conférence. Le Comité n'a pu exprimer qu'un avis favorable à une combinaison qui présente ce double avantage de montrer le prix qu'attachent à la civilisation et à l'instruction la tribu et surtout son chef, et de laisser à notre Société la place dirigeante qu'elle occupe dans l'éducation des Bassoutos. Il ne faut pas oublier, en effet, qu'à côté de nos ouvriers on trouve, au Lessouto, des catholiques et des ritualistes, et cependant Lérotholi a voulu s'adresser aux *Fora*, aux missionnaires français, c'est-à-dire à nous, pour diriger la nouvelle école industrielle. Cette fidélité nous touche et nous honore : sachons la mériter.

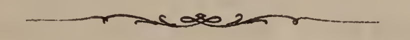
Il ne faudrait pas croire cependant que tout fût pour le mieux dans notre mission du Lessouto. Cette œuvre, si prospère à certains égards, souffre cependant d'un mal auquel nous devons apporter toute notre attention. Ce mal, c'est la blessure que lui ont faite, ces dernières années, la mort ou le départ de plusieurs de ses ouvriers.

Les vides qui se sont creusés dans ses rangs ont laissé le corps missionnaire affaibli, amoindri à ses propres yeux, parfois découragé. L'œuvre suit sa marche normale, les collectes, au moins dans le dernier semestre, ont été bonnes, les examens ont abouti à de brillants succès ; la mission reçoit, des chefs de la tribu, des marques de confiance ; — et cependant nos frères éprouvent le besoin d'être encouragés et fortifiés. Ce qu'il leur faut avant tout, l'un d'entre eux nous le disait récemment encore, c'est un baptême nouveau de l'Esprit de courage, d'espérance, de sagesse, de force ; — mais ils ont besoin aussi d'un renfort au sens ordinaire du mot.

Il ne s'agit pas, bien entendu, de revenir en arrière, de multiplier les postes des missionnaires européens, de renon-

cer à faire appel, de plus en plus, aux forces indigènes. C'est précisément cet emploi croissant de l'élément indigène qui rend indispensable la présence d'un état-major européen aussi bien constitué que possible. La mission a perdu en MM. Mabille et Duvoisin des hommes de premier ordre, et c'est de tels hommes, d'hommes qui soient à tous égards, mais avant tout, spirituellement et moralement, à la hauteur de la tâche actuelle; d'hommes capables et qui soient, tout d'abord, des hommes de Dieu, qu'elle a besoin maintenant.

Ces hommes, — il n'en faut pas un grand nombre, mais nous croyons que deux au moins seront nécessaires. — Il s'agit de les trouver, et, pour les trouver, il faut les demander à Dieu. Lui qui nous a fourni, en même temps, un Mercier pour le Zambèze, un Huguenin pour Raïatéa, un Bolle pour le Sénégal, un Richard et un Faure pour le Congo, nous refusera-t-il les hommes que réclame la mission du Lessouto? N'est-il pas toujours le Maître de la moisson? Ne nous a-t-il pas Lui-même exhortés à lui demander ces ouvriers qu'il connaît, qu'il a peut-être déjà choisis, et qui n'attendent que son ordre pour s'offrir?



ZAMBÈZE

UN NOUVEAU COURRIER

Un important courrier, allant du 28 mai au 1er juillet, nous est arrivé du Zambèze. On verra plus loin, par des lettres de MM. Ad. Jalla et Davit, l'état actuel de l'œuvre dans les stations de la Vallée. Quant à la santé de nos ouvriers, les nouvelles sont sérieuses en ce qui touche M. Davit, qui a été gravement atteint et qui, à vues humaines, n'a dû son salut

qu'à la sollicitude éclairée de ses collègues Jalla et Béguin. M. Davit a dû être transporté de Séfula à Léaluyi pour y recevoir les soins qu'exigeait son état. Il était alors si faible, si inconscient même, qu'il garde à peine le souvenir de ce voyage.

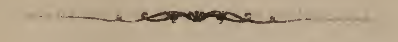
Par contre, M. et madame Béguin étaient bien portants, ainsi que leur enfant. Voici ce que dit, à ce propos, M. Béguin, dans une lettre datée de Nalolo, le 23 juin : « Pour ce qui est de nous personnellement, grâce à Dieu, nous sommes très bien, tant ma femme que notre enfant et moi-même. Cette année-ci, nous avons eu très peu la fièvre, pas même une fois par mois, et toujours de très courts accès qui ne nous ont jamais empêchés de faire notre travail. Quant à notre Marguerite, elle a une excellente santé, elle ne se porterait pas mieux en Europe; elle est très développée... »

Plus loin, M. Béguin parle des regrets et de la tristesse que lui cause la mort de M. Goy, ainsi qu'à tous nos missionnaires.

« Quand vous recevrez ma lettre, vous aurez sans doute déjà appris les mauvaises nouvelles de Séshéké. La mort de M. Goy a été un coup terrible pour nous, car nous l'aimions tous, et il occupait parfaitement la place d'un missionnaire. Sa mort fait au milieu de nous un grand vide qui ne pourra être comblé que par l'arrivée d'un nouveau collègue, car M. Goy faisait toute l'œuvre d'un missionnaire; il ne lui manquait que la consécration; et nous étions tous d'accord qu'elle lui fût donnée; nous espérions que dans deux ans, lors de son voyage en Europe, il l'aurait reçue... En attendant, voilà Boiteux qui se trouve seul missionnaire pour les stations du Bas; heureusement, il a pour l'aider mademoiselle Kiener et l'évangéliste John... »

De Kazungula, en date du 24 juillet, M. Boiteux nous informe de la mort de M. Buckenham, chef de la mission méthodiste, de passage sur la station, où, malgré les soins qui lui ont été prodigués, il a été emporté par des vomissements de sang provoqués, paraît-il, par un excès de fatigue. Notre

vive sympathie entoure sa famille et la mission à laquelle il appartenait.



A LÉALUYI

Lettre de M. A. Jalla.

Une année terrible. — Un douloureux courrier. — Épreuves diverses. — Il nous faut une phalange d'ouvriers. — Nouvelles de l'œuvre.

Loatile, 28 mai 1896.

Cher Monsieur Boegner,

... Vous n'ignorez pas que le départ de M. Coillard et la fondation de l'École évangélique ont plus que doublé notre travail, et nous avons été des premiers à apprendre le deuil qui a frappé notre famille... A bien des égards, c'est une terrible année que 1896.

Il a plu à Dieu de nous faire passer par le creuset. La même poste du 9 courant qui nous apporta la nouvelle du départ de notre mère bien-aimée, nous jeta dans la consternation par la nouvelle encore plus inattendue de la mort de notre ami A. Goy. N'était que nous savons par l'expérience comme par la foi que le Seigneur ne se trompe pas, mais qu'il fait contribuer toutes choses au bien de ceux qui l'aiment et à l'avancement de son règne, nous aurions été découragés et abattus. Pourquoi, l'année même du départ du fondateur de la mission et pendant le congé du plus ancien de ses collaborateurs, pourquoi enlever à notre œuvre, à Séshéké, à sa jeune femme, cet ami que nous étions si contents de sentir dans le Bas? Pourquoi cette perte? Notre frère connaissait très bien la langue, il avait appris à connaître les Zambéziens, il avait acquis beaucoup d'expérience; cela nous avait

frappés pendant la dernière conférence... nous avions tous beaucoup joui de lui... Pourquoi?... Nous le saurons un jour et nous en bénirons Dieu ; mais le ciel nous paraît sombre. Cependant, quelle belle mort que la sienne, mort au retour d'une tournée d'évangélisation, mort sous le harnais, mort sur la brèche! Ce n'est pas lui que nous plaignons. Il l'a quitté ce pays de fièvre, de légèreté, de corruption, de mensonges, de larmes; il est auprès de notre Sauveur! Pauvre madame Goy, veuve après six ans de mariage, et veuve au Zambèze, loin de tous ses parents et de sa fille aînée et dans l'impossibilité d'aller auprès d'eux! Nous espérons beaucoup qu'elle consentira à venir attendre chez nous que le pays se rouvre!

Voilà maintenant Boiteux seul missionnaire dans le Bas, lui nouvellement arrivé et déjà aux prises avec les difficultés, affligé des déboires causés par un grand nombre de renégats. Il faudrait que Béguin ou moi pussions nous rendre à Séshéké, mais impossible : il ne peut être question que nous abandonnions nos stations. Cependant Boiteux ne peut être laissé seul. Il faudra que Davit aille à notre place (1). De toutes nos stations, c'est bien Séfula qui peut être le plus facilement laissé entre les mains d'un évangéliste, surtout quand cet évangéliste est un homme de confiance comme Pauluse. Séfula est à portée tant de Nalolo que de Léaluyi, beaucoup plus que Séshéké ne l'est de Kazungula. Notre brave Davit semble prêt à partir. Nous sommes tristes de devoir si tôt nous séparer de lui. Il faisait bon le sentir à Séfula et le voir de temps à autre arriver à Loatile. Nous l'avons reçu le 7 courant. Je l'avais invité à aller avec moi à Libonda; l'état de ma femme ne me permit pas de l'y conduire. Le pauvre ami nous en revint le 12 après-midi, dans un état inquiétant, épuisé par la fièvre, des vomissements et la dyssenterie. Il ne put se relever que trois jours après, ainsi que ma femme.

(1) Ce plan n'a pu être exécuté à cause de la grave maladie de notre frère.

Nous avons passé par de mauvais moments : la station était transformée en hôpital, des malades partout. Dieu en soit béni! tout le monde est rétabli, sauf la femme d'un de nos élèves évangélistes qui semble menacée d'ascite. Davit a été le premier à reprendre ses forces. Quoiqu'avec un peu de fatigue, il a présidé le culte de dimanche matin (le 17), avec un auditoire de 320 personnes. Ses progrès pour le sessouto ont été rapides depuis janvier, il ne fait que très peu de fautes de grammaire, et son vocabulaire s'est passablement enrichi.

30 mai.

Il y a trois semaines, nous avions entendu parler de la révolte des Matébélés ; mais comme ce n'était que par des rapports verbaux, nous en doutions un peu. Hélas ! depuis lors on parle de massacres... Comme nous bénissons Dieu de ce qu'ils ne sont pas survenus quelques semaines plus tôt! C'est une délivrance que le Seigneur a accordée à nos frères en voyage, semblable à celle dont ils ont été les objets à leur départ de Kazungula. Fussent-il partis un peu plus tard, ils n'auraient pas trouvé de quoi former un seul attelage.

Et notre chère sœur madame Goy, quand la voie du Sud s'ouvrira-t-elle? Et M. et madame Mercier?... Tout ce que nous espérons, c'est qu'ils ont vu l'impossibilité de venir nous secourir maintenant, et qu'ils ont été arrêtés en delà de Mangwato. Surchargés de travail comme nous le sommes, réduits en nombre, toutes les portes encore ouvertes devant nous, nous n'avons pas d'espoir de renfort! Je frémis en pensant que je suis à présent, au Zambèze, l'aîné de la Mission. Une des leçons que le Seigneur veut nous enseigner c'est de regarder toujours plus à Lui. Au milieu de nos afflictions et de nos détresses il nous répète : « Ma grâce te suffit, ma force s'accomplit dans ta faiblesse. »

Autre sujet de préoccupation : nos articles d'échange, nos provisions de tous genres tirent rapidement à leur fin, et nous ne pouvons compter ici recevoir quoi que ce soit dans le

courant de l'année... Comme nous sommes reconnaissants pour les promesses du Sauveur!

Nous n'avons jamais eu un plus grand besoin des prières des amis de cette mission. Elles nous sont assurées, n'est-ce pas? Nous demandons au Maître de nous donner d'être fidèles, « fidèles jusqu'à la mort ». Quand surviendra-t-elle? Notre désir est de fournir une longue carrière, mais nos temps sont entre les mains de Dieu. Nous ne nous serions pas douté que la première fosse qu'on creuserait serait celle de notre frère Goy. On n'a pas seulement à souffrir de la fièvre au Zambèze; on peut y devenir invalide, comme notre cher M. Coillard et le brave Waddell, on peut y mourir. Puissent les Églises être fidèles! Ce qu'il nous faut, c'est une phalange de missionnaires prête à entrer dans ce champ, dès que la porte en sera rouverte. Il faut combler les vides et aller de l'avant.

31 mai.

C'est notre dernier jour de correspondance, il faut clore. Nous pensons beaucoup à vous tous ces temps-ci, avec sympathie et prières, car nous savons bien qu'elle est lourde votre tâche et que des soucis de toutes sortes ont pesé sur vous ces derniers mois. Que Dieu vous soutienne, vous dirige et allège en tous temps votre fardeau! Pauvre mission du Congo, jeune et faible comme la nôtre, il a plu à Dieu de la faire passer, elle aussi, par le creuset! Qu'il veuille lui-même remplacer les soldats qui tombent sur le champ de bataille!

L'œuvre ici nous semble depuis quelque temps stationnaire. Je dirais même qu'il y a recul; le paganisme semble s'afficher avec plus d'éclat. Tous les soirs nous sommes affligés par le bruit des chants et des danses. La légèreté de nos Zambéziens nous fait frémir! Bien que nous ayons fait notre possible pour que chaque dimanche il y eût un de nous au campement de chasse, cependant cette vie de distractions n'a pas manqué de nuire à l'œuvre de Dieu dans les cœurs. Ils sont rentrés à la capitale le 28 avril avec plus de pompe que jamais. Le roi y était attendu par des marchands;

ceux-ci lui firent espérer qu'il commencerait bientôt à recevoir de la Compagnie les 50,000 francs annuels qu'elle lui promit en 1890; ils offrirent de payer le caoutchouc 2 fr. 50 la livre; ils promirent de lui amener toutes sortes d'objets... Vous qui connaissez notre pauvre Léwanika, vous devinez le reste: son cœur ne pensa plus qu'à l'argent et aux richesses de toutes sortes. Il fallut les bruits de guerre, la menace d'une invasion des Matébélés pour l'en détourner et lui rappeler sa faiblesse.

Cependant nous n'avons pas lieu de nous plaindre de la fréquentation des cultes. Nous avons eu une moyenne de 275 auditeurs pendant ces derniers mois. Le nombre des élèves de l'école s'est maintenu à une moyenne de 95 depuis la réouverture (46); avant-hier ils étaient 114. Nos classes, ainsi que les prières du matin, continuent à être fréquentées par la plupart des professants. Malgré les moqueries des païens qui ne les appellent plus guère que « les fous », ils ont tenu bon jusqu'à ce jour. Que Dieu les garde!

Notre *École d'évangélistes* nous a, elle aussi, donné des soucis, ainsi que nous l'avions prévu en la prenant. Deux des élèves ont déclaré, il y a quelques jours, être fatigués de leurs études et vouloir rentrer au village, saisissant comme prétexte qu'ils ne pouvaient abandonner le tabac à priser. Moi, disait l'un, fils de Ma-rotsé, ce que j'aime c'est d'aller et venir comme je l'entends, chasser ce que je veux et me reposer quand cela me plaît. Quant à l'autre, nature renfermée, peu appliqué à son travail, nous sentions depuis longtemps que son cœur était ailleurs. Mais au village la réception qui leur fut faite ne fut pas telle qu'ils l'avaient espérée ; le roi, très vexé contre eux, leur fit dire: «Que venez-vous faire ici? Je n'ai pas besoin de vous, » et ne daigna même pas s'entretenir avec eux. Depuis lors ils couchent au village, mais viennent souvent sur la station et y rôdent comme des âmes en peine. Le fils des « Ma-rotsé », lui, n'a pas grand'chose à craindre de la colère du roi; l'autre, pauvre esclave a eu vent que le roi se propose de le châtier vertement et même de lui enlever sa

fiancée, une gentille enfant qui est chez nous. Il se déclare repentant et me supplie chaque jour de le reprendre. Mais j'hésite beaucoup, car je ne puis croire à un changement radical de son cœur. Les huit autres persévèrent, ils font des progrès et semblent se plaire chez nous. Ils se sont bien conduits dans l'affaire de leurs anciens condisciples. Entourez-les avec nous de sympathie et d'intercessions! qu'ils deviennent de fidèles témoins du Sauveur auprès de leurs compatriotes!

Qui viendra nous rejoindre de la Maison des Missions?...

Je suppose que mon frère va jouir de quelques mois d'un repos bien nécessaire, jusqu'à octobre ou novembre. Chers amis! comme leur arrivée à La Tour, à notre maisonnette, a dû être triste! Où devons-nous chercher M. Coillard? Comment va-t-il? Comme nous espérons que Dieu exaucera à son égard les prières de tant d'amis en lui donnant du soulagement, en lui accordant le bonheur de pouvoir encore travailler pour le Seigneur!

Votre bien dèvoué,

AD. JALLA.

SÉNÉGAL

L'ÉCOLE DES FILLES

Mademoiselle Buttner se trouvant, comme on sait, à Montbéliard, où elle refait ses forces épuisées, nous écrit les lignes suivantes au sujet de son école :

« ... Je n'ai pas eu un grand nombre d'élèves : 6 internes, 3 externes pendant les premiers mois; 7 internes et 2 externes à la fin de l'année scolaire. Les progrès généraux sont assez satisfaisants, et l'examen de fin d'année est bien meilleur que le précédent. Prise dans son ensemble, l'année a été assez bonne. Je suis moins satisfaite de quelques-unes de mes élèves, si je les juge individuellement.

« *Panda* (externe) n'est venue qu'à la condition expresse

qu'on ne lui ferait faire que de la couture et des ouvrages manuels : pas de lecture ni d'écriture. Je suis obligée de passer outre, ne pouvant pas m'occuper d'elle tout le jour. L'influence morale que j'espérais exercer sur elle a été nulle jusqu'à maintenant. *Goundo, Marguerite Diop, Lydie* ont fait beaucoup de progrès dans leurs études et elles sont aussi devenues plus habiles dans les ouvrages manuels et les travaux du ménage. Au point de vue moral et spirituel, Lydie a une très mauvaise influence sur les deux autres, et j'ai beaucoup de peine à agir sur elles. *Lissa, Pauline, Emilie* sont de bonnes filles sérieuses et vraiment converties. Pendant toute l'année, elles ont fait leur possible pour bien faire. Emilie a quitté la maison au printemps pour entrer en service dans une maison européenne.

« *Charlotte* mérite une mention spéciale. Après sept ou huit mois d'absence, elle est revenue à la maison. J'ai beaucoup hésité à la reprendre à cause de son mauvais caractère. L'ayant admise de nouveau, je n'ai eu qu'à me louer de la décision prise. Charlotte a fait de sérieux efforts pour changer et, une fois même elle est venue me dire qu'elle avait donné son cœur à Jésus. Sa conduite des jours suivants a un peu démenti ses paroles, mais je crois qu'un travail sérieux se fait en elle. Dieu veuille que nous le voyions aboutir à une conversion sincère et durable!

« En dehors de l'école, surtout pendant les derniers mois, je me suis beaucoup occupée des soins à donner aux malades. Nous avons eu plusieurs cas d'ophthalmie parmi les gens de Béthesda. L'état sanitaire de l'école a été bon ; Lissa, seule, a eu en juillet un violent accès de fièvre.

« Il m'a été impossible de faire de l'évangélisation comme je l'aurais désiré. Il faudrait pour cela que je n'habite pas à Saint-Louis, mais à Sôr, car je sors de classe à cinq heures, je ne puis être à Sôr avant 6 heures, trop tard pour aller faire des visites dans les demeures... »



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

—

CHRONIQUE DES MISSIONS [1]

DE NOUVEAU A KOUMASSI. — LA FIN DE LA PUISSANCE DES ACHANTI. — HISTOIRE D'UNE CLOCHE. — ONZE MORTS. — LE PRIMAT D'ANGLETERRE.

Il y a trois ans, l'une de nos revues se terminait par la question ; « M. Fr. Ramseyer, le doyen des missionnaires bâlois de la Côte de l'Or, verra-t-il jamais une Église chrétienne à Koumassi (2)? » De passage à Paris, peu après, M. Ramseyer nous dit lui-même quelque chose de ses espérances. Au commencement de la présente année, elles se sont réalisées d'une façon inattendue.

On se rappelle que Perempé ou Prempeh, le roi des Achanti, fermait l'accès de son pays au commerce britannique. Les Anglais dirigèrent, en décembre dernier, une expédition militaire, admirablement organisée, sur Koumassi, la capitale des Achanti. Le 17 janvier 1896, cette cité fut occupée. Le roi s'humilia jusque dans la poussière, embrassant nu-pieds et nu-tête, devant tout son peuple assemblé, les genoux de sir Francis Scott, ce qui ne l'empêcha pas d'être conduit comme prisonnier à la côte. Du même coup, la puissance des

(1) Nos lecteurs seront heureux de voir se renouer aujourd'hui la série des chroniques de M. Krüger. Il va les continuer sans interruption et reprendra aussi, dès notre prochaine livraison, la suite des nouvelles détachées, dont nous avions commencé, en janvier dernier, la publication.

(2) Voir le *Journal des Missions*, 1893, p. 456.

Achanti, dont l'origine remonte aux premières années du dix-septième siècle, fut définitivement anéantie.

Les droits de l'Angleterre dans cette affaire ne sont que spécieux, ni plus ni moins que ceux qui servent d'ordinaire à justifier n'importe quelle expédition coloniale. Mais quand on sait quelque chose des horribles « coutumes » qui ont amoncelé des collines d'ossements humains dans Koumassi, sur l'Apétéséni ou place des Vautours, par exemple, et qui ont fait de Bantama, le lieu de sépulture des souverains Achanti, un marécage de sang humain, on pousse un soupir de soulagement à la nouvelle de la suppression de toutes ces atrocités.

Perempé, depuis 1888, comme Mensa, son prédécesseur, et tous les rois antérieurs, s'était toujours opposé à l'établissement d'un missionnaire dans sa capitale et dans son pays. Mais quand Perempé apprit que les troupes britanniques s'étaient mises en route, il se souvint de M. Ramseyer qu'il avait connu jadis, durant les quatre années de la captivité de ce missionnaire à Koumassi, et il dépêcha trois messagers à Abétifi, la station de M. Ramseyer, pour prier l'homme de Dieu d'intercéder en sa faveur. Il était trop tard. Dès le 25 janvier, un autre messager spécial apparaissait à Abétifi. C'était une estafette de sir Francis Scott annonçant, par une attention gracieuse à l'ancien prisonnier du roi de Koumassi, que le pouvoir des Achanti était brisé, et que tout le pays resterait désormais ouvert à l'activité des missionnaires chrétiens.

Dix jours plus tard, M. Ramseyer se mit en route avec son neveu et collègue, Ed. Perregaux (1). Le 10 février, il écrit de Koumassi : « Ce n'est pas un rêve ! J'y suis de nouveau, à Koumassi !... Le Seigneur écoute les prières de ses enfants. Nous sommes à Koumassi, Perregaux et moi ; nous y sommes comme missionnaires, et nous y sommes libres ! Et tout le pays des Achanti est ouvert devant nous ! (2)... »

---

(1) Voir le *Journal des Missions,* 1895, p. 334.
(2) *Der Evangelische Heidenbote* (Bâle), 1896, p. 35.

Peu de jours après, le gouverneur britannique offrit aux missionnaires un terrain, à mi-chemin entre la cité et Bantama; et un soldat de l'expédition, un nègre chrétien des Antilles, tira de sa bourse un florin comme première contribution aux frais de construction de la nouvelle station.

De plus, avant même d'exister, la station bâloise de Koumassi possède une cloche. L'histoire en est curieuse. Il y a quelque trente ans, cette cloche faisait entendre ses appels du haut de l'église de Hô, une station de la Société de Brême, dans le pays de Togo actuel. Dans une de leurs grandes courses de pillage, les Achanti traversèrent le Volta, et brûlèrent Hô, le 25 juin 1869. La cloche fut emportée à Koumassi avec le reste du butin. Suspendue dans un grand arbre branchu, au milieu de la ville sanguinaire, elle a dû mainte fois faire entendre sa voix pour rehausser l'éclat des grandes fêtes païennes. M. Ramseyer connaissait cette cloche. Il la demanda à sir Francis Scott et l'obtint facilement. Maintenant cette cloche historique a sans doute déjà retenti pour inviter les habitants de Koumassi à écouter à la fois des appels à la repentance et la proclamation publique, libre et joyeuse, du nom de Jésus-Christ (1).

L'occupation de Koumassi marque une date importante dans l'histoire de la mission bâloise à la Côte de l'Or (2). Ce sera, par la grâce de Dieu, le point de départ d'un nouveau développement vers le Nord, dans la direction de Nkoransa.

---

(1) *Evangelisches Missions-Magazin* (Bâle), 1896, p. 292 et suiv.

(2) Cette mission comptait, au 1er janvier dernier, 10 stations, 144 annexes et 43 missionnaires. 936 membres, dont 831 païens convertis et baptisés, ont été ajoutés à l'Église pendant l'année 1895. Au 1er janvier 1896, on comptait 13,972 membres d'Église. L'augmentation a été de 113 0/0 durant les dix dernières années. Dans les écoles, il y a 4,126 élèves, dont 2,709 garçons et 1,417 filles; et sur l'ensemble, il y a 3,111 enfants de chrétiens et 1,015 enfants de païens. (*LXXXIer Jahresbericht der Evangelischen Missionsgesellschaft zu Basel.* Bâle, 1895, p. 10; *Der Evang. Heidenbote*, Bâle, 1896, p. 52; *Allgem. Missions-Zeitschrift;* Berlin, 1896, p. 146).

C'est dès maintenant pour nos amis de Bâle un point lumineux dans une année bien sombre. Car, sur une cinquantaine de missionnaires que la Société de Bâle emploie dans l'Afrique occidentale, elle en a perdu onze entre le 1er février et le mois d'août de l'année courante (1). On comprend que le directeur ait commencé son rapport annuel par ce cri du prophète : « Certainement tu es un Dieu qui te caches, ô Dieu d'Israël, le Sauveur ! »

Aussi bien l'on entend souvent parler des dangers que courent les missionnaires et des responsabilités de la mission; mais de quelle immense responsabilité ne se chargent pas ceux qui refusent de travailler pour l'avancement du règne de Dieu ! Il y a quelques mois, le primat d'Angleterre, l'archevêque Benson, qui vient de mourir subitement le 11 octobre dernier, a essayé de faire comprendre cela à ses auditeurs, en présidant l'assemblée annuelle de la Société pour la propagation de l'Évangile. A cet effet, il a cité les paroles suivantes adressées par quelques Indiens à un évêque de la Colombie (Canada) : « Pourquoi les âmes périraient-elles ? Pourquoi les tenir éloignées de Dieu ? Il ouvre les portes; pourquoi laisser le diable les fermer?... Marchons comme Jésus a marché ! Quand le soleil luisait, il parlait; quand la tempête faisait rage, il parlait; quand les étoiles répandaient leur douce clarté, il parlait encore; et il parlait, quand les disciples ne voyaient que les vagues qui remplissaient leur barque (2). »

C'est enfantin ; c'est naïf, comme la foi doit l'être. C'est vrai.

F. H. K.

(1) *Der Evangelische Heidenbote* (Bâle), 1896, pp. 17, 26, 35, 42, 50 et 75.

(2) *The Mission Field* (Londres); 1896, p. 245.



POUR LES ARMÈNIENS

La question arménienne intéresse de plus en plus vivement parmi nous les cœurs chrétiens. Les pasteurs de Paris, réunis le 19, au Saint-Esprit, ont décidé de provoquer tout ensemble une vaste collecte et un pétitionnement en faveur des Arméniens. Dans cette réunion, un professeur français de Constantinople, correspondant de la *Revue de Paris*, a confirmé « de visu » tous les faits que le Père Charmettan a mis en lumière. Pour montrer quelle peut être la confiance que méritent les statistiques officielles, il a cité l'exemple de la ville d'Ak-Hissar, dans le vilayet d'Ismidt, à vingt milles environ du Bosphore. Là, au sein d'une population de Circassiens et de Mohadjin, vivaient un certain nombre de familles arméniennes. Le chef du gouvernement local leur persuada, pour éviter tout conflit, de déposer leurs armes avant de se rendre au marché; ils y consentirent avec cette passivité résignée que M. Quillard relevait comme un caractère frappant de la population arménienne. Aussitôt, le massacre commença; après avoir tué des centaines de ces pauvres gens, on jeta leurs cadavres dans les puits et dans le fleuve Saccharia. Deux cadavres restèrent seuls étendus sur le sol. L'autorité centrale survint; on lui montra les deux cadavres et elle informa le gouvernement de Constantinople qu'il n'y avait « rien » eu; jusqu'à ce que les religieux Assomptionnistes eussent retiré trente-cinq cadavres des puits! Un membre du Comité, M. le pasteur Gout, a pu envoyer aux malheureux de Constantinople 5,000 francs; un autre membre du Comité, à une amie chrétienne, plusieurs centaines de francs.

Deux autres ont eu la joie de pouvoir apporter eux-mêmes, ou par un intermédiaire, 400 francs aux pauvres fugitifs, venus de Marseille et recueillis, à la rue Auber, par l'Armée

du Salut; il y en avait de Constantinople, d'Aintab, Orfah, même des élèves des écoles de Beyrouth. Une femme présente avait eu sept membres de sa famille tués. Le spectacle de ces pauvres gens était profondément émouvant.

L'Alliance évangélique a collecté plus de 10,000 francs. Mais que sont de pareilles sommes, quand on songe aux 500,000 malheureux, privés de tout à l'entrée de l'hiver? M. Charles Vernes a fait un chaleureux appel à tous les cœurs chrétiens. On sait que Miss Kimball, de New-York, docteur en médecine, qui avait organisé à Van un admirable système de secours par le travail, a dû quitter le pays et a traversé Paris en septembre, retournant en Amérique. A Londres, elle a été « interviewée » par un de nos amis, auquel elle a assuré que le missionnaire américain de Van, Dr Reynolds, continuerait le système d'assistance par le travail autant que le permettraient les ressources. De son côté, le Président de la Croix-Rouge, M. Gustave Moynier, a reçu une lettre de miss Clara Barton, la courageuse organisatrice des ambulances. Nous y lisons ce qui suit : « Je vous écris du milieu de ce pays « des missionnaires-martyrs ; car quand on a été témoin du dé- « vouement des missionnaires américains, de leur vaillance, « de leur patience à toute épreuve, on ne peut les appeler « autrement... L'œuvre de la Croix-Rouge eût été impossible « sans leur concours. » Miss Barton et ses aides, M. Pullman et le docteur Hubbell, ont travaillé très efficacement ; ils ont fait venir des médecins de Beyrouth pour soigner plus de 8,000 varioleux et typhoïques, puis ils se sont rendus dans les montagnes et ont apporté eux-mêmes aux paysans, privés de tout, du bétail, des semences, des outils et même des ouvriers capables de les instruire à se reconstituer eux-mêmes un outillage nouveau. Après les massacres de Van, du mois de juin, les missionnaires de Van ont fourni journellement jusqu'à 15,000 rations de soupe aux réfugiés de la campagne. Malheureusement, les récoltes ont été mauvaises et les exactions des autorités insupportables. Lorsque l'une des missionnaires de Van a rapporté à Constantinople que, de 530 villages des en-

virons de la ville, 500 avaient été pillés et ruinés, il a plù au sultan de l'appeler une menteuse. L'état actuel de la population est des plus angoissant, et les missionnaires hommes qui restent au poste, — tandis que le Comité a décidé, paraît-il, de laisser aux femmes la liberté de se rendre à la frontière, — méritent toute notre sympathie, nos intercessions et nos secours en argent et en vêtements; car comment faire, dès à présent, émigrer toute la population, comme le propose M. Willard, qui a visité les lieux? Nous rappelons à nos lecteurs que les dons sont recueillis par le trésorier de l'Alliance évangélique, M. Paul Theis. Que Dieu veuille élever la sympathie des chrétiens à la hauteur des souffrances de ces frères persécutés d'Orient!

G. A.

Le Gérant : A. BOEGNER.

Paris. — Imprimerie de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 20670.

SOCIÉTÉ
DES
MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

PROCHAIN ENVOI D'HOMMES A MADAGASCAR ET AU ZAMBÈZE

Paris, le 26 novembre 1896.

Les nouvelles apportées par le dernier courrier de Madagascar font prévoir de mauvais jours pour les missions protestantes. L'odieux système de mensonges et de calomnies qui persiste à représenter le mouvement fahavaliste comme solidaire du protestantisme, — alors que les premières victimes ont été des missionnaires protestants et que sur six cents églises et chapelles détruites, cent vingt à peine appartenaient au culte catholique, — ce système a déjà porté plus d'un fruit et bien des indices font pressentir une période dont le caractère dominant sera de prendre, sur bien des points, le contre-pied du régime libéral et bienveillant au quel M. Laroche a attaché son nom.

Il est bon de l'affirmer, en face du débordement de mensonges qui s'est produit dans la presse : jusqu'à ce jour, l'attitude de la mission protestante a été irréprochable. Les engagements pris devant le ministre par les directeurs des sociétés qui travaillent à Madagascar ont été tenus; les missionnaires, après avoir accueilli avec reconnaissance le nou-

veau régime qui promettait à leurs Églises la liberté religieuse et au pays la sécurité et tous les avantages d'un bon gouvernement, ont fait ce qui dépendait d'eux pour apporter un appui cordial et sans réserve à ce gouvernement. Il a fallu toute la mauvaise foi d'adversaires implacables pour obscurcir sur ce point la vérité, à laquelle les administrateurs impartiaux rendent témoignage. Malheureusement, ce témoignage n'a pas le pouvoir de se faire entendre partout, et la calomnie poursuit son œuvre.

Quoi qu'il en soit, le devoir de nos Églises est plus clair que jamais. Elles doivent favoriser de tout leur pouvoir l'effort de la mission protestante pour s'adapter aux conditions actuelles, et pour cela introduire des éléments français dans l'œuvre religieuse et dans la direction des écoles. Nous avons la satisfaction d'annoncer que ces mesures sont en voie d'exécution. Le Comité prépare pour le printemps prochain un important envoi d'hommes. Nous avons déjà nommé le pasteur qui a accepté de succéder à MM. Lauga et Escande. A ce pasteur est venu s'adjoindre un jeune homme qui vient de terminer ses études à l'Ecole normale supérieure et qu'une parole de M. Coillard, entendue à la réunion du 28 juin dernier, a décidé à se faire missionnaire. La préparation universitaire et les aptitudes spéciales de ce jeune frère le désignent pour les écoles de Madagascar, sans exclure le ministère pastoral proprement dit, qui pourra lui être conféré plus tard et auquel il aura le temps de se préparer dans la pratique à Madagascar.

Nous devons nous borner à ces indications quant à présent. Dans un mois, pensons-nous, nous pourrons être plus précis et exposer avec plus de détails notre plan d'action. Ajoutons cependant qu'à l'heure actuelle nous sommes en pourparlers avec plusieurs instituteurs qui pourront trouver place, comme professeurs de français, soit dans les missions existantes, soit dans un important établissement scolaire dont nous avons accepté en principe la direction. Dans le nombre se trouve un homme que sa piété et sa longue expé-

rience de l'enseignement de notre langue désignent précisément, pensons-nous, pour diriger cet établissement.

Peut-être nos lecteurs s'étonneront-ils de ces informations un peu vagues; nous espérons qu'ils nous sauront gré de les leur fournir telles quelles; elles leur prouveront en tous cas que les mois écoulés n'ont pas été perdus, et que l'enquête poursuivie avec tant de soins par MM. Lauga et Krüger, ainsi que leurs travaux préparatoires, n'ont pas été perdus.

Mais, hâtons-nous de l'ajouter, rien n'est encore terminé. Tel des hommes avec lesquels nous sommes en correspondance peut encore se trouver retenu; la situation peut aussi s'aggraver et nous imposer des envois d'hommes plus considérables. Nos Églises auront l'occasion de prouver la sincérité et la profondeur de l'intérêt qu'elles portent à l'œuvre de Dieu à Madagascar en faisant pour cette œuvre des dons spéciaux, qui, nous l'espérons fermement, ne porteront aucun préjudice à l'appui qu'elles donnent à nos autres missions. Et surtout, ils voudront faire, à cette œuvre si difficile, une grande place dans leurs prières. La lutte où nous entrons, non pour l'avoir désirée et recherchée, mais contraints et forcés par le devoir, cette lutte sera terrible. Faibles et peu nombreux comme nous le sommes, nous serions infailliblement vaincus, si nous n'avions la certitude de combattre pour le pur Evangile, et si nous ne pouvions compter, à ce titre, sur les directions et sur le secours du Tout-Puissant.

De Madagascar au Zambèze la transition est brusque. Et cependant, le fait même que nous signalions tout à l'heure, — cette vocation née au contact du pionnier de la mission des Barotsis et profitant à Madagascar, — ce fait ne montre-t-il pas le lien qui unit entre elles les diverses branches de notre œuvre? C'est une joie pour nous d'annoncer qu'au moment même où notre envoi d'hommes à Madagascar sera prêt à partir, nous pourrons aussi faire partir des renforts pour le Zambèze. Nos lecteurs connaissent la situation

sérieuse où se trouvent nos jeunes missionnaires, affaiblis par la mort de l'un d'entre eux, privés du concours de leurs aînés, à peu près coupés du reste du monde par les suites de la peste bovine. L'envoi de renforts et le ravitaillement sont aussi difficiles qu'ils sont nécessaires. Un seul moyen s'offre pour transporter des hommes et des provisions, c'est l'emploi de wagons légers traînés par des ânes. Ce moyen est dispendieux ; mais le Comité n'a pas hésité, devant les besoins pressants de nos frères, à y avoir recours. M. et madame Mercier, que rejoindront en temps utile M. Coïsson et sa jeune femme, se mettront en route en avril prochain ; l'expédition sera préparée avec le plus grand soin par M. Whiteley, l'agent et l'ami de la mission à Maféking. Au reste, M. Coillard a tenu à entretenir lui-même les amis des Missions de ce projet ; nous les renvoyons donc à sa lettre, que l'on trouvera dans la suite de cette livraison.

Pourquoi faut-il qu'après le Zambèze et Madagascar, nous ne puissions pas montrer nos autres missions recevant, elles aussi, des renforts et, du même coup, le moyen de s'étendre? Mais non; plusieurs de nos champs attendent les ouvriers qu'ils réclament depuis longtemps, et leur pénurie, avec l'état stationnaire qui en résulte pour l'œuvre elle-même, nous tourmente et nous désole. Nous ne disons rien du Lessouto, qui attend toujours l'homme ou les hommes qui lui sont nécessaires ; mentionnons seulement *Maré*, cette petite île située au milieu de l'océan Pacifique, et dont l'histoire a été comme la répétition anticipée et en petit de celle de Madagascar. Nous donnons plus loin les dernières nouvelles de Maré ; puissent les appels que ces pauvres insulaires nous envoient de si loin être entendus et susciter parmi nous l'homme ou les hommes que cette œuvre réclame.

Est-il nécessaire de le rappeler en terminant? Les envois d'hommes toujours plus nombreux ne se feront qu'au prix d'un grand effort de notre part. Effort avant tout spirituel :

la prière est notre meilleure arme, le levier que Dieu a mis entre nos mains pour soulever les montagnes. Mais aussi effort matériel, indispensable si nous voulons trouver les ressources indispensables à notre œuvre sans cesse agrandie. Nous ne ferons, à ce sujet, aucun appel retentissant : nous parlons à des amis qui, deux fois déjà, ont su nous sauver ou nous préserver du déficit. Nous leur rappelons seulement que l'année est aux deux tiers écoulée, et que quatre mois seulement nous séparent de la fin de l'exercice. Ils prendront à cœur les besoins de notre œuvre et voudront une fois de plus nous permettre de dire, quand s'achèvera l'année : « Jusqu'ici, l'Eternel nous a secourus. »

UNE PROPOSITION

Quelques amis des missions ont eu le désir de resserrer le lien qui unit déjà tous les chrétiens ayant à cœur l'avancement du règne de Dieu par la prédication aux païens de l'Évangile de notre bien aimé Sauveur et Maître Jésus-Christ, en fondant une **Union de prières** pour les missions en général, et pour les Missions françaises en particulier. Le comité de la Société des Missions de Paris, et les missionnaires à qui cette idée a été soumise, l'ont chaleureusement approuvée et encouragée. Ils y ont vu une première réponse à la *Question de foi* posée dans le numéro de novembre du *Journal des Missions*. Plus que personne ils sentent le besoin d'être soutenus par les prières de leurs frères et de leurs sœurs, parce que, plus que personne, ils voient croître chaque jour l'importance et les difficultés de l'œuvre qui leur est confiée. Il leur faut des hommes, de l'argent; il leur faut la lumière d'En-haut pour être guidés dans la solution des questions compliquées qui se posent devant eux; il leur faut une mesure peu commune de foi de

patience, de persévérance, de courage et d'amour. Comment obtiendront-ils tout cela, sinon par la prière, par celle qu'ils font eux-mêmes monter sans cesse au trône de grâce et par celle de leurs frères et sœurs dans la foi, qui se souviennent avec eux des promesses de Dieu en Jésus-Christ et croient à sa fidélité?

Pour rendre cette union de prières à la fois plus intéressante et plus efficace, il importe que des sujets définis de prières soient indiqués périodiquement à ses membres. Ceux d'entre eux qui sont abonnés au *Journal des Missions* n'auraient certainement pas de peine à en dresser une liste pour leur usage.

Pour ceux-là cependant, et à plus forte raison pour les autres, une liste préparée par les soins du directeur de la Maison des Missions sera certainement la bienvenue, étant bien entendu, d'ailleurs, que chacun sera libre d'y ajouter les sujets qui lui tiennent particulièrement à cœur.

Voici donc ce que nous proposons :

1° Une association est formée entre tous les amis des Missions évangéliques qui voudront y prendre part, sous le nom d'**Union de prières pour les Missions**.

2° Les membres de cette association s'engagent à prier chaque jour pour les Missions, spécialement pour celles qui sont soutenues par la Société des Missions évangéliques de Paris.

3° Le *Journal des Missions* et le *Petit Messager des Missions* publieront chaque mois une liste de sujets de prières. Cette même liste, imprimée sur une feuille à part, sera envoyée directement aux membres de l'Union de prières qui en auront fait la demande.

4° Les demandes d'inscription seront adressées à mademoiselle Estelle Monod, 18, rue Molitor, à Paris ; il y sera immédiatement répondu par l'envoi d'une carte de membre et d'une première liste de sujets de prières.

Les demandes seront autant que possible accompagnées de

60 centimes en timbres-postes, pour les frais pendant l'année 1897.

2 novembre 1896.



DÉPARTS ET ARRIVÉES DE MISSIONNAIRES

M. Forget, dont la santé était depuis longtemps ébranlée par les fatigues et le climat du Congo, a dû revenir en Europe pour refaire ses forces. Il a débarqué, le 12 novembre, avec sa famille, au Hâvre, et s'est installé, depuis lors, à Saint-Lô, où son beau-frère, M. Lecerf, est pasteur. Notre missionnaire est venu à Paris et a été reçu par le Comité, de même que son collègue, M. Haug, arrivé en France, comme on s'en souvient, vers la fin de septembre dernier.

Mademoiselle Henriette Buttner, que la maladie avait obligée d'abandonner sa tâche, se trouve maintenant assez bien pour songer à la reprendre. Elle compte, en effet, s'embarquer à Bordeaux, le 4 décembre prochain, pour Saint-Louis, où l'attend son œuvre scolaire. Nous sommes heureux que notre jeune sœur ait pu retrouver si promptement la santé et les forces, et nous accompagnons son retour au Sénégal de nos vœux et de nos prières.

Nous avons eu, d'autre part, le chagrin d'apprendre, par une dépêche arrivée ici le 23 novembre, que M. Pétrequin, malade, se voyait obligé de venir chercher la guérison en Europe. Quand ces lignes paraîtront, il sera sur le point de débarquer en France. Il y a, dans ces voyages, imposés par la raison de santé, une nécessité à laquelle nous ne pouvons échapper et qui nous fait toucher du doigt tout ce qu'offrent de sérieux les entreprises missionnaires dans ces pays d'Afrique où le climat est hostile aux Européens.

NOTES DU MOIS

La saison d'hiver, qui est pour nos Sociétés religieuses la période active par excellence, impose aussi à nos missionnaires en congé des efforts extraordinaires. C'est la bonne saison pour les tournées, et de tous côtés arrivent des invitations qui, presque toujours, indiquent les trois premiers mois de l'année comme le moment favorable qu'il ne faut manquer à aucun prix. Le Comité, si désireux qu'il soit de faire profiter nos Églises de la présence de nos missionnaires, a le devoir de concilier autant que possible leurs exigences avec les ménagements dus à la santé de nos ouvriers. Il prie les Églises de lui faciliter la tâche en se montrant aussi accommodantes et aussi patientes qu'elles le pourront. Plus elles nous laisseront de marge, mieux nous pourrons les satisfaire.

S'inspirant de ces pensées, le Comité a engagé M. Coillard à ne pas quitter Paris, où il est arrivé le 11 novembre, avant le 15 janvier. Ce séjour prolongé, que M. Coillard consacre avant tout à préparer la publication de ses lettres, n'aura pas été perdu pour les Églises de notre ville. Peu de jours après son arrivée, notre frère prenait une part active à la *Retraite pastorale* dont nos journaux ont rendu compte, et qui, cette année encore, s'est tenue à la Maison des Missions. Le 22 novembre, il s'est fait entendre avec son collègue, M. L. Jalla, dans une grande réunion tenue à l'Église de la Rédemption. Le mercredi 2 décembre, une réunion du même genre doit se tenir à la chapelle du Luxembourg; et le dimanche 6 décembre, nos frères prendront part à la réunion mensuelle de l'Oratoire. Nous ne disons rien des réunions privées auxquelles ils sont conviés presque chaque jour. Mais nous tenons à mentionner spécialement la conférence que M. Coillard doit donner dans l'amphithéâtre de la Faculté de théologie, le mercredi soir, 16 décembre. Huit jours auparavant M. Krüger

donnera, dans le même local, une causerie sur Madagascar.

Nous nous réservons d'indiquer en janvier le programme des tournées de M. Coillard; elles commenceront, sans doute, par une visite à Montauban, et se continueront, probablement, par la Normandie. M. Jalla, qui a consacré les mois d'été et d'automne à parcourir les Églises vaudoises des Vallées et d'une partie de l'Italie, doit visiter, dès le mois de décembre, quelques centres de l'Est; en janvier, il pense visiter les Églises de la Bourgogne et du Doubs, pour rejoindre ensuite M. Coillard.

M. Christol, de son côté, achève en ce moment une laborieuse campagne dans le Poitou, M. Haug, après quelques semaines passées en Alsace et à Paris, entreprend une tournée dans la Drôme et dans l'Ardèche.

Nos amis ont entre les mains la dernière livraison du *Journal des Missions*. Ce n'est pas à nous qu'il appartient d'apprécier cette publication, ni de signaler l'intérêt croissant des circonstances particulières que traverse notre Société. L'extension de son œuvre à Madagascar, non moins que les difficultés qu'elle rencontre sur certains points, comme au Congo, au Zambèze, sont bien faites pour gagner les sympathies de nos amis. Nous croyons inutile de leur demander de nous rester fidèles; nous comptons sur eux comme sur des amis. Mais nous attendons d'eux quelque chose de plus; *c'est qu'ils gagnent de nouveaux lecteurs à notre Journal*, en le faisant pénétrer dans les milieux où il devrait être connu. Nous pensons, en particulier, à ces nombreuses Eglises qui, jusqu'ici, ne se sont presque pas doutées de l'existence de la Société des Missions de Paris.

Nous recommandons à l'attention de nos lecteurs le *Petit Messager de Noël*, qui forme, comme d'habitude, une intéressante brochure de 48 pages, abondamment illustrée. On peut s'adresser, pour les commandes, soit à M. A. Boegner, 102, boulevard Arago, soit à M. Schultz, 9, rue Laffitte.

Notre Société verra sous peu paraître d'autres publications. La série s'ouvrira par un beau recueil de lettres et de gravures que notre missionnaire, M. Christol, prépare en ce moment, et qui paraîtra à temps pour être offert en étrennes. Ce livre donnera une juste idée de ce qu'est la vie indigène et la vie missionnaire dans l'Afrique australe. Et il aura la bonne fortune de nous être présenté par M. le professeur Raoul Allier, dans une brochure traitant de l'art indigène au sud de l'Afrique. Le titre complet de l'ouvrage sera le suivant : *Au sud de l'Afrique; notes et croquis d'un missionnaire.*

Un peu plus tard, nous aurons, en un ou deux volumes, les lettres de M. Coillard parues ces vingt dernières années dans le *Journal des Missions*. Notre frère travaille en ce moment même à la publication de cette correspondance.

Un *album du Zambèze* est également en préparation et verra le jour dans les premiers mois de l'année prochaine.

De son côté, M. Jacottet projette la publication d'un petit livre d'une centaine de pages sur la mission du Lessouto. Ainsi se combleront peu à peu les lacunes que nous constatons dans notre littérature missionnaire, en sorte que ceux qui ont à cœur de connaître nos diverses œuvres, — et ils sont toujours plus nombreux, — ne seront plus embarrassés dans leurs recherches.



SITUATION FINANCIÈRE
au 20 novembre 1896.

Notre trésorier nous communique la note suivante :

Pour faire face à la dépense prévue pour 1896-97, qui est de.	373,000 »
Il faudrait une recette mensuelle de 31,000 francs, ce qui fait pour les 6 mois et 20 jours écoulés, du 1er avril au 20 octobre 1896, un chiffre total de.	238,000 »
Nous n'avons reçu jusqu'à ce jour, pendant le même laps de temps, qu'une somme de.	89,300 »
faisant une différence en moins de.	148,700 »
Les recettes du *Zambèze* sont à ce jour de.	52,505 »
au lieu de. . . . . qu'on avait reçus l'année dernière à pareille époque.	12,205 »

Nos lecteurs verront avec reconnaissance le progrès des recettes du Zambèze. Ils devront toutefois se souvenir que ce progrès est dû, avant tout, à un don anonyme de 25,000 francs, dont ils ont trouvé la mention touchante sur la couverture de notre livraison de septembre. Loin de se ralentir dans leurs efforts, ils verront dans ce beau don une nouvelle raison d'accorder leur appui à une œuvre que Dieu a bénie et dont il a fait une source de bénédictions. Ils y puiseront aussi un zèle nouveau pour soutenir l'œuvre générale de notre Société, dont les recettes sont bien en retard sur ce qu'elles devraient être à cette époque de l'année. *Pas de déficit, mais progrès général par l'effort personnel et le fidèle emploi des moyens d'action dont nous disposons :* que telle soit plus que jamais notre règle.

LETTRE DE M. COILLARD

Paris, 20 novembre 1896.

Mes chers amis,

C'est d'Angleterre que je prenais congé de vous le mois dernier. Je m'y étais rendu pour affaires, pour reprendre haleine, et, surtout, pour m'y retremper dans un peu de recueillement. Ce fut le recueillement dans la communion des saints. La communion des saints! Vous savez si j'y attache du prix. C'est bien beau d'avoir le télégraphe et le téléphone dans la prière qui, passant par le trône de la grâce, mettent le pèlerin et la sentinelle des postes perdus en communication avec les foyers de vie et le corps d'armée. Mais c'est bien plus beau, bien plus doux encore, de se voir face à face, causer, prier et louer ensemble.

Ma première visite fut pour Liverpool, cet autre monde fiévreux des affaires, où la vie est à la plus haute pression. Et cependant, il y a là de ces commerçants surmenés qui trouvent encore le moyen de consacrer à l'évangélisation de leur argent, de leur repos et même de leur temps. C'est là qu'était M. Radcliffe, de mémoire bénie, et maintenant dans la gloire, et c'est là que ses fils, chacun sous sa responsabilité, poursuivent son œuvre d'évangélisation. Ce qui me frappe à Liverpool, c'est l'individualisme presque exagéré. On travaille beaucoup, mais chacun séparément. Peu de cohésion, peu de solidarité. C'est, sans contredit, un développement extraordinaire de forces et d'activité; mais c'est aussi le danger d'émietter les ressources, de restreindre les horizons, et de resserrer le cœur.

J'ai eu des joies à Liverpool. J'y rencontrais des frères et des amis qui ne m'étaient connus que par la correspondance; je m'y retrouvais surtout avec Hudson Taylor, un de ces « vaillants » du roi « dont la louange est dans toutes les Églises ».

Et non sans raison, car près de lui on se sent avec un homme qui marche et qui vit avec Dieu. Toujours le même, au salon comme sur l'estrade des réunions, calme, serein, simple, et toujours puissant, il vous rappelle instinctivement les paroles du Sauveur : « Celui qui CROIT en *moi,* des fleuves d'eau vive couleront de son sein ». Gardons-nous bien du culte de l'homme : nous ne pouvons pourtant pas nous empêcher d'honorer celui que le Roi honore, et en qui brille la grâce de Dieu d'une manière si peu commune.

Là aussi, je fus mis en rapport avec un autre homme dont je désirais ardemment, et depuis longtemps, voir le visage : c'est l'évêque anglican de Liverpool, le docteur Ryle. Quand il prêchait sur le froment et la paille, quelque part en Angleterre, il y a quarante-cinq ans, il se doutait fort peu que les échos de ses appels, sous la forme d'un petit traité français, iraient loin, et dans un vallon du Jura réveiller la conscience d'un jeune homme figé dans la religiosité et la propre justice, et l'amèneraient aux pieds du Sauveur. J'étais alors à Glay. Lui est maintenant un vieillard octogénaire.

Ayant entendu parler de moi, il m'invita à l'aller voir. La simplicité et l'humilité sont les plus beaux ornements du chrétien ; tout le reste, après tout, n'est qu'accessoire. Nous causâmes, nous nous mîmes à genoux ; il me bénit, marqua sur son portrait, qu'il me donna : Jean XIV, 1-3, et me dit en partant : « C'est si bon de penser que nous allons là où il n'y a plus de séparation ! » Et de tout mon cœur je dis : Amen !

A Bristol, cette belle ville où abondent les Églises, cette « ville de saints », je vis aussi et j'entendis un autre homme de Dieu, George Muller, dont les expériences ont fortifié et stimulé tant de chrétiens et d'ouvriers du Seigneur. Je visitai ces cinq vastes établissements où la pensée, frappée d'étonnement, voudrait inscrire sur le frontispice de chacun ce que Hudson Taylor a fait graver sur le portique de la Maison de la mission de la Chine intérieure : « *Ayez la foi en Dieu !* » Que c'est beau ! Que c'est grand ! Quelle puissance que la foi !...

En entendant un homme comme George Muller paraphra-

ser un épisode de l'histoire d'Élie, je ne pus me défendre d'un sentiment de désappointement. Je me disais : « Vraiment, il n'est pas nécessaire d'être George Muller pour dire cela ; tout autre pourrait dire mieux. » Mais, simples comme elles étaient, elles avaient une puissance irrésistible. Et quand je regardais le visage vénérable de ce saint homme, quelque chose me subjuguait. C'était comme Moïse descendant de la montagne, réflétant la gloire de Dieu! Tant il est vrai que ce qu'il y a de réel en nous, c'est moins ce que nous disons que ce que nous sommes. Après tout, marcher avec Dieu, demeurer en Jésus, vivre de sa vie, tout est là : le pardon, la sanctification, la puissance.

Je fis là une curieuse expérience, qui fait contraste avec celles que je viens de raconter, et avec d'autres dont je ne dis rien. Des amis avaient mis tant d'insistance pour que j'allasse voir un de ces hommes éminents qui appartiennent moins à une dénomination qu'à l'Église tout entière, que je cédai. C'est contre mes principes, et, par une erreur assez singulière, je n'avais pas d'introduction directe.

Il va sans dire que je fus reçu avec la plus grande cordialité. Nous causâmes de l'œuvre de Dieu en général et de notre mission en particulier. Puis, le digne homme, un peu embarrassé, fouilla ses poches et me dit : « Voici quelques shillings pour votre mission. » Je rougis. Évidemment, il me prenait pour un collecteur. Je lui dis qu'il se trompait, et, comme le feu lord Shaftesbury dans une circonstance semblable, sa figure s'illumina ; il me dit qu'il était heureux de l'apprendre et me promit son concours pour des réunions ultérieures. Déplorable métier que celui de collecteur! J'aimerais mieux, je crois, casser des pierres. Ne risquons-nous pas ainsi de mettre au premier plan la question d'argent, et de nous priver d'un intérêt plus permanent et d'une coopération plus personnelle et plus effective?

Enfin, à Londres, j'eus la jouissance d'assister à des conférences sur la seconde venue du Sauveur. A en juger par le silence général qui se fait sur ce sujet, on pourrait se deman-

der si nous croyons véritablement ce que nous disons : « Il est monté au ciel d'où *Il reviendra*...

J'entendais un jour un pasteur faire la remarque qu'il n'avait jamais prêché sur un sujet pareil. « Nous ne prêchons que l'Évangile, nous. » Quel Évangile! tronqué ainsi d'une vérité glorieuse que les apôtres prêchaient et qui met le pécheur en présence d'un Sauveur réel et vivant!... Pour le chrétien, quelle source inépuisable de joie et de consolation! Jésus ressuscité et glorifié dit : « Voici, je viens bientôt! » Rester muet, c'est de l'indifférence. Puissions-nous répondre avec amour et adoration : « Oui, Seigneur Jésus, viens !...

Si je m'arrêtais ici, le but de ma lettre ne serait pas atteint. J'ai sur le cœur de vous dire deux mots sur notre mission du Zambèze. Elle nous préoccupe, et vous aussi.

On a peu d'idée, en France, de ce qu'a été la peste bovine dans cette partie de l'Afrique. Venue apparemment de l'intérieur, elle s'est propagée d'abord par le gros gibier. Les natifs racontaient avec stupéfaction comment, dans leurs chasses au nord du Zambèze, ils avaient trouvé morts dans les champs des troupeaux entiers d'antilopes. C'était inexplicable. Le fléau, depuis lors, a balayé le pays du Ma Chicoulombœ et les régions zambéziennes du Borotsé. Il a sévi ensuite dans le pays des Matébélés, des Béchuanas, du Transvaal. Si bien que dans tous ces pays, naguère si riches en troupeaux de gros bétail, on aurait aujourd'hui de la peine à trouver de quoi monter un attelage. Les prix en sont décuplés et seraient inabordables pour nous. Un seul attelage reviendrait, m'assure-t-on, à la somme d'au moins 13,500 francs. Aujourd'hui, la peste poursuit sa marche dévastatrice dans l'État libre de l'Orange. Elle menace, hélas! le pays des Bassoutos et la Colonie du Cap elle-même.

Le roulage est devenu presque impossible de Mafékeng à Boulouwayo et revenait dernièrement à 2 fr. 50 le kilogramme, 250 francs les 100 kilos. On se sert de mulets, qui sont très chers et sont, de plus, dans tous ces parages-là, sujets aux

mêmes maladies que les chevaux. On utilise aussi les ânes, mais ils sont peu satisfaisants comme bêtes de trait pour de longs trajets, dans ces contrées de sable ou de bourbiers.

Pour le Zambèze, il ne saurait être question de roulage. Personne ne veut y aller. Depuis un an, des caisses pour la mission se sont accumulées à Palapye, et il est absolument impossible de les expédier. Ce sont là des renseignements que me donnait ou confirmait un de nos amis qui nous sert d'agent, qui vient de Mafékeng et que j'ai vu l'autre jour à Londres.

Nous sommes ainsi placés en présence de deux grandes difficultés. La première, c'est l'approvisionnement de nos bien-aimés frères du Zambèze. Notre digne ami, M. Bertrand, de Genève, s'en est ému, et avec lui plusieurs dames de cette ville. Ces amis ont immédiatement mis à notre disposition la somme de 2,500 francs, pour couvrir les frais de transport aussi bien que l'achat de provisions et de conserves en boîtes. L'achat est tout ce qu'il y a de plus facile, mais l'expédition!... Comme je viens de le montrer, la route de Mafékeng est, pour le moment, barrée. Celle de l'Est, dont plusieurs s'informent, n'existe pas. Le Zambèze, interrompu de Kazungula jusqu'au Zumbo par des cataractes et des rapides, n'est pas navigable. Il ne nous reste donc que celle de l'Ouest, par Benguella et le Bihé. Là, les droits de douane sont très onéreux, et le service des porteurs difficile, parfois chanceux et toujours dispendieux. Mais nous n'avons pas le choix. C'est la seule route qui nous reste, *pour le présent*, je souligne... Nous avons déjà fait des démarches préliminaires qui aboutiront, nous l'espérons.

L'autre difficulté, c'est celle des hommes. La mission, affaiblie par l'absence de M. et madame L. Jalla et la mienne, par la maladie de M. Davit et par la mort de notre cher frère Goy, doit être secourue sans délai. Nous avons les hommes : M. et madame Mercier, au Lessouto, M. Coïsson et sa fiancée, en Piémont, n'attendent que la signature de leur feuille de route. Et c'est là, je vous assure, un peu plus qu'un trait de

plume. Nous pouvons les expédier en mars ou avril avec des attelages d'ânes, si peu satisfaisants qu'ils soient, à condition qu'ils se contentent de fort peu de bagages, et que vous-mêmes, nos amis et nos collaborateurs, vous ne reculiez pas devant un grand effort à faire! Voulez-vous le faire? et le faire sans délai?... M. Coïsson et sa future compagne rejoindraient M. et madame Mercier au Lessouto ou au terminus du chemin de fer; nous ferions, avec la maison Whiteley, Walker et C°, tous les arrangements nécessaires pour que ce voyage soit organisé aussi bien que possible. C'est le cas d'une garnison assiégée qu'il est urgent de secourir à tout prix. Sans parler de notre chère sœur madame Goy (et de madame Buckenham), qu'il faut ramener dans la vie civilisée. Si vous êtes avec nous, nous pouvons le faire. Et certainement *vous êtes avec nous*. Dites-le nous, montrez-le nous.

A ce sombre nuage, je voudrais vous montrer une bordure d'argent. La voici :

Et d'abord, chers amis, n'êtes-vous pas frappés comme nous des encouragements que Dieu nous a déjà donnés? Les recettes du Zambèze à ce jour ne sont pas du tout les recettes ordinaires. C'est bien pour contribuer à l'envoi des 15 que le don spécial de 25,000 francs a été fait, et ce don, quoiqu'il soit placé sous la rubrique de Londres, n'est pas, — je tiens à le dire, — entièrement étranger à la France.

Si nous avons souffert et gémi ensemble aux jours sombres de l'épreuve, et si nous partageons ensemble les préoccupations et les soucis de la situation actuelle, bénissons aussi ensemble le Seigneur de ce qu'il fait et veut encore faire pour étayer notre faible foi.

Pourquoi ne mettrait-il pas au cœur de tous ses économes d'ouvrir joyeusement les trésors qu'il leur a confiés! Que ce serait beau, si une étincelle d'enthousiasme pouvait passer par nos Églises, — si nous *tous*, oui, « *tous*, nous pouvions être entraînés par le cœur et animés de bonne volonté!... » De telle sorte que ceux qui font le service du sanctuaire se-

raient obligés de dire : « On apporte plus qu'il ne faut! ». Ex. 35 et 36.

Et puis, au mois de février 1897, mars au plus tard, le chemin de fer sera ouvert au trafic jusqu'à *Palapye*, de sorte que nos amis n'auront plus que 500 kilomètres de désert à traverser. C'est ce qui justifie l'emploi des ânes. On espère qu'à la fin de la même année, cette même grande ligne du Cap sera ouverte jusqu'à Boulouwayo. Pensez-donc, comme cela va nous rapprocher du Zambèze!

Mais Boulouwayo ne sera que le terminus d'une étape. L'immense artère ferrée sera, de nécessité, poussée vers le nord, jusqu'à Salisbury, le poste de la civilisation le plus avancé. Et Salisbury même, par une ligne déjà en partie construite, sera mis en communication avec l'Océan Indien au port de Beira. Quels changements! quels progrès! Dans ce monde, c'est vrai, le mal est toujours mêlé au bien; mais le bien l'est aussi quelquefois au mal. Aussi, tout en tremblant devant le flot de l'immigration européenne qui monte si rapidement, nous pouvons nous réjouir de ces progrès et de ces changements qui ouvrent l'intérieur à la civilisation et à l'Évangile.

Que les voies de Dieu sont admirables! » L'homme s'agite, mais Dieu le mène. » Ces dernières années, fléaux après fléaux ont désolé ces contrées de l'Afrique, les événements se sont précipités, les révolutions et les guerres ont jeté partout la confusion et l'insécurité, et l'on se demande avec stupeur ce qui va suivre. Mais l'œil de Dieu est dans ce chaos, et ses desseins s'accomplissent. Il est permis à l'homme de foi de regarder l'avenir avec calme et espérance. Tout ce qui nous paraît actuellement confusion et recul peut être précisément ce qui va préparer le chemin du Seigneur et aplanir ses sentiers. Le vice radical des populations indigènes, c'est la paresse. Maintenant appauvries, elles apprendront forcément à travailler. Les efforts étonnants qui ont déjà été faits sont la garantie de ceux qu'on tentera encore pour utiliser les forces latentes et exploiter les ressources

encore si peu connues de l'Afrique. Et à nous, chrétiens, Dieu nous inspirera un amour plus profond, un enthousiasme plus vrai, un dévouement plus entier, des sacrifices plus réels, et une activité moins intermittente et plus sérieuse.

F. COILLARD.

27 novembre.

P. S. — Nous apprenons par nos agents qu'un envoi, — nécessairement restreint, — de marchandises et de provisions a pu être fait de Palapye au commencement du mois. Et ils nous donnent l'assurance que, par des sacrifices imposés par les circonstances et acceptés, ils peuvent, dès maintenant, préparer et faciliter l'expédition de nos amis Mercier et Coïsson.

Nous croyons aussi que, tout considéré, c'est là la voie la plus simple et la plus sûre d'envoyer à nos frères les approvisionnements de leurs amis.

Bénissons Dieu !

MADAGASCAR

La visite de M. Lauga dans le Betsiléo. — L'enseignement du français dans les écoles malgaches. — Projet de retour de M. Lauga.

Nous empruntons les lignes qui suivent à une lettre particulière de M. Lauga. Nous croyons que nos amis ne liront pas sans intérêt quelques détails sur cette tournée que nous voudrions raconter tout au long. Mais le manque de place nous force à abréger. La lettre est datée de Fianarantsoa, le 1er septembre.

« ... A Ambositra, nous sommes descendus dans la belle maison missionnaire qui s'y trouve, mais qui était vide de

ses habitants. M. et madame Brockway étaient rentrés depuis quelques mois et définitivement en Angleterre, après trente-huit ans d'un ministère béni, dont nous avons pu constater les résultats. Leur fils, qui les aidait depuis cinq ou six ans, et devait les remplacer, ayant été pris, à la suite des événements d'Antsirabé, d'un accès d'aliénation mentale, a été obligé d'aller se reposer quelque temps au Cap. La domesticité de la maison, prévenue, je ne sais trop comment, de notre passage, nous attendait toutes voiles dehors, et nous avons passé, dans cette demeure, où se voyaient les traces du départ précipité des maîtres, un jour et deux nuits bien tranquilles. Le dimanche, j'ai naturellement dû payer de ma personne, et j'ai prêché le matin et l'après-midi, traduit par le docteur Borchgrevinck, dans une grande église entièrement pleine, aux deux services, c'est-à-dire devant au moins mille personnes.

« ... Le lundi matin, à six heures, nous repartions avec cinq miliciens et un caporal indigènes que le sergent Muller a absolument voulu nous donner comme escorte. La précaution était inutile, car, à quelques heures d'Ambositra, nous entrions dans le vrai Betsiléo, où tout est parfaitement calme. En deux jours, et en traversant des montagnes boisées qui nous reposaient des montagnes dénudées de l'Émyrne, nous avons atteint la station d'Ambohimasoa, où nous avons été reçus par toute la congrégation luthérienne, cinq à six cents personnes au moins, conduite par M. Joannès Johnson, notre hôte ici, et M. Haill, le missionnaire anglais de l'endroit. C'est à environ deux kilomètres d'Ambohimasoa, et au moment où, parvenant au sommet d'une montagne, nous découvrions, sur la hauteur d'en face, la jolie petite ville qui était notre étape, que nous avons aperçu, descendant de cette hauteur, un long cortège. « Seraient-ce des Fahavalos? » me dit l'un de mes compagnons de route... Mais, outre que nous nous savions en pays décidément ami, l'écho nous apporta bientôt le son des cantiques que cette petite armée pacifique chantait en venant à notre rencontre. Au bout d'un quart

d'heure, nous les avions rejoints, juste au bas de la montagne. Nous descendons de nos chevaux; le docteur Borchgrevinck nous présente aux deux missionnaires et aux pasteurs indigènes, et, prenant la tête de la procession, nous arrivons bientôt à l'église luthérienne. Là, nouveaux petits discours de bienvenue; après quoi, M. Haill nous emmène tous dans sa jolie maison dont nous allons tous être les hôtes, et nous présente à sa jeune et charmante femme, débarquée à Madagascar depuis cinq semaines, et arrivée dans sa station quinze jours avant nous.

« ... Le mercredi matin, à neuf heures, grande réunion dans l'église luthérienne, où j'ai parlé avec entrain, traduit par M. Johnson, au district duquel appartient cette église. Après mon discours a commencé l'examen de « visitation » du surintendant qui m'a beaucoup intéressé; examen public de tous les adultes membres de l'Église, puis examen des écoliers de tous âges, de huit à vingt ans. A quatre heures, nouveau service, présidé par moi dans l'église de la Société de Londres, avec le même traducteur. — Le lendemain jeudi, dès quatre heures du matin, nous étions debout pour partir à cinq heures et demie. Après cinq heures de marche assez rapide, nous avons atteint Alakamisi. Là, nous nous sommes séparés des Borchgrevinck qui allaient à l'ouest, droit à Lalanguina, où je devais, avec M. Johnson, les rejoindre le lendemain, et nous avons, nous, filé sur Fianarantsoa, où nous sommes arrivés à cinq heures du soir. Tous les missionnaires anglais sont venus à ma rencontre à environ deux kilomètres de la ville.

« ... Nous nous sommes dirigés vers la maison de M. Johnson, qui devait être notre hôte pendant les huit premiers jours. Quelles aimables et cordiales familles que ces familles norwégiennes au milieu desquelles nous vivons! Les Johnson, plus particulièrement, chez lesquels nous sommes, m'ont conquis le cœur. M. Johnson (Joannès), — car il y a un missionnaire anglais qui s'appelle aussi Johnson, — est un homme jeune encore, d'environ trente-cinq ans, je pense,

dont le visage respire l'intelligence et l'énergie, sans façon, plein d'entrain. Il est évidemment une des personnalités marquantes de la mission luthérienne, et sa femme est la digne compagne d'un tel homme; elle m'a aussi gagné le cœur. Ils ont un petit garçon de cinq ans qu'ils gâtent un peu, — malgré eux, me disent-ils, — depuis la mort d'un autre petit garçon d'un an plus jeune....

« ... A Lalanguina, grande réunion : l'église est trop petite pour contenir les treize cents auditeurs qui nous y attendent, et on improvise un temple en plein air, où, pendant une heure (traduction comprise), je fais les frais du service. Après le service, examen de « visitation », puis, à quatre heures et demie, départ pour chez le prince... — son nom m'échappe, — le premier descendant de la famille royale du Betsiléo; magnifique homme qui nous attendait à dîner. Douze plats! musique tout le temps du repas; orchestre très rudimentaire et très malgache qui m'avait reçu avec la *Marseillaise*, et chœur d'hommes et de femmes, chantant des chansons du crû. Le susdit prince m'a porté un toast charmant (sans vin), m'exprimant la joie de voir de ses yeux un pasteur protestant français. A six heures et demie, nous nous remettions en route pour arriver ici, à Fianarantsoa, en pleine nuit, à neuf heures. Samedi, visites officielles, puis aux missionnaires anglais, au séminaire norwégien, qu'on va inaugurer dans huit jours. Dimanche, c'est-à-dire hier, j'ai présidé le service du matin à l'Église luthérienne, et celui de l'après-midi, à celle de la Société de Londres. Grands auditoires, en particulier chez les Anglais, où il y avait au moins quinze cents personnes.

« ... Ma présence ici était ardemment désirée par tous, et j'ai bien fait de venir : c'était bien le *devoir*. Le Betsiléo est, plus encore que l'Émyrne, la citadelle des jésuites, qui mènent contre les protestants une ardente campagne... Mais quel programme tous ces amis m'ont tracé !!! Pire encore que celui de nos visites dans l'Émyrne. Comme je ne peux leur donner que quinze jours, le docteur Borchgrevinck, m'emme-

nant avec lui, dans l'ouest, ils ont fait les bouchées doubles. D'ici au 14 septembre, *tous les jours*, j'ai un ou deux services à trois, à quatre et cinq heures de route, ce qui, avec le retour, quand nous rentrons, c'est-à-dire une fois sur deux, fera huit et dix heures de cheval. J'en suis essoufflé à l'avance, mais impossible de se dérober... Je ne me sens d'ailleurs nullement fatigué par ces longs voyages à cheval, et je suis très dispos de corps et de cœur... »

Dans une lettre plus récente, M. Lauga résume ainsi ses impressions sur sa tournée au Betsiléo :

« ... J'aurais beaucoup à dire sur mon voyage et ma visite de l'œuvre norwégienne. Je me suis beaucoup attaché à cette œuvre et à ses ouvriers : par exemple, ceux qui avaient accusé les missionnaires anglais d'abuser de nous, m'ont fourni, — il est vrai que j'étais seul, — m'ont fourni une activité encore plus fiévreuse; mais je ne m'en plains pas, puisqu'aussi bien, sauf un peu de fatigue morale, je suis tout à fait bien. Je me suis beaucoup lié avec le docteur Borchgrevinck, cet homme paisible, bon, d'un jugement si sain et d'un esprit si large. J'ai formé avec l'un de leurs meilleurs missionnaires, celui qui sera sans doute le surintendant, l'année prochaine, M. Johnson de Fianarantsoa, une véritable et solide amitié. Bref, je suis heureux que Dieu m'ait permis ce voyage, où il m'a si évidemment gardé et qui m'a permis de connaître l'œuvre de nos frères luthériens et celle de la Société de Londres du Betsiléo, qui me paraît supérieure à celle de l'Émyrne. »

Dans une lettre postérieure, datée du 9 octobre, M. Lauga, après avoir parlé de sa rencontre avec M. Escande, s'exprime comme suit au sujet des arrêtés administratifs réglant l'introduction du français dans les écoles malgaches :

« L'obligation d'enseigner le français, même dans les *écoles de campagne*, va être publiée, paraît-il, dans l'*Officiel* de demain. C'est un nouveau coup des jésuites, qui contourneront l'arrêté en appelant leurs écoles « Écoles françaises »,

— ce qui, sauf pour la capitale, est une duperie, — et se contenteront de cette enseigne trompeuse pour faire fermer des écoles rivales, seules peuplées d'enfants qu'ils comptent bien absorber.

La vérité est que, depuis notre arrivée ici, *les missionnaires anglais et norwégiens ont fait un immense effort pour enseigner le français dans toutes les écoles.* Si seulement on veut être équitable, nous pouvons être tranquilles, car l'effort en ce sens n'existe que chez les protestants. Si on est simplement impartial, et si on exige des instituteurs des garanties sérieuses, dans un an la victoire sera à nous sur ce terrain, où les missionnaires protestants, quelle que soit leur nationalité, défient toute concurrence. Mais si on se contente de l'enseigne fallacieuse « d'École française » sans exiger l'enseignement réel, effectif, du français, alors la jeunesse, c'est-à-dire l'avenir, nous échappera. Ce qui est certain, c'est que depuis que nous sommes ici *nous avons fait tout ce qui est humainement possible de faire pour pousser à l'étude du français, aidés dans nos efforts patriotiques par les missionnaires qui, ayant tous accepté loyalement le régime français, ont tout fait pour nous donner satisfaction.* Deux de nos compatriotes, en position de bien voir, m'ont dit qu'ils avaient été humiliés, en tant que Français, de comparer les écoles catholiques, soi-disant françaises, avec les écoles protestantes, et cela, à tous les points de vue. L'un de ces messieurs me disait qu'à Ambositra, pas un enfant de l'école catholique, horriblement mal tenue, n'a pu lui dire un mot de français, tandis qu'à l'école de la mission anglaise on lui a récité et chanté du français, et que plusieurs enfants lui avaient dit quelques mots. Et les choses sont ainsi partout. Est-ce étonnant quand on connaît les jésuites et quand on sait quels amis a en eux l'instruction des enfants !!! Je répète que cela est absolument vrai partout, hormis dans la capitale, où *je crois* qu'on fait un peu mieux. »

En terminant sa lettre, M. Lauga expose ses projets de

retour. Il comptait pouvoir s'embarquer à Tamatave soit le 18 novembre, soit le 3 décembre. Nous ne savons encore à quelle décision il se sera arrêté. Sa santé, d'ailleurs, était bonne.



TAÏTI [1]

NOUVELLES DE L'ÉCOLE DE PAPÉÉTÉ

Nous tenons à ne pas laisser se terminer l'année sans annoncer diverses nouvelles concernant nos écoles de Taïti, et que nos amis apprendront avec intérêt.

Pendant les dernières vacances, Mademoiselle Barrier, belle-sœur de M. Brunel, est partie pour Taïti, appelée par la direction des écoles de Papéété pour y fonder une classe de couture, dont le besoin se faisait depuis longtemps sentir.

Mademoiselle Barrier ne relève pas directement du Comité; celui-ci n'en a pas moins vu avec un grand intérêt cette jeune personne accepter l'appel qui lui était adressé et s'en aller au loin donner son temps et ses forces à l'œuvre scolaire que nous poursuivons à Taïti.

Les amis dévoués qui se consacrent à cette œuvre ont réussi, pendant le cours de cette année, à doter d'une nouvelle école un des districts éloignés de la capitale et situé

(1) A notre grand regret, nous nous voyons obligés de renvoyer au prochain numéro des articles concernant nos champs de mission, notamment une étude de M. Dieterlen sur la PESTE BOVINE, une lettre de M. Marzolff, une lettre de M. Brun, etc.

près de la presqu'île qui réunit les deux moitiés de Taïti. L'école de *Taravao*, dont la fondation première remonte à 1895, sera un nouveau moyen de conserver une salutaire influence sur la jeunesse de nos églises. La direction en a été confiée à un jeune Taïtien, formé à notre école de Papéété, et ses débuts font bien augurer de la suite de sa carrière.

Nos frères de Taïti ont été affligés, il y a quelques mois, par une perte bien sensible. Il s'agit d'une jeune fille, Tehaavi a Tamahare a Mato, qui a été enlevée dans la fleur de sa jeunesse : elle n'avait que 21 ans. Mais depuis environ deux ans, elle avait succédé à Mademoiselle Abry à la salle d'asile et, comme cette dernière, elle vient d'entrer prématurément dans son repos. — « Elle est partie heureuse, écrit M. Viénot, et encourageant sa nombreuse famille, lui demandant de ne pas la pleurer, mais plutôt de suivre fidèlement « celui qui est le chemin, la vérité et la vie. » Tehaavi, grande belle jeune fille, pure indigène, avait réussi non seulement à mériter, mais à obtenir — ce qui est plus rare — la confiance et l'estime de toute la population de Papéété, largement représentée à ses obsèques... Après le départ pour le ciel de Marie Abry, celui pour la France de Madame Pourésy, de Jeanne Vernier, arrive le rappel de Tehaavi. C'est une rude secousse pour nos écoles, et les jeunes aides que nous formons sur place ne peuvent suffire à remplir ces vides, ce qui oblige Mademoiselle Banzet à prendre une trop lourde part de la tâche générale .. »

ILES DE LA LOYAUTÉ

Maré.

Depuis de longs mois, nous n'avons rien dit de la lointaine mission de Maré. Pourtant ce petit rocher de corail jeté près de la Nouvelle-Calédonie, au milieu de l'Océan polynésien, n'a pas moins droit que tout autre de nos champs de travail

à la sympathie des amis des Missions et au bienveillant intérêt de notre Comité. Que si même notre sollicitude devait s'exercer en raison directe des difficultés d'un poste en pays païen, Maré pourrait presque se placer en tête sur notre liste !

Si nous avons gardé le silence à son sujet, c'est que la situation ne s'était pas sensiblement modifiée depuis le petit résumé que nous en tracions en novembre 1894, dans ces mêmes colonnes.

A cette époque, M. Lengereau, fils de l'aumônier de Nouméa, à qui nous aimons rendre ici, à nouveau, le témoignage qu'il avait déployé des capacités exceptionnelles en un poste exceptionnellement difficile, M. Lengereau venait de quitter Maré pour un congé illimité, et le gouvernement français avait décidé que le poste devenu vacant serait occupé, désormais, par un instituteur de carrière. M. et Madame Rousseau venaient de débuter à Maré, et tout nous faisait bien augurer de leurs débuts. Cet espoir-là n'a pas été trompé, et les lettres de M. Rousseau nous ont apporté des détails qui fixeront nos lecteurs sur l'état politique et religieux de l'île.

Au mois de janvier dernier, il nous annonçait avec joie et la fusion des deux partis longtemps séparés de l'Église protestante à Maré, et l'amélioration des rapports avec les autorités représentées par le résident, homme droit, impartial, courageux, qui a rendu, dit-il, « hautement justice aux amis de la Brousse », c'est-à-dire à la faction la plus vivante et la moins nombreuse de notre Église. Mais à côté de cette double cause de satisfaction, il y avait une lourde inquiétude; et, quelques mois plus tard, une nouvelle lettre de M. Rousseau nous confirmait ce réveil du paganisme que sa première nous signalait avec angoisse. En effet, la corruption grandit à Maré, surtout parmi les jeunes : sous le couvert de fêtes religieuses où l'on chante des cantiques, où l'on écoute des paroles de l'Évangile, où l'on collecte pour les Missions, on voit reparaître des coutumes dont l'esprit est plus païen que chrétien et dont la convenance est presque contestable. Trop

naïfs, les Natas (1) se réjouissent, parce que ces représentations théâtrales mettent en scène David et Goliath ou tels autres héros bibliques et ramènent au temple où elles ont lieu tel ivrogne, tel débauché qui n'y reparaissait plus depuis longtemps.

En face de cet état de choses, urgent est l'envoi d'un homme à Maré ; deux fois urgent si l'on se rappelle que les prêtres maristes sont là toujours prêts à profiter du désarroi pour étendre leur influence, quand ils ne fomentent pas eux-mêmes des agitations et des difficultés.

Urgent l'envoi de ce Français, appelé par les missionnaires des autres îles Loyalty, émus, comme ceux de Madagascar, à la pensée de laisser sans conducteurs des troupeaux qu'ils ont longtemps protégés. Et comment ne pas transcrire ici quelques mots au moins glanés parmi les appels des indigènes qui nous ont été transmis par M. Lengereau père, et que nous avons sous les yeux :

« J'ai besoin d'un catéchisme protestant pour mes enfants ; je vous prie de me l'envoyer. J'ai besoin que quelqu'un vienne dans ma tribu à Kaora, pour instruire les enfants et puis pour veiller sur eux, sur ma femme et les autres, pour qu'ils se conduisent toujours bien. » Votre serviteur, Jules Gagéno.

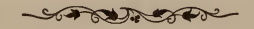
Et encore :

« Nous, des tribus de Hanaïlou et Marma, avons l'honneur de vous faire savoir que les grands chefs Mindjia, Baro, etc., etc., désirent vivement la création de deux écoles dans leurs villages, etc. » Les chefs déclarent qu'ils se chargeraient de donner les locaux nécessaires pour l'installation des écoles et le logement des instituteurs, etc.

On le voit, il faut absolument un homme pour Maré ; mais, ainsi que nous l'avons déjà répété de temps en temps, avec tristesse et inquiétude, cet homme est particulièrement difficile à trouver. Avant tout, il doit, sauf impossibilité absolue, être Français. Ce Français doit être d'un caractère trempé

(1) Évangélistes indigènes.

et taillé dans l'étoffe de ceux qui, uniquement soucieux de l'approbation de Dieu, peuvent marcher seuls sans être ni abattus par les difficultés, ni rebutés par la malveillance. Pour être à la hauteur de cette tâche, pour nourrir à la fois les uns et protéger les autres de la contagion du mal ; pour se mouvoir sans faiblesses et sans imprudences, entre les autorités d'une part et les divers partis religieux de l'autre, cet homme doit, en un mot, être revêtu d'une double mesure de l'Esprit de Dieu, se révélant dans sa vie par une sagesse clairvoyante, digne d'un vrai serviteur de Jésus-Christ.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

—

CHRONIQUE DES MISSIONS

L'ISLAM EN AFRIQUE. — ESSAI DE L'ENTAMER AU SOUDAN OCCIDENTAL. — NOS ESPÉRANCES RESSUSCITERONT. — OGBOPUTALUNAOZO. — L'ASSOCIATION HAOUSSA. — SURS DE VAINCRE.

Un jour, l'islam poussa son verrou entre l'Europe et l'Afrique, que la Méditerranée unit plutôt qu'elle ne les sépare. Il ne serait pas difficile de montrer que toute l'histoire de l'Afrique, en tout cas celle des relations de l'Europe avec le massif et noir continent, est déterminée par ce fait. Mais comment l'islam a-t-il remplacé le christianisme dans l'Afrique du Nord? Là, comme ailleurs, les causes des grands mouvements historiques sont complexes; cependant, dans ce cas particulier, l'une d'elles se dégage aisément, elle paraît dominer toutes les autres, et elle nous donne une leçon bien sérieuse : une Église, héroïque à ses débuts, conquérante d'abord, pleine de vitalité, s'est égarée, — elle ne s'est pas en-

dormie; elle faisait beaucoup de bruit, — et « son chandelier a été ôté de sa place ».

Donc, au lieu du christianisme, c'est l'islam qui règne en Afrique, entre la Méditerranée et l'équateur, ou à peu près. Longtemps, cet islam africain a été considéré comme impénétrable, comme réfractaire au christianisme. Bien des gens, même des chrétiens, paraît-il, pensent encore ainsi. Il y a huit ans à peine que, dans certains cercles, on s'émut de l'indolence des chrétiens à l'égard des musulmans.

Dès 1889, le jeune et vaillant Wilmot Brooke (1) a voulu entamer de front le domaine du croissant au Soudan occidental. C'est le seul point où l'attaque soit possible; au Soudan oriental, il y a le mahdisme, et le Soudan occidental, ou français, est agité par des guerres incessantes. Les pionniers de la mission chrétienne au Soudan choisirent comme base d'opération Lokodja, au confluent de la Bénoué avec le Niger. La jeunesse et les grands espoirs les rendaient hardis. Ils étaient une demi-douzaine. Un an après la fondation de la mission, J.-A. Robinson demeurait seul au poste. Tous les autres avaient dû se retirer en Europe devant la fièvre. C'était en avril 1891. Robinson mourut à Lokodja, le 25 juin de la même année (2). Peu de mois après, le 3 avril 1892, Wilmot Brooke, retourné à Lokodja, y succomba à son tour. Dans ses papiers, on trouva, parmi d'autres notes, les suivantes : « Si je meurs à Lokodja, je désire être enseveli à côté de Robinson... Il faudra ensuite reprendre le plus rapidement possible les travaux réguliers de notre mission... Il importe de poursuivre l'évangélisation de bourgade en bourgade dans un rayon d'environ cinquante kilomètres autour de Lokodja et de Gbébé... Dites aux chrétiens qu'il faut travailler tandis qu'il est jour ; la nuit vient où personne ne peut travailler (3). »

---

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1890, pp. 115 et suiv.; 237 et suiv. 435 et suiv.; 1891, pp. 78 et suiv.; 1892, pp. 223 et suiv.

(2) *The Church Missionary Intelligencer* (Londres), 1892, p. 360.

(3) *The Church Missionary Intelligencer* (Londres), 1892, p. 456.

De mars 1892 en automne 1894, il n'y eut plus à Lokodja que deux ou trois aides indigènes. L'entreprise de Wilmot Brooke et de ses amis avait échoué. « Un échec ne prouve pas toujours qu'une erreur ait été commise », avait dit l'organe des missions anglicanes (1) au début de cette œuvre dont on devinait les périls. Et, comme exemple, il rappelait les travaux et l'attente déçue de Krapf (2) dans l'Afrique orientale, ainsi que les paroles de cet infatigable missionnaire : « Il se peut que nos espérances les plus ardentes soient mises au tombeau ; comme Lazare, elles ressusciteront, et nos yeux verront la gloire de Dieu. » Cela s'est accompli au centre de l'Afrique orientale, et Krapf vécut pour l'apprendre. N'en sera-t-il pas de même un jour au Soudan central et dans toute l'Afrique occidentale ?

Aussi bien, en 1893, on comptait sur l'expérience et l'énergie du successeur de Crowther, l'évêque Hill (3). Il avait emmené au Niger un état-major choisi avec soin. Mais les voies de Dieu sont parfois bien incompréhensibles. Le nouvel évêque arriva à Lagos le 12 décembre 1893 ; le 5 janvier suivant, il mourut de la fièvre ; sa femme le suivit dans la tombe dès le lendemain ; le révérend E.-W. Mathias succomba le 17 janvier, à Forcados, et le révérend A.-E. Sealey, à Warrie, le 21 du même mois. Mademoiselle Maxwell avait été rembarquée pour l'Europe dès le 13 janvier, à la hâte, malade de la fièvre ; sa compagne, mademoiselle Mansbridge, fut enlevée par la terrible maladie de ces côtes, à Lagos, le 23 janvier 1893.

De tout l'entourage de l'évêque Hill, il ne restait plus que le révérend C.-E. Watney, qui atteignit Lokodja en automne 1894 (4). Les indigènes le surnommèrent Ogboputalunaozo, ce

(1) *The Church Missionary Intelligencer* (Londres), 1890, p. 2.

(2) De 1837 à 1843, un pionnier évangélique en Abyssinie; puis, de 1843 à 1853, l'un des pionniers de la mission chrétienne sur la côte du Zanguebar. Il est mort en novembre 1881.

(3) Voir le *Journal des Missions*, 1893, p. 363.

(4) *Proceedings of the Church Miss. Society* (Londres, 1895), p. 70.

qui signifie « celui qui est resté lorsque le maître a vendu tous les autres ». Mais, dès le 9 juin 1895, lui aussi a été « vendu » par le Maître. Il repose dans le petit enclos de la mission, à Lokodja, à côté des tombes de J.-A. Robinson et de W. Brooke. Quatre ans auparavant, au printemps 1891, quand il s'était offert à la mission anglicane et qu'on lui proposa d'aller au Niger, il répondit, après mûre réflexion, qu'il était prêt à partir, quoiqu'il n'ignorât pas les dangers du climat ; qu'il était heureux à la pensée de s'en remettre à l'amour d'un Guide qui ne peut pas se tromper ; que partant, il laisserait sa vie au service de son Dieu, si cela était nécessaire, considérant dès l'abord comme un très grand honneur d'obtenir une place au premier rang de l'armée joyeusement conquérante, et qu'il prenait la solennelle et sérieuse résolution de dépenser toutes ses forces dans cette guerre sainte (1).

Et dire qu'il est des chrétiens qui, laborieusement, cherchent dans un passé lointain des exemples d'héroïsme et de foi ! Ont-ils des yeux pour ne pas voir ? N'est-ce pas aujourd'hui que des apôtres donnent leur vie pour l'amour du Christ et s'écrient, avec Krapf, que les victoires de l'Église seront gagnées par-dessus leurs tombes ? S'il est quelque chose d'étrange et d'inquiétant, c'est que ce saint enthousiasme n'émeuve personne, que cette contagion sacrée ne gagne personne parmi nous.

Et si quelqu'un pensait que ce sont là des sacrifices insensés et inutiles, je répondrais, avec M. Tugwell, l'évêque actuel du Niger : « Ces hommes ne gaspillent pas leur vie ; ils ne la perdent pas. C'est une gloire pour eux que de la donner. Gaspiller, perdre sa vie, c'est vivre et mourir peut-être sans avoir fait un seul effort pour avancer le règne de notre Sauveur adorable (2). »

Tout de même, on aurait pu craindre un recul, temporaire

---

(1) *The Church Missionary Intelligencer* (Londres), 1895, p. 769.
(2) *Proceedings of the Church Miss. Society* (Londres, 1896), p. 73.

au moins après tous ces deuils. Il n'en est rien. L'impulsion donnée à la mission du Soudan par W. Brooke a été trop forte. Les défaites essuyées ont mis en relief les difficultés de la tâche. On n'a pas fermé les yeux. On n'a pas continué à se lancer contre l'obstacle dans un entraînement superbe, à l'aventure, sous prétexte de compter sur Dieu. On s'est assis, comme s'il s'agissait de construire la tour dont parle le Maître. On a réfléchi en même temps qu'on a prié. La question a été étudiée dans son ensemble. Sur cette voie, on a obtenu une vue plus claire; l'on pourra désormais imprimer une direction plus sûre à l'action qui va être engagée comme à nouveau.

L'évêque Tugwell a remonté le Niger en octobre 1895 et a visité le nouvel émir de Bida. Ce souverain musulman reçut aimablement le missionnaire de Jésus-Christ. Il ne fit aucune objection contre la réouverture de la station de Kipo-Hill, près d'Eggân, sur le Niger, et se montra très désireux de collaborer avec l'évêque contre l'inondation alcoolique dont le Soudan est menacé (1).

Quelques mois plus tard, en avril dernier, M. Tugwell, accompagné du missionnaire L.-H.-W. Nott, un ancien officier de l'armée anglaise, s'est aventuré jusqu'à Keffi. Naviguant sur la Bénoué, ils ont atteint en trois jours Loko, à

(1) *The Church Missionary Intelligencer* (Londres), 1896, pp. 186 et suiv. — L'évêque Tugwell a été entraîné dans une polémique de journaux par sa protestation contre le gouverneur, sir Gilbert Carter, à propos de l'importation d'alcools dans le Protectorat du Niger. Suivant les documents officiels du Protectorat, la valeur de l'alcool importé en 1893 était de 3,250,000 francs; elle est montée, en 1894, à 5 millions 850,000 francs; cela représente 118,686 hectolitres d'alcools introduits dans le pays. Le *Kolonialblatt* de Berlin enregistre 11,491 hectolitres d'eau-de-vie (valeur, 685,000 francs) importés à Kaméroun. — A elle seule, la ville d'Abéokouta a envoyé à Londres une pétition couverte de 8,207 signatures de chrétiens, de musulmans et de païens contre l'introduction d'alcools dans le pays. Soit dit en passant, ce document est un rouleau long de 250 pieds (76 mètres). Les chrétiens ont pris l'initiative de ce mouvement (*The Church Miss. Intelligencer;* Londres, 1896, pp. 209 et 227).

quelque cent trente kilomètres de Lokodja. Puis, se dirigeant vers le nord, ils sont arrivés, le 8 avril, à Naçarowa (1). Ils y visitèrent une école arabe, où, comme d'ordinaire, les enfants ânonnaient des versets du Coran sans comprendre un mot d'arabe. M. Nott demanda s'il ne vaudrait pas mieux apprendre des prières dont on comprendrait la signification. « Oh! sans doute, fut la réponse fort spécieuse; mais Dieu comprend tout de même! » Le 11, les missionnaires entrèrent à Keffi. Cent cinquante esclaves y étaient exposés en vente sur le marché. Mais personne ne molesta les deux chrétiens. Un *mallam* ou lettré haoussa leur promit même de traduire de l'arabe dans sa langue les Actes des Apôtres et l'épître aux Romains. En somme, cette excursion vers les bords du Soudan est pleine de promesses.

Le frère du missionnaire J.-A. Robinson, le révérend C.-H. Robinson, a poussé beaucoup plus loin l'exploration du pays haoussa. Entre les mois d'août 1894 et de mai 1895, M. Robinson a circulé dans le Soudan occidental; il a fait un séjour prolongé à Kano, l'antique capitale haoussa, à plus de cinq cents kilomètres au nord de Lokodja, à près de mille kilomètres de l'embouchure du Niger. Il estime que les deux tiers de la population sont encore fétichistes, et que l'islam, imposé aux Haoussa au commencement de ce siècle, lors de l'immigration des Foulbé (2), n'est guère qu'un vernis léger.

M. Robinson n'est pas missionnaire. Il veut préparer les voies à la mission. C'est le côté original de cette stratégie chrétienne.

Après la mort de J.-A. Robinson, quelques-uns de ses amis formèrent, en souvenir du défunt, qui s'était vivement inté-

(1) Les journaux de voyage sont publiés par le *Church Miss. Intelligencer* (Londres), 1896, pp. 590 et suivantes.

(2) Appelés Fellâni au Soudan, ce sont les Peuhls du Sénégal. — Les études de M. Robinson ont été consignées dans un volume qui vient de paraître sous le titre de *Hausaland or Fifteen Hundred Miles through the Central Soudan*, chez Sampson Low et C[e], à Londres (1896).

ressé aux Haoussa, une association pour l'étude du pays haoussa, « avec l'intention de favoriser les intérêts supérieurs de ces peuples et de traduire en leur langue les Écritures et d'autres ouvrages appropriés. » Ces termes un peu vagues s'expliquent par le fait que des linguistes comme MM. Max Muller, Peile, Robertson Smith, des naturalistes comme M. Fr. Galton, des négociants comme sir George Goldie se sont affiliés à cette association. Il y a là des questions d'intérêt général. La langue haoussa n'est pas un dialecte quelconque, par exemple ; elle est parlée par un centième de la population du monde. M. Robinson partit comme premier « étudiant », ou explorateur de l'association haoussa. Il vécut un an sur les frontières de la Tunisie pour y apprendre le haoussa. Après cela seulement il alla voyager au Soudan, capable de comprendre les habitants et de se faire comprendre d'eux. Comme fruits de ce voyage, il rapporte, outre des renseignements variés et précis, le dictionnaire haoussa du missionnaire J.-F. Schœn (1), soigneusement revisé, des poésies et autres textes haoussa, les évangiles de Jean et de Luc, traduits en haoussa par des lettrés indigènes. Il conseille aux missionnaires d'aller apprendre le haoussa au nord de l'Afrique, dans un climat relativement sain, et de ne se rendre qu'ainsi armés au Soudan, par la voie du Niger. Les décès seront moins fréquents parmi les missionnaires, pense-t-il ; en tous cas, ils pourront se mettre à l'œuvre dès leur arrivée dans le pays.

Le jour de Pâques, au Soudan, l'évêque Tugwell écrivait dans son carnet : « Ici, à la porte du Soudan, nous venons de célébrer le souvenir de la résurrection de Celui dont nous souhaitons de proclamer le nom dans le pays tout entier. Nous avançons, sûrs de n'être pas vaincus, certains de la victoire finale, quoique au travers de défaites peut-être. Le

(1) Un précurseur, qui avait accompagné en 1841 la première expédition du Niger, et a publié une grammaire (1862) et un dictionnaire haoussa (1876). Il est mort en 1889.

Christ est ressuscité. Le Christ règne. Nous sommes ses ambassadeurs (1). »

Voilà la foi qui conquiert le monde. F. H. K.



BULLETIN MENSUEL DES MISSIONS

EUROPE. — Un livre utile. — Il y a six ans, deux pasteurs m'ont remercié d'avoir annoncé dans le *Journal des Missions* (1890, p. 319) un volume des plus utiles pour quiconque veut parler des Missions en public. Il vient de paraître une deuxième édition de ce livre : *Die Mission auf der Kanzel, ein missionshomiletisches Hilfs-und Handbuch*, par J. Hesse (Calw et Stuttgart, 1897, 446 pages in 8°). Même ceux qui possèdent la première édition feraient bien d'acquérir la seconde, tant le travail est refondu, renouvelé, amélioré. On y trouve : Des conseils pour tenir une réunion de missions (pp. 7-58); des textes, des thèmes et des dispositions pour services de missions (pp. 58-210); des cadres liturgiques (pp. 211-245); un calendrier des principales dates de l'histoire des missions, avec renvoi aux sources (pp. 246-281); un choix d'exemples et d'histoires convenablement groupés (pp. 282-435); enfin, plusieurs index (pp. 436-446). Tous les pasteurs qui savent un peu d'allemand devraient avoir et constamment manier cet excellent manuel.

Missions et vacances. — Du 29 septembre au 1er octobre dernier, on a inauguré à Freudenstadt, sur le versant wurtembergeois de la Forêt-Noire, des cours publics et gratuits dans lesquels on a présenté aux auditeurs les diverses faces de la question des missions. Divers conférenciers ont exposé, l'un, un voyage apostolique autour du monde, comme intro-

(1) *The Church Miss. Intelligencer* (Londres), 1896, p. 591.

duction générale; l'autre, une vue d'ensemble sur les travaux de la mission de Bâle; d'autres, l'histoire des divers champs de travail des missionnaires bâlois; un membre du Comité des missions de Bâle a montré comment opère la direction de cette Société; enfin, comme couronnement, il a été question de la science des missions c'est-à-dire de la théorie, de la méthode, des principes et de la connaissance pratique des missions. Ceux qui avaient organisé cette conférence pastorale d'un nouveau genre s'attendaient à avoir vingt à vingt-cinq auditeurs; il s'en est réuni plus de cent. Et chaque soir on priait avec plus d'ardeur : « Que ton règne vienne ! (1) »

Du travail pour trois ans. — La Société anglicane des missions est, de toutes les Sociétés de ce genre, la plus puissante. Les recettes totales de son 97e exercice, clos le 31 mars dernier, se sont montées à 7,151,750 francs. Elle compte 458 missionnaires, dont 364 consacrés, sans compter 213 aides féminines. Le nombre des chrétiens que réunissent ses 462 stations est de 217,825, y compris 24,151 catéchumènes; sur ce total de chrétiens, il y a 58,564 communiants. Dans ses 2,130 écoles, on compte 88,205 élèves (2).

Dans trois ans, le 12 avril 1899, cette Société terminera le premier siècle de son activité. Pour célébrer dignement cet anniversaire, elle propose à ses amis de jeter un coup d'œil sur le passé, afin de mieux comprendre le présent — ce sera l'œuvre de quelques historiens spécialistes; — puis, de faire un grand pas en avant. Ce dernier point est l'essentiel. Le mot d'ordre est : Un plus grand nombre de missionnaires, et plus de fonds pour leur permettre d'aller de l'avant. Comme le nombre de ses missionnaires s'est doublé entre le mois d'octobre 1887 et le mois d'octobre 1894 — un remarquable progrès — la Société espère de doubler encore une fois le chiffre de missionnaires d'ici au 12 avril 1899. Pour réaliser tout

---

(1) *Calwer Missionsblatt*, 1896, pp. 82-87.

(2) *Proceedings of the Church Miss. Society* (Londres, 1896), pp. XVIII et (80).

cela, elle exhorte ses amis : 1° à prendre la résolution d'avancer; 2° à avancer effectivement, et 3° à se rendre compte du fait qu'ils avancent, à savoir qu'aujourd'hui ils n'en sont pas où ils étaient hier, ni demain où ils sont aujourd'hui (1). Le conseil est bon pour tous.

Les « coloniaux ». — « Il y a huit ou dix ans, l'exaltation coloniale avait le verbe haut et poussait avec impétuosité les Sociétés de Missions à l'action patriotique... On signalait alors les grosses sommes qui afflueraient dans les caisses de la mission, aussitôt que celle-ci se déciderait à entrer dans le courant populaire et à tenir compte de l'opinion nationale... Nos missionnaires sont partis pour l'Afrique orientale ; nous nous sommes mis à l'œuvre énergiquement, et nous constatons aujourd'hui que l'ardeur apostolique de nos mouches du coche n'a été qu'un feu de paille : elle a jeté une brillante et rapide lueur pour s'éteindre tout aussi rapidement... Et nous traînons depuis lors un déficit qui alourdit notre marche en avant !... » Extrait d'un discours prononcé par le pasteur Bruckisch à l'assemblée annuelle de la Société des Missions de Berlin, le 3 juin dernier (2).

AFRIQUE. — Meurtre de deux missionnaires allemands. — Karl Segebrock, un Courlandais, âgé de 24 ans, et Ewald Ovir, un Esthonien, âgé de 23 ans, tous deux au service de la mission luthérienne de Leipzig, viennent d'être assassinés, dans la nuit du 19 au 20 octobre dernier, sur les flancs du mont Mérou, à trois journées de marche du Kilima-Ndjaro, dans l'Afrique orientale. Ils allaient fonder une quatrième station dans cette région (3). Les trois stations existantes occupent les terrasses méridionales de Kilima-Ndjaro : à l'ouest, Madjamé ou Nkaroungo, à 1,540 mètres

---

(1) *The Church Missionary Intelligencer* (Londres), 1896, pp. 241 à 253.

(2) *Berliner Missionsberichte* (Berlin), 1896, pp. 309 et suiv. — Comp. le *Journal des Missions,* 1891, p. 107 et 150 ; 1892, p. 183; 1894, p. 379 et suivantes.

(3) *Hannoversches Missions-Volksblatt* (Hanovre), 1896, p. 44.

d'altitude, fondée en octobre 1893 ; à l'est, Mamba, à une altitude de 1,500 à 1,600 mètres, établi en juin 1894; et, entre les deux, Mochi, créée le 12 février dernier, en partie par Segebrock.

ASIE. — Combien t'a-t-on payé pour ta conversion ? demandait un Chinois à un autre, récemment reçu dans une communauté chrétienne; cinquante francs? — Bien plus, fut la prompte réponse. — Cent francs? — Beaucoup plus. — Mille francs? — Toujours plus. — Alors? — Tu vois, dit le chrétien, ils m'ont donné ce livre — et il montrait à son compagnon une Bible: — il vaut plus que tous les trésors du monde, car il m'enseigne le chemin qui mène à Dieu et à la félicité éternelle (1). F. H. K.

VARIÉTÉS

DE TAMATAVE A TANANARIVE

Lettre de M. Escande.

Tananarive, le 29 septembre 1896.

Cher Monsieur Boegner,

Enfin, me voici rendu à ma nouvelle destination! Ce n'est pas trop tôt. Dix jours de voyage en chaise à porteurs, sous le soleil des tropiques, c'est suffisant, pour ne pas dire plus. Maintenant, tout cela est fini, j'ai atteint la capitale.

Il vous plaira peut-être de savoir comment mon yoyage s'est effectué, dans quelles conditions, avec quelles ressources. Aussi bien ces détails pourront être utiles aux futurs ouvriers de Madagascar.

Il est évident qu'un semblable voyage ne s'improvise pas. Si j'avais été livré à mes seules lumières, il m'eût certaine-

(1) *Calwer Missionsblatt für Kinder* (Calw), 1896, p. 132.

ment fallu plusieurs jours pour m'organiser. Grâce aux renseignements de mes prédécesseurs, grâce surtout à un négociant de Tamatave, ami de notre œuvre, je suis parvenu à être prêt le surlendemain de mon débarquement. C'est lui qui m'a choisi mes provisions de route, m'a fourni un lit de camp, m'a acheté une batterie de cuisine naturellement fort sommaire; c'est lui également qui m'a trouvé mes « bourjanes », c'est-à-dire mes porteurs. Ceci n'a pas été chose facile. Quoique ceux qui se livrent à ce métier soient légion, ils sont trop peu nombreux pour les besoins du moment. Songez qu'à cette heure tout s'organise dans l'île, principalement sur la côte et dans la capitale. Les soldats et les fonctionnaires affluent; les négociants anciens élargissent leur commerce; quelques nouveaux s'établissent. Un certain nombre de colons (trop peu, malheureusement) accourent pour tenter fortune. Tout cela occasionne un va et vient considérable entre Tamatave et Tananarive; les bourjanes sont réquisitionnés par le gouvernement, qui a toutes les peines du monde à réunir le chiffre nécessaire... Quoi qu'il en soit, j'ai eu les miens; dix-neuf, s'il vous plaît : huit pour porter la filanzane, dix pour porter mes colis, plus le chef, qu'on nomme ici « commandeur », qui ne porte rien, lui, mais qui est responsable de ses hommes. Pour le quart d'heure, leur salaire est exorbitant. J'ai payé les miens 32 fr. 50 chacun, sans compter les cadeaux qu'ils se faisaient donner de village en village pour s'acheter quelques douceurs : manioc, canne à sucre, ou tabac.

Ce qui contribue à renchérir le voyage, c'est que la plupart des villages étant abandonnés dans la région troublée par les Fahavalos, il faut se munir de conserves pour toute la route. C'est à peine si, de loin en loin, nous avons pu nous procurer du riz, des bananes et des œufs. C'est seulement l'avant-dernier jour que nous avons pu mettre sous la dent un peu de viande fraîche; combien appréciée, il est superflu de le dire.

Vous vous souvenez de notre palanquin de Sierra-Léone

qui me joua un si vilain tour? La filanzane ne vaut pas mieux. On n'est guère moins secoué avec elle. Et quels cahots! A Sierra-Léone, au moins, les chemins étaient à peu près convenables. Ici, sauf la partie refaite par les soldats du génie, la route est absolument abominable, très dangereuse aussi par suite de la configuration particulière du sol. A peine quitte-t-on le littoral qu'on arrive aux premières pentes du grand massif central où se trouve la province de l'Émyrne, avec Tananarive pour chef-lieu. On monte par gradins jusqu'à 1,500 mètres, pour redescendre à 1,400 — altitude de Tananarive. Ce qu'il y a de curieux dans ces montagnes, c'est qu'il y a très peu de pics élevés; ce sont des séries de mamelons accolés les uns aux autres, se succédant sans intervalles, par où j'entends qu'il n'existe pas de vallée continue pour permettre l'établissement d'une route. Celle-ci doit suivre les accidents du terrain; elle monte pour redescendre, pour remonter encore, et cela indéfiniment. Il y a des jours où nous avons grimpé, puis dégringolé de la sorte, jusqu'à quarante et cinquante fois. Or, ces chemins de montagnes, ravinés par les pluies, sont — quelques-uns, du moins — de vrais casse-cous. Ou bien ils inclinent de je ne sais combien de degrés, mais suffisamment, en tous cas, pour que vous ayez du mal à garder l'équilibre sur votre perchoir, ou bien ils côtoient des crevasses qui vous donnent le vertige, et, ce qu'il y a de pire, c'est que ces misérables bourjanes, précisément à ces endroits périlleux, se lancent en avant à toute vitesse, comme s'ils avaient juré votre perte. Un faux pas de l'un d'eux, et c'en est fait de vous. Mais ce faux pas, ils ne le font point; ils ont une sûreté de pied à toute épreuve et finissent bien vite, comme malgré vous, à vous inspirer la plus absolue confiance.

Du reste, à cela comme à tout autre chose, on s'habitue promptement. Si, les deux premiers jours, on a les reins quelque peu brisés, les jours suivants on prend son parti de ce genre de locomotion. Tandis que les bourjanes vous emportent par monts et par vaux, on songe, on lit, on médite,

on prie (c'est là du moins ce que j'ai fait), et, quand on est las, on regarde le paysage.

Celui-ci diffère du tout au tout suivant les endroits. Sur la côte ouest, la végétation est très douce : ce sont surtout des arbustes et des plantes arborescentes qui, par l'entrelacement des lianes et des ronces, forment des fourrés impénétrables. La forêt proprement dite ne commence que beaucoup plus haut, à mi-chemin de la capitale, et encore n'est-elle pas considérable, puisque, dans sa plus grande largeur, elle n'a guère que trente kilomètres. Il est vrai qu'elle reparaît à différentes reprises plus loin, jusqu'aux confins de l'Émyrne, où elle disparaît tout à fait. Vous dirai-je mon ravissement de contempler la végétation tropicale dans toute sa splendeur? Quelle différence avec mon pauvre Sénégal, si sec, si nu, si aride! Rien de poétique comme ces gorges profondes où coulent rivières et ruisseaux ombragés par des épaisseurs de verdure qui forment arc au-dessus d'eux, et dont le silence n'est troublé que par le chant des oiseaux ou le pleurnichement lamentable des singes! Quand les ponts manquaient, nos bourganes sautaient de roc en roc ou — ce qui arrivait le plus fréquemment — entraient dans l'eau jusqu'aux hanches, à leur très grande satisfaction.

Le reste du pays a un tout autre aspect. Les mamelons sont dénudés; il n'y pousse qu'une herbe desséchée à ce moment-ci de l'année, et à laquelle on met le feu en prévision de pluies prochaines. Les bas-fonds, par contre, sont frais et verdoyants. On y trouve en masse : le bambou, le bananier, le rafia et l'arbre du voyageur. Cette partie-ci de l'île étant plutôt pauvre, on y rencontre très peu d'habitants.

Deux fois par jour, nous nous arrêtions dans les villages; à midi, pour déjeuner; le soir, pour dîner et passer la nuit. La population est très hospitalière : il suffit que le « commandeur » ait jeté son dévolu sur une case pour que les propriétaires de cette case déménagent aussitôt pour vous en laisser la libre jouissance. Quand je parle de leur hospitalité au pré-

sent, j'ai peut-être tort. C'est au passé qu'il en faudrait parler. Hospitaliers, ils l'étaient jadis (comme, d'ailleurs, tous les noirs de l'Afrique), quand les communications étaient rares entre le centre de l'île et la côte. Mais, aujourd'hui qu'il passe quotidiennement des convois et des caravanes considérables, ce qui était hospitalité est devenu commerce. Il y a, maintenant, dans presque tous les villages, des cases exclusivement destinées aux voyageurs et que l'on paie vingt centimes le jour et un franc la nuit.

A peine arrivés à l'étape, les porteurs se transforment en domestiques : ils vous apportent de l'eau pour vous débarbouiller, dressent les lits de camp, vont acheter le bois pour allumer le feu, cuisent le souper, vous servent à table, tout cela avec une bonne grâce parfaite. Ce sont vraiment d'excellentes gens que ces bourjanes; ils jouissent dans le pays d'une réputation d'honnêteté bien méritée. Ayant besoin de notre protection, ils se sont, dès l'abord, déclarés les amis de la France. Ce n'est point parmi eux que les Fahavalos ont trouvé des recrues.

Vous supposez, sans doute, qu'après une journée de filanzane, on doive dormir à poings fermés. Cela serait, n'était ce qu'on appelle chez nous une cavalerie légère, — les puces, puisqu'il faut les appeler par leur nom. Le Sénégal m'ayant habitué à ces voisins incommodes, je n'en ai pas plus souffert qu'il ne faut; en dépit d'eux, j'ai fait de bons sommes. Mais ce sont mes compagnons de route qui en ont pâti. L'un d'eux s'était littéralement ensanglanté de pied en cap et avait finalement pris le parti de passer la nuit dehors, malgré le froid intense qui règne la nuit sur ces hauts plateaux.

Les quatre premiers jours, nos étapes dépassaient quarante kilomètres; les jours suivants, il a fallu modérer notre ardeur. Nous avions, en effet, une escorte militaire qu'il s'agissait de suivre au petit pas pour bénéficier de sa protection. Cette protection était rendue nécessaire par les dangers que font courir aux caravanes les bandes d'insurgés qui troublent le pays. C'est qu'ils sont terribles, ces Fahavalos! Ce sont de

véritables brigands de Calabre, pillant les convois, défendant, sous peine de mort, qu'on cultive les rizières et les champs, fondant sur les villages, la nuit, pour voler les bœufs, s'emparer des provisions, emmener de force avec eux les hommes valides, et, pour mieux arriver à leurs fins, incendiant tout sur leur passage... Cela vous serre le cœur de traverser ces masses de villages, autrefois prospères, aujourd'hui en ruines, et, près d'eux, les champs en friche, les rizières transformées en marais. Où étaient jadis l'activité et la vie, ils ont mis le désert et la mort. Ces Fahavalos sont d'une audace incroyable. N'ont-ils pas attaqué la caravane du général Galliéni lui-même? Il est vrai qu'ils ont eu soin de s'en prendre aux bourjanes de l'arrière-garde, aux retardataires. C'est également un retardataire de notre caravane à nous qu'ils ont dévalisé après lui avoir planté une sagaie dans le bras. Heureusement pour cet infortuné porteur qu'il était près d'un poste militaire. A ses cris, la troupe est accourue, mais les voleurs avaient disparu. On comprend après cela la frayeur des bourjanes. Chemin faisant, ils vous racontent, en les amplifiant, toutes sortes d'histoires de ce genre et vous désignent les endroits où leurs confrères ont eu maille à partir avec les insurgés. Malgré les charges écrasantes que certains d'entre eux portent, ils font des efforts surhumains pour rester près de l'escorte, à proximité du secours.

A deux reprises, j'ai eu le privilège peu enviable d'apercevoir de ces Fahavalos. La première fois, ils étaient cinq ou six sur une colline voisine, occupés à surveiller nos mouvements; la seconde fois, ils étaient toute une bande qui cherchaient à se cacher des sentinelles françaises éparpillées sur tous les sommets d'alentour. Je ne les ai pas seulement aperçus, je les ai aussi entendus. Nous avions fait halte à Sabotsy pour y passer la nuit. A dix heures du soir, les bourjanes nous réveillent en criant : les Fahavalos! les Fahavalos! C'étaient ceux-ci, en effet, qui attaquaient le village voisin. Au même instant, les tirailleurs indigènes passent en courant devant la case, et bientôt la fusillade éclate : feux de

salve de nos soldats et riposte des ennemis. A une heure, nouvelle alerte : les Fahavalos se sont jetés sur un autre hameau. Malheureusement, leurs coups sont vite faits. Le pillage accompli, ils se dérobent aux poursuites et rentrent dans leurs repaires. En nous réveillant le matin, nous aperçumes, à quelques pas de notre porte, un pauvre homme qui avait eu la tête fendue, près de l'oreille, par une hache et que ses concitoyens apportaient au docteur militaire. Nous sûmes, en outre, que plusieurs autres, du même village, avaient été maltraités et qu'un manquait à l'appel, probablement massacré par ces sauvages.

Mes compagnons de route n'étaient qu'à moitié rassurés, surtout un négociant qui emmenait avec lui une quantité considérable de marchandises... Quant à moi, j'étais calme, confiant en Dieu. Ne savais-je pas que « l'ange de l'Éternel campe autour de ceux qui le craignent et les garantit? » Dieu a montré une fois de plus que ses promesses sont certaines et véritables.

Quelle joie cela a été pour nous quand, au matin du neuvième jour, nous avons entrevu de loin la capitale! C'était du délire chez nos bourjanes qui, pour peu, eussent pris le mors aux dents. D'ailleurs, rien à craindre par ici. Ce coin de pays est tranquille. Les postes sont nombreux et bien fournis; ils tiennent en respect les pillards. Il résulte de ce fait que la population des provinces tend toujours plus à se concentrer vers Tananarive où elle est sûre d'être en sécurité. Les villages se multipliant, les coteaux sont cultivés, les rizières verdoient dans les vallées. Il y a mieux encore. Les habitations, au lieu d'être faites en écorces et d'être recouvertes de feuillage, comme c'est le cas dans toute la partie est de l'île, sont ici de véritables maisons bâties en argile, — souvent à étages; — plusieurs d'entre elles accusent une architecture qui n'est pas sans grâce ; on y voit des tourelles, des vérandas, etc. On sent qu'on a affaire ici avec une population policée, civilisée. Ce n'est pas pour rien qu'on aperçoit un peu partout des temples et des maisons d'école. Oui, des temples

et des maisons d'école, où l'on enseigne le pur Évangile, où l'on travaille pour le compte du Sauveur, notre commun Maître. De voir cela, on a le cœur tout ragaillardi et l'on se sent pressé de demander à Dieu que par le fait du nouvel état de choses dans lequel le pays vient d'entrer, l'œuvre missionnaire, son œuvre à Lui, ne soit pas compromise.

Aux portes de la capitale, je rencontre un des partisans de la Société des amis qui vient m'offrir de me recevoir sous son toit jusqu'à ce que M. Lauga soit de retour du Betsiléo. Ma solitude est donc finie, car chez M. Standing je me trouve vraiment chez moi. Que la communion fraternelle est pourtant une douce chose !

J'espère vous parler sous peu de mon travail. Il faut, préalablement, que je m'organise. Je compte sur vos prières.

Votre bien affectionné, B. ESCANDE.

P. S. — M. Lauga vient enfin d'arriver ; je vais pouvoir organiser ma vie. Ce n'est pas à dire qu'en son absence, j'aie perdu mon temps. J'ai reçu une foule de visites, j'ai beaucoup vu, j'ai beaucoup entendu. Je vous dirai prochainement mes impressions.



DERNIÈRE HEURE

En mettant sous presse, nous recevons des lettres de MM. Lauga et Escande, datées de fin octobre. Les nouvelles sont bonnes, mais nos frères nous pressent de faire partir au plus tôt les ouvriers destinés à Madagascar.



Le Gérant : A. BOEGNER.

TABLE DES MATIÈRES

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

LESSOUTO

ZAMBÈZE

SÉNÉGAL

CONGO FRANÇAIS

TAÏTI

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHRONIQUE DES MISSIONS

BULLETIN MENSUEL DES MISSIONS

BIBLIOGRAPHIE

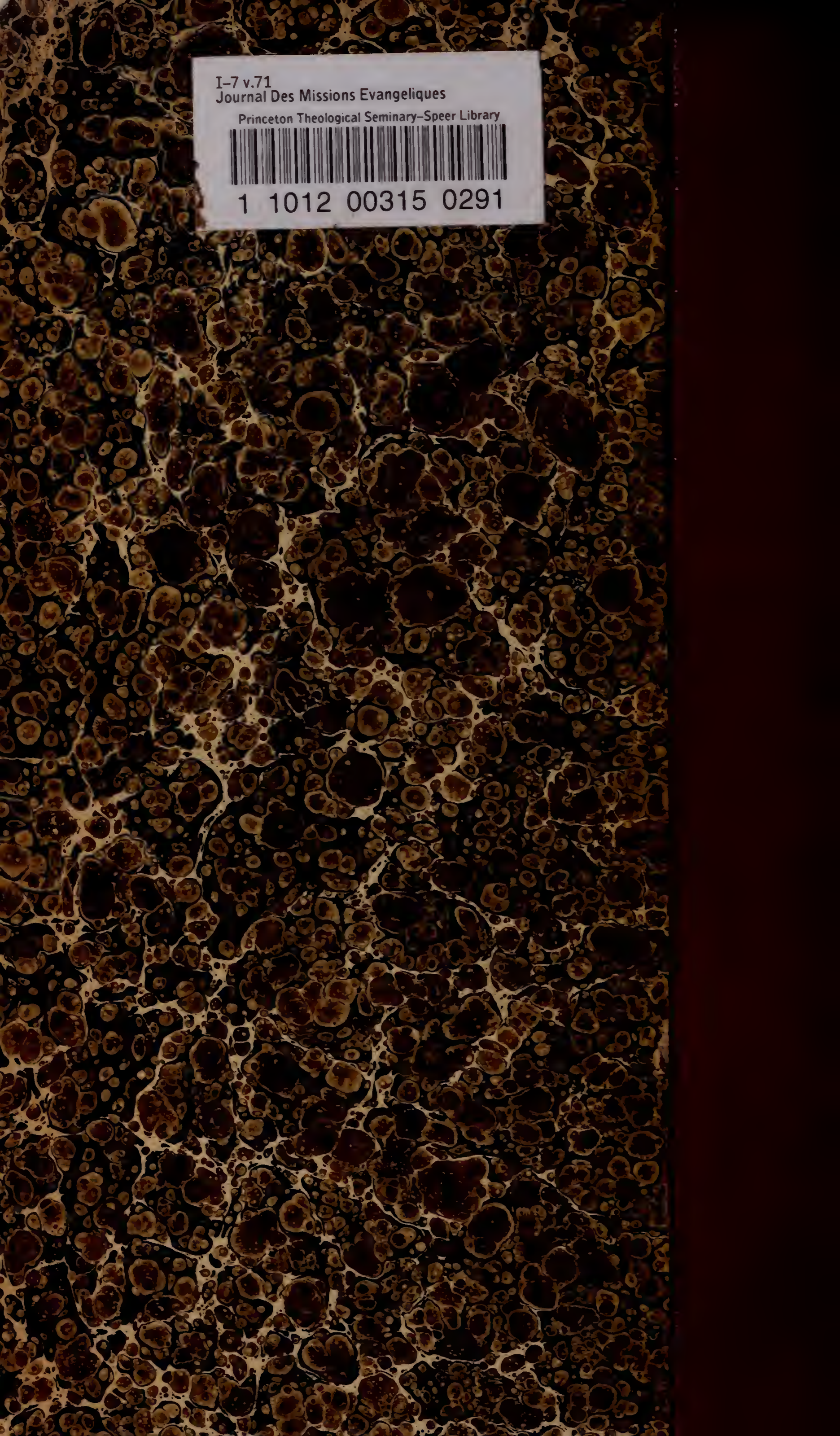
VARIÉTÉS

DERNIÈRE HEURE

AVIS ET NOUVELLES

GRAVURES, CARTES ET TABLEAUX STATISTIQUES

Paris. — Imprimerie de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 20788.


I-7 v.71
Journal Des Missions Evangeliques
Princeton Theological Seminary–Speer Library
1 1012 00315 0291